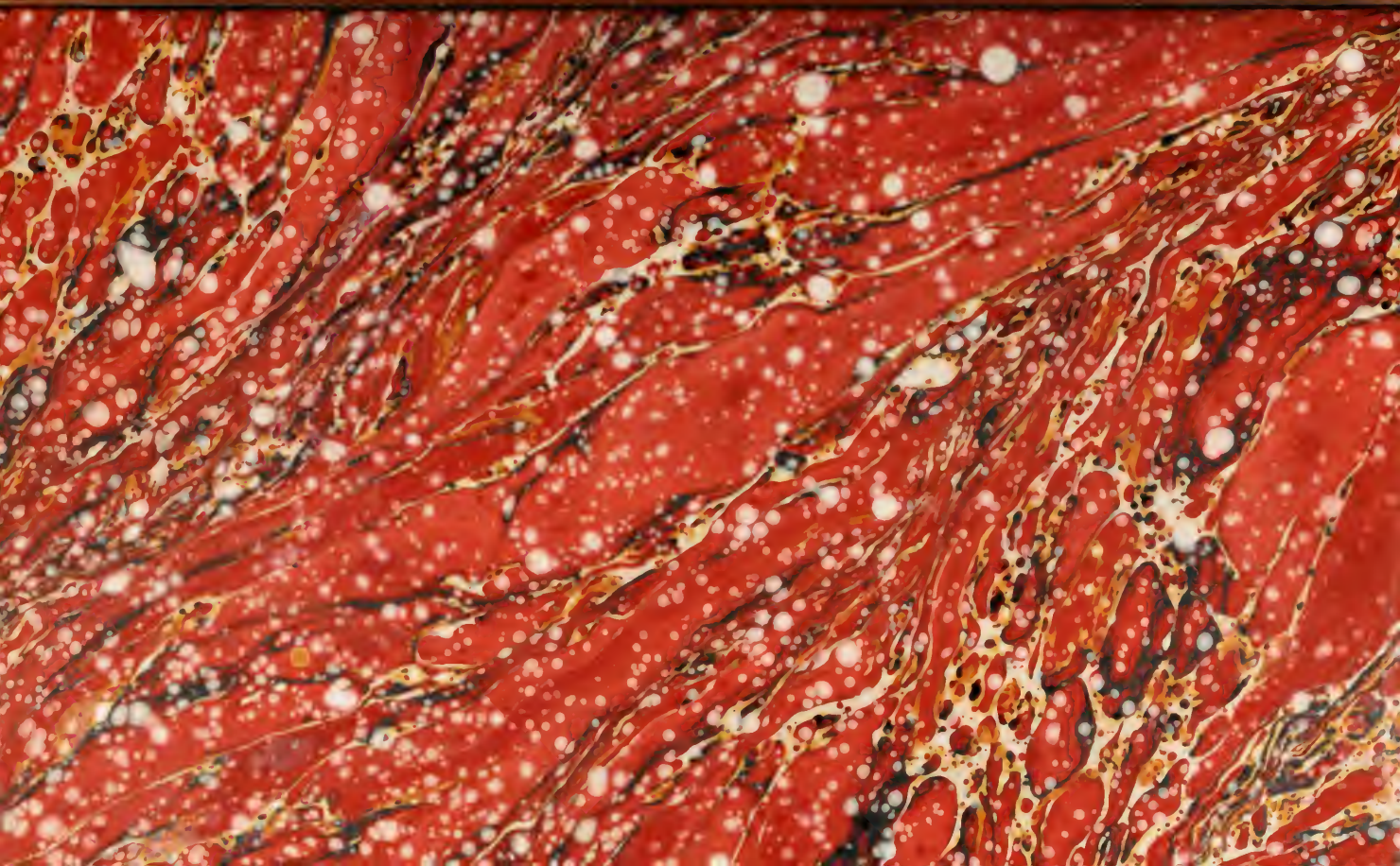


VIII. A: 1.

Dr Siegfried Pelz

Z 3 P

EX

BIBL. SOCIETAT. SORAB.

Emil Bormann Ath. 184

OEUVRES PHILOSOPHIQUES

DE FEU

Mr. DE LEIBNITZ.

BIBL. SOCIETAT. SORAB.

Bibl. Societat. 11. OCT. 1903 Lusat Sorab.

OEUVRES
PHILOSOPHIQUES
LATINES & FRANÇOISES
DE FEU
Mr. DE LEIBNITZ.
TIRE'ES DE SES MANUSCRITS QUI SE CONSERVENT DANS LA BIBLIOTHEQUE ROYALE A HANOVRE, ET PUBLIE'ES PAR

Mr. RUD. ERIC RASPE.

Avec une Préface de Mr. KAESTNER *Professeur en Mathématiques à Göttingue.*

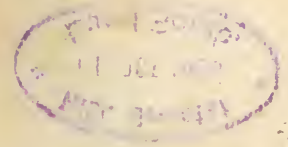
BIBL. SOCIETAT. SORAB.

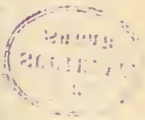
A AMSTERDAM ET A LEIPZIG;
Chez JEAN SCHREUDER.
MDCCLXV.

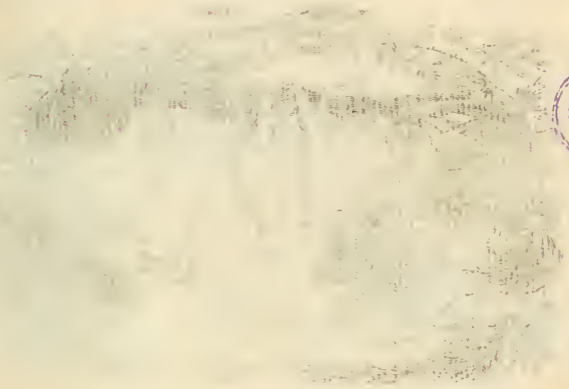
Prix: 30 sfrs = 7 Reichsthr. = 10½ fl. W.W.

Bibl. Societat. 11. OCT. 1908 Lusat Sorab.

IV 761







A SON EXCELLENCE

MONSIEUR LE BARON

GERLAC ADOLPH DE MUNCHHAUSEN,

SEIGNEUR HEREDITAIRE

DE STRAUSFURTH &c.

MINISTRE D'ETAT ET PRESIDENT

DE LA CHAMBRE DE SA MAJESTÉ

BRITANNIQUE.

BIBL. SOCIETAT. SORAB.

TRÉS HUMBLEMENT DEDIÉ

PAR

RUDOLPH ERIC RASPE.

PREFACE

DE MR. KAESTNER

PROF. DES MATH. ET DE LA PHYSIQUE

A GOETTINGUE.

Que l'univers réel ſoit toute autre choſe que l'apparent c'eſt une verité, dont il ſemble qu'on ne doive plus douter depuis Descartes, qui ſoutint au grand etonnement des Philoſophes de ſon tems, que la lumiere & les couleurs n'ont rien de ſemblable aux Idées, que nous nous en formons (1). La metaphiſique de Leibnitz m'a toujours parû fondée ſur ce principe. Ceux qui lui reprochent une obſcurité impenetrable la trouveroient trés claire pour peu qu'ils vouluſſent ſe defaire de certains préjugés aſſez ſemblables aux *eſpéces intentionelles*, que Descartes avoit à combattre. Ils ſoutiennent que la maniere, de laquelle Mr. Leibnitz a conçû l'origine de l'etendue ne ſcauroit s'expliquer. Ils prouvent par des demonſtrations geometriques, combien il eſt

(1) Dioptr. ch. 1.

eſt abſurde de regarder le corps comme une ſomme de points. Peut-on charger de cette abſurdité celui, à qui tout le continent de l'Europe doit le calcul de l'infini? Je dis le continent, pour laiſſer jouir de leur liberté, dont ils ſont ſi jaloux,

penitus toto diviſos orbe Britannos.

Ce n'eſt pas le corps que Mr. de Leibnitz compoſe des étres ſimples, c'eſt le phénomene de l'étendue, dont il croit rendre raiſon, en diſant que nous nous repreſentons confuſément un grand nombre d'étres non-étendûs. Le teleſcope nous decouvre des amas d'etoiles, où l'oeil nû ne voit que des taches lumineuſes. Cette tache n'eſt pas compoſée des étoiles comme le tout l'eſt des parties: c'eſt une apparence, qui s'offre à des yeux trop foibles pour diſtinguer les etoiles. Voici ce que ſont les Elemens de Leibnitz. Ceux qui les ont combattûs par des raiſonnemens geometriques, que Leibnitz ſans doute ſcavoit faire auſſi bien qu'eux, n'ont ils pas perdu bien des peines? Et ceux, qui ont prétendû qu'on expliquât les evenemens de l'univers viſible par les Etres ſimples, n'auroient-ils pas mieux fait de demander préalablement comment cette ſenſation, qu'excite en nous la lumiere du ſoleil, nait d'une infinité de ſenſations des couleurs, que perſonne avant Newton ne s'étoit aviſé de chercher dans le rayon ſolaire? comment une dame, qui ne ſait pas peutetre faire une regle de trois, ſent l'harmonie avec une delicateſſe, quelquesfois plus ſure que ne le ſont les calculs d'un Euler ſur le rapport des vibrations? Qu'on s'exerce ſur ces deux exemples, pris ſans aucun choix ſur une infinité de ſemblables, d'eclaircir la liaiſon entre les phénomenes & leurs cauſes; elle doit étre infiniment plus ſimple que ne ſcauroit étre celle entre l'univers viſible & ces elemens.

La

La force repreſentatrice, dont Mr. de Leibnitz a doué ſes elements, a parû douteuſe même à Mr. de Wolf. Cependant ce Mr. Wolf avoit mis dans ſon plus grand jour cette verité, que l'univers eſt un tout, dont toutes les parties ſont liées le plus etroitement, qu'on n'y ſcauroit changer la moindre choſe ſans faire un univers tout autre, qui tient au fil de l'araignée comme à la force, qui pouſſe ou qui tire les planetes vers le ſoleil; c'eſt ainſi qu'un françois Philoſophe & beau genie (2) a exprimé ce que le Metaphyſicien Allemand avoit demontré par des raiſonnements profonds. Mr. Wolf ayant connû cela pouvoit-il encore douter, que ce qui arrive à chaque moment à chaque individû, ſe rapporte tellement à l'univers entier, que l'eſprit infini y voit cet univers exiſtant, le ſeul dans lequel cet individû, tel qu'il eſt, puiſſe entrer? Qu'on diſe à un homme, mediocrement verſé dans la ſcience des nombres, que 23. eſt le douzieme terme d'une progreſſion arithmetique, qui commance par l'unité; il trouvera d'abord que cette progreſſion eſt celle des nombres impairs. Il n'y a qu'à mettre à la place de la ſuite & de ſon terme donné, l'univers & l'individu. C'eſt dans ce ſens, que j'ai toujours pris ces *miroirs de l'univers* de Mr. Leibnitz, qui ont parû ſi ridicules à beaucoup de Philoſophes, parceque ces Meſſieurs n'avoient aucune Idée de la maniere de trouver une ſuite entiere d'un ſeul terme donné. Mr. Leibnitz a pris le mot de *repréſenter*, comme il l'explique lui même dans les remarques ſur le livre de Mr. Locke, qui ſe publient à preſent (3). La baſe circulaire d'un cone en repreſente la ſection, entant que connoiſſant l'une on connoit auſſi

(2) Mr. de Maupertuis, Eſſay de Cosmologie.

(3) Liv. II. ch. 8. §. 12. p. 87.

auſſi l'autre. C'eſt ainſi qu'on a repreſenté dans la mechanique des viteſſes & des tems par des lignes droites, qu'un thermométre repréſente la chaleur de l'air, un barométre la peſanteur de l'atmoſphére.

J'ai crû que ces reflexions ne ſeroient pas tout à fait de placées à la tête d'une collection de pieces philoſophiques de ce grand homme, tirée de ſes manuſcrits, dont on conſerve encore beaucoup à Hannovre. C'eſt à ceux qui en profiteront de reconnoitre dans le ſoin d'enrichir la republique des lettres de ces ouvrages la protection toujours accordée ſi gracieuſement aux ſciences par les Miniſtres eclairés, à qui le Roi a confié le bonheur de ces etats. On ne pouvoit choiſir un editeur plus digne que Mr. Raſpe, qui joint un ſavoir ſolide à des connoiſſances agreables & qui s'eſt donné toutes les peines poſſibles pour faire approuver au public ce choix. C'eſt à lui d'inſtruire les lecteurs de quelques circonſtances hiſtoriques qui ont du rapport à cette edition. Pour moi, n'ayant eu que peu de jours à ecrire, entre beaucoup d'autres occupations, cette Préface premierement en Latin, comme on l'avoit voulu & à la refondre aprés cela en françois, comme on s'eſt aviſé de le demander un peu tard, j'eſpere qu'on me pardonnera ce qui s'y peut trouver de trop peu digne de la place qu'elle occupe. Qu'il me ſoit ſeulement permis d'ajouter encore quelques penſées à qui la lecture des pieces, qui ſuivent, a donné occaſion.

Il eſt parlé p. 11. de la loi de la continuité dans le choc des corps. Mr. Euler s'eſt rencontré avec Mr. Leibnitz & s'en eſt heureuſement ſervi pour calculer les loix du mouvement. (4). On

(4) Hiſt. de l'Acad. Roy. de Berlin 1745. p. 37. 51.

On ſcait que Mr. Leibnitz a diſtingué les eſpeces des Idées plus exactement qu'on n'avoit fait avant lui (5). On s'attendra donc à le voir corriger quelquesfois Mr. Locke, ecrivain beaucoup moins exact ſur cette matiere. Telle eſt la recherche des Idées ſimples p. 77. Le Philoſophe Anglois eſt là autant audeſſous de l'Allemand, que les Opticiens du tems paſſé, qui prenoient le rayon ſolaire pour ſimple, étoient audeſſous de Newton. Si Mr. Leibnitz avoit ecrit l'hiſtoire de l'eſprit humain, ſon ouvrage differeroit de celui de Mr. Locke comme l'hiſtoire d'un inſecte, decrite par Roeſel, differe de l'ebauche, que Friſch en auroit fait. Mr. Poley a enrichi ſon excellente traduction du livre de Mr. Locke de remarques tirées de la Philoſophie de Leibnitz & de Wolf. C'eſt dommage que ces remarques ne ſoyent ecrites dans une autre langue. Peutetre qu'elles ſeroient utiles à quelques eſprits trop ſuperficiels pour comprendre Mr. Locke, qui pour devenir Philoſophes à peu de fraix en font les admirateurs outrés & s'imaginent qu'il a vû toutes les verités comme les pedans des Siécles barbares ſe ſont imaginé cela au ſujet d'Ariſtote.

Aprés les tems des Philoſophes, qui agitoient la queſtion ſur l'aveugle p. 92. on a eu ladeſſus une experience, rapportée dans les Transactions philoſophiques (6). Au premier coup d'oeil elle paroit plus contraire à Mr. Leibnitz qu'aprés un examen plus exact. L'aveugle, qui veut reconnoitre à la vue des corps, qu'il avoit diſtingué par l'attouchement, doit ſelon Mr. Leibnitz comparer entre eux les effets que les ſurfaces des corps

(5) De cognitione, veritate & Ideis. Act. Erud. Lipſ. 1684.

(6) Philoſophic. Tranſact. n. 402. Rob. Smith compleat Syſtem of Optiks. B. 1. ch. 5.

corps peuvent faire ſur ſes deux ſens. C'eſt ce que paroit avoir fait l'aveugle gueri par Cheſelden, en prenant le chat avec la main, qu'il ne diſtinguoit aſſez bien du chien en commancant à voir. Les ſpectateurs s'imaginerent qu'il le regardoit ſeulement avec beaucoup d'attention, au lieu qu'il l'examinoit ſans doute autant avec les mains qu'avec les yeux. On ne s'eſt pas aviſé de propoſer à ce jeune homme des ſurfaces auſſi uniformes que le ſont celles du globe & du cube & un evenement ſi ſingulier n'a pas eu à ce qu'il ſemble des obſervateurs aſſez philoſophes. Son jugement ſur les tableaux a eté tel que Leibnitz l'avoit prédit.

Ce n'eſt donc pas à nos jours qu'on a commancé à demander ſi toutes les revolutions de la terre autour de ſon axe ſont egales (7), puisque Mr. Leibnitz a eu le même doute p. 104.

Croiroit on que dans la ſcience la plus claire, la premiere notion, celle de la figure, ne ſoit pas encore bien definie? C'eſt pourtant ce qui eſt montré p. 105.

On verra par ces echantillons, pris au hazard, ſi ces ouvrages de Leibnitz meritent l'attention du public, & ſi comme les ecrits connûs du même auteur ils contiennent les ſemences des verités, dont la culture peut enrichir la republique des lettres. Gottingue au Mois de Septembre 1764.

(7) V. la diſſertation de Mr. Paul Friſius ſur le mouvement diurne de la terre, qui a remporté le prix propoſé par l'Acad. R. de Berlin 1756.

ABRAHAM GOTTHELF KAESTNER
Prof. des Mathem. & de la Phyſique.

PRE-

PREFACE
DE L'EDITEUR.

Si les Préfaces n'étoient deſtinées qu'aux eloges des Auteurs & des ouvrages, je me pourrois paſſer de la peine d'en ajouter une à celle de M. Kaeſtner. Juge competent du merite de Leibnitz, non pas d'après les eloges, qu'on lui a prodigués, mais par le ſien même, il vient d'y demontrer par quelques inſtances, que le nom ſeul de Leibnitz ſert de recommendation à mon entrepriſe, que ſon genie ne ſe dement pas dans les papiers, qui entrent dans ce recueil & qu'il y a dequoi enrichir la Philoſophie & les annales des progrés de l'entendement humain. Il eſt vrai j'en pourrois donner d'avantage & de mon coté auſſi dire quelque choſe de flatteur à la memoire de notre Philoſophe, & peut etre que le public le recevroit avec quelque indulgence & me le pardonneroit comme une effuſion de coeur & d'eſtime pour un homme ſi juſtement reveré. Le champ eſt riche. Il y a des fleurs nouvelles, dequoi parer la tombe de Leibnitz, & des fruits à préſenter à ceux qui ne cherchent que l'utile & le vrai. Mais d'une coté je risquerois d'être regardé pour un homme, qui voulant tout dire priveroit les lecteurs du plaiſir agreable de trouver eux mêmes ce qu'il y a de remarquable de nouveau & d'inſtructif dans ces papiers; & d'un autre coté je vois bien des difficultés de loeur Leibnitz d'après les Fontenelles & les Kaeſtner. Ces reflexions là m'ont fait préferer un ſilence ſalutai-

lutaire & une route moins battue, qui eſt de me borner uniquement à quelques circonſtances hiſtoriques des pieces ſuivantes.

Les nouveaux Eſſais ſur l'entendement humain, qui ſont la partie principale de recueil, ſont connûs trés imparfaitement par l'hiſtoire de la Philoſophie de Leibnitz, que Mr. Ludovici a publiée; ils le ſont d'avantage par une lettre de Mr. de Leibnitz à Mr. Remond, ecrite à Vienne le 14. de Mars 1714, qui ſe trouve dans le recueil des diverſes pieces de Mr. Des-Maizeaux. Tom II. p. 137. Il y dit: „*J'en ai dit quelque choſe autrefois à Mr. Hugoni, qui me marque dans ſa lettre d'avoir l'honneur d'être connu de Vous. Il a vu auſſi mes reflexions aſſez étendues ſur l'ouvrage de Mr. Locke, qui traite de l'entendement de l'homme. Mais je me ſuis degouté de publier des refutations des Auteurs morts, quoiqu'elles duſſent paroitre durant leur vie & être communiquées à eux mêmes. Quelques petites remarques m'echapperent*„ (1). Voila une raiſon trés modeſte & tres honnette pourquoi cet ouvrage eſt reſté jusqu'ici parmi ſes papiers. Mais peutetre qu'il y en avoit d'autres. Les grandes occupations, dont de Mr. de Leibnitz étoit chargé vers la fin de ſes jours, y peuvent avoir contribué; & apparemment qu'il ne vouloit pas d'autres controverſes avec les Anglois. Il en avoit deja deux ſur les bras dans ces tems là, qui demandoient toute ſon attention; l'une concernant l'invention du calcul infiniteſimal, qu'il vouloit ſe vindiquer contre la deciſion de la Societé de Londres (2); l'autre avec Mr. Clarke ſur la liberté & quelques

(1) Elles ſe trouvent imprimées dans le Recueil de Des-Maizeaux Tom. II. p. 143.

(2) Il y a à Hannovre entr'autres papiers relatifs à cette affaire un exemplaire du *Com-*

ques autres queſtions importantes de Metaphiſique & de Theologie naturelle (3). Et ſurement il en auroit eu une troiſiéme avec les amis de Locke s'il avoit publié l'ouvrage en queſtion. *Les petites remarques*, dont il parle à Mr. Remond & *qui lui echapérent* (4) lui avoient deja ſuſcité des Critiques aſſez améres de la part de Mr. Locke (5), dont la Philoſophie étoit tellement à la mode dans ces tems là, que même pluſieurs années aprés la mort de Locke & Leibnitz Mr. Des-Maizeaux ne balanca pas de dire dans la Preface de ſon recueil „ *qu'il ne voyoit pas en-* „ *core que la Philoſophie de Leibnitz avoit fait fortune.*„ Mais depuis les modes & les ſentimens ont bien changé. La Philoſophie de Leibnitz a fait fortune. Elle a triomphé à ſon tour. Le Baron de Wolf & d'autres grandes genies l'ont fait valoir. Sa methode

a forcé les coeurs mêmes & commandé aux eſprits;

& les raiſons, qui retenoient cet ouvrage dans les tenebres, ceſſent à preſent, de façon que je puis me flatter avec quelque apparence de rendre ſervice au public en le lui preſentant.

L'ouvrage même a outre les marques du grand genie de l'auteur les marques de la facon, dont il a eté fait. Mr. de Leibnitz s'en appercût & en rend raiſon lui même en deux lettres

Commercium epiſtolicum Keilii, que Leibnitz a commenté à la marge & où il a remarque ce qu'il y a redire à la ſentence de Londres.

(3) Recueil de Des-Maizeaux Tom. I.

(4) Ibid. l. c.

(5) Dans ſa lettre à Molineux, qui ſe trouve dans la préface du même recueil p. LXVII.

tres ſans date, ecrites de ſa main, que j'ai trouvées avec le manuſcrit des nouveaux Eſſais & dont l'une me paroit avoir eté conçue pour Mr. Hugoni, & l'autre pour Mr. Barbeyrac; du moins il eſt ſûr, qu'il a fait retoucher le ſtile de l'ouvrage par ces deux ſavans & on voit les corrections, ecrites de leur main, à chaque page du manuſcrit. Je donne ces lettres, comme je les ai trouvées (6), a fin que nul moyen de juſtification puiſſe man-

(6) *Premiere lettre de Mr. de Leibnitz, qui me paroit avoir eté deſtinée pour Mr. Hugoni:*

„J'avois oublié, Monſieur, de Vous dire que mes remarques ſur l'ou„vrage de M. Locke ſont preſque achevées. Il parle amplement de la liberté „dans un chapitre du ſecond livre, qui agit de la puiſſance, de ſorte que cela „m'a engagé à en parler auſſi; & j'eſpere que ce ſera d'une maniere, qui ne „Vous deplaira pas. Je m'attache ſur tout à vindiquer l'immaterialité de l'a„me, que Mr. Locke laiſſe douteuſe. Je juſtifie auſſi les Idées innées & je „montre que l'ame en tire la perception de ſon propre fonds. Je juſtifie auſſi „les Axiomes, dont Mr. Locke mepriſe l'uſage. Je montre encore le „ſentiment de cet Auteur, que l'individualité de l'homme, qui le fait demeu„rer le même, conſiſte dans la durée de la ſubſtance ſimple ou immaterielle, „qui eſt en lui; que l'ame n'eſt jamais ſans penſée; qu'il n'y a point de vuide „ni d'Atomes; que la matiere ou ce qui eſt paſſif ne ſcauroit avoir de la pen„ſée à moins que Dieu n'y adjoute une ſubſtance qui penſe. Et il y a une „infinité d'autres points, où nous ſommes differens, parceque je trouve qu'il „affoiblit trop cette Philoſophie genereuſe des Platoniciens, que Mr. Deſcartes „a relevée en partie, & qu'il met à la place des ſentimens, qui nous abaiſſent „& peuvent faire du tort dans la Morale même, quoique je ſois perſuadé que „l'intention de cet Auteur eſt fort bonne. J'ai fait ces remarques aux heures „perdues, quand j'étois en voyage ou à Herrenhauſen, où je ne pouvois pas „vaquer à des recherches, qui demandent plus de beſoin; cependant l'ouvrage „n'a pas laiſſé de croitre ſous mes mains, parceque je trouvois preſque dans „tous les chapitres dequoi faire des animadverſions, & plus que je n'avois crû. „Vous ſerés etonné, Monſieur, que je dis d'y avoir travaillé comme à un ou„vrage, qui ne demande gueres de ſoin. Mais c'eſt parceque j'ai tout reglé „il y a longtems ſur ces matieres philoſophiques generales d'une maniere que „je crois demonſtrative ou peu s'en faut, deſorte que je n'ai preſque point be„ſoin de nouvelles meditations làdeſſus. Ces remarques ſont en françois. Je „les ai miſes en forme de Dialogue: l'un des perſonnages repreſentant les ſen„timens de l'Auteur & l'autre les miens, ce qui m'a paru un peu plus au gout „des lecteurs, que la forme ſeche des remarques à l'ordinaire. Le titre ſera „*nouveaux Eſſais ſur l'Entendement.* Quelques perſonnes, qui en ont vû „quelque choſe me les ſollicitent de les faire imprimer & même des Anglois „m'ont ecrit làdeſſus. Mais il faudroit les faire lire auparavant à une perſon-

„ne

manquer aux amis de mon Philoſophe ſi le ſtile de l'ouvrage pourroit paroitre negligé ou ſes dogmes moins elegamment & préciſement exprimées, qu'il n'avoit coutume de faire ordinairement.

Quant *au Diſcours touchant la methode de la certitude & l'hiſtoire de la caracteriſtique & de l'art d'inventer,* ils ne ſont que des pieces préliminaires d'un ouvrage excellent, qu'il avoit projetté ſous le titre de la *ſcience generale ou de augmentis & inſtauratione ſcientiarum,* & dont il n'a laiſſé que des pieces detachées, qui, contenant d'epreuves conſiderables de ſa nouvelle

„ ne également ſcavante en Philoſophie & en François, & les ſoumettre à ſa „ correction. On dira que je ne devois donc point ecrire en François. Mais „ je vois que ſi je mettois ces penſées en Latin, elles ne ſeroient lues que des „ gens de lettres, au lieu que le livre de Mr. Locke, depuis qu'on l'a mis en „ françois, ſe promene dans le grand monde hors de l'Angleterre. L'Anglois, „ qui m'a ecrit ſur ce ſujet, me preſſe de donner le mien au public pendant „ que Mr. Locke eſt encore en vie, à fin qu'il y puiſſe repliquer & j'adjoute „ que ce celebre Auteur étant fort agé on ne doit point trop tarder. J'eſpere „ qu'il ne ſe plaindra pas de moi, car je l'eſtime veritablement & j'en donne „ des marques dans les occaſions & même c'eſt parceque je l'eſtime que je „ crois qu'il faut la peine, que j'ai priſe &c. . . . . Je Vous demande par- „ don, Monſieur, de ce detail, où Vous ne Vous intereſſés gueres, ſi ce n'eſt „ parceque Vous étes aſſez obligeant pour me donner conſeil là-deſſus. „

Seconde lettre de Leibnitz, qui me paroit ecrite à Mr. Barbeyrac.

„ Voici, Monſieur, le livre de Mr. Locke. Lorsqu'en le parcourant Vous „ trouverés des difficultés, que peutetre je n'ai point touchées, Vous me ferés „ un plaiſir ſi Vous me les voudrés marquer; & poſſedant ſes ſentimens Vous „ jugerés mieux de mes remarques & pourrés contribuer à leur donner plus de „ poids, plus de clarté & plus de liaiſon. Car les ayant ecrites fort à la hâte, „ *currente calamo* & le plus ſouvent en voyage ou quand j'étois l'année poſſée „ avec la cour d'Hannovre à une maiſon de plaiſance, où des occupations de „ plus de recherche m'étoient defendues, y employant le tems, qui me reſtoit „ libre, cette maniere d'y travailler à repriſes & à baton rompû, a fait que j'ai „ eu & aurai beſoin d'y retoucher en pluſieurs endroits. Et un autre ſentira „ mieux que moi ce qui peut manquer. Je Vous envoye pour cet effet la par- „ tie qui eſt deja copiée, à fin que je la redreſſe entierement, pour en pouvoir „ faire faire une copie finale. „

velle caracteriſtique ou de ſa langue philoſophique univerſelle & des reflexions très profondes ſur l'etat actuel des ſciences, meriteroient d'être données avec le tems. Comme l'Auteur en a fait lui même l'eloge dans les pieces ſusdites, j'y renvoye les lecteurs, pour leur rendre raiſon des circonſtances avantageuſes, qui m'ont mis en état de publier ce Recueil & de la maniere que je m'en ſuis acquitté, & je ſaiſis cette occaſion là avec le coeur le plus ſenſible pour reconnoitre avec le reſpect le plus ſoumis, que le Miniſtére des Etats Allemands de ſa Maj. Britannique, en conſequence de ſes ſoins genereux pour le progrés & l'honneur des arts & des ſciences, prévenû en ma faveur par les recommendations de Mr. Jung, Conſeiller & Bibliothecaire du Roi à Hannovre, m'a accordé le plus gracieuſement du monde la permiſſion de me ſervir des manuſcrits de Mr. de Leibnitz, qui ſont dans la bibliotheque du Roi & qui en ſont un des principaux ornemens; permiſſion utile aux ſciences, honorable aux manes de Leibnitz, flatteuſe pour moi. Qu'il me ſeroit doux de me laiſſer entrainer ici par les ſentimens de la plus haute admiration & de la gratitude la plus pure! Et que ma ſatisfaction ſeroit grande d'être ici l'interprete du public! Mais je laiſſe cette peine agreable à ceux qui ſont plus habiles à relever le vrai merite, & je me borne uniquement aux voeux les plus ſinceres pour la conſervation de ce Miniſtére venerable, à laquelle l'Etat & les ſciences ſont egalement intereſſées. Veuille le ciel les ſeconder & les realiſer comme ce ſage & bienfaiſant Miniſtére à coutume de realiſer les Idées utiles au public & de ſatisfaire aux demandes equitables & juſtes de quiconque ſe pourra trouver dans la neceſſité d'implorer ſa protection & ſon aſſiſtence genereuſe!

Du

Du reſte comme la reconnoiſſance la plus réelle des graces particulieres me paroit conſiſter dans la bonne volonté de les meriter & dans le juſte uſage, qu'on en fait, j'ai taché de mon mieux de me ſervir de la permiſſion ſusdite conformément aux vues du Miniſtére, au merite de Mr. de Leibnitz & à l'attente du public.

Pour cet effèt là, j'ai crû *en premier lieu*, devoir obſerver un certain choix, lequel j'obſerverai auſſi dans la ſuite ſi

fata volunt

& s'il me ſera permis de penſer à la continuation de ce Recueil, pour laquelle il y a encore bien de matiere.

En ſecond lieu, penetré d'un coté d'une admiration extraordinaire du grand genie & des profondes meditations de Mr. de Leibnitz & d'un autre côté frappé de la ſolidité & exactitude du Philoſophe Anglois, je n'ai pas oſé me mêler de leur diſpute, ni de commenter leurs ouvrages. La tolerance philoſophique devroit étre à mon avis le grand principe de chaque editeur, & j'eſpére qu'avec celui là & l'exactitude, que j'ai taché de faire obſerver l'imprimeur, je puis me flatter de réunir les ſuffrages de tous les partis, tant de ceux, qui prévenûs pour Leibnitz

ſtimano che 'l ſuo ſaper miſura
Certa ſia, e infallibile di quanto
Può far l'alto fattor de la Natura (7)

que de ceux, qui d'un autre côté & avec un grand degré d'apparence ſoutiennent avec Mr. Locke, que

augel

(7) Taſſo Gieruſ. lib. XIV. 45.

angel notturno al ſole
E' noſtra mente a i rai del primo vero. (8)

J'en ſerai extremement charmé & je croirai de participer en quelque façon à la gloire de Tyrannion (9), qui du tems de Sylla ſe faiſoit le merite de publier à la fin les ouvrages d'Ariſtote, qui jusqu'à lui avoient eté enterrés & qui pour bien des raiſons meritoient auſſi bien de voir le jour que ceux de Mr. de Leibnitz. Hannovre, ce 11. de Sept. 1764.

(8) Taſſo Gieruſ. lib. XIV. 46.

(9) v. Dict. de Bayle art. *Tyrannion.*

R. E. RASPE.

TA-

TABLE
DES PIECES CONTENUES DANS CE RECUEIL.

1. Preface de Monſieur Kaeſtner.
2. Preface de l'Editeur.
3. Nouveaux Eſſais ſur l'entendement humain. p. 1.
4. Examen du ſentiment du P. Malebranche que nous voyons tout en Dieu. p. 497.
5. Dialogus de connexione inter res & verba. p. 505.
6. Difficultates quaedam Logicae. p. 513.
7. Diſcours touchant la methode de la certitude & de l'art d'inventer. p. 521.
8. Hiſtoria & commendatio characſtericae univerſalis quae ſimul ſit ars inveniendi. p. 533.
9. Table des principales matieres.

NOUVEAUX ESSAIS

SUR

L'ENTENDEMENT HUMAIN

PAR L'AUTEUR DU SYSTEME

DE L'HARMONIE PREETABLIE.

NOUVEAUX ESSAIS
SUR
L'ENTENDEMENT HUMAIN.

AVANT-PROPOS.

L'Eſſai ſur l'Entendement humain, donné par un illuſtre Anglois, étant un des plus beaux & des plus eſtimés ouvrages de ce tems, j'ay pris la reſolution d'y faire des remarques, parce qu'ayant aſſés medité depuis longtems ſur le même ſujet & ſur la pluspart des matieres, qui y ſont touchées, j'ay crû que ce ſeroit une bonne occaſion d'en faire paroitre quelque choſe ſous le titre de *nouveaux Eſſais ſur l'Entendement* & de procurer une entrée plus favorable à mes penſees, en les mettant en ſi bonne compagnie. J'ay crû auſſi pouvoir profiter du travail d'autruy, non ſeulement pour diminuer le mien, mais encore pour ajouter quelque choſe a ce qu'il nous a donné, ce qui eſt plus facile que de commencer & de travailler à nouveaux fraix en tout.

Il eſt vray, que je ſuis ſouvent d'un autre avis que lui; mais bien loin de disconvenir pour celà du merite de cet Ecrivain celebre, je lui rends juſtice, en faiſant connoitre en quoy & pourquoy je m'eloigne de ſon ſentiment, quand je juge neceſſaire d'empecher, que ſon autorité ne prévaille ſur la raiſon en quelques points de conſequence. En effet, quoyque l'Auteur de l'Eſſai diſe mille belles choſes, que j'applaudis, nos Syſtemes different beaucoup. Le ſien a plus de rapport à Ariſtote & le mien à Platon, quoyque nous nous eloignions en bien des choſes l'un & l'autre de la doctrine de ces deux anciens. Il eſt plus populaire & moi je ſuis forcé quelquefois d'étre un peu plus acroamatique & plus abſtrait, ce qui n'eſt pas un avantage à moi, ſur tout ecrivant dans une langue vivante. Je crois cependant, qu'en faiſant parler deux perſonnes, dont l'une expoſe les

ſentimens, tirés de l'Eſſai de cet Auteur, & l'autre y joint mes obſervations, le parallele ſera plus au gré du Lecteur, que ne le ſeroient des remarques toutes ſeches, dont la lecture auroit été interrompue à tout moment par la neceſſité de recourir à ſon livre pour entendre le mien. Il ſera bon de confronter encore quelquesfois nos écrits & de ne juger de ſes ſentimens que par ſon propre ouvrage, quoyque j'en aye conſervé ordinairement les expreſſions. Il eſt vray, que la ſujettion, que donne le diſcours d'autruy, dont on doit ſuivre le fil, en faiſant des remarques, a fait, que je n'ay pû ſonger à attrapper les agremens, dont le Dialogue eſt ſusceptible: mais j'eſpere, que la matiere reparera le defaut de la façon.

Nos differens ſont ſur des objets de quelque importance. Il s'agit de ſavoir, ſi l'Ame en elle même eſt vuide entierement comme des tablettes, où l'on n'a encore rien écrit *(tabula raſa)* ſuivant Ariſtote & l'Auteur de l'Eſſai, & ſi tout ce, qui y eſt tracé, vient uniquement des ſens & de l'experience? Ou ſi l'Ame contient originairement les principes de pluſieurs notions & doctrines, que les objets externes reveillent ſeulement dans les occaſions, comme je le crois avec Platon & même avec l'Ecole & avec tous ceux, qui prennent dans cette ſignification le paſſage de S. Paul (Rom. II. 15.) où il marque, que la Loy de Dieu eſt écrite dans les coeurs? Les Stoïciens appelloient ces principes *notions communes*, *Prolepſes*, c'eſt à dire des aſſumtions fondamentales, ou ce, qu'on prend pour accordé par avance. Les Mathematiciens les appellent *notions communes* (κοιναὶ ἔννοιαι). Les Philoſophes modernes leur donnent d'autres beaux noms, & Jules Scaliger particulierement les nommoit *Semina aeternitatis*, item *Zopyra*, comme voulant dire des feux vivans, des traits lumineux, cachés au dedans de nous, que la rencontre des ſens & des objets externes fait paroitre comme des etincelles, que le choc fait ſortir du fuſil; & ce n'eſt pas ſans raiſon, qu'on croit, que ces eclats marquent quelque choſe de divin & d'éternel, qui paroit ſur tout dans les verités neceſſaires. D'où il nait une autre queſtion, ſavoir, ſi toutes les verités dependent de l'experience, c'eſt à-dire de l'induction & des exemples; ou s'il y en a, qui ont encore un autre fondement? Car ſi quelques evenemens peuvent étre prévûs avant toute epreuve, qu'on en ait faite, il eſt manifeſte, que nous y contribuons quelque choſe de notre part. Les ſens, quoyque neceſſaires pour toutes nos connoiſſances actuelles, ne ſont point ſuffiſans pour nous les

les donner toutes, puisque les sens ne donnent jamais que des exemples, c'est à dire des verités particulieres ou individuelles. Or tous les exemples, qui confirment une verité generale, de quelque nombre qu'ils soient, ne suffisent pas pour établir la necessité universelle de cette même verité: car il ne suit pas, que ce qui est arrivé, arrivera toujours de même. Par exemple les Grecs & les Romains & tous les autres peuples ont toujours remarqués, qu'avant le decours de vingt quatre heures le jour se change en nuit, & la nuit en jour. Mais on se seroit trompé si l'on avoit crû, que la même regle s'observe partout, puisqu'on a vû le contraire dans le sejour de Nova Zembla. Et celuylà se tromperoit encore, qui croiroit, que c'est au moins dans nos climats une verité necessaire & éternelle, puisqu'on doit juger, que la Terre & le Soleil même n'existent pas necessairement, & qu'il y aura peut-etre un tems, où ce bel astre ne sera plus avec tout son Systeme, au moins en sa présente forme. D'où il paroit, que les verités necessaires, telles qu'on les trouve dans les Mathematiques pures & particuliérement dans l'Arithmetique & dans la Geometrie doivent avoir des principes, dont la preuve ne depende point des exemples, ni par consequent du temoignage des sens, quoyque sans les sens on ne se seroit jamais avisé d'y penser. C'est ce qu'il faut bien distinguer, & c'est ce qu'Euclide a si bien compris en montrant par la raison, ce qui se voit assez par l'experience & par les images sensibles. La Logique encore avec la Metaphysique & la Morale, dont l'une forme la Theologie & l'autre la Jurisprudence, naturelles toutes deux, sont pleines de telles verités; & par consequent leur preuve ne peut venir, que des principes internes, qu'on appelle innés. Il est vray, qu'il ne faut point s'imaginer, qu'on puisse lire dans l'Ame ces éternelles loix de la raison à livre ouvert, comme l'Edit du Préteur se lit sur son *album* sans peine & sans recherche; mais c'est assez, qu'on les puisse decouvrir en nous à force d'attention, à quoy les occasions sont fournies par les sens. Le succés des experiences sert de confirmation à la raison, à peu près comme les épreuves servent dans l'Arithmetique pour mieux éviter l'erreur du calcul quand le raisonnement est long. C'est aussi en quoy les connoissances des hommes & celles des bêtes sont differentes. Les bêtes sont purement empiriques & ne font que se regler sur les exemples; car, autant qu'on en peut juger, elles n'arrivent jamais à former des propositions necessaires, au lieu que les hommes sont capables de sciences demonstratives, en quoy

la faculté, que les bêtes ont, de faire des conſecutions, eſt quelque choſe d'inferieur à la raiſon, qui eſt dans les hommes. Les conſecutions des bêtes ſont purement comme celles des ſimples empiriques, qui prétendent, que ce, qui eſt arrivé quelques fois, arrivera encore dans un cas, où ce, qui les frappe, eſt pareil, ſans être pour celà capables de juger, ſi les mêmes raiſon ſubſiſtent. C'eſt par là qu'il eſt ſi aiſé aux hommes d'attrapper les bêtes, & qu'il eſt ſi facile aux ſimples empiriques de faire des fautes. Les perſonnes devenues habiles par l'age & par l'experience n'en ſont pas même exemptes, lors qu'elles ſe fient trop à leur experience paſſée, comme cela eſt arrivé à quelques uns dans les affaires civiles & militaires, parcequ'on ne conſidere point aſſés, que le monde change, & que les hommes deviennent plus habiles, en trouvant mille adreſſes nouvelles, au lieu que les cerfs ou les lievres de ce temps ne ſont pas plus ruſés, que ceux du tems paſſé. Les conſecutions des bêtes ne ſont qu'une ombre du raiſonnement, c'eſt à dire, ne ſont qu'une connexion d'imagination & un paſſage d'une image à une autre, parceque dans une rencontre nouvelle, qui paroit ſemblable à la précedente, elles s'attendent de nouveau à ce, qu'elles y ont trouvé joint autrefois, comme ſi les choſes étoient liées en effet, parceque leurs images le ſont dans la memoire. Il eſt bien vray que la raiſon conſeille qu'on s'attende pour l'ordinaire de voir arriver à l'avenir ce, qui eſt conforme à une longue éxperience du paſſé; mais ce n'eſt pas pour celà une vérité néceſſaire & infaillible, & le ſuccés peut ceſſer, quand on s'y attend le moins, lorsque les raiſons, qui l'ont maintenu, changent. Pour cette raiſon les plus ſages ne s'y fient pas tant, qu'ils ne tachent de penetrer (s'il eſt poſſible,) quelque choſe de la raiſon de ce fait, pour juger quand il faudra faire des éxceptions. Car la raiſon eſt ſeule capable d'établir des regles ſures & de ſuppléer à ce, qui manque à celles, qui ne l'étoient point, en y faiſant des exceptions, & de trouver enfin des liaiſons certaines dans la force des conſequences neceſſaires; ce qui donne ſouvent le moyen de prévoir l'evenement ſans avoir beſoin d'experimenter les liaiſons ſenſibles des images, où les bêtes ſont reduites, de ſorte que ce, qui juſtifie les principes internes des verités neceſſaires, diſtingue encore l'homme de la bête.

Peut-étre que nôtre habile Auteur ne s'éloignera pas entiérement de mon ſentiment. Car aprés avoir employé tout ſon premier livre à rejetter

ter les lumieres innées, priſes dans un certain ſens, il avoue pourtant au commencement du ſecond & dans la ſuite, que les Idées, qui n'ont point leur origine dans la Senſation, viennent de la Reflexion. Or la Reflexion n'eſt autre choſe, qu'une attention à ce, qui eſt en nous, & les ſens ne nous donnent point ce que nous portons deja avec nous. Cela étant, peut-on nier, qu'il y ait beaucoup d'inné en notre eſprit, puisque nous ſommes innés à nous mêmes pour ainſi dire? & qu'il y ait en nous: Eſtre, Unité, Subſtance, Durée, Changement, Action, Perception, Plaiſir, & mille autres objets de nos idées intellectuelles? Ces mêmes objets étant immediats & toujours préſents à noſtre Entendement, (quoy qu'ils ne ſauroient eſtre toujours apperçûs à cauſe de nos diſtractions & de nos beſoins) pourquoy s'étonner, que nous diſions, que ces Idées nous ſont innées avec tout ce qui en depend? Je me ſuis ſervi auſſi de la comparaiſon d'une pierre de marbre, qui a des veines, plûtôt que d'une pierre de marbre toute unie, ou des tablettes vuides, c'eſt à dire de ce qui s'appelle *tabula raſa* chez les Philoſophes; car ſi l'Ame reſſembloit à ces tablettes vuides, les verités ſeroient en nous comme la figure d'Hercule eſt dans un marbre, quand le marbre eſt tout à fait indifferent à recevoir ou cette figure ou quelque autre. Mais s'il y avoit des veines dans la pierre, qui marquaſſent la figure d'Hercule pérferablement à d'autres figures, cette pierre y ſeroit plus determinée, & Hercule y ſeroit comme inné en quelque façon, quoy qu'il falût du travail pour découvrir ces veines & pour les nettoyer par la poliure, en retranchant ce qui les empeche de paroitre. C'eſt ainſi que les Idées & les vérités nous ſont innées, comme des inclinations, des diſpoſitions, des habitudes ou des virtualités naturelles, & non pas comme des actions, quoyque ces virtualités ſoient toujours accompagnées de quelques actions ſouvent inſenſibles, qui y repondent.

Il ſemble que notre habile Auteur prétende, qu'il n'y ait rien de *virtuel* en nous, & même rien, dont nous nous appercevions toujours actuellement. Mais il ne peut pas prendre celà à la rigueur, autrement ſon ſentiment ſeroit trop paradoxe, puisqu'encore que les habitudes acquiſes, & les proviſions de notre memoire ne ſoient pas toujours apperçuës & même ne viennent pas toujours à notre ſecours au beſoin, nous nous les remettons ſouvent aiſément dans l'eſprit à quelque occaſion legere, qui nous

nous en fait ſouvenir, comme il ne nous faut que le commencement d'une chanſon pour nous faire reſſouvenir du reſte. Il limite auſſi ſa Theſe en d'autres endroits, en diſant qu'il n'y a rien en nous, dont nous ne nous ſoyons au moins apperçûs autrefois. Mais outre, que perſonne ne peut aſſurer par la ſeule raiſon jusqu'où peuvent etre allées nos apperceptions paſſées, que nous pouvons avoir oubliées, ſur tout ſuivant la reminiscence des Platoniciens, qui toute fabuleuſe qu'elle eſt, n'a rien d'incompatible avec la raiſon toute nuë: outre cela dis-je, pourquoy faut-il que tout nous ſoit acquis par les apperceptions des choſes externes, & que rien ne puiſſe être deterré en nous mêmes? Notre Ame eſt elle donc ſeule ſi vuide, que ſans les images empruntées du dehors, elle ne ſoit rien? ce n'eſt pas là (je m'aſſure) un ſentiment, que notre judicieux Auteur puiſſe approuver. Et où trouvera-t-on des tablettes qui ne ſoient quelque choſe de varié par elles mêmes? Verra t-on jamais un plan parfaitement uni & uniforme? Pourquoi donc ne pourrions nous pas fournir auſſi à nous mêmes quelque objet de penſée de notre propre fonds, lorsque nous y voudrons creuſer? Ainſi je ſuis porté à croire, que dans le fonds ſon ſentiment ſur ce point n'eſt pas different du mien, ou plûtôt du ſentiment commun, d'autant qu'il reconnoit deux ſources de nos connoiſſances, les Sens & la Reflexion.

Je ne ſay s'il ſera ſi aiſé d'accorder cet Auteur avec nous & avec les Carteſiens, lors qu'il ſoutient que l'Eſprit ne penſe pas toujours, & particuliérement, qu'il eſt ſans perception, quand on dort ſans avoir des ſonges. Il dit, que, puisque les corps peuvent étre ſans mouvement, les ames pourront bien eſtre auſſi ſans penſée. Mais ici je reponds un peu autrement, qu'on n'a coûtume de faire. Car je ſoutiens que naturellement une Subſtance ne ſauroit étre ſans Action, & qu'il n'y a même jamais de corps ſans mouvement. L'experience me favoriſe deja, & on n'a qu'à conſulter le livre de l'illuſtre M. Boyle contre le repos abſolû, pour en étre perſuadé. Mais je crois, que la raiſon y eſt encore. Et c'eſt une des preuves, que j'ay pour détruire les Atomes. D'ailleurs il y a mille marques, qui font juger qu'il y a à tout moment une infinité de perceptions en nous, mais ſans Apperception & ſans Reflexion, c'eſt à dire des changements dans l'Ame même, dont nous ne nous appercevons pas, parce que ces impreſſions ſont où trop petites & en trop grand nombre,

bre, ou trop unies, en ſorte qu'elles n'ont rien d'aſſez diſtinguant à part, mais jointes à d'autres, elles ne laiſſent pas de faire leur effèt, & de ſe faire ſentir dans l'aſſemblage, au moins confuſément. C'eſt ainſi que la cõutume fait, que nous ne prenons pas garde au mouvement d'un moulin ou à une chûte d'eau, quand nous avons habité tout au près depuis quelque temps. Ce n'eſt pas, que ce mouvement ne frappe toujours nos organes, & qu'il ne ſe paſſe encore quelque choſe dans l'ame qui y reponde à cauſe de l'harmonie de l'ame & du corps; mais les impreſſions, qui ſont dans l'ame & dans le corps, deſtituées des attraits de la nouveauté, ne ſont pas aſſez fortes pour s'attirer nôtre attention & nôtre mémoire, qui ne s'attachent qu'à des objèts plus occupans. Toute attention demande de la mémoire & quand nous ne ſommes point avertis, pour ainſi dire, de prendre garde à quelques unes de nos propres perceptions préſentes, nous les laiſſons paſſer ſans reflexion & même ſans les remarquer; mais ſi quelqu'un nous en avertit incontinent & nous fait remarquer par exemple quelque bruit, qu'on vient d'entendre, nous nous en ſouvenons & nous nous appercevons d'en avoir eû tantôt quelque ſentiment. Ainſi c'étoient des perceptions, dont nous ne nous étions pas apperçûs incontinent, l'apperception ne venant dans ce cas d'avertiſſement, qu'aprés quelque intervalle tout petit qu'il ſoit. Pour juger encore mieux des petites perceptions, que nous ne ſaurions diſtinguer dans la foule, j'ay coûtume de me ſervir de l'exemple du mugiſſement, ou du bruit de la mer, dont on eſt frappé quand on eſt au rivage. Pour entendre ce bruit, comme l'on fait, il faut bien qu'on entende les parties, qui compoſent ce tout, c'eſt à dire le bruit de chaque vague, quoique chacun de ces petits bruits ne ſe faſſe connoitre que dans l'aſſemblage confus de tous les autres enſemble, & quil ne ſe remarqueroit pas, ſi cette vague, qui le fait, etoit ſeule. Car il faut qu'on ſoit affecté un peu par le mouvement de cette vague, & qu'on ait quelque perception de chacun de ces bruits, quelques petits qu'ils ſoyent; autrement on n'auroit pas celle de cent mille vagues, puisque cent mille riens ne ſauroient faire quelque choſe. Dailleurs on ne dort jamais ſi profondement, qu'on n'ait quelque ſentiment foible & confus; & on ne ſeroit jamais eveillé par le plus grand bruit du monde, ſi on n'avoit quelque perception de ſon commencement, qui eſt petit, comme on ne romproit jamais une corde par le plus grand effort du

monde, ſi elle n'etoit tendue & allongée un peu par de moindres efforts, quoique cette petite éxtenſion, qu'ils font, ne paroiſſe pas.

Ces petites perceptions ſont donc de plus grande efficace qu'on ne penſe. Ce ſont elles, qui forment ce je ne ſay quoy, ces gouts, ces images des qualités des ſens, claires dans l'aſſemblage, mais confuſes dans les parties; ces impreſſions que les corps, qui nous environnent, font ſur nous & qui enveloppent l'infini; cette liaiſon que chaque être a avec tout le reſte de l'univers. On peut même dire qu'en conſequence de ces petites perceptions le preſẽt eſt plein de l'avenir & chargé du paſſé, que tout eſt conſpirant (σύμπνοια πάντα comme diſoit Hippocrate), & que dans la moindre des ſubſtances, des yeux auſſi perçans, que ceux de Dieu, pourroient lire toute la ſuite des choſes de l'univers

Quae ſint, quae fuerint, quae mox futura trahantur.

Ces perceptions inſenſibles marquent encore & conſtituent le même individu, qui eſt caracteriſé, par les traces, qu'elles conſervent des états précedens de cet individu, en faiſant la connexion avec ſon état préſent; & elles ſe peuvent connoître par un eſprit ſuperieur, quand même cet individu ne les ſentiroit pas, c'eſt à dire lorsque le ſouvenir exprés n'y ſeroit plus. Elles donnent même le moyen de retrouver le ſouvenir au beſoin par des developpemens periodiques, qui peuvent arriver un jour. C'eſt pour celà que la mort ne ſauroit être qu'un ſommeil, & même ne ſauroit en demeurer un, les perceptions ceſſant ſeulement à être aſſez diſtinguées & ſe reduiſant à un état de confuſion dans les animaux, qui ſuſpend l'apperception, mais qui ne ſauroit durer toujours.

C'eſt auſſi par les perceptions inſenſibles que j'explique cette admirable harmonie préetablie de l'ame & du corps, & même de toutes les Monades ou Subſtances ſimples, qui ſupplée à l'influence inſoutenable des uns ſur les autres, & qui, au jugement de l'auteur du plus beau des Dictionnaires, exalte la grandeur des perfections divines au delà de ce qu'on en a jamais conçû. Après celà je dois encore ajouter, que ce ſont ces petites perceptions qui nous déterminent en bien de rencontres ſans qu'on y penſe, & qui trompent le vulgaire par l'apparence d'une *indifference d'équilibre*, comme ſi nous étions indifferens de tourner par exemple à droite

ou

ou à gauche. Il n'eſt pas neceſſaire que je faſſe auſſi remarquer ici, comme j'ai fait dans le livre même, qu'elles cauſent cette inquiétude, que je montre conſiſter en quelque choſe, qui ne differe de la douleur, que comme le petit differe du grand & qui fait pourtant ſouvent nôtre deſir & même nôtre plaiſir, en lui donnant comme un ſel qui pique. Ce ſont les mêmes parties inſenſibles de nos perceptions ſenſibles, qui font, qu'il y a un rapport entre ces perceptions des couleurs, des chaleurs, & autres qualités ſenſibles, & entre les mouvemens dans les corps, qui y repondent; au lieu que les Carteſiens avec nôtre Auteur, tout penetrant qu'il eſt, conçoivent les perceptions, que nous avons de ces qualités, comme arbitraires, c'eſt à dire, comme ſi Dieu les avoit données à l'ame ſuivant ſon bon plaiſir, ſans avoir égard à aucun rapport eſſentiel entre les perceptions & leurs objets: ſentiment qui me ſurprend & qui me paroit peu digne de la ſageſſe de l'Auteur des choſes, qui ne fait rien ſans harmonie & ſans raiſon.

En un mot *les perceptions inſenſibles* ſont d'un auſſi grand uſage dans la Pneumatique, que les corpuſcules dans la Phyſique; & il eſt également déraiſonnable de rejetter les uns & les autres, ſous pretexte qu'elles ſont hors de la portée de nos ſens. Rien ne ſe fait tout d'un coup, & c'eſt une de mes grandes maximes & des plus vérifiées, que la *nature ne fait jamais des ſauts.* J'appellois cela *la loi de la continuité,* lorsque j'en parlois autre fois dans les nouvelles de la république des lettres; & l'uſage de cette loi eſt très-conſiderable dans la Phyſique. Elle porte qu'on paſſe toujours du petit au grand & à rebours par le mediocre, dans les degrés comme dans les parties; & que jamais un mouvement ne nait immediatement du repos, ni ne s'y reduit que par un mouvement plus petit, comme on n'acheve jamais de parcourir aucune ligne ou longueur avant que d'avoir achevé une ligne plus petite, quoique jusques ici ceux, qui ont donné les loix du mouvement n'ayent point obſervé cette loi, croyant qu'un corps peut recevoir en un moment un mouvement contraire au précedent. Tout cela fait bien juger, que les perceptions remarquables viennent par degrés de celles, qui ſont trop petites pour être remarquées. En juger autrement c'eſt peu connoître l'immenſe ſubtilité des choſes, qui enveloppe toujours & partout un infini actuel.

J'ay auſſi remarqué, qu'en vertu des variations inſenſibles, deux

choſes individuelles ne ſauroient être parfaitement ſemblables, & qu'elles doivent toujours differer plus que *numero*, ce qui detruit les tablettes vuides de l'ame, une ame ſans penſée, une ſubſtance ſans action, le vuide de l'eſpace, les atomes, & même des parcelles non actuellement diviſées dans la matiére, l'uniformité entiére dans une partie du temps, du lieu, ou de la matiére, les globes parfaits du ſecond element, nés des cubes parfaits originaires, & mille autres fictions des Philoſophes, qui viennent de leurs notions incomplettes, que la nature des choſes ne ſouffre point, & que nôtre ignorance & le peu d'attention, que nous avons à l'inſenſible fait paſſer, mais qu'on ne ſauroit rendre tolerables, à moins qu'on ne les borne à des abſtractions de l'eſprit, qui proteſte de ne point nier ce qu'il met à quartier, & qu'il juge ne devoir point entrer en quelque conſideration préſente. Autrement ſi on l'entendoit tout de bon, ſavoir, que les choſes, dont on ne s'appercoit pas, ne ſont point dans l'ame ou dans le corps, on manqueroit en Philoſophie comme en Politique, en negligeant τὸ μικρον, les progrés inſenſibles; au lieu qu'une abſtraction n'eſt pas une erreur pourvû qu'on ſache que ce, qu'on diſſimule, y eſt. C'eſt comme les Mathemaciens en uſent quand ils parlent des lignes parfaites, qu'ils nous propoſent, des mouvemens uniformes & d'autres effèts reglés, quoique la *matiére* (c'eſt à dire le melange des effèts de l'infini, qui nous environne) faſſe toujours quelque exception. Pour diſtinguer les conſiderations, pour reduire les effèts aux raiſons, autant qu'il nous eſt poſſible, & pour en prévoir quelques ſuites, on procede ainſi: car plus on eſt attentif à ne rien negliger des conſiderations, que nous pouvons regler, plus la pratique repond à la theorie. Mais il n'appartient qu'a la ſupreme raiſon, à qui rien n'echappe, de comprendre diſtinctement tout l'infini, toutes les raiſons & toutes les ſuites. Tout ce que nous pouvons ſur les infinités, c'eſt de les connoitre confuſément, & de ſavoir au moins diſtinctement, qu'elles y ſont; autrement nous jugeons fort mal de la beauté & de la grandeur de l'univers, comme auſſi nous ne ſaurions avoir une bonne Phyſique, qui explique la nature des choſes en general, & encore moins une bonne Pneumatique, qui comprenne la connoiſſance de Dieu, des ames, & des Subſtances ſimples en general.

Cette connoiſſance des perceptions inſenſibles ſert auſſi à expliquer pourquoi & comment deux ames humaines, ou deux choſes d'une même eſpece,

eſpece, ne ſortent jamais parfaitement ſemblables des mains du Createur, & ont toujours chacune ſon rapport originaire aux points de vue, qu'elles auront dans l'univers. Mais c'eſt ce qui ſuit déja de ce, que j'avois remarqué de deux individus; ſavoir, que leur *difference* eſt toujours *plus que numerique.* Il y a encore un autre point de conſequence, où je ſuis obligé de m'éloigner non ſeulement des ſentimens de nôtre auteur, mais auſſi de ceux de la plûpart des modernes; c'eſt que je crois avec la plûpart des anciens, que tous les génies, toutes les ames, toutes les ſubſtances ſimples crées, ſont toujours jointes à un corps, & qu'il n'y a jamais des ames qui en ſoient entiérement ſéparées. J'en ai des raiſons à *priori.* Mais on trouvera encore, qu'il y a cela d'avantageux dans ce dogme, qu'il reſſoût toutes les difficultés philoſophiques ſur l'état des ames, ſur leur conſervation perpetuelle, ſur leur immortalité, & ſur leur operation, la difference d'un de leurs états à l'autre n'étant jamais, ou n'ayant jamais été que du plus au moins ſenſible, du plus parfait au moins parfait, ou à rebours, ce qui rend leur état paſſé ou à venir auſſi explicable que celui d'apreſent. On ſent aſſez en faiſant tant ſoit peu de reflexion, que cela eſt raiſonnable, & qu'un ſaut d'un état à un autre, infiniment different, ne ſauroit être naturel. Je m'étonne qu'en quittant la nature ſans ſujet, les écoles ayent voulu s'enfoncer exprés dans des difficultés très-grandes, & fournir matiére aux triomphes apparens des eſprits forts, dont toutes les raiſons tombent tout d'un coup par cette explication des choſes, où il n'y a pas plus de difficulté à concevoir la conſervation des ames (ou plûtôt ſelon moi de l'animal,) que celle qu'il y a dans le changement de la chenille en papillon, & dans la conſervation de la penſée dans le ſommeil, auquel Jeſus Chriſt a diviniment bien comparé la mort. Auſſi ay-je déja dit, qu'aucun ſommeil ne ſauroit durer toujours; & il durera moins ou presque point du tout aux ames raiſonnables, qui ſont toujours deſtinées à conſerver le perſonnage & la ſouvenance, qui leur à été donné dans la Cité de Dieu, & cela pour être mieux ſuſceptibles des recompenſes & des chatiments. J'ajoute encore qu'en general aucun dérangement des organes viſibles n'eſt capable de porter les choſes à une entiére confuſion dans l'animal, ou de detruire tous les organes, & de priver l'ame de tout ſon corps organique, & des reſtes inéffacables de toutes les traces précedentes. Mais la facilité, qu'on a eue, de quitter l'ancienne doctrine des corps ſubtils, joints aux Anges, (qu'on confondoit avec la corpora-

lité des anges mêmes) & l'introduction des pretenduës intelligences ſéparées dans les créatures (à quoy celles, qui font rouler les cieux d'Ariſtote, ont contribuë beaucoup) & enfin l'opinion mal entenduë, où l'on a été, qu'on ne pouvoit conſerver les ames des bêtes ſans tomber dans la metempſychoſe, ont fait, à mon avis, qu'on a negligé la maniére naturelle d'expliquer la conſervation de l'ame. Ce qui a fait bien du tort à la religion naturelle, & a fait croire à pluſieurs, que nôtre immortalité n'étoit qu'une grace miraculeuſe de Dieu, dont encore nôtre celébre Auteur parle avec quelque doute, comme je dirai tantôt. Mais il ſeroit à ſouhaiter, que tous ceux, qui ſont de ce ſentiment, en euſſent parlé auſſi ſagement & d'auſſi bonne foi que lui; car il eſt à craindre, que pluſieurs, qui parlent de l'immortalité par grace, ne le font que pour ſauver les apparences, & approchent dans le fonds de ces Averroïſtes, & de quelques mauvais Quietiſtes, qui s'maginent une abſorption & reünion de l'ame à l'ocean de la divinité, notion dont peut-être mon ſyſteme ſeul fait bien voir l'impoſſibilité.

Il ſemble auſſi, que nous differons encore par rapport à la matiére, en ce que l'Auteur juge que le vuide eſt neceſſaire pour le mouvement, parce qu'il croit que les petites parties de la matiére ſont roides. J'avouë que ſi la matiére étoit compoſée de telles parties, le mouvement dans le plein ſeroit impoſſible, comme ſi une chambre étoit pleine d'une quantité de petits cailloux, ſans qu'il y eut la moindre place vuide. Mais on n'accorde point cette ſuppoſition, dont il ne paroit pas auſſi qu'il y ait aucune raiſon; quoique cet habile Auteur aille jusqu'à croire, que la roideur ou la coheſion des petites parties fait l'eſſence du corps. Il faut plûtôt concevoir l'eſpace comme plein d'une matiére originairement fluide, ſuſceptible de toutes les diviſions, & aſſujettie même actuellement à des diviſions & ſubdiviſions à l'infini; mais avec cette difference pourtant, qu'elle eſt diviſible & diviſée inégalement en differens endroits à cauſe des mouvemens qui y ſont déja plus ou moins conſpirans; ce qui fait qu'elle a partout un degré de roideur auſſi bien que de fluidité & qu'il n'y a aucun corps, qui ſoit dur ou fluide au ſupreme degré, c'eſt dire, qu'on n'y trouve aucun atome d'une dureté inſurmontable, ni aucune maſſe entiérement indifferente à la diviſion. Auſſi l'ordre de la nature, & particuliérement la loi de la continuité détruit également l'un & l'autre.

J'ay

J'ay fait voir auſſi que la *Coheſion*, qui ne ſeroit pas elle même l'effêt de l'impulſion ou du mouvement, cauſeroit une *traction* priſe à la rigueur. Car s'il y avoit un corps originairement roide, par exemple un atome d'Epicure, qui auroit une partie avancée en forme de crochet (puisqu'on peut ſe figurer des atomes de toute ſorte de figures) ce crochet pouſſé tireroit avec lui le reſte de cet atome, c'eſt à dire la partie, qu'on ne pouſſe point, & qui ne tombe point dans la ligne de l'impulſion. Cependant nôtre habile Auteur eſt lui même contre ces tractions philoſophiques, telles qu'on les attribuoit autrefois à la crainte du vuide; & il les reduit aux impulſions, ſoutenant avec les modernes, qu'une partie de la matiére n'opere immediatement ſur l'autre, qu'en la pouſſant de près, en quoi je crois qu'ils ont raiſon, parce qu'autrement il n'y a rien d'intelligible dans l'operation.

Il faut pourtant que je ne diſſimule point d'avoir remarqué une maniére de retractation de nôtre excellent Auteur ſur ce ſujet, & je ne ſaurois m'empecher de louër en cela ſa modeſte ſincerité, autant que j'ai admiré ſon genie penetrant en d'autres occaſions. C'eſt dans la reponſe à la ſeconde lettre de feu M. l'Evêque de Worceſter, imprimée en 1699. pag. 408. où pour juſtifier le ſentiment, qu'il avoit ſoutenû contre ce ſavant Prélat, ſavoir que la matiére pourroit penſer, il dit entre autres choſes: *J'avoue que j'ai dit* (livre 2. de l'Eſſay concernant l'entendement Chap. 8. §. 11.) *que le corps opere par impulſion & non autrement. Auſſi étoit-ce mon ſentiment quand je l'écrivis, & encore préſentement je ne ſaurois concevoir une autre maniere d'agir. Mais depuis j'ai été convaincû par le livre incomparable du judicieux M. Newton, qu'il y a trop de préſomption de vouloir limiter la puiſſance de Dieu par nos conceptions bornées. La gravitation de la matiere vers la matiere par des voyes, qui me ſont inconcevables, eſt non ſeulement une demonſtration, que Dieu peut, quand bon lui ſemble, mettre dans les corps des puiſſances & manieres d'agir, qui ſont au deſſus de ce, qui peut-être derivé de nôtre idée du corps, ou expliqué par ce que nous connoiſſons de la matiére; mais c'eſt encore une inſtance inconteſtable qu'il l'a fait effectivement. C'eſt pourquoy j'aurai ſoin, que dans la prochaine edition de mon livre ce paſſage ſoit redreſſé.* Je trouve que dans la verſion françoiſe de ce Livre, faite ſans doute ſur les dernieres editions, on l'a mis ainſi dans ce §. 11. *Il eſt viſible au moins autant que nous pou-*

vons

vons le concevoir, que c'eſt par impulſion, & non autrement que les corps agiſſent les uns ſur les autres, car il nous eſt impoſſible de comprendre, que le corps puiſſe agir ſur ce qu'il ne touche pas, ce qui eſt autant que d'imaginer qu'il puiſſe agir où il n'eſt pas.

Je ne puis que louer cette pieté modeſte de nôtre celebre Auteur, qui reconnoit, que Dieu peut faire au delà de ce que nous pouvons entendre; & qu'ainſi il peut y avoir des myſteres inconcevables dans les articles de la foy: Mais je ne voudrois pas qu'on fut obligé de recourir aux miracles dans le cours ordinaire de la nature, & d'admettre des puiſſances & operations abſolument inexplicables. Autrement à la faveur de ce que Dieu peut faire, on donnera trop de licence aux mauvais Philoſophes, & en admettant ces *vertus centripétes*, ou ces *attractions immediates* de loin, ſans qu'il ſoit poſſible de les rendre intelligibles, je ne vois pas ce qui empecheroit nos ſcholaſtiques de dire, que tout ſe fait ſimplement par les facultés, & de ſoutenir leurs eſpeces intentionelles, qui vont des objêts jusqu'à nous, & trouvent moyen d'entrer jusques dans nos ames. Si cela va bien,

Omnia jam fient, fieri quæ poſſe negabam

Deſorte qu'il me ſemble, que nôtre Auteur, tout judicieux qu'il eſt, va ici un peu trop d'une extrêmité à l'autre. Il fait le difficile ſur les operations des *ames*, quand il s'agit ſeulement d'admettre ce qui n'eſt point *ſenſible*, & le voilà qui donne aux *corps* ce qui n'eſt pas même *intelligible;* leur accordant des puiſſances & des actions, qui paſſent tout ce qu'à mon avis un eſprit crée ſauroit faire & entendre, puis qu'il leur accorde l'attraction & même à des grandes diſtances, ſans ſe borner à aucune ſphére d'activité; & cela pour ſoutenir un ſentiment, qui n'eſt pas moins inexplicable, ſavoir la poſſibilité de la penſée de la matiére dans l'ordre naturel.

La Queſtion, qu'il agite avec le celebre Prélat, qui l'avoit attaqué, eſt, *ſi la matiére peut penſer;* & comme c'eſt un point important, même pour le préſent ouvrage, je ne puis me diſpenſer d'y entrer un peu, & de prendre connoiſſance de leur conteſtation. J'en repréſenterai la ſubſtance ſur ce ſujet, & prendrai la liberté de dire ce qu'en j'en penſe. Feu M. l'Eveque de Worceſter apprehendant (mais ſans en avoir grand ſujet

à mon

à mon avis) que la doctrine des idées de notre Auteur ne fût sujette à quelques abus, préjudiciables à la foi Chrêtienne, entreprit d'en examiner quelques endroits dans sa Vindication de la doctrine de la Trinité & ajant rendû justice à cet excellent ecrivain, en reconnoissant qu'il juge l'existence de l'esprit aussi certaine que celle du corps, quoique l'une de ces substances soit aussi peu connuë que l'autre, il demande (pag. 241. seqq.) comment la reflexion nous peut assurer de l'existence de l'esprit, si Dieu peut donner à la matiére la faculté de penser suivant le sentiment de nôtre Auteur liv. 4. chap. 3. puisqu'ainsi la voie des Idées, qui doit servir à discuter ce qui peut convenir à l'ame ou au corps, deviendroit inutile, au lieu, qu'il étoit dit dans le livre 2. de l'Essai sur l'entendement. chap. 23. §. 15. 27. 28. que les operations de l'ame nous fourniſſent l'Idée de l'esprit & que l'entendement avec la volonté nous rend cette Idée aussi intelligible que la nature du corps nous est rendue intelligible par la solidité & par l'impulsion. Voici comment nôtre Auteur y repond dans sa premiere lettre (p. 65. seqq.) *Je crois avoir prouvé, qu'il y a une substance spirituelle en nous, car nous experimentons en nous la pensée; or cette action, ou ce mode, ne sauroit être l'objet de l'idée d'une chose subsistente de soi, & par consequent ce mode a besoin d'un support ou sujet d'inhésion & l'idée de ce support fait ce que nous appellons substance - - - car puisque l'idée generale de la substance est par tout la même, il s'ensuit, que la modification, qui s'appelle pensée ou pouvoir de penser, y etant jointe, cela fait un esprit sans qu'on ait besoin de considerer quelle autre modification il a encore, c'est à dire, s'il a de la solidité ou non; et de l'autre coté la substance, qui a la modification, qu'on appelle solidité, sera matiére, soit que la pensée y soit jointe ou non. Mais si par une substance spirituelle vous entendez une substance immaterielle, j'avoue de n'avoir point prouvé, qu'il y en ait en nous, & qu'on ne peut point le prouver demonstrativement sur mes principes; Quoique ce que j'ai dit sur les systemes de la matiere* (liv. 4. c. 10. §. 16.) *en demontrant, que Dieu est immateriel, rende probable au suprême degré, que la substance, qui pense en nous, est immaterielle - - - cependant j'ai montré (ajoute l'Auteur p. 68) que les grands buts de la religion & de la morale sont assurés par l'immortalité de l'ame, sans qu'il soit besoin de supposer son immaterialité.*

Le ſavant Evêque dans ſa reponſe à cette lettre, pour faire voir que nôtre Auteur a été d'un autre ſentiment, lors qu'il ecrivoit ſon ſecond livre de l'Eſſai, en allegue pag. 51. ce paſſage (pris du même livre c. 23. §. 15) où il eſt dit, *que par les idées ſimples, que nous avons deduites des operations de nôtre eſprit, nous pouvons former l'idée complexe d'un eſprit & que mettant enſemble les idées de penſée, de perception, de liberté, & de puiſſance de mouvoir nôtre corps, nous avons une notion auſſi claire des ſubſtances immaterielles que des materielles.* Il allégue d'autres paſſages encore pour faire voir, que l'Auteur oppoſoit l'eſprit au corps, & dit (p. 54.) que le but de la religion & de la morale eſt mieux aſſuré, en prouvant, que l'ame eſt immortelle par ſa nature, c'eſt à dire immaterielle. Il allegue encore (pag. 70.) ce paſſage, *que toutes les idées que nous avons des eſpeces particulieres & diſtinctes des ſubſtances, ne ſont autre choſe que differentes combinaiſons d'idées ſimples*, & qu'ainſi l'Auteur a crû, que l'idée de penſer & de vouloir donnoit une autre ſubſtance, differente de celle, que donne l'idée de la ſolidité & de l'impulſion; et que (§. 17.) il marque, que ces idées conſtituent le corps, oppoſé à l'eſprit.

M. de Worceſter pouvoit ajouter, que de ce que *l'idée generale* de ſubſtance eſt dans le corps & dans l'eſprit, il ne s'en ſuit pas, que leur differences ſoient des *modifications* d'une même choſe, comme nôtre auteur vient de le dire dans l'endroit, que j'ai rapporté de ſa premiere lettre. Il faut bien diſtinguer entre modifications & attributs. Les facultés d'avoir de la perception & d'agir, l'étenduë, la ſolidité, ſont des attributs ou des prédicats perpetuels & principaux; mais la penſée, l'impetuoſité, les figures, les mouvemens, ſont des modifications de ces attributs. De plus, on doit diſtinguer entre genre Phyſique ou plûtôt reel & genre Logique ou idéal. Les choſes qui ſont d'un même genre Phyſique, ou qui ſont *homogenes*, ſont d'une même matiére pour ainſi dire & peuvent ſouvent être changées l'une dans l'autre par le changement de la modification; comme les cercles & les quarrés. Mais deux choſes *heterogenes* peuvent avoir un genre Logique commun & alors leurs *differences* ne ſont pas des ſimples modifications accidentelles d'un même ſujet ou d'une même matiére metaphyſique ou phyſique. Ainſi le temps & l'eſpace ſont des choſes

ſes fort heterogenes & on auroit tort de s'imaginer je ne ſai quel ſujet reel commun, qui n'eût que la quantité continüe en general & dont les modifications fiſſent provenir le temps ou l'eſpace. Cependant leur genre Logique commun eſt la quantité continuë. Quelqu'un ſe mocquera peut-être de ces diſtinctions des Philoſophes de deux genres, l'un Logique ſeulement, l'autre encore reel; & de deux matiéres, l'une Phyſique, qui eſt celle des corps, l'autre Metaphyſique ſeulement ou generale, comme ſi quelqu'un diſoit, que deux parties de l'eſpace ſont d'une même matiére, ou que deux heures ſont auſſi entr'elles d'une même matiére. Cependant ces diſtinctions ne ſont pas ſeulement des termes, mais des choſes mêmes, & ſemblent venir bien à propos ici, où leur confuſion a fait naitre une fauſſe conſequence. Ces deux genres ont une notion commune, & celle du genre réel eſt commune aux deux matiéres; deſorte que leur généalogie ſera telle:

Genre { *Logique* ſeulement, varié par des *differences* ſimples
Reel, dont les differences ſont des *modifications*, c'eſt à dire *Matiere* { *Metaphyſique* ſeulement, où il y a homogenité. / *Phyſique*, où il y a une maſſe homogene ſolide. }

Je n'ai pas vû la ſeconde lettre de l'Auteur à l'Evêque. La reponſe, que ce Prélat y fait, ne touche gueres au point, qui regarde la penſée de la matiére. Mais la replique de nôtre Auteur à cette ſeconde reponſe y retourne. *Dieu* (dit-il à peu pres dans ces termes p. 397.) *ajoute à l'eſſence de la matiére les qualités & perfections, qui lui plaiſent; le mouvement ſimple dans quelques parties, mais dans les plantes la vegetation, & dans les animaux le ſentiment. Ceux qui en demeurent d'accord juſqu'ici, ſe recrient auſſi tôt qu'on fait encore un pas, pour dire que Dieu peut donner à la matiére penſée, raiſon, volonté, comme ſi cela detruiſoit l'eſſence de la matiére. Mais pour le prouver ils alleguent, que la penſée ou raiſon n'eſt pas renfermée dans l'eſſence de la matiére; ce qui ne fait rien, puisque le mouvement & la vie n'y ſont pas renfermés non plus. Ils alleguent auſſi, qu'on ne ſauroit concevoir que la matiere penſe. Mais nôtre conception n'eſt pas la meſure du pouvoir de Dieu.* Aprés cela il cite l'exemple de l'attraction de la matiére

p. 99. mais ſur tout p. 408. où il parle de la gravitation de la matiére vers la matiére, attribuée à M. Newton, dans les termes que j'ai cités ci deſſus, avouant, qu'on n'en ſauroit jamais concevoir le comment. Ce qui eſt en effet retourner aux qualités occultes, ou, qui plus eſt, inexplicables. Il ajoute p. 401. que rien n'eſt plus propre à favoriſer les Sceptiques que de nier, ce qu'on n'entend point; & p. 402. qu'on ne concoit pas même comment l'ame penſe. Il veut p. 403. que les deux ſubſtances, la materielle & l'immaterielle, pouvant être conçuës dans leur eſſence nuë ſans aucune activité, il depend de Dieu de donner à l'une & à l'autre la puiſſance de penſer; et on veut ſe prévaloir de l'aveu de l'adverſaire, qui avoit accordé le ſentiment aux bêtes, mais qui ne leur accorderoit pas quelque ſubſtance immaterielle. On prétend, que la liberté, la conſcioſité, (pag. 408.) & la puiſſance de faire des abſtractions (p. 409.) peuvent être données à la matiére, non pas comme matiére, mais comme enrichie par une puiſſance divine. Enfin on rapporte p. 434. la remarque d'un vojageur auſſi conſiderable & judicieux que l'eſt M. de la Loubere, que les payens de l'orient connoiſſent l'immortalité de l'ame, ſans en pouvoir comprendre l'immaterialité.

Sur tout cela je remarquerai, avant que de venir a l'explication de mon opinion, qu'il eſt ſûr, que la matiére eſt auſſi peu capable de produire machinalement du ſentiment, que de produire de la raiſon, comme nôtre Auteur en demeure d'accord; qu'à la verité je reconnois, qu'il n'eſt pas permis de nier, ce qu'on n'entend pas, mais j'ajoute, qu'on a droit de nier (au moins dans l'ordre naturel) ce qui abſolument n'eſt point intelligible ni explicable. Je ſoutiens auſſi, que les ſubſtances (materielles ou immaterielles) ne ſauroient être conçuës dans leur eſſence nuë ſans activité; que l'activité eſt de l'éſſence de la ſubſtance en général; & qu'enfin la conception des creatures n'eſt pas la meſure du pouvoir de Dieu, mais que leur conceptiviré, ou force de concevoir, eſt la meſure du pouvoir de la nature, tout ce qui eſt conforme à l'ordre naturel, pouvant étre conçû ou entendû par quelque creature.

Ceux qui concevront mon ſyſteme, jugeront, que je ne ſaurois me conformer en tout avec l'un ou l'autre de ces deux excellens Auteurs, dont la

la conteſtation cependant eſt fort inſtructive, Mais pour m'expliquer diſtinctement, il faut conſiderer avant toutes choſes, que les modifications, qui peuvent venir naturellement ou ſans miracle à un même ſujet, y doivent venir des limitations ou variations d'un genre réel ou d'une nature originaire conſtante & abſoluë; car c'eſt ainſi qu'on diſtingue chez les Philoſophes les modes d'un être abſolù, de cet être même, comme l'on ſait que la grandeur, la figure, & le mouvement ſont manifeſtement des limitations & des variations de la nature corporelle. Il eſt clair comment une etenduë bornée donne des figures, & que le changement, qui s'y fait, n'eſt autre choſe que le mouvement; et toutes les fois, qu'on trouve quelque qualité dans un ſujet, on doit croire, que ſi on entendoit la nature de ce ſujet & de cette qualité, on concevroit comment cette qualité en peut reſulter. Ainſi dans l'ordre de la nature, (les miracles mis à part) il n'eſt pas arbitraire à Dieu de donner indifféremment aux ſubſtances telles ou telles qualités; & il ne leur en donnera jamais que celles, qui leurs ſeront naturelles, c'eſt à dire, qui pourront être derivées de leur nature comme des modifications explicables. Ainſi on peut juger, que la matiére n'aura pas naturellement l'attraction, mentionnée ci deſſus, & n'ira pas d'elle même en ligne courbe, parce qu'il n'eſt pas poſſible de concevoir comment cela s'y fait, c'eſt à dire de l'expliquer mechaniquement; au lieu que ce qui eſt naturel, doit pouvoir devenir conçevable diſtinctement, ſi l'on étoit admis dans les ſecrets des choſes. Cette diſtinction entre ce qui eſt naturel & explicable, & ce qui eſt inexplicable & miraculeux, leve toutes les difficultés. En la rejettant on ſoutiendroit quelque choſe de pis que les qualités occultes, & on renonceroit en cela à la Philoſophie & à la raiſon, en ouvrant des aſyles à l'ignorance & à la pareſſe par un ſyſteme ſourd, qui admet non ſeulement, qu'il y a des qualités, que nous n'entendons pas, dont il n'y en en a que trop, mais auſſi, qu'il y en a, que le plus grand eſprit, ſi Dieu lui donnoit toute l'ouverture poſſible, ne pourroit pas comprendre, c'eſt à dire, qui ſeroient ou miraculeuſes ou ſans rime & ſans raiſon: & cela même ſeroit ſans rime & ſans raiſon, que Dieu fit des miracles ordinairement; deſorte, que cette hypotheſe faineante detruiroit également nôtre Philoſophie, qui cherche les raiſons, & la divine ſageſſe qui les fournit.

Pour ce qui eſt maintenant de la penſée, il eſt ſûr & l'Auteur le reconnoit plus d'une fois, qu'elle ne ſauroit être une modification intelligible de la matiére, c'eſt à dire, que l'être ſentant ou penſant n'eſt pas une choſe machinale, comme une montre ou un moulin, enſorte qu'on pourroit concevoir des grandeurs, figures, & mouvemens, dont la conjonction machinale pût produire quelque choſe de penſant & même de ſentant dans une maſſe, où il n'y eut rien de tel, qui ceſſeroit auſſi de même par le dereglement de cette machine. Ce n'eſt donc pas une choſe naturelle à la matiére de ſentir & de penſer, & cela ne peut arriver chez elle que de deux façons, dont l'une ſera, que Dieu y joigne une ſubſtance, à la quelle il ſoit naturel de penſer, & l'autre, que Dieu y mette la penſée par miracle. En cela donc je ſuis entiérement du ſentiment des Carteſiens, excepté que je l'étend jusqu'aux bêtes & que je crois, qu'elles ont du ſentiment & des ames immaterielles (a propremement parler), & auſſi peu périſſables que les atomes le ſont chez Democrite ou Gaſſendi, au lieu que les Carteſiens, embaraſſés ſans ſujet des ames des bêtes & ne ſachans ce qu'ils en doivent faire ſi elles ſe conſervent (faute de s'aviſer de la conſervation de l'animal reduit en petit) ont été forcés de refuſer même le ſentiment aux bêtes contre toutes les apparences & contre le jugement du genre humain. Mais ſi quelqu'un diſoit, que Dieu au moins peut ajouter la faculté de penſer à la machine préparée, je repondrois, que ſi cela ſe faiſoit & ſi Dieu ajoutoit cette faculté à la matiére, ſans y verſer en même temps une Subſtance, qui fût le ſujet de l'inhéſion de cette même faculté (comme je le concois) c'eſt à dire, ſans y ajouter une ame immaterielle, il faudroit, que la matiére eut été exaltée miraculeuſement pour recevoir une puiſſance, dont elle n'eſt pas capable naturellement. Quelques Scholaſtiques ont prétendû quelque choſe d'approchant, ſavoir, que Dieu exalte le feu, jusqu'à lui donner la force de bruler immediatement les eſprits, ſeparés des corps, ce qui ſeroit un miracle tout pur. C'eſt aſſez, qu'on ne puiſſe ſoutenir, que la matiére penſe, ſans y mettre une ame imperiſſable ou bien un miracle; & qu'ainſi l'immaterialité de nos ames ſuit de ce qui eſt naturel, puisqu'on ne ſauroit ſoutenir leur exſtinction que par un miracle, ſoit en exaltant la matiére, ſoit en aneantiſſant l'ame, car nous ſavons bien, que la puiſſance de Dieu pourroit rendre nos ames mortelles,

telles, toutes immaterielles (ou immortelles par la nature ſeule) qu'elles puiſſent être, puisqu'il les peut aneantir.

Or cette verité de l'immaterialité de l'ame eſt ſans doute de conſequence. Car il eſt infiniment plus avantageux à la religion & à la morale, ſurtout dans les tems où nous ſommes, de montrer que les ames ſont immortelles naturellement & que ce ſeroit un miracle ſi elles ne l'étoient pas, que de ſoutenir, que nos ames doivent mourir naturellement, mais que c'eſt en vertu d'une grace miraculeuſe, fondée dans la ſeule promeſſe de Dieu, qu'elles ne meurent pas. Auſſi ſait-on depuis long tems, que ceux, qui ont voulû detruire la religion naturelle & reduire tout à la revelée, comme ſi la raiſon ne nous enſeignoit rien la deſſus, ont paſſé pour ſuſpects; & ce n'eſt pas toujours ſans raiſon. Mais nôtre Auteur n'eſt pas de ce nombre. Il ſoutient la demonſtration de l'exiſtence de Dieu & il attribue à l'immaterialité de l'ame une *probabilité dans le ſupréme degré*, qui pourra paſſer par conſequent pour une certitude morale; desorte que je crois, qu'ajant autant de ſincerité que de penetration, il pourroit bien s'accommoder de la doctrine, que je viens d'expoſer & qui eſt fondamentale dans toute la Philoſophie raiſonnable. Autrement je ne vois pas, comment on pourroit s'empecher de retomber dans la Philoſophie ou fanatique, telle que la Philoſophie Moſaïque de Fludd, qui ſauve tous les Phénoménes en les attribuant à Dieu immediatement & par miracle; ou barbare, comme celle de certains Philoſophes & Medecins du tems paſſé, qui ſe reſſentoit encore de la barbarie de leur Siecle & qu'aujourd'hui on mepriſe avec raiſon, qui ſauvoient les apparences en forgeant tout exprés des qualités occultes ou facultés, qu'on s'imaginoit ſemblables à des petits démons ou lutins, capables de faire ſans façon tout ce qu'on demande, comme ſi les montres de poche marquoient les heures par une certaine faculté horodeictique, ſans

ſans avoir beſoin de roues, ou comme ſi les moulins briſoient les grains par une faculté fractive, ſans avoir beſoin de rien, qui reſſemblât aux meules. Pour ce qui eſt de la difficulté, que pluſieurs peuples ont eû, de conçevoir une ſubſtance immaterielle, elle ceſſera aiſément (au moins en bonne partie) quand on ne demandera pas des ſubſtances, ſeparées de la matiére, comme en effèt je ne crois pas, qu'il y en ait jamais naturellement parmi les creatures.

NOUVEAUX ESSAIS
SUR
L'ENTENDEMENT HUMAIN.

LIVRE PREMIER
DES NOTIONS INNEES.

CHAPITRE I.
S'il y a des principes innés dans l'esprit de l'homme.

PHILALETHE. Ayant repassé la mer apres avoir achevé les affaires que j'avois en Angleterre, j'ai pensé d'abord à vous rendre visite, Monsieur, pour cultiver nôtre ancienne amitié & pour vous entretenir des matiéres, qui nous tiennent fort au coeur & où je crois avoir acquis de nouvelles lumieres pendant mon sejour à Londres. Lorsque nous demeurions autres fois tout proche l'un de l'autre à Amsterdam, nous prenions beaucoup de plaisir tous deux à faire des recherches sur les principes & sur les moyens de penetrer dans l'interieur des choses. Quoi-

CHAP. I. que nos ſentimens fuſſent ſouvent differens, cette diverſité augmentoit nôtre ſatisfaction lorsque nous en conferions enſemble, ſans que la contrarieté, qu'il y avoit quelquesfois, y meloit rien de desagreable. Vous etiés pour Descartes, & pour les opinions du celebre Auteur de la Recherche de la Verité; & moi je trouvois les ſentiments de Gaſſendi, eclaircis par M. Bernier, plus faciles & plus naturels. Maintenant je me ſens extrémement fortifié par l'excellent ouvrage, qu'un illuſtre Anglois, que j'ai l'honneur de connoitre particulierement, a publié depuis, & qu'on a réïmprimé pluſieurs fois en Angleterre ſous le titre modeſte d'*Eſſay concernant l'Entendement Humain.* On aſſure même, qu'il paroit depuis peu en latin & en françois, dequoi je ſuis bien aiſe, car il peut être d'une utilité plus generale. J'ai fort profité de la lecture de cet ouvrage, & même de la converſation de l'Auteur, que j'ai entretenû ſouvent à Londres & quelquesfois à Oates, chez Myladi Masham, digne fille du celebre M. Cudworth, grand Philoſophe & Theologien anglois, Auteur du ſyſteme intellectuel, dont elle a herité l'eſprit de meditation & l'amour des belles connoiſſances, qui paroit particulierement par l'amitié, qu'elle entretient avec l'auteur du dit Eſſay; & comme il a été attaqué par quelques Docteurs de merite, j'ai pris plaiſir à lire auſſi l'apologie, qu'une Demoiſelle fort ſage & fort ſpirituelle a faite pour lui, outre celles qu'il a faites lui même.

Mr. de Leibnitz croit autrefois du ſentiment de Descartes & de Malebranche.

Mr. Locke eſt de l'opinion de Gaſſendi & de Democrite.

En gros il eſt aſſés dans le Syſteme de M. Gaſſendi, qui eſt dans le fond celui de Democrite. Il eſt pour le vuide & pour les Atomes; il croit que la matiére pourroit penſer; qu'il n'y a point d'idées innées; que nôtre eſprit eſt *tabula raſa*, & que nous ne penſons pas toujours: & il paroit d'humeur à approuver la plus grande partie des objections que M. Gaſſendi a faites à M. Descartes. Il a enrichi & renforcé ce Syſteme par mille belles reflexions; & je ne doute point que maintenant nôtre parti ne triomphe hautement de ſes adverſaires, les Péripatéticiens & les Carteſiens. C'eſt pourquoi, ſi vous n'avés pas encore lû ce livre, je vous y invite; & ſi vous l'avés lû, je vous ſupplie de m'en dire votre ſentiment.

THEOPHILE. Je me rejouis de vous voir de retour aprés une longue abſence, heureux dans la concluſion de votre importante affaire, plein de ſanté, ferme dans l'amitié pour moi, & toujours porté avec une ardeur egale à la recherche des plus importantes verités. Je n'ai pas moins continué mes meditations dans le même eſprit; & je crois d'avoir profité auſſi autant & peut étre plus que vous ſi je ne me flate pas. Auſſi en avois

avois je plus beſoin que vous, car vous etiés plus avancé que moi. Vous aviés plus de commerce avec les Philoſophes ſpeculatifs, & j'avois plus de penchant vers la Morale. Mais j'ai appris de plus en plus combien la Morale recoit d'affermiſſement des principes ſolides de la veritable Philoſophie, c'eſt pourquoi je les ai etudiés depuis avec plus d'application, & je ſuis entré dans des meditations aſſés nouvelles. De ſorte que nous aurons dequoi nous donner un plaiſir reciproque & de longue durée en nous communiquant l'un à l'autre nos eclairciſſemens. Mais il faut que je vous diſe pour nouvelle, que je ne ſuis plus Carteſien, & que cependant je ſuis eloigné plus que jamais de votre Gaſſendi, dont je reconnois d'ailleurs le ſavoir & le merite. J'ai été frappé d'un nouveau Syſteme, dont j'ai lû quelque choſe dans les journaux des ſavans de Paris, de Leipſig & de Hollande, & dans le merveilleux Dictionaire de Mr. Bayle, article de Rorarius. Depuis je crois voir une nouvelle face de l'interieur des choſes. Ce ſyſteme paroit allier Platon avec Democrite, Ariſtote avec Descartes, les Scholaſtiques avec les Modernes, la Theologie & la Morale avec la Raiſon. Il ſemble qu'il prend le meilleur de tous cotés, & que puis aprés il va plus loin qu'on n'eſt allé encore. J'y trouve une explication intelligible de l'union de l'ame & du corps, choſe dont j'avois deſeſperé auparavant. Je trouve les vrais principes des choſes dans les unités des Subſtances, que ce Syſteme introduit, & dans leur harmonié préetablie par la Subſtance primitive. J'y trouve une ſimplicité & une uniformité ſurprenante, en ſorte qu'on peut dire que c'eſt par tout & toujours la même choſe, aux degrés de perfection prés. Je vois maintenant ce que Platon entendoit, quand il prenoit, la matiére pour un être imparfait & tranſitoire; ce qu' Ariſtote vouloit dire par ſon Entelechie; ce que c'eſt que la promeſſe, que Democrite même faiſoit d'une autre vie, chez Pline; jusqu'où les Sceptiques avoient raiſon en declamant contre les ſens; comment les Animaux ſont des automates ſuivant Descartes & comment ils ont pourtant des ames & du ſentiment ſelon l'opinion du genre humain; comment il faut expliquer raiſonnablement ceux qui ont donné de la vie & de la perception á toutes choſes, comme Cardan, Campanella, & mieux qu'eux feu Madame la Comteſſe de Connaway, Platonicienne & nôtre ami feu Mr. François Mercure Van Helmont (quoi que d'ailleurs heriſſé de paradoxes inintelligibles) avec ſon ami feu Mr. Henry Morus; comment les loix de la nature (dont une bonne partie etoit ignorée avant ce Syſteme) tirent leur origine des prin-

CHAP. I.

Mr. de Leibnitz abandonne le Carteſianiſme & ſe fait un Syſteme á part.

CHAP. I. cipes, ſuperieurs à la matiére, quoique pourtant tout ſe faſſe mechaniquement dans la matiére, en quoi les auteurs ſpiritualiſans, que je viens de nommer, avoient manqué avec --- & méme les Carteſiens, en croyant que les ſubſtances immaterielles changeoient ſi non la forçe au moins la direction ou determination des mouvemens des corps, au lieu que l'ame & le corps gardent parfaitement leurs loix, chacun les ſiennes, ſelon le nouveau ſyſteme, & que neanmoins l'un obeït à l'autre autant qu'il le faut. Enfin c'eſt depuis que j'ai médité ce ſyſteme, que j'ai trouvé comment les ames des bêtes & leurs ſenſations ne nuiſent point à l'immortalité des ames humaines, ou plûtôt comment rien n'eſt plus propre à établir nôtre immortalité naturelle, que de concevoir que toutes les ames ſont imperiſſables *(morte carent anima)* ſans qu'il y ait pourtant des metempſicoſes à craindre, puis que non ſeulement les ames mais encore les animaux demeurent & demeureront vivans, ſentans, agiſſans: c'eſt par tout comme ici, & toujours & par tout comme chez nous, ſuivant ce que je vous ai deja dit, ſi ce n'eſt que les états des Animaux ſont plus ou moins parfaits & developpés, ſans qu'on ait jamais beſoin d'ames tout à fait ſeparées pendant que neanmoins nous avons toujours des eſprits auſſi purs qu'il ſe peut, nonobſtant nos organes, qui ne ſauroient troubler par aucune influence les loix de nôtre ſpontaneité. Je trouve le vuide & les atomes exclûs, bien autrement que par le ſophiſme des Carteſiens, fondé dans la pretendue coïncidence de l'idée du corps & de l'etenduë. Je vois toutes choſes reglées & ornées au delà de tout ce qu'on a conçû jusqu'ici; la matiére organique par tout, rien de vuide, de ſterile, ou de negligé, rien de trop uniforme, tout varié, mais avec ordre, & ce qui paſſe l'imagination, tout l'Univers en racourci, mais d'une vuë differente dans chacune de ſes parties, & même dans chacune de ſes unités de ſubſtance. Outre cette nouvelle analyſe des choſes, j'ai mieux compris celle des notions ou idées & des verités. J'entens ce que c'eſt qu'idée vraie, claire, diſtincte, adéquate, ſi j'oſe employer ce mot. J'entens quelles ſont les verités primitives, & les vrais axiomes, la diſtinction des verités neceſſaires & de celles de fait, du raiſonnement des hommes & des *conſecutions* des bêtes, qui en ſont une ombre. Enfin vous ſerés ſurpris, Monſieur, d'entendre tout ce que j'ai à vous dire, & ſur tout de comprendre combien la connoiſſance des grandeurs & des perfections de Dieu en eſt relevée. Car je ne ſaurois diſſimuler à vous, pour qui je n'ai eu rien de caché, combien je ſuis penetré maintenant d'admiration, & (ſi nous oſons nous ſervir de ce terme) d'amour

mour pour cette ſouveraine ſource de choſes & de beautés, ayant trouvé Chap. I.
que celles, que ce ſyſteme decouvre, paſſent tout ce qu'on en a concu jusqu'ici. Vous ſavés que j'etois allé un peu trop loin autre fois, & que je commencois à pancher du coté des Spinoſiſtes, qui ne laiſſent qu'une puiſſance infinie à Dieu. Sans reconnoitre ni perfections, ni ſageſſe à ſon egard, & mepriſant la recherche des cauſes finales ils derivent tout d'une neceſſité brute. Mais ces nouvelles lumieres m'en ont gueri; & depuis ce tems là je prends quelques fois le nom de *Theophile*. J'ai lû le livre de ce celebre Anglois, dont vous venés de parler. Je l'eſtime beaucoup, & j'y ai trouvé de belles choſes, mais il faut aller plus avant, & même s'écarter de ſes ſentimens, parce que ſouvent il en a pris, qui nous bornent plus qu'il ne faut, & ravalent un peu trop non ſeulement la condition de l'homme, mais encore celle de l'univers.

PHILAL. Vous m'etonnés en effet avec toutes les merveilles, dont vous me faites un recit un peu trop avantageux pour que je les puiſſe croire facilement. Cependant je veux eſperer qu'il y aura quelque choſe de ſolide parmi tant de nouveautés, dont vous me voulés regaler. En ce cas vous me trouverés fort docile. Vous ſavés que c'etoit toujours mon humeur de me rendre à la raiſon, & que je prenois quelques fois le nom de *Philalethe*. C'eſt pourquoi nous nous ſervirons maintenant s'il vous plait de ces deux noms, qui ont tant de rapport. Il y a moyen de venir à l'epreuve, car puisque vous avés lû le livre du celebre Anglois, qui me donne tant de ſatisfaction, & qu'il traite une bonne partie des matiéres, dont vous venés de parler, & ſur tout l'analyſe de nos idées & connoiſſances, ce ſera le plus court d'en ſuivre le fil, & de voir ce que vous aurés à remarquer.

THEOPH. J'approuve vôtre propoſition. Voici le livre.

§. 1. *PHILAL.* Je l'ai ſi bien lû que j'en ai retenû jusqu'aux expreſſions, que j'aurai ſoin de ſuivre. Ainſi je n'aurai point beſoin de recourir au livre qu'en quelques rencontres, où nous le jugerons neceſſaire.

Nous parlerons premierement de l'origine des idées ou notions *(livre 1.)* puis des differentes ſortes d'idées *(livre 2.)* & des mots qui ſervent à les exprimer *(livre 3.)* enfin des connoiſſances & verités qui en reſultent *(livre 4.)* & c'eſt cette derniere partie qui nous occupera le plus.

CHAP. I. Quant à l'origine des idées je crois avec cet Auteur & quantité d'habiles gens, qu'il n'y en a point d'innées, non plus que de principes innés. Et pour refuter l'erreur de ceux, qui en admettent, il ſuffit de montrer comme il paroitra dans la ſuite, qu'on n'en a point beſoin, & que les hommes peuvent acquerir toutes leurs connoiſſances ſans le ſecours d'aucune impreſſion innée.

THEOPH. Vous ſavés, *Philalethe*, que je ſuis d'un autre ſentiment depuis long tems: que j'ai toujours été comme je ſuis encore pour l'idée innée de Dieu, que M. Descartes a ſoutenuë, & par conſequent pour d'autres idées innées & qui ne nous ſauroient venir des ſens. Maintenant je vais encore plus loin conformément au nouveau ſyſteme; & je crois méme que toutes les penſées & actions de nôtre ame viennent de ſon propre fond, ſans pouvoir lui être données par les ſens, comme vous allés voir dans la ſuite. Mais à preſent je mettrai cette recherche à part & m'accommodant aux expreſſions recuës, puis qu'en effet elles ſont bonnes & ſoutenables & qu'on peut dire dans un certain ſens, que les ſens externes ſont cauſe en partie de nos penſées, j'examinerai comment on doit dire à mon avis, encore dans le ſyſteme commun (parlant de l'action des corps ſur l'ame, comme les Copernicien parlent avec les autres hommes du mouvement du ſoleil, & avec fondement) qu'il y a des idées & des principes, qui ne nous viennent point des ſens, & que nous trouvons en nous ſans les former, quoique les ſens nous donnent occaſion de nous en appercevoir. Je m'imagine que vôtre habile Auteur a remarqué, que ſous le nom de principes innés, on ſoutient ſouvent ſes prejugés & qu'on veut s'exempter de la peine des diſcuſſions & que cet abus aura animé ſon zele contre cette ſuppoſition. Il aura voulù combattre la pareſſe & la maniere ſuperficielle de penſer de ceux, qui ſous le pretexte ſpécieux d'idées innées & de verités gravées naturellement dans l'eſprit, où nous donnons facilement nôtre conſentement, ne ſe ſoucient point de rechercher & d'examiner les ſources, les liaiſons, & la certitude de ces connoiſſances. En cela je ſuis entierement de ſon avis, & je vais même plus avant. Je voudrois qu'on ne bornât point nôtre analyſe, qu'on donnât les definitions de tous les termes, qui en ſont capables, & qu'on demontrât, ou donnât le moyen de demontrer tous les axiomes, qui ne ſont point primitifs, ſans diſtinguer l'opinon que les hommes en ont, & ſans ſe ſoucier s'ils y donnent leur conſentement ou non. Il y auroit

Il y a des Idées innées. Les ſens donnent occaſion de nous en appercevoir.

auroit en cela plus d'utilité qu'on ne penſe. Mais il ſemble que l'Auteur a été porté trop loin d'un autre coté par ſon zele fort louable d'ailleurs. Il n'a pas aſſés diſtingué à mon avis l'origine des verités neceſſaires, dont la ſource eſt dans l'entendement, d'avec celles de fait, qu'on tire des experiences des ſens & même des perceptions confuſes qui ſont en nous. Vous voyés donc, Monſieur, que je n'accorde pas ce que vous mettés en fait, que nous pouvons acquerir toutes nos connoiſſances ſans avoir beſoin d'impreſſions innées. Et la ſuite fera voir qui de nous a raiſon.

CHAP. I.

Mr. Locke confond les verités neceſſaires avec celles de fait.

§. 2. *PHILAL.* Nous l'allons voir en effet. Je vous avouë, mon cher *Theophile*, qu'il n'y a point d'opinion plus communement recuë que celle qui etablit, qu'il y a certains principes de la verité desquels les hommes conviennent generalement; c'eſt pourquoi ils ſont apellés *notions communes*, κοιναὶ ἔννοιαι; d'ou l'on infere qu'il faut que ces principes là ſoient autant d'impreſſions, que nos eſprits reçoivent avec l'exiſtence.

§. 3. Mais quand le fait ſeroit certain, qu'il y auroit des Principes, dont tout le genre humain demeure d'accord, ce conſentement univerſel ne prouveroit point qu'ils ſoient innés, ſi l'on peut montrer, comme je le crois, une autre voye, par laquelle les hommes ont pu arriver à cette uniformité de ſentiment.

§. 4. Mais ce qui eſt bien pis, ce conſentement univerſel ne ſe trouve gueres, non pas même par raport à ces deux celebres *principes ſpeculatifs*, (car nous parlerons par aprés de ceux de pratique) que, *tout ce qui eſt, eſt; & qu'il eſt impoſſible qu'une choſe ſoit & ne ſoit pas en même tems*; car il y a une grande partie du genre humain, à qui ces deux propoſitions, qui paſſeront ſans doute pour *verités neceſſaires* & pour des axiomes chez vous, ne ſont pas même connuës.

THEOPH. Je ne fonde pas la certitude des principes innés ſur le conſentement univerſel, car je vous ai deja dit, *Philalethe*, que mon avis eſt qu'on doit travailler à pouvoir demontrer tous les axiomes qui ne ſont point primitifs. Je vous accorde auſſi, qu'un conſentement fort general, mais qui n'eſt pas univerſel, peut venir d'une tradition, repanduë par tout le genre humain, comme l'uſage de la fumée du tabac a été recû presque par tous les Peuples en moins d'un ſiecle, quoi qu'on ait trouvé quelques inſulaires, qui ne connoiſſant pas même le feu, n'avoient garde de fumer.

C'eſt

CHAP. I. C'eſt ainſi que quelques habiles gens, même parmi les Theologiens mais du parti d'Arminius, ont cru, que la connoiſſance de la Divinité venoit d'une tradition très ancienne & fort generale; & je veux croire en effet que l'enſeignement a confirmé & rectifié cette connoiſſance. Il paroit pourtant que la nature a contribué à y mener ſans la Doctrine; les merveilles de l'univers ont fait penſer à un pouvoir ſuperieur. On a vû un enfant né ſourd & muet marquer de la veneration pour la pleine Lune. Et l'on a trouvé des nations, qu'on ne vojoit pas avoir appris autre choſe, & d'autres peuples craindre des puiſſances inviſibles. Je vous avouë, mon cher *Philalethe*, que ce n'eſt pas encore l'idée de Dieu, telle que nous avons & que nous demandons; mais cette idée même ne laiſſe pas d'être dans le fond de nos ames, ſans y être miſe, comme nous verrons. Et les loix eternelles de Dieu y ſont en partie gravées d'une maniere encore plus liſible & par une eſpece d'inſtinct. Mais ce ſont des principes de pratique dont nous aurons auſſi occaſion de parler. Il faut avouër cependant, que le penchant, que nous avons à reconnoitre l'idée de Dieu, eſt dans la nature humaine. Et quand on en attribueroit le premier enſeignement à la revelation, toujours la facilité, que les hommes ont temoigné à recevoir cette doctrine, vient du naturel de leurs ames. Mais nous jugerons dans la ſuite, que la doctrine externe ne fait qu'exciter ici ce qui eſt en nous. Je conclus qu'un conſentement aſſés general parmi les hommes, eſt un indice & non pas une demonſtration d'un principe inné; mais que la preuve exacte & deciſive de ces principes conſiſte à faire voir, que leur certitude ne vient que de ce qui eſt en nous. Pour repondre encore à ce que vous dites contre l'approbation generale, qu'on donne aux deux grands principes ſpeculatifs, qui ſont pourtant des mieux etablis, je puis vous dire que quand même ils ne ſeroient pas connus, ils ne laiſſeroient pas d'être innés, parcequ'on les reconnoit dés qu'on les a entendûs. Mais j'ajouterai encore que dans le fond tout le monde les connoit & qu'on ſe ſert à tout moment du principe de contradiction (par exemple) ſans le regarder diſtinctement. Il n'y a point de barbare qui dans une affaire qu'il trouve ſerieuſe, ne ſoit choqué de la conduite d'un menteur, qui ſe contredit. Ainſi on employe ces maximes ſans les enviſager expreſſément. Et c'eſt à peu prés comme on a virtuellement dans l'eſprit les propoſitions ſupprimées dans les Enthymemes, qu'on laiſſe à l'ecart non ſeulement au dehors, mais encore dans nôtre penſée.

Le conſentement general eſt un indice & non pas une demonſtration d'un principe inné.

Le principe de contradiction eſt univerſellement reçu.

§. 5.

§. 5. *PHILAL.* Ce que vous dites de ces connoiſſances virtuelles & de ces ſuppreſſions interieures me ſurprend, car de dire qu'il y a des verités imprimées dans l'ame, qu'elle n'appercoit point, c'eſt ce me ſemble une veritable contradiction. CHAP. I.

THEOPH. Si vous étes dans ce prejugé, je ne m'etonne pas que vous rejettiés les connoiſſances innées. Mais je ſuis etonné comment il ne vous eſt pas venû dans la penſée, que nous avons une infinité de connoiſſances, dont nous ne nous appercevons pas toujours, pas même lorsque nous en avons beſoin; c'eſt à la memoire de les garder & à la reminiſcence de nous les repreſenter, comme elle fait ſouvent au beſoin, mais non pas toujours. Cela s'appelle fort bien ſouvenir *(ſubvenire)* car la reminiſcence demande quelque aide. Et il faut bien que dans cette multitude de nos connoiſſances, nous ſoyons determinés par quelque choſe à renouveller l'une plûtôt que l'autre, puisqu'il eſt impoſſible de penſer diſtinctement tout à la fois à tout ce que nous ſavons. *On ne s'apperçoit toujours de ce qu'on ſait.*

PHILAL. En cela je crois que vous avés raiſon: & cette affirmation trop generale *que nous nous appercevons toujours de toutes les verités qui ſont dans nôtre ame*, m'eſt echapée ſans que j'y aye donné aſſés d'attention. Mais vous aurés un peu plus de peine à repondre à ce que je m'en vais vous repreſenter. C'eſt que ſi on peut dire de quelque propoſition en particulier qu'elle eſt innée, on pourra ſoutenir par la même raiſon que toutes les propoſitions, qui ſont raiſonnables & que l'eſprit pourra jamais regarder comme telles, ſont deja imprimées dans l'ame.

THEOPH. Je vous l'accorde à l'égard des idées pures, que j'oppoſe aux phantomes des ſens, & à l'égard des verités neceſſaires ou de raiſon, que j'oppoſe aux verités de fait. Dans ce ſens on doit dire que toute l'Arithmetique & toute la Geometrie ſont innées & ſont en nous d'une maniere virtuelle, en ſorte qu'on les y peut trouver en conſiderant attentivement & rangeant ce qu'on a deja dans l'eſprit, ſans ſe ſervir d'aucune verité appriſe par l'experience ou par la tradition d'autrui, comme Platon l'a montré dans un Dialogue ou il introduit Socrate menant un enfant à des verités abſtruſes par les ſeules interrogations ſans lui rien apprendre. On peut donc ſe former ces ſciences dans ſon cabinet & même à yeux clos, ſans apprendre par la vuë ni même par *Les Idées pures & neceſſaires ſont imprimées dans l'ame virtuellement.*

CHAP. I. l'attouchement les verités dont on a beſoin; quoiqu'il ſoit vrai qu'on n'enviſageroit pas les idées, dont il s'agit, ſi l'on n'avoit jamais rien vû ni touché. Car c'eſt par une admirable Oeconomie de la nature, que nous ne ſaurions avoir des penſées abſtraites, qui n'ayent point beſoin de quelque choſe de ſenſible, quand ce ne ſeroit que des caracteres tels que ſont les figures des lettres & les ſons; quoi qu'il n'y ait aucune connexion neceſſaire entre tels caracteres arbitraires & telles penſées. Et ſi les traces ſenſibles n'étoient point requiſes, l'harmonie préetablie entre l'ame & le corps, dont j'aurai occaſion de vous entretenir plus amplement, n'auroit point lieu. Mais cela n'empeche point que l'eſprit ne prenne les verités neceſſaires de chez ſoi. On voit auſſi quelques fois combien il peut aller loin ſans aucune aide, par une Logique & Arithmetique purement naturelles, comme ce garçon Suedois, qui cultivant la ſienne va jusqu'à faire de grands calculs ſur le champ dans ſa tête, ſans avoir appris la maniere vulgaire de compter ni même à lire & à ecrire, ſi je me ſouviens bien de ce qu'on m'en a raconté. Il eſt vrai qu'il ne peut pas venir à bout des problémens à rebours, tels que ceux qui demandent les extractions des racines. Mais cela n'empeche point qu'il n'eût pû encore les tirer de ſon fonds par quelque nouveau tour d'eſprit. Ainſi cela prouve ſeulement, qu'il y a des degrés dans la difficulté, qu'on a de s'appercevoir de ce qui eſt en nous. Il y a des principes innés qui ſont communs & fort aiſés à tous, il y a des Theoremes qu'on decouvre auſſi d'abord & qui compoſent des ſciences naturelles, qui ſont plus étenduës dans l'un que dans l'autre. Enfin dans un ſens plus ample, qu'il eſt bon d'employer pour avoir des notions plus comprehenſives & plus determinées, toutes les verités qu'on peut tirer des connoiſſances innées primitives ſe peuvent encore appeller innées, parceque l'eſprit les peut tirer de ſon propre fonds, quoique ſouvent ce ne ſoit pas une choſe aiſée. Mais ſi quelcun donne un autre ſens aux paroles, je ne veux point diſputer des mots.

Toutes les connoiſſances, qu'on peut tirer des connoiſſances innées, ſe peuvent appeller innées.

PHILAL. Je vous ai accordé qu'on peut avoir dans l'ame ce qu'on n'y apperçoit pas, car on ne ſe ſouvient pas toujours à point nommé de tout ce que l'on ſait, mais il faut toujours qu'on l'ait appris, & qu'on l'ait connû autrefois expreſſément. Ainſi ſi on peut dire qu'une choſe eſt dans l'ame, quoique l'ame ne l'ait pas encore connuë, ce ne peut être qu'à cauſe qu'elle a la capacité ou faculté de la connoitre.

THE-

THEOPH. Pourquoi cela ne pourroit il avoir encore une autre cauſe, telle que ſeroit celleci, que l'ame peut avoir cette choſe en elle ſans qu'on s'en ſoit apperçû? car puisqu'une connoiſſance acquiſe y peut être cachée par la memoire, comme vous en convenés, pourquoi la nature ne pourroit elle pas y avoir auſſi caché quelque connoiſſance originale? faut il que tout ce qui eſt naturel à une ſubſtance qui ſe connoit, s'y connoiſſe d'abord actuellement? Une ſubſtance telle que nôtre ame ne peut & ne doit elle pas avoir pluſieurs proprietés & affections, qu'il eſt impoſſible d'enviſager toutes d'abord & tout à la fois? C'étoit l'opinion des Platoniciens que toutes nos connoiſſances etoient des reminiſcences & qu'ainſi: les verités, que l'ame a apportées avec la naiſſance de l'homme & qu'on appelle innées, doivent être des reſtes d'une connoiſſance expreſſe anterieure. Mais cette opinion n'a nul fondement & il eſt aiſé de juger que l'ame devoit deia avoir des connoiſſances innées dans l'état précedent, (ſi la préexiſtence avoit lieu) quelque reculé qu'il pût être, tout comme ici: elles devroient donc auſſi venir d'un autre état précedent, ou elles ſeroient enfin innées ou au moins con-crées, ou bien il faudroit aller à l'infini & faire les ames éternelles, auquel cas ces connoiſſances ſeroient innées en effèt, par ce qu'elles n'auroient jamais de commencement dans l'ame; & ſi quelcun prétendoit que chaque état anterieur a eu quelque choſe d'un autre plus anterieur, qu'il n'a point laiſſé aus ſuivans, on lui repondroit, qu'il eſt manifeſte que certaines verités evidentes devroient avoir êté de tous ces états & de quelque maniere qu'on ſe prenne il eſt toujours clair dans tous les états de l'ame, que les veritès neceſſaires ſont innées & ſe prouvent par ce qui eſt interne, ne pouvant point être etablies par les experiences, comme on etablit par là les verités de fait. Pourquoi faudroit il auſſi qu'on ne peut rien poſſeder dans l'ame dont on ne ſe fût jamais ſervi? Avoir une choſe ſans s'en ſervir, eſt ce la même choſe que d'avoir ſeulement la faculté de l'acquerir? ſi cela etoit nous ne poſſederions jamais que des choſes dont nous jouiſſons. Au lieu qu'on ſait, qu'outre la faculté & l'objèt, il faut ſouvent quelque diſpoſition dans la faculté ou dans l'objèt & dans toutes les deux, pour que la faculté s'exerce ſur l'objèt.

Il n'eſt pas neceſſaire que toutes les connoiſſances, cachées dans l'ame, ſoient acquiſes.

La reminiſcence des Platoniciens n'a nul fondement.

PHILAL. A le prendre de cette maniere là, on pourra dire qu'il y a des verités gravées dans l'ame, que l'ame n'a pourtant jamais connuës, & que même elle ne connoitra jamais, ce qui me paroit êtrange.

CHAP. I.

THEOPH. Je n'y vois aucune abſurdité, quoiqu'auſſi on ne puiſſe point aſſurer qu'il y ait de telles verités. Car des choſes plus relevées, que celles que nous pouvons connoitre dans ce preſent cours de vie, ſe peuvent developper un jour dans nos ames, quand elles ſeront dans un autre êtat.

PHILAL. Mais ſuppoſé qu'il y ait des verités qui puiſſent être imprimées dans l'entendement ſans qu'il les apperçoive, je ne voi pas comment par rapport à leur origine, elles peuvent differer des verités qu'il eſt ſeulement capable de connoitre.

THEOPH. L'eſprit n'eſt pas ſeulement capable de les connoitre, mais encore de les trouver en ſoi, & s'il n'avoit que la ſimple capacité de recevoir les connoiſſances ou la puiſſance paſſive pour cela, auſſi indeterminée que celle qu'a la cire de recevoir des figures & la table raſe de recevoir des lettres, il ne ſeroit pas la ſource des verités neceſſaires, comme je viens de montrer qu'il l'eſt: car il eſt inconteſtable que les ſens ne ſuffiſent pas pour en faire voir la neceſſité, & qu'ainſi l'eſprit a une diſpoſition (tant active que paſſive) pour les tirer lui même de ſon fonds; quoique les ſens ſoient neceſſaires pour lui donner de l'occaſion & de l'attention pour cela & pour le porter plûtôt aux unes qu'aux autres. Vous voyés donc, Monſieur, que ces perſonnes trés-habiles d'ailleurs qui ſont d'un autre ſentiment, paroiſſent, n'avoir pas aſſez medité ſur les ſuites de la difference, qu'il y a entre les verités neceſſaires ou éternelles, & entre les verités d'experience, comme je l'ai déja remarqué, & comme toute nôtre conteſtation le montre. La preuve originaire des verités neceſſaires vient du ſeul entendement, & les autres verités viennent des experiences ou des obſervations des ſens. Nôtre eſprit eſt capable de connoitre les unes & les autres, mais il eſt la ſource des premiéres, & quelque nombre d'experiences particuliéres qu'on puiſſe avoir d'une verité univerſelle, on ne ſauroit s'en aſſurer pour toujours par l'induction, ſans en connoitre la neceſſité par la raiſon.

La preuve des verités neceſſaire vient du ſeul entendement.

PHILAL. Mais n'eſt-il pas vrai que ſi ces mots, *être dans l'entendement*, emportent quelque choſe de poſitif, ils ſignifient être apperçû & compris par l'entendement?

THE-

THEOPH. Ils nous ſignifient tout autre choſe: C'eſt aſſez que ce qui eſt dans l'entendement y puiſſe être trouvé & que les ſources ou preuves originaires des verités, dont il s'agit, ne ſoyent que dans l'entendement: les ſens peuvent inſinuer, juſtifier, & confirmer ces verités, mais non pas en demontrer la certitude immanquable & perpetuelle.

§. 11. *PHILAL.* Cependant tous ceux qui voudront prendre la peine de reflechir avec un peu d'attention ſur les operations de l'entendement, trouveront que ce conſentement que l'eſprit donne *ſans peine* à certaines verités depend de la faculté de l'eſprit humain.

THEOPH. Fort bien: Mais c'eſt ce rapport particulier de l'eſprit humain à ces verités, qui rend l'exercice de la faculté aiſé & naturel à leur égard, & qui fait qu'on les appelle innées. Ce n'eſt donc pas une faculte nuë qui conſiſte dans la ſeule poſſibilité de les entendre: c'eſt une diſpoſition, une aptitude, une préformation, qui determine nôtre ame & qui fait qu'elles en peuvent être tirées. Tout comme il y a de la difference entre les figures qu'on donne à la pierre ou au marbe indifferemment, & entre celles que ſes veines marquent déja ou ſont diſpoſées à marquer ſi l'ouvrier en profite.

PHILAL. Mais n'eſt-il point vrai que les verités ſont poſterieures aux idées dont elles naiſſent? Or les idées viennent des ſens.

THEOPH. Les idées intellectuelles, qui ſont la ſource des verités neceſſaires, ne viennent point des ſens: & vous reconnoiſſés qu'il y a des idées qui ſont duës à la reflexion de l'eſprit lors qu'il reflechit ſur ſoi même. Au reſte il eſt vrai, que la connoiſſance expreſſe des verités eſt poſterieure *(tempore vel natura)* à la connoiſſance expreſſe des idées; comme la nature des verités depend de la nature des idées, avant qu'on forme expreſſement les unes & les autres, & les verités ou entrent les idées, qui viennent des ſens, dependent des ſens au moins en partie. Mais les idees qui viennent des ſens ſont confuſes, & les verités, qui en dependent, le ſont auſſi, au moins en partie; au lieu que les idées intellectuelles & les verités, qui en dependent, ſont diſtinctes, & ni les unes ni les autres n'ont point leur origine des ſens; quoi qu'il ſoit vrai que nous n'y penſerions jamais ſans les ſens.

Les Idées intellectuelles ne viennent des ſens.

CHAP. I. *PHILAL.* Mais selon vous, les nombres sont des idées intellectuelles, & cependant il se trouve que la difficulte y depend de la formation expresse des idées; par exemple un homme sait que 18 & 19 sont égaux à 37, avec la même évidence qu'il sait qu'un & deux sont égaux à trois; mais pourtant un enfant ne connoit pas la prémiere proposition sitôt que la seconde, ce qui vient de ce qu'il n'a pas sitôt formé les idées que les mots.

THEOPH. Je puis vous accorder, que souvent la difficulté qu'il y a dans la formation expresse des verités depend de celle qu'il y a dans la formation expresse des idées. Cependant je crois que dans votre exemple, il s'agit de se servir des idées déja formées. Car ceux, qui ont appris à compter jusqu'à 10 & la maniére de passer plus avant par une certaine replication de dixaines, entendent sans peine ce que c'est que 18, 19, 37, savoir une, deux, ou trois fois 10, avec 8, ou 9, ou 7: mais pour en tirer que 18 plus 19 fait 37, il faut bien plus d'attention que pour connoitre que 2 plus 1 sont trois, ce qui dans le fonds n'est que la definition de trois.

§. 18. *PHILAL.* Ce n'est pas un privilege attaché aux nombres ou aux idées que vous appellés intellectuelles, de fournir des propositions aux quelles on acquiesce infailliblement, des qu'on les entend. On en rencontre aussi dans la Physique & dans toutes les autres sciences, & les sens même en fourniſſent. Par exemple, cette proposition: *deux corps ne peuvent pas être en un même lieu à la fois*, est une verité dont on n'est pas autrement persuadé que des maximes suivantes: *Il est impossible qu'une chose soit & ne soit pas en même temps; le blanc n'est pas le rouge; le quarré n'est pas un cercle, la couleur jaune n'est pas la douceur.*

THEOPH. Il y a de la difference entre ces propositions. La premiere qui prononce que la penetration des corps est impossible, a besoin de preuve. Tous ceux qui croyent des condensations & des rarefactions veritables & prises à la rigueur, comme les Peripateticiens & feu Monsieur le Chevalier Digby, la rejettent en effet; sans parler des Chrêtiens, qui croient la plûpart que le contraire, savoir la penetration des dimensions, est possible à Dieu. Mais les autres propositions sont *identiques*, ou peu s'en faut; & les identiques ou immediates ne recoivent point de preuve. Celles qui regardent ce que les sens fourniſſent, comme celle qui dit que la

la couleur jaune n'eſt pas la douceur, ne font qu'appliquer la maxime identique generale à des cas particuliers. Chap. I.

PHILAL. Chaque propoſition, qui eſt compoſée de deux differentes idées, dont l'une eſt niée de l'autre, par exemple que le quarré n'eſt pas un cercle, qu'être jaune n'eſt pas être doux, ſera auſſi certainement reçuë comme indubitable, des qu'on en comprendra les termes, que cette maxime generale, *il eſt impoſſible qu'une choſe ſoit & ne ſoit pas en même temps.*

THEOPH. C'eſt que l'une (ſavoir la maxime generale) eſt le principe, & l'autre (c'eſt à dire la negation d'une idée d'une autre oppoſée,) en eſt l'application.

PHILAL. Il me ſemble plûtôt que la maxime depend de cette negation, qui en eſt le fondement; & qu'il eſt encore plus aiſé d'entendre que, *ce qui eſt la même choſe n'eſt pas different*, ou la maxime qui rejette les contradictions. Or à ce compte il faudra, qu'on reçoive pour verités innées un nombre infini de propoſitions de cette eſpece qui nient une idée de l'autre, ſans parler des autres verités. Ajoutés à cela qu'une propoſition ne pouvant être innée, à moins que les idées dont elle eſt compoſée ne le ſoient, il faudra ſuppoſer que toutes les idees, que nous avons des couleurs, des ſons, des gouts, des figures &c. ſont innées.

THEOPH. Je ne vois pas bien comment ceci: *ce qui eſt la même choſe n'eſt pas different*, ſoit l'origine du principe de contradiction & plus aiſé; car il me paroit qu'on ſe donne plus de liberté en avançant qu'A n'eſt point B, qu'en diſant qu'A n'eſt point non A. Et la raiſon qui empeche A d'étre B, eſt que B enveloppe non A. Au reſte cette propoſition *le doux n'eſt pas l'amer* n'eſt point innée, ſuivant le ſens que nous avons donné à ce terme de verité innée. Car les ſentimens du doux & de l'amer viennent des ſens externes. Ainſi c'eſt une concluſion melée, (*hybrida concluſio*) où l'axiome eſt appliqué à une verité ſenſible. Mais quant à cette propoſition: *le quarré n'eſt pas un cercle*, on peut dire qu'elle eſt innée, car en l'enviſageant, on fait une ſubſomption ou application du principe de contradiction à ce que l'entendement fournit lui même, des qu'on s'apperçoit que ces idées, qui ſont innées, renferment des notions incompatibles.

§. 19.

CHAP. I. §. 19. *PHILAL.* Quand vous ſoutenés, que ces propoſitions particuliéres & évidentes par elles mêmes, dont on reconnoit la verité dès qu'on les entend prononcer (comme que le verd n'eſt pas le rouge) ſont reçuës comme des conſequences de ces autres propoſitions plus generales, qu'on regarde comme autant de principes innés; Il ſemble que vous ne conſiderés point, Monſieur, que ces propoſitions particuliéres ſont reçuës comme des verités indubitables de ceux qui n'ont aucune connoiſſance de ces maximes plus generales.

THEOPH. J'ai déja repondû à cela ci-deſſus: On ſe fonde ſur ces maximes generales, comme on ſe fonde ſur les mayeures, qu'on ſupprime lorsqu'on raiſonne par enthymémes: car quoique bien ſouvent on ne penſe pas diſtinctement à ce qu'on fait en raiſonnant, non plus qu'à ce qu'on fait en marchant & en ſautant, il eſt toujours vrai que la force de la concluſion conſiſte en partie dans ce qu'on ſupprime & ne ſauroit venir d'ailleurs, ce qu'on trouvera quand on voudra la juſtifiér.

Les verités generales, comme les plus ſimples, nous ſont innées, & ils entrent dans les particuliéres comme les majeures dans les enthymémes,

§. 20. *PHILAL.* Mais il ſemble que les idées generales & abſtraites ſont plus étrangéres à nôtre eſprit, que les notions & les verités particuliéres; donc ces verités particuliéres ſeront plus naturelles à l'eſprit que le principe de contradiction, dont vous voulés qu'elles ne ſoyent que l'application.

THEOPH. Il eſt vrai que nous commencons plûtôt de nous appercevoir des verités particuliéres, comme nous commencons par les idées plus compoſées & plus groſſiéres: mais cela n'empeche point que l'ordre de la nature ne commence par le plus ſimple, & que la raiſon des verités plus particuliéres ne depende des plus generales, dont elles ne ſont que les exemples. Et quand on veut conſiderer ce qui eſt en nous virtuellement & avant toute *apperception*, on a raiſon de commencer par le plus ſimple. Car les principes generaux entrent dans nos penſées, dont ils ſont l'ame & la liaiſon. Ils y ſont neceſſaires comme les muſcles & les tendons le ſont pour marcher, quoiqu'on n'y penſe point. L'eſprit s'appuie ſur ces principes à tous momens, mais il ne vient pas ſi aiſément à les demêler & à ſe les repréſenter diſtinctement & ſeparément, parceque cela demande une grande attention à ce qu'il fait, & la plûpart des gens, peu accoutumés à mediter, n'en ont guéres. Les Chinois n'ont-ils pas

dont on s'apercoit auſſi peu que des muſcles & tendons en marchant.

pas comme nous des ſons articulés? & cependant s'étant attachés à une autre maniére d'écrire, ils ne ſe ſont pas encore aviſés de faire un Alphabet de ces ſons. C'eſt ainſi qu'on poſſede bien des choſes ſans le ſavoir. Chap. I.

§. 21. *PHILAL.* Si l'eſprit acquieſce ſi promtement à certaines verités, cela ne peut-il point venir de la conſideration même de la nature des choſes, qui ne lui permet pas d'en juger autrement, plûtôt que de ce que ces propoſitions ſont gravées naturellement dans l'eſprit?

THEOPH. L'un & l'autre eſt vrai. La nature des choſes, & la nature de l'eſprit y concourent. Et puisque vous oppoſés la conſideration de la choſe à l'apperception de ce qui eſt gravé dans l'eſprit; cette objection même fait voir, Monſieur, que ceux dont vous prenés le parti n'entendent par les *verités innées*, que ce qu'on approuveroit naturellement comme *par inſtinct* & même ſans le connoitre que confuſément. Il y en a de cette nature & nous aurons ſujêt d'en parler; mais ce qu'on appelle la *lumiere naturelle* ſuppoſe une connoiſſance diſtincte, & bien ſouvent la conſideration de la nature de choſes n'eſt autre choſe que la connoiſſance de la nature de nôtre eſprit & de ces idées innées, qu'on n'a point beſoin de chercher au dehors. Ainſi j'appelle innées les verités, qui n'ont beſoin que de cette conſideration pour étre verifiées. J'ai deja repondû §. 5. à l'objection §. 22. qui vouloit que lorsqu'on dit que les notions innées ſont implicitément dans l'eſprit, cela doit ſignifier ſeulement, qu'il a la faculté de les connoitre; car j'ai fait remarquer qu'outre cela, il a la faculté de les trouver en ſoi & la diſpoſition à les approuver quand il y penſe comme il faut.

§. 23. *PHILAL.* Il ſemble donc que vous voulés, Monſieur, que ceux à qui on propoſe ces maximes generales pour la premiere fois, n'apprennent rien qui leur ſoit entiérement nouveau. Mais il eſt clair qu'ils apprennent premiérement les noms, & puis les verités & même les idées dont ces verités dependent.

THEOPH. Il ne s'agit point ici des noms, qui ſont arbitraires en quelque façon, au lieu que les idées & les verités ſont naturelles. Mais quant à ces idées & verités, vous nous attribués, Monſieur, une doctrine dont nous ſommes fort éloignés, car je demeure d'accord que nous ap-

CHAP. I. prenons les idées & les verités innées, ſoit en prenant garde à leur ſource, ſoit en les verifiant par l'experience. Ainſi je ne fais point la ſuppoſition que vous dites, comme ſi dans le cas, dont vous parlés, nous n'apprenions rien de nouveau. Et je ne ſaurois admettre cette propoſition, *tout ce qu'on apprend n'eſt pas inné.* Les verités des nombres ſont en nous, & on ne laiſſe pas de les apprendre, ſoit en les tirant de leur ſource, lorsqu'on les apprend par raiſon demonſtrative (ce qui fait voir qu'elles ſont innées) ſoit en les éprouvant dans des exemples comme font les arithmeticiens vulgaires, qui faute de ſavoir les raiſons n'apprennent leur regles que par tradition; & tout au plus, avant que de les enſeigner, ils les juſtifient par l'experience, qu'ils pouſſent auſſi loin qu'ils jugent à propos. Et quelque fois même un fort habile Mathematicien, ne ſachant point la ſource de la decouverte d'autrui, eſt obligé de ſe contenter de cette methode de l'induction pour l'examiner; comme fit un celebre écrivain à Paris, quand j'y étois, qui pouſſa aſſés loin l'eſſai de mon tetragoniſme arithmetique, en le comparant avec les nombres de Ludolphe, croyant d'y trouver quelque faute: & il eût raiſon de douter juſqu'à ce qu'on lui en communiqua la demonſtration, qui nous diſpenſe de ces eſſais, qu'on pourroit toujours continuer ſans être jamais parfaitement certain. Et c'eſt cela même, ſavoir l'imperfection des inductions, qu'on peut encore verifier par les inſtances de l'experience. Car il y a des progreſſions où l'on peut aller fort loin avant que de remarquer les changemens & les loix qui s'y trouvent.

Les Idées innées s'apprennent auſſi bien que les autres, ſoit en les tirant de leur ſource, qui eſt la raiſon, ſoit en les verifiant par l'experience.

PHILAL. Mais ne ſe peut-il point que non ſeulement les termes ou paroles, dont on ſe ſert, mais encore les idées, nous viennent de dehors?

THEOPH. Il faudroit donc que nous fuſſions nous mêmes hors de nous, car les idées intellectuelles ou de reflexion ſont tirées de nôtre eſprit: Et je voudrois bien ſavoir, comment nous pourrions avoir l'idée de l'être, ſi nous n'étions des Etres nous mêmes, & ne trouvions ainſi l'être en nous.

Si les Idées intellectuelles nous venoient de dehors, il faudroit que nous fuſſions hors de nous.

PHILAL. Mais que dites vous, Monſieur, à ce defi d'un de mes amis? ſi quelqu'un, dit-il, peut trouver une propoſition, dont les idées ſoient innées, qu'il me la nomme, il ne ſauroit me faire un plus grand plaiſir.

THEOPH.

THEOPH. Je lui nommerois les propoſitions d'Arithmetique & de Geometrie, qui ſont toutes de cette nature, & en matiére de verités neceſſaires on n'en ſauroit trouver d'autres. CHAP. I.

§. 25. *PHILAL.* Cela paroitra étrange à bien des gens. Peut-on dire que les ſciences les plus difficiles & les plus profondes ſont innées?

THEOPH. Leur connoiſſance actuelle ne l'eſt point, mais bien ce qu'on peut appeller la connoiſſance virtuelle, comme la figure tracée par les veines du marbre eſt dans le marbre, avant qu'on les decouvre en travaillant. *La connoiſſance actuelle des verités neceſſaires n'eſt pas innée, mais la virtuelle.*

PHILAL. Mais eſt-il poſſible que des enfans recevant des notions, qui leur viennent au dehors, & y donnant leur conſentement, n'ayent aucune connoiſſance de celles qu'on ſuppoſe étre innées avec eux & faire comme partie de leur eſprit, où elles ſont dit-on impreintes en caracteres inéffaçables pour ſervir de fondement. Si cela étoit, la nature ſe ſeroit donné de la peine inutilement, ou du moins elle auroit mal gravé ces caracteres, puiſqu'ils ne ſauroient étre apperçus par des yeux qui voyent fort bien d'autres choſes.

THEOPH. L'apperception de ce qui eſt en nous depend d'une attention & d'un ordre. Or non ſeulement il eſt poſſible, mais il eſt même convenable, que les enfans ayent plus d'attention aux notions des ſens parce que l'attention eſt reglée par le beſoin. L'evenement cependant fait voir dans la ſuite, que la nature ne s'eſt point donné inutilement la peine de nous imprimer les connoiſſances innées, puisque ſans elles il n'y auroit aucun moyen de parvenir à la connoiſſance actuelle des verités neceſſaires dans les ſciences demonſtratives, & aux raiſons des faits; & nous n'aurions rien au deſſus des bêtes. *Sans les connoiſſances innées il n'y auroit pas moyen de parvenir à la connoiſſance actuelle des verités neceſſaires.*

§. 26. *PHILAL.* S'il y a des verités innées, ne faut-il pas qu'il y ait des penſées innées?

THEOPH. Point du tout, car les penſées ſont des actions, & les connoiſſances ou les verités, en tant qu'elles ſont en nous quand même on n'y penſe point, ſont des habitudes ou des diſpoſitions; & nous ſavons bien des choſes, aux quelles nous ne penſons gueres. *Les penſées ne ſont pas innées, car elles ſont des actions & non pas des habitudes.*

CHAP. I. *PHILAL.* Il eſt bien difficile de concevoir qu'une verité ſoit dans l'eſprit, ſi l'eſprit n'a jamais penſé à cette verité.

THEOPH. C'eſt comme ſi quelqu'un diſoit, qu'il eſt difficile de concevoir qu'il y a des veines dans le marbre avant qu'on les decouvre. Il ſemble auſſi que cette objection approche un peu trop de la petition de principe. Tous ceux qui admettent des verités innées, ſans les fonder ſur la reminiſcence platonicienne, en admettent, aux quelles on n'a pas encore penſé. D'ailleurs ce raiſonnement prouve trop: car ſi les verités ſont des penſées, on ſera privé non ſeulement des verités, aux quelles on n'a jamais penſé, mais encore de celles aux quelles on a penſé & aux quelles on ne penſe plus actuellement: Et ſi les verités ne ſont pas des penſées, mais des habitudes & aptitudes, naturelles ou acquiſes, rien n'empeche, qu'il y en ait en nous, aux quelles on n'ait jamais penſé, ni ne penſera jamais.

§. 27. *PHILAL.* Si les maximes generales étoient innées, elles devroient paroitre avec plus d'éclat dans l'eſprit de certaines perſonnes, où cependant nous n'en voions aucune trace; je veux parler des enfans, des idiots, & des ſauvages: car de tous les hommes ce ſont ceux qui ont l'eſprit le moins alteré & corrompû par la coutume & par l'impreſſion des opinions étrangeres.

THEOPH. J'e crois qu'il faut raiſonner tout autrement ici. Les maximes innées ne paroiſſent que par l'attention qu'on leur donne; mais ces perſonnes n'en ont gueres, ou l'ont pour toute autre choſe. Ils ne penſent presque qu'aux beſoins du corps: & il eſt raiſonnable que les penſées pures & detachées ſoyent le prix des ſoins plus nobles. Il eſt vrai que les enfans & les ſauvages ont l'eſprit moins alteré par les coûtumes, mais ils l'ont auſſi moins elevé par la doctrine, qui donne de l'attention. Ce ſeroit bien peu juſte, que les plus vives lumieres dûſſent mieux briller dans les eſprits qui les meritent moins & qui ſont enveloppés des plus épais nuages. Je ne voudrois donc pas qu'on fît tant d'honneur à l'ignorance & à la barbarie, quand on eſt auſſi habile que vous l'êtes,, *Philalethe*,, auſſi bien que nôtre excellent Auteur; ce ſeroit rabaiſſer les dons de Dieu. Quelcun dira que plus on eſt ignorant, plus on approche de l'avantage d'un bloc de marbre, ou d'une piéce de bois, qui

qui ſont infallibles & impeccables. Mais par malheur ce n'eſt pas en cela, qu'on en approche; & tant qu'on eſt capable de connoiſſance, on peche en negligeant de l'acquerir & en manquera d'autant plus aiſément qu'on ſera moins inſtruit. CHAP. I.

CHAPITRE II.

Qu'il n'y a point de principes de pratique qui ſoyent innés.

PHILAL. La Morale eſt une ſcience demonſtrative; cependant elle n'a point de principes innés. Et même il ſeroit bien difficile de produire une regle de morale, qui ſoit d'une nature à être reſoluë par un conſentement auſſi general, & auſſi prompt que cette Maxime *ce qui eſt, eſt.*

THEOPH. Il eſt abſolument impoſſible qu'il y ait des verités de raiſon auſſi evidentes que les *identiques* ou immediates. Et quoiqu'on puiſſe dire veritablement que la morale a des principes indemonſtrables & qu'un des premiers & des plus pratiqués eſt, qu'il faut ſuivre la joye & eviter la triſteſſe, il faut ajouter que ce n'eſt pas une verité, qui ſoit connue purement de raiſon, puisquelle eſt fondée ſur l'experience interne, ou ſur des connoiſſances confuſes; car on ne ſent pas ce que c'eſt que la joye & la triſteſſe.

Les verités de raiſon ne peuvent pas être ſi immédiates que les Identiques.

Les principes de Morale ne ſont connûs purement de raiſon; ils ſont fondés auſſi ſur l'experience interne, & ſur un inſtinct.

PHILAL. Ce n'eſt que par des raiſonnemens, par des diſcours & par quelque application d'eſprit, qu'on peut s'aſſurer des verités de pratique.

THEOPH. Quand cela ſeroit, elles n'en ſeroient pas moins innées. Cependant la maxime que je viens d'alleguer paroit d'une autre nature; elle n'eſt pas connue par la raiſon mais pour ainſi dire par un *inſtinct.* C'eſt un principe inné, mais il ne fait point partie de la lumiere naturelle; car on ne le connoit point d'une maniére lumineuſe. Cependant ce principe poſé, on en peut tirer des conſequences ſcientifiques; & j'applaudis extremement à ce que vous venés de dire, Monſieur, de la morale comme d'une ſcience demonſtrative. Auſſi voyons nous qu'elle enſeigne

CHAP. II. ſeigne des verités ſi evidentes, que les larrons, les pirates & les bandits ſont forcés de les obſerver entr'eux.

§. 2. *PHILAL.* Mais les bandits gardent entr'eux les regles de la juſtice ſans les conſiderer comme des principes innés.

THEOPH. Qu'importe? eſt ce que le monde ſe ſoucie de ces queſtions Theoriques?

PHIL. Ils n'obſervent les maximes de juſtice que comme des regles de convenance, dont la pratique eſt abſolument neceſſaire pour la conſervation de leur ſocieté.

THEOPH. Fort bien. On ne ſauroit rien dire de mieux à l'egard de tous les hommes en general. Et c'eſt ainſi que ces loix ſont graveés dans l'ame, ſavoir comme les conſequences de notre conſervation & de nos vrais biens. Eſt ce qu'on s'imagine que nous voulons, que les verités ſoient dans l'entendement comme independantes les unes des autres & comme les Edits du Préteur étoient dans ſon affiche ou *album?* Je mets à part ici l'inſtinct qui porte l'homme à aimer l'homme, dont je parlerai tantôt; car maintenant je ne veux parler que des verités, en tant qu'elles ſe connoiſſent par la raiſon. Je reconnois auſſi que certaines regles de la juſtice ne ſauroient étre demontrées dans toute leur etendue & perfection, qu'en ſuppoſant l'exiſtençe de Dieu & l'immortalité de l'ame; & celles, où l'inſtinct de l'humanité ne nous pouſſe point, ne ſont gravées dans l'ame que comme d'autres verités derivatives. Cependant ceux, qui ne fondent la juſtice que ſur les neceſſités de cette vie & ſur le beſoin qu'ils en ont, plûtôt que ſur le plaiſir qu'ils y devroient prendre, qui eſt des plus grands lorsque Dieu en eſt le fondement; ceux-la ſont ſujets à reſſembler un peu a la ſocieté des bandits.

Les verites ne ſont pas dans l'entendement independentes l'une de l'autre.

Les verités, où l'inſtinct ne nous pouſſe point, ſont derivatives.

Sit ſpes fallendi, miſcebunt ſacra profanis.

§. 3. *PHILAL.* Je vous avoue que la nature a mis dans tous les hommes l'envie d'étre heureux & une forte averſion pour la miſere. Ce ſont là des principes de pratique veritablement innés, & qui, ſelon la deſtination de tout principe de pratique, ont une influence continuelle ſur toutes nos actions. Mais ce ſont là des inclinations de l'ame vers le bien

bien & non pas des imperfections de quelque verité, qui ſoit gravée dans notre entendement. Chap. II.

THEOPH. Je ſuis ravi Monſieur de vous voir reconnoître en effêt des verités innées comme je dirai tantôt. Ce principe convient aſſez avec celui que je viens de marquer, qui nous porte à ſuivre la joie & à eviter la triſteſſe. Car la felicité n'eſt autre choſe qu'une joie durable. Cependant notre penchant va non pas à la felicité proprement, mais à la joie, c'eſt à dire au préſent; c'eſt la raiſon qui porte à l'avenir & à la durée. Or le penchant, exprimé par l'entendement, paſſe en precepte ou verité de practique: & ſi le penchant eſt inné, la verité l'eſt auſſi, n'y ayant rien dans l'ame qui ne ſoit exprimé dans l'entendement, mais non pas toujours par une conſideration actuelle diſtincte, comme j'ai aſſez fait voir. Les inſtincts auſſi ne ſont pas toujours de practique; il y en a qui contiennent des verités de theorie & tels ſont les principes internes des ſciences & du raiſonnement, lorsque, ſans en connoitre la raiſon, nous les employons par un inſtinct naturel. Et dans ce ſens vous ne pouvés pas vous diſpenſer de reconnoitre des principes innés: quand même vous voudriés nier, que les verités derivatives ſont innées. Mais ce ſeroit une quéſtion de nom apres l'explication que j'ai donnée de ce que j'appelle inné. Et ſi quelqu'un ne veut pas donner cette appellation qu'aux verités, qu'on recoit d'abord par inſtinct, je ne le lui conteſterai pas.

PHILAL. Voila qui va bien. Mais s'il y avoit dans nôtre ame certains caracteres, qui y fuſſent gravés naturellement, comme autant de principes de connoiſſance, nous ne pourrions que les appercevoir agiſſans en nous, comme nous ſentons l'influence des deux principes, qui agiſſent conſtamment en nous, ſavoir l'envie d'être heureux & la crainte d'être miſerables.

THEOPH. Il y a des principes de connoiſſance, qui influent auſſi conſtamment dans nos raiſonnemens que ceux de practique dans nos voluntés; par exemple, tout le monde emploie les regles des conſequences par une Logique naturelle ſans s'en appercevoir.

Les principes des connoiſſances influent auſſi inſenſiblement dans les raiſonnemens, que ceux de practique dans la volonté.

§. 4. *PHILAL.* Les regles de Morale ont beſoin d'etre prouvées; donc elles ne ſont pas innées, comme cette regle, qui eſt la ſource des vertûs

CHAP. II. vertus, qui regardent la Societé; *ne faites à autrui que ce que vous voudriés qui vous soit fait à vous même.*

THEOPH. Vous me faites toujours l'objection, que j'ai deja refutée. Je Vous accorde Monsieur, qu'il y a des regles de Morale, qui ne sont point des principes innés, mais cela n'empeche pas que ce ne soient des verités innées, car une verité derivative sera innée lorsque nous la pouvons tirer de notre esprit. Mais il y a des verités innées, que nous trouvons en nous de deux façons, par lumiere & par instinct. Celles, que je viens de marquer, se demontrent par nos Idées, ce qui fait la lumiere naturelle. Mais il y a des *conclusions de la lumiere naturelle*, qui sont des principes par rapport *à l'instinct*. C'est ainsi que nous sommes portés aux actes d'humanité par instinct, parce que cela nous plait, & par raison parce que cela est juste. Il y a donc en nous des verités d'instinct, qui sont des principes innés, qu'on sent & qu'on approuve quand même on n'en a point la preuve, qu'on obtient pourtant lorsqu'on rend raison de cet instinct. C'est ainsi qu'on se sert des loix des consequences suivant une connoissance confuse & comme par instinct, mais les Logiciens en demontrent la raison, comme les Mathematiciens aussi rendent raison de ce qu'on fait sans y penser en marchant & en soutant. Quant à la regle, qui porte, *qu'on ne doit faire aux autres, que ce qu'on voudroit qu'ils nous fissent*, elle a besoin non seulement de preuve, mais encore de declaration. On voudroit trop, si on en étoit le maitre; est ce donc qu'on doit trop aussi aux autres? On me dira, que cela ne s'entend que d'une volonté juste. Mais ainsi cette regle bien loin de suffire à servir de mesure en auroit besoin. Le veritable sens de la regle est, que la place d'autrui est le vrai point de vue pour juger équitablement lorsqu'on s'y met.

§. 9. *PHILAL.* On commet souvent des actions mauvaises sans aucun remords de conscience, par exemple lorsqu'on prend des villes d'assaut, les Soldats commettent sans scrupule les plus mechantes actions; des nations polies ont exposé leurs enfans, quelques Caribes châtrent les leurs pour les engraisser & les manger. Garcilasso de la Vege rapporte que certains peuples du Perou prenoient des prisonnieres pour en faire des concubines, & nourrissoient les enfans jusqu'à l'age de 13. ans, aprés quoi il les mangeoient, & traitoient de même les meres dés qu'elles ne faisoient plus d'enfans. Dans le voyage de Baumgarten il est rapporté qu'il y avoit

y avoit un ſanton en Egypte, qui paſſoit pour un ſaint homme, *eo quod non fœminarum unquam eſſet ac puerorum, ſed tantum aſellarum concubitor atque mularum.* Chap. II.

THEOPH. La ſcience Morale (outre les inſtincts comme celui qui fait ſuivre la joye & fuir la triſteſſe) n'eſt pas autrement innée que l'Arithmetique, car elle depend auſſi des demonſtrations que la lumiere interne fournit. Et comme les demonſtrations ne ſautent pas d'abord aux yeux, ce n'eſt pas grande merveille, ſi les hommes ne s'apperçoivent pas toujours & d'abord de tout ce qu'ils poſſedent en eux, & ne liſent pas aſſés promtement *les caracteres de la loi naturelle, que Dieu, ſelon S. Paul, a gravé dans leur eſprit.* Cependant comme la Morale eſt plus importante que l'Arithmetique, Dieu a donné à l'homme des *inſtincts*, qui portent d'abord & ſans raiſonnement à quelque choſe de ce que la raiſon ordonne. C'eſt comme nous marchons ſuivant les loix de la mecanique ſans penſer à ces loix, & comme nous mangeons non ſeulement parce que cela nous eſt neceſſaire, mais encore & bien plus parce que cela nous fait plaiſir. Mais ces inſtincts ne portent pas à l'action d'une maniere invincible; on y reſiſte par des paſſions, on les obſcurcit par des préjugés & on les altere par des coûtumes contraires. Cependant on convient le plus ſouvent de ces inſtincts de la conſcience & on les ſuit même quand de plus grandes impreſſions ne les ſurmontent. La plus grande & la plus ſaine partie du genre humain leur rend temoignage. Les Orientaux & les Grecs ou Romains, la Bible & l'Alcoran conviennent en cela; la police des Mahometans a coutume de punir ce que Baumgarten rapporte, & il faudroit être auſſi abbruti que les ſauvages Ameri-cains pour approuver leur coutumes, pleines d'une cruauté, qui paſſe même celle des bêtes. Cependant ces mêmes ſauvages ſentent bien ce que c'eſt que la juſtice en d'autres occaſions; & quoiqu'il n'y ait point de mauvaiſe pratique peutêtre, qui ne ſoit autoriſée quelque part & en quelques rencontres, il y en a peu pourtant, qui ne ſoient condamnées le plus ſouvent & par la plus grande partie des hommes. Ce qui n'eſt point arrivé ſans raiſon, & n'étant pas arrivé par le ſeul raiſonnement doit être rapporté en partie aux inſtincts naturels. La coutume, la tradition, la diſcipline s'en ſont mêlees, mais le naturel eſt cauſe que la coutume s'eſt tournée plus generalement du bon côté ſur ces devoirs. *Le naturel* eſt encore cauſe que *la tradition* de l'exiſtence de Dieu eſt venue. Or la na-

Les inſtincts ſuppléent dans la Morale la difficulté des raiſonnements, qui ne ſautent pas aux yeux;

& c'eſt pour cela que generalement on eſt d'accord en fait de Morale.

CHAP. II. ture donne à l'homme & même à la plûpart des animaux de l'affection & de la douceur pour ceux de leur eſpece. Le Tigre même *parcit cognatis maculis:* d'ou vient ce bon mot d'un juriſconſulte Romain, *quia inter omnes homines natura cognationem conſtituit, inde hominem homini inſidiari nefas eſſe.* Il n'y a presque que les araignées qui faſſent exception & qui s'entremangent jusqu'à ce point que la femelle devore le mâle après en avoir joui. Apres cet inſtinct general de *societé*, qui ſe peut appeller *philanthropie* dans l'homme, il y en a de plus particuliers, come l'affection entre le mâle & la femelle, l'amour que les peres & les meres portent à leurs enfans, que les Grecs appellent στοργὴν, & autres inclinations ſemblables, qui font ce droit naturel ou cette image de droit plûtot, que ſelon les juris conſultes Romains la Nature a enſeigné aux animaux. Mais dans l'homme particuliérement il ſe trouve un certain ſoin de la dignité & de la convenance, qui porte à cacher les choſes, qui nous rabbaiſſent, à menager la pudeur, à avoir de la repugnance pour des inceſtes, à enſevelir les cadavres, à ne point manger des hommes du tout ni des bêtes vivantes. On eſt porté encore à avoir ſoin de ſa reputation, même au delà du beſoin & de la vie; à être ſujet à des remords de la conſcience & à ſentir ces *laniatus & ictus* ces tortures & ces genes, dont parle Tacite apres Platon; outre la crainte d'un avenir & d'une puiſſance ſupréme, qui vient encore aſſez naturellement. Il y a de la realité en tout cela; mais dans le fond ces impreſſions quelques naturelles qu'elles puiſſent être, ne ſont que des aides à la raiſon & des indices du conſeil de la nature. La coutume, l'education, la tradition, la raiſon y contribuent beaucoup; mais la nature humaine ne laiſſe pas d'y avoir part. Il eſt vrai que ſans la raiſon ces aides ne ſuffiroient pas pour donner une certitude entiere à la morale. Enfin nierat-on, que l'homme ne ſoit porté naturellement, par exemple, à s'éloigner des choſes vilaines, ſous prétexte qu'on trouve des gens, qui aiment à ne parler que d'ordures, qu' il y en a même dont le genre de vie les engage à manier des excremens, & qu'il y a des peuples de Boutan ou ceux du Roy paſſent pour quelque choſe d'aromatique. Je m'imagine que vous étes, Monſieur, de mon ſentiment dans le fonds à l'egard de ces inſtincts naturels pour le bien honnete; quoique vous dirés peut étre comme vous avés dit à l'egard de l'inſtinct, qui porte à la felicité, que ces impreſſions ne ſont pas des verités innées. Mais j'ai deja répondu que tout ſentiment eſt la perception d'une verité, & que le ſentiment naturel l'eſt d'une verité innée, mais bien ſouvent confuſe, comme ſont les expe-

Dans l'homme il y a l'inſtinct de la ſociété,

de l'amour conjugal, de l'amour paternel

& de la dignité

de la reputation

de la conſcience

& de la crainte d'un avenir,

qui tous ſont des aides à la raiſon.

Tout ſentiment eſt la perception d'une verité.

experiences des ſens externes: ainſi on peut diſtinguer les *verités innées* d'avec la *lumiere naturelle* (qui ne contient que de diſtinctement connoiſſables) comme le genre doit être diſtingué de ſon eſpece, puisque *les verités innées* comprennent tant *les inſtincts* que *la lumiere naturelle*. CHAP. II.

§. 11. *PHILAL.* Une perſonne qui connoitroit les bornes naturelles du juſte & de l'injuſte, & ne laiſſeroit pas de les confondre enſemble, ne pourroit être regardée que comme l'ennemi declaré du repos & du bonheur de la ſocieté, dont il fait partie. Mais les hommes les confondent à tout moment, donc il ne les connoiſſent point.

THEOPH. C'eſt prendre les choſes un peu trop theoriquement. Il arrive tous les jours que les hommes agiſſent contre leur connoiſſances en ſe les cachant à eux mêmes, lorsqu'ils tournent l'eſprit ailleurs pour ſuivre leur paſſions: ſans cela nous ne verrions pas les gens manger & boire de ce qu'ils ſavent leur devoir cauſer des maladies & même la mort; Ils ne negligeroient pas leur affaires; Ils ne feroient pas ce que des nations entieres ont fait à certains égards. L'avenir & le raiſonnement frappent rarement autant que le preſent & les ſens. Cet Italien le ſavoit bien, qui devant être mis à la torture ſe propoſa d'avoir continuellement le gibet en vue pendant les tourmens pour y reſiſter, & on l'entendit dire quelque fois: *Jo ti vedo;* ce qu'il expliqua enſuite quand il fut échappé. A moins de prendre une ferme reſolution d'enviſager le vrai bien & le vrai mal, pour les ſuivre ou les eviter, on ſe trouve emporté & il arrive encore par rapport aux beſoins les plus importans de cette vie, ce qui arrive par rapport au paradis & à l'enfer chez ceux-la même qui les croyent le plus: *On neglige quelquefois l'avenir pour le preſent.*

Cantantur hæc, laudantur hæc,
Diuntur, audiuntur.
Scribuntur hæc, leguntur hæc,
Et lecta negliguntur.

PHILAL. Tout principe, qu'on ſuppoſe inné, ne peut qu'être connû d'un chacun comme juſte & avantageux.

THEOPH. C'eſt toujours revenir à cette ſuppoſition que j'ai refutée tant de fois, que toute verité innée eſt connue toujours & de tous.

CHAP. II. §. 12. *PHILAL.* Mais une permiſſion publique de violer la loi, prouve que cette loi n'eſt pas innée: par exemple la loi d'aimer & de conſerver les enfans a eté violée chez les anciens lorsqu'ils ont permis de les expoſer.

Les loix qui permettent des actions, qui ſont contre le droit naturel, ne prouvent que ce, que le legislateur a mal lû les caracteres de la nature.

THEOPH. Cette violation ſuppoſée, il s'enſuit ſeulement qu'on n'a pas bien lû ces caracteres de la nature, gravés dans nos ames mais quelques fois aſſez enveloppés par nos desordres; outre que pour voir la neceſſité des devoirs d'une maniere invincible, il en faut enviſager la demonſtration, ce qui n'eſt pas fort ordinaire. Si la Geometrie s'oppoſoit autant à nos paſſions & à nos interêts préſens que la Morale, nous ne la conteſterions & ne la violerions gueres moins, malgre toutes les demonſtrations d'Euclide & d'Archimede, qu'on traiteroit de reveries, & croiroit pleines de paralogismes; & Joſeph Scaliger, Hobbes & autres, qui ont écrit contre Euclide & Archimede, ne ſe trouveroient point ſi peu accompagnés qu'ils le ſont. Ce n'étoit que la paſſion de la gloire, que ces auteurs croyoient trouver dans la quadrature du cercle & autres problemes difficiles, qui ait pu aveugler jusqu' à un tel point des perſonnes d'un ſi grand merite. Et ſi d'autres avoient le même interêt ils en uſeroient de même.

PHILAL. Tout devoir emporte l'idée de loi, & une loi ne ſauroit être, comme on ſuppoſe, ſans un *legislateur*, qui l'ait préſcrite, ou ſans recompenſe & ſans peine.

THEOPH. Il y peut avoir des *recompenſes & des peines naturelles* ſans legislateur; l'intemperance par exemple eſt punie par des maladies. Cependant comme elle ne nuit pas à tous d'abord, j'avoue qu'il n'y a gueres de précepte, à qui on ſeroit obligé indiſpenſablement, s'il n'y avoit pas un Dieu, qui ne laiſſe aucun crime ſans chatiment, ni aucune bonne action ſans recompenſe.

PHILAL. Il faut donc que les idées d'un Dieu & d'un vie à venir ſoyent auſſi innées.

THEOPH. J'en demeure d'accord dans le ſens que j'ai expliqué.

PHI-

PHILAL. Mais ces idées ſont ſi eloignées d'être gravées naturellement dans l'eſprit de tous les hommes, qu'elles ne paroiſſent pas même fort claires & fort diſtinctes dans l'eſprit de pluſieurs hommes d'etude, & qui font profeſſion d'examiner les choſes avec quelque exactitude: tant il s'en faut, qu'elles ſoyent connuës de toute creature humaine. CHAP. II.

THEOPH. C'eſt encore revenir à la même ſuppoſition, qui pretend que ce qui n'eſt point connu n'eſt point inné, que j'ai pourtant refutée tant de fois. Ce qui eſt inné n'eſt pas d'abord connu clairement & diſtinctement pour cela: il faut ſouvent beaucoup d'attention & d'ordre pour s'en appercevoir, les gens d'etude n'en apportent pas toujours & toute creature humaine encore moins.

§. 13. *PHILAL.* Mais ſi les hommes peuvent ignorer ou revoquer en doute ce qui eſt inné, c'eſt en vain qu'on nous parle de principes innés, & qu'on en prétend faire voir la neceſſité; bien loin qu'ils puiſſent ſervir à nous inſtruire de la verité & de la certitude des choſes, comme on le pretend, nous nous trouverions dans le méme état d'incertitude avec ces principes, que s'ils n'étoient point en nous.

THEOPH. On ne peut point revoquer en doute tous les principes innés. Vous en étes demeuré d'accord, Monſieur, à l'egard des identiques ou du principe de contradiction, avouant qu'il y a des principes inconteſtables, quoique vous ne les reconnoiſſiés point alors comme innés; mais il ne s'en ſuit point, que tout ce qui eſt inné & lié neceſſairement avec ces principes innés ſoit auſſi d'abord d'une evidence indubitable.

PHILAL. Perſonne n'a encore entrepris, que je ſache, de nous donner un catalogue exact de ces principes.

THEOPH. Mais nous a-t-on donné jusqu'ici un catalogue plein & exact des axiomes de Geometrie?

§. 15. *PHILAL.* Milord Herbert a voulû marquer quelques uns de ces principes, qui ſont: 1. qu'il y a un Dieu ſuprême. 2. qu'il doit étre ſervi. 3. que la vertu jointe avec la pieté eſt le meilleur culte. 4. qu'il faut ſe repentir de ſes pechés. 5. qu'il y a des peines & des

CHAP. II. recompenſes aprés cette vie. Je tombe d'accord que ce ſont là des veritès evidentes & d'une telle nature qu'étant bien expliquées une creature raiſonnable ne peut gueres eviter d'y donner ſon conſentement. Mais nos amis diſent, qu'il s'en faut beaucoup que ce ne ſoient autant d'impreſſions innées. Et ſi ces cinq propoſitions ſont des notions communes, gravées dans nos ames par le doigt de Dieu, il y en a beaucoup d'autres, qu'on doit auſſi mettre de ce rang.

Toutes les veritès neceſſaires ſont innées.

THEOPH. J'en demeure d'accord, Monſieur, car je prends toutes les *veritès neceſſaires* pour innées, & j'y joins même les *inſtinéts*. Mais je vous avouë que ces cinq propoſitions ne ſont point des principes innés; car je tiens qu'on peut & qu'on doit les prouver.

§. 18. *PHILAL.* Dans la propoſition troiſiéme, que la vertu eſt le culte le plus agreable à Dieu, il eſt obſcur ce qu'on entend par la *vertu*. Si on l'entend dans le ſens, qu'on lui donne le plus communement, je veux dire de ce qui paſſe pour louable ſelon les differentes opinions, qui regnent en divers païs, tant s'en faut que cette propoſition ſoit evidente, qu'elle n'eſt pas même veritable. Que ſi on appelle *vertu* les actions, qui ſont conformes à la volonté de Dieu, ce ſera preſque *idem per idem*, & la propoſition ne nous apprendra pas grande choſe; car elle voudra dire ſeulement, que Dieu a pour agreable ce qui eſt conforme à ſa volonté. Il en eſt de même de la notion du *peché* dans la quatriéme propoſition.

La vertu ne depend pas des opinions;

THEOPH. Je ne me ſouviens pas d'avoir remarqué, qu'on prenne communement la vertu pour quelque choſe qui depende des opinions; au moins les Philoſophes ne le font pas. Il eſt vrai que le nom de vertu depend de l'opinion de ceux, qui le donnent à de differentes habitudes ou actions, ſelon qu'ils jugent bien ou mal & font uſage de leur raiſon; mais tous conviennent aſſés de la notion de la vertu en general, quoiqu'ils different dans l'application. Selon Ariſtote & pluſieurs autres la *vertu* eſt une habitude de moderer les paſſions par la raiſon, & encore plus ſimplement une habitude d'agir ſuivant la raiſon. Et cela ne peut manquer d'être agreable à celui qui eſt la ſupréme & derniere raiſon des choſes, à qui rien n'eſt indifferent & les actions des creatures raiſonnables moins que toutes les autres.

Elle eſt une habitude d'agir ſuivant la raiſon.

§. 20.

§. 20. *PHILAL.* On a coutume de dire, que les coutumes, l'education & les opinions generales de ceux, avec qui on converſe, peuvent obſcurcir ces principes de morale, qu'on ſuppoſe innés. Mais ſi cette reponſe eſt bonne, elle aneantit la preuve qu'on pretend tirer du conſentement univerſel. Le raiſonnement de bien des gens ſe reduit a ceci: Les Principes que les gens de bon ſens reconnoiſſent, ſont innés: Nous & ceux de nôtre parti ſommes des gens de bon ſens: donc nos principes ſont innés. Plaiſante maniere de raiſonner, qui va tout droit à l'infalibilité! CHAP. II.

THEOPH. Pour moi je me ſers du conſentement univerſel, non pas comme d'une preuve principale, mais comme d'une confirmation: car les verités innées, priſes pour la *lumiere naturelle* de la raiſon, portent leurs caracteres avec elles comme la Geometrie, car elles ſont envelopées dans les principes immediats, que vous reconnoiſſés vous même pour inconteſtables. Mais j'avouë qu'il eſt plus difficile de demeler les *inſtincts*, & quelques autres habitudes naturelles d'avec les coutumes, quoique cela ſe puiſſe pourtant, ce ſemble, le plus ſouvent. Au reſte il me paroit que les peuples, qui ont cultivé leur eſprit, ont quelque ſujet de s'attribuer l'uſage du bon ſens préferablement aux barbares, puiſqu'en les domptant ſi aiſément presque comme des bêtes ils montrent aſſés leur ſuperiorité. Si on n'en peut pas toujours venir à bout, c'eſt qu'encore comme les bêtes ils ſe ſauvent dans les epaiſſes forêts, où il eſt difficile de les forcer & le jeu ne vaut pas la chandelle. C'eſt un avantage ſans doute d'avoir cultivé l'eſprit, & s'il eſt permis de parler pour la barbarie contre la culture, on aura auſſi le droit d'attaquer la raiſon en faveur des bêtes & de prendre ſerieuſement les ſaillies ſpirituelles de Mr. Despreaux dans une de ſes Satyres, où, pour conteſter à l'homme ſa prérogative ſur les animaux, il demande, ſi

L'ours a peur du paſſant ou le paſſant de l'ours?
Et ſi par un edit des paſtres de Lybie
Les Lions vuideroient les parcs de Numidie. &c.

Cependant il faut avouër, qu'il y a des points importans, où les barbares nous paſſent, ſour tout à l'egard de la vigueur du corps; & a l'egard de l'ame même on peut dire qu'a certains egards leur morale pratique eſt meilleure que la nôtre, parcequ'ils n'ont point l'avarice d'amaſſer, ni l'ambition de dominer. Et on peut même ajouter que la con-

CHAP. II. converſation des Chrêtiens les à rendûs pires en bien des choſes On leur à appris l'ivrognerie (en leur apportant de l'eau de vie) les juremens, les blasphemes & d'autres vices, qui leur etoient peu connus. Il y a chez nous plus de bien & plus de mal que chez eux: Un mechant Européen eſt plus mechant qu'un ſauvage: il rafine ſur le mal. Cependant rien n'empecheroit les hommes d'unir les avantages, que la nature donne à ces peuples, avec ceux que nous donne la raiſon.

PHILAL. Mais que repondrés vous, Monſieur, à ce dilemme d'un de mes amis? Je voudrois bien, dit-il, que les partiſans des idées innées me diſſent: ſi ces principes peuvent ou ne peuvent pas être effacés par l'education & la coûtume? S'ils ne peuvent l'être, nous devons les trouver dans tous les hommes, & il faut qu'ils paroiſſent clairement dans l'eſprit de chaque homme en particulier. S'ils peuvent être alterés par des notions étrangeres, ils doivent paroitre plus diſtinctement & avec plus d'éclat lorsqu'ils ſont plus prés de leur ſource, je veux dire dans les enfans & les ignorans, ſur qui les opinions étrangeres ont fait le moins d'impreſſion. Qu'ils prennent tel parti qu'ils voudront, ils verront clairement, dit-il, qu'il eſt démenti par des faits conſtans & par une continuelle experience.

Les Idées innées ne ſauroient être effacées; elles ſont obſcurcies dans tous les hommes.

THEOPH. Je m'étonne que vôtre habile ami aît confondû *obſcurcir* & *effacer*, comme on confond dans vôtre parti *n'être point* & *ne point paroître*. Les idées & verités innées ne ſauroient être effacées, mais elles ſont obſcurcies dans tous les hommes (comme ils ſont preſentement) par leur penchant vers les beſoins du corps, & ſouvent encore plus par les mauvaiſes coutumes ſurvenües. Ces caractéres de lumiere interne ſeroient toujours éclatans dans l'entendement & donneroient de la chaleur dans la volonté, ſi les perceptions confuſes des ſens ne s'emparoient de nôtre attention. C'eſt le combat, dont la Sainte Ecriture ne parle pas moins que la Philoſophie ancienne & moderne.

PHILAL. Ainſi donc nous nous trouvons dans des tenebres auſſi épaiſſes & dans une auſſi grande incertitude que s'il n'y avoit point de ſemblables lumieres.

THE-

THEOPH. A Dieu ne plaise; nous n'aurions ni sciences, ni loix, & nous n'aurions pas même de la raison. CHAP. II.

§. 21. 22. &c. *PHILAL.* J'espere que vous conviendrés au moins de la force des préjugés, qui font souvent passer pour naturel, ce qui est venu des mauvais enseignemens, ou les enfans ont été exposés, & des mauvaises coutumes, que l'education & la conversation leur ont données.

THEOPH. J'avoüe que l'excellent Auteur que vous suivés dit de fort belles choses là dessus & qui ont leur prix si on les prend comme il faut, mais je ne crois pas qu'elles soient contraires à la doctrine bien prise du naturel ou des verités innées. Et je m'assure qu'il ne voudra pas étendre ses remarques trop loin; car je suis également persuadé, & que bien des opinions passent pour des verités qui ne sont que des effets de la coutume & de la credulité, & qu'il y en a bien aussi, que certains Philosophes voudroient faire passer pour des préjugés, qui sont pourtant fondées dans la droite raison & dans la nature. Il y a autant ou plus de sujet de se garder de ceux, qui par ambition le plus souvent prétendent innover, que de se défier des impressions anciennes. Et après avoir assés medité sur l'ancien & sur le nouveau, j'ai trouvé que la plûpart des doctrines reçûes peuvent souffrir un bon sens. De sorte que je voudrois que les hommes d'esprit cherchassent dequoi satisfaire à leur ambition, en s'occupant plûtôt à bâtir & à avancer qu'à reculer & à détruire. Et je souhaterois qu'on ressemblât plûtôt aux Romains qui faisoient des beaux ouvrages publics, qu'à ce Roy Vandale, à qui sa mere recommanda que ne pouvant pas esperer la gloire d'égaler ces grands bâtimens, il en cherchât à les détruire.

Il y a des opinions, qui passent pour des verités, & qui ne sont que des effets de la coutume & de la credulité; on prend d'autres pour des préjugés, qui sont fondées dans la raison & dans la nature.

PHILAL. Le but des habiles gens qui ont combattu les verités innées, a été d'empêcher que sous ce beau nom on ne fasse passer des préjugés & cherche à couvrir sa paresse.

THEOPH. Nous sommes d'accord sur ce point, car bien loin que j'approuve qu'on se fasse des principes douteux, je voudrois moi qu'on cherchât jusqu'à la demonstration des Axiomes d'Euclide, comme quelques Anciens ont fait aussi. Et lorsqu'on demande le moyen de connoitre & d'examiner les principes innés, je répond suivant ce que j'ai

CHAP. II. dit ci deſſus, qu'excepté les inſtincts dont la raiſon eſt inconnuë, il faut tacher de les reduire aux premiers principes, c'eſt à dire, aux Axiomes identiques ou immediats par le moyen des définitions, qui ne ſont autre choſe qu'une expoſition diſtincte des idées. Je ne doute pas même que vos amis, contraires jusqu'ici aux verités innées n'approuvent cette methode, qui paroit conforme à leur but principal.

CHAPITRE III.

Autres conſiderations touchant les principes innés, tant ceux qui regardent la ſpeculation, que ceux qui appartiennent à la pratique.

§. 3. *PHILAL.* Vous voulés qu'on reduiſe les verités aux premiers principes, & je vous avouë que s'il y a quelque principe, c'eſt ſans contredit celui ci: *il eſt impoſſible qu'une choſe ſoit & ne ſoit pas en même tems.* Cependant il paroit difficile de ſoutenir qu'il eſt inné, puisqu'il faut ſe perſuader en même tems que les idées d'impoſſibilité & d'identité ſont innées.

THEOPH. Il faut bien que ceux, qui ſont pour les verités innées, ſoutiennent & ſoient perſuadés, que ces idées le ſont auſſi; & j'avoue que je ſuis de leur avis. L'idée de *l'être*, du *poſſible*, du *même*, ſont ſi bien innées, qu'elles entrent dans toutes nos penſées & raiſonnemens, & je les regarde comme des choſes eſſentielles à nôtre eſprit; mais j'ai deja dit, qu'on n'y fait pas toujours une attention particuliere & qu'on ne les démêle qu'avec le tems. J'ai dit encore que nous ſommes, pour ainſi dire, innés à nous mêmes, & puis que nous ſommes des êtres, l'etre nous eſt inné; & la connoiſſance de l'etre eſt enveloppée dans celle que nous avons de nous mêmes. Il y a quelque choſe d'approchant en d'autres notions generales.

§. 4. *PHILAL.* Si l'idée de *l'identité* eſt naturelle, & *par conſequent* ſi evidente & ſi preſente à l'eſprit que nous devions la connoitre des

des le berceau, je voudrois bien, qu'un enfant de 7 ans & même un homme de 70 ans me dit, ſi un homme, qui eſt une creature compoſee de corps & d'ame, eſt le même lorsque ſon corps eſt changé, & ſi, ſuppoſé la Metempſychoſe, Euphorbe ſeroit le même que Pythagore. Chap. III.

THEOPH. J'ai aſſés dit que ce qui nous eſt naturel, ne nous eſt pas connu pour cela des le berceau; & même une idée nous peut être connuë, ſans que nous puiſſions decider d'abord toutes les queſtions qu'on peut former là deſſus. C'eſt comme ſi quelcun prétendoit qu'un enfant ne ſauroit connoitre ce que c'eſt que le quarré & ſa diagonale, parcequ'il aura de la peine à connoitre que la diagonale eſt incommenſurable avec le côté du quarré. Pour ce qui eſt de la queſtion en elle même, elle me paroit demonſtrativement reſoluë par la doctrine des Monades, que j'ai miſe ailleurs dans ſon jour, & nous parlerons plus amplement de cette matiére dans la ſuite.

§. 6. *PHILAL.* Je vois bien que je vous objecterois en vain, que l'Axiome qui porte que *le tout eſt plus grand que ſa partie* n'eſt point inné, ſous prétexte que les idées du tout & de la partie ſont rélatives, dependant de celles du nombre & de l'étenduë: puisque vous ſoutiendrés apparemment, qu'il y a des idées innées reſpectives & que celles des nombres & de l'éntenduë ſont innées auſſi.

THEOPH. Vous avés raiſon, & même je crois plûtôt que l'idée de l'étenduë eſt poſterieure à celle du tout & de la partie.

§. 7. *PHILAL.* Que dites vous de la verité que Dieu doit être adoré, eſt elle innée?

THEOPH. Je crois que le devoir d'adorer Dieu porte, que dans les occaſions on doit marquer qu'on l'honore au delà de tout autre objet, & que c'eſt une conſequence neceſſaire de ſon idée & de ſon exiſtence; ce qui ſignifie chez moy, que cette verité eſt innée?

§. 8. *PHILAL.* Mais les Athées ſemblent prouver par leur exemple, que l'Idée de Dieu n'eſt point innée. Et ſans parler de ceux dont les anciens ont fait mention, n'ai'on pas decouvert des nations entiéres,

CHAP. III. qui n'avoient aucune idée de Dieu, ni des noms pour marquer Dieu & l'ame; comme à la Baye de Soldanie, dans le Bresil, dans les Isles Caribes, dans le Paraguay.

THEOPH. Feu Mr. Fabritius, Theologien celebre de Heidelberg, a fait une Apologie du genre humain, pour le purger de l'imputade l'Atheisme. C'étoit un auteur de beaucoup d'exactitude & fort au dessus de bien de préjugés; cependant je ne prétens point entrer dans cette discussion des faits. Je veux que des peuples entiers n'ayent jamais pensé à la substance supreme, ni à ce que c'est que l'ame. Et je me souviens, que lorsqu'on voulut à ma priere, favorisée par l'illustre Mr. Witsen, m'obtenir en Hollande une version de l'oraison dominicale dans la langue de Barantola, on fut arreté a cet endroit: *ton nom soit sanctifié*, parcequ'on ne pouvoit point faire entendre aux Barantolois ce que vouloit dire *saint*. Je me souviens aussi que dans le *credo*, fait pour les *Hottentots*, on fut obligé d'exprimer le *Saint Esprit* par des mots du païs, qui signifient un vent doux & agreable (ce qui n'étoit pas sans raison) car nos mots Grecs & Latins πνεῦμα, *anima*, *spiritus*, ne signifient originairement que l'air ou vent, qu'on respire, comme une des plus subtiles choses, qui nous soit connue par les sens: & on commance par les sens pour mener peu à peu les hommes à ce qui est au dessus des sens. Cependant toute cette difficulté qu'on trouve a parvenir aux connoissances abstraites ne fait rien contre les connoissances innées. Il y a des peuples, qui n'ont aucun mot, qui reponde a celui d'*Etre;* est ce qu'on doute qu'ils ne savent pas ce que c'est que d'*Etre*, quoiqu'ils n'y pensent gueres à part? Au reste je trouve si beau & si a mon gré ce que j'ay lû chez nôtre excellent Auteur sur l'idée de Dieu (Essai sur l'entendement livr. 1. ch. 3. §. 9.) que je ne saurois m'empecher de le rapporter. Le voici: *Les hommes ne sauroient gueres eviter, d'avoir quelque espece d'idée des choses, dont ceux avec qui ils conversent ont souvent occasion de les entretenir sous certains noms, & si c'est une chose qui emporte avec elle l'idée d'excellence, de grandeur, ou de quelque qualité extraordinaire, qui interesse par quelque endroit & qui s'imprime dans l'esprit sous l'idée d'une puissance absolue & irresistible, qu'on ne puisse s'empecher de craindre* (j'ajoute: & sous l'idee d'une grandissime bonté, qu'on ne sauroit s'empecher d'aimer) *une telle idee doit suivant toutes les apparences faire de plus fortes impressions & se repandre plus loin qu'aucune autre: sur tout, si c'est une idée qui s'accorde avec les plus simples lumie-*

Il y a des peuples entiers, qui n'ont pas d'Idée de l'être suprême & de l'ame.

Les Barantolois manquent de mot pour exprimer l'Idée de sainteté; autre exemple des Hottentots.

lumieres de la raiſon & qui decoule naturellement de chaque partie de nos connoiſſances. Or telle eſt l'idée de Dieu, car les marques eclatantes d'une ſageſſe & d'une puiſſance extraordinaire paroiſſent ſi viſiblement dans tous les ouvrages de la creation, que toute creature raiſonnable, qui voudra y faire reflexion, ne ſauroit manquer de decouvrir l'auteur de toutes ces merveilles: & l'impreſſion, que la decouverte d'un tel être doit faire naturellement ſur l'ame de tous ceux qui en ont entendu parler une ſeule fois, eſt ſi grande & entraine avec elle des penſees d'un ſi grand poids & ſi propres à ſe repandre dans le monde, qu'il me paroit tout a fait étrange qu'il ſe puiſſe trouver ſur la terre une nation entiere d'hommes aſſez ſtupides pour n'avoir aucune idée de Dieu. Cela dis-je me ſemble auſſi ſurprenant que d'imaginer des hommes, qui n'auroient aucune idée des nombres ou du feu. Je voudrois qu'il me fut toujours permis de copier mot à mot quantité d'autres excellens endroits de notre auteur, que nous ſommes obligés de paſſer. Je dirai ſeulement ici, que cet auteur, parlant *des plus ſimples lumieres de la raiſon,* qui s'accordent avec l'idée de Dieu, & de ce qui en decoule naturellement, ne paroit gueres s'eloigner de mon ſens ſur les verités innées; & ſur ce, qu'il lui paroit auſſi étrange, qu'il y ait des hommes ſans aucune idée de Dieu, qu'il ſeroit ſurprenant de trouver des hommes, qui n'auroient aucune idée des nombres ou du feu, je remarquerai que les habitans des Isles Marianes, à qui on a donné le nom de la Reine d'Eſpagne, qui y a favoriſé les miſſions, n'avoient aucune connoiſſance du feu lorsqu'on les découvrit, comme il paroit par la relation que le R. P. Gobien Jeſuite François, chargé du ſoin des miſſions eloignées, a donnée au public & m'a envoyée. CHAP. III.

§. 16. *PHILAL.* Si l'on a droit de conclure, que l'idée de Dieu eſt innée, de ce que tous les gens ſages ont eu cette idée, la vertu doit auſſi etre innée parceque les gens ſages en ont toujours eu une veritable idée.

THEOPH. Non pas la vertu, mais l'idée de la vertu eſt innée, & peut etre ne voulés vous que cela.

PHILAL. Il eſt auſſi certain qu'il y a un Dieu, qu'il eſt certain que les angles oppoſés, qui ſe font par l'interſection de deux lignes droites, ſont egaux. Et il n'y eût jamais de creature raiſonnable, qui ſe ſoit appliquée ſincerement à examiner la verité de ces deux propoſitions, qui

CHAP. II. ait manqué d'y donner son consentement. Cependant il est hors de doute, qu'il y a bien des hommes, qui n'ayant point tourné leurs pensées de ce coté-là, ignorent egalement ces deux verités.

THEOPH. Je l'avoue, mais cela n'empeche point qu'elles ne soyent *innées*, c'est à dire qu'on ne les puisse trouver en soi.

§. 18. *PHILAL.* Il seroit encore avantageux d'avoir une idée innée de la *substance;* mais il se trouve que nous ne l'avons, ni innée, ni acquise, puisque nous ne l'avons ni par la sensation, ni par la reflexion.

THEOPH. Je suis d'opinion, que la reflexion suffit, pour trouver l'idée de la substance en nous memes, qui sommes des substances. Et cette notion est des plus importantes. Mais nous en parlerons peut-étre plus amplement dans la suite de notre conference.

§. 20. *PHILAL.* S'il y a des idées innées, qui soyent dans l'esprit, sans que l'esprit y pense actuellement, il faut du moins qu'elles soyent dans la memoire, d'où elles doivent etre tirées par voye de *Reminiscence*, c'est à dire, étre connues lorsqu'on en rappelle le souvenir, comme autant de perceptions, qui ont eté auparavant dans l'ame, à moins que la reminiscence ne puisse subsister sans reminiscence. Car cette persuasion, où l'on est interieurement, qu'une telle idée a eté auparavant dans nôtre esprit, est proprement ce qui distingue la reminiscence de toute autre voye de penser.

Les Idées innées ne sont que des habitudes.

THEOPH. Pour que les connoissances, idées ou verités soyent dans nôtre esprit, il n'est point necessaire que nous y ayons jamais pensé actuellement; ce ne sont que des habitudes naturelles, c'est à dire des dispositions & attitudes actives & passives & plus que *Tabula rasa.* Il est vrai cependant, que les Platoniciens croyoient que nous avions deja pensé actuellement à ce que nous retrouvons en nous; & pour les refuter, il ne suffit pas de dire que nous ne nous en souvenons point, car il est sûr qu'une infinité de pensées nous revient, que nous avons oublié d'avoir eues. Il est arrivé, qu'un homme a cru faire un vers nouveau, qu'il s'est trouvé avoir lû mot pour mot long tems auparavant dans quelque ancien Poete. Et souvent nous avons une facilité non commune, de concevoir cer-

Exemples surprenans de la

reminiſcence priſe dans le ſens des Platoniciens.

certaines choſes, parceque nous les avons conçues autrefois, ſans que nous nous en ſouveniens. Il ſe peut qu'un enfant, devenù aveugle, oublie d'avoir jamais vû la lumiere & les couleurs, comme il arriva à l'âge de deux ans & demi par la petite verole au celebre Ulric Schönberg, natif de Weide au haut Palatinat, qui mourut à Königsberg en Pruſſe en 1649. où il avoit enſeigné la Philoſophie & les Matematiques avec l'admiration de tout le monde. Il ſe peut auſſi qu'il reſte à un tel homme des effets des anciennes impreſſions, ſans qu'il s'en ſouvienne. Je crois que les ſonges nous renouvellent ſouvent ainſi d'anciennes penſées. Jules Scaliger, ayant celebre en vers les hommes illuſtres de Verone, un certain ſoi diſant Brugnolus, Bavarois d'origine mais depuis établi à Verone, lui parût en ſonge & ſe plaignit d'avoir été oublié. Jules Scaliger ne ſe ſouvenant pas d'en avoir ouï parler auparavant, ne laiſſa point de faire des vers Elegiaques à ſon honneur ſur ce ſonge. Enfin le fils Joſeph Scaliger, paſſant en Italie, apprit plus particulierement, qu'il y avoit eu autrefois à Verone un celebre Grammairien ou Critique ſavant de ce nom, qui avoit contribué au retabliſſement des belles lettres en Italie. Cette hiſtoire ſe trouve dans les Poeſies de Scaliger le pere avec l'Elegie, & dans les lettres du fils. On les rapporte auſſi dans les Scaligerana, qu'on à receuilli des converſations de Joſeph Scaliger. Il y a bien de l'apparence, que Jules Scaliger avoit ſû quelque choſe de Brugnol, dont il ne ſe ſouvenoit plus, & que le ſonge fût en partie le renouvellement d'une ancienne idée, quoiqu'il n'y ait pas eu cette *reminiſcence* proprement appellee ainſi, qui nous fait connoitre que nous avons deja eu cette même idée; du moins je ne vois aucune neceſſité, qui nous oblige d'aſſurer, qu'il ne reſte aucune trace d'une perception quand il n'y en a pas aſſés pour ſe ſouvenir qu'on l'a eue.

§. 24. *PHILAL.* Il faut que je reconnoiſſe que vous repondés aſſés naturellement aux difficultés, que nous avons formées contre les veritès innées. Peut-être auſſi que nos auteurs ne les combattent point dans le ſens, que vous lés ſoutenés. Ainſi je reviens ſeulement à vous dire Monſieur, qu'on a eu quelque ſujet de craindre, que l'opinion des veritès innées ne ſervit de prétexte aux parreſſeux, de s'exemter de la peine des recherches, & donnat la commodité aux docteurs & aux maitres, de poſer pour *principe*, que les principes ne doivent pas être mis en queſtion.

THE-

CHAP. III. *THEOPH.* J'ai deja dit, que ſi c'eſt là le deſſein de vos amis, de conſeiller qu'on cherche les preuves des verités, qui en peuvent recevoir, ſans diſtinguer ſi elles ſont innées ou non, nous ſommes entierement d'accord; & l'opinion des verités innées, de la maniere que je les prend, n'en doit detourner perſonne, car outre qu'on fait bien, de chercher la raiſon des inſtincts, c'eſt une de mes grandes maximes, qu'il eſt bon de chercher les demonſtrations des *Axiomes* mêmes, & je me ſouviens qu'à Paris, lorsqu'on ſe moquoit de feu M. Roberval deja vieux, parcequ'il vouloit demontrer ceux d'Euclide à l'exemple d'Appollonius & de Proclus, je fis voir l'utilité de cette recherche. Pour ce qui eſt du principe de ceux, qui diſent, qu'il ne faut point diſputer contre celui qui nie les principes, il n'a lieu entierement qu'a l'egard de ces principes qui ne ſauroient recevoir ni doute ni preuve. Il eſt vrai que pour eviter les ſcandales & les deſordres, on peut faire des reglemens à l'egard des diſputes publiques & de quelques autres conferences, en vertu desquels il ſoit defendû de mettre en conteſtation certaines verités établies. Mais c'eſt plutôt un point de police que de philoſophie.

NOUVEAUX ESSAIS SUR L'ENTENDEMENT HUMAIN.

LIVRE SECOND

DES IDEES.

CHAPITRE I.

Où l'on traite des Idées en general, & où l'on examine par occaſion, ſi l'ame de l'homme penſe toujours.

§. 1.

PHILALETHE. Aprés avoir examiné, ſi les Idées ſont innées, conſiderons leur nature & leur differences. N'eſt il pas vrai, que l'Idée eſt l'objêt de la penſée?

THEOPHILE. Je l'avoue, pourvû que vous ajoutiés, que c'eſt un objêt immediat interne, & que cet objêt eſt une expreſſion de la nature

Les Idées ſont des objêts immediats interne.

CHAP. I. ou des qualités des choſes. Si l'Idée étoit la *forme* de la penſée, elle naitroit & ceſſeroit avec les penſées actuelles, qui y repondent; mais en étant l'objèt elle pourra être anterieure & poſterieure aux penſées. Les objets externes ſenſibles ne ſont que *mediats*, parcequ'ils ne ſauroient agir immediatement ſur l'amè. Dieu ſeul eſt l'objet *externe immediat*. On pourroit dire, que l'ame même eſt ſon objèt immediat *interne*; mais c'eſt entant qu'elle contient les Idées, ou ce qui repond aux choſes, car l'ame eſt un petit monde, où les Idées diſtinctes ſont une repréſentation de Dieu & où les confuſes ſont une repréſentation de l'univers.

nes de l'ame; & non pas les formes des penſées.

§. 2. *PHILAL.* Nos Meſſieurs, qui ſuppoſent qu'au commancement l'ame eſt une *Table raſe*, vuide de tous caracteres & ſans aucune Idée, demandent comment elle vient à recevoir des Idées & par quel moyen elle en acquiert cette prodigieuſe quantité? A cela ils repondent en un mot: *de l'experience.*

La table raſe eſt une fiction.

THEOPH. Cette Table raſe, dont on parle tant, n'eſt à mon avis qu'une fiction, que la nature ne ſouffre point & qui n'eſt fondée que dans les notions incomplettes des Philoſophes, comme le vuide, les atomes, & le repos, ou abſolû ou reſpectif de deux parties d'un tout entr'elles, ou comme la matiere premiere qu'on conçoit ſans aucunes formes. Les choſes uniformes & qui ne renferment aucune varieté, ne ſont jamais que des abſtractions, comme le tems, l'eſpace & les autres étres des Mathematiques pures. Il n'y a point de corps, dont les parties ſoient en repos, & il n'y a point de Subſtance, qui n'ait de quoi ſe diſtinguer de toute autre. Les ames humaines different non ſeulement des autres ames, mais encore entr'elles, quoique la difference ne ſoit point de la nature de celles, qu'on appelle ſpecifiques. Et ſelon les demonſtrations, que je crois avoir, toute choſe ſubſtantielle, ſoit ame ou corps, a ſon rapport à chacune des autres, qui lui eſt propre; & l'une doit toujours differer de l'autre par des denominations *intrinſeques*, pour ne pas dire, que ceux, qui parlent tant de cette *Table raſe* aprés lui avoir oté les Idées, ne ſauroient dire ce qui lui reſte, comme les Philoſophes de l'ecole, qui ne laiſſent rien à leur matiere premiere. On me repondra peut-être, que cette *Table raſe* des Philoſophes veut dire, que l'ame n'a naturellement & originairement que des facultés nuës. Mais les facultés ſans quelque acte, en un mot les pures puiſſances de l'ecole, ne ſont auſſi que des fictions, que la nature ne con-

Les facultés nues ſont auſſi des fictions.

connoit point, & qu'on n'obtient qu'en faisant des abstractions. Car où trouverat'on jamais dans le monde une faculté, qui se renferme dans la seule puissance sans exercer aucun acte? il y a toujours une disposition particuliére à l'action & à une action plûtôt qu'à l'autre. Et outre la disposition il y a une tendance à l'action, dont même il y a toujours une infinité à la fois dans chaque sujèt: & ces tendances ne sont jamais sans quelque effét. L'experience est necessaire, je l'avoue, afin que l'ame soit determinée à telles ou telles pensées & à fin qu'elle prenne garde aux Idées, qui sont en nous; mais le mojen que l'experience & les sens puissent donner des Idées? L'ame a t'elle des fenètres, ressemble t'elle a des tablettes? est elle comme de la cire? il est visible, que tous ceux qui pensent ainsi de l'ame, la rendent corporelle dans le fond. On m'opposera cet axiome, reçû permi les Philosophes: *que rien n'est dans l'ame qui ne vienne des sens.* Mais il faut excepter l'ame même & ses affections. *Nihil est in intellectu, quod non fuerit in sensu*, excipe: *nisi ipse intellectus.* Or l'amé renferme l'étre, la Substance, l'un, le même, la cause, la perception, le raisonnement, & quantité d'autres notions, que les sens ne sauroient donner. Cela s'accorde assés avec Vôtre Auteur de l'Essai, qui cherche une bonne partie des Idées dans la reflexion de l'esprit sur sa propre nature.

CHAP. I.

Ceux qui soutiennent la table rase rendent l'ame materielle.

PHILAL. J'espere donc que Vous accorderés à cet habile Auteur, que toutes les Idées viennent par Sensation ou par Reflexion, c'est à dire des observations que nous faisons, ou sur les objèts exterieurs & sensibles, ou sur les operations interieures de nôtre ame.

THEOPH. Pour eviter une contestation sur laquelle nous ne nous sommes arretés que trop, je Vous declare par avance, Monsieur, que lorsque Vous dirés, que les Idées nous viennent de l'une ou l'autre de ces causes, je l'entens de leur perception actuelle, car je crois d'avoir montré, qu'elles sont en nous avant qu'on s'en appercoit, entant qu'elles ont quelque chose de distinct.

La perception actuelle des Idées vient des sens ou de la reflexion.

§. 9. *PHILAL.* Aprés cela voyons, quand on doit dire que l'ame commance d'avoir de la perception & de penser actuellement aux Idées. Je sai bien, qu'il y a une opinion qui pose, que l'ame pense tou-

CHAP. I. jours, & que la penſée actuelle eſt auſſi inſeparable de l'ame que l'extenſion actuelle eſt inſeparable du corps. §. 10. Mais je ne ſaurois concevoir, qu'il ſoit plus neceſſaire à l'ame de penſer toujours qu'aux corps d'être toujours en mouvement, la perception des Idées étant à l'ame ce que le mouvement eſt au corps. Cela me paroit fort raiſonnable au moins, & je ſerois bien aiſe, Monſieur, de ſavoir Votre ſentiment la-deſſus.

L'ame penſe toujours & les corps ſont toujours en mouvement.

THEOPH. Vous l'avés dit, Monſieur. L'action n'eſt pas plus attachée à l'ame qu'au corps, un état ſans penſée dans l'ame & un repos abſolû dans le corps me paroiſſant egalement contraire à la nature, & ſans exemple dans le monde. Vne Subſtance, qui ſera une fois en action, le ſera toujours, car toutes les impreſſions demeurent & ſont melées ſeulement avec d'autres nouvelles. Frappant un corps on y excite ou determine plûtôt une infinité de tourbillons comme dans une liqueur, car dans le fond tout ſolide a un degré de liquidité & tout liquide un degré de ſolidité, & il n'y a pas mojen d'arreter jamais entierement ces tourbillons internes: maintenant ou peut croire, que ſi le corps n'eſt jamais en repos, l'ame qui y repond, ne ſera jamais non plus ſans perception.

PHILAL. Mais c'eſt peut-être un privilege de l'auteur & conſervateur de toutes choſes, qu'etant infini dans ſes perfections, il ne dort & ne ſommeille jamais. Ce qui ne convient point à aucun étre fini, ou au moins à aucun Etre tel que l'ame de l'homme.

THEOPH. Il eſt ſûr que nous dormons & ſommeillons, & que Dieu en eſt exempt. Mais il ne s'en ſuit point, que nous ſoyons ſans aucune perception en ſommeillant. Il ſe trouve plûtot tout le contraire, ſi on y prend bien garde.

PHILAL. Il y a en nous quelque choſe, qui a la puiſſance de penſer; mais il ne s'en ſuit pas que nous en ayons toujours l'acte.

THEOPH. Les puiſſances veritables ne ſont jamais des ſimples poſſibilités. Il y a toujours de la tendance & de l'action.

PHI-

PHILAL. Mais cette propoſition: *l'ame penſe toujours*, n'eſt pas evidente par elle même. CHAP. I.

THEOPH. Je ne le dis point non plus. Il faut un peu d'attention & de raiſonnement pour la trouver. Le vulgaire s'en appercoit auſſi peu, que de la preſſion de l'air, ou de la rondeur de la terre.

PHILAL. Je doute ſi j'ai penſé la nuit précedente. C'eſt une quéſtion de fait. Il la faut decider par des experiences ſenſibles.

THEOPH. On la decide comme l'on prouve qu'il y a des corps imperceptibles & des mouvemens inviſibles, quoique certaines perſonnes les traitent de ridicules. Il y a de même des perceptions peu relevées, qui ne ſe diſtinguent pas aſſés, pour qu'on s'en apperçoive ou s'en ſouvienne, mais elles ſe font connoitre par des conſequences certaines. *Les penſées & mouvemens imperceptibles, ſe font connoitre par les conſequences.*

PHILAL. Il s'eſt trouvé un certain auteur, qui nous a objecté, que nous ſoutenons que l'ame ceſſe d'exiſter, parce que nous ne ſentons pas, qu'elle exiſte pendant nôtre ſommeil. Mais cette objection ne peut venir que d'une étrange préoccupation; car nous ne diſons pas, qu'il n'y a point d'ame dans l'homme parceque nous ne ſentons pas qu'elle exiſte pendant nôtre ſommeil, mais ſeulement que l'homme ne ſauroit penſer ſans s'en appercevoir.

THEOPH. Je n'ai point lû le livre, qui contient cette objection, mais on n'auroit pas eu tort de vous objecter, qu'il ne s'en ſuit pas de ce qu'on ne s'appercoit pas de lá penſee, qu'elle ceſſe pour cela; car autrement on pourroit dire par la meme raiſon, qu'il n'y a point d'ame pendant qu'on ne s'en apperçoit point. Et pour refuter cette objection, il faut montrer de la penſée particuliérement, qu'il lui eſt eſſentiel qu'on s'en apperçoive. *Il n'eſt pas neceſſaire qu'on s'appercoive de toutes ſes penſées.*

§. 11. *PHILAL.* Il n'eſt pas aiſé de concevoir qu'une choſe puiſſe penſer & ne pas ſentir qu'elle penſe.

THEOPH. Voila ſans doute le noeud de l'affaire & la difficulté qui a embaraſſé d'habiles gens. Mais voici le mojen d'en ſortir. Il faut con-

CHAP. I. considerer que nous pensons à quantité de choses à la fois, mais nous ne prenons garde qu'aux pensées, qui sont les plus distinguées: & la chose ne sauroit aller autrement, car si nous prenions garde à tout, il faudroit penser avec attention à une infinité de choses en même tems, que nous sentons toutes & qui font impression sur nos sens. Je dis bien plus: il reste quelque chose de toutes nos pensées passées & aucune n'en sauroit jamais être effacée entiérement. Or quand nous dormons sans songe & quand nous sommes étourdis par quelque coup, chute, symptome ou autre accident, il se forme en nous une infinité de petits sentimens confus & la mort même ne sauroit faire un autre effet sur les ames des animaux, qui doivent sans doute reprendre tôt ou tard des perceptions distinguées, car tout va par ordre dans la nature. J'avoue cependant, qu'en cet état de confusion, l'ame seroit sans plaisir & sans douleur, car ce sont des perceptions notables.

Nous pensons à quantité de choses à la fois; nous ne prenons garde qu'aux pensées les plus distinguées.

Il reste quelque chose dans l'esprit de toutes nos pensées passées.

§. 12. *PHILAL.* N'est il pas vrai, que ceux, avec qui nous avons présentement à faire, c'est à dire les Cartesiens, qui croyent que l'ame pense toujours, accordent la vie à tous les animaux, differans de l'homme, sans leur donner une ame qui connoisse & qui pense; & que les mêmes ne trouvent aucune difficulté de dire, que l'ame puisse penser sans être jointe à un corps?

THEOPH. Pour moi je suis d'un autre sentiment, car quoique je sois de celui des Cartesiens en ce qu'ils disent que l'ame pense toujours, je ne le suis dans les deux autres points. Je crois que les bêtes ont des ames imperissables & que les ames humaines & toutes les autres ne sont jamais sans quelque corps: je tiens même que Dieu seul, comme étant un acte pur, en est entiérement exempt.

Les bêtes ont des ames imperissables; & les ames humaines ne sont jamais sans quelque corps.

PHILAL. Si Vous aviés eté du sentiment des Cartesiens, j'en aurois inferé, que les corps de Castor ou de Pollux, pouvant être tantôt avec tantôt sans ame, quoique demeurans toujours vivans, & l'ame pouvant aussi être tantôt dans un tel corps & tantot dehors, n'auroient qu'une seule ame, qui agiroit alternativement dans le corps de ces deux hommes endormis & eveillés tour à tour: ainsi elle feroit deux personnes aussi distinctes que Castor & Hercules pourroient l'être.

THE-

THEOPH. Je vous ferai une autre ſuppoſition à mon tour, qui paroit plus naturelle. N'eſt il pas vrai, qu'il faut toujours accorder, qu' aprés quelqu' intervalle ou quelque grand changement on peut tomber dans un oubli general? Sleidan (dit on) avant que de mourir oublia tout ce qu'il ſavoit. Et il y a quantité d'autres exemples de ce triſte evenement. Suppoſons qu'un tel homme rajeuniſſe & apprenne tout de nouveau. Sera ce un autre homme pour cela? Ce n'eſt donc pas le ſouvenir qui fait juſtement le même homme. Cependant la fiction d'une ame, qui anime des corps differans tour à tour, ſans que ce qui lui arrive dans l'un de ces corps l'intereſſe dans l'autre, eſt une de ces fictions contraires à la nature des choſes, qui viennent des notions incomplettes des Philoſophes, comme l'eſpace ſans corps & le corps ſans mouvement, & qui diſparoiſſent quand on penetre un peu plus avant; car il faut ſavoir que chaque ame garde toutes les impreſſions précedentes & ne ſauroit ſe mipartir de la maniere, qu'on vient de dire. L'avenir dans chaque ſubſtance a une parfaite liaiſon avec le paſſé. C'eſt ce qui fait l'Identité de l'Individù. Cependant le ſouvenir n'eſt point neceſſaire ni même toujours poſſible à cauſe de la multitude des impreſſions préſentes & paſſées, qui concourent à nos penſées préſentes, car je ne crois point, qu'il y ait dans l'homme des penſées dont il n'y ait quelque effet au moins confus ou quelque reſte melé avec les penſées ſuivantes. On peut oublier bien des choſes, mais on pourroit auſſi ſe reſouvenir de bien loin ſi l'on étoit rammené comme il faut. CHAP. I.

§. 13. *PHILAL.* Ceux qui viennent à dormir ſans faire aucun ſonge ne peuvent jamais être convaincùs que leurs penſées ſoyent en action.

THEOPH. On n'eſt pas ſans quelque ſentiment foible pendant qu'on dort, lors même qu'on eſt ſans ſonge. Le reveil même le marque, & plus on eſt aiſé à être eveillé, plus on a de ſentiment de ce qui ſe paſſe au dehors, quoique ce ſentiment ne ſoit pas toujours aſſés fort pour cauſer le reveil.

§. 14. *PHILAL.* Il paroit bien difficile de concevoir que dans ce moment l'ame penſe dans un homme endormi & le moment ſuivant dans un homme eveillé, ſans qu'elle s'en reſouvienne.

THE-

CHAP. I.

THEOPH. Non seulement cela est aisé à concevoir, mais même quelque chose de semblable s'observe tous les jours pendant qu'on veille; car nous avons toujours des objets qui frappent nos yeux ou nos oreilles & par consequent, l'ame en est touchée aussi, sans que nous y prennions garde, parceque nôtre attention est bandée à d'autres objets, jusqu'à ce que l'objet devienne assez fort pour l'attirer à soi en redoublant son action ou par quelque autre raison; c'étoit comme un sommeil particulier à l'egard de cet objet-là, & ce sommeil devient general lorsque nôtre attention cesse à l'egard de tous les objects ensemble. C'est aussi un moyen de s'endormir, quand on partage l'attention pour l'affoiblir.

PHILAL. J'ai appris d'un homme, qui dans sa jeunesse s'etoit appliqué à l'étude & avoit eû la memoire assez heureuse, qu'il n'avoit jamais eu aucun songe avant que d'avoir eu la fievre, dont il venoit d'être gueri dans le temps qu'il me parloit, agé pour lors de 25 ou 26 ans.

THEOPH. On m'a aussi parlé d'une personne d'étude bien plus avancée en age, qui n'avoit jamais eu aucun songe. Mais ce n'est pas sur les songes seuls qu'il faut fonder la perpetuité de la perception de l'ame puisque j'ai fait voir, comment même en dormant elle a quelque perception de ce qui se passe au dehors.

§. 15. *PHILAL.* Penser souvent & ne pas conserver un seul moment le souvenir de ce qu'on pense c'est penser d'une maniere inutile.

Toutes les impressions de l'ame, même les plus imperceptibles ont leur effet.

Les actions indeliberées sont des resultats d'un concours de petites perceptions; les coutumes & les passions en viennent aussi.

THEOPH. Toutes les impressions ont leur effet, mais tous les effets ne sont pas toujours notables; quand je me tourne d'un coté plûtôt que d'un autre, c'est bien souvent par un enchainement de petites impressions, dont je ne m'apperçois pas, & qui rendent un mouvement un peu plus malaisé que l'autre. Toutes nos actions indeliberées sont des resultats d'un concours de petites perceptions, & même nos coutumes & passions, qui ont tant d'influence dans nos deliberations, en viennent: car ces habitudes naissent peu à peu, & par consequent sans les petites perceptions on ne viendroit point à ces dispositions notables. J'ai déja remarqué que celui qui nieroit ces effets dans la morale, imiteroit des gens mal instruits, qui nient les corpuscules insensibles dans la physique: & cependant je vois, qu'il y en a parmi ceux qui parlent de la liberté qui

ne

ne prenant pas garde à ces impreſſions inſenſibles, capables de faire pencher la balance, s'imaginent une entiére indifference dans les actions morales, comme celle de l'âne de Buridan miparti entre deux pres. Et c'eſt dequoi nous parlerons plus amplement dans la ſuite. J'avoue pourtant que ces impreſſions font pencher ſans neceſſiter. CHAP. I.

PHILAL. On dira peut-être que dans un homme eveillé, qui penſe, ſon corps eſt pour quelque choſe & que le ſouvenir ſe conſerve par les traces du cerveau, mais que lorsqu'il dort l'ame a ſes penſées à part en elle même.

THEOPH. Je ſuis bien eloigné de dire cela, puisque je crois qu'il y a toujours une exacte correſpondançe entre le corps & l'ame & puisque je me ſers des impreſſions du corps, dont on ne s'appercoit pas ſoit en veillant ſoit en dormant, pour prouver que l'ame en a de ſemblables. Je tiens même qu'il ſe paſſe quelque choſe dans l'ame, qui repond à la circulation du ſang & à tous les mouvemens internes des viſcéres, dont on ne s'appercoit pourtant point, tout comme ceux qui habitent auprés d'un moulin à eau ne s'appercoivent point du bruit qu'il fait. En effet s'il y avoit des impreſſions dans le corps pendant le ſommeil ou pendant qu'on veille, dont l'ame ne fût point touchée ou affectée du tout, il faudroit donner des limites à l'union de l'ame & du corps, comme ſi les impreſſions corporelles avoient beſoin d'une certaine figure & grandeur pour que l'ame s'en pût reſſentir; ce qui n'eſt point ſoutenable ſi l'ame eſt incorporelle, car il n'y a point de proportion entre une Subſtance incorporelle & une telle ou telle modification de la matiére. En un mot, c'eſt une grande ſource d'erreurs de croire qu'il n'y a aucune perception dans l'ame que celles, dont elle s'apperçoit.

Il y a toujours une correſpondance exacte entre l'ame & le corps; & l'ame eſt touchée de toutes les impreſſions du corps, même les plus inſenſibles.

§. 16. *PHILAL.* La plûpart des ſonges, dont nous nous ſouvenons, ſont extravagans & mal liés. On devroit donc dire que l'ame doit la faculté de penſer raiſonnablement au corps, ou qu'elle ne retient aucun de ſes ſoliloques raiſonnables.

THEOPH. Le corps repond à toutes les penſées de l'ame, raiſonnables ou non. Et les ſonges ont auſſi bien leur traces dans le cerveau que les penſées de ceux qui veillent.

CHAP. I. §. 17. *PHILAL.* Puisque Vous êtes si assuré que l'ame pense toujours actuellement, je voudrois que Vous me puissiés dire, quelles sont les Idées, qui sont dans l'ame d'un enfant, avant que d'être unie au corps, ou justement dans le tems de son union, avant qu'elle ait reçû aucune Idée par la voye de la sensation.

Les perceptions de l'ame repondent naturellement à la constitution du corps; si les mouvemens sont confus dans le cerveau, les pensées de l'ame le sont aussi.

THEOPH. Il est aisé de Vous satisfaire par nos principes. Les perceptions de l'ame repondent toujours naturellement à la constitution du corps, & lorsqu'il y a quantité de mouvemens confus & peu distingués dans le cerveau, comme il arrive à ceux qui ont peu d'experience, les pensées de l'ame (suivant l'ordre des choses) ne sauroient être non plus distinctes. Cependant l'ame n'est jamais privée du secours de la sensation, parce qu'elle exprime toujours son corps, & ce corps est toujours frappé par les autres, qui l'environnent, d'une infinité de manieres, mais qui souvent ne font qu'une impression confuse.

§. 18. *PHILAL.* Mais voici encore une autre question que fait l'auteur de l'Essai. Je voudrois bien, dit il, que ceux qui soutiennent avec tant de confiance que l'ame de l'homme ou (ce qui est la même chose) que l'homme pense toujours, me disent comment ils le savent.

Les perceptions insensibles sont aussi necessaires & on en est autant convaincu que des corpuscules insensibles.

THEOPH. Je ne sai s'il ne faut pas plus de confiance pour nier qu'il se passe quelque chose dans l'ame, dont nous ne nous appercevions pas; car ce qui est remarquable doit être composé de parties, qui ne le sont pas, rien ne sauroit naitre tout d'un coup, la pensée non plus que le mouvement. Enfin c'est comme si quelqu'un demandoit aujourdhui comment nous connoissons les corpuscules insensibles.

§. 19. *PHILAL.* Je ne me souviens pas, que ceux, qui nous disent que l'ame pense toujours, nous disent jamais que l'homme pense toujours.

THEOPH. Je m'imagine que c'est parce qu'ils l'entendent aussi de l'ame separée. Cependant ils avoueront volontiers que l'homme pense toujours durant l'union. Pour moi qui ai des raisons pour tenir que l'ame n'est jamais separée de tout corps, je crois qu'on peut dire absolument que l'homme pense & pensera toujours.

PHI-

PHILAL. Dire que le corps eſt étendû ſans avoir des parties, & qu'une choſe penſe ſans s'appercevoir qu'elle penſe, ce ſont deux aſſertions qui paroiſſent egalement inintelligibles. CHAP. I.

THEOPH. Pardonnés moi Monſieur, je ſuis obligé de Vous dire, que lorsque Vous avancés qu'il n'y a rien dans l'ame, dont elle ne s'appercoive, c'eſt une petition de principe, qui a deja regné par toute nôtre premiere conferençe, ou l'on a voulû s'en ſervir pour detruire les Idées & les verités innées. Si nous accordions ce principe, outre que nous croirions choquer l'experience & la raiſon, nous renoncerions ſans raiſon à nôtre ſentiment, que je crois avoir rendû aſſés intelligible. Mais outre que nos adverſaires, tout habiles qu'ils ſont, n'ont point apporté de preuve de ce qu'ils avancent ſi ſouvent & ſi poſitivement la deſſus, il eſt aiſé de leur montrer le contraire, c'eſt à dire, qu'il n'eſt pas poſſible que nous reflechiſſions toujours expreſſement ſur toutes nos penſées; Autrement l'eſprit feroit reflexion ſur chaque reflexion à l'infini ſans pouvoir jamais paſſer à une nouvelle penſée. Par exemple en m'appercevant de quelque ſentiment préſent, je devrois toujours penſer que j'y penſe, & penſer encore que je penſe d'y penſer & ainſi à l'infini. Mais il faut bien que je ceſſe de reflechir ſur toutes ces reflexions & qu'il y ait enfin quelque penſée qu'on laiſſe paſſer ſans y penſer; autrement on demeureroit toujours ſur la même choſe.

Il eſt impoſſible de reflechir ſur toutes nos penſées; autrement on demeureroit toujours ſur la même choſe.

PHILAL. Mais ne ſeroit on pas tout auſſi bien fondé à ſoutenir, que l'homme a toujours faim, en diſant, qu'il en peut avoir ſans s'en appercevoir?

THEOPH. Il y a bien de la difference: La faim a des raiſons particulieres, qui ne ſubſiſtent par toujours. Cependant il eſt vrai auſſi qu'encore quand on a faim on n'y penſe pas à tout moment; mais quand on y penſe on s'en appercoit, car c'eſt une diſpoſition bien notable. Il y a toujours des irritations dans l'eſtomac, mais il faut qu'elles deviennent aſſés fortes pour cauſer la faim. La même diſtinction ſe doit toujours faire entre les penſées en general & les penſées notables. Ainſi ce qu'on apporte pour tourner nôtre ſentiment en ridicule, ſert à le confirmer.

On s'appercoit ſeulement des ſentimens, & penſées notables.

CHAP. I. §. 23. *PHILAL.* On peut demander maintenant, quand l'homme commance à avoir des Idées dans ſa penſée? & il me ſemble qu'on doit repondre que c'eſt dès qu'il a quelque ſenſation.

On n'eſt jamais ſans penſées & ſenſations; les penſées repondent toujours à quelque ſenſation.

THEOPH. Je ſuis du même ſentiment; mais c'eſt par un principe un peu particulier, car je crois, que nous ne ſommes jamais ſans penſées, & auſſi jamais ſans ſenſation. Je diſtingue ſeulement entre ſenſations & penſées; car nous avons toujours toutes les Idées pures ou diſtinctes independamment des ſens; mais les penſées repondent toujours à quelque ſenſation.

§. 25. *PHILAL.* Mais l'eſprit eſt paſſif ſeulement dans la perception des Idées ſimples, qui ſont les rudimens ou materiaux de la connoiſſance, au lieu qu'il eſt actif, quand il forme des Idees compoſées.

THEOPH. Comment cela ſe peut-il, qu'il ſoit paſſif ſeulement à l'egard de la perception de toutes les Idées ſimples, puiſque ſelon Votre propre aveu il y a des Idées ſimples, dont la perception vient de la reflexion & qu'au moins l'eſprit ſe donne lui même les penſées de reflexion, car c'eſt lui qui reflechit? S'il ſe peut les refuſer c'eſt une autre queſtion & il ne ſe peut point ſans doute ſans quelque raiſon, qui l'en detourne, quand quelqu' occaſion l'y porte.

PHILAL. Il ſemble que jusqu' ici nous avons diſputé *ex profeſſo.* Maintenant que nous alions venir au detail des Idées, j'eſpere que nous ſerons plus d'accord & que nous ne differerons qu'en quelques particularités.

THEOPH. Je ſerai ravi de voir d'habiles gens dans les ſentimens, que je tiens vrais, car ils ſont propres de les faire valoir, & à les mettre dans un beau jour.

CHAPITRE II.

Des Idées ſimples.

PHILAL. J'eſpere donc que vous demeurerés d'accord, Monſieur, qu'il y a des idées ſimples & des idées compoſées; c'eſt ainſi que la

la chaleur & la molleſſe dans la cire, & la froideur dans la glace, fourniſſent des idées ſimples, car l'ame en a une conception uniforme, qui ne ſauroit étre diſtinguée en differentes idées. CHAP. II.

THEOPH. Je crois qu'on peut dire que ces idées ſenſibles ſont ſimples en apparence, parcequ' étant confuſes elles ne donnent point à l'eſprit le moyen de diſtinguer ce qu'elles contiennent. C'eſt comme les choſes éloignées qui paroiſſent rondes, parcequ'on n'en ſauroit diſcerner les angles, quoiqu'on en reçoive quelque impreſſion confuſe. Il eſt manifeſte par exemple que le vert nait du bleu & du jaune, mélés enſemble; ainſi on peut croire, que l'idée du vert eſt encore compoſée de ces deux idées. Et pourtant l'idée du vert nous paroit auſſi ſimple que celle du bleu, ou que celle du chaud. Ainſi il eſt à croire que ces idées du bleu, du chaud, ne ſont ſimples auſſi qu'en apparence. Je conſens pourtant volontiers, qu'on traite ces idés de ſimples, parcequ'au moins nôtre apperception ne les diviſe pas; mais il faut venir à leur analyſe par d'autres experiences & par la raiſon, à meſure qu'on peut les rendre plus intelligibles. *Quantité d'Idées ſenſibles ne ſont ſimples qu'en apparence.*

CHAPITRE III.

Des Idées qui nous viennent par un ſeul ſens.

PHILAL. On peut ranger maintenant les Idées ſimples ſelon les moyens, qui nous en donnent la perception, car cela ſe fait ou (1) par le moyen d'un ſeul ſens, ou (2) par le moyen de plus d'un ſens, ou (3) par la reflexion, ou (4) par toutes les voyes de la ſenſation, auſſi bien que par la reflexion. Pour ce qui eſt de celles, qui entrent par un ſeul ſens, qui eſt particuliérement diſpoſé à les recevoir, la lumiére & les couleurs entrent uniquement par les yeux: toutes ſortes de bruits, de ſons, & de tons entrent par les oreilles; les differens gouts par le palais, & les odeurs par le nés. Les organes ou nerfs les portent au cerveau, & ſi quelques uns de ces organes viennent à étre détroqués, ces ſenſations ne ſauroient étre admiſes par quelque fauſſe porte. Les plus conſiderables qualités tactiles ſont le froid, le chaud & la ſolidité. Les autres conſi-

CHAP. III. ſtent ou dans la conformation des parties ſenſibles, qui fait le poli & le rude, ou dans leur union, qui fait le compacte, le mou, le dur, le fragile.

THEOPH. Je conviens aſſez, Monſieur, de ce que vous dites, quoique je pourrois remarquer, ſuivant l'experience de feu Monſieur Mariotte ſur le defaut de la viſion à l'endroit du nerf optique, qu'il ſemble que les membranes reçoivent le ſentiment plus que les nerfs, & qu'il y a quelque fauſſe porte pour l'ouye & pour le gout, quisque les dents & le *vertex* contribuent à faire entendre quelque ſon, & que les gouts ſe font connoitre en quelque façon par le nés, à cauſe de la connexion des organes. Mais tout cela ne change rien dans le fond des choſes à l'égard de l'explication des idées. Et pour ce qui eſt des qualités tactiles, on peut dire que le poli ou rude, & le dur ou mou, ne ſont que les modifications de la reſiſtence ou de la ſolidité.

CHAPITRE IV.

De la ſolidité.

PHILAL. Vous accorderés auſſi ſans doute, que le ſentiment de la ſolidité eſt cauſe par la reſiſtance, que nous trouvons dans un corps jusqu'à ce qu'il ait quitté le lieu, qu'il occupe lorsqu'un autre corps y entre actuellement. Ainſi ce qui empeche la rencontre de deux corps, lors qu'ils ſe meuvent l'un vers l'autre, c'eſt ce que j'appelle la ſolidité. Si quelqu'un trouve plus à propos de l'appeller impenetrabilité, j'y donne les mains. Mais je crois que le terme de ſolidité emporte quelque choſe de plus poſitif. Cette Idée paroit la plus eſſentielle & la plus étroitement unie au corps & on ne la peut trouver que dans la matiére.

THEOPH. Il eſt vrai, que nous trouvons de la reſiſtence dans l'attouchement, lorsqu'un autre corps a de la peine à donner place au nôtre, & il eſt vrai auſſi que les corps ont de la repugnance à ſe trouver dans un même lieu. Cependant pluſieurs doutent que cette repugnance ſoit invincible, & il eſt bon auſſi de conſiderer que la reſiſtence, qui ſe trouve dans la matiére, en derive de plus d'une façon, & par des raiſons aſſez

assez differentes. Un corps resiste à l'autre ou lorsqu'il doit quitter la place qu'il a deja occupée, ou lorsqu'il manque d'entrer dans la place, où il étoit pret d'entrer, à cause que l'autre fait effort d'y entrer aussi, au quel cas il peut arriver, que l'un ne cedant point à l'autre, ils s'arrettent ou repoussent mutuellement. La resistence se fait voir dans le changement de celui, à qui l'on resiste, soit qu'il perde de sa force, soit qu'il change de direction, soit que l'un & l'autre arrive en même tems. Or l'on peut dire en general que cette resistence vient de ce qu'il y a de la repugnance entre deux corps d'être dans un même lieu, qu'on pourra appeller impenetrabilité. Ainsi lorsque l'un fait effort d'y entrer, il en fait en même tems pour en faire sortir l'autre, ou pour l'empecher d'y entrer. Mais cette espece d'incompatibilité, qui fait ceder l'un ou l'autre, ou les deux ensemble, étant une fois supposée, il y a plusieurs autres raisons outre celle-la, qui font qu'un corps resiste à celui qui s'efforce de le faire ceder. Elles sont ou dans lui, ou dans les corps voisins. Il y en a deux qui sont en lui même, l'une est passive & perpetuelle, l'autre active & changeante. La premiére est ce que j'appelle *inertie* aprés Kepler & Descartes, qui fait que la matiére resiste au mouvement, & qu'il faut perdre de la force pour remuër un corps, quand il n'y auroit ni pesanteur, ni attachement. Ainsi il faut qu'un corps, qui prétend chasser un autre eprouve pour cela cette resistence. L'autre cause qui est active & changeante, consiste dans l'impetuosité du corps même, qui ne cede point sans resister dans le moment que sa propre impetuosité le porte dans un lieu. Les mêmes raisons reviennent dans les corps voisins, lorsque le corps, qui resiste, ne peut ceder sans faire encore ceder d'autres. Mais il y entre encore alors une nouvelle consideration, c'est celle de la *fermeté*, ou de l'attachement d'un corps à l'autre. Cet attachement fait souvent qu'on ne peut pousser un corps, sans pousser en même tems un autre qui lui est attaché, ce qui fait une maniére de *Traction* à l'égard de cet autre. Cet attachement aussi fait que, quand même on mettroit à part l'inertie & l'impetuosité manifeste, il y auroit de la resistence; car si l'espace est conçû plein d'une matiére parfaitement fluide, & si on y place un seul corps dur (supposé qu'il n'y ait ni inertie ni impetuosité dans le fluide) il y sera mû sans trouver aucune resistence; mais si l'espace étoit plein de petits cubes, la resistence que trouveroit le corps dur, qui devroit être mû parmi ces cubes, viendroit de ce que les petits cubes durs, à cause de leur dureté, ou de l'attachement de leurs parties les unes aux autres, auroient

CHAP. IV.

La resistence des corps vient 1. *de l'impenetrabilité,*

2. *de l'inertie,*

3. *de l'impetuosité du corps même,*

4. *de la fermeté ou de l'attachement.*

CHAP. IV. roient de la peine à ſe diviſer autant qu'il faudroit pour faire un cercle de mouvement, & pour remplir la place du mobile au moment qu'il en ſort. Mais ſi deux corps entroient en même tems par deux bouts dans un tujau ouvert des deux cotés & en rempliſſoient également la capacité, la matiére qui ſeroit dans ce tuyau, quelque fluide qu'elle pût être, reſiſteroit par ſa ſeule impenetrabilité. Ainſi dans la reſiſtence dont il s'agit ici, il y a à conſiderer l'impenetrabilité des corps, l'inertie, l'impetuoſité, & l'attachement. Il eſt vrai qu'à mon avis cet attachement des corps vient d'un mouvement plus ſubtil d'un corps vers l'autre; mais comme c'eſt un point qui peut être conteſté, on ne doit point le ſuppoſer d'abord. Et par la même raiſon on ne doit point ſuppoſer d'abord non plus, qu'il y a une ſolidité originaire eſſentielle, qui rende le lieu toujours égal au corps, c'eſt à dire, que l'incompatibilité, ou pour parler plus juſte *l'inconſiſtance* des corps dans un même lieu, eſt une parfaite impenetrabilité qui ne recoit ni plus ni moins, puisque pluſieurs diſent que la *ſolidité ſenſible* peut venir d'une repugnance des corps à ſe trouver dans un même lieu, mais qui ne ſeroit point invincible. Car tous les Peripateticiens ordinaires & pluſieurs autres croyent, qu'une même matiére pourroit remplir plus ou moins d'eſpace, ce qu'ils appellent rarefaction ou condenſation, non pas en apparence ſeulement, (comme lorsqu'en comprimant une eponge on en fait ſortir l'eau) mais à la rigueur comme l'école le conçoit à l'egard de l'air. Je ne ſuis point de ce ſentiment, mais je ne trouve pas, qu'on doive ſuppoſer d'abord le ſentiment oppoſé, les ſens ſans le raiſonnement ne ſuffiſans point à établir cette parfaite impénétrabilité, que je tiens vraye dans l'ordre de la nature, mais qu'on n'apprend pas par la ſeule ſenſation. Et quelqu'un pourroit prétendre, que la reſiſtence des corps à la compreſſion vient d'un effort, que les parties font à ſe repandre quand elles n'ont pas toute leur liberté. Au reſte pour prouver ces qualités, les yeux aident beaucoup, en venant au ſecours de l'attouchement. Et dans le fond la ſolidité, entant qu'elle donne une notion diſtincte, ſe conçoit par la pure raiſon, quoique les ſens fourniſſent au raiſonnement de quoi prouver qu'elle eſt dans la nature.

L'attachement des corps vient d'un mouvement trés ſubtil d'un corps vers l'autre, mais qu'on ne doit pas ſuppoſer.

On ne peut pas ſuppoſer une ſolidité originaire eſſentielle.

Les Peripateticiens ſuppoſent des rarefactions & condenſations.

On n'a pas l'Idée de l'impenetrabilité par la ſeule ſenſation.

§. 4. *PHILAL.* Nous ſommes au moins d'accord que la *ſolidité* d'un corps porte, qu'il remplit l'eſpace, qu'il occupe, de telle ſorte qu'il en exclût abſolument tout autre corps; (s'il ne peut trouver une eſpace ou il n'etoit pas auparavant) au lieu que *la dureté*, ou la conſiſtence plutôt,

plûtôt, que quelquesuns appellent *fermeté*, eſt une ſorte union de certaines parties de la matiére, qui compoſent des amas d'une groſſeur ſenſible, deſorte que toute la maſſe ne change pas aiſément de figure. CHAP. IV.

THEOPH. Cette *conſiſtence*, comme j'ai deja remarqué, eſt proprement ce qui fait qu'on a de la peine à mouvoir une partie d'un corps ſans l'autre, deſorte que lorsqu'on en pouſſe l'une, il arrive que l'autre, qui n'eſt point pouſſée, & ne tombe point dans la ligne de la tendance, eſt neanmoins portée auſſi à aller de ce côté-là par une maniere de *traction*: & de plus ſi cette derniere partie trouve quelqu'empechement, qui la retient ou la repouſſe, elle tire en arriere ou retient auſſi la premiere; & cela eſt toujours reciproque. Le même arrive quelques fois à deux corps, qui ne ſe touchent point & qui ne compoſent point un corps continû, dont ils ſoient les parties continues: & cependant l'un étant pouſſé fait aller l'autre ſans le pouſſer, autant que les ſens peuvent faire connoitre; C'eſt de quoi l'aimant, l'attraction electrique & celle, qu'on attribuoit autrefois à la crainte du vuide, donnent des exemples.

La conſiſtence, ce qu'elle eſt?

Elle eſt cauſe de la traction.

PHILAL. Il ſemble que generalement le dûr & le mol ſont des noms, que nous donnons aux choſes ſeulement par rapport à la conſtitution particuliére de nos corps.

THEOPH. Mais ainſi beaucoup de Philoſophes n'attribueroient pas la dureté à leur atomes. La notion de la *dureté* ne depend point des ſens, & on en peut concevoir la poſſibilité par la raiſon, quoique nous ſoions encore convaincûs par les ſens, qu'elle ſe trouve actuellement dans la nature. Je préfererois cependant le mot de *fermeté* (s'il m'étoit permis de m'en ſervir dans ce ſens) à celui de dureté, car il y a quelque fermété encore dans les corps mous. Je cherche même un mot plus commode & plus general comme *conſiſtence* ou *cohéſion*. Ainſi j'oppoſerois le *dûr* au *mol*, & le *ferme* au *fluide*, car la cire eſt molle, mais ſans être fondue par la chaleur elle n'eſt point fluide & garde ſes bornes; & dans les fluides mêmes il y a de la cohéſion ordinairement comme les gouttes d'eau & de mercure le font voir. Je ſuis auſſi d'opinion que tous les corps ont un degré de cohéſion, comme je crois de même, qu'il n'y en a point qui n'aient quelque *fluidité* & dont la cohéſion ne ſoit ſurmontable: deſorte qu'à mon avis les Atomes d'Epicure,

La notion de la dureté ne depend point des ſens.

Tous les corps ont un certain degré de cohéſion, & de fluidité.

CHAP. IV. dont la dureté eſt ſuppoſée étre invincinble, ne ſauroient avoir lieu non plus que la matiere ſubtile parfaitement fluide des Carteſiens. Mais ce n'eſt pas ici le lieu, ni de juſtifier ce ſentiment, ni d'expliquer la raiſon de la cohéſion.

PHILAL. La *Solidité* parfaite des corps ſemble ſe juſtifier par l'experience. Par exemple l'eau, ne pouvant point ceder, paſſa à travers des pores d'un globe d'or concave, où elle étoit enfermée, lorſqu'on mit ce globe ſous la preſſe a Florence.

On peut revoquer en doute la ſolidité parfaite de l'eau, & les conſequences de l'experience des Florentins.

THEOPH. Il y a quelque choſe a dire à la conſequence que Vous tirés de cette experience & de ce qui eſt arrivé a l'eau. L'air eſt un corps auſſi bien que l'eau, qui eſt cependant comprimable au moins *ad ſenſum;* & ceux, qui ſoutiendront une rarefaction & condenſation exacte, diront que l'eau eſt deja trop comprimée pour ceder à nos machines, comme un air trés comprimé reſiſteroit auſſi à une compreſſion ulterieure. J'avoue cependant de l'autre côté, que quand on remarqueroit quelque petit changement de volume dans l'eau, on pourroit l'attribuer à l'air, qui y eſt enfermé. Sans entrer maintenant dans la diſcuſſion, ſi l'eau pure n'eſt point comprimable elle même, comme il ſe trouve qu'elle eſt dilatable, quand elle evapore, cependant je ſuis dans le fond du ſentiment de ceux, qui croyent que les corps ſont parfaitement impenetrables, & qu'il n'y a point de condenſation ou rarefaction qu'en apparence. Mais ces ſortes d'experiences ſont auſſi peu capables de le prouver que le tuyau de Torricelli ou la machine de Guericke ſont ſuffiſantes pour prouver un vuide parfait.

Les corps ſont parfaitement impenetrables.

PHILAL. Si le corps étoit rarefiable & comprimable à la rigueur, il pourroit changer de volume ou d'etendue, mais cela n'étant point, il ſera toujours égal au meme eſpace & cependant ſon étendue ſera toujours diſtincte de celle de l'eſpace.

THEOPH. Le corps pourroit avoir ſa propre étendue, mais il ne s'en ſuit point, qu'elle fût toujours determinée ou égale au même eſpace. Cependant, quoiqu'il ſoit vrai, qu'en concevant le corps, on concoit quelque choſe de plus que l'eſpace, il ne s'en ſuit point qu'il y ait deux étendues, celle de l'eſpace & celle du corps; car c'eſt comme lorſqu'en concevant

vant plusieurs choses à la fois, on concoit quelque chose de plus que le nombre, savoir *res numeratas*, & cependant il n'y a point deux multitudes, l'une abstraite, savoir celle du nombre, l'autre concrete, savoir celle des choses nombrées. On peut dire de même qu'il ne faut point s'imaginer deux étendues, l'une abstraite de l'espace, l'autre concrete du corps; le concret n'étant tel que par l'abstrait. Et comme les corps passent d'un endroit de l'espace à l'autre, c'est à dire qu'ils changent d'ordre entr'eux, les choses aussi passent d'un endroit de l'ordre ou d'un nombre à l'autre, lorsque par exemple le premier devient le second & le second devient le troisieme &c. En effet le tems & le lieu ne sont que des especes d'ordre & dans ces ordres la place vacante (qui s'appelle vuide à l'egard de l'espace) s'il y en avoit, marqueroit la possibilité seulement de ce qui manque avec son rapport à l'auctuel. CHAP. IV.

En concevant un corps il ne faut pas s'imaginer deux étendues, l'abstraite & la concrete.

PHILAL. Je suis toujours bien aise que Vous soyez d'accord avec moi dans le fond, que la matiére ne change point de volume Mais il semble que Vous allés trop loin en ne reconnoissant point deux étenduës & que Vous approchés des Carteſiens, qui ne distinguent point l'espace de la matiére. Or s'il se trouve des gens, qui n'ayent pas ces Idées distinctes (de l'espace & de la Solidité qui le remplit) mais les confondent & n'en fassent qu'une, je ne vois pas comment ces personnes puissent s'entretenir avec les autres. Ils sont comme un aveugle seroit à l'egard d'un autre homme, qui lui parleroit de l'ecarlate, pendant que cet aveugle croiroit qu'elle ressemble au son d'une trompette.

THEOPH. Mais je tiens en même tems, que les Idées de l'étendue & de la Solidité ne consistent point dans *un je ne sai quoi* comme celle de la couleur de l'ecarlate. Je distingue l'étendue & la matiere, contre le sentiment des Carteſiens. Cependant je ne crois point qu'il y a deux etendues; & puisque ceux, qui disputent sur la difference de l'étendue & de la Solidité, conviennent de plusieurs verités sur ce sujet & ont quelques notions distinctes, ils y peuvent trouver le mojen de sortir de leur differend: ainsi la prétendue difference sur les Idées ne doit point leur servir de prétexte pour rendre les disputes éternelles, quoique je sache que certains Carteſiens, trés habiles d'ailleurs, ont coutume de se retrancher dans les Idées qu'ils prétendent avoir. Mais s'ils se servoient du moyen, que j'ai donné autrefois, pour reconnoitre les Idées vraies & fausses & dont nous

CHAP. IV. parlerons auſſi dans la ſuite, ils ſortiroient d'un poſte qui n'eſt point tenable.

CHAPITRE V.

Des Idées ſimples qui viennent par divers ſens.

PHILAL. Les Idées dont la perception nous vient de plus d'un ſens, ſont celles de l'eſpace, ou de l'etendue, ou de la figure, du mouvement & du repos.

THEOPH. Ces Idées, qu'on dit venir de plus d'un ſens, comme celle de l'eſpace, figure, mouvement, nous ſont plûtôt du ſens commun, c'eſt à dire de l'eſprit même, car ce ſont des Idées de l'entendement pur, mais qui ont du rapport à l'exterieur & que les ſens font appercevoir; auſſi ſont elles capables de definitions & de demonſtrations.

CHAPITRE VI.

Des Idees ſimples qui viennent par reflexion.

PHILAL. Les Idées ſimples, qui viennent par reflexion ſont les Idées de l'entendement & de la volonté, car nous nous en appercevons en reflechiſſant ſur nous mêmes.

THEOPH. On peut douter ſi toutes ces Idées ſont ſimples, car il eſt clair par exemple, que l'Idée de la volonté renferme celle de l'entendement, & que l'Idée du mouvement contient celle de la figure.

CHA-

CHAPITTRE VII. CHAP. VII.

Des Idées qui viennent par Senſation & par Reflexion.

§. 1. *PHILAL.* Il y a des Idées ſimples, qui ſe font appercevoir dans l'eſprit par toutes les voyes de la ſenſation & par la Reflexion auſſi, ſavoir le plaiſir, la douleur, la puiſſance, l'exiſtence & l'unité.

THEOPH. Il ſemble que les ſens ne ſauroient nous convaincre de *l'exiſtence* des choſes ſenſibles ſans le ſecours de la raiſon. Ainſi je croirois que la conſideration de l'exiſtence vient de la reflexion. Celle de la *puiſſance* & *de l'unite* auſſi vient de la même ſource; & il me paroit, que ces Idées ſont d'une tout autre nature que les perceptions du plaiſir & de la douleur.

Les ſens ne nous peuvent convaincre de l'exiſtence des choſes ſenſibles ſans le ſecours de la raiſon.

CHAPITRE VIII.

Autres conſiderations ſur les Idées ſimples.

§. 2. *PHILAL.* Que dirons nous des Idées des *qualités privatives?* Il me ſemble que les Idées du repos des tenebres & du froid ſont auſſi poſitives, que celles du mouvement, de la lumiére & du chaud. Cependant, en propoſant ces privations comme des cauſes des Idées poſitives, je ſuis l'opinion vulgaire: mais dans le fond il ſera mal-aiſe de determiner, s'il y a effectivement aucune Idée, qui vienne d'une cauſe privative, jusqu'à ce qu'on ait determiné, ſi le repos eſt plûtôt une privation que le mouvement.

THEOPH. Je n'avois point crû qu'on pût avoir ſujet de douter de la nature privative du repos. Il lui ſuffit qu'on nie le mouvement dans le corps; mais il ne ſuffit pas au mouvement qu'on nie le repos & il faut ajouter quelque choſe de plus pour determiner le degré du mouvement, puisqu'il reçoit eſſentiellement du plus ou du moins, au lieu que tous les repos ſont egaux. Autre choſe eſt, quand on parle de la cauſe du repos, qui doit étre poſitive dans la matiére ſeconde ou maſſe. Je croirois encore

Le repos n'eſt qu'une privation du mouvement.

CHAP. VIII. que l'Idée même du repos eſt privative, c'eſt à dire, qu'elle ne conſiſte que dans la negation. Il eſt vrai que l'acte de nier eſt une choſe poſitive.

§. 9. *PHILAL.* Les *qualités* des choſes, étant les facultés qu'elles ont de produire en nous la perception des Idées, il eſt bon de diſtinguer ces qualités. Il y en a des premières & des ſecondes. L'étendue, la Solidité, la figure, le nombre, la mobilité, ſont des qualités originales & inſeparables du corps, que j'appelle *premieres.* §. 10. Mais j'appelle *qualités ſecondes* les facultés ou puiſſances des corps, à produire certaines ſenſations en nous, ou certains effets dans les autres corps, comme le feu par exemple en produit dans la cire en la fondant.

Les qualités premieres ſont les qualités intelligibles.

THEOPH. Je crois qu'on pourroit dire, que lorsque la puiſſançe eſt intelligible & ſe peut expliquer diſtinctement elle doit être comptée parmi les *qualités premieres;* mais lorsqu'elle n'eſt que ſenſible & ne donne qu'une Idée confuſe, il faudra la mettre parmi les *qualités ſecondes.*

§. 11. *PHILAL.* Ces qualités premières font voir comment les corps agiſſent les uns ſur les autres. Or les corps n'agiſſent que par impulſion, du moins autant que nous pouvons le concevoir, car il eſt impoſſible de comprendre que les corps puiſſent agir ſur ce qui ne ſe touche point, ce qui eſt autant que d'imaginer qu'il puiſſe agir où il n'eſt pas.

THEOPH. Je ſuis auſſi d'avis, que les corps n'agiſſent que par impulſion. Cependant il y a quelque difficulté dans la preuve, que je viens d'entendre; car l'attraction n'eſt pas toujours ſans attouchement, & on peut toucher & tirer ſans aucune impulſion viſible, comme j'ai montré ci-deſſus en parlant de la dureté. S'il y avoit des Atomes d'Epicure, une partie pouſſée tireroit l'autre avec elle & la toucheroit en la mettant en mouvement ſans impulſion; & dans l'attraction entre des choſes contigues on ne peut point dire, que ce qui tire avec ſoi agit où il n'eſt point. Cette raiſon combattroit ſeulement contre les attractions de loin, comme il y en auroit à l'egard de ce qu'on appelle *vires centripetas*, avancées par quelques ſavans.

§. 13. *PHILAL.* Maintenant certaines particules, frappans nos organes d'une certaine facon, cauſent en nous certains ſentimens de couleurs ou

ou de saveurs ou d'autres qualités secondes, qui ont la puissance de pro- Chap. VIII.
duire ces sentimens. Et il n'est pas plus difficile à concevoir, que Dieu peut attacher telles Idées (comme celle de chaleur) à des mouvemens, avec lesquels elles n'ont aucune ressemblance, qu'il est difficile de concevoir qu'il a attaché l'Idée de la douleur au mouvement d'un morceau de fer, qui divise nôtre chair, au quel mouvement la douleur ne ressemble en aucune maniere.

Les Idées des couleurs & des sentimens ne sont pas arbitraires; elles ont une connexion naturelle avec les causes.

THEOPH. Il ne faut point s'imaginer, que ces Idées de la couleur ou de la douleur soient arbitraires & sans rapport où connexion naturelle avec leur causes: ce n'est pas l'usage de Dieu d'agir avec si peu d'ordre & de raison. Je dirois plutot qu'il y a une maniere de ressemblance, non pas entiére & pour ainsi dire *in terminis*, mais expressive, ou une maniere de rapport d'ordre, comme une Ellipse & même une Parabole ou Hyperbole ressemblent en quelque facon au cercle, dont elles sont la Projection sur le Plan, quisqu'il y a un certain rapport exact & naturel entre ce qui est projetté & la projection, qui s'en fait, chaque point de l'un repondant suivant une certaine relation à chaque point de l'autre. C'est ce que les Cartesiens ne considérent pas assés & pour cette fois Vous leur avés plus deferé que Vous n'avés coutume & Vous n'aviés sujet de faire.

§. 15. *PHILAL.* Je Vous dis ce qui me paroit & les apparences sont, que les Idées des premieres qualités des corps ressemblent à ces qualités, mais que les Idées produites en nous par les secondes qualités ne leur ressemblent en aucune maniere.

THEOPH. Je viens de marquer comment il y a de la ressemblance ou du rapport exact à l'egard des secondes aussi bien qu'à l'egard des premiéres qualités. Il est bien raisonnable que l'effèt reponde à sa cause; & comment assurer le contraire? puisqu'on ne connoit point distinctement ni la sensation du bleu p.e. ni les mouvemens, qui les produisent. Il est vrai, que la douleur ne ressemble pas aux mouvemens d'une epingle, mais elle peut ressembler fort bien aux mouvemens, que cette epingle cause dans nôtre corps, & représenter ces mouvemens dans l'ame, comme je ne doute nullement qu'elle ne fasse. C'est aussi pour cela que nous disons que la douleur est dans nôtre corps & non pas qu'elle

CHAP. VIII. qu'elle eſt dans l'epingle. Mais nous diſons, que la lumiere eſt dans le feu, parce qu'il y a dans le feu des mouvemens, qui ne ſont point diſtinctement ſenſibles à part, mais dont la confuſion ou conjonction devient ſenſible & nous eſt repréſentée par l'Idée de la lumiere.

§. 21. *PHILAL.* Mais ſi le rapport entre l'objet & le ſentiment étoit naturel, comment ſe pourroit-il faire, comme nous remarquons en effet, que la même eau peut paroitre chaude à une main & froide à l'autre? ce qui fait voir auſſi que la chaleur n'eſt pas dans l'eau non plus que la douleur dans l'epingle.

La chaleur n'eſt pas une puiſſance abſolue; elle eſt relative aux organes.

THEOPH. Cela prouve tout au plus, que la chaleur n'eſt pas une qualité ſenſible ou une puiſſançe de ſe faire ſentir tout à fait abſoluë, mais qu'elle eſt relative à des organes proportionnés: car un mouvement propre dans la main s'y peut mêler & en alterer l'apparence. La lumiere encore ne paroit à des yeux mal conſtitués, & quand ils ſont remplis eux mêmes d'une grande lumiere, une moindre ne leur eſt point ſenſible. Même les qualités premiéres (ſuivant vôtre denomination) par exemple l'unité & le nombre, peuvent ne point paroitre comme il faut: car comme M. Descartes l'a deja rapporté, un globe touché des doigts d'une certaine façon, paroit double, & les miroirs ou verres taillés à facettes multiplient l'objet. Il ne s'en ſuit donc pas, que ce qui ne paroit toujours de même, ne ſoit pas une qualité de l'objet, & que ſon image ne lui reſſemble pas. Et quant à la chaleur, quand nôtre main eſt fort chaude, la chaleur mediocre de l'eau ne ſe fait point ſentir, & tempére plûtôt celle de la main, & par conſequent l'eau nous paroit froide; comme l'eau ſalée de la mer Baltique melée avec de l'eau de la mer de Portugal en diminueroit la ſaleure ſpecifique, quoique la premiere ſoit ſalée elle même. Ainſi en quelque façon on peut dire, que la chaleur appartient à l'éau d'un bain, bien qu'elle puiſſe paroitre froide à quelqu'un, comme le miel eſt appellé doux abſolument, & l'argent blanc, quoique l'un paroiſſe amer, l'autre jaune à quelques malades, car la denomination ſe fait par le plus ordinaire: & il demeure cependant vrai, que lorsque l'organe & le milieu ſont conſtitués comme il faut, les mouvemens internes & les Idées, qui les repreſentent à l'ame, reſſemblent aux mouvemens de l'objet, qui cauſent la couleur, la douleur &c. ou ce qui eſt ici la même choſe, l'expriment par un rapport aſſés exact, quoique ce rapport ne nous paroiſſe pas diſtincte-

ſtinctement, parceque nous ne ſaurions démêler cette multitude de peti- Chap. VIII.
tes impreſſions, ni dans nôtre ame, ni dans nôtre corps, ni dans ce qui eſt hors de nous.

§. 24 *PHILAL.* Nous ne conſiderons les qualités, qu'a le ſoleil de blanchir & d'ammollir la cire ou d'endurcir la boue, que comme des ſimples puiſſances, ſans rien concevoir dans le ſoleil, qui reſſemble à cette blancheur & à cette molleſſe, ou à cette dureté: mais la chaleur & la lumiére ſont regardées communement comme des qualités reélles du ſoleil. Cependant à bien conſiderer la choſe, ces qualités de lumiére & de chaleur, qui ſont des perceptions en moi, ne ſont point dans le ſoleil d'une autre maniere que les changemens produits dans la cire, lorsqu'elle eſt blanchie ou fondue.

THEOPH. Quelques uns ont pouſſé cette doctrine ſi loin, qu'ils ont voulû nous perſuader, que ſi quelqu'un pouvoit toucher le ſoleil, il n'y trouveroit aucune chaleur. Le ſoleil imité, qui ſe fait ſentir dans le foyer d'un miroir ou d'un verre ardent, en peut desabuſer. Mais pour ce qui eſt de la comparaiſon entre la faculté d'echauffer & celle de fondre j'oſerois dire, que ſi la cire fondue ou blanchie avoit du ſentiment, elle ſentiroit auſſi quelque choſe d'approchant à ce que nous ſentons quand le ſoleil nous echauffe, & diroit ſi elle pouvoit, que le ſoleil eſt chaud, non pas parce que ſa blancheur reſſemble au ſoleil, car lorsque les viſages ſont halés au ſoleil leur couleur brune lui reſſembleroit auſſi, mais parce qu'il y a dans la cire des mouvemens, qui ont un rapport à ceux du ſoleil, qui les cauſe. Sa blancheur pourroit venir d'une autre cauſe, mais non pas les mouvemens, qu'elle a eu, en la recevant du ſoleil.

CHAPITRE IX.

De la Perception.

§. 1. *PHILAL.* Venons maintenant aux Idées de Reflexion en particulier. La *Perception* eſt la premiére faculté de l'ame, qui eſt occupée de nos Idées. C'eſt auſſi la premiére & la plus ſimple Idée, que nous

CHAP. IX. recevions par la Reflexion. La *penſée* ſignifie ſouvent l'operation de l'eſprit ſur ſes propres Idées, lorsqu'il agit & conſidere une choſe avec un certain degré d'attention volontaire: mais dans ce qu'on nomme *perception* l'eſprit eſt pour l'ordinaire purement paſſif, ne pouvant eviter d'appercevoir ce qu'il appercoit actuellement.

THEOPH. On pourroit peut-être ajouter que les bêtes ont de la Perception, & qu'il n'eſt point neceſſaire qu'ils ayent de la penſée, c'eſt à dire qu'ils ayent de la Reflexion ou ce qui en peut être l'objet. Auſſi avons nous des petites perceptions nous mêmes, dont nous ne nous appercevons point dans nôtre état préſent. Il eſt vrai que nous pourrions fort bien nous en appercevoir & y faire reflexion ſi nous n'étions détourné par leur multitude, qui partage nôtre eſprit, ou ſi elles n'étoient effacées ou plûtôt obſcurcies par des plus grandes.

§. 4. *PHILAL.* J'avoue que, lorsque l'eſprit eſt fortement occupé à contempler certains objets, il ne s'appercoit en aucune maniere de l'impreſſion que certains corps font ſur l'organe de l'ouïe, bien que l'impreſſio ſoit aſſés forte, mais il n'en provient aucune perception, ſi l'ame n'en prend aucune connoiſſance.

L'apperception & la perception different enſemble.

THEOPH. J'aimerois mieux diſtinguer entre *perception* & entre *s'appercevoir*. La *perception* de la lumiere ou de la couleur par exemple, dont nous nous appercevons, eſt compoſée de quantité de petites perceptions, dont nous ne nous appercevons pas, & un bruit, dont nous avons perception, mais où nous ne prenons point garde, devient *apperceptible* par une petite addition ou augmentation. Car ſi ce qui précede ne faiſoit rien ſur l'ame, cette petite addition n'y feroit rien encore & le tout ne feroit rien non plus. J'ai deja touché ce point Chap. II. de ce livre §. 11. 12. 15 &c.

§. 8. *PHILAL.* Il eſt à propos de remarquer ici, que les Idées, qui viennent par la ſenſation, ſont ſouvent alterées par le jugement de l'eſprit des perſonnes faites, ſans qu'elles s'en apperçoivent. L'Idée d'un globe de couleur uniforme repreſente un cercle plat diverſement ombragé & illuminé. Mais comme nous ſommes accoutumés à diſtinguer les images des corps & les changemens des reflexions de la lumiére ſelon les figu-

figures de leur ſurfaces, nous mettons à la place de ce qui nous paroit la cauſe même de l'image & confondons le jugement avec la viſion. CHAP. IX.

THEOPH. Il n'y a rien de ſi vrai, & c'eſt ce qui donne moyen à la peinture de nous tromper par l'artifice d'une perſpective bien entenduë. Lorsque les corps ont des extremités plattes on peut les repreſenter ſans employer les ombres en ne ſe ſervant que des contours & en faiſant ſimplement des peintures à la façon des Chinois, mais plus proportionnées que les leurs. C'eſt comme on a coutume de deſſiner les medailles, afin que le deſſinateur s'éloigne moins des traits précis des antiques. Mais on ne ſauroit diſtinguer exactement par le deſſein, le dedans d'un cercle, du dedans d'une ſurface ſphérique, bornée par ce cercle, ſans le ſecours des ombres; le dedans de l'un & de l'autre n'ayant pas de points diſtingués ni de traits diſtinguans, quoique il a pourtant une grande difference qui doit être marquée. C'eſt pourquoi Monſ. des Argues a donné des preceptes ſur la force des teintes & des ombres. Lors donc qu'une peinture nous trompe il y a une double erreur dans nos jugemens; car premiérement nous mettons la cauſe pour l'effet, & croyons voir immediatement ce qui eſt la cauſe de l'image, en quoi nous reſſemblons un peu à un chien qui abboye contre un miroir. Car nous ne voyons que l'image proprement, & nous ne ſommes affectes que par les rayons. Et puisque les rayons de la lumiére ont beſoin de tems (quelque petit qu'il ſoit) il eſt poſſible que l'objet ſoit detruit dans cet intervalle & ne ſubſiſte plus quand le rayon arrive à l'oeil, & ce qui n'eſt plus, ne ſauroit être l'objet préſent de la vuë. En ſecond lieu nous nous trompons encore lorsque nous mettons une cauſe pour l'autre, & croyons que ce qui ne vient que d'une platte peinture, eſt derivé d'un corps, de ſorte qu'en ce cas il y a dans nos jugemens tout à la fois une *metonymie* & une *metaphore*; car les figures mêmes de Rhetorique paſſent en *ſophismes* lorsqu'elles nous abuſent. Cette confuſion de l'effet avec la cauſe, ou vraye, ou pretenduë, entre ſouvent dans nos jugemens encore ailleurs. C'eſt ainſi que nous ſentons nos corps ou ce qui les touche & que nous remuons nos bras par une influence phyſique immediate, que nous jugons conſtituer le commerce de l'ame & du corps; au lieu que veritablement nous ne ſentons & ne changeons de cette maniére là, que ce qui eſt en nous,

Les Idées qui viennent de la ſenſation ſont ſouvent alterées par le jugement de l'eſprit;

Souvent on met la cauſe pour l'effet;

on une cauſe pour l'autre;

CHAP. IX. *PHILAL.* A cette occaſion je vous propoſerai un *problême*, que le ſavant *Monſieur Molineux*, qui employe ſi utilement ſon beau genie à l'avancement des ſciences, a communiqué à l'illuſtre *Monſieur Locke*. Voici à peu prés ſes propres termes: ſuppoſés un aveugle de naiſſance, qui ſoit préſentement homme fait, au quel on ait appris à diſtinguer par l'attouchement un cube d'un globe de même metal, & a peu prés de la même groſſeur, enſorte que lorsqu'il touche l'un & l'autre, il puiſſe dire quel eſt le cube, & quel eſt le globe. Suppoſes que, le cube & le globe étant poſés ſur une table, cet aveugle vienne à jouir de la vuë. On demande, ſi en les voyant ſans toucher il pourroit les diſcerner, & dire quel eſt le cube, & quel eſt le globe. Je vous prie, Monſieur, de me dire quel eſt vôtre ſentiment la deſſus.

Un aveugle né, ne connoiſſant la figure d'un globe & d'un cube que par l'attouchement, la ſaura diſcerner en les voyant.

THEOPH. Il me faudroit donner du tems pour mediter cette queſtion, qui me paroit aſſez curieuſe: mais puisque vous me preſſés de repondre ſur le champ, je hazarderai de vous dire entre nous, que je crois que, ſuppoſé que l'aveugle ſache que ces deux figures qu'il voit ſont celles du cube & du globe, il pourra les diſcerner, & dire ſans toucher, ceci eſt le globe, ceci le cube.

PHILAL. J'ai peur qu'il ne vous faille mettre dans la foule de ceux, qui ont mal repondû à M. Molineux. Car il a mandé dans la lettre, qui contenoit cette queſtion, que l'ayant propoſée à l'occaſion de l'eſſai de M. Locke ſur l'Entendement à diverſes perſonnes d'un eſprit fort penetrant, à peine en a-t-il trouvé une, qui d'abord lui ait repondu ſur cela, comme il croit qu'il faut répondre, quoiqu'ils ayent été convaincus de leur mépriſe aprés avoir entendû ſes raiſons. La reponſe de ce penetrant & judicieux auteur eſt negative: car (ajoute-t il) bien que cet aveugle ait appris par experience de quelle maniére le globe & le cube affectent ſon attouchement, il ne ſait pourtant pas encore que ce, qui affecte l'attouchement de telle ou telle maniére, doive frapper les yeux de telle ou telle maniére, ni que l'angle avancé d'un cube, qui preſſe ſa main d'une maniére inégale, doive paroitre à ces yeux tel qu'il paroit dans le cube. L'Auteur de l'eſſai declare qu'il eſt tout-à fait du même ſentiment.

THEOPH. Peut-etre que M. Molineux & l'Auteur de l'eſſai ne ſont pas ſi éloignés de mon opinion qu'il paroit d'abord, & que les raiſons de

de leur ſentiment, contenuës apparemment dans la lettre du premier, qui s'en eſt ſervi avec ſuccés pour convaincre les gens de leur mepriſe, ont été ſupprimées exprés par le ſecond pour donner plus d'exercice à l'eſprit des lecteurs. Si vous voulés peſer ma reponſe, Vous trouverés Monſieur, que j'y ai mis une condition, qu'on peut conſiderer comme compriſe dans la queſtion, c'eſt qu'il ne s'agiſſe que de diſcerner ſeulement, & que l'aveugle ſache que les deux corps figurés, qu'il doit diſcerner, y ſont, & qu'ainſi chacune des apparences, qu'il voit, eſt celle du cube, ou celle du globe. En ce cas il me paroit indubitable, que l'aveugle, qui vient ceſſer de l'étre, les peut diſcerner par les principes de la raiſon, joints à ce que l'attouchement lui a fourni auparavant de connoiſſance ſenſuelle. Car je ne parle pas de ce qu'il fera peut-étre en effet & ſur le champ, étant ébloui & confondû par la nouveauté, ou d'ailleurs peu accoutumé à tirer des conſequences. Le fondement de mon ſentiment eſt, que dans le globe il n'y pas de points diſtingués du côte du globe même, tout y étant uni & ſans angles, au lieu que dans le cube il y a huit points diſtingués de tous les autres. S'il n'y avoit pas ce moyen de diſcerner les figures, un aveugle ne pourroit pas apprendre les rudimens de la Geometrie par l'attouchement. Cependant nous voyons que les aveugles nés ſont capables d'apprendre la Geometrie, & ont même toujours quelques rudimens d'une Geometrie naturelle, & que le plus ſouvent on apprend la Geometrie par la ſeule vuë, ſans ſe ſervir de l'attouchement comme pourroit & devroit même faire un paralitique ou une autre perſonne, à qui l'attouchement fût presque interdit. Et il faut que ces deux Geometries, celle de l'aveugle & celle du paralitique, ſe rencontrent & s'accordent & même reviennent aux mêmes Idées, quoiqu'il n'y ait point d'images communes. Ce qui fait encore voir combien il faut diſtinguer *les images* des *idées exactes*, qui conſiſtent dans les definitions. Effectivement ce ſeroit quelque choſe de fort curieux & même d'inſtructif de bien examiner les Idées d'un aveugle né & d'entendre les deſcriptions, qu'il fait des figures. Car il peut y arriver, & il peut même entendre la doctrine optique, entant qu'elle eſt dependante des Idées diſtinctes & mathématiques, quoiqu'il ne puiſſe pas parvenir à concevoir ce qu'il y a de *clair-confus*, c'eſt à dire l'image de la lumiére & des couleurs. C'eſt pourquoi un certain aveugle né, aprés avoir écouté des leçons d'optique, qu'il paroiſſoit comprendre aſſez, repondit à quelqu'un qui lui demandoit ce qu'il croijoit de la lumiére, qu'il s'imaginoit que ce devoit étre quelque choſe

CHAP. IX.

Les aveugles peuvent apprendre la Geometrie.

Il faudroit bien examiner les Idées d'un aveugle né.

Un aveugle peut entendre l'optique d'une certaine façon.

CHAP. IX. agreable comme le ſucre. Il ſeroit de même fort important d'examiner les Idées, qu'un homme né ſourd et muët, peut avoir des choſes non figurées, dont nous avons ordinairement la deſcription en paroles, & qu'il doit avoir d'une maniére tout à fait differente, quoiqu'elle puiſſe étre équivalente à la nôtre, comme l'écriture des Chinois fait un effet equivalent à celui de nôtre Alphabet, quoiqu'elle en ſoit infiniment differente & pourroit paroitre inventée par un ſourd. J'apprens par la faveur d'un grand Prince, qu'un homme né ſourd & muet à Paris, eſt enfin parvenû à l'uſage de l'ouye, qu'il a maintenant appris la langue françoiſe (car c'eſt de la cour de France qu'on le mandoit il n'y a pas longs tems) & qu'il pourra dire des choſes bien curieuſes ſur les conceptions qu'il avoit dans ſon état précedent & ſur le changement de ſes Idées, lorsque le ſens de l'ouye a commencé à étre exercé. Ces gens nés ſourds et muëts peuvent aller plus loin qu'on ne penſe. Il y en avoit un à Oldembourg du tems du dernier Comte, qui étoit devenû bon peintre, & ſe montroit trés-raiſonnable d'ailleurs. Un fort ſavant homme, Breton de nation, m'a raconté, qu'à Blainville à dix lieuës de Nantes, appartenante au Duc de Rohan, il y avoit environ en 1690 un pauvre, qui demeuroit dans une hutte, proche du château hors de la ville, qui étoit né ſourd et muët, & qui portoit des lettres & autres choſes à la ville & trouvoit les maiſons, ſuivant quelques ſignes, que des perſonnes accoutumées à l'employer lui faiſoient. Enfin le pauvre devint encore aveugle, & ne laiſſa pas de rendre quelque ſervice & de porter des lettres en ville ſur ce qu'on lui marquoit par l'attouchement. Il avoit une planche dans ſa hutte, laquelle allant depuis la porte juſqu'à l'endroit, où il avoit les pieds, lui faiſoit connoitre par le mouvement qu'elle recevoit, ſi quelqu'un entroit chez lui. Les hommes ſont bien negligens de ne prendre pas une exacte connoiſſance des maniéres de penſer de telles perſonnes. S'il ne vit plus, il y a apparence que quelqu'un ſur les lieux en pourroit encore donner quelque information & nous faire entendre comment on lui marquoit les choſes, qu'il devoit executer. Mais pour revenir à ce que l'aveugle né, qui commence à voir, jugeroit du globe & d'un cube, en les voyant ſans les toucher, je reponds qu'il les diſcernera comme je viens de dire, ſi quelqu'un l'avertit que l'une ou l'autre des apparences ou perceptions, qu'il en aura, appartient au cube & au globe; mais ſans cette inſtruction préalable, j'avouë qu'il ne s'aviſera pas d'abord de penſer, que ces eſpéces de peintures, qu'il s'en fera dans le fond de ſes yeux, & qui pourroient venir d'une

On devroit examiner auſſi les Idées des hommes, nés ſourd & muets.

Exemple d'un homme né ſourd & muet, & aveuglé dans la ſuite, qui non obſtant cela faiſoit la fonction d'un meſſager.

d'une platte peinture ſur la table, repréſentent des corps, jusqu'à ce que l'attouchement l'en aura convaincû, ou, qu'à force de raiſonner ſur les rayons ſuivant l'optique, il aura compris par les lumiéres & les ombres, qu'il y a une choſe qui arrête ces rayons, & que ce doit étre juſtement ce qui lui reſte dans l'attouchement: à quoi il parviendra enfin, quand il verra rouler ce globe & ce cube, & changer d'ombres & d'apparences ſuivant le mouvement, ou même quand, ces deux corps demeurans en repos, la lumiere, qui les éclaire, changera de place, ou que ſes yeux changeront de ſituation. Car ce ſont à peu prés les moyens, que nous avons, de diſcerner de loin un tableau ou une perſpective, qui repréſente un corps, d'avec le corps veritable. CHAP. IX.

§. 11. *PHILAL.* Venons à la *Perception* en general. Elle diſtingue les animaux des étres inferieurs.

Il y a des perceptions dans les Plantes, dependans du mechanisme.

THEOPH. J'ai du penchant à croire qu'il y a quelque perception & appetition encore dans les plantes à cauſe de la grande Analogie, qu'il y a entre les plantes & les animaux; & s'il y a une ame vegetable, comme c'eſt l'opinion commune, il faut qu'elle ait de la perception. Cependant je ne laiſſe pas d'attribuer au mechanisme tout ce qui ſe fait dans les corps des plantes & des animaux, excepté leur premiere formation. Ainſi je demeure d'accord que le mouvement de la plante, qu'on appelle ſenſitive, vient du mechanisme, & je n'approuve point qu'on ait recours à l'ame lorsqu'il s'agit d'expliquer le detail des phénomenes des plantes & des animaux.

§. 14. *PHILAL.* Je ne ſaurois m'empecher de croire moi même, que dans ces ſortes d'animaux, qui ſont comme les huitres & les moules, il n'y ait quelque foible perception: car des ſenſations vives ne feroient qu'incommoder un animal, qui eſt contraint de demeurer toujours dans le lieu, où le hazard l'a placé, ou il eſt arroſé d'eau froide ou chaude, nette ou ſale, ſelon qu'elle vient à lui.

THEOPH. Fort bien, & je crois qu'on en peut dire presque autant des plantes, mais quant à l'homme ſes perceptions ſont accompagnées de la puiſſance de reflechir, qui paſſe à l'acte lorsqu'il y a dequoi. Mais lorsqu'il eſt reduit à un état, où il eſt comme dans une lethargie & presque

CHAP. IX. que ſans ſentiment, la reflexion & l'apperception ceſſent, & on ne penſe point à des verités univerſelles. Cependant les facultés & les diſpoſitions innées & acquiſes & même les impreſſions, qu'on reçoit dans cet état de confuſion, ne ceſſent point pour cela & ne ſont point effacées, quoiqu'on les oublie; elles auront même leur tour pour contribuer un jour à quelqu'effèt notable, car rien n'eſt inutile dans la nature, toute confuſion ſe doit developper, les animaux mêmes, parvenûs à un état de ſtupidité, doivent retourner un jour à des perceptions plus relevées, & puisque les ſubſtances ſimples durent toujours, il ne faut point juger de l'éternité par quelques années.

Les perceptions des hommes ſont accompagnées de la reflexion.

CHAPITRE X.

De la Retention.

§. 1. 2. *PHILAL.* L'autre faculté de l'eſprit, par laquelle il avance plus vers la connoiſſance des choſes, que par la ſimple perception, c'eſt ce que je nomme *retention*, qui conſerve les connoiſſances reçues par les ſens ou par la reflexion. La *retention* ſe fait en deux manieres, en conſervant actuellement l'Idée préſente, ce que j'appelle *contemplation*, & en gardant la puiſſance de les ramener devant l'eſprit, & c'eſt ce qu'on appelle *memoire.*

THEOPH. On retient auſſi & on contemple les connoiſſances innées, & bien ſouvent on ne ſauroit diſtinguer l'inné de l'acquis. Il y a auſſi une perception des images, ou qui ſont deja depuis quelque tems, ou qui ſe forment de nouveau en nous.

§. 2. *PHILAL.* Mais on croit chés nous, que ces images ou Idées ceſſent d'étre quelque choſe dés qu'elles ne ſont point actuellement appercues, & que dire, qu'il y a des Idées de reſerve dans la memoire, cela ne ſignifie dans le fond autre choſe ſi ce n'eſt que l'ame a en pluſieurs rencontres la puiſſance de reveiller les perceptions, qu'elle a deja eues avec un ſentiment, qui la puiſſe convaincre en méme tems qu'elle a eu auparavant ces ſortes de perceptions.

THE-

THEOPH. Si les Idées n'étoient que les formes ou façons des pensées, elles cesseroient avec elles, mais Vous même avés reconnu Monsieur, qu'elles en sont les objets internes, & de cette maniere elles peuvent subsister; & je m'etonne que vous vous puissiés toujours paier de ces *puissances* ou *facultés* nuës, que vous rejetteriés apparemment dans les Philosophes de l'ecole. Il faudroit expliquer un peu plus distinctement, en quoi consiste cette *faculté* & comment elle s'exerce, & cela feroit connoitre, qu'il y a des dispositions, qui sont des restes des impressions passées, dans l'ame aussi bien que dans le corps, mais dont on ne s'apperçoit, que lorsque la memoire en trouve quelqu'occasion. Et si rien ne restoit des pensées passées, aussitôt qu'on n'y pense plus, il ne seroit point possible d'expliquer comment on en peut garder le souvenir; & recourir pour cela à cette faculté nuë, c'est ne rien dire d'intelligible. CHAP. X.

CHAPITRE XI.

De la faculté de discerner les Idées.

§. 1. *PHILAL.* Du discernement des Idées depend l'evidence & la certitude de plusieurs propositions, qui passent pour des verités innées.

THEOPH. J'avoue que pour penser à ces verités innées & pour les demeler il faut du discernement; mais pour cela, elles ne cessent point d'être innées. *Les Idées ne cessent pas, quand même le discernement n'y seroit pas.*

§. 2. *PHILAL.* Or *la vivacité* de l'esprit consiste à rappeller promtement les Idées; mais il y a *du jugement* à se les représenter nettement & à les distinguer exactement.

THEOPH. Peut-être que l'un & l'autre *est vivacité* d'imagination, & que le jugement consiste dans l'examen des propositions suivant la raison.

PHILAL. Je ne suis point eloigné de cette distinction de l'esprit & du jugement. Et quelques fois il y a du jugement à ne le point employer

CHAP. XI. ployer trop. Par exemple: c'eſt choquer en quelque maniere certaines penſées ſpirituelles que de les examiner par les regles ſevéres de la verité & du bon raiſonnement.

THEOPH. Cette remarque eſt bonne. Il faut que des penſées ſpirituelles ayent quelque fondement au moins apparent dans la raiſon; mais il ne faut point les eplucher avec trop de ſcrupule, comme il ne faut point regarder un tableau de trop prés. C'eſt en quoi il me ſemble que *le P. Bouhours* manque plus d'une fois dans *ſa maniere de bien penſer dans les ouvrages d'eſprit*, comme lorſqu'il mepriſe cette ſaillie de Lucain, *victrix cauſa Düs placuit, ſed victa Catoni.*

§. 4. *PHILAL.* Une autre operation de l'eſprit à l'egard de ſes Idées c'eſt la *comparaiſon*, qu'il fait d'une Idée avec l'autre par rapport à l'étendue, aux degrés, au tems, au lieu ou à quelqu'autre circonſtance: c'eſt de là que depend ce grand nombre d'Idées, qui ſont compriſes ſous le nom de *Relation.*

La relation eſt plus generale que la comparaiſon.

THEOPH. Selon mon ſens la *Relation* eſt plus generale que la comparaiſon. Car les *Relations* ſont ou de *comparaiſon* ou de *concours.* Les premiéres regardent la *convenance* ou *diſconvenance* (je prens ces termes dans un ſens moins étendù) qui comprend la reſſemblance, l'égalité, l'inégalité &c. Les ſecondes renferment quelque *liaiſon*, comme de la cauſe & de l'effèt, du tout & des parties, de la ſituation & de l'ordre &c.

§. 6. *PHILAL.* *La compoſition* des Idées ſimples, pour en faire de complexes, eſt encore une operation de nôtre eſprit. On peut rapporter à cela la faculté *d'étendre les Idées*, en joignant enſemble celles qui ſont d'une même eſpece, comme en formant une douzaine de pluſieurs unités.

THEOPH. L'une eſt auſſi bien compoſée que l'autre ſans doute; mais la compoſition des Idées ſemblables eſt plus ſimple, que celle des Idées differentes.

§. 7. *PHILAL.* Une chienne nourrira de petits renards, badinera avec eux & aura pour eux la même paſſion que pour ſes petits, ſi l'on peut faire enſorte, que les renardeaux la tettent tout autant qu'il faut, pour

pour que le lait ſe repande par tout leur corps. Et il ne paroit pas, que les animaux, qui ont quantité de petits à la fois, ayent aucune connoiſſance de *leur nombre*. Chap. XI.

THEOPH. Mais l'amour des animaux vient d'un agrement, qui eſt augmenté par *l'accoutumance*. Mais quant à la *multitude* préciſe, les hommes mêmes ne ſauroient connoitre les nombres des choſes que par quelqu' addreſſe, comme en ſe ſervant des noms numeraux pour compter, ou des diſpoſitions en figure, qui faſſent connoitre d'abord ſans compter s'il manque quelque choſe.

§. 10. *PHILAL.* Les bêtes ne forment point non plus des abſtractions.

THEOPH. Je ſuis du même ſentiment. Elles connoiſſent apparemment la blancheur, & la remarquent dans la craie comme dans la neige; mais ce n'eſt pas encore abſtraction, car elle demande un conſideration du commun, ſeparé du particulier, & par conſequent il y entre la connoiſſance des verités univerſelles, qui n'eſt point donnée aux bêtes. On remarque fort bien auſſi, que les bêtes qui parlent ne ſe ſervent point de paroles pour exprimer les Idées generales, & que les hommes privés de l'uſage de la parole & des mots ne laiſſent pas de ſe faire d'autres ſignes generaux. Et je ſuis ravi, de Vous voir ſi bien remarquer ici & ailleurs les avantages de la nature humaine. *Les bêtes n'ont pas d'Idées generales.*

§. 11. *PHILAL.* Si les bêtes ont quelques Idées & ne ſont pas de pures machines, comme quelques uns le prétendent, nous ne ſaurions nier, qu'elles n'ayent la raiſon dans un certain degré. Et pour moi il me paroit auſſi evident, qu'elles raiſonnent, qu'il me paroit, qu'elles ont du ſentiment. Mais c'eſt ſeulement ſur les Idées particulieres qu'elles raiſonnent, ſelon que leurs ſens les leur repréſentent.

THEOPH. Les bêtes paſſent d'une imagination à une autre par la liaiſon, qu'elles y ont ſentie autres fois; par exemple quand le maitre prend un bâton le chien apprehende d'être frappé. Et en quantité d'occaſions les enfans de même que les autres hommes n'ont point d'autre procedure dans leur paſſages de penſée à penſée. On pourroit appeller

CHAP. XI. cela *conſequence* & *raiſonnement* dans un ſens fort étendu. Mais j'aime mieux me conformer à l'uſage reçû, en conſecrant ces mots à l'homme & en les reſtraignant à la connoiſſance de quelque *raiſon* de la liaiſon des perceptions, que les ſenſations ſeules ne ſauroient donner, leur effet n'étant que de faire, que naturellement on s'attende une autre fois à cette même liaiſon, qu'on a remarquée auparavant, quoique peut-être les raiſons ne ſoyent plus les mêmes; ce qui trompe ſouvent ceux qui ne ſe gouvernent que par les ſens.

§. 13. *PHILAL.* *Les imbecilles* manquent de vivacité, d'activité, & de mouvement dans les facultés intellectuelles, par où ils ſe trouvent privés de l'uſage de la raiſon. *Les foux* ſemblent être dans l'extremité oppoſée, car il ne me paroit pas que ces derniers ayent perdû la faculté de raiſonner, mais ayant joint mal à propos certaines Idées ils les prennent pour des verités, & ſe trompent de la même maniere que ceux, qui raiſonnent juſte ſur de faux principes. Ainſi vous verrés un fou qui s'imaginant d'être Roi prétend par une juſte conſequence être ſervi, honoré & obeï ſelon ſa dignité.

Defauts des imbecilles, des ſtupides & des foux.

THEOPH. *Les imbecilles* n'exercent point la raiſon & ils different de quelques *Stupides*, qui ont le jugement bon, mais n'ayant point la conception promte, ils ſont mepriſés & incommodes, comme ſeroit celui, qui voudroit jouer à l'hombre avec des perſonnes conſiderables, & penſeroit trop long tems & trop ſouvent au parti qu'il doit prendre. Je me ſouviens, qu'un habile homme, ayant perdu la memoire par l'uſage de quelques drogues, fut réduit à cet état, mais ſon jugement paroiſſoit toujours. Un fol univerſel manque de jugement presque en toute occaſion. Cependant la vivacité de ſon imagination le peut rendre agreable. Mais il y a des foux particuliers, qui ſe forment une fauſſe ſuppoſition ſur un point important de leur vie & raiſonnent juſte la deſſus, comme vous l'avés fort bien remarqué. Tel eſt un homme aſſez connu dans une certaine cour, qui ſe croit deſtiné à redreſſer les affaires des Proteſtans & à mettre la France à la raiſon, & que pour cela Dieu a fait paſſer les plus grands perſonnages par ſon corps pour l'annoblir; il prétend epouſer toutes les princeſſes qu'il voit à marier, mais aprés les avoir rendues ſaintes, à fin d'avoir une ſainte lignée qui doit gouverner la terre, il attribue tous les malheurs de la guerre au peu de deference, qu'on a eu pour ſes avis.

avis. En parlant avec quelque ſouverain, il prend toutes les meſures CHAP. XI.
neceſſaires pour ne point ravaler ſa dignité. Enfin quand on entre en raiſonnement avec lui il ſe defend ſi bien, que j'ai douté plus d'une fois ſi ſa folie n'étoit pas une feinte, car il ne s'en trouve pas mal. Cependant ceux qui le connoiſſent plus particuliérement, m'aſſurent que c'eſt tout de bon.

CHAPITRE XII.

Des idées complexes.

PHILAL. L'entendement ne reſſemble pas mal à un cabinet entiérement obſcur, qui n'auroit que quelques petites ouvertures pour laiſſer entrer par dehors les images exterieurs & viſibles, deſorte que ſi ces images, venant à ſe peindre dans ce cabinet obſcur, pouvoient y reſter & y être placées en ordre, enſorte qu'on pût les trouver dans l'occaſion, il y auroit une grande reſſemblance entre ce cabinet & l'entendement humain.

THEOPH. Pour rendre la reſſemblance plus grande, il faudroit ſuppoſer que dans la chambre obſcure il y eut une toile pour recevoir les eſpeces, qui ne fut pas unie, mais diverſifiée par des plis, repreſentant les connoiſſances innées; que de plus, cette toile ou membrane étant tendue, eût une maniere de reſſort ou force d'agir, & même une action ou reaction accommodée tant aux plis paſſés qu'aux nouveaux venus des impreſſions des eſpeces. Et cette action conſiſteroit en certaines vibrations ou oſcillations, telles qu'on voit dans une corde tendue quand on la touche, deſorte qu'elle rendroit une maniere de ſon muſical. Car non ſeulement nous recevons des images ou traces dans le cerveau, mais nous en formons encore de nouvelles, quand nous enviſageons des Idées *complexes*. Ainſi il faut que la toile, qui repréſente nôtre cerveau ſoit active & elaſtique. Cette comparaiſon expliqueroit tolerablement ce qui ſe paſſe dans le cerveau; mais quant à l'ame, qui eſt une Subſtance ſimple ou *Monade*, elle repréſente ſans étendue ces mêmes varietés des maſſes étendues & en a la perception.

CHAP. XII. §. 3. *PHILAL.* Or les Idées complexes ſont, ou des *modes*, ou des *Subſtances*, ou des *Relations*.

THEOPH. Cette diviſion des objets de nos penſées en Subſtances, Modes & Relations eſt aſſés à mon gré. Je crois que les qualités ne ſont que des modifications des Subſtances & l'entendement y ajoute les relations. Il s'en ſuit plus qu'on ne penſe.

PHILAL. Les *modes* ſont ou *ſimples* (comme une douzaine, une vingtaine, qui ſont faits des Idées ſimples d'une même eſpece, c'eſt à dire des unités) ou *mixtes* (comme la beauté) où il entre des Idées ſimples de differentes eſpéces.

THEOPH. Peut-étre que *douzaine* ou *vingtaine* ne ſont que les relations & ne ſont conſtituées que par le rapport à l'entendement. Les unités ſont à part & l'entendement les prend enſemble quelques diſperſées qu'elles ſoyent. Cependant quoique les relations ſoyent de l'entendement, elles ne ſont pas ſans fondement & realité. Car le premier entendement eſt l'origine des choſes; & même la realité de toutes choſes, excepté les Subſtances ſimples, ne conſiſte que dans le fondement des perceptions des phénomenes des Subſtances ſimples. Il en eſt ſouvent de même à l'egard des modes mixtes, c'eſt à dire qu'il faudroit les renvojer plûtôt aux relations.

§. 6. *PHILAL.* Les Idées *des Subſtances* ſont certaines combinaiſons d'Idées ſimples, qu'on ſuppoſe repréſenter des choſes particuliéres & diſtinctes, qui ſubſiſtent par elles mêmes, parmi leſquelles Idées on conſidere toujours la notion obſcure *de Subſtance* comme la premiére & la principale, qu'on ſuppoſe ſans la connoitre, quelle qu'elle ſoit en elle même.

THEOPH. L'Idée de la *Subſtance* n'eſt pas ſi obſcure qu'on penſe. On en peut connoitre ce qui ſe doit, & ce qui ſe connoit en autres choſes; & même la connoiſſance des concrets eſt toujours anterieure à celle des abſtraits; on connoit plus le chaud que la chaleur.

§. 7. *PHILAL.* A l'egard des Subſtances il y a auſſi deux ſortes d'Idées. L'une des Subſtances ſinguliéres, comme celle d'un homme ou

ou d'une brebis. L'autre de plusieurs substances jointes ensemble, comme d'une armée d'hommes & d'un troupeau de brebis; ces collections forment aussi une seule Idée. CHAP. XII.

THEOPH. Cette unité de l'Idée des Aggregés est tres veritable; mais dans le fond il faut avouer, que cette unité de collections n'est qu'un rapport ou une relation, dont le fondement est dans ce qui se trouve en chacune des Substances singuliéres à part. Ainsi ces *Etres par Aggregation* n'ont point d'autre unité achevée, que la mentale; & par consequent leur *Entité* aussi est en quelque façon mentale ou de phénomene, comme celle de l'arc en ciel.

CHAPITRE XIII.

Des modes simples, & premierement de ceux de l'Espace.

§. 3. *PHILAL.* L'espace considéré par rapport à la longueur, qui separe deux corps, s'appelle *distance;* par rapport à la longueur, à la largeur, & à la profondeur on peut l'appeller *capacité.*

La distance est la grandeur de la plus petite ligne entre deux points.

THEOPH. Pour parler plus distinctement, *la distance* de deux choses situées (soient points ou étendues) est la grandeur de la plus petite ligne possible, qu'on puisse tirer de l'un à l'autre. Cette distance se peut considerer absolument ou dans une certaine figure, qui comprend les deux choses distantes. Par exemple la ligne droite est absolument la distance entre deux points. Mais ces deux points, étant dans une même surface sphérique, la distance de ces deux points dans cette surface est la longueur du plus petit grand-arc de cercle, qu'on y peut tirer d'un point à l'autre. Il est bon aussi de remarquer, que la distance n'est pas seulement entre des corps, mais encore entre les surfaces, lignes & points. On peut dire que *la capacité* ou plutôt l'intervalle entre deux corps, ou deux autres etendûs, ou entre un etendû & un point, est l'espace constitué par toutes les lignes les plus courtes, qui se peuvent tirer entre les points de l'un & de l'autre. Cet intervalle est solide; excepté lorsque les deux choses situées sont dans une même surface, & que les lignes les plus courtes

La capacité est l'espace entre toutes les lignes les plus courtes, qui se peuvent tirer entre les points des corps.

CHAP. XIII. tes entre les points des choſes ſituées doivent auſſi tomber dans cette ſurface ou y doivent être priſes exprès.

§. 4. *PHILAL.* Outre ce qu'il y a de la nature, les hommes ont établi dans leur eſprit les Idées de certaines longueurs determinées, comme d'une pouce ou d'un pied.

THEOPH. Ils ne ſauroient le faire. Car il eſt impoſſible d'avoir l'Idée d'une longueur determinée préciſe. On ne ſauroit dire ni comprendre par l'eſprit ce que c'eſt qu'une pouce ou un pied. Et on ne ſauroit garder la ſignification de ces noms que par des meſures réelles, qu'on ſuppoſe non changeantes, par leſquelles on les puiſſe toujours retrouver. C'eſt ainſi que Mr. Greave, Mathematicien Anglois, a voulu ſe ſervir des Pyramides d'Egypte, qui ont duré aſſés & dureront apparemment encore quelque tems pour conſerver nos meſures, en marquant à la poſterité les proportions, qu'elles ont à certaines longueurs deſſinées dans une de ces Pyramides. Il eſt vrai qu'on a trouvé depuis peu, que les pendules ſervent pour perpetuer les meſures *(menſuris rerum ad poſteros transmittendis)* comme Meſſieurs Hugens, Mouton & Buratini, autrefois maitre de monnoie de Pologne, ont prétendu montrer en marquant la proportion de nos longueurs à celle d'un pendule, qui bat préciſement p. e. une Seconde c'eſt à dire la $864{,}000^{me}$ partie d'une revolution des etoiles fixes ou d'un Jour aſtronomique; & Mr. Buratini en a fait un traité exprés, que j'ai vû en manuſcrit. Mais il y a encore cette imperfection dans cette meſure des pendules, qu'il faut ſe borner à certains païs, car les pendules, pour battre dans un même tems, ont beſoin d'une moindre longueur ſous la ligne. Et il faut ſuppoſer encore la conſtance de la meſure réelle fondamentale, c'eſt à dire de la durée d'un Jour ou d'une revolution du globe de la terre à l'entour de ſon axe, & même de la cauſe de la gravité, pour ne point parler d'autres circonſtances.

On a voulu conſerver les meſures des longueurs par les Pyramides d'Egipte;

& par les Pendules.

§. 5. *PHILAL.* Venant à obſerver comment les extremités ſe terminent ou par des lignes droites, qui forment des angles diſtincts, ou par des lignes courbes, où l'on ne peut appercevoir aucun angle, nous nous formons l'Idée de *la Figure.*

THE-

THEOPH. Une *Figure ſuperficielle* eſt terminée par une ligne ou par des lignes: mais la *Figure d'un corps* peut être bornée ſans lignes déterminées, comme par exemple celle d'une Sphére. Une ſeule ligne droite ou ſuperficie plane ne peut comprendre aucun eſpace, ni faire aucune figure. Mais une ſeule ligne peut comprendre une figure ſuperficielle, par exemple le cercle, l'ovale, comme de même une ſeule ſuperficie courbe peut comprendre une figure ſolide, telle que la Sphére & la Sphéroïde. Cependant non ſeulement pluſieurs lignes droites ou ſuperficies planes, mais encore pluſieurs lignes courbes, ou pluſieurs ſuperficies courbes peuvent concourir enſemble & former même des angles entr'elles, lorſque l'une n'eſt pas la tangente de l'autre. Il n'eſt pas aiſé de donner la definition *de la Figure* en general ſelon l'uſage des Geometres. Dire que c'eſt un étendû borné, cela ſeroit trop general, car une ligne droite p. e. quoique terminée par les deux bouts, n'eſt pas une figure & même deux droites n'en ſauroient faire. Dire que c'eſt un étendû borné par un étendû, cela n'eſt pas aſſés general, car la ſurface ſphérique entiére eſt une figure & cependant elle n'eſt bornée par aucun étendu. On peut encore dire que *la figure* eſt un étendû borné, dans lequel il y a une infinité de chemins d'un point à un autre. Cela comprend les ſurfaces bornées ſans lignes terminantes, que la definition précedente ne comprenoit pas & exclût les lignes, parceque d'un point à un autre dans une ligne il n'y a qu'un chemin ou un nombre determiné de chemins. Mais il ſera encore mieux de dire que la figure eſt un étendû borné, qui peut recevoir une Section étendue ou bien qui a de la largeur, terme dont jusqu'ici on n'avoit point donné non plus la definition.

Il eſt difficile de donner une definition de l'Idée de la Figure.

La figure eſt un étendu borné, qui peut recevoir une Section étendue.

§ 6. *PHILAL.* Au moins toutes les figures ne ſont autre choſe que les modes ſimples de l'eſpace.

THEOPH. Les modes ſimples, ſelon vous, repetent la même Idée, mais dans les figures ce n'eſt pas toujours la repetition du même. Les courbes ſont bien differentes des lignes droites & entr'elles. Ainſi je ne ſcai comment la definition du mode ſimple aura lieu ici.

§. 7. *PHILAL.* Il ne faut point prendre nos definitions trop à la rigueur. Mais paſſons de la figure au *Lieu.* Quand nous trouvons toutes les pieces ſur les mêmes caſés de l'echiquier, ou nous les avons laiſſées,

CHAP. XIII. nous disons qu'elles sont toutes dans la même place, quoique peut-etre l'echiquier ait eté transporté. Nous disons aussi, que l'echiquier est dans le même lieu, s'il reste dans le meme endroit de la chambre du vaisseau quoique le vaisseau ait fait voile. On dit aussi, que le vaisseau est dans le même lieu, supposé qu'il garde la même distance à l'egard des parties des païs voisins, quoique la terre ait peut-etre tourné.

THEOPH. Le *lieu* est ou *particulier*, qu'on considere à l'egard de certains corps; ou *universel*, qui se rapporte à tout & à l'egard duquel tous les changemens par rapport à quelque corps que ce soit, sont mis en ligne de compte. Et s'il n'y auroit rien de fixe dans l'univers, le lieu de chaque chose ne laisseroit pas d'étre determiné par le raisonnement, s'il y avoit mojen de tenir regitre de tous les changemens, ou si la memoire d'une creature y pouvoit suffire, comme on dit que des Arabes jouent aux echecs par memoire & à cheval. Cependant ce que nous ne pouvons point comprendre ne laisse pas d'étre determiné dans la verité des choses.

§. 15. *PHILAL.* Si quelcun me demande ce que c'est que *l'espace*, je suis pret à le lui dire quand il me dira ce que c'est que *l'étendue*.

THEOPH. Je voudrois savoir dire aussi bien ce que c'est que la fievre ou quelqu'autre maladie, que je crois que la nature de l'espace est expliquée. *L'etendue* est l'abstraction de l'etendû. Or l'etendû est un continû, dont les parties sont coëxistantes ou existent à la fois.

§. 17. *PHILAL.* Si l'on demande si l'espace sans corps, est substance ou accident, je repondrai sans hésiter que je n'en sai rien.

THEOPH. J'ai sujet de craindre qu'on ne m'accuse de vanité en voulant determiner ce que Vous avoués Monsieur de ne pas savoir. Mais il y a lieu de juger, que vous en savés plus que vous ne dites ou que vous ne crojés. Quelques uns ont crû que Dieu est le lieu des choses. Lessius & M. Guerike, si je ne me trompe, étoient de ce sentiment, mais alors le lieu contient quelque chose de plus, que ce que nous attribuons à l'espace, que nous depouillons de toute action: & de cette maniere, il n'est pas plus une substance que le tems, & s'il a des parties, il ne sauroit étre Dieu. C'est un rapport, un ordre, non seulement entre les exiſtans, mais encore

L'espace est un rapport & un ordre entre les coexistans & les possibles, dont Dieu est la source.

encore entre les poſſibles comme s'ils exiſtoient. Mais ſa verité & realité eſt fondée en Dieu, comme toutes les verités éternelles. CHAP. XIII.

PHILAL. Je ne ſuis point eloigné de votre ſentiment & vous ſavés le paſſage de S. Paul, qui dit, que nous exiſtons, vivons & que nous avons le mouvement en Dieu. Ainſi, ſelon les differentes manieres de conſiderer, on peut dire que l'eſpace eſt Dieu & on peut dire auſſi, qu'il n'eſt qu'un ordre ou une Relation.

THEOPH. Le meilleur ſera donc de dire, que l'eſpace eſt un ordre, mais que Dieu en eſt la ſource.

§. 19. *PHILAL.* Cependant pour ſavoir ſi l'eſpace eſt une Subſtance, il faudroit ſavoir, en quoi conſiſte la nature de la Subſtance en general. Mais en cela il y a de la difficulté. Si Dieu, les eſprits finis, & les corps participent en commun a une même nature de Subſtance, ne s'en ſuivrat'il pas, qu'ils ne different que par la differente modification de cette Subſtance?

THEOPH. Si cette conſequence avoit lieu, il s'en ſuivroit auſſi, que Dieu, les eſprits finis & les corps, participans en commun à une même nature d'Etre, ne differeroient que par la differente modification de cet Etre.

§. 19. *PHILAL.* Ceux, qui les premiers ſe ſont aviſés de regarder les accidens comme une eſpece d'Etre réels, qui ont beſoin de quelque choſe, à quoi ils ſoient attachés, ont eté contraints d'inventer le mot de Subſtance pour ſervir de ſoutien aux Accidens.

THEOPH. Crojés Vous donc Monſieur, que les Accidens peuvent ſubſiſter hors de la Subſtance? ou voulés Vous, qu'ils ne ſont point des Etres réels? Il ſemble, que Vous vous faites des difficultés ſans ſujet, & j'ai remarqué ci-deſſus, que les Subſtances ou les concrets ſont conçûs plûtôt que les Accidens ou les abſtraits.

PHILAL. Les mots de Subſtance & d'Accidens ſont à mon avis de peu d'uſage en Philoſophie.

CHAP. XIII. *THEOPH.* J'avoue, que je ſuis d'un autre ſentiment, & je crois que la conſideration de la Subſtance eſt un point des plus importans & des plus feconds de la Philoſophie.

§. 21. *PHILAL.* Nous n'avons maintenant parlé de la Subſtance que par occaſion, en demandant ſi l'eſpace eſt une Subſtance. Mais il nous ſuffit ici, qu'il n'eſt pas un corps. Auſſi perſonne n'oſera faire le corps infini comme l'eſpace.

THEOPH. M. Descartes & ſes ſectateurs ont dit pourtant que la matiere n'a point de bornes, en faiſant le monde indefini, enſorte qu'il ne nous ſoit point poſſible d'y concevoir des extremités. Et ils ont changé le terme d'infini en indéfini avec quelque raiſon; car il n'y a jamais un tout infini dans le monde, quoiqu'il y ait toujours des touts plus grands les uns que les autres à l'infini. L'univers meme ne ſauroit paſſer pour un tout, comme j'ai montré ailleurs.

PHILAL. Ceux qui prennent la matiere & l'étendu pour une même choſe, prétendent que les parois interieurs d'un corps creux vuide ſe toucheroient. Mais l'eſpace, qui eſt entre deux corps ſuffit pour empecher leur contact mutuel.

THEOPH. Je ſuis de Votre ſentiment, car quoique je n'admette point de vuide, je diſtingue la matiere de l'étendue & j'avoue, que s'il y avoit du vuide dans une Sphére, les Poles oppoſés dans la concavité ne ſe toucheroient pas pour cela. Mais je crois que ce n'eſt pas un cas, que la perfection divine admette.

§. 23. *PHILAL.* Cependant il ſemble que le mouvement prouve le vuide. Lorsque la moindre partie du corps diviſé eſt auſſi grande qu'un grain de ſemence de moutarde, il faut qu'il y ait un eſpace vuide egal à la groſſeur d'un grain de moutarde pour faire que les parties de ce corps ajent de la place pour ſe mouvoir librement. Il en ſera de même, lorsque les parties de la matiére ſont cent millions de fois plus petites.

THEOPH. Il eſt vrai, que ſi le monde étoit plein de corpuſcules durs, qui ne pourroient ni ſe flechir, ni ſe diviſer, comme l'on depeint

peint les Atomes, il ſeroit impoſſible qu'il y eut du mouvement. Mais dans la verité il n'y a point de dureté originale: au contraire la fluidité eſt originale, & les corps ſe diviſent ſelon le beſoin, puisqu'il n'y a rien qui l'empeche. C'eſt ce qui ote toute la force à l'argument, tiré du mouvement, pour le vuide. CHAP. XIII. *Tous les corps ſont fluides & ſe diviſent ſelon le beſoin.*

CHAPITRE XIV.

De la Durée & de ſes modes ſimples.

§. 10. *PHILAL.* A l'étendue repond la *durée*. Et une partie de la durée, en qui nous ne remarquons aucune ſucceſſion d'Idées, c'eſt ce que nous appellons un *inſtant*.

THEOPH. Cette definition de *l'inſtant* ſe doit, je crois, entendre de la notion populaire, comme celle que le vulgaire a du *point*. Car à la rigueur le point & l'inſtant ne ſont point des parties du tems ou de l'eſpace & n'ont point de parties non plus. Ce ſont des extremités ſeulement.

§. 16. *PHILAL.* Ce n'eſt pas le mouvement, mais une ſuite conſtante d'Idées qui nous donne l'Idée de la durée.

THEOPH. Une ſuite de perceptions reveille en nous l'Idée de la durée, mais elle ne la fait point. Nos perceptions n'ont jamais une ſuite aſſés conſtante & reguliere pour repondre à celle du tems qui eſt un continû uniforme & ſimple, comme une ligne droite. Le changement des perceptions nous donne occaſion de penſer au tems, & on le meſure par des changements uniformes: mais quand il n'y auroit rien d'uniforme dans la nature, le tems ne laiſſeroit pas d'être determiné, comme le lieu ne laiſſeroit pas d'être determiné auſſi quand il n'y auroit aucun corps fixe ou immobile. C'eſt que connoiſſant les regles des mouvemens difformes on peut toujours les rapporter à des mouvemens uniformes intelligibles & prévoir par ce moyen ce qui arrivera par des differens mouvemens joints enſemble. Et dans ce ſens le tems eſt la meſure du mouvement, c'eſt à dire le mouvement uniforme eſt la meſure du mouvement difforme. *Le changement de nos perceptions nous donne occaſion de penſer au tems, & à la durée; & ainſi le tems eſt la meſure du mouvement.*

CHAP. XIV. §. 21. *PHILAL.* On ne peut point connoitre certainement que deux parties de durée ſoient égales; & il faut avouer que les obſervations ne ſauroient aller qu'à un peu prés. On a decouvert aprés une exacte recherche qu'il y a effectivement de l'inegalité dans les revolutions diurnes du Soleil, & nous ne ſavons pas ſi les revolutions annuelles ne ſont point inegales auſſi.

THEOPH. Le pendule a rendu ſenſible & viſible l'inegalité des Jours d'un midi à l'autre: *Solem dicere falſum audet.* Il eſt vrai qu'on la ſavoit deja, & que cette inegalité a ſes regles. Quant à la revolution annuelle, qui recompenſe les inégalités des Jours ſolaires, elle pourroit changer dans la ſuite du tems. La revolution de la terre à l'entour de ſon axe, qu'on attribue vulgairement au premier mobile, eſt nôtre meilleure meſure jusqu'ici, & les horloges & montres nous ſervent pour la partager. Cependant cette même revolution journaliere de la terre peut auſſi changer dans la ſuite de tems: & ſi quelque Pyramide, pouroit durer aſſés, ou ſi on en refaiſoit des nouvelles, on pourroit s'en appercevoir en gardant la-deſſus la longitude des pendules, dont un nombre connu de battemens arrive maintenant pendant cette revolution; on connoitroit auſſi en quelque facon le changement, en comparant cette revolution avec d'autres, comme avec celle des Satellites de Jupiter, car il n'y a pas d'apparence que s'il y a du changement dans les unes & dans les autres, il ſeroit toujours proportionnel.

PHILAL. Nôtre meſure du tems ſeroit plus juſte ſi l'on pouvoit garder un jour paſſé pour le comparer avec les Jours à venir, comme on garde les meſures des eſpaces.

THEOPH. Mais au lieu de cela nous ſommes reduits à garder & obſerver les corps, qui font leurs mouvemens dans un tems egal à peu prés. Auſſi ne pourrons nous point dire qu'une meſure de l'eſpace, comme par exemple une aune, qu'on garde en bois ou en metal, demeure parfaitement la même.

§. 22. *PHILAL.* Or puisque tous les hommes meſurent viſiblement le tems par le mouvement des corps celeſtes il eſt bien étrange qu'on ne laiſſe pas de definir le *tems* la meſure du mouvement.

THE-

THEOPH. Je viens de dire (§. 16.) comment cela se doit entendre. Il est vrai qu'Aristote dit que le *tems est le nombre* & non pas la mesure *du mouvement.* Et en effet on peut dire que la durée se connoit par le nombre des mouvemens periodiques egaux, dont l'un commance quand l'autre finit, par exemple par tant de revolutions de la terre ou des astres. CHAP. XIV.

§. 24. *PHILAL.* Cependant on anticipe sur ces revolutions & dire qu'Abraham nacquit l'an 2712, de la Periode Julienne, c'est parler aussi inintelligiblement, que si l'on comptoit du commancement du monde, quoiqu'on suppose que la Periode Julienne a commencée plusieurs centaines d'années avant qu'il y eut des Jours, des nuits ou des années designées par aucune revolution du soleil.

THEOPH. Ce vuide qu'on peut concevoir dans le tems, marque comme celui de l'espace, que le tems & l'espace vont aussi bien aux possibles, qu'aux existans. Au reste de toutes les manieres chronologiques, celle de compter les années depuis le commancement du monde est la moins convenable, quand ce ne seroit qu'à cause de la grande difference qu'il y a entre les 70 interpretes & le texte Ebreux, sans toucher à d'autres raisons.

§. 26. *PHILAL.* On peut concevoir le commancement du mouvement, quoiqu'on ne puisse point comprendre celui de la durée, prise dans toute son étendue. On peut de même donner des bornes au corps, mais on ne le sauroit faire à l'egard de l'espace.

THEOPH. C'est, comme je viens de dire, que le tems & l'espace marquent des possibilités au delà de la supposition des existences. Le tems & l'espace sont de la nature des verités éternelles, qui regardent également le possible & l'existant.

§. 27. *PHILAL.* En effet l'idée du tems & celle de l'éternité viennent d'une même source, car nous pouvons ajouter dans nôtre esprit certaines longueurs de durée les unes aux autres aussi souvent qu'il nous plait.

THEOPH. Mais pour en tirer *la notion de l'éternité*, il faut concevoir de plus, que la même raison subsiste toujours pour aller plus loin.

C'est

CHAP. XIV. C'eſt cette conſideration des raiſons qui acheve la notion de l'infini ou de l'indefini dans les progrés poſſibles. Ainſi les ſens ſeuls ne ſauroient ſuffire à faire former ces notions. Et dans le fond on peut dire, que *l'Idée de l'abſolu* eſt anterieure dans la nature des choſes à celle *des bornes* qu'on ajoute. Mais nous ne remarquons la premiére qu'en commancant par ce qui eſt borné & qui frappe nos ſens.

CHAPITRE XV.

De la durée & de l'expanſion conſiderées enſemble.

§. 4. *PHILAL.* On admet plus aiſément une durée infinie du tems, qu'une expanſion infinie du lieu, parce que nous concevons une durée infinie en Dieu, & que nous n'attribuons l'etendue qu'à la matiere, qui eſt finie & appellons les *eſpaces*, au delà de l'univers, imaginaires. Mais (§. 2.) Salomon ſemble avoir d'autres penſées lorſqu'il dit en parlant de Dieu: les *cieux & les cieux des cieux ne peuvent te contenir;* & je crois pour moi, que celui-là ſe fait une trop haute Idée de la capacité de ſon propre entendement, qui ſe figure, de pouvoir étendre ſes penſées plus loin, que le lieu ou Dieu exiſte.

Dieu eſt immenſe par rapport à l'eſpace; & il peut le remplir quand bon lui ſemble.

THEOPH. Si Dieu étoit étendû, il auroit des parties. Mais la durée n'en donne qu'à ſes operations. Cependant par rapport à l'eſpace il faut lui attribuer l'immenſité, qui donne auſſi des parties & de l'ordre aux operations immediates de Dieu. Il eſt la ſource des poſſibilités comme des exiſtences; des unes, par ſon eſſençe, des autres par ſa volonté. Ainſi l'eſpace comme le tems n'ont leur realité que de lui, & il peut remplir le vuide, quand bon lui ſemble. C'eſt ainſi qu'il eſt par tout à cet egard.

§. 11. *PHILAL.* Nous ne ſavons quels rapports les eſprits ont avec l'eſpace, ni comment ils y participent. Mais nous ſavons qu'ils participent de la durée.

Les eſprits finis, qui ſont toujours joint

THEOPH. Tous les eſprits finis ſont toujours joints à quelque corps organique, & ils ſe repréſentent les autres corps par rapport au leur. Ainſi

Ainſi leur rapport à l'eſpace eſt auſſi manifeſte que celui des corps. Au reſte, avant que de quitter cette matiére, j'ajouterai une comparaiſon du tems & du lieu à celles que Vous avés données; c'eſt que s'il y avoit un vuide dans l'eſpace (comme p.e. ſi une Sphére etoit vuide au dedans) on en pourroit determiner la grandeur; mais s'il y avoit dans le tems un vuide, c'eſt à dire une durée ſans changemens, il ſeroit impoſſible d'en determiner la longueur. D'où vient, qu'on peut refuter celui, qui diroit que deux corps, entre leſquels il y a du vuide, ſe touchent; car deux Poles oppoſés d'une Sphére vuide ne ſe ſauroient toucher, la Geometrie le defend: mais on ne pourroit point refuter celui, qui diroit, que deux mondes dont l'un eſt aprés l'autre ſe touchent quant à la durée, en ſorte que l'un commence neceſſairement quand l'autre finit, ſans qu'il y puiſſe avoir d'intervalle. ⸗ On ne pourroit point le refuter, dis-je, parceque cet intervalle eſt indeterminable. Si l'eſpace n'étoit qu'une ligne & ſi le corps étoit immobile, il ne ſeroit point poſſible non plus de determiner la longueur du vuide entre deux corps.

CHAP. XV.

à quelque corps ſe repréſentent les autres; & c'eſt leur rapport à l'eſpace.

Comparaiſon du tems & du lieu.

Un vuide dans le tems eſt inconcevable.

CHAPITRE XVI.

Du Nombre.

§. 4. *PHILAL.* Dans les nombres les Idées ſont & plus préciſes & plus propres à être diſtinguées les unes des autres que dans l'étendue, où on ne peut point obſerver ou meſurer chaque égalité & chaque excés de grandeur auſſi aiſement que dans les nombres, par la raiſon que dans l'eſpace nous ne ſaurions arriver par la penſée à une certaine petiteſſe determinée au delà de la quelle nous ne puiſſions aller, telle qu'eſt l'unité dans le nombre.

THEOPH. Cela ſe doit entendre du nombre *entier*. Car autrement le *nombre dans ſa latitude*, comprenant le ſourd, le rompû & le tranſcendant & tout ce qui ſe peut prendre entre deux nombres entiers, eſt proportionnel à la ligne & il y a là auſſi peu de *minimum* que dans le continû. Auſſi cette definition, que *le Nombre* eſt une multitude d'unités, n'a lieu que dans les entiers. La diſtinction préciſe des Idées dans l'éten-

Differences des nombres entiers, & des nombres dans leur latitude.

La definition du nombre, qu'il n'eſt

CHAP. XVI. l'étendue ne conſiſte pas dans *la grandeur:* car pour reconnoitre diſtinctement la grandeur il faut recourir aux nombres entiers, ou aux autres connûs par le moyen des entiers, ainſi de la *quantité continue* il faut recourir à la *quantité diſcrete*, pour avoir une connoiſſance diſtincte *de la grandeur*. Ainſi les modifications de l'étendue, lorsqu'on ne ſe ſert point des nombres, ne peuvent étre diſtinguées que par *la Figure*, prenant ce mot ſi generalement, qu'il ſignifie tout ce, qui fait que deux étendûs ne ſont pas ſemblables l'un à l'autre.

qu'une multitude d'unités n'a lieu que dans les nombres entiers.

§. 5. *PHILAL.* En repetant l'Idée de l'unité & la joignant à une autre unité nous en faiſons une *Idée collective*, que nous nommons *deux*. Et quiconque peut faire cela & avancer toujours l'un de plus à la derniere Idée collective, à laquelle il donne un nom particulier, peut *compter*, tandis qu'il a une ſuite de noms & aſſés de memoire pour la retenir.

THEOPH. Par cette maniere ſeule on ne ſauroit aller loin. Car la memoire ſeroit *trop chargée*, s'il falloit retenir un nom tout à fait nouveau pour chaque addition d'une nouvelle unité. C'eſt pourquoi il faut un certain ordre & une certaine *replication* dans ces noms, en recommencant ſuivant une certaine progreſſion.

PHILAL. Les differens modes des nombres ne ſont capables d'aucune autre difference que du plus où du moins; c'eſt pourquoi ce ſont des modes ſimples comme ceux de l'étendue.

Les nombres ne ſont pas des modes ſimples; ils différent en grandeur & ſont diſſemblables.

THEOPH. Cela ſe peut dire du tems & de la ligne droite, mais nullement des figures & encore moins des nombres, qui ſont non ſeulement differens en grandeur, mais encore diſſemblables. Un nombre pair peut étre partagé en deux egalement & non pas un impair. Trois & ſix ſont nombres triangulaires, quatre & neuf ſont quarrés, huit eſt Cube &c. et cela a lieu dans les nombres encore plus que dans les Figures, car deux figures inegales peuvent étre parfaitement ſemblables l'une à l'autre, mais jamais deux nombres. Mais je ne m'etonne pas, qu'on ſe trompe ſouvent la deſſus, parce que communement on n'a pas d'Idée diſtincte de ce qui eſt *ſemblable* ou *diſſemblable*. Vous vojez donc Monſieur, que vôtre Idée ou vôtre application des *modifications ſimples* ou *mixtes* a grand beſoin d'étre redreſſée.

§. 6.

§. 6. *PHILAL.* Vous avés raiſon de remarquer, qu'il eſt bon de donner aux nombres des noms propres à être retenûs. Ainſi je crois, qu'il ſeroit convenable, qu'en comptant, au lieu *Million de Millions*, on diſe *Billion* pour abrêger, & qu'au lieu de Million de Millions de Millions, ou Million de Billions, on diſe *Trillion* & ainſi de ſuite jusqu'aux *Nonillions*, car on n'a gueres beſoin d'aller plus loin dans l'uſage des nombres. CHAP. XVI.

THEOPH. Ces denominations ſont aſſés bonnes. Soit X. égal à 10. Cela poſé un *Million* ſera X^6. un *Billion* X^{12}. un *Trillion* X^{18}. &c. & un *Nonillion* X^{54}.

CHAPITRE XVII.

De l'Infinité.

§. 1. *PHILAL.* Une notion des plus importantes eſt celle du *Fini* & de *l'Infini*, qui ſont regardées comme des modes de la quantité.

THEOPH. A proprement parler il eſt vrai, qu'il y a une infinité de choſes, c'eſt à dire qu'il y en a toujours plus qu'on n'en peut aſſigner. Mais il n'y a point de nombre infini ni de ligne ou autre quantité infinié, ſi on les prend pour des Touts veritables, comme il eſt aiſé de demontrer. Les ecoles ont voulû ou dû dire cela en admettant un infini Syncategorematique comme elles parlent & non pas l'infini categorematique. Le vrai infini à la rigueur n'eſt que dans *l'abſolû*, qui eſt anterieur à toute compoſition & n'eſt point formé par l'addition des parties.

Il n'y a pas de nombre ou ligne infinie.

Le vrai infini n'eſt que dans l'abſolu, anterieur à toute compoſition.

PHILAL. Lorsque nous appliquons nôtre Idée de l'infini au premier Etre nous le faiſons originairement par rapport à ſa durée & à ſon ubiquité & plus figurément à l'egard de ſa puiſſance, de ſa ſageſſe, de ſa bonté & de ſes autres attributs.

THEOPH. Non pas plus figurément, mais moins immediatement, parceque les autres attributs ſont connoitre leur grandeur par le rapport à ceux, où entre la conſideration des parties.

CHAP. XVII. §. 2. *PHILAL.* Je penſois qu'il étoit établi, que l'eſprit regarde le fini & l'infini comme des modifications de l'étendue & de la durée.

THEOPH. Je ne trouve pas qu'on ait établi cela, la conſideration du fini & de l'infini a lieu partout où il y a de la grandeur & de la multitude. Et l'infini veritable n'eſt pas une *modification*, c'eſt l'abſolû; au contraire des qu'on modifie, on ſe borne on forme un fini.

§. 1. *PHILAL.* Nous avons crû que la puiſſance, qu'a l'eſprit d'étendre ſans fin ſon Idée de l'eſpace par des nouvelles additions, étant toujours la même, c'eſt de-là qu'il tire l'Idée d'un eſpace infini.

THEOPH. Il eſt bon d'ajouter que c'eſt parce qu'on voit que la même raiſon ſubſiſte toujours. Prenons une ligne droite & prolongeons la, en ſorte qu'elle ſoit double de la premiere. Or il eſt clair, que la ſeconde, étant parfaitement ſemblable à la premiere, peut-être doublée de même, pour avoir la troiſieme qui eſt encore ſemblable aux précedentes; & la même raiſon ajant toujours lieu, il n'eſt jamais poſſible qu'on ſoit arreté; ainſi la ligne peut étre prolongée à l'infini; deſorte que la conſideration de l'infini vient de celle de la Similitude ou de la même raiſon, & ſon origine eſt la même avec celle des verités univerſelles & neceſſaires. Cela fait voir comment ce, qui donne de l'accompliſſement à la conception de cette Idée, ſe trouve en nous mêmes & ne ſauroit venir des experiences des ſens; tout comme les verités neceſſaires ne ſauroient étre prouvées par l'induction ni par les ſens. L'Idée de *l'abſolû* eſt en nous interieurement comme celle de l'Etre. Ces abſolûs ne ſont autre choſe que les attributs de Dieu, & on peut dire qu'ils ne ſont pas moins la ſource des Idées, que Dieu eſt lui même le principe des Etres. L'Idée de l'abſolû par rapport à l'eſpace n'eſt autre que celle de l'immenſité de Dieu & ainſi des autres. Mais on ſe trompe en voulant s'imaginer un eſpace abſolu, qui ſoit un tout infini, compoſé de parties. Il n'y a rien de tel. C'eſt une notion qui implique contradiction & ces touts infinis & leurs oppoſés, infiniment petits, ne ſont de miſe que dans le calcul des Geometres, tout comme les racines imaginaires de l'Algebre.

La conſideration de l'infini vient de la conſideration de la Similitude.

Les abſolûs ne ſont autre choſe que les attributs de Dieu.

Il n'y a pas d'eſpace abſolû.

§. 6. *PHILAL.* On connoit encore une grandeur ſans y entendre des parties hors des parties. Si à la plus parfaite Idée, que j'ai du blanc

le

le plus eclatant, j'en ajoute une autre d'un blanc égal, ou moins vif (car je ne saurois y joindre l'Idée d'un plus blanc que celui dont j'ai l'Idée, que je suppose le plus eclatant que je conçoive actuellement) cela n'augmente ni étend mon Idée en aucune maniere; c'est pourquoi on nomme *degrés* les differentes Idées de blancheur. CHAP. XVII.

THEOPH. Je n'entends pas bien la force de ce raisonnement, car rien n'empeche qu'on ne puisse recevoir la perception d'une blancheur plus éclatante que celle qu'on concoit actuellement. La vraie raison pourquoi on a sujet de croire que la blancheur ne sauroit étre augmentée à l'infini, c'est parceque ce n'est pas une qualité originale; les sens n'en donnent qu'une connoissance confuse & quand on en aura une distincte, on vera qu'elle vient de la structure & se borne sur celle de l'organe de la vue. Mais à l'egard des qualités originales, ou connoissables distinctement, on voit qu'il y a quelques fois moyen d'aller à l'infini non seulement là, où il y a *extension* ou si vous voulés *diffusion* ou ce que l'école appelle *partes extra partes*, comme dans le tems & dans le lieu, mais encore où il y a *intension* ou *degrés* par exemple à l'egard de la viteſſe. *Les augmentations à l'infini n'ont lieu que dans les qualités originales.*

§. 8. *PHILAL.* Nous n'avons pas l'idée d'un espace infini, & rien n'est plus sensible que l'absurdité d'une Idée actuelle d'un nombre infini.

THEOPH. Je suis du même avis. Mais ce n'est pas parcequ'on ne sauroit avoir l'Idée de l'infini, mais parcequ'un infini ne sauroit étre un vrai tout.

§. 16. *PHILAL.* Par la même raison nous n'avons donc point d'Idée positive d'une durée infinie ou de l'eternité, non plus que de l'immensité.

THEOPH. Je crois que nous avons l'Idée positive de l'une & de l'autre & cette Idée sera vraie, pourvu qu'on n'y conçoive point comme un tout infini, mais comme un absolu ou attribut sans bornes, qui se trouve à l'egard de *l'Eternité*, dans la necessité de l'existence de Dieu, sans y dependre des parties & sans qu'on en forme la notion par une addition des tems. On voit encore par là comme j'ai dit déja, que l'origine de la notion de l'infini vient de la même source que celle des verités necessaires. *Nous avons une Idée positive de l'eternité & de l'immensité.*

CHAP. XVIII.

CHAPITRE XVIII.

De quelques autres modes ſimples.

PHILAL. Il y a encore beaucoup de modes ſimples, qui ſont formés des Idées ſimples. Tels ſont (§. 2.) les modes du mouvement, comme gliſſer, rouler; ceux des ſons (§. 3.) qui ſont modifiés par les notes & les airs, comme les couleurs par les degrés; ſans parler des ſaveurs & odeurs (§. 6.) il n'y pas toujours des meſures ni des noms diſtincts non plus que dans les modes complexes (§. 7.) parcequ'on ſe regle ſelon l'uſage & nous en parlerons plus amplement, quand nous viendrons aux mots.

THEOPH. La pluspart des modes ne ſont pas aſſez ſimples & pourroient étre comptés parmi les complexes, par exemple pour expliquer ce que c'eſt que gliſſer ou rouler, outre le mouvement il faut conſiderer la reſiſtance de la ſurface.

CHAPITTRE XIX.

Des modes qui regardent la penſée.

§. 1. *PHILAL.* Des modes qui viennent des ſens, paſſons à ceux que la Reflexion nous donne. *La ſenſation* eſt pour ainſi dire l'entrée actuelle des idées dans l'entendement par le moyen des ſens. Lorsque la même Idée revient dans l'eſprit, ſans que l'objet exterieur, qui l'a d'abord fait naitre, agiſſe ſur nos ſens, cet acte de l'eſprit ſe nomme *reminiſcence:* ſi l'eſprit tache de la rappeller & qu'enfin aprés quelques efforts il la trouve & ſe la rend preſente, c'eſt *recueillement.* Si l'eſprit l'enviſage longtems avec attention, c'eſt *contemplation*, lorsque l'idée, que nous avons dans l'eſprit, y flotte pour ainſi dire ſans que l'entendement y faſſe aucune attention, c'eſt ce qu'on appelle *reverie.* Lorsqu'on reflechit ſur les Idées, qui ſe preſentent d'elles mêmes, & qu'on les enregître pour ainſi dire dans ſa memoire, c'eſt *attention;* & lorsque l'eſprit ſe fixe ſur une Idée avec beaucoup d'application, qu'il la conſidere de tous côtés, & ne veut point

point s'en detourner, malgré d'autres Idées, qui viennent à la traverſe, c'eſt ce qu'on nomme *etude* ou contention d'eſprit. Le *ſommeil* qui n'eſt accompagné d'aucun ſonge, eſt une ceſſation de toutes ces choſes; & *ſonger* c'eſt avoir ces Idées dans l'eſprit pendant que les ſens exterieurs ſont fermés, en ſorte qu'ils ne reçoivent point l'impreſſion des objets exterieurs avec cette vivacité, qui leur eſt ordinaire. C'eſt, dis-je, avoir des Idées ſans qu'elles nous ſoyent ſuggerées par aucun objet de dehors, ou par aucune occaſion connue & ſans être choiſies ni determinées en aucune maniere par l'entendement. Quant à ce que nous nommons *extaſe*, je laiſſe juger à d'autres, ſi ce n'eſt pas ſonger les yeux ouverts. CHAP. XIX.

THEOPH. Il eſt bon de debrouiller ces notions, & je tacherai d'y aider. Je dirai donc, que c'eſt *ſenſation* lorſqu'on s'appercoit d'un objet externe, que la *reminiſcence* en eſt la repetition ſans que l'objet revienne; mais quand on ſcait qu'on l'a eue, c'eſt *ſouvenir*. On prend communement le *recueillement* dans un autre ſens que le vôtre, ſavoir pour un état où l'on ſe detache des affaires à fin de vaquer à quelque meditation. Mais puis qu'il n'y a point de mot qué je ſache, qui convienne à votre notion Monſieur, on pourroit y appliquer celui que vous employés. Nous avons de l'*attention* aux objets, que nous diſtinguons & préferons aux autres. L'attention continuant dans l'eſprit, ſoit que l'objet externe continue ou non, & même ſoit qu'il s'y trouve ou non, c'eſt *conſideration;* laquelle tendant à la connoiſſance ſans rapport à l'action, ſera *contemplation*. L'attention, dont le but eſt d'*apprendre* (c'eſt à dire d'acquerir des connoiſſances pour les garder) c'eſt *etude*. Conſiderer pour former quelque plan, c'eſt *mediter;* mais *rever* paroit n'être autre choſe que ſuivre certaines penſées par le plaiſir qu'on y prend, ſans y avoir d'autre but, c'eſt pourquoi la reverie peut mener à la folie: on s'oublie, on oublie le *dic cur hic*, on approche des ſonges & des chimeres, on bati des châteaux en Eſpagne. Nous ne ſaurions diſtinguer les *ſonges* des ſenſations que parce qu'ils ne ſont pas liés avec elles, c'eſt comme un monde à part. Le *ſommeil* eſt une ceſſation des ſenſations & de cette maniere *l'extaſe* eſt un fort profond ſommeil, dont on a de la peine à être eveillé, qui vient d'une cauſe interne paſſagére, ce qui ajoute pour exclure ce ſommeil profond, qui vient d'un narcotique ou de quelque léſion durable des fonctions, comme dans la lethargie. Les extaſes ſont accompagnées de *viſions* quelquesfois; mais il y en auſſi ſans extaſe, & la

Definitions de la ſenſation, reminiſcence, ſouvenir, recueillement; Attention, conſideration &c.

CHAP. XIX. & la *vision*, ce semble, n'est autre chose qu'un songe, qui passe pour une sensation, comme s'il nous apprenoit la verité des objets. Et lorsque ces visions sont divines il y a de la verité en effet, ce qui se peut connoitre par exemple quand elles contiennent des propheties particularisées, que l'evenement justifie.

§. 4. *PHILAL.* Des differens degrés de contention ou de relachement d'esprit il s'ensuit que la pensée est l'Action, & non l'Essence de l'ame.

THEOPH. Sans doute la pensée est une Action & ne sauroit être l'Essence; mais c'est une action essentielle, & toutes les substances en ont de telles. J'ai montré ci-dessus, que nous avons tousjours une infinité de petites perceptions sans nous en appercevoir. Nous ne sommes jamais sans *perceptions*, mais il est necessaire que nous soyons souvent sans *apperceptions*, savoir lorsqu'il n'y a point de perceptions distinguées. C'est faute d'avoir consideré ce point important, qu'une Philosophie relachée & aussi peu noble, que peu solide a prevalû auprés de tant de bons esprits, que nous avons ignoré presque jusqu'ici, ce qu'il y a de plus beau dans les ames. Ce qui a fait aussi qu'on a trouvé tant d'apparence dans cette erreur, qui enseigne que les ames sont d'une nature perissable.

CHAPITRE XX.

Des Modes du plaisir & de la douleur.

§. 1. *PHILAL.* Comme les sensations du corps, de même que les pensées de l'esprit sont ou indifferentes ou suivies de plaisir ou de douleur, on ne peut decrire ces Idées non plus que toutes les autres Idées simples, ni donner aucune definition des mots, dont on se sert pour les designer.

THEOPH. Je crois qu'il n'y a point de perceptions, qui nous soyent tout à fait indifferentes, mais c'est assez que leur effet ne soit point notable pour qu'on les puisse appeller ainsi, car *le plaisir* ou *la douleur* paroit consister dans une aide ou dans un empechement notable. J'avoue que cette definition n'est point nominale, & qu'on n'en peut point donner.

On n'a pas de definition nominale du plaisir & de la douleur.

§. 2.

§. 2. *PHILAL.* Le *Bien* eſt ce qui eſt propre à produire & à augmenter le plaiſir en nous, ou à diminuer & abreger quelque douleur. Le *Mal* eſt propre à produire ou augmenter la douleur en nous ou à diminuer quelque plaiſir.

Definition du bien & du mal.

THEOPH. Je ſuis auſſi de cette opinion. On diviſe le bien en honnete, agreable & utile; mais dans le fond je crois, qu'il faut qu'il ſoit ou agreable lui même, ou ſervant à quelqu'autre, qui nous puiſſe donner un ſentiment agreable, c'eſt à dire le Bien eſt agreable ou utile, & l'honnette lui même conſiſte dans un plaiſir d'eſprit.

§. 4. 5. *PHILAL.* Du plaiſir & de la douleur viennent les paſſions: On a de *l'amour* pour ce qui peut produire du plaiſir, & la penſée de la triſteſſe ou de la douleur, qu'une cauſe preſente ou abſente peut produire, eſt la *haine*. Mais *la haine ou l'amour*, qui ſe rapportent à des êtres capables de bonheur ou de malheur, eſt ſouvent un plaiſir ou un contentement, que nous ſentons être produit en nous par la conſideration de leur exiſtence ou du bonheur, dont ils jouiſſent.

Definition de l'amour.

THEOPH. J'ai donné auſſi à peu prés cette definition de *l'amour* lorsque j'ai expliqué les principes de la juſtice dans la préface de mon *Codex juris gentium diplomaticus*, ſavoir qu'*aimer* eſt être porté à prendre du plaiſir dans la perfection, bien, ou bonheur de l'objet aime. Et pour cela on ne conſidére & ne demande point d'autre plaiſir propre que celui-là même, qu'on trouve dans le bien ou plaiſir de celui qu'on aime; mais dans ce ſens nous n'aimons point proprement ce qui eſt incapable de plaiſir ou de bonheur, & nous jouiſſons des choſes de cette nature ſans les aimer pour cela, ſi ce n'eſt par une proſopopéïe, & comme ſi nous nous imaginions qu'elles jouiſſent elles mêmes de leur perfection. Ce n'eſt donc pas proprement de l'amour, lorsqu'on dit qu'on aime un beau tableau par le plaiſir qu'on prend à ſentir les perfections. Mais il eſt permis d'étendre le ſens des termes, & l'uſage y varie. Les Philoſophes & Theologiens mêmes diſtinguent deux eſpéces d'amour, ſavoir *l'amour* qu'ils appellent de *concupiſcence*, qui n'eſt autre choſe que le deſir ou le ſentiment qu'on a pour ce qui nous donne du plaiſir, ſans que nous nous intereſſions s'il en reçoit; & *l'amour de bienveillance*, qui eſt le ſentiment, qu'on a pour celui, qui par ſon plaiſir ou bonheur nous en donne.

CHAP. XX. Le premier nous fait avoir en vue nôtre plaiſir & le ſecond celui d'autrui, mais comme faiſant ou plûtôt conſtituant le nôtre, car s'il ne rejailliſſoit pas ſur nous en quelque facon, nous ne pourrions pas nous y intereſſer, puisqu'il eſt impoſſible, quoiqu'on diſe, d'être detaché du bien propre. Et voilà comment il faut entendre *l'amour desintereſſé* ou non mercenaire, pour en bien concevoir la nobleſſe & pour ne point tomber cependant dans le chimerique.

§. 6. *PHILAL.* L'*inquietude* (*Uneaſineſs* en Anglois) qu'un homme reſſent en lui même par l'abſence d'une choſe, qui lui donneroit du plaiſir ſi elle étoit preſente, c'eſt ce qu'on nomme *deſir*. *L'inquietude* eſt le principal, pour ne pas dire le ſeul, aiguillon, qui excite l'induſtrie & l'activité des hommes; car quelque bien qu'on propoſe à l'homme, ſi l'abſence de ce bien n'eſt ſuivie d'aucun deplaiſir ni d'aucune douleur & que celui, qui en eſt privé, puiſſe être content & à ſon aiſe ſans le poſſeder, il ne s'aviſe pas de le deſirer & moins encore de faire des efforts pour en jouir. Il ne ſent pour cette eſpece de bien, qu'une pure *Velleïté;* terme qu'on a employé pour ſignifier le plus bas degré du deſir, qui approche le plus de cet état, où ſe trouve l'ame à l'egard d'une choſe, qui lui eſt tout à fait indifferente, lorsque le deplaiſir que cauſe l'abſence d'une choſe eſt ſi peu conſiderable qu'il ne porte qu'a des foibles ſouhaits ſans engager de ſe ſervir des moyens de l'obtenir. Le deſir eſt encore éteint ou rallenti par l'opinion, où l'on eſt, que le bien ſouhaité ne peut être obtenû à proportion que l'inquietude de l'ame eſt guerie ou diminuée par cette conſideration. Au reſte j'ai trouvé, ce que je vous dis de l'inquietude, dans ce celebre auteur Anglois, dont je vous rapporte ſouvent les ſentimens. J'ai été un peu en peine de la ſignification du mot Anglois *uneaſines*. Mais l'interprete François, dont l'habilité à s'acquitter de cet employ ne ſauroit être revoquée en doute, remarque au bas de la page (chap. 20. §. 6.) que par ce mot anglois l'Auteur entend l'état d'un homme, qui n'eſt pas à ſon aiſe, le manque d'*aiſe* & de tranquillité dans l'ame, qui à cet égard eſt purement paſſive, & qu'il a fallû rendre ce mot par celui d'*inquietude*, qui n'exprime pas préciſement la même Idée, mais qui en approche le plus prés. Cet avis (ajoute t-il) eſt ſur tout neceſſaire par rapport au chapitre ſuivant *de la puiſſance* où l'Auteur raiſonne beaucoup ſur cette eſpéce d'inquietude, car ſi l'on n'attachoit pas à ce mot l'Idée, qui vient d'être marquée, il ne ſeroit pas poſſible de comprendre exactement les ma-

matiéres, qu'on traite dans ce chapitre & qui ſont des plus importantes, & des plus delicates de tout l'ouvrage. CHAP. XX.

THEOPH. L'interprete a raiſon, & la lecture de ſon excellent Auteur m'a fait voir, que cette conſideration de *l'inquietude* eſt un point capital, où cet Auteur montre particulierement ſon eſprit penetrant & profond. C'eſt pourquoi je me ſuis donné quelque attention, & aprés avoir bien conſideré la choſe, il me paroit quaſi que le mot *d'inquietude*, s'il n'exprime pas aſſés le ſens de l'Auteur, convient pourtant aſſés à mon avis à la nature de la choſe & celui *d'uneaſines*, s'il marquoit un deplaiſir, un chagrin, une incommodité & en un mot quelque douleur effective, n'y conviendroit pas. Car j'aimerois mieux dire que dans le deſir en lui même il y a plûtôt une diſpoſition & préparation à la douleur, que de la douleur même. Il eſt vrai, que cette perception quelquesfois ne différe de celle qu'il y a dans la douleur que du moins au plus, mais c'eſt que le degrés eſt de l'eſſence de la douleur; car c'eſt une perception notable. On voit auſſi cela par la difference, qu'il y a entre l'appetit & la faim, car quand l'irritation de l'eſtomac devient trop forte, elle incommode, de ſorte qu'il faut encore appliquer ici nôtre doctrine des perceptions trop petites pour étre apperçûës, car ſi ce, qui ſe paſſe en nous lorsque nous avons de l'appetit & du deſir, étoit aſſés groſſi, il nous cauſeroit de la douleur. C'eſt pourquoi l'Auteur infiniment ſage de nôtre Etre l'a fait pour nôtre bien, quand il a fait enſorte que nous ſoyons ſouvent dans l'ignorance & dans des perceptions confuſes, afin que nous agiſſions plus promtement par inſtinct, & que nous ne ſoyons pas incommodés par des ſenſations trop diſtinctes de quantité d'objets, qui ne nous reviennent pas tout à fait, & dont la nature n'a pû ſe paſſer pour obtenir ſes fins. Combien d'Inſectes n'avalons nous pas ſans nous en appercevoir, combien voyons nous de perſonnes, qui ayant l'odorat trop ſubtil, en ſont incommodées, & combien verrions nous d'objets degoutans, ſi nôtre vuë étoit aſſés perçante? C'eſt auſſi par cette adreſſe, que la nature nous a donné des aiguillons du deſir, comme des rudimens ou elemens de la douleur ou pour ainſi dire des demies douleurs, ou (ſi vous voulés parler abuſivement pour vous exprimer plus fortement) des petites douleurs inapperceptibles; afin que nous *jouiſſions de l'avantage du mal* ſans en recevoir l'incommodité: car autrement ſi cette perception étoit trop diſtincte, on ſeroit tousjours miſerable en attendant le bien, au lieu que cette continuelle victoire

Definition de l'inquietude, & du deſir.

CHAP. XX. victoire ſur ces demies douleurs, qu'on ſent en ſuivant ſon deſir & ſatisfaiſant en quelque façon à cet appetit ou à cette demangeaiſon, nous donne quantité de demi-plaiſirs, dont la continuation & l'amas (comme dans la continuation de l'impulſion d'un corps peſant, qui deſcend & qui acquiert de l'impetuoſité) devient enfin un plaiſir entier & veritable. Et dans le fond ſans ces demies douleurs il n'y auroit point de plaiſir, & il n'y auroit pas moyen de s'appercevoir, que quelque choſe nous aide & nous ſoulage, en étant quelques obſtacles qui nous empechent de nous mettre à nôtre aiſe. C'eſt encore en cela qu'on reconnoit l'affinité du plaiſir & de la douleur, que Socrate remarque dans le Phédon de Platon lorſque les pieds lui demangent. Cette conſideration des petites aides ou petites delivrances & degagemens imperceptibles de la tendance arretée, dont reſulte enfin un plaiſir notable, ſert auſſi à donner quelque connoiſſance plus diſtincte de l'Idée confuſe, que nous avons & devons avoir *du plaiſir & de la douleur;* tout comme le ſentiment de la chaleur ou de la lumiere reſulte de quantité de petits mouvemens, qui expriment ceux des objets, ſuivant ce que j'ai dit ci-deſſus (chap. 9. §. 13.) & n'en different qu'en apparence & parceque nous ne nous appercevons pas de cette analyſe: au lieu que pluſieurs croyent aujourdhui que nos Idées des qualités ſenſibles different *toto genere* des mouvemens & de ce qui ſe paſſe dans les objets, & ſont quelque choſe de primitif & d'inexplicable, & même d'arbitraire, comme ſi Dieu faiſoit ſentir a l'ame ce que bon lui ſemble, au lieu de ce qui ſe paſſe dans le corps, ce qui eſt bien eloigné de l'analyſe veritable de nos Idées. Mais pour revenir à *l'inquietude*, c'eſt à dire aux petites ſolicitations imperceptibles, qui nous tiennent toujours en haleine, ce ſont des determinations confuſes, enſorte que ſouvent nous ne ſavons pas ce qui nous manque, au lieu que dans les *inclinations* & les *paſſions* nous ſavons au moins ce que nous demandons, quoique les perceptions confuſes entrent auſſi dans leur maniere d'agir, & que les mêmes paſſions cauſent auſſi cette inquietude ou demangeaiſon. Ces impulſions ſont comme autant de petits reſſorts, qui tachent de ſe debander & qui font agir nôtre machine. Et j'ai deja remarqué ci-deſſus que c'eſt par là que nous ne ſommes jamais indifferens, lorſque nous paroiſſons l'être le plus, par exemple de nous tourner à la droite plûtôt qu'à la gauche au bout d'une allée. Car le parti, que nous prenons, vient de ces determinations inſenſibles, melées des actions des objets & de l'interieur du corps, qui nous fait trouver plus à nôtre aiſe dans l'une que dans l'autre

l'autre maniere de nous remuer. On appelle *Unruhe* en Allemand, c'eſt à dire *inquietude*, le balancier d'un horloge. On peut dire qu'il en eſt de même de nôtre corps, qui ne ſauroit jamais étre parfaitement à ſon aiſe: parceque quand il ſe feroit une nouvelle impreſſion des objets, un petit changement dans les organes, dans les viſcéres, dans les vaſes, cela changeroit d'abord la balance & les feroit faire quelque petit effort, pour ſe remettre dans le meilleur état, qu'il ſe peut; ce qui produit un combat perpetuel, qui fait pour ainſi dire *l'inquietude* de nôtre horloge, deſorte que cette appellation eſt aſſés à mon grés. CHAP. XX.

§. 6. *PHILAL.* La *joye* eſt un plaiſir, que l'ame reſſent, lorsqu'elle conſidere la poſſeſſion d'un bien préſent ou futur comme aſſurée; & nous ſommes en *poſſeſſion* d'un bien lorsqu'il eſt de telle ſorte en nôtre pouvoir que nous en pouvons jouir quand nous voulons.

De la Joye.

THEOPH. On manque dans les langues de termes aſſés propres pour diſtinguer des notions voiſines. Peut-étre que le Latin *Gaudium* approche d'avantage de cette definition de la joye que *Laetitia*, qu'on traduit auſſi par le mot de joye; mais alors elle me paroit ſignifier un état où le plaiſir prédomine en nous, car pendant la plus profonde triſteſſe & au milieu des plus cuiſans chagrins on peut prendre quelque plaiſir comme de boire ou d'entendre la Muſique, mais le deplaiſir prédomine; & de même au milieu des plus aiguës douleurs, l'eſprit peut étre dans la joye, ce qui arrivoit aux Martirs.

Différences des mots gaudium & laetitia.

§. 8. *PHILAL.* La *Triſteſſe* eſt une inquietude de l'ame, lorsqu'elle penſe à un bien perdû, dont elle auroit pû jouir plus longtems, ou quand elle eſt tourmentée d'un mal actuellement préſent.

De la triſteſſe.

THEOPH. Non ſeulement la préſente, actuelle, mais encore la crainte d'un mal à venir peut rendre triſte, deſorte que je crois que les definitions de la joye & de la triſteſſe, que je viens de donner, conviennent mieux à l'uſage. Quant à *l'inquietude* il y a dans la douleur & par conſequent dans la triſteſſe quelque choſe de plus: & l'inquietude eſt même dans la joye, car elle rend l'homme eveillé, actif, plein d'eſperance pour aller plus loin. La joye a été capable de faire mourir par trop d'emotion, & alors il y avoit en cela encore plus que de l'inquietude.

Il y a quelque choſe de plus dans la douleur & la triſteſſe que dans l'inquietude.

CHAP. XX. §. 9. *PHILAL. L'eſperance* eſt le contentement de l'ame, qui penſe à la jouiſſance qu'elle doit probablement avoir d'une choſe propre à lui donner du plaiſir (§. 10.) & *la crainte* eſt une inquietude de l'ame, lorsqu'elle penſe à un mal futur, qui peut arriver.

THEOPH. Si l'inquietude ſignifie un deplaiſir, j'avoue qu'elle accompagne toujours la crainte; mais la prenant pour cet aiguillon inſenſible qui nous pouſſe, on peut l'appliquer encore à l'eſperance. Les Stoiciens prenoient les paſſions pour des opinions. Ainſi l'eſperance leur étoit l'opinion d'un bien futur, & la crainte l'opinion d'un mal futur. Mais j'aime mieux de dire, que les paſſions ne ſont ni des contentemens ou des deplaiſirs, ni des opinions, mais des tendances ou plûtôt des modifications de la tendance, qui viennent de l'opinion ou du ſentiment & qui ſont accompagnées de plaiſir ou de déplaiſir.

Les paſſions ſont des tendances de l'ame venant de ſes opinions.

§. 11. *PHILAL. Le deſeſpoir* eſt la penſée qu'on a, qu'un bien ne peut être obtenû, ce qui peut cauſer de l'affliction & quelques fois le repos.

THEOPH. Le deſeſpoir pris pour la paſſion, ſera une maniere de tendance forte, qui ſe trouve tout à fait arretée, ce qui cauſe un combat violent & beaucoup de déplaiſir. Mais lorsque le deſeſpoir eſt accompagné de repos & d'indolence, ce ſera une opinion plûtôt qu'une paſſion.

§. 12. *PHILAL. La colére* eſt cette inquietude ou ce desordre, que nous reſſentons aprés avoir reçu quelqu'injure, & qui eſt accompagné d'un deſir préſent de nous vanger.

De la colére;

Le deſir de la vengeance peut ſubſiſter ſans colere.

THEOPH. Il ſemble que la colére eſt quelque choſe de plus ſimple & de plus general, puisque les bêtes en ſont ſusceptibles, auxquelles on ne fait point d'injure. Il y a dans la colére un effort violent, qui tend à ſe defaire du mal. Le deſir de la vengance peut demeurer quand on eſt de ſang froid, & quand on a plûtôt de la haine que de la colére.

§. 13. *PHILAL. L'envie* eſt l'inquietude (le deplaiſir) de l'ame, qui vient de la conſideration d'un bien, que nous deſirons, mais qu'un autre poſſede, qui à nôtre avis n'auroit pas dû l'avoir préferablement à nous.

THE-

THEOPH. Suivant cette notion l'envie ſeroit toujours une paſſion louable & toujours fondée ſur la juſtice au moins ſuivant nôtre opinion. Mais je ne ſai ſi on ne porte pas ſouvent envie au merite reconnû, qu'on ne ſe ſoucieroit pas de maltraiter, ſi l'on en étoit le maitre. On porte même envie aux gens, d'un bien, qu'on ne ſe ſoucieroit point d'avoir. On ſeroit content de les en voir priver ſans penſer à profiter de leurs depouilles & même ſans pouvoir l'eſperer. Car quelques biens ſont comme des tableaux peints à fresque, qu'on peut detruire, mais qu'on ne peut point ôter. *De l'envie.*

§. 17. *PHILAL.* La plûpart des paſſions ſont en pluſieurs perſonnes des impreſſions ſur le corps, & y cauſent divers changemens; mais ces changemens ne ſont pas toujours ſenſibles. Par exemple, *la honte*, qui eſt une inquietude de l'ame, qu'on reſſent quand on vient à conſiderer qu'on a fait quelque choſe d'indecent ou qui peut diminuer l'eſtime, que d'autres font de nous, n'eſt pas toujours accompagnée de rougeur.

THEOPH. Si les hommes s'etudioient d'avantage à obſerver les mouvemens exterieurs, qui accompagnent les paſſions, il ſeroit difficile de les diſſimuler. Quant à la honte, il eſt digne de conſideration, que des perſonnes modeſtes quelques fois reſſentent des mouvemens ſemblables à ceux de la honte, lorsqu'elles ſont temoins ſeulement d'une action indecente. *De la honte.*

CHAPITRE XXI.

De la puiſſance & de la liberté.

§. 1. *PHILAL.* L'eſprit obſervant comment une choſe ceſſe d'être & comment une autre, qui n'étoit pas auparavant, vient à exiſter, & concluant qu'il y en aura de pareilles, produites par des pareils agens, il vient à conſiderer dans une choſe la poſſibilité qu'il y a, qu'une de ſes Idées ſimples ſoit changée, & dans une autre la poſſibilité de produire ce changement: & par-là l'eſprit ſe forme l'Idée de la *puiſſance.*

THE-

CHAP. XXI. *THEOPH.* Si la *puiſſance* repond au Latin *potentia*, elle eſt oppoſée à *l'acte;* & le paſſage de la puiſſance à *l'acte* eſt le *changement.* C'eſt ce qu'Ariſtote entend par le *mot de mouvement*, quand il dit *que c'eſt l'acte, ou peut-être l'actuation de ce qui eſt en puiſſance.* On peut donc dire que la puiſſance en general eſt la poſſibilité du changement. Or le changement ou l'acte de cette poſſibilité, étant action dans un ſujet & paſſion dans un autre, il y aura auſſi deux puiſſances, l'une paſſive l'autre active. *L'active* pourra être appellée *faculté*, & peut-être que la *paſſive* pourroit être appellée *capacité* ou *receptivité.* Il eſt vrai que la puiſſance active eſt priſe quelques fois dans un ſens plus parfait, lorſqu'outre la ſimple faculté, il y a de la *tendance;* & c'eſt ainſi que je la prens dans mes conſiderations *dynamiques.* On pourroit lui affecter particulierement le mot de *Force;* & la Force ſeroit ou *Entelechie* ou *Effort;* car *l'Entelechie* (quoiqu'Ariſtote la prenne ſi generalement qu'elle comprenne encore toute Action & tout Effort) me paroit plûtôt convenir aux *Forces agiſſantes primitives*, & celui *d'Effort aux derivatives.* Il y a même encore une eſpece de *puiſſance paſſive plus particuliere* & plus chargée de realité; c'eſt celle qui eſt dans la matiere, où il n'y a pas ſeulement la mobilité, qui eſt la capacité ou receptivité du mouvement, mais encore la *reſiſtence*, qui comprend *l'impenetrabilité* & *l'inertie. Les Entelechies*, c'eſt à dire les tendances primitives ou ſubſtantielles, lorſqu'elles ſont accompagnées de perception, *ſont les Ames.*

Le changement eſt le paſſage de la puiſſance à l'acte.

La puiſſance eſt la poſſibilité du changement.

La puiſſance active eſt faculté; la paſſive capacité.

S'il y a dans la faculté de la tendance, on peut la nommer force.

Il y a une difference entre l'Entelechie & l'Effort.

Dans la puiſſance paſſive il y a mobilité & reſiſtence.

§. 3. *PHILAL.* L'Idée de la *puiſſance* exprime quelque choſe de relatif. Mais quelle Idée avons nous de quelque ſorte quelle ſoit, qui n'enferme quelque relation? Nos Idées de l'étendue, de la durée, du nombre, ne contiennent-elles pas toutes en elles mêmes un ſecret rapport de parties? La même choſe ſe remarque d'une maniere encore plus viſible dans la figure & le mouvement. Les qualités ſenſibles, que ſont-elles que des puiſſances de differens corps par rapport à nôtre perception, & ne dependent-elles pas en elles mêmes de la groſſeur, de la figure, de la contexture & du mouvement des parties? ce qui met une eſpece de rapport entr'elles. Ainſi nôtre Idée de la puiſſance peut fort bien être placée à mon avis parmi les autres Idées ſimples.

L'Idée de la puiſſance eſt compoſée.

THEOPH. Dans le fond, les Idées, dont on vient de faire le denombrement, ſont compoſées. Celles des qualités ſenſibles ne tiennent

nent leur rang parmi les Idées ſimples, qu'à cauſe de nôtre ignorance & les autres, qu'on connoit diſtinctement, n'y gardent leur place que par une indulgence, qu'il vaudroit mieux ne point ſavoir. C'eſt à peu près comme à l'egard des Axiomes vulgaires, qui pourroient être & qui meriteroient d'être demontrés parmi les Theoremes & qu'on laiſſe cependant paſſer pour Axiomes, comme ſi c'étoient des verités primitives. Cette indulgence nuit plus, qu'on ne penſe. Il eſt vrai qu'on n'eſt pas toujours en état de s'en paſſer. CHAP. XXI.

§. 4. *PHILAL.* Si nous y prenons bien garde, les corps ne nous fourniſſent pas par le moyen des ſens une Idée auſſi claire & auſſi diſtincte de la puiſſance active, que celle que nous en avons par les reflexions, que nous faiſons ſur les operations de nôtre eſprit. Il n'y a je crois que deux ſortes d'actions, dont nous n'ayons d'Idée, ſavoir penſer & mouvoir. Pour ce qui eſt de la penſée, le corps ne nous en donne aucune Idée & ce n'eſt que par le moyen de la reflexion que nous l'avons. Nous n'avons non plus par le moyen du corps aucune Idée du commencement du mouvement.

THEOPH. Ces conſiderations ſont fort bonnes, & quoiqu'on prenne ici la *penſée* d'une maniere ſi generale, qu'elle comprend toute perception, je ne veux point conteſter l'uſage des mots.

PHILAL. Quand le corps lui même eſt en mouvement, ce mouvement eſt dans le corps une action plûtôt qu'une paſſion. Mais lorsqu'une boule de billard cede au choc du baton, ce n'eſt point une action de la boule, mais une ſimple paſſion.

THEOPH. Il y a quelque choſe à dire la-deſſus, car les corps ne recevroient point le mouvement dans le choc, ſuivant les loix qu'on y remarque, s'ils n'avoient deja du mouvement en eux. Mais paſſons maintenant cet article. *Les corps ne recevroient pas le mouvement s'il n'y en avoit auparavant.*

PHILAL. De même lorsqu'elle vient à pouſſer une autre boule, qui ſe trouve ſur ſon chemin & la met en mouvement, elle ne fait que lui communiquer le mouvement, qu'elle avoit reçu & en perd tout autant.

CHAP. XXI.

Les Carteſiens ont tort de ſoutenir que les corps perdent autant de mouvement qu'ils en donnent.

THEOPH. Je vois que cette opinion erronée, que les Carteſiens ont miſe en vogue, comme ſi les corps perdoient autant de mouvement qu'ils en donnent, qui eſt detruite aujourdhui par les experiences & par les raiſons & abandonnée même par l'auteur illuſtre de la recherche de la verité, qui a fait imprimer un petit diſcours tout exprés pour la retracter, ne laiſſe pas de donner encore occaſion aux habiles gens de ſe méprendre en batiſſant des raiſonnemens ſur un fondement ſi ruineux.

PHILAL. Le tranſport du mouvement ne donne qu'une Idée fort obſcure d'une puiſſance active de mouvoir, qui eſt dans le corps, tandis que nous ne voyons autre choſe, ſi non que le corps transfere le mouvement ſans le produire en aucune maniere.

THEOPH. Je ne ſai, ſi l'on prétend ici que le mouvement paſſe de ſujet en ſujet & que le même mouvement (*idem numero*) ſe transfere. Je ſai que quelques-uns ſont allé là, entr'autres le Pere Caſati Jeſuite, malgré toute l'ecole. Mais je doute que ce ſoit vôtre ſentiment ou celui de vos habiles amis, bien eloignés ordinairement de telles imaginations.

Il ſe produit un mouvement nouveau dans le corps qui recoit le mouvement.

Cependant ſi le même mouvement n'eſt point tranſporté, il faut qu'on admette qu'il ſe produit un mouvement nouveau dans le corps, qui le reçoit: ainſi celui, qui donne, agiroit veritablement, quoiqu'il patiroit en même tems en perdant de ſa force. Car quoiqu'il ne ſoit point vrai, que le corps perde autant de mouvement, qu'il en donne, il eſt toujours vrai qu'il en perd & qu'il perd autant de force, qu'il en donne, comme je l'ai expliqué ailleurs, deſorte qu'il faut toujours admettre en lui de la force ou de la puiſſance active. J'entends la puiſſance dans le ſens plus noble, que j'ai expliqué un peu auparavant, où la tendance eſt jointe à la faculté.

L'Idée de la puiſſance active vient de l'eſprit; & elle n'eſt que dans les Entelechies.

Cependant je ſuis toujours d'accord avec vous, que la plus claire Idée de la puiſſance active nous vient de l'eſprit. Auſſi n'eſt-elle que dans les choſes, qui ont de l'Analogie avec l'eſprit, c'eſt à dire dans les Entelechies, car la matiére ne marque proprement que la puiſſance paſſive.

§ 5. *PHILAL.* Nous trouvons en nous mêmes la puiſſance de commencer ou de ne pas commencer, de continuer ou de terminer pluſieurs actions de nôtre ame & pluſieurs mouvemens de nôtre corps, & cela ſimplement par une penſée ou un choix de nôtre eſprit, qui determine & commande pour ainſi dire, qu'une telle action particuliere ſoit faite

ou

ou ne ſoit pas faite. Cette puiſſance eſt ce que nous appellons *Volonté*. L'uſage actuel de cette puiſſance ſe nomme *Volition;* la ceſſation ou la production de l'action, qui ſuit d'un tel commandement de l'ame s'appelle *volontaire*, & toute action, qui eſt faite ſans une telle direction de l'ame, ſe nomme *involontaire.* CHAP. XXI.

THEOPH. Je trouve tout cela fort bon & juſte. Cependant pour parler plus rondement & pour aller peut-être un peu plus avant, je dirai que la *Volition* eſt l'effort ou la tendance (*conatus*) d'aller vers ce qu'on trouve bon & loin de ce qu'on trouve mauvais, enſorte que cette tendance reſulte immediatement de l'apperception qu'on en a; & le corollaire de cette definition eſt cet aximome celebre: *que du vouloir & du pouvoir, joints enſemble, ſuit l'action*, puisque de toute tendance ſuit l'action lorsqu'elle n'eſt point empechée. Ainſi non ſeulement les actions interieures volontaires de nôtre eſprit ſuivent de ce *conatus*, mais encore les exterieures, c'eſt à dire les mouvemens volontaires de nôtre corps, en vertu de l'union de l'ame & du corps, dont j'ai donné ailleurs la raiſon. Il y a encore des efforts, qui reſultent des perceptions inſenſibles, dont on ne s'apperçoit pas, que j'aime mieux appeller *appetitions* que *volitions* (quoiqu'il y ait auſſi des appetitions apperceptibles) car on n'appelle actions volontaires, que celles, dont on peut s'appercevoir & ſur lesquelles nôtre reflection peut tomber lorsqu'elles ſuivent la conſideration du bien ou du mal.

La Volition eſt la tendance vers ce qu'on trouve bon.

Les efforts, qui reſultent des perceptions inſenſibles ſont des appetitions.

PHILAL. La puiſſance d'appercevoir eſt ce que nous appellons *entendement:* il y a la perception des Idées, la perception de la ſignification des ſignes & enfin la perception de la convenance ou diſconvenance, qu'il y a entre quelques-unes de nos Idées.

THEOPH. Nous nous appercevons de bien de choſes en nous & hors de nous, que nous n'entendons pas, & nous les entendons, quand nous en avons des Idées diſtinctes avec le pouvoir de reflechir & d'en tirer des verités neceſſaires. C'eſt pourquoi les bêtes n'ont point d'entendement, au moins dans ce ſens, quoiqu'elles ayent la faculté de s'appercevoir des impreſſions plus remarquables & plus diſtinguées, comme le ſanglier s'apperçoit d'une perſonne, qui lui crie & va droit à cette perſonne, dont il n'avoit eu deja auparavant qu'une perception nuë mais confuſe com-

L'entendement eſt la faculté d'avoir des Idées diſtinctes, de reflechir, & de tirer des verités neceſſaires.

CHAP. XXI. comme de tous les autres objets, qui tomboient sous ses yeux & dont les rayons frappoient son cristallin. Ainsi dans mon sens *l'entendement* repond à ce que chez les Latins est appellé *intellectus* & l'exercice de cette faculté s'appelle *intellection*, qui est une perception distincte jointe à la faculté de reflechir, qui n'est pas dans les bêtes. Toute perception jointe à cette faculté est une pensée, que je n'accorde pas aux bêtes non plus que l'entendement, de sorte qu'on peut dire, que l'intellection a lieu lorsque la pensée est distincte. Au reste la perception de la signification des signes ne merite pas d'être distinguée ici de la perception des Idées signifiées.

§. 6. *PHIL. AL.* L'on dit communement que l'entendement & la volonté sont deux *facultés* de l'ame, terme assés commode si l'on s'en servoit comme l'on devroit se servir de tous les mots, en prenant garde qu'ils ne fissent naitre aucune confusion dans les pensées des hommes, comme je soupçonne qu'il est arrivé ici dans l'ame. Et lorsqu'on nous dit, que la volonté est cette faculté superieure de l'ame, qui regle & ordonne toutes choses, qu'elle est, ou n'est pas libre, qu'elle determine les facultés inferieures, qu'elle suit *le dictamen de l'entendement;* (quoique ces expressions puissent être entendues dans un sens clair & distinct;) je crains pourtant qu'elles n'ayent fait venir à plusieurs personnes l'Idée confuse d'autant *d'agens*, qui agissent distinctement en nous.

THEOPH. C'est une question, qui a exercé les écoles depuis longtems, savoir s'il y a une distinction reelle entre l'ame & ses facultés, & si une faculté est distincte réellement de l'autre. Les *Reaux* ont dit, qu'oui, & les *Nominaux* que non. Et la même question a été agitée sur la realité de plusieurs autres *Etres abstraits*, qui doivent suivre la même destinée. Mais je ne pense pas, qu'on ait besoin ici de decider cette question & de s'enfoncer dans ces epines, quoique je me souvienne qu'Episcopius l'a trouvée de telle importance, qu'il a cru qu'on ne pourroit point soutenir la liberté de l'homme si les facultés de l'ame étoient des Etres réels. Cependant quand elles seroient des *Etres réels* & distincts, elles ne sauroient passer pour des *Agens* réels, qu'en parlant abusivement. Ce ne sont pas les facultés ou qualités, qui agissent, mais les Subsfances par les facultés.

Les differentes qualités de l'ame ne sont ni etres réels, ni agens réels; car la faculté n'agit pas, mais la Substance.

§. 8.

§. 8. *PHILAL.* Tant qu'un homme a la puiſſance de penſer ou de ne pas penſer, de mouvoir ou de ne pas mouvoir conformement à la préference ou au choix de ſon propre eſprit, jusques là il eſt *libre*.

De la liberté de droit, & de fait.

THEOPH. Le terme de *Liberté* eſt fort ambigu. Il y a liberté de droit & de fait. Suivant celle de *droit* un eſclave n'eſt point libre & un ſujet ne l'eſt entiérement, mais un pauvre eſt auſſi libre qu'un riche. *La liberté du fait* conſiſte ou dans la puiſſance de vouloir, comme il faut, ou dans la puiſſance de faire ce qu'on veut. C'eſt de la *liberté de faire*, dont vous parlés, & elle a ſes degrés & varietés. *Generalement* celui, qui a plus de mojens, eſt plus libre, de faire ce qu'il veut: mais on entend *la liberté particuliérement* de l'uſage des choſes, qui ont coutume d'être en nôtre pouvoir & ſur-tout de l'uſage libre de nôtre corps. Ainſi la priſon & les maladies, qui nous empechent de donner à nôtre corps & à nos membres le mouvement, que nous voulons, & que nous pouvons leurs donner ordinairement, derogent à nôtre liberté: c'eſt ainſi qu'un priſonnier n'eſt point libre, & qu'un paralytique n'a pas l'uſage libre de ſes membres. *La liberté de vouloir* eſt encore priſe en deux ſens differens. L'un eſt quand on l'oppoſe à l'imperfection ou à l'uſage de l'eſprit, qui eſt une coaction ou contrainte, mais interne, comme celle qui vient des paſſions. L'autre ſens a lieu, quand on oppoſe la liberté à la neceſſité. Dans la premier ſens les Stoïciens diſoient, que le ſage ſeul eſt libre; & en effèt on n'a point l'eſprit libre, quand il eſt occupé d'une grande paſſion, car on ne peut point vouloir alors comme il faut, c'eſt à dire avec la deliberation, qui eſt requiſe. C'eſt ainſi que Dieu ſeul eſt parfaitement libre, & que les eſprits crées ne le ſont qu'à meſure, qu'ils ſont audeſſus des paſſions. Et cette liberté regarde proprement nôtre entendement. Mais la liberté de l'eſprit, oppoſée à la neceſſité, regarde la volonté nuë & entant qu'elle eſt diſtinguée de l'entendement. C'eſt ce qu'on appelle le *franc-arbitre* & conſiſte en ce qu'on veut que les plus fortes raiſons ou impreſſions, que l'entendement préſente à la volonté, n'empechent point l'acte de la volonté d'être contingent, & ne lui donnent point une neceſſité abſoluë & pour ainſi dire metaphyſique. Et c'eſt dans ce ſens que j'ai coutume de dire, que l'entendement peut determiner la volonté, ſuivant la prévalence des perceptions & raiſons d'une maniére, qui lors même, qu'elle eſt certaine & infaillible, incline ſans neceſſiter.

De la liberté de vouloir; qu'on oppoſe ou à l'imperfection de l'eſprit;

ou à la neceſſité; & c'eſt ce qu'on nomme le franc-arbitre.

CHAP. XXI. §. 9. *PHILAL.* Il eſt bon auſſi de conſiderer, que perſonne ne s'eſt encore aviſé, de prendre pour un *Agent libre* une balle, ſoit qu'elle ſoit en mouvement aprés avoir été pouſſée par une raquette, ou qu'elle ſoit en repos. C'eſt parce que nous ne concevons pas qu'une balle penſe, ni qu'elle ait aucune volition, qui lui faſſe préferer le mouvement au repos.

THEOPH. Si *libre* étoit ce qui agit ſans empechement, la balle étant une fois en mouvement dans un horizon uni, ſeroit un agent libre. Mais Ariſtote a deja bien remarqué que pour appeller les actions libres nous demandons non ſeulement qu'elles ſoient *ſpontanées*, mais encore qu'elles ſoient *deliberées*.

Les actions libres doivent être ſpontanées & deliberées.

PHILAL. C'eſt pourquoi nous regardons le mouvement ou le repos des bales, ſous l'Idée d'une choſe *neceſſaire*.

THEOPH. L'appellation de *neceſſaire* demande autant de circonſpection que celle de *libre*. Cette verité conditionelle ſavoir: *ſuppoſé que la balle ſoit en mouvement dans un horiſon uni ſans empechement, elle continuera le même mouvement*, peut paſſer pour neceſſaire en quelque maniere, quoique dans le fond cette conſequence ne ſoit pas entierement geometrique, n'étant que préſomtive pour ainſi dire & fondée ſur la ſageſſe de Dieu, qui ne change pas ſon influence ſans quelque raiſon, qu'on préſume ne ſe point trouver préſentement. Mais cette propoſition abſolue: *la balle que voici, eſt maintenant en mouvement dans ce plan*, n'eſt qu'une verité *contingente*, & en ce ſens la balle eſt un agent contingent non libre.

§. 10. *PHILAL.* Suppoſons qu'on porte un homme, pendant qu'il eſt dans un profond ſommeil, dans une chambre, où il y ait une perſonne, qu'il lui tarde fort de voir & d'entrevoir & que l'on ferme à clef la porte ſur lui; cet homme s'eveille & eſt charmé de ſe trouver avec cette perſonne & demeure ainſi dans la chambre avec plaiſir. Je ne penſe pas qu'on s'aviſe de douter, qu'il ne reſte volontairement dans ce lieu-là. Cependant il n'eſt pas en liberté d'en ſortir s'il veut. Ainſi la liberté n'eſt pas une Idée, qui appartienne à la volition.

Une action peut être volontaire ſans être libre.

THEOPH. Je trouve cet exemple fort bien choiſi pour marquer qu'en un ſens une action ou un état peut être *volontaire* ſans être *libre*. Ce-

Cependant quand les Philoſophes & les Theologiens diſputent ſur le libre arbitre, ils ont tout un autre ſens en vue. CHAP. XXI.

§. 11. *PHILAL.* La liberté manque, lorsque la parlyſie empeche, que les jambes n'obeïſſent à la determination de l'eſprit, quoique dans le paralytique même, ce puiſſe être une choſe volontaire de demeurer aſſis, tandis qu'il préfere d'être aſſis à changer de place. *Volontaire* n'eſt donc pas oppoſé à *neceſſaire*, mais à *involontaire*.

THEOPH. Cette juſteſſe d'expreſſion me reviendroit aſſés, mais l'uſage s'en eloigne; & ceux qui oppoſent la *liberté* à la *neceſſité*, entendent parler non pas des actions exterieures, mais de l'acte même de vouloir. *Quand on oppoſe la liberté à la neceſſité on parle de l'acte même de vouloir.*

§. 12. *PHILAL.* Un homme eveillé n'eſt pas non plus libre de penſer ou de ne pas penſer, qu'il eſt en liberté d'empecher ou de ne pas empecher, que ſon corps touche aucun autre corps. Mais de tranſporter ſes penſées d'une Idée à l'autre c'eſt ce qui eſt ſouvent en ſa diſpoſition. Et en ce cas là il eſt autant en liberté par rapport à ſes Idées, qu'il y eſt par rapport aux corps, ſur leſquels il s'appuie, pouvant ſe tranſporter de l'un ſur l'autre, comme il lui vient en phantaſie. Il y a pourtant des Idées, qui comme certains mouvemens ſont tellement fixées dans l'eſprit, que dans certaines circonſtances, on ne peut les eloigner quelque effort qu'on faſſe. Un homme à la torture n'eſt pas en liberté de n'avoir pas l'Idée de la douleur & quelques fois une violente paſſion agit ſur nôtre eſprit, comme le vent le plus furieux agit ſur nos corps.

THEOPH. Il y a de l'ordre & de la liaiſon dans les Idées, comme il y en a dans les mouvemens, car l'un repond parfaitement à l'autre, quoique la determination dans les mouvemens ſoit brute, & libre ou avec choix dans l'Etre, qui penſe, que les biens & les maux ne font qu'incliner, ſans le forcer. Car l'ame en repreſentant les corps garde ſes perfections & quoiqu'elle depende du corps (à le bien prendre) dans les actions involontaires, elle eſt independante & fait dependre le corps d'elle même dans les autres. Mais cette dependance n'eſt que metaphyſique & conſiſte dans les égards, que Dieu a pour l'un en reglant l'autre, ou plus pour l'un que pour l'autre, à meſure des perfections originales d'un chacun; au lieu que la dependance phyſique conſiſteroit dans une influence immediate, que *La dependance du corps de l'ame n'eſt que metaphyſique.*

CHAP. XXI. que l'un recevroit de l'autre, dont il depend. Au reſte il nous vient des penſées involontaires, en partie de dehors par les objets, qui frappent nos ſens, & en partie au dedans à cauſe des impreſſions (ſouvent inſenſibles) qui reſtent des perceptions précedentes, qui continuent leur action & qui ſe mêlent avec ce qui vient de nouveau. Nous ſommes paſſifs à cet égard, & même quand on *veille*, des images (ſous leſquelles je comprens non ſeulement les repréſentations des figures, mais encore celles des ſons & d'autres qualités ſenſibles) nous viennent comme dans les ſonges, ſans être appellées. La langue Allemande les nomme *fliegende Gedancken*, comme qui diroit des penſées volantes, qui ne ſont pas en nôtre pouvoir, & où il y a quelques fois bien des abſurdités, qui donnent des ſcrupules aux gens de bien & de l'exercice aux caſuiſtes & directeurs des conſciences. C'eſt comme dans une laterne magique, qui fait paroitre des figures ſur la muraille, à meſure qu'on tourne quelque choſe au dedans. Mais nôtre eſprit s'appercevant de quelqu'image, qui lui revient, peut dire: *halte là*, & l'arreter pour ainſi dire. De plus l'eſprit entre, comme bon lui ſemble, dans certaines progreſſions de penſées, qui le menent à d'autres. Mais cela s'entend quand les impreſſions internes ou externes ne prévalent point. Il eſt vrai qu'en cela les hommes different fort, tant ſuivant leur temperament, que ſuivant l'exercice, qu'ils ont fait de leur empire, de ſorte que l'un peut ſurmonter des impreſſions où l'autre ſe laiſſe aller.

§. 13. *PHILAL.* La *neceſſité* a lieu partout où la penſée n'a aucune part. Et lorsque cette neceſſité ſe trouve dans un agent, capable de volition & que le commencement ou la continuation de quelque action eſt contraire à la préference de ſon eſprit, je la nomme *contrainte;* & lorsque l'empechement ou la ceſſation d'une action eſt contraire à la *volition* de cet agent, qu'on me permette de l'appeller *cohibition*. Quant aux agens, qui n'ont abſolument ni penſée ni volition, ce ſont des *agens neceſſaires* à tous egards.

La neceſſité ne concerne que la contingence d'une action.

THEOPH. Il me ſemble qu'a proprement parler, quoique les volitions ſoyent contingentes, la *neceſſité* ne doit pas être oppoſée à la *volition*, mais à la *contingence*, comme j'ai deja remarqué au (§. 9.) & que la neceſſité ne doit pas être confondue avec la determination, car il n'y a pas moins de connexion ou de determination dans les penſées, que dans les mou-

mouvemens. (être determiné étant toute autre choſe qu'être pouſſé ou forcé avec contrainte.) Et ſi nous ne remarquons pas toujours la raiſon, qui nous determine ou par laquelle nous nous determinons, c'eſt que nous ſommes auſſi peu capables de nous appercevoir de tout le jeu de nôtre eſprit & de ſes penſées, le plus ſouvent imperceptibles & confuſes, que nous le ſommes de demêler toutes les machines, que la nature fait jouer dans le corps. Ainſi, ſi par la neceſſité on entendoit la determination certaine de l'homme, qu'une parfaite connoiſſance de toutes les circonſtances de ce, qui ſe paſſe au dedans & au dehors de l'homme, pourroit faire prévoir à un eſprit parfait, il eſt ſûr, que les penſées, étant auſſi determinées que les mouvemens, qu'elles repréſentent, tout acte libre ſeroit neceſſaire. Mais il faut diſtinguer le neceſſaire du contingent quoique determiné; & non ſeulement les verités contingentes ne ſont point neceſſaires, mais encore leur liaiſons ne ſont pas toujours d'une neceſſité abſoluë, car il faut avouer, qu'il y a de la difference dans la maniére de determiner entre les conſequences, qui ont lieu en matiére neceſſaire & celles, qui ont lieu en matiére contingente. Les conſequences Geometriques & Metaphyſiques neceſſitent, mais les conſequences Phyſiques & Morales inclinent ſans neceſſiter; le phyſique même ayant quelque choſe de morale & de volontaire par rapport à Dieu, puisque les loix du mouvement n'ont point d'autre neceſſité, que celle du meilleur. Or Dieu choiſit librement quoiqu'il ſoit determiné à choiſir le mieux; & comme les corps mêmes ne choiſiſſent point (Dieu ayant choiſi pour eux) l'uſage a voulû qu'on les appelle des *agens neceſſaires*, à quoi je ne m'oppoſe pas, pourvû qu'on ne confonde point le neceſſaire & le determiné, & que l'on n'aille pas s'imaginer que les étres libres agiſſent d'une maniere indeterminée, erreur, qui a prévalû dans certains eſprits & qui detruit les plus importantes verités, même cet axiome fondamental: *que rien n'arrive ſans raiſon*, ſans lequel ni l'exiſtence de Dieu ni d'autres grandes verités ne ſauroient étre bien demontrées. Quant à la *contrainte* il eſt bon d'en diſtinguer deux eſpeces. L'une *phyſique*, comme lorsqu'on porte un homme malgré lui en priſon, ou qu'on le jette dans un précipice; *l'autre morale* comme par exemple la contrainte d'un plus grand mal, car l'action, qu'elle fait faire, ne laiſſe pas d'étre volontaire. On peut étre forcé auſſi par la conſideration d'un plus grand bien, comme lorsqu'on tente un homme en lui propoſant un trop grand avantage, quoiqu'on n'ait pas coutume d'appeller cela contrainte.

Si la neceſſité étoit une determination, tout acte libre ſeroit neceſſaire.

Les conſequences & liaiſons des verités contingentes ne ſont pas toujours d'une neceſſité abſolue.

Les corps qui ne peuvent choiſir, ſont appellés des agens neceſſaires.

De la contrainte phyſique & morale.

CHAP. XXI. §. 14. *PHILAL.* Voyons maintenant ſi l'on ne pourroit point terminer la queſtion agitée depuis ſi longtems, mais qui eſt à mon avis fort déraiſonnable, puiſqu'elle eſt in-intelligible: *Si la volonté de l'homme eſt libre ou non?*

THEOPH. On a grande raiſon, de ſe recrier ſur la maniere étrange des hommes, qui ſe tourmentent en agitant des queſtions mal-concues. Ils cherchent ce qu'ils ſavent, & ne ſavent pas ce qu'ils cherchent.

PHILAL. La liberté, qui n'eſt qu'une puiſſance, appartient uniquement à des agens & ne ſauroit étre un attribut ou une modification de la volonté, qui n'eſt elle même rien autre choſe qu'une puiſſance.

La liberté peut étre conçue comme une puiſſance de la volonté.

THEOPH. Vous avés raiſon, Monſieur, ſuivant le proprieté des mots. Cependant on peut excuſer en quelque façon l'uſage reçû. C'eſt ainſi qu'on a coutume d'attribuer la puiſſance à la chaleur ou à d'autres qualités, c'eſt à dire au corps, entant qu'il a cette qualité: & de même ici l'intention eſt, de demander ſi l'homme eſt libre en voulant?

§. 15. *PHILAL.* *La liberté* eſt la puiſſance, qu'un homme a de faire ou de ne pas faire quelque action conformément à ce qu'il veut.

Une liberté d'équilibre nous abaiſſeroit au deſſous des bêtes.

THEOPH. Si les hommes n'entendoient que cela par la liberté, lorsqu'ils demandent ſi la volonté ou l'arbitre eſt libre, leur queſtion ſeroit veritablement abſurde. Mais on verra tantôt ce qu'ils demandent & même je l'ai deja touché. Il eſt vrai, mais par un autre principe, qu'ils ne laiſſent pas de demander ici (au moins pluſieurs) l'abſurde & l'impoſſible, en voulant une liberté d'équilibre abſolument imaginaire & impracticable, & qui même ne leur ſerviroit pas, s'il étoit poſſible, qu'ils la puiſſent avoir, c'eſt à dire, qu'ils ayent la liberté de vouloir contre toutes les impreſſions, qui peuvent venir de l'entendement, ce qui detruiroit la veritable liberté avec la raiſon & nous abaiſſeroit au deſſous des bêtes.

§. 17. *PHILAL.* Qui diroit que la puiſſance de parler dirige la puiſſance de chanter & que la puiſſance de chanter obeït ou des-obeït à la puiſſance de parler, s'exprimeroit d'une maniere auſſi propre & auſſi intelligible, que celui qui dit, comme on a coutume de dire, que la volonté dirige

dirige l'entendement, & que l'entendement obeït ou n'obeït pas à la volonté. §. 18. Cependant cette façon de parler a prevalû & a cauſé, ſi je ne me trompe, bien du deſordre, quoique la puiſſance de penſer n'opere non plus ſur la puiſſance de choiſir, que la puiſſance de chanter ſur celle de danſer. §. 19. Je conviens, qu'une telle ou telle penſée peut fournir à l'homme l'occaſion d'exercer la puiſſance, qu'il a de choiſir, & que le choix de l'eſprit peut être cauſe qu'il penſe actuellement à telle ou telle choſe, de même que chanter actuellement un certain air peut être l'occaſion de danſer une telle danſe. CHAP. XXI.

THEOPH. Il y a un peu plus que de fournir des occaſions, puiſqu'il y a quelque dependance; car on ne ſauroit vouloir que ce qu'on trouve bon, & ſelon que la faculté d'entendre eſt avancée, le choix de la volonté eſt meilleur, comme de l'autre côté, ſelon que l'homme a de la vigueur en voulant, il determine les penſées ſuivant ſon choix, au lieu d'être determiné & entrainé par des perceptions involontaires. *Les penſées ne fourniſſent pas ſeulement des occaſions à la volonté.*

PHILAL. Les puiſſances ſont des Relations & non des Agens.

THEOPH. Si les facultés eſſentielles ne ſont que des Relations, & n'ajoutent rien de plus à l'eſſence, les qualités & les facultés accidentelles ou ſujettes au changement ſont autre choſe, & on peut dire de ces derniéres, que les unes dependent ſouvent des autres dans l'excercice de leurs fonctions. *Les facultés accidentelles dependent l'une de l'autre.*

§. 21. *PHILAL.* La queſtion ne doit pas être à mon avis, ſi la volonté eſt libre, c'eſt parler d'une maniere fort impropre, mais ſi l'homme eſt libre? Cela poſé, je dis, que tandis que quelqu'un peut par la direction ou le choix de ſon eſprit, préferer l'exiſtence d'une action à la non-exiſtence de cette action & au contraire, c'eſt à dire, qu'il peut faire qu'elle exiſte, ou qu'elle n'exiſte pas ſelon qu'il le veut, jusque-là, il eſt libre. Et à peine pourrions nous dire, comment il ſeroit poſſible de concevoir un Etre plus libre, qu'entant qu'il eſt capable de faire ce qu'il veut; de ſorte que l'homme ſemble être auſſi libre par rapport aux actions, qui dépendent de ce pouvoir, qu'il trouve en lui même, qu'il eſt poſſible à la liberté de le rendre libre, ſi j'oſe m'exprimer ainſi.

CHAP. XXI.

Dans la question du franc-arbitre, il s'agit de liberté de vouloir non pas de la liberté de faire.

THEOPH. Quand on raisonne sur la liberté de la volonté ou sur le franc arbitre on ne demande pas, si l'homme peut faire ce qu'il veut, mais s'il y a assés d'independance dans sa volonté même? On ne demande pas, s'il a les jambes libres, ou les coudées franches, mais s'il a l'sprit libre, & en quoi cela consiste? A cet egard une intelligence pourra être plus libre que l'autre, & la supréme intelligence sera dans une parfaite liberté, dont les creatures ne sont point capables.

§. 22. *PHILAL.* Les hommes naturellement curieux & qui aiment à eloigner autant qu'ils peuvent de leur esprit la pensée d'être coupables, quoique ce soit en se reduisant en un etat, pire que celui d'une fatale necessité, ne sont pourtant pas satisfaits de cela. A moins que la liberté ne s'étende encore plus loin, elle n'est pas à leur gré, & c'est à leur avis une fort bonne preuve que l'homme n'est point du tout libre, s'il n'a aussi bien la liberté de vouloir, que celle de faire ce qu'il veut. §. 23. Sur quoi je crois que l'homme ne sauroit être libre par rapport à cet acte particulier de vouloir une action, qui est en sa puissance, lorsque cette action a été une fois proposée à son esprit. La raison en est toute visible, car l'action dependant de sa volonté, il faut de toute necéssité, qu'elle existe ou qu'elle n'existe pas, & son existence, ou sa non-existence ne pouvant manquer de suivre exactement la determination & le choix de sa volonté, il ne peut eviter de vouloir l'existence ou la non-existence de cette action.

La volonté ne suit pas necessairement la pensée. On peut suspendre son choix.

THEOPH. Je croirais qu'on peut suspendre son choix, & que cela se fait bien souvent, sur tout lorsque d'autres pensées interrompent la deliberation: ainsi, quoiqu'il faille que l'action, sur la quelle on delibere, existe ou n'existe pas, il ne s'en suit point, qu'on en doive resoudre necessairement l'existance ou la non-existance; car la non-existence peut arriver encore faute de resolution. C'est comme les Areopagites absolvoient en effet cet homme, dont ils avoient trouvé le procés trop difficile à être decidé, le renvoyant à un terme bien eloigné, & prenant cent ans pour y penser.

PHILAL. En faisant l'homme libre de cette sorte, je veux dire, en faisant que l'action de vouloir depende de sa volonté, il faut qu'il y ait une autre volonté ou faculté de vouloir anterieure pour determiner les actes

actes de cette volonté, & une autre pour determiner celle là, & ainſi à l'infini; car où que l'on s'arrête, les actions de la derniére volonté ne ſauroient étre libres.

THEOPH. Il eſt vrai qu'on parle peu juſte, lorsqu'on parle comme ſi nous voulions vouloir. Nous ne voulons point vouloir, mais nous voulons faire, & ſi nous voulions vouloir, nous voudrions vouloir vouloir, & cela iroit à l'infini: cependant il ne faut point diſſimuler que par des actions volontaires nous contribuons ſouvent indirectement à d'autres actions volontaires, & quoiqu'on ne puiſſe point vouloir ce qu'on veut, comme on ne peut pas même juger ce qu'on veut, on peut pourtant faire enſorte par avance, qu'on juge ou veuille avec le tems, ce qu'on ſouhaiteroit de pouvoir vouloir ou juger aujourdhui. On s'attache aux perſonnes, aux lectures & aux conſiderations favorables, à un certain parti, on ne donne point attention à ce, qui vient du parti contraire, & par ces adreſſes & milles autres, qu'on employe le plus ſouvent ſans deſſein formé & ſans y penſer, on reuſſit à ſe tromper ou du moins à ſe changer, & à ſe convertir ou pervertir ſelon qu'on a rencontré. *D'une action volontaire ſuivent indirectement d'autres auſſi volontaires.*

§. 25. *PHILAL.* Puis donc qu'il eſt evident, que l'homme n'eſt pas en liberté de *vouloir vouloir ou non*, la premiére choſe qu'on demande après cela, c'eſt *ſi l'homme eſt en liberté de vouloir lequel des deux il lui plait; le mouvement* par exemple *ou le repos?* Mais cette queſtion eſt ſi viſiblement abſurde en elle même, quelle peut ſuffire à convaincre quiconque y fera reflexion, que la liberté ne concerne dans aucun cas la volonté. Car demander ſi un homme eſt en liberté de vouloir, le quel il lui plait, du mouvement ou du repos, de parler ou de ſe taire? c'eſt demander, ſi un homme peut vouloir ce qu'il veut, ou ſe plaire à ce, à quoi il ſe plait? queſtion, qui à mon avis, n'a pas beſoin de réponſe.

THEOPH. Il eſt vrai avec tout cela, que les hommes ſe font une difficulté ici, qui merite d'étre reſoluë. Ils diſent qu'après avoir tout connû & tout conſideré, il eſt encore dans leur pouvoir de vouloir, non pas ſeulement ce qui plait le plus, mais encore tout le contraire, ſeulement pour montrer leur liberté. Mais il faut conſiderer qu'encore que ce caprice ou entêtement ou du moins cette raiſon, qui les empeche de ſuivre les autres raiſons, entre dans la balance, & leur fait plaire ce qui ne leur

CHAP. XXI. plairoit pas ſans cela, le choix eſt toujours determiné par la perception. On ne veut donc pas ce qu'on voudroit, mais ce qui plait: quoique la volonté puiſſe contribuer indirectement & comme de loin à faire que quelque choſe plaiſe ou ne plaiſe pas, comme j'ai deja remarqué. Et les hommes ne demélant guéres toutes ces conſiderations diſtinctes, il n'eſt point étonnant qu'on s'embrouille tant l'eſprit ſur cette matiére, qui a beaucoup de replis cachés.

Le choix eſt toujours determiné par la perception.

§. 29. *PHILAL.* Lorsqu'on demande ce que c'eſt qui determine la volonté? la veritable reponſe conſiſte à dire que c'eſt l'eſprit qui la determine. Si cette reponſe ne ſatisfait pas, il eſt viſible que le ſens de cette queſtion ſe reduit à ceci, qui eſt ce qui pouſſe l'eſprit dans chaque occaſion particuliére à determiner à tel mouvement ou à tel repos particulier la puiſſance generale, qu'il a, de diriger ſes facultés vers le mouvement ou vers le repos? A quoi je reponds que ce qui nous porte à demeurer dans le même état ou à continuer la meme action, c'eſt uniquement la ſatisfaction préſente qu'on y trouve. Au contraire le motif, qui incite à changer, eſt toujours quelque inquietude.

THEOPH. Cette inquietude, comme je l'ai montré dans le chapitre precedent, n'eſt pas toujours un deplaiſir; comme l'aiſe, où l'on ſe trouve, n'eſt pas toujours une ſatisfaction ou un plaiſir. C'eſt ſouvent une perception inſenſible, qu'on ne ſauroit diſtinguer ni démêler, qui nous fait pancher plûtôt d'un coté que de l'autre, ſans qu'on en puiſſe rendre raiſon.

§. 30. *PHILAL.* La volonté & le deſir ne doivent pas être confondûs: un homme deſire d'être delivré de la goutte, mais, comprenant que l'eloignement de cette douleur peut cauſer le tranſport d'une dangereuſe humeur dans quelque partie plus vitale, ſa volonté ne ſauroit étre determinée à aucune action, qui puiſſe ſervir à diſſiper cette douleur.

De la Velleïte qui eſt une volonté ſans effort.

THEOPH. Ce deſir eſt une maniére de *Velleïte* par rapport à une volonté complette; on voudroit par exemple, s'il n'y avoit pas un plus grand mal à craindre, ſi l'on obtenoit ce qu'on veut, ou peut étre un plus grand bien à eſperer, ſi l'on s'en paſſoit. Cependant on peut dire que l'homme veut étre delivré de la goutte par un certain degré de la volonté,

lonté, mais qui ne va pas tousjours au dernier effoit. Cette volonté s'appelle *Velleïte*, quand elle enferme quelque imperfection, ou impuiſſance. CHAP. XXI.

§. 31. *PHILAL.* Il eſt bon de conſiderer cependant, que ce, qui determine la volonté à agir, n'eſt pas le plus grand bien, comme on le ſuppoſe ordinairement, mais plûtôt quelque inquietude actuelle, & pour l'ordinaire celle, qui eſt la plus preſſante. On lui peut donner le nom de deſir, qui eſt effectivement une inquietude de l'eſprit, cauſée par la privation de quelque bien abſent, outre le deſir d'étre delivré de la douleur. Tout bien abſent ne produit pas une douleur, proportionnée au degré d'excellence, qui eſt en lui, ou que nous y reconnoiſſons, au lieu que toute douleur cauſe un deſir égal à elle même; parceque l'abſence du bien n'eſt pas toujours un mal, comme eſt la préſence de la douleur. C'eſt pourquoi l'on peut conſiderer & enviſager un bien abſent ſans douleur; mais à proportion qu'il y a du deſir quelque part, autant y at-il d'inquietude. §. 32. Qui eſt ce qui n'a point ſenti dans le deſir, ce que le ſage dit de l'eſperance (*Proverb. XIII.* 12.) qu'étant differée elle fait languir le coeur? Rachel crie (*Geneſ. XXX.* 1.) donnés moi des enfans, ou je vais mourir. §. 34. Lorsque l'homme eſt parfaitement ſatisfait de l'état, où il eſt, ou lorsqu'il eſt abſolument libre de toute inquietude, quelle volonté lui peut-il reſter que de continuer dans cet état? Ainſi le ſage Auteur de nôtre étre a mis dans les hommes l'incommodité de la faim & de la ſoif, & les autres deſirs naturels, à fin d'exciter & de determiner leur volonté à leur propre conſervation & à la continuation de leur eſpece. Il vaut mieux, dit *St. Paul* (1 *Cor. VII.* 9.) ſe marier que bruler. Tant il eſt vrai, que le ſentiment préſent d'une petite brûlure a plus de pouvoir ſur nous, que les attraits des plus grands plaiſirs conſiderés en eloignement. §. 35. Il eſt vrai que c'eſt une maxime ſi fort établie, que c'eſt le bien & le plus grand bien, qui determine la volonté, que je ne ſuis nullement ſurpris d'avoir autre fois ſuppoſé cela comme indubitable. Cependant aprés une exacte recherche, je me ſens forcé de conclure, que le bien & le plus grand bien, quoique jugé & reconnû tel, ne determine point la volonté; à moins que venans à le deſirer d'une maniére proportionnée a ſon excellence, ce deſir, nous rende inquiets de ce que nous en ſommes privés. Poſons qu'un homme ſoit convaincû de l'utilité de la vertu, jusqu'a voir qu'elle eſt neceſſaire à qui ſe propoſe quelque choſe de grand dans ce monde, ou eſpere d'étre heureux dans l'autre: cependant jusqu'à ce que cet

CHAP. XXI. cet homme ſe ſente affamé & alteré de la juſtice, ſa volonté ne ſera jamais determinée à aucune action, qui le porte à la recherche de cet exellent bien, & quelque autre inquietude venant à la traverſe entrainera ſa volonté à d'autres choſes. D'autre part, poſons qu'un homme, addonné au vin, conſidere, que menant la vie qu'il mene, il ruïne ſa ſanté & diſſipe ſon bien, qu'il va ſe deshonorer dans le monde, s'attirer des maladies, & tomber enfin dans l'indigence jusqu'à n'avoir plus de quoi ſatisfaire cette paſſion de boire, qui le poſſede ſi fort; cependant les retours d'inquietude, qu'il ſent, à être abſent de ſes compagnons de debauche, l'entrainent au cabaret, aux heures qu'il a accoutumé d'y aller, quoiqu'il ait alors devant les yeux la perte de ſa ſanté & de ſon bien, & peut être même celle du bonheur de l'autre vie: bonheur, qu'il ne peut regarder comme un bien peu conſiderable en lui même, puisqu'il avoue qu'il eſt beaucoup plus excellent que le plaiſir de boire ou que le vain babil d'une trouppe de debauchés. Ce n'eſt donc pas faute de jetter les yeux ſur le ſouverain bien, qu'il perſiſte dans ce déreglement; car il l'enviſage & en reconnoit l'excellence, jusque là que durant le tems, qui s'ecoule entre les heures, qu'il employe à boire, il reſout de s'appliquer à rechercher ce ſouverain bien, mais quand l'inquietude d'être privé du plaiſir, au quel il eſt accoutumé, vient le tourmenter, ce bien, qu'il reconnoit plus excellent, que celui de boire, n'a plus de force ſur ſon eſprit, & c'eſt cette inquietude actuelle, qui determine ſa volonté à l'action, à laquelle il eſt accoûtumé, & qui par là faiſant de plus fortes impreſſion prevaut encore à la premiére occaſion, quoiqu'en même tems il s'engage pour ainſi dire lui même par des ſecrettes promeſſes à ne plus faire la même choſe, & qu'il ſe figure que ce ſera la derniére fois, qu'il agira contre ſon plus grand interêt. Ainſi il ſe trouve de tems en tems reduit à dire:

Video meliora proboque
Deteriora ſequor

Je vois le meilleur parti, je l'approuve, & je prends le pire. Cette ſentence, qu'on reconnoit veritable, & qui n'eſt que trop confirmée par une conſtante experience, eſt aiſée à comprendre par cette voye-là & ne l'eſt peut être pas, de quelque autre ſens qu'on la prenne.

THEOPH. Il y a quelque choſe de beau & de ſolide dans ces conſiderations. Cependant je ne voudrois pas, qu'on crût pour celà, qu'il

qu'il faille abandonner ces anciens axiomes, que la volonté ſuit le plus grand bien, ou qu'elle fuit le plus grand mal, qu'elle ſent. La ſource du peu d'application aux vrais biens, vient en bonne partie de ce que dans les matiéres & dans les occaſions, où les ſens n'agiſſent gueres, la plupart de nos penſées ſont ſourdes pour ainſi dire (je les appelle *cogitationes caecas* en latin) c'eſt à dire vuïdes de perception & de ſentiment, & conſiſtant dans l'employ tout nû des caracteres, comme il arrive à ceux, qui calculent en Algébre ſans enviſager que de tems en tems les figures Geometriques & les mots ſont ordinairement le même effèt en cela que les caracteres d'Aritmetique ou d'Algebre. On raiſonne ſouvent en paroles, ſans avoir presque l'objét même dans l'eſprit. Or cette connoiſſance ne ſauroit toucher; il faut quelque choſe de vif pourqu'on ſoit emû. Cependant c'eſt ainſi que les hommes le plus ſouvent penſent à Dieu, à la vertu, à la felicité; ils parlent & raiſonnent ſans Idées expreſſes. Ce n'eſt pas qu'ils n'en puiſſent avoir, puiſqu'elles ſont dans leur eſprit. Mais ils ne ſe donnent point la peine de pouſſer l'analyſe. Quelques fois ils ont des Idées d'un bien ou d'un mal abſent, mais très foibles. Ce n'eſt donc pas merveille ſi elles ne touchent gueres. Ainſi ſi nous préferons le pire, c'eſt que nous ſentons le bien qu'il renferme, ſans ſentir ni le mal qu'il y'a, ni le bien qui eſt dans la part contraire. Nous ſuppoſons & croyons, ou plutôt nous recitons ſeulement ſur la foi d'autrui ou tout au plus ſur celle de la memoire de nos raiſonnemens paſſés, que le plus grand bien eſt dans le meilleur parti, ou le plus grand mal dans l'autre. Mais quand nous ne les enviſageons point, nos penſées & nos raiſonnemens, contraires au ſentiment, ſont une eſpece de *pſittaciſme*, qui ne fournit rien pour le préſent à l'eſprit; & ſi nous ne prenons point de meſures pour y remedier, autant en emporte le vent, comme j'ai déja remarqué ci-deſſus (chap. 2. §. 11.) & les plus beaux préceptes de morale avec les meilleures regles de la prudence ne portent coup, que dans une ame, qui y eſt ſenſible (ou *directement*, ou parceque cela ne ſe peut pas tousjours au moins *indirectement*, comme je montrerai tantôt) & qui n'eſt pas plus ſenſible, à ce qui y eſt contraire. Ciceron dit bien quelque part, que ſi nos yeux pouvoient voir la beauté de la vertu, nous l'aimerions avec ardeur: mais cela n'arrivant point ni rien d'equivalent, il ne faut point s'étonner ſi dans le combat entre la chair & l'eſprit, l'eſprit ſuccombe tant de fois, puiſqu'il ne ſe ſent pas bien de ſes avantages. Ce combat n'eſt autre choſe que l'oppoſition des differentes tendances, qui

On neglige les vrais biens, parceque fort ſouvent les penſées ſont ſourdes.

Explication des penſées ſourdes.

Moyens de préveuir les mauvais effèts des Idées ſourdes.

CHAP. XXI. naiſſent des penſées confuſes & des diſtinctes. Les penſées confuſes ſouvent ſe font ſentir clairement; mais nos penſées diſtinctes ne ſont claires ordinairement qu'en puiſſance; elles pourroient l'être, ſi nous voulions nous donner l'application de penetrer le ſens des mots ou des caracteres, mais ne le faiſant point, ou par negligence, ou à cauſe de la brievité du tems, on oppoſe des paroles nuës ou du moins des images trop foibles à des ſentimens vifs. J'ai connû un homme, conſiderable dans l'egliſe & dans l'état, que ſes infirmités avoient fait ſe reſoudre à la diéte; mais il avoua, qu'il n'avoit pû reſiſter à l'odeur des viandes, qu'on portoit aux autres en paſſant devant ſon appartement. C'eſt ſans doute une honteuſe foibleſſe; mais voilà comme les hommes ſont faits. Cependant ſi l'eſprit uſoit bien de ſes avantages, il triompheroit hautement. Il faudroit commencer par l'education, qui doit être reglée enſorte, qu'on rende les vrais biens & les vrais maux autant ſenſibles, qu'il ſe peut, en revêtiſſant les notions, qu'on s'en forme, des circonſtances plus propres à ce deſſein; & un homme fait, à qui manque cette excellente education, doit commencer plutôt tard que jamais à chercher des plaiſirs lumineux & raiſonnables, pour les oppoſer à ceux des ſens, qui ſont confus mais touchans. Et en effet la grace divine même eſt un plaiſir, qui donne de la lumiére. Ainſi lorſqu'un homme eſt dans des bons mouvemens, il doit ſe faire des loix & des reglemens pour l'avenir & les executer avec rigeur, s'arracher aux occaſions, capables de corrompre, ou brusquement ou peu à peu, ſelon la nature de la choſe. Un voyage entrepris tout exprés guerira un amant; une retraite nous tirera des compagnies, qui entretiennent dans quelque mauvaiſe inclination. Francois de Borgia, General des Jeſuites, qui a été enfin canoniſé, étant accoutumé à boire largement, lorſqu'il étoit homme de grand monde, ſe reduiſit peu à peu au petit pied, lorſqu'il penſa à la retraite, en faiſant tomber chaque jour une goutte de cire dans le pocal, qu'il avoit coutume de vuïder. A des ſenſibilités dangereuſes on oppoſera quelqu'autre ſenſibilité innocente, comme l'agriculture, le jardinage; on fuira l'oiſiveté; on ramaſſera des curioſités de la nature & de l'art; on fera des experiences & des recherches; on s'engagera dans quelque occupation indiſpenſable, ſi on n'en a point, ou dans quelque converſation ou lecture utile & agreable. En un mot il faut profiter des bons mouvemens comme de la voix de Dieu, qui nous appelle, pour prendre des reſolutions efficaces. Et comme on ne peut pas faire toujours l'analyſe des notions, des vrais biens & des vrais maux jusques à la

à la perception du plaiſir & de la douleur, qu'ils renferment, pour en être touché il faut ſe faire une fois pour toutes cette loi: d'attendre & de ſuivre deſormais les concluſions de la raiſon, compriſes une bonne fois, quoique non-appercuës dans la ſuite & ordinairement par des penſées ſourdes ſeulement & deſtituées d'attraits ſenſibles; & cela pour ſe mettre enfin dans la poſſeſſion de l'empire ſur les paſſions auſſi bien que ſur les inclinations inſenſibles ou inquietudes, en acquerant cette accoutumance d'agir ſuivant la raiſon, qui rendra la vertu agreable & comme naturelle. Mais il ne s'agit pas ici de donner & d'enſeigner des préceptes de morale, ou des directions & addreſſes ſpirituelles pour l'exercice de la veritable pieté: c'eſt aſſés qu'en conſiderant le procedé de nôtre ame, on voye la ſource de nos foibleſſes, dont la connoiſſance donne en même tems celle des remedes. CHAP. XXI.

§. 36. *PHILAL.* L'inquietude préſente, qui nous preſſe, opere ſeule ſur la volonté & la determine naturellement en vuë de ce bonheur, au quel nous tendons tous dans toutes nos actions, parceque chacun regarde la douleur & *l'uneaſines* (c'eſt à dire l'inquietude ou plutôt l'incommodité, qui fait que nous ne ſommes pas à nôtre aiſe) comme des choſes incompatibles avec la felicité. Une petite douleur ſuffit pour corrompre tous les plaiſirs, dont nous jouiſſons. Par conſequent ce qui determine inceſſamment le choix de nôtre volonté à l'action ſuivante ſera toujours l'eloignement de la douleur, tandis que nous en ſentons quelque atteinte; cet eloignement étant le premier degré vers le bonheur.

THEOPH. Si vous prenés vôtre *uneaſines* ou inquietude pour un veritable déplaiſir, en ce ſens je n'accorde point qu'il ſoit le ſeul aiguillon. Ce ſont le plus ſouvent ces petites perceptions inſenſibles, qu'on pourroit appeller des douleurs inapperceptibles, ſi la notion de la douleur ne renfermoit l'apperception. Ces petites impulſions conſiſtent à ſe delivrer continuellement des petits empechemens, à quoi nôtre nature travaille ſans qu'on y penſe. C'eſt en quoi conſiſte veritablement cette inquietude, qu'on ſent ſans la connoitre, qui nous fait agir dans les paſſions auſſi bien que lorsque nous paroiſſons les plus tranquilles, car nous ne ſommes jamais ſans quelque action & mouvement, qui ne vient que de ce que la nature travaille toujours à ſe mettre mieux à ſon aiſe. Et c'eſt ce qui nous determine auſſi avant toute conſultation dans les cas, qui nous paro-

L'inquietude qui fait agir l'homme n'eſt pas un déplaiſir; elle conſiſte en quantité de perceptions inſenſibles.

CHAP. XXI. paroiſſent les plus indifferens, parceque nous ne ſommes jamais parfaitement en balance & ne ſaurions être mi-partis exactement entre deux cas. Or ſi ces elemens de la douleur (qui degenerent en douleur ou deplaiſir veritable quelques fois, lorsqu'ils croiſſent trop) étoient des vrayes douleurs, nous ſerions toujours miſerables, en pourſuivant le bien que nous cherchons avec inquietude & ardeur. Mais c'eſt tout le contraire, & comme j'ai dit déja ci deſſus (§. 6. *du chapitre précedent*) l'amas de ces petits ſuccés continuels de la nature, qui ſe met de plus en plus à ſon aiſe, en tendant au bien & jouiſſant de ſon image, ou diminuant le ſentiment de la douleur, eſt déja un plaiſir conſiderable & vaut ſouvent mieux que la jouiſſance même du bien; & bien loin, qu'on doive regarder cette inquietude comme une choſe incompatible avec la felicité, je trouve que l'inquietude eſt eſſentielle à la felicité des creatures, laquelle ne conſiſte jamais dans une parfaite poſſeſſion, qui les rendroit inſenſibles, & comme ſtupides, mais dans un progrés continuel & non interrompû à des plus grands biens, qui ne peut manquer d'être accompagné d'un deſir ou du moins d'une inquietude continuelle, mais telle que je viens d'expliquer, qui ne va pas jusqu'à incommoder, mais qui ſe borne à ces elemens ou rudimens de la douleur, inapperceptibles à part, leſquels ne laiſſent pas d'être ſuffiſans pour ſervir d'aiguillon & pour exciter la volonté; comme fait l'appetit dans un homme, qui ſe porte bien, lorsqu'il ne va pas jusqu'a cette incommodité, qui nous rend impatiens & nous tourmente par un trop grand attachement à l'Idée de ce qui nous manque. Ces appetitions petites ou grandes ſont ce qui s'appelle dans les écoles *motus primo primi* & ce ſont veritablement les premiers pas, que la nature nous fait faire, non pas tant vers le bonheur que vers la joye, car on n'y regarde que le preſent: mais l'experience & la raiſon apprennent à regler ces appetitions & à les moderer pour qu'elles puiſſent conduire au bonheur. J'en ai deja dit quelque choſe (*Livre I. chap.* 2. §. 3.) les appetitions ſont comme la tendance de la pierre, qui va le plus droit mais non pas toujours le meilleur chemin vers le centre de la terre, ne pouvant pas prévoir qu'elle rencontrera des rochers ou elle briſera, au lieu qu'elle ſe ſeroit approchée d'avantage de ſon but, ſi elle avoit eu l'eſprit & le moyen de s'en detourner. C'eſt ainſi qu'allant droit vers le préſent plaiſir nous tombons quelques fois dans le précipice de la miſere. C'eſt pourquoi la raiſon y oppoſe les images des plus grands biens ou maux avenir & une ferme reſolution & habitude de penſer, avant que de faire, & puis de ſuivre ce qui aura

La felicité des creatures ne conſiſte jamais dans une poſſeſſion parfaite, mais dans un progrés d'un bien à l'autre.

aura été reconnû le meilleur, lors même que les raiſons ſenſibles de nos conclusions ne nous ſeront plus préſentes dans l'eſprit & ne conſiſteront presque plus qu'en images foibles ou même dans les penſées ſourdes, que donnent les mots ou ſignes deſtituées d'une explication actuelle, deſorte que tout conſiſte dans le *penſés y bien* & dans *le memento;* le premier pour ſe faire des loix, & le ſecond pour les ſuivre, lors même qu'on ne penſe pas à la raiſon, qui les a fait naitre. Il eſt pourtant bon d'y penſer le plus qu'il ſe peut, pour avoir l'ame remplie d'une joye raiſonnable & d'un plaiſir accompagné de lumiére. CHAP. XXI.

§. 37. *PHILAL.* Ces précautions ſans doute ſont d'autant plus neceſſaires, que l'Idée d'un bien abſent ne ſauroit contrebalancer le ſentiment de quelque inquietude ou de quelque déplaiſir, dont nous ſommes actuellement tourmentés, jusqu'à ce que ce bien excite quelque deſir en nous. Combien y at-il de gens à qui l'on repréſente les joyes indicibles du paradis par des vives peintures, qu'ils reconnoiſſent poſſibles & probables, qui cependant ſe contenteroient volontiers de la felicité, dont ils jouiſſent dans ce monde. C'eſt que les inquietudes de leur deſirs préſens, venant à prendre le deſſus & à ſe porter rapidement vers les plaiſirs de cette vie, determinent leurs volontés à les rechercher; & durant tout ce tems là, ils ſont entiérement inſenſibles aux biens de l'autre vie.

THEOPH. Cela vient en partie de ce que les hommes bien ſouvent ne ſont gueres perſuadés; & quoiqu'ils diſent, une incredulité occulte regne dans le fond de leur ame; car ils n'ont jamais compris les bonnes raiſons, qui verifient cette immortalité des ames, digne de la juſtice de Dieu, qui eſt le fondement de la vraye religion, ou bien ils ne ſe ſouviennent plus de les avoir compriſes, dont il faut pourtant l'un ou l'autre pour étre perſuadé. Peu de gens conçoivent même que la vie future, telle que la vraye religion & même la vraye raiſon l'enſeignent, ſoit poſſible, bien loin d'en concevoir la probabilité, pour ne pas dire la certitude. Tout ce qu'ils en penſent n'eſt que *pſittacisme* ou des images groſſiéres & vaines à la Mahometane, où eux mêmes voyent peu d'apparence: car il s'en faut beaucoup qu'ils en ſoyent touchés, comme l'étoient (à ce qu'on dit) les ſoldats du Prince des aſſaſſins, Seigneur de la Montagne, qu'on tranſportoit quand ils étoient endormis profondement dans un lieu, plein de delices, où ſe croyant dans le paradis de Mahomet, ils étoient imbûs

Cauſes de la negligence des biens de l'autre vie.

Du Prince des aſſaſſins.

CHAP. XXI. par des anges ou saints contrefaits d'opinions telles que leur souhaitoit ce Prince & d'où, après avoir été assoupis de nouveau, ils étoient rapportés au lieu, où on les avoit pris; ce qui les enhardissoit après à tout entreprendre, jusques sur les vies des Princes ennemis de leur seigneur. Je ne scai pas si l'on n'a pas fait tort à ce Seigneur de la Montagne; car on ne marque pas beaucoup de grands Princes, qu'il ait fait assassiner, quoiqu'on voye dans les Historiens Anglois la lettre, qu'on lui attribue, pour disculper le Roi Richard I. de l'assassinat d'un comte ou Prince de la Palestine, que ce Seigneur de la Montagne avoue d'avoir fait tuer, pour en avoir été offensé. Quoiqu'il en soit, c'étoit peut être par un grand zéle pour sa religion, que ce Prince des assassins vouloit donner aux gens une Idée avantageuse du paradis, qui en accompagnât toujours la pensee & les empechât d'être sourde; sans prétendre pour cela, qu'ils dûssent croire, qu'ils avoient été dans le paradis même. Mais supposé qu'il l'eut pretendû, il ne faudroit point s'étonner que ces fraudes pieuses eussent fait plus d'effet que la verité mal menagée. Cependant rien ne seroit plus fort que la verité, si on s'attachoit à la bien connoitre & à la faire valoir; & il y auroit moyen sans doute d'y porter fortement les hommes. Quand je considére combien peut l'ambition ou l'avarice dans tous ceux, qui se mettent une fois dans ce train de vie, presque destitué d'attraits sensibles & présens, je ne désespere de rien, & je tiens que la vertu feroit infiniment plus d'effet, accompagnée comme elle est de tant de solides biens, si quelque heureuse revolution du genre humain la mettoit un jour en vogue & comme à la mode. Il est très assuré qu'on pourroit accoutumer les jeunes gens à faire leur plus grand plaisir de l'exercice de la vertu. Et même les hommes faits pourroient se faire des loix & une habitude de les suivre, qui les y porteroit aussi fortement, & avec autant d'inquietude, s'ils en étoient detournés, qu'un ivrogne en pourroit sentir, lorsqu'il est empeché d'aller au cabaret. Je suis bien aise d'ajouter ces considerations sur la possibilité & même sur la facilité des remedes à nos maux, pour ne pas contribuer à décourager les hommes de la poursuite des vrais biens par la seule exposition de nos foiblesses.

La vertu & la verite ont des charmes assez forts pour se faire obtenir & pour se faire aimer.

§. 39. *PHILAL.* Tout consiste presque à faire constamment desirer les vrais biens. Et il arrive rarement qu'aucune action volontaire soit produite en nous, sans que quelque desir l'accompagne; c'est pourquoi la volonté & le desir sont si souvent confondûs en semble. Cependant il ne

ne faut pas regarder l'inquietude, qui fait partie ou qui eſt du moins une ſuite de la plûpart des autres paſſions, comme entiérement excluë de cet article; car la haine, la crainte, la colére, l'envie, la honte, ont chacune leur inquietudes & par là operent ſur la volonté. Je doute qu'aucune de ces paſſions exiſte toute ſeule, je crois même qu'on auroit de la peine à trouver quelque paſſion, qui ne ſoit accompagnée de deſir. Du reſte je ſuis aſſuré, que par tout, où il y a de l'inquietude, il y a du deſir. Et comme nôtre éternité ne depend pas du moment préſent; nous portons nôtre vue au de là du préſent, quels que ſoyent les plaiſirs, dont nous jouiſſons actuellement & le deſir, accompagnant ces regards anticipés ſur l'avenir, entraine toujours la volonté à la ſuite: deſorte qu'au milieu même de la joye, ce qui ſoutient l'action, d'où depend le plaiſir préſent, c'eſt le deſir de continuer ce plaiſir & la crainte d'en étre privé, & toutes les fois qu'une plus grande inquietude que celle là vient à s'emparer de l'eſprit, elle determine auſſitôt l'eſprit à une nouvelle action & le plaiſir préſent eſt negligé. CHAP. XVI.

THEOPH. Pluſieurs perceptions & inclinations concourent à la volition parfaite, qui eſt le reſultat de leur conflit. Il y en a d'imperceptibles à part, dont l'amas fait une inquietude, qui nous pouſſe ſans qu'on en voye le ſujet; il y en a pluſieurs jointes enſembles, qui portent à quelque objet, ou qui en eloignent, & alors c'eſt deſir ou crainte, accompagné auſſi d'une inquietude, mais qui ne va pas toujours jusqu'au plaiſir. Enfin il y a des impulſions, accompagnées effectivement de plaiſir & de douleur, & toutes ces perceptions ſont ou des ſenſations nouvelles ou des imaginations reſtées de quelque ſenſation paſſée, accompagnées ou non-accompagnées du ſouvenir, qui renouvellant les attraits, que ces mêmes images avoient dans ces ſenſations précedentes, renouvellent auſſi les impulſions anciennes à proportion de la vivacité de l'imagination. Et de toutes ces impulſions reſulte enfin l'effort prévalant, qui fait la volonté pleine. Cependant les deſirs & les tendances, dont on s'apperçoit, ſont ſouvent auſſi appellées des volitions quoique moins entiéres, ſoit qu'elles prévalent & entrainent ou non. Ainſi il eſt aiſé de juger, que la volition ne ſcaura gueres ſubſiſter ſans deſir & ſans ſuite; car c'eſt ainſi que je crois qu'on pourroit appeller l'oppoſé du deſir. L'inquietude n'eſt pas ſeulement dans les paſſions incommodes, comme dans la haine, la crainte, la colére, l'envie, la honte, mais encore dans les oppoſées, comme l'amour, l'eſpe-

Il y a toujours pluſieurs perceptions, qui concourent à la volition,

qui à la fin font la volonté.

La volition n'eſt jamais ſans deſir ou faire.

CHAP. XXI. l'eſperance, la faveur & la gloire. On peut dire que par tout où il y a deſir, il y aura inquietude; mais le contraire n'eſt pas toujours vrai, parceque ſouvent on eſt en inquietude ſans ſavoir ce qu'on demande, & alors il n'y a point de deſir formé.

§ 40. *PHILAL.* Ordinairement la plus preſſante des inquietudes dont on croit être alors en état de pouvoir ſe delivrer, determine la volonté à l'action.

La plus preſſante inquietude ne prévaut pas toujours dans la volonté.

THEOPH. Comme le reſultat de la balance fait la determination finale, je croirois qu'il peut arriver que la plus preſſante des inquietudes ne prevaille point; car quand elle prévaudroit à chacune des tendances oppoſées, priſes à part, il ſe peut que les autres, jointes enſemble, la ſurmontent. L'eſprit peut même uſer de l'adreſſe des dichotomies pour faire prévaloir tantôt les unes, tantôt les autres, comme dans une aſſemblée on peut faire prévaloir quelque parti par la pluralité des voix, ſelon qu'on forme l'ordre des demandes. Il eſt vrai que l'eſprit doit y pourvoir de loin; car dans le moment du combat, il n'eſt plus tems d'uſer de ces artifices. Tout ce qui frappe alors, peſe ſur la balance, & contribue à former une direction, compoſée presque comme dans la mechanique, & ſans quelque promte diverſion on ne ſauroit l'arrêter.

Fertur equis auriga nec audit currus habenas.

§. 41. *PHILAL.* Si on demande outre cela, ce que c'eſt qui excite le deſir, nous repondons que c'eſt le bonheur & rien autre choſe. Le bonheur & la miſére ſont des noms de deux extremités, dont les derniéres bornes nous ſont inconnues. C'eſt ce que l'oeil n'a point vû, que l'oreille n'a point entendû & que le coeur de l'homme n'a jamais compris. Mais il ſe fait en nous de vives impreſſions de l'un & de l'autre par differentes eſpeces de ſatisfaction & de joye, de tourment & de chagrin, que je comprens, pour abréger, ſous les noms de plaiſir & de douleur, qui conviennent l'un & l'autre à l'eſprit, auſſi bien qu'au corps, ou qui pour parler plus exactement n'appartiennent qu'à l'eſprit, quoique tantôt ils prennent leur origine dans l'eſprit à l'occaſion de certaines penſées & tantôt dans le corps, à l'occaſion de certaines modifications du mouvement. §. 42. Ainſi le *bonheur*, pris dans toute ſon étendue eſt le plus grand plaiſir, dont nous ſoyons capables, comme la *miſére*, priſe de

de même, eſt la plus grande douleur, que nous puiſſions ſentir. Et le plus bas degré de ce qu'on peut appeller *bonheur*, c'eſt cet êtat, où delivré de toute douleur on jouit d'une telle meſure de plaiſir préſent, qu'on ne ſauroit être content avec une moindre. Nous appellons *bien* ce qui eſt propre à produire en nous du plaiſir & nous appellons *mal*, ce qui eſt propre à produire en nous de la douleur. Cependant il arrive ſouvent, que nous ne le nommons pas ainſi, lorsque l'un ou l'autre de ces *biens* ou de ces maux ſe trouvent en concurrence avec un plus grand *bien* ou un plus grand *mal*. CHAP. XXI.

THEOPH. Je ne ſai ſi le plus grand plaiſir eſt poſſible. Je croirois plutôt qu'il peut croitre à l'infini; car nous ne ſavons pas jusqu'où nos connoiſſances & nos organes peuvent être portés dans toute cette éternité, qui nous attend. Je croirois donc, que le *bonheur* eſt un plaiſir durable; ce qui ne ſauroit avoir lieu ſans une progreſſion continuelle à de nouveaux plaiſirs. Ainſi de deux, dont l'un ira incomparablement plus vite & par des plus grands plaiſirs que l'autre, chacun ſera heureux en ſoi même, quoique leur bonheur ſoit fort inégal. Le *bonheur* eſt donc pour ainſi dire un chemin par des plaiſirs; & le plaiſir n'eſt qu'un pas & un avancement vers le bonheur, le plus court qui ſe peut faire ſuivant les préſentes impreſſions, mais non pas toujours le meilleur, comme j'ai dit vers la fin du §. 36. On peut manquer le vrai chemin, en voulant ſuivre le plus court, comme la pierre allant droit, peut rencontrer trop tôt des obſtacles, qui l'empechent d'avancer aſſez vers le centre de la terre. Ce qui fait connoitre, que c'eſt la raiſon & la volonté, qui nous menent vers le bonheur, mais que le ſentiment & l'appetit ne nous portent que vers le plaiſir. Or quoique le plaiſir ne puiſſe point recevoir une definition nominale, non plus que la lumiére ou la couleur; il en peut pourtant recevoir une cauſale comme elles, & je crois que dans le fond *le plaiſir* eſt un ſentiment de perfection & *la douleur* un ſentiment & d'imperfection, pourvù qu'il ſoit aſſez notable, pour faire qu'on s'en puiſſe appercevoir: car les petites perceptions inſenſibles de quelque perfection ou imperfection, qui ſont comme les elemens du plaiſir & de la douleur, & dont j'ai parlé tant de fois, forment des inclinations & des penchans, mais non pas encore les paſſions mêmes. Ainſi il y a des inclinations inſenſibles & dont on ne s'appercoit pas; il y en a de ſenſibles, dont on connoit l'exiſtence & l'objet, mais dont on ne ſent pas la formation, & ce ſont des

Le Bonheur eſt un plaiſir durable; & le plaiſir peut aller à l'infini.

La raiſon & la volonté menent vers le bonheur; le ſentiment & l'appetit vers le plaiſir.

CHAP. XXI. inclinations confuſes, que nous attribuons au corps quoiqu'il y ait toujours quelque choſe, qui y reponde dans l'eſprit; enfin il y a des inclinations diſtinctes, que la raiſon nous donne, dont nous ſentons & la force & la formation; & les plaiſirs de cette nature qui ſe trouvent dans la connoiſſance & la production de l'ordre & de l'harmonie ſont les plus eſtimables. On a raiſon de dire, que generalement toutes ces inclinations, ces paſſions, ces plaiſirs & ces douleurs n'appartiennent qu'à l'eſprit, ou à l'ame; j'ajouterai même, que leur origine eſt dans l'ame même en prenant les choſes dans une certaine rigueur metaphyſique, mais que neanmoins on a raiſon de dire, que les penſées confuſes viennent du corps parceque la deſſus la conſideration du corps & non pas celle de l'ame fournit quelque choſe de diſtinct & d'explicable. Le *bien* eſt ce, qui ſert ou contribue au plaiſir, comme le *mal* ce qui contribue à la douleur. Mais dans la colliſion avec un plus grand bien, le bien, qui nous en priveroit, pourroit devenir veritablement un mal, entant qu'il contribueroit à la douleur, qui en devroit naitre.

§. 47. *PHILAL.* L'ame a le pouvoir de ſuſpendre l'accompliſſement de quelques uns de ces deſirs, & eſt par conſequent en liberté de les conſiderer l'un aprés l'autre, & de les comparer. C'eſt en cela que conſiſte *la liberté de l'homme* & ce que nous appellons, quoiqu'improprement à mon avis, *libre arbitre;* & c'eſt du mauvais uſage, qu'il en fait, que procede toute cette diverſité d'egaremens, d'erreurs & de fautes, où nous nous precipitons lorsque nous determinons nôtre volonté trop promtement ou trop tard.

L'execution des deſirs eſt ſuſpendu

ou par une pareſſe,

ou par des inclinations contraires,

THEOPH. L'execution de nôtre deſir eſt ſuſpendue ou arretée lorsque ce deſir n'eſt pas aſſez fort pour nous emouvoir & pour ſurmonter la peine ou l'incommodité, qu'il y a de le ſatisfaire: & cette peine ne conſiſte quelques fois que dans une pareſſe ou laſſitude inſenſible, qui rebute ſans qu'on y prenne garde, & qui eſt plus grande en des perſonnes elevées dans la molleſſe ou dont le temperament eſt phlegmatique, & en celles qui ſont rebutées par l'age ou par les mauvais ſuccés. Mais lorsque le deſir eſt aſſez fort en lui même pour emouvoir, ſi rien ne l'empeche, il peut étre arreté par des inclinations contraires; ſoit qu'elles conſiſtent dans un ſimple penchant, qui eſt comme l'element ou le commencement du deſir, ſoit qu'elles aillent jusqu'au deſir même. Cependant comme

comme ces inclinations, ces penchans & ces desirs contraires se doivent trouver deja dans l'ame, elle ne les a pas en son pouvoir, & par consequent elle ne pourroit pas resister d'une maniére libre & volontaire, où la raison puisse avoir part, si elle n'avoit encore un autre moyen, qui est celui de detourner l'esprit ailleurs. Mais comment s'aviser de le faire au besoin? car c'est là le point, sur tout quand on est occupé d'une forte passion. Il faut donc que l'esprit soit preparé par avance, & se trouve déja en train d'aller de pensée en pensée, pour ne se pas trop arreter dans un pas glissant & dangereux. Il est bon pour cela de s'accoutumer generalement à ne penser que comme en passant a certaines choses, pour se mieux conserver la liberté d'esprit. Mais le meilleur est de s'accoutumer à proceder methodiquement & à s'attacher à un train de pensées, dont la raison & non le hazard (c'est à dire les impressions insensibles & casuelles) fassent la liaison. Et pour cela il est bon de s'accoutumer à se recueillir de tems en tems, & à s'elever au dessus du tumulte présent des impressions, à sortir pour ainsi dire de la place où l'on est, à se dire: *dic cur hic? rejpice finem? où en sommes nous? venons au fait?* Les hommes auroient bien souvent besoin de quelcun, établi en titre d'office (comme en avoit Philippe, le pere d'Alexandre le Grand) qui les interrompit & les rappellât à leur devoir. Mais au defaut d'un tel Officier, il est bon que nous soyons stylés à nous rendre cet office nous mêmes. Or étant une fois en état d'arreter l'effet de nos desirs & de nos passions, c'est à dire de suspendre l'action, nous pouvons trouver les moyens de les combattre, soit par des desirs ou des inclinations contraires, soit par diversion, c'est à dire par des occupations d'une autre nature. C'est par ces methodes & par ces artifices, que nous devenons comme maitres de nous mêmes, & que nous pourrons nous faire penser & faire avec le tems ce que nous voudrions vouloir & ce que la raison ordonne. Cependant c'est toujours par des voyes determinées & jamais sans sujet ou par le principe imaginaire d'une indifference parfaite ou d'equilibre, dans laquelle quelques uns voudroient faire consister l'essence de la liberté, comme si on pouvoit se determiner sans sujet & même contre tout sujet & aller directement contre toute la *prévalence* des impressions & des penchans. *Sans sujet* dis-je, c'est à dire sans l'opposition d'autres inclinations, ou sans qu'on soit par avance en train de detourner l'esprit, ou sans quelque autre moyen pareil explicable; autrement c'est recourir au chimerique, comme dans les facultés nues ou qualités occultes scholastiques, où il n'y a ni rime ni raison.

qu'on peut eviter en tournant l'esprit ailleurs.

Moyens de conserver la liberté de la volonté.

CHAP. XXI. §. 48. *PHILAL.* Je ſuis auſſi pour cette determination intelligible de la volonté par ce qui eſt dans la perception & dans l'entendement. Vouloir & agir conformement au dernier reſultat d'un ſincére examen, c'eſt plutôt une perfection qu'un defaut de nôtre nature. Et tant s'en faut, que ce ſoit là ce qui etouffe ou abrége la liberté, que c'eſt ce qu'elle a de plus parfait & de plus avantageux. Et plus nous ſommes eloignés de nous determiner de cette maniere, plus nous ſommes prés de la miſére & de l'eſclavage. En effèt, ſi vous ſuppoſés dans l'eſprit un parfaite & abſolue *indifference*, qui ne puiſſe étre determinée par le dernier jugement, qu'il faut du bien ou du mal, vous le mettrés dans un état trés imparfait.

THEOPH. Tout cela eſt fort à mon gré & fait voir que l'eſprit n'a pas un pouvoir entier & direct d'arreter toujours ſes deſirs, autrement il ne ſeroit jamais determiné quelque examen qu'il pût faire & quelques bonnes raiſons ou ſentimens efficaces qu'il pût avoir, & il demeureroit toujours irreſolû & flotteroit éternellement entre la crainte & l'eſperance. Il faut donc qu'il ſoit enfin determiné, & qu'ainſi il ne puiſſe s'oppoſer qu'*indirectement* à ſes deſirs en ſe préparant par avance des armes, qui les combattent au beſoin, comme je viens de l'expliquer.

PHILAL. Cependant un homme eſt en liberté de porter ſa main ſur la tete ou de la laiſſer en repos. Il eſt parfaitement indifferent à l'egard de l'une & de l'autre de ces choſes, & ce ſeroit une imperfection en lui ſi ce pouvoir lui manquoit.

On n'eſt jamais parfaitement indifferent.

THEOPH. A parler exactement, on n'eſt jamais indifferent à l'egard de deux partis, par exemple de tourner à la droite ou à la gauche; car nous faiſons l'un ou l'autre ſans y penſer & c'eſt une marque qu'un *concours* de diſpoſitions interieures & d'impreſſions exterieures (quoiqu'inſenſibles) nous determine au parti, que nous prenons. Cependant la *prevalence* eſt bien petite & c'eſt au beſoin comme ſi nous étions indifferans à cet égard, puisque le moindre ſujet ſenſible, qui ſe préſente à nous, eſt capable de nous determiner ſans difficulté à l'un plutôt qu'à l'autre; & quoiqu'il y ait un peu de peine à lever le bras pour porter la main ſur ſa tete, elle eſt ſi petite, que nous la ſurmontons ſans difficulté; autrement j'avoue que ce ſeroit une grande imperfection, ſi l'homme y étoit moins indifferent & s'il lui manquoit le pouvoir de ſe determiner facilement à lever ou à ne pas lever le bras.

PHI-

PHILAL. Mais ce ne ſeroit pas moins une grande imperfection, CHAP. XXI.
s'il avoit la même indifference en toutes les rencontres, comme lorsqu'il voudroit defendre la tete ou ſes yeux d'un coup, dont il ſe verroit pret d'être frappé, c'eſt à dire s'il lui étoit auſſi aiſé d'arreter ce mouvement, que les autres, dont nous venons de parler & où il eſt presque indifferent; car cela feroit qu'il n'y ſeroit pas porté aſſés fortement ni aſſés promtement dans le beſoin. Ainſi la determination nous eſt utile & même bien ſouvent neceſſaire; & ſi nous étions peu determinés en toute ſorte de rencontres & comme inſenſibles aux raiſons, tirées de la perception du bien ou du mal, nous ſerions ſans choix effectif, comme, ſi nous étions determinés par autre choſe que par le dernier reſultat, que nous avons formé dans nôtre propre eſprit ſelon que nous avons jugé du bien ou du mal d'une certaine action, nous ne ſerions point libres.

THEOPH. Il n'y a rien de ſi vrai, & ceux qui cherchent une autre liberté, ne ſavent point ce qu'ils demandent.

§. 49. *PHILAL.* Les Etres ſuperieurs, qui jouiſſent d'une parfaite felicité ſont determinés au choix du bien plus fortement que nous ne ſommes, & cependant nous n'avons pas raiſon de nous figurer qu'ils ſoyent moins libres que nous.

THEOPH. Les Theologiens diſent pour cela, que ces Subſtances bienheureuſes ſont confirmées dans le bien & exemtes de tout danger de chute.

PHILAL. Je crois même que s'il convenoit a des pauvres creatures finies, comme nous ſommes, de juger de ce que pourroit faire une ſageſſe & bonté infinie, nous pourrions dire que Dieu lui même ne ſauroit choiſir ce qui n'eſt pas bon & que la liberté de cet Etre tout puiſſant ne l'empeche pas d'être determiné par ce qui eſt le meilleur.

THEOPH. Je ſuis tellement perſuadé de cette verité, que je crois que nous la pouvons aſſurer hardiment, toutes pauvres & finies creatures que nous ſommes, & que même nous aurions grand tort d'en douter; car nous derogerions par cela même à ſa ſageſſe, à ſa bonté & à ſes autres perfections infinies. Cependant le choix, quelque determiné que la vo-

Dieu ne peut choiſir que ce qui eſt bon; & il eſt determiné par le meilleur.

CHAP. XXI. lonté y ſoit, ne doit pas être appellé neceſſaire abſolument & à la rigueur; la prévalence des biens apperçûs incline ſans neceſſiter, quoique tout conſideré cette inclination ſoit determinante & ne manque jamais de faire ſon effet.

§. 50. *PHILAL.* Etre determiné par la raiſon au meilleur, c'eſt être le plus libre. Quelcun voudroit-il être imbecille par cette raiſon, qu'un imbecille eſt moins determiné par de ſages reflexions, qu'un homme de bon ſens? Si la liberté conſiſte à ſecouer le joug de la raiſon, les foux & les inſenſés ſeront les ſeuls libres; mais je ne crois pas que pour l'amour d'une telle liberté perſonne voulût être fou, hormis celui qui l'eſt deja.

THEOPH. Il y a des gens aujourdhui, qui croyent qu'il eſt du bel eſprit de declamer contre la raiſon, & de la traiter de pédante incommode. Je vois de petits livrets, des diſcours de rien, qui s'en font fête, & même je vois quelquesfois des vers trop beaux pour être employées à de ſi fauſſes penſées. En effet, ſi ceux, qui ſe mocquent de la raiſon, parloient tout de bon, ce ſeroit une extravagance d'une nouvelle eſpece, inconnue aux ſiecles paſſés. Parler contre *la raiſon*, c'eſt parler contre la verité; car la raiſon eſt un enchainement de verités. C'eſt parler contre ſoi même, contre ſon bien, puisque le point principal de la raiſon conſiſte à la connoitre & à le ſuivre.

§. 51. *PHILAL.* Comme donc la plus haute perfection d'un Etre intelligent, conſiſte à s'appliquer ſoigneuſement & conſtamment à la recherche du veritable bonheur, de même le ſoin, que nous devons avoir de ne pas prendre pour une felicité réelle, celle qui n'eſt qu'imaginaire, eſt le fondement de nôtre liberté. Plus nous ſommes liés à la recherche invariable *du bonheur en general*, *qui ne ceſſe jamais d'être l'objet de nos deſirs*, plus nôtre volonté ſe trouve degagée de la neceſſité d'être determinée par le deſir, qui nous porte vers quelque bien particulier, jusqu'à ce que nous ayons examiné, s'il ſe rapporte ou s'oppoſe à nôtre veritable bonheur.

THEOPH. Le vrai bonheur devroit toujours être l'objet de nos deſirs, mais il y a lieu de douter qu'il le ſoit: car ſouvent on n'y penſe gueres,

gueres, & j'ai remarqué ici plus d'une fois, qu'a moins que l'appetit CHAP. XXI.
ſoit guidé par la raiſon, il tend au plaiſir préſent, & non pas au bonheur c'eſt à dire au plaiſir durable, quoique il tende à le faire durer; voyés §. 36. & §. 41.

§. 53. *PHILAL.* Si quelque trouble exceſſif vient à s'emparer entierement de nôtre ame, comme ſeroit la douleur d'une cruelle torture, nous ne ſommes pas aſſez maitres de nôtre eſprit. Cependant pour moderer nos paſſions autant qu'il ſe peut, nous devons faire prendre à nôtre eſprit le gout du bien & du mal réel & effectif, & ne pas permettre qu'un bien excellent & conſiderable nous echappe de l'eſprit ſans y laiſſer quelque *gout*, jusqu'à ce que nous ayons excité en nous des *deſirs*, proportionnés à ſon excellence, deſorte que ſon abſence nous rende *inquiets* auſſi bien que la crainte de le perdre lorsque nous en jouiſſons.

THEOPH. Cela convient aſſez avec les remarques, que je viens de faire aux §§. 31 à 35 & avec ce que j'ai dit plus d'une fois des plaiſirs lumineux, où l'on comprend comment ils nous perfectionnent ſans nous mettre en danger de quelque imperfection plus grande, comme font les plaiſirs confus des ſens, dont il faut ſe garder, ſur tout lorsqu'on n'a pas reconnû par l'experience, qu'on s'en pourra ſervir ſurement.

PHILAL. Et que perſonne ne diſe ici, qu'il ne ſauroit maitriſer ſes paſſions ni empecher qu'elles ne ſe dechainent & le forcent d'agir; car ce qu'il peut faire devant un prince ou quelque grand homme il peut le faire, s'il veut, lorsqu'il eſt ſeul ou en la preſence de Dieu.

THEOPH. Cette remarque eſt trés bonne & digne qu'on y reflechiſſe ſouvent.

§. 54. *PHILAL.* Cependant les differens choix, que les hommes font dans ce monde, prouvent que la même choſe n'eſt pas également bonne pour chacun d'eux. Et ſi les interêts de l'homme ne s'étendoient pas au delà de cette vie, la raiſon de cette diverſité, qui fait par exemple que ceux-ci ſe plongent dans le luxe & dans la debauche & que ceux-là préferent la temperance à la volupté, viendroit ſeulement de ce qu'ils placeroient leur bonheur dans des choſes differentes.

THE-

CHAP. XXI.

Le gout eſt une perception confuſe, & on ne doit le ſuivre que dans les choſes indifferentes.

THEOPH. Elle en vient encore maintenant, quoiqu'ils ayent tous ou doivent avoir devant les yeux cet objet commun de la vie future. Il eſt vrai que la conſideration du vrai bonheur, même de cette vie, ſuffiroit à préferer la vertu aux voluptés, qui en eloignent; quoique l'obligation ne fût pas ſi forte alors ni ſi deciſive. Il eſt vrai auſſi que les *gouts* des hommes ſont differens, & l'on dit, qu'il ne faut point diſputer des gouts. Mais comme ce ne ſont que des perceptions confuſes, il ne faut s'y attacher que dans les objets examinés pour indifferens & incapables de nuire: autrement ſi quelcun trouvoit du gout dans les poiſons, qui le tueroient ou le rendroient miſerable, il ſeroit ridicule de dire qu'on ne doit point lui conteſter ce qui eſt de ſon gout.

§. 55. *PHILAL.* S'il n'y a rien à eſperer au de là du tombeau, la conſequence eſt ſans doute fort juſte: *mangeons & buvons*, jouiſſons de tout ce qui nous fait plaiſir, *car demain nous mourrons.*

La conſideration de l'immortalité rend la vertu abſolument indiſpenſable.

THEOPH. Il y a quelque choſe à dire à mon avis à cette conſequence. Ariſtote & les Stoïciens & pluſieurs autres anciens Philoſophes étoient d'un autre ſentiment, & en effèt je crois qu'ils avoient raiſon. Quand il n'y auroit rien au delà de cette vie, la tranquillité de l'ame & la ſanté du corps ne laiſſeroient pas d'être préferables aux plaiſirs, qui y ſeroient contraires. Et ce n'eſt pas là une raiſon, de negliger un bien, parce qu'il ne durera pas toujours. Mais j'avoue, qu'il y a des cas, où il n'y auroit pas moyen de demontrer que le plus honnette ſeroit auſſi le plus utile. C'eſt donc la ſeule conſideration de Dieu & de l'immortalité, qui rend les obligations de la vertu & de la juſtice abſolument indiſpenſables.

§. 58. *PHILAL.* Il me ſemble que le jugement préſent, que nous faiſons du bien & du mal, eſt toujours droit. Et pour ce qui eſt de la felicité ou de la miſére préſente, lorſque la reflexion ne va pas plus loin, & que toutes conſequences ſont entierement miſes à quartier, l'homme ne choiſit jamais mal.

Des perfections, qui entrainent avec elles des imperfections.

THEOPH. C'eſt à dire ſi tout étoit borné à ce moment préſent, il n'y auroit point de raiſon de ſe refuſer le plaiſir, qui ſe préſente. En effèt j'ay remarqué ci deſſus, que tout plaiſir eſt un ſentiment de perfection. Mais il y a certaines perfections, qui entrainent avec elles des imperfections

ctions plus grandes. Comme ſi quelcun s'attachoit pendant toute ſa vie à jetter des pois contre des epingles pour apprendre à ne point manquer de les faire enferrer, à l'exemple de celui, à qui Alexandre le Grand fit donner pour recompenſe un boiſſeau de pois, cet homme parviendroit à une certaine perfection, mais fort mince & indigne d'entrer en comparaiſon avec tant d'autres perfections très neceſſaires, qu'il auroit negligées. C'eſt ainſi que la perfection, qui ſe trouve dans certains plaiſirs preſens, doit ceder ſur tout au ſoin des perfections, qui ſont neceſſaires à fin qu'on ne ſoit point plongé dans la miſére, qui eſt l'état où l'on va d'imperfection en imperfection, ou de douleur en douleur. Mais s'il n'y avoit que le preſent, il faudroit ſe contenter de la perfection, qui s'y preſente, c'eſt à dire du plaiſir preſent. CHAP. XXI.

§. 62. *PHILAL.* Perſonne ne rendroit volontairement ſa condition malheureuſe, s'il n'y étoit porté par des *faux jugemens*. Je ne parle pas des mépriſes, qui ſont des ſuites d'une erreur invincible & qui meritent à peine le nom de faux jugement, mais de ce faux jugement, qui eſt tel par la propre confeſſion, que chaque homme en doit faire en ſoi même. §. 63. Premiérement donc l'ame ſe méprend lorſque nous comparons le plaiſir ou la douleur preſente avec un plaiſir & une douleur à venir, que nous meſurons par la differente diſtance, où elles ſe trouvent à nôtre égard; ſemblables à un heritier prodigue, qui pour la poſſeſſion preſente de peu de choſe renonceroit à un grand heritage, qui ne lui pourroit manquer. Chacun doit reconnoitre ce faux jugement, car l'avenir deviendra préſent, & aura alors le même avantage de la proximité. Si dans le moment, que l'homme prend le verre en main, le plaiſir de boire étoit accompagné des douleurs de tete & de maux d'eſtomac, qui lui arriveront en peu d'heures, il ne voudroit pas gouter du vin du bout des levres. Si une petite difference de tems fait tant d'illuſion, à bien plus forte raiſon une plus grande diſtance fera le même effèt.

THEOPH. Il y a quelque convenance ici entre la diſtance des lieux & celle des tems. Mais il y a cette difference auſſi, que les objets viſibles diminuent leur action ſur la vue à peu pres à proportion de la diſtance & il n'en eſt pas de même à l'égard des objets à venir, qui agiſſent ſur l'imagination & l'eſprit. Les rayons viſibles ſont des lignes droites, qui s'eloignent proportionnellement, mais il y a des lignes courbes, qui *Influence des faux jugemens dans les actions humaines.*

CHAP. XXI. aprés quelque distance paroissent tomber dans la droite & ne s'en eloignent plus sensiblement, c'est ainsi que font les asymptotes, dont l'intervalle apparent de la ligne droite disparoit, quoique dans la verité des choses elles en demeurent séparées éternellement. Nous trouvons même qu'enfin l'apparence des objets ne diminue point à proportion de l'accroissement de la distance, car l'apparence disparoit entierément, quoique l'eloignement ne soit point infini. C'est ainsi qu'une petite distance des tems nous derobe entierément l'avenir, tout comme si l'objet étoit disparu. Il n'en reste souvent que le nom dans l'esprit & cette espece de pensées, dont j'ai deja parlé, qui sont sourdes & incapables de toucher, si on n'y a pourvû par methode & par habitude.

PHILAL. Je ne parle point ici de cette espece de faux jugement, par lequel ce qui est absent n'est pas seulement diminué mais tout à fait aneanti dans l'esprit des hommes, quand ils jouissent de tout ce qu'ils peuvent obtenir pour le présent & en concluent, qu'il ne leur en arrivera aucun mal.

THEOPH. C'est une autre espece de faux jugement lorsque l'attente du bien ou du mal à venir est aneantie, parcequ'on nie ou qu'on met en doute la consequence, qui se tire du présent; mais hors de cela l'erreur, qui aneantit le sentiment de l'avenir, est la même chose que ce faux jugement, dont j'ai deja parlé, qui vient d'une trop foible representation de l'avenir, qu'on ne considére que peu ou point du tout. Au reste on pourroit peut-étre distinguer ici entre mauvais goût & faux jugement, car souvent on ne met pas même en question si le bien à venir doit être préferé, & on n'agit que par impression sans s'aviser de venir à l'examen. Mais lorsqu'on y pense, il arrive l'un des deux, ou qu'on ne continue pas assés d'y penser, & qu'on passe outre sans pousser la question, qu'on a entamée; ou qu'on poursuit l'examen & qu'on forme une conclusion. Et quelques fois dans l'un & dans l'autre cas il demeure un remors plus ou moins grand: quelques fois aussi il n'y a point du tout de *formido oppositi* ou de *scrupuleux*, soit que l'esprit se detourne tout à fait, ou qu'il soit abusé par des préjugés.

§. 29. *PHILAL.* L'etroite capacité de nôtre esprit est la cause des faux jugemens, que nous faisons en comparant les biens ou les maux. Nous

Nous ne ſcaurions bien jouir de deux plaiſirs à la fois, & moins encore pouvons nous jouir d'aucun plaiſir dans le tems, que nous ſommes obſédés par la douleur. Un peu d'amertume, mêlée dans la coupe, nous empeche d'en gouter la douceur. Le mal, qu'on ſent actuellement, eſt toujours le plus rude de tous; on s'ecrie: Ah! toute autre douleur plutôt que celle ci!

Les principes des actions humaines varient beaucoup ſelon les lumiéres & le temperament des hommes.

THEOPH. Il y a bien de la varieté en tout cela ſelon le temperament des hommes, ſelon la force de ce qu'on ſent & ſelon les habitudes qu'on a priſes. Un homme, qui a la goute, pourra étre dans la joye parcequ'il lui arrive une grande fortune, & un homme qui nage dans les delices & qui pourroit vivre à ſon aiſe ſur ſes terres, eſt plongé dans la triſteſſe à cauſe d'une disgrace à la cour. C'eſt que la joye & la triſteſſe viennent du reſultat ou de la prévalence des plaiſirs ou des douleurs, quand il y a du melange. Leandre mépriſoit l'incommodité & le danger de paſſer la mer à la nage la nuit, pouſſé par les attraits de la belle Hero. Il y a des gens, qui ne ſcauroient boire ni manger, ou qui ne ſcauroient ſatisfaire d'autres appetits ſans beaucoup de douleur, à cauſe de quelque infirmité ou incommodité; & cependant ils ſatisfont ces appetits au de là même du neceſſaire & des juſtes bornes. D'autres ont tant de molleſſe, ou ſont ſi delicats qu'ils rebutent les plaiſirs avec leſquels quelque douleur, degoût, ou quelqu'incommodité ſe mêle. Il y a des perſonnes, qui ſe mettent fort au deſſus des douleurs ou des plaiſirs préſens & mediocres & qui n'agiſſent presque que par crainte & par eſperance. D'autres ſont ſi effeminés, qu'ils ſe plaignent de la moindre incommodité ou courent aprés le moindre plaiſir ſenſible & préſent, ſemblables presqu'à des enfans. Ce ſont ces gens, à qui la douleur ou la volupté préſente paroit toujours la plus grande; ils ſont comme des prédicateurs ou panegyriſtes peu judicieux, chés qui ſelon le proverbe, *le ſaint du jour eſt toujours le plus grand ſaint du paradis.* Cependant quelque varieté que ſe trouve parmi les hommes, il eſt toujours vrai qu'ils n'agiſſent que ſuivant les perceptions préſentes, & lorsque l'avenir les touche, c'eſt ou par l'image qu'ils en ont, ou par la reſolution & l'habitude, qu'ils ont priſe d'en ſuivre jusqu'au ſimple nom ou autre caractere arbitraire, ſans en avoir aucune image ni ſigne naturel, parceque ce ne ſeroit pas ſans inquietude & quelque fois ſans quelque ſentiment de chagrin, qu'ils s'oppoſeroient à une forte reſolution deja priſe & ſur tout à une habitude.

CHAP. XXI. §. 65. *PHILAL.* Les hommes ont assés de penchant à diminuer le plaisir à venir & à conclure en eux mêmes, que quand on viendroit à l'epreuve, il ne repondroit peut-être pas à l'esperance, qu'on en donne, ni à l'opinion qu'on en a generalement; ayant souvent trouvé par leur propre experience que non seulement les plaisirs, que d'autres ont exaltés, leur ont parû fort insipides, mais que ce qui leur a causé à eux mêmes beaucoup de plaisir dans un tems, les a choqué & leur a deplû dans une autre.

THEOPH. Ce sont les raisonnemens des voluptueux principalement, mais on trouve ordinairement, que les ambitieux & les avares jugent tout autrement des honneurs & des richesses, quoiqu'ils ne jouissent que mediocrement & souvent même bien peu de ces mêmes biens quand ils les possedent, étant toujours occupés à aller plus loin. Je trouve que c'est une belle invention de la nature Architecte, d'avoir rendû les hommes si sensibles à ce qui touche si peu les sens, & s'ils ne pouvoient point devenir ambitieux ou avares, il seroit difficile dans l'état présent de la nature humaine, qu'ils pûssent devenir assés vertueux & raisonnables, pour travailler à leur perfection malgré les plaisirs présens, qui en detournent.

§. 66. *PHILAL.* Pour ce qui est des choses bonnes ou mauvaises dans leurs consequences & par l'aptitude, qu'elles ont à nous procurer du bien ou du mal, nous en jugeons en differentes maniéres, ou lorsque nous jugeons qu'elles ne sont pas capables de nous faire réellement autant de mal, qu'elles font effectivement, ou lorsque nous jugeons que bien que la consequence soit importante, la chose n'est pas si assurée qu'elle ne puisse arriver autrement, ou du moins qu'on ne puisse l'eviter par quelques moyens comme par l'industrie, par l'adresse, par un changement de conduite, par la repentance.

THEOPH. Il me semble que si par l'importance de la consequence on entend celle du consequent, c'est à dire la grandeur du bien ou du mal, qui peut suivre, on doit tomber dans l'espece précedente de faux jugement, où le bien ou mal à venir est mal representé. Ainsi il ne reste que la seconde espece de faux jugement, dont il s'agit présentement, savoir celle où la consequence est mise en doute.

PHILAL. Il seroit aisé de montrer en detail que les echapatoires, que je viens de toucher, sont tout autant de jugemens déraisonnables, mais

mais je me contenterai de remarquer en general, que c'eſt agir directe- CHAP. XXI.
ment contre la raiſon que de hazarder un plus grand bien pour un plus petit, (ou de s'oppoſer à la miſére, pour acquerir un petit bien & pour eviter un petit mal,) & cela ſur des conjectures incertaines & avant que d'étre entré dans un juſte examen.

THEOPH. Comme ce ſont deux conſiderations héterogénes (ou qu'on ne ſcauroit comparer enſemble) que celle de la grandeur de la conſequence & celle de la grandeur du conſequent, les moraliſtes en les voulant comparer ſe ſont aſſés embrouillés, comme il paroit par ceux, qui ont traité de la probabilité. La verité eſt, qu'ici comme en d'autres éſtimes *diſparates & hétérogenes* & pour ainſi dire de plus d'une dimenſion, la grandeur de ce, dont il s'agit, eſt en raiſon compoſée de l'une & l'autre éſtimation, & comme un rectangle, où il y a deux conſiderations, ſavoir celle de la longueur & celle de la largeur; & quant à la grandeur de la conſequence & les degrés de probabilité, nous manquons encore de cette partie de la Logique, qui les doit faire éſtimer & la plupart des Caſuiſtes, qui ont écrit ſur la probabilité, n'en ont pas même compris la nature, la fondant ſur l'autorité avec Ariſtote, au lieu de la fonder ſur la vraiſemblance comme ils devroient, l'autorité n'étant qu'une partie des raiſons, qui font la vraiſemblance.

§. 67. *PHILAL.* Voici quelques unes des cauſes ordinaires de ce faux jugement. La premiére eſt l'ignorance, la ſeconde eſt l'inadvertance, quand un homme ne fait aucune reflexion ſur cela même, dont il eſt inſtruit. C'eſt une ignorance affectée & préſente, qui ſeduit le jugement auſſi bien que la volonté.

THEOPH. Elle eſt toujours préſente, mais elle n'eſt pas toujours affectée; car on ne s'aviſe pas toujours de penſer quand il faut à ce qu'on ſait & dont on devroit ſe rappeller la memoire, ſi on en étoit le maitre. L'ignorance affectée eſt toujours mêlée de quelque advertance dans le tems qu'on l'affecte; il eſt vrai que dans la ſuite il peut y avoir de l'inadvertance ordinairement. L'art de s'aviſer au beſoin de ce qu'on ſait, ſeroit un des plus importans, s'il étoit inventé; mais je ne voi pas que les hommes ayent encore penſé jusqu'ici à en former les elemens, car l'art de la memoire, dont tant d'auteurs ont écrit, eſt tout autre choſe.

CHAP. XXI.

PHILAL. Si donc on assemble confusement & à la hâte les raisons de l'un des côtés, & qu'on laisse echaper par negligence plusieurs sommes, qui doivent faire partie du compte, cette précipitation ne produit pas moins de faux jugemens que si c'étoit une parfaite ignorance.

THEOPH. En effet il faut bien de choses pour se prendre comme il faut, lorsqu'il s'agit de la balance des raisons; & c'est à peu prés comme dans les livres de compte des marchands. Car il n'y faut negliger aucune somme, il faut bien éstimer chaque somme à part, il faut les bien arranger, & il faut enfin en faire une collection exacte. Mais on y neglige plusieurs chefs, soit en ne s'avisant pas d'y penser, soit en passant legerement la dessus; & on ne donne point à chacun sa juste valeur, semblable a ce teneur de livres de compte, qui avoit soin de bien calculer les colonnes de chaque page, mais qui calculoit trés mal les sommes particuliéres de chaque ligne ou poste avant que de les mettre dans la colonne, ce qu'il faisoit pour tromper les revisеurs, qui regardent principalement à ce qui est dans les colonnes. Enfin aprés avoir tout bien marqué, on peut se tromper dans la collection des sommes des colonnes & même dans la collection finale, où il y a la somme des sommes. Ainsi il nous faudroit encore l'art de s'aviser & celui d'éstimer les probabilités & de plus la connoissance de la valeur des biens & des maux, pour bien employer l'art des consequences: & il nous faudroit encore de l'attention & de la patience aprés tout cela, pour pousser jusqu'à la conclusion. Enfin il faut une ferme & constante resolution pour executer ce qui a été conclû; & des addresses, des methodes, des loix particuliéres & des habitudes toutes formées pour la maintenir dans la suite, lorsque les considerations, qui l'ont fait prendre, ne sont plus presentes à l'esprit. Il est vrai, que graces à Dieu, dans ce qui importe le plus & qui regarde *summam rerum*, le bonheur & la misére, on n'a pas besoin de tant de connoissances, d'aides & d'adresses, qu'il en faudroit avoir pour bien juger dans un conseil d'état ou de guerre, dans un tribunal de justice, dans une consultation de medecine, dans quelque controverse de Theologie ou d'Histoire, ou dans quelque point de Mathematique & de Mecanique: mais en recompense, il faut plus de fermeté & d'habitude, dans ce qui regarde ce grand point de la felicité & de la vertu, pour prendre toujours des bonnes resolutions & pour les suivre. En un mot pour le vrai bonheur moins de connoissance suffit avec plus de bonne volonté: de sorte que le plus grand idiot y peut parvenir aussi aisement que le plus docte & le plus habile.

Pour la connoissance de la vertu & du bonheur il s'agit de peu de lumieres & de connoissances;

Il faut beaucoup de fermeté pour l'executer.

PHI-

PHILAL. L'on voit donc, que l'entendement ſans liberté ne ſeroit d'aucun uſage, & que la *liberté* ſans entendement ne ſignifieroit rien. Si un homme pouvoit voir ce qui peut lui faire du bien ou du mal, ſans qu'il fût capable de faire un pas pour s'avancer vers l'un, ou pour s'eloigner de l'autre, en ſeroit il mieux pour avoir l'uſage de la vue? Il en ſeroit même plus miſerable, car il languiroit inutilement aprés le bien, & craindroit le mal, qu'il verroit inevitable; & celui, qui eſt en liberté de courir çà & là au milieu d'une parfaite obſcurité, en quoi eſt il mieux, que s'il étoit ballotté au gré du vent?

THEOPH. Son caprice ſeroit un peu plus ſatisfait, cependant il n'en ſeroit pas mieux en êtat de rencontrer le bien & d'eviter le mal.

§. 68. *PHILAL.* Autre ſource de faux jugement. Contents du premier plaiſir, qui nous vient ſous la main, ou que la coutume a rendû agreable, nous ne regardons pas plus loin. C'eſt donc encore là une occaſion aux hommes de mal juger lorsqu'ils ne regardent pas comme neceſſaire à leur bonheur, ce qui l'eſt effectivement.

THEOPH. Il me ſemble, que ce faux jugement eſt compris ſous l'eſpece précedente lorsqu'on ſe trompe à l'egard des conſequences.

On peut ſe former le gout à la vertu.

§. 69. *PHILAL.* Reſte à examiner s'il eſt au pouvoir *d'un homme de changer* l'agrément ou le desagrément, qui accompagne quelque action particuliere? Il le peut en pluſieurs rencontres. Les hommes peuvent & doivent corriger leur palais & lui faire prendre du gout. On peut changer auſſi le gout de l'ame. Un juſte examen, la practique, l'application, la coutume feront cet effet. C'eſt ainſi qu'on s'accoutume au Tabac, que l'uſage ou la coutume fait enfin trouver agreable. Il en eſt de même à l'égard de la vertu. Les habitudes ont de grands charmes, & on ne peut s'en départir ſans inquietude. On regardera peut étre comme un paradoxe, que les hommes puiſſent faire que des choſes ou des actions leur ſoyent plus ou moins agreables, tant on neglige ce devoir.

THEOPH. C'eſt ce que j'ai auſſi remarqué ci deſſus, §. 37. *vers la fin*, & §. 47. *auſſi vers la fin.* On peut ſe faire vouloir quelque choſe & ſe former le gout.

§. 70.

CHAP. XXI. *Les agremens d'une bonne vie & la consideration de la possibilité d'une vie avenir suffit pour determiner à la vertu.*

§ 70. *PHILAL.* La morale, établie sur de veritables fondemens, ne peut que determiner à la vertu; il suffit, qu'un bonheur & un malheur infini après cette vie soient possibles. Il faut avouer qu'une bonne vie, jointe à l'attente d'une éternelle felicité possible, est préferable à une mauvaise vie, accompagnée de la crainte d'une affreuse misére, ou pour le moins de l'epouventable & incertaine esperance d'être aneanti. Tout cela est de la derniére evidence, quand même des gens de bien n'auroient que des maux à essuyer dans ce monde, & que les mechans y gouteroient une perpetuelle felicité, ce qui pour l'ordinaire est tout autrement. Car à bien considerer toutes choses, ils ont, je crois, la plus mauvaise part même dans cette vie.

THEOPH. Ainsi quand il n'y auroit rien au de là du tombeau, une vie Epicurienne ne seroit point la plus raisonnable. Et je suis bien aise Monsieur, que vous rectifiés, ce que vous aviés dit de contraire ci dessus. §. 55.

PHILAL. Qui pourroit étre assez fou, pour se resoudre en soi même, (s'il y pense bien,) de s'exposer à un danger possible, d'étre infiniment malheureux, ensorte qu'il n'y ait rien à gagner pour lui que le pur neant; au lieu de se mettre dans l'êtat de l'homme de bien, qui n'a à craindre que le neant & qui a une éternelle felicité à esperer. J'ai evité de parler de la certitude ou de la probabilité de l'êtat à venir, parceque je n'ai d'autre dessein en cet endroit, que de montrer le faux jugement, dont chacun se doit reconnoitre coupable selon ses propres principes.

On a aussi peu de raison de nier une vie à venir qu'on en avoit autrefois à nier les Antipodes.

THEOPH. Les mechans sont fort portés à croire, que l'autre vie est impossible Mais ils n'en ont point de raison que celle qu'il faut se borner à ce qu'on apprend par les sens, & que personne de leur connoissance n'est revenû de l'autre monde. Il y avoit un tems que sur le même principe on pouvoit rejetter les Antipodes, lorsqu'on ne vouloit point joindre les Mathematiques aux notions populaires; & on le pouvoit avec autant de raison, qu'on en peut avoir maintenant pour rejetter l'autre vie, lorsqu'on ne veut point joindre la vraye Metaphysique aux notions de l'imagination. Car il y a trois degrés des notions, ou Idées, savoir notions populaires, Mathematiques, & Metaphysiques. Les premiéres ne suffisoient point pour faire croire les Antipodes; les premieres & les secondes

des ne ſuffiſent point encore pour faire croire l'autre monde. Il eſt vrai qu'elles fourniſſent déja des conjectures favorables; mais ſi les ſecondes établiſſoient certainement les Antipodes avant l'experience, qu'on en a maintenant, (je ne parle pas des habitans, mais de la place au moins, que la connoiſſance de la rondeur de la terre leur donnoit chez les Geographes & les Aſtronomes,) les derniéres ne donnent pas moins de certitude ſur une autre vie, dès à preſent & avant qu'on y ſoit allé voir. CHAP. XXI.

§. 72. *PHILAL.* Maintenant revenons à la *puiſſance*, qui eſt proprement le ſujet general de ce chapitre, la liberté n'en étant qu'une eſpece mais des plus conſiderables. Pour avoir des Idées plus diſtinctes de la puiſſance, il ne ſera ni hors de propos ni inutile de prendre une plus exacte connoiſſance de ce qu'on nomme *action*. J'ai dit au commencement de nôtre diſcours ſur la puiſſance, qu'il n'y a que deux ſortes d'actions, dont nous avons quelque Idée, ſavoir le mouvement & la penſée. *De l'action.*

THEOPH. Je croirois qu'on pourroit ſe ſervir d'un mot plus general que de celui de *penſée*, ſavoir de celui de *perception*, en n'attribuant la penſée qu'aux eſprits, au lieu que la perception appartient à toutes les Entelechies. Mais je ne veux pourtant conteſter à perſonne la liberté de prendre le terme de penſée dans la même generalité. Et moi même je l'aurai peut être fait quelques fois ſans y prendre garde.

PHILAL. Or quoiqu'on donne à ces deux choſes le nom d'action, on trouvera pourtant qu'il ne leur convient pas toujours parfaitement & qu'il y a des exemples, qu'on reconnoitra plutôt pour des *paſſions*. Car dans ces exemples la Subſtance, en qui ſe trouve le mouvement ou la penſée, reçoit purement de dehors l'impreſſion, par laquelle l'action lui eſt communiquée & elle n'agit que par la ſeule capacite, qu'elle a de recevoir cette impreſſion, ce qui n'eſt qu'une *puiſſance paſſive*. Quelques fois la Subſtance ou l'agent ſe met en action par ſa propre puiſſance, & c'eſt là proprement une *puiſſance active*.

THEOPH. J'ai dit déja que dans la rigueur metaphyſique, prenant l'action pour ce qui arrive à la Subſtance *ſpontainement* & de ſon propre fond, tout ce qui eſt proprement une Subſtance ne fait qu'agir, car tout lui vient d'elle même après Dieu; n'étant point poſſible, qu'une Sub- *Les veritables ſubſtances ont proprement de l'action.*

CHAP. XXI. ſtance creée ait de l'influence ſur une autre. Mais, prenant *action* pour un exercice de la *perfection* & la *paſſion* pour le contraire, il n'y a de *l'action* dans les veritables Subſtances, que lorsque leur perception (car j'en donne à toutes) ſe developpe & devient plus diſtincte, comme il n'y a de *paſſion* que lorsqu'elle devient plus confuſe; en ſorte que dans les Subſtances, capables de plaiſir & de douleur, toute action eſt un acheminement au plaiſir, & toute paſſion un acheminement à la douleur. Quant au mouvement ce n'eſt qu'un phenomene reel, parce que la matiére & la maſſe, à laquelle appartient le mouvement, n'eſt pas à proprement parler une Subſtance. Cependant il y a une image de l'action dans le mouvement, comme il y a une image de la Subſtance dans la maſſe; & à cet égard on peut dire que le corps *agit*, quand il y a de la ſpontaneïté dans ſon changement & qu'il *patit* quand il eſt pouſſé ou empeché par un autre; comme dans la veritable action ou paſſion d'une veritable Subſtance on peut prendre pour ſon *action*, qu'on lui attribuera à elle même, le changement par où elle tend à ſa perfection. Et de même on peut prendre pour *paſſion* & attribuer a une cauſe étrangere le changement, par où il lui arrive le contraire; quoique cette cauſe ce ne ſoit point immediate, parce que dans le premier cas la Subſtance même & dans le ſecond les choſes étrangeres ſervent a expliquer ce changement d'une maniere intelligible. Je ne donne aux corps qu'une image de la Subſtance & de l'action, parceque ce qui eſt compoſé de parties ne ſauroit paſſer à parler exactement pour *une* Subſtance non plus qu'un troupeau; cependant on peut dire qu'il y a là quelque choſe de ſubſtantiel, dont l'unité, qui en fait comme un Etre, vient de la penſée.

PHILAL. J'avois crû que la puiſſance de recevoir des Idées ou des penſées par l'operation de quelque Subſtance étrangere s'appelloit puiſſance de penſer, quoique dans le fond ce ne ſoit qu'une *puiſſance paſſive* ou une ſimple capacité, faiſant abſtraction des reflexions & des changemens internes, qui accompagnent toujours l'image reçue, car l'expreſſion, qui eſt dans l'ame, eſt comme ſeroit celle d'un miroir vivant; mais le pouvoir, que nous avons, de rappeller des Idées abſentes à nôtre choix & de comparer enſemble celles, que nous jugeons à propos, eſt veritablement un *pouvoir actif.*

THEOPH. Cela s'accorde auſſi avec les notions que je viens de donner, car il y a en cela un paſſage à un état plus parfait. Cependant

je

je croirois qu'il y a auſſi de l'action dans les ſenſations, entant qu'elles nous donnent des perceptions plus diſtinguées & l'occaſion par conſequent de faire des remarques & pour ainſi dire de nous developper. CHAP. XXI.

§. 73. *PHILAL.* Maintenant je crois qu'il paroit qu'on pourra reduire les Idées primitives & originales à ce petit nombre: *l'etendue*, *la ſolidite*, *la mobilité* (c'eſt à dire puiſſance paſſive, ou bien capacité, d'être mû) qui nous viennent dans l'eſprit par voye de reflexion, & enfin *l'exiſtence*, *la durée*, *& le nombre*, qui nous viennent par les deux voyes de ſenſation & de reflexion; car par ces Idées là, nous pourrions expliquer, ſi je ne me trompe, la nature des couleurs, des ſons, des gouts, des odeurs, & de toutes les autres Idées, que nous avons, ſi nos facultés étoient aſſez ſubtiles pour *appercevoir* les differens mouvemens des petits corps, qui produiſent ces ſenſations.

THEOPH. A dire la verité, je crois que ces Idées, qu'on appelle ici originales & primitives, ne le ſont pas entiérement pour la plus part, étant ſuſceptibles à mon avis d'une reſolution ulterieure: cependant je ne Vous blame point Monſieur, de Vous y être borné, & de n'avoir point pouſſé l'Analyſe plus loin. D'ailleurs ſi c'eſt vrai, que le nombre en pourroit être diminué par ce moyen, je croi qu'il pourroit être augmenté en y ajoutant d'autres Idées plus originales ou autant. Pour ce qui eſt de leur arrangement je croirois, ſuivant l'ordre de l'Analyſe, l'exiſtence anterieure aux autres, le nombre à l'etendue, la durée à la *motivité* ou mobilité; quoique cet ordre analytique ne ſoit pas ordinairement celui des occaſions, qui nous y font penſer. Les ſens nous fourniſſent la matiére aux reflexions & nous ne penſerions pas même à la penſée, ſi nous ne penſions à quelque autre choſe, c'eſt à dire aux particularites, que les ſens fourniſſent. Et je ſuis perſuadé que les ames & les eſprits crées ne ſont jamais ſans organes & jamais ſans ſenſations, comme ils ne ſauroient raiſonner ſans caracteres. Ceux qui ont voulu ſoutenir une entiere ſeparation & des maniéres de penſer dans l'ame ſeparée, inexplicables par tout ce que nous connoiſſons, & eloignées non ſeulement de nos preſentes experiences, mais, ce qui eſt bien plus, de l'ordre general des choſes, ont donné trop de priſe aux pretendus eſprits forts & ont rendu ſuſpectes à bien des gens les plus belles & le plus grandes verités, s'étant même privés par là de quelques bons moyens de les prouver, que cet ordre nous fournit.

Ordre analytique des Idées originales.

CHAP. XXII.

CHAPITRE XXII.

Des Modes Mixtes.

§. 1. *PHILAL.* Paſſons aux *Modes Mixtes.* Je les diſtingue des Modes plus *ſimples*, qui ne ſont compoſés que *d'Idées ſimples* de la même eſpece. D'ailleurs les *modes mixtes* ſont certaines combinaiſons d'Idées ſimples, qu'on ne regarde pas comme des marques caracteriſtiques d'aucun Etre réel, qui ait une exiſtence fixe, mais comme des Idées detachées & independantes, que l'eſprit joint enſemble; & elles ſont par là diſtinguées des *Idées complexes des Subſtances.*

THEOPH. Pour bien entendre ceci, il faut rappeller nos diviſions precedentes. Selon Vous les Idées ſont ſimples ou complexes. Les complexes ſont ou des Subſtances, ou des modes, ou des relations. Les modes ſont ou ſimples (compoſés d'Idées ſimples de la même eſpece) ou mixtes. Ainſi ſelon Vous il y a des Idées ſimples, des Idées des modes, tant ſimples que mixtes, des Idées des Subſtances & des Idées des relations. On pourroit peut étre diviſer les termes ou les objets des Idées, en abſtraits, & concrets: les abſtraits, en abſolûs & en ceux qui expriment les relations; les abſolûs en attributs & en modifications; les uns & les autres en ſimples & compoſés; les concrets en Subſtances & en choſes ſubſtantielles, compoſées ou reſultantes des ſubſtances vrayes & ſimples.

§. 2. *PHILAL.* L'eſprit eſt purement paſſif à l'egard de ſes Idées ſimples, qu'il reçoit ſelon que la Senſation & la reflexion les lui preſentent. Mais il agit ſouvent par lui même à l'egard des modes mixtes, car il peut combiner les Idées ſimples en faiſant des Idées complexes ſans conſiderer ſi elles exiſtent ainſi reunies dans la nature. C'eſt pourquoi on donne à ces ſortes d'Idées le nom de *notion.*

Les combinaiſons des Idées ſe font ſouvent involontairement.

THEOPH. Mais la reflexion, qui fait penſer aux Idées ſimples, eſt ſouvent volontaire auſſi, & de plus les combinaiſons, que la nature n'a point faites, ſe peuvent faire en nous comme d'elles mêmes dans les ſonges & les reveries, par la ſeule memoire, ſans que l'eſprit y agiſſe plus que dans les Idées ſimples. Pour ce qui eſt du mot *notion*, pluſieurs l'appliquent à toutes ſortes d'Idées ou conceptions, aux originales auſſi bien qu'aux derivées.

§. 4.

§. 4. *PHILAL.* La marque de pluſieurs Idées dans une ſeule combinée eſt le *nom.* CHAP. XXII.

THEOPH. Cela s'entend, ſi elles peuvent étre combinées, en quoi on manque ſouvent.

PHILAL. Le crime de tuer un veillard, n'ayant point de nom comme le parricide, on ne regarde pas le premier comme une Idée complexe.

THEOPH. La raiſon, qui fait, que le meurtre d'un vieillard n'a point de nom, eſt que les loix n'y ayant point attaché une punition particuliére ce nom ſeroit peu utile. Cependant les Idées ne dependent point des noms. Un auteur moraliſte, qui en inventeroit un pour le crime & traiteroit dans un chapitre exprés de la *Gerontephonie,* montrant ce qu'on doit aux vieillards, & combien c'eſt une action barbare de ne les point epargner, ne nous donneroit point une nouvelle Idée pour cela. *Les Idées ſont independantes des noms.*

§. 6. *PHILAL.* Il eſt toujours vrai, que les moeurs & les uſages d'une nation, faiſant des combinaiſons qui lui ſont familiéres, cela fait que chaque langue à des termes particuliers, & qu'on ne ſauroit toujours faire des traductions mot à mot. Ainſi *l'oſtraciſme* parmi les Grecs & la *proſcription* parmi les Romains étoient des mots, que les autres langues ne peuvent exprimer par des mots equivalens. C'eſt pourquoi le changement des coutumes fait auſſi de nouveaux mots. *Les Idiotismes des langues viennent des moeurs* *du changement des moeurs*

THEOPH. Le hazard y a auſſi ſa part, car les François ſe ſervent des chevaux autant que d'autres peuples voiſins: cependant ayant abandonné leur vieux mot, qui repondoit au *cavalcar* des Italiens, ils ſont reduits à dire par *periphraſe: aller à cheval.* *& du hazard.*

§. 9. *PHILAL.* Nous acquerons les Idées des modes mixtes par l'obſervation, comme lorſqu'on voit lutter deux hommes; nous les acquerons auſſi par invention *(ou aſſemblage volontaire* d'Idées ſimples) ainſi celui qui inventa l'imprimerce en avoit l'Idée avant que cet art exiſtât. Nous les acquerons enfin par l'explication des termes, affectés aux actions, qu'on n'a jamais vues.

CHAP. XXII. *THEOPH.* On peut encore les acquerir en ſongeant ou revant ſans que la combinaiſon ſoit volontaire, par exemple quand on voit en ſonge des palais d'or, ſans y avoir penſé auparavant.

§. 10. *PHILAL.* Les Idées ſimples, qui ont été le plus modifiées, ſont celles de la penſée, du mouvement, & de la puiſſance, d'où l'on conçoit que les actions découlent; car la grande affaire du genre humain conſiſte dans l'action. Toutes les actions ſont penſées ou mouvemens. La puiſſance ou l'aptitude de faire une choſe, qui ſe trouve dans un homme, conſtitue l'Idée, que nous nommons *habitude*, lorsqu'on a acquis cette puiſſance en faiſant ſouvent la même choſe; & quand on peut la reduire en acte à chaque occaſion, qui ſe preſente, nous l'appellons *diſpoſition*. Ainſi la *tendreſſe* eſt une diſpoſition à l'amitie ou à l'amour.

De la tendreſſe. *THEOPH.* Par *tendreſſe* vous entendés je crois ici le coeur tendre, mais ailleurs il me ſemble qu'on conſidere la *tendreſſe* comme une qualité, qu'on a en aimant, qui rend l'amant fort ſenſible aux biens & maux de l'objet aimé, c'eſt à quoi me paroit aller la carte du tendre dans l'excellent Roman de la Clelie. Et comme les perſonnes charitables aiment leur prochain avec quelque degrè de tendreſſe, elles ſont ſenſibles aux biens & aux maux d'autrui; & generalement ceux, qui ont le coeur tendre, ont quelque diſpoſition à aimer avec tendreſſe.

De la hardieſſe & de la parrheſie. *PHILAL.* La *hardieſſe* eſt la puiſſance de faire ou de dire devant les autres ce qu'on veut ſans ſe décontenancer; confiance qui par rapport à cette derniere partie, qui regarde le diſcours, avoit un nom particulier parmi les Grecs.

THEOPH. On feroit bien d'affecter un mot à cette notion, qu'on attribue ici à celui de *hardieſſe*, mais qu'on employe ſouvent tout autrement, comme lorsqu'on diſoit Charles le Hardi. N'être point décontenancé c'eſt une force d'eſprit, mais dont les mechans abuſent quand ils ſont devenûs jusqu'à l'impudence; comme la honte eſt une foibleſſe, mais qui eſt excuſable & même louable dans certaines circomſtances. Quant à la *parrheſie*, que Vous entendés peut étre par le mot Grec, on l'attribue encore aux ecrivains, qui diſent la verité ſans crainte, quoique alors ne parlant pas devant les gens ils n'ayent point ſujet d'étre décontenancés.

§. 11.

§. 11. *PHILAL.* Comme la *puiſſance* eſt la ſource d'où procedent toutes les *actions*, on donne le nom de *cauſe* aux ſubſtances où ces puiſſances reſident, lorsqu'elles reduiſent leur *puiſſance* en *acte;* & on nomme *effets* les Subſtances produites par ce moyen, ou plutôt les Idées ſimples, (c'eſt à dire les objets des Idées ſimples,) qui par *l'exercice* de la puiſſance ſont introduites dans un *ſujet.* Ainſi *l'efficace*, par laquelle une nouvelle Subſtance ou Idée (qualité) eſt produite, eſt nommée *action* dans le ſujet qui exerce ce pouvoir, & on la nomme *paſſion* dans le ſujet, où quelque Idée (qualité) ſimple eſt alterée ou produite.

De la cauſe & de l'effet.

THEOPH. Si la *puiſſance* eſt priſe pour la ſource de l'action, elle dit quelque choſe de plus qu'une aptitude ou facilité, par laquelle on a expliqué la puiſſance dans le chapitre précedent; car elle renferme encore la tendance, comme j'ai deja remarqué plus d'une fois. C'eſt pourquoi dans ce ſens, j'ai coutume de lui affecter le terme *d'Entelechie*, qui eſt ou *primitive* & repond à l'ame priſe pour quelque choſe d'abſtrait, ou *derivative*, telle qu'on conçoit dans le conatus & dans la vigueur & impetuoſité. Le terme de *cauſe* n'eſt entendû ici, que de la cauſe *efficiente;* mais on l'entend encore de la *finale* ou du motif, pour ne point parler ici de la matiére & de la forme, qu'on appelle encore cauſes dans les écoles. Je ne ſcai, ſi l'on peut dire que le même Etre eſt appellé action dans l'agent & paſſion dans le patient & ſe trouve ainſi en deux ſujets à la fois comme le rapport, & s'il ne vaut mieux de dire que ce ſont deux Etres, l'un dans l'agent, l'autre dans le patient.

Dans la puiſſance il y a plus qu'une ſeule aptitude ou facilité.

Elle eſt Entelechie, primitive ou derivative.

La cauſe eſt efficiente & finale.

PHILAL. Pluſieurs mots, qui ſemblent exprimer quelque action, ne ſignifient que la *cauſe* & l'effèt; comme la creation & l'annihilation ne renferment aucune Idée de l'action ou de la maniére, mais ſimplement de la cauſe & de la choſe, qui eſt produite.

THEOPH. J'avoue qu'en penſant à la creation, on ne conçoit point une maniére d'agir, capable de quelque detail, qui ne ſcauroit même y avoir lieu: mais puisqu'on exprime quelque choſe de plus que Dieu & le monde, car on penſe que Dieu eſt la cauſe & le monde l'effèt, ou bien que Dieu a produit le monde, il eſt manifeſte qu'on penſe encore à l'action.

Le mot de creation contient plus que la ſeule Idée de la cauſe & de l'effet.

CHA-

CHAP. XXIII.

CHAPITRE XXIII.

De nos Idées complexes des Subſtances.

§. 1. *PHILAL.* L'eſprit remarque, qu'un certain nombre *d'Idees ſimples* vont conſtamment enſemble, qui, étant regardées comme appartenantes à une ſeule choſe, ſont deſignées par un ſeul nom, lorsqu'*elles ſont ainſi reunies dans un ſeul ſujet* . . . De là vient que quoique ce ſoit veritablement un amas de pluſieurs Idées jointes enſemble, dans la ſuite nous ſommes portés par *inadvertance* à en parler comme d'une ſeule Idée ſimple.

Pluſieurs Idées ſimples reunies dans un ſujet, font l'Idée d'un ſujet, mais non pas une Idée ſimple;

THEOPH. Je ne vois rien dans les expreſſions reçues, qui merite d'être taxé *d'inadvertance;* & quoiqu'on reconnoiſſe un ſeul ſujet & une ſeule Idée, on ne reconnoit pas une ſeule Idée ſimple.

PHILAL. Ne pouvant imaginer, comment ces Idées ſimples peuvent ſubſiſter par elles mêmes, nous nous accoutumons à ſuppoſer quelque choſe, qui les ſoutienne *(ſubſtratum)* où elles ſubſiſtent & d'où elles reſultent, à qui pour cet effet on donne le nom de *Subſtance.*

THEOPH. Je crois, qu'on a raiſon de penſer ainſi, & nous n'avons que faire de nous y accoutumer ou de le ſuppoſer, puisque d'abord nous conçevons pluſieurs predicats d'un même ſujet, & ces mots metaphoriques de *ſoutien* ou de *Subſtratum* ne ſignifient que cela; deſorte que je ne vois point pourquoi on s'y faſſe de la difficulté. Au contraire c'eſt plutôt le *concretum* comme ſcavant, chaud, luiſant, qui nous vient dans l'eſprit, que les *abſtractions* ou qualités (car ce ſont elles, qui ſont dans l'objet ſubſtantiels & non pas les Idées) comme ſavoir, chaleur, lumiére &c. qui ſont bien plus difficiles à comprendre. On peut même douter ſi ces Accidens ſont des Etres veritables, comme en effet ce ne ſont bien ſouvent que des rapports. L'on ſcait auſſi que ce ſont les abſtractions, qui font naitre le plus de difficultés, quand on les veut éplucher, comme ſcavent ceux qui ſont informés des ſubtilités des Scholaſtiqués, dont ce qu'il y a de plus epineux tombe tout d'un coup ſi l'on veut bannir les Etres abſtraits & ſe reſout à ne parler ordinairement que par concrets & de n'admettre d'autres termes dans les demonſtrations des ſciences, que ceux

& c'eſt ce qu'on dit ſoutien ou ſubſtratum.

Les abſtractions ſont difficiles à comprendre.

ceux qui repréſentent des ſujets ſubſtantiels. Ainſi c'eſt *nodum quaerere in ſcirpo* ſi je l'oſe dire & renverſer les choſes que de prendre les qualités ou autres termes abſtraits pour ce qu'il y a de plus aiſé & les concrets pour quelque choſe de fort difficile. CHAP. XXIII.

§. 2. *PHILAL.* On n'a point d'autre notion de la pure *Subſtance* en general, que de je ne ſcai quel ſujet, qui lui eſt tout à fait inconnû & qu'on ſuppoſe être le ſoutien des qualités. Nous parlons comme des enfans, à qui l'on n'a pas plutôt demandé ce que c'eſt qu'une telle choſe, qui leur eſt inconnue, qu'ils font cette reponſe fort ſatisfaiſante à leur gré que *c'eſt quelque choſe*, mais qui, employée de cette maniére, ſignifie, qu'ils ne ſcavent ce que c'eſt.

De la Subſtance.

THEOPH. En diſtinguant deux choſes dans la Subſtance, les attributs ou prédicats & le ſujet commun de ces prédicats, ce n'eſt pas merveille, qu'on ne peut rien concevoir de particulier dans ce ſujet. Il le faut bien, puiſqu'on a deja ſeparé tous les attributs, où l'on pourroit concevoir quelque détail. Ainſi demander quelque choſe de plus dans ce pur *ſujet en general*, que ce qu'il faut pour concevoir que c'eſt la même choſe (p. e. qui entend & qui veut, qui imagine & qui raiſonne) c'eſt demander l'impoſſible & contrevenir à ſa propre ſuppoſition, qu'on a faite en faiſant abſtraction & concevant ſeparément le ſujet & ſes qualités ou accidens. On pourroit appliquer la même prétendue difficulté à la notion de *l'Etre* & à tout ce qu'il y a de plus clair & de plus primitif; car on pourra demander aux Philoſophes, ce qu'ils conçoivent en concevant le pur *Etre en general;* car tout détail êtant exclû par là, on aura auſſi peu à dire, que lorsqu'on demande ce que c'eſt que la pure *Subſtance en general.* Ainſi je crois, que les Philoſophes ne meritent pas d'être raillés, comme on fait ici, en les comparant avec un Philoſophe Indien, qu'on interrogea ſur ce qui ſoutenoit la terre, à quoi il repondit que c'étoit un grand Elephant; & puis quand on demanda ce qui ſoutenoit l'Elephant, il dit que c'étoit une grande tortue, & enfin, quand on le preſſa de dire ſur quoi la tortue s'appuyoit, il fût reduit à dire que c'étoit *quelque choſe, un je ne ſcai quoi.* Cependant cette conſideration de la Subſtance, toute mince qu'elle paroit, n'eſt pas ſi vuide & ſi ſterile qu'on penſe. Il en nait pluſieurs conſequences des plus importantes de la Philoſophie & qui ſont capables de lui donner une nouvelle face.

Pour les concevoir il n'y faut pas diſtinguer les prédicats & le ſujet commun;

& c'eſt à tort qu'on prend l'Idée de la Subſtance pour abſurde ou chimerique;

elle eſt trés fertile en conſequences.

CHAP. XXIII. §. 4. *PHILAL.* Nous n'avons aucune Idée claire de la Subſtance en general, & §. 5. nous avons une Idée auſſi claire de l'eſprit que du corps; car l'Idée d'une Subſtance corporelle dans la matiére eſt auſſi eloignée de nos conceptions, que celle de la Subſtance ſpirituelle. C'eſt à peu prés comme diſoit le Promoteur à ce jeune Docteur en Droit, qui lui crioit dans la ſollennite de dire *utriusque*, Vous avés raiſon Monſieur, car vous en ſcavés autant dans l'un que dans l'autre.

THEOPH. Pour moi je crois que cette opinion de nôtre ignorance vient de ce qu'on demande une maniere de connoiſſance, que l'objet ne ſouffre point. La vraye marque d'une notion claire & diſtincte d'un objet, eſt le moyen, qu'on a, d'en connoitre beaucoup de verités par des preuves *à priori*, comme j'ai montré dans un diſcours ſur les verités & les Idées, mis dans les Actes de Leipzig l'an 1684.

§. 12. *PHILAL.* Si nos ſens étoient aſſez penetrans, les qualités ſenſibles, par exemple la couleur jaune de l'or, diſparoitroient, & au lieu de cela nous verrions une certaine admirable contexture des parties. C'eſt ce qui paroit evidemment par les Microſcopes. Cette preſente connoiſſance convient à l'état, où nous nous trouvons. Une connoiſſance parfaite des choſes, qui nous environnent, eſt peut étre au deſſus de la portée de tout Etre fini. Nos facultés ſuffiſent pour nous faire connoitre le Createur & pour nous inſtruire de nos devoirs. Si nos ſens devenoient beaucoup plus vifs, un tel changement ſeroit incompatible avec nôtre nature.

THEOPH. Tout cela eſt vrai; & j'en ai dit quelque choſe ci-deſſus. Cependant la couleur jaune ne laiſſe pas d'étre une realité comme l'arc en ciel, & nous ſommes deſtinés aparemment à un état bien au deſſus de l'état preſent & pourrons même aller à l'infini, car il n'y a pas d'elemens dans la nature corporelle. S'il y avoit des Atomes, comme l'Auteur le paroiſſoit croire dans un autre endroit, la connoiſſance parfaite des corps ne pourroit étre au deſſus de tout Etre fini. Au reſte ſi quelques couleurs ou qualités diſparoitroient à nos yeux mieux armés ou devenus plus penetrans, il en naitroit apparemment d'autres: & il faudroit un accroiſſement nouveau de nôtre perſpicacité pour les faire diſparoitre auſſi, ce qui pourroit aller à l'infini comme la diviſion actuelle de la matiére y va effectivement.

S'il y avoit des Atomes les Etres finis en pourroient avoir une connoiſſance parfaite.

§. 13

§. 13. *PHILAL.* Je ne ſcai ſi l'un des grands avantages, que quelques Eſprits ont ſur nous, ne conſiſte point en ce qu'ils peuvent ſe former à eux mêmes des organes de Senſation, qui conviennent juſtement à leur préſent deſſein. *Si les Eſprits peuvent ſe former des organes?*

THEOPH. Nous le faiſons auſſi en nous formant des Microſcopes: mais d'autres creatures pourront aller plus avant. Et ſi nous pouvions transformer nos yeux mêmes, ce que nous faiſons effectivement en quelque façon ſelon que nous voulons voir de prés ou de loin, il faudroit que nous euſſions quelque choſe de plus propre à nous qu'eux, pour les former par ſon moyen, car il faut au moins que tout ſe faſſe mecaniquement, parceque l'eſprit ne ſcauroit operer immediatement ſur les corps. Au reſte je ſuis auſſi d'avis que les *Genies* apperçoivent les choſes d'une maniere, qui ait quelque rapport à la nôtre, quand même ils auroient le plaiſant avantage, que l'imaginatif Cyrano attribue à quelques Natures animées dans le Soleil, compoſées d'une infinité de petits volatiles, qui en ſe tranſportant ſelon le commandement de l'ame dominante forment toutes ſortes de corps. Il n'y a rien de ſi merveilleux que le Mechanisme de la Nature ne ſoit capable de produire; & je crois que les ſcavans Peres de l'Egliſe ont eu raiſon d'attribuer des corps aux Anges. *Les Genies apperçoivent les choſes d'une maniere analogue à la nôtre.*

§. 51. *PHILAL.* Les Idées de penſer & de mouvoir le corps, que nous trouvons dans celle de l'Eſprit, peuvent étre conçues auſſi nettement & auſſi diſtinctement que celles d'étendue, de ſolidité & de mobilité, que nous trouvons dans la matiére.

THEOPH. Pour ce qui eſt de l'Idée de la penſée, j'y conſens. Mais je ne ſuis pas de cet avis à l'egard de l'Idée de mouvoir des corps, car ſuivant mon Syſteme de l'Harmonie préétablie, les corps ſont faits en ſorte, qu'étant une fois mis en mouvement, ils continuent d'eux mêmes, ſelon que l'exigent les actions de l'eſprit. Cette Hypotheſe eſt intelligible, l'autre ne l'eſt point. *L'Idée de la penſée eſt diſtincte; mais non pas celle de la puiſſance de mouvoir le corps.*

PHILAL. Chaque acte de Senſation nous fait egalement enviſager les choſes corporelles & ſpirituelles; car dans le tems, que la vue & l'ouye me fait connoitre qu'il y a quelque Etre corporel hors de moi, je ſcai d'une maniere encore plus certaine, qu'il y a au dedans de moi quelque Etre ſpirituel, qui voit & qui entend.

CHAP. XXIII. *THEOPH.* C'eſt trés bien dit & il eſt trés vrai que l'exiſtence de l'Eſprit eſt *plus certaine* que celle des objets ſenſibles.

§. 19. *PHILAL.* Les eſprits non plus que les corps ne ſcauroient operer qu'où ils ſont & en divers tems & differens lieux; ainſi je ne puis qu'attribuer le changement de place à tous les eſprits finis.

THEOPH. Je crois que c'eſt avec raiſon, le *lieu* n'étant qu'un ordre des coëxiſtans.

Si les eſprits peuvent changer de place?

PHILAL. Il ne faut que reflechir ſur la ſeparation de l'ame & du corps par la mort, pour étre convaincu du mouvement de l'ame.

THEOPH. L'ame pourroit ceſſer d'operer dans ce corps viſible; & ſi elle pouvoit ceſſer de penſer tout à fait, comme l'Auteur l'a ſoutenû ci-deſſus, elle pourroit étre ſeparée du corps ſans étre unie à un autre; ainſi ſa ſeparation ſeroit ſans mouvement. Mais pour moi, je crois qu'elle penſe & ſent toujours, qu'elle eſt toujours unie à quelque corps, & même qu'elle ne quitte jamais entiérement & tout d'un coup le corps où elle eſt unie.

Les ames ſont toujours unies à quelque corps.

§. 21. *PHILAL.* Que ſi quelcun dit, que les Eſprits ne ſont pas *in loco ſed in aliquo ubi*, je ne crois pas que maintenant on faſſe beaucoup de fond ſur cette façon de parler. Mais ſi quelcun s'imagine qu'elle peut recevoir un ſens raiſonnable, je le prie de l'exprimer en langage commun intelligible & d'en tirer aprés une raiſon, qui montre que les eſprits ne ſont pas capables de mouvement.

De l'Ubieté circomſcriptive,

definitive

THEOPH. Les Ecoles ont trois ſortes *d'Ubieté*, ou de manieres d'exiſter quelque part. La premiére s'appelle *circomſcriptive*, qu'on attribue aux corps, qui ſont dans l'eſpace, qui y ſont *punctatim*, enſorte qu'ils ſont meſurés ſelon qu'on peut aſſigner des points de la choſe ſituée, repondans aux points de l'eſpace. La ſeconde eſt la *definitive* où l'on peut definir c'eſt à dire determiner que la choſe ſituée eſt dans un tel eſpace, ſans pouvoir aſſigner des points précis ou des lieux propres excluſivement à ce qui y eſt. C'eſt ainſi qu'on a jugé que l'ame eſt dans le corps, ne croyant point qu'il ſoit poſſible d'aſſigner un point précis où ſoit l'ame

ou

ou quelque chose de l'ame sans qu'elle soit aussi dans quelque autre point. CHAP. XXIII.
Encore beaucoup d'habiles gens en jugent ainsi. Il est vrai que Mr. Descartes a voulu donner des bornes plus etroites à l'ame en la logeant proprement dans la glande pineale. Neanmoins il n'a point osé dire, qu'elle est privativement dans un certain point de cette glande; ce qui n'étant point il ne gagne rien & c'est la même chose à cet égard, que quand on lui donnoit tout le corps pour prison ou lieu. Je crois que ce qui se dit des ames, se doit dire à peu prés des Anges, que le grand Docteur natif d'Aquino a crû n'étre en lieu que par operation, laquelle selon moi n'est pas immediate & se reduit à l'harmonie prèétablie. La troisieme Ubieté est la *repletive*, qu'on attribue à Dieu, qui remplit tout l'Univers encore plus eminemment que les esprits ne sont dans les corps, car il opere immediatement sur toutes les creatures en les produisant continuellement, au lieu que les esprits finis n'y sauroient exercer aucune influence ou operation immediate. Je ne scai si cette doctrine des écoles merite d'être tournée en ridicule, comme il semble qu'on s'efforce de faire. Cependant on pourra toujours attribuer une maniére de mouvement aux ames au moins par rapport aux corps, auxquels elles sont unies, ou par rapport à leur maniére de perception. *repletive*

§. 23. *PHILAL.* Si quelcun dit, qu'il ne sait point comment il pense, je repliquerai qu'il ne sait pas non plus comment les parties solides du corps sont attachées ensemble pour faire un tout étendû.

THEOPH. Il y a assez de difficulté dans l'explication de la *cohé-sion;* mais cette *cohésion* des parties ne paroit point necessaire pour faire un tout étendû, puisqu'on peut dire que la matiére parfaitement subtile & fluide compose un étendû, sans que les parties soyent attachées les unes aux autres. Mais pour dire la verité, je crois que la fluidité parfaite ne convient qu'à la *matiére premiére*, c'est à dire en abstraction & comme une qualité originale, de même que le repos; mais non pas à la *matiére seconde*, telle qu'elle se trouve effectivement, revêtue de ses qualités derivatives, car je crois qu'il n'y a point de masse, qui soit de la derniére subtilité, & qu'il y a plus ou moins de liaison par tout, laquelle vient des mouvemens, entant qu'ils sont conspirans & doivent étre troublés par la separation, ce qui ne se peut faire sans quelque violence & resistence. Au reste la nature de la perception & ensuite de la pensée fournit une notion *De la cohésion.*

CHAP. XXIII. des plus originales. Cependant je crois que la doctrine des unités ſubſtantielles ou Monades l'eclaircira beaucoup.

PHILAL. Pour ce qui eſt de la *cohéſion*, pluſieurs l'expliquent par les ſurfaces, par leſquelles deux corps ſe touchent, qu'un ambiant (p. e. l'air) preſſe l'une contre l'autre. Il eſt bien vrai que la preſſion §. 24. d'un ambiant peut empecher qu'on n'éloigne deux ſurfaces polies l'une de l'autre par une ligne, qui leur ſoit perpendiculaire; mais elle ne ſauroit empecher qu'on ne les ſepare par un mouvement parallele à ces ſurfaces. C'eſt pourquoi, s'il n'y avoit pas d'autre cauſe de la *cohéſion* des corps, il ſeroit aiſé d'en ſeparer toutes les parties, en les faiſant ainſi gliſſer de coté, en prenant tel plan qu'on voudra, qui coupât quelque maſſe de matiére.

La cohéſion peut être expliquée par les ſurfaces;

THEOPH. Oui ſans doute, ſi toutes les parties plattes, appliquées l'une à l'autre, étoient dans un même plan, ou dans des plans paralleles; mais cela n'étant point & ne pouvant étre, il eſt manifeſte, qu'en tachant de faire gliſſer les unes, on agira tout autrement ſur une infinité d'autres, dont le plan fera angle au premiér; car il faut ſavoir qu'il y a de la peine à ſeparer les deux ſurfaces congruentes, non ſeulement quand la direction du mouvement de ſeparation eſt perpendiculaire, mais encore quand il eſt oblique aux ſurfaces. C'eſt ainſi qu'on peut juger qu'il y a des feuilles, appliquées les unes aux autres en tous ſens, dans les corps polyëdres, que la nature forme dans les miniéres & ailleurs. Cependant j'avoue que la preſſion de l'ambiant ſur des ſurfaces plattes, appliquées les unes aux autres, ne ſuffit pas pour expliquer le fond de toute la *cohéſion*, car on y ſuppoſe tacitement, que ces tables appliquées l'une contre l'autre ont déja de la *cohéſion.*

mais non pas ſans difficulté.

§. 27. *PHILAL.* J'avois crû, que l'étendue du corps n'eſt autre choſe, que la *cohéſion* des parties ſolides.

L'étendue eſt une notion tout à fait differente de celle de la cohéſion.

THEOPH. Cela ne me paroit point convenir avec vos propres explications précedentes. Il me ſemble qu'un corps, dans lequel il y a des mouvemens internes, ou dont les parties ſont en action de ſe detacher les unes des autres (comme je crois que cela ſe fait toujours) ne laiſſe pas d'étre étendû. Ainſi la notion de *l'étendue* me paroit toute differente de celle de la *cohéſion.* §. 28.

§. 28. *PHILAL.* Une autre Idée, que nous avons du corps, c'eſt *la puiſſance de communiquer le mouvement par impulſion;* & une autre, que nous avons de l'ame, c'eſt *la puiſſance de produire du mouvement par la penſée.* L'experience nous fournit chaque jour ces deux Idées d'une maniére evidente; mais ſi nous voulons rechercher plus avant, comment cela ſe fait, nous nous trouvons également dans les tenébres. Car à l'egard de la communication du mouvement par où un corps perd autant de mouvement, qu'un autre en reçoit, qui eſt le cas le plus ordinaire, nous ne concevons pas là rien autre choſe qu'un mouvement, qui paſſe d'un corps; ce qui eſt je crois auſſi obſcur & auſſi inconcevable que la maniére dont nôtre eſprit met en mouvement ou arrette nôtre corps par la penſée. Il eſt encore plus mal-aiſe d'expliquer l'augmentation du mouvement par voye d'impulſion, qu'on obſerve ou qu'on croit arriver en certaines rencontres.

THEOPH. Je ne m'étonne point ſi l'on trouve des difficultés inſurmontables là où l'on ſemble ſuppoſer une choſe auſſi inconcevable que le paſſage d'un accident d'un ſujet à l'autre: mais je ne voi rien qui nous oblige à une ſuppoſition, qui n'eſt gueres moins étrange que celle des accidens ſans ſujet des ſcholaſtiques, qu'ils ont pourtant ſoin de n'attribuer, qu'à l'action miraculeuſe de la toutepuiſſance divine, aulieu qu'ici ce paſſage ſeroit ordinaire. J'en ai déja dit quelque choſe ci deſſus. (*chap.* 21. §. 4.) où j'ai remarqué auſſi, qu'il n'eſt point vrai que le corps perde autant de mouvement, qu'il en donne à un autre; ce qu'on ſemble concevoir, comme ſi le mouvement étoit quelque choſe de ſubſtantiel, & reſſembloit a du ſel diſſout dans de l'eau, ce qui eſt en effet, la comparaiſon, dont M. Rohaut ſi je ne me trompe, s'eſt ſervi. J'ajoute ici que ce n'eſt pas même *le cas le plus ordinaire,* car j'ai démontré ailleurs, que la même quantité de mouvement ſe conſerve ſeulement lorsque les deux corps, qui ſe choquent, vont d'un même coté avant le choc, & vont encore d'une même coté apres le choc. Il eſt vrai que les veritables loix du mouvement ſont derivées d'une cauſe ſuperieure à la matiére. Quant à *la puiſſance de produire le mouvement par la penſée,* je ne crois pas que nous en ayons aucune idée comme nous n'en avons aucune experience. Les Carteſiens avouent eux mémes que les ames ne ſauroient donner une force nouvelle à la matiére, mais ils prétendent qu'elles lui donnent une nouvelle determination ou direction de la force qu'elle a deja. Pour moi je ſoutiens, que les ames ne changent rien dans la force ni dans la direction des corps,

Le paſſage des accidens d'un ſujet à l'autre eſt inconcevable.

Le corps, qui meut un autre ne perd pas autant de mouvement qu'il donne.

CHAP. XXIII. corps; que l'un ſeroit auſſi inconcevable & auſſi déraiſonnable que l'autre, & qu'il ſe faut ſervir de l'harmonie préétablie pour expliquer l'union de l'ame & du corps.

PHILAL. Ce n'eſt pas une choſe indigne de nôtre recherche de voir ſi la puiſſance active eſt l'attribut propre des eſprits & la puiſſance paſſive celui des corps? D'où l'on pourroit conjecturer que les eſprits crées étant actifs & paſſifs, ne ſont pas totalement ſeparés de la matiére ſimplement paſſive; & que ces autres étres, qui ſont actifs & paſſifs tout enſemble, participent de l'un & de l'autre.

THEOPH. Ces penſées me reviennent extremement & donnent tout à fait dans mon ſens, pourvu qu'on explique le mot d'Eſprit ſi generalement, qu'il comprenne toutes les ames, ou plûtôt (pour parler encore plus generalement) toutes les Entelechies ou Unités ſubſtantielles, qui ont de l'Analogie avec les Eſprits.

§. 31. *PHILAL.* Je voudrois bien qu'on me montrât dans la notion, que nous avons de l'eſprit, quelque choſe de plus embrouillé ou qui approche plus de la contradiction, que ce que renferme la notion même du corps, je veux parler de la diviſibilité à l'infini.

Nous avons une Idée plus claire des Eſprits que des corps.

THEOPH. Ce que vous dites encore ici, pour faire voir que nous entendons la nature de l'Eſprit autant ou mieux que celle du corps, eſt tres vrai, & Fromondus, qui a fait un livre exprés *de compoſitione continui*, a eu raiſon de l'intituler *Labyrinthe.* Mais cela vient d'une fauſſe Idée, qu'on a de la nature corporelle, auſſi bien que de l'eſpace.

§. 33. *PHILAL.* *L'idée de Dieu* même nous vient comme les autres, l'Idée complexe que nous avons de Dieu étant compoſée des Idées ſimples, que nous recevons de la reflexion & que nous étendons par celle que nous avons de l'infini.

THEOPH. Je me rapporte là deſſus à ce qui j'ai dit en pluſieurs endroits pour faire voir que toutes ces Idées & particulierement celle de Dieu ſont en nous originairement, & que nous ne faiſons qu'y prendre garde, & que celle de l'infini ſur tout ne ſe forme point par une extenſion des Idées finies.

§. 37.

§. 37. *PHILAL.* La plupart des Idées ſimples, qui compoſent nos Idées complexes des Subſtances, ne ſont à les bien conſiderer que des *puiſſances*, quelque penchant que nous ayons à les prendre pour des *qualités poſitives.* CHAP. XXIV.

THEOPH. Je penſe que les *puiſſances*, qui ne ſont point eſſentielles à la Subſtance & qui renferment non pas une *aptitude* ſeulement, mais encore une certaine *tendance*, ſont juſtement ce qu'on entend ou doit entendre par les *qualités réelles.* *Des qualités réelles.*

CHAPITRE XXIV.

Des Idées collectives des Subſtances.

§. 1. *PHILAL.* Après les Subſtances *ſimples* venons aux *Aggregés.* N'eſt il point vrai que l'idée de cet amas d'hommes, qui compoſe une armée, eſt auſſi bien une ſeule Idée que celle d'un homme.

THEOPH. On a raiſon de dire que cet *Aggregé* (*ens per aggregationem* pour parler Ecole) fait une ſeule Idée, quoique à proprement parler cet amas de Subſtances ne forme pas une Subſtance veritablement. C'eſt un reſultat, à qui l'ame par ſa perception & par ſa penſée donne ſon dernier accompliſſement d'unité. On peut pourtant dire en quelque façon, que c'eſt quelque choſe de ſubſtantiel, c'eſt à dire, comprenant des Subſtances.

CHAPITRE XXV.

De la Relation.

§. 1. *PHILAL.* Il reſte à conſiderer les Idées des Relations, qui ſont les plus minces en realité. Lorque l'eſprit enviſage une choſe auprés d'une autre, c'eſt une relation ou rapport & les denominations ou *ter-*

CHAP. XXV. *mes relatifs*, qu'on en fait, ſont comme autant de marques, qui ſervent à porter nos penſées au de là du ſujet vers quelque choſe, qui en ſoit diſtinct, & ces deux ſont appellées *Sujets de la relation (relata.)*

Les relations & l'ordre ne ſont que des Etres de raiſon.

THEOPH. Les relations & les ordres ont quelque choſe de *l'Etre de raiſon* quoi qu'ils ayent leur fondement dans les choſes; car on peut dire que leur realité, comme celle des verités eternelles & des poſſibilités vient de la ſupreme raiſon.

§. 5. *PHILAL.* Il peut y avoir pourtant un changement de relation, ſans qu'il arrive aucun changement dans le ſujet. Titius, que je conſidere aujourdhui comme pere, ceſſe de l'être demain, ſans qu'il ſe faſſe aucun changement en lui, par cela ſeul que ſon fils vient à mourir.

THEOPH. Cela ſe peut fort bien dire ſuivant les choſes dont on s'apperçoit; quoique dans la rigueur metaphyſique il ſoit vrai, qu'il n'y a point de denomination entiérement exterieure, (*denominatio pure extrinſeca*) à cauſe de la connexion réelle de toutes choſes.

§. 6. *PHILAL.* Je penſe que la relation n'eſt qu'entre deux choſes.

Il y a des relations entre pluſieurs choſes.

THEOPH. Il y a pourtant des exemples d'une relation entre pluſieurs choſes à la fois, comme celle de l'ordre ou celle d'un arbre genealogique, qui expriment le rang & la connexion de tous les termes ou ſuppôts; et même une figure comme celle d'un polygone renferme la relation de tous les cotés.

§. 8. *PHILAL.* Il eſt bon auſſi de conſiderer que les Idées des relations ſont ſouvent plus claires, que celles des choſes, qui ſont les ſujets de la relation. Ainſi la relation du pere eſt plus claire que celle de l'homme.

THEOPH. C'eſt parce que cette relation eſt ſi generale, qu'elle peut convenir auſſi à d'autres Subſtances. D'ailleurs comme un ſujet peut avoir du clair & de l'obſcur, la relation pourra etré fondée dans le clair. Mais ſi le formel même de la relation enveloppoit la connoiſſance de ce qu'il y a d'obſcur dans le ſujet, elle participeroit de cette obſcurité.

§. 10.

§. 10. *PHILAL.* Les *termes*, qui conduiſent *neceſſairement* l'eſprit à d'autres Idées, qu'à celles, qu'on ſuppoſe exiſter réellement dans la choſe, à laquelle le terme ou mot eſt appliqué, ſont *relatifs;* & les autres ſont *abſolûs.* CHAP. XXVI. *Des termes relatifs.*

THEOPH. On a bien ajouté ce *neceſſairement* & on pourroit ajouter *expreſſément* ou *d'abord*, car on peut penſer au noir par exemple, ſans penſer à ſa cauſe; mais c'eſt en demeurant dans les bornes d'une connoiſſance, qui ſe préſente d'abord & qui eſt confuſe ou bien diſtincte, mais incomplette; l'un quand il n'y a point de reſolution de l'Idée, & l'autre quand on la borne. Autrement il n'y a point de terme ſi abſolû ou ſi detaché, qu'il n'enferme des relations & dont la parfaite analyſe ne mene à d'autres choſes & même à toutes les autres; deſorte qu'on peut dire, que les *termes relatifs*, marquent *expreſſement* le rapport, qu'ils contiennent. J'oppoſe ici *l'abſolû* au *relatif*, & c'eſt dans un autre ſens, que je l'ai oppoſé ci-deſſus au *borné.* *Il n'y a pas de terme parfaitement abſolû.*

CHAPITRE XXVI.

De la cauſe & de l'effet & de quelques autres relations.

§. 1. 2. *PHILAL. Cauſe* eſt ce qui produit quelque Idée ſimple ou incomplexe; & *effet* eſt ce qui eſt produit.

THEOPH. Je vois Monſieur, que Vous entendés ſouvent par Idée la realité objective de l'Idée ou la qualité, qu'elle repreſente. Vous ne definiſſez que la *cauſe efficiente*, comme j'ai deja remarqué ci-deſſus. Il faut avouer, qu'en diſant que *cauſe efficiente* eſt ce qui produit & *effet* ce qui eſt produit, on ne ſe ſert que de Synonymes. Il eſt vrai que je Vous ai entendû dire un peu plus diſtinctement, que *cauſe* eſt ce qui *fait* qu'une autre choſe commence à exiſter, quoique ce mot *fait* laiſſe auſſi la principale difficulté en ſon entier. Mais cela s'expliquera mieux ailleurs. *Definition de la cauſe.*

PHILAL. Pour toucher encore quelques autres relations, je remarque qu'il y a des termes, qu'on employe pour deſigner le tems, qu'on

CHAP. XXVII. regarde ordinairement comme ne ſignifiant que des Idées poſitives, qui cependant ſont relatifs, comme *jeune*, *vieux* &c. car ils renferment un rapport à la durée ordinaire de la Subſtance, à qui on les attribue. Ainſi un homme eſt appellé jeune à l'age de 20. ans, & fort jeune à l'age de 7. ans. Cependant nous appellons vieux un cheval, qui a vingt ans & un chien, qui en a 7. Mais nous ne diſons pas, que le ſoleil & les etoiles, un rubis ou un diamant ſoyent vieux ou jeunes, parceque nous ne connoiſſons pas les periodes ordinaires de leur durée. §. 5. A l'egard du lieu ou de l'étendue c'eſt la même choſe, comme lorsqu'on dit qu'une choſe eſt *haute* ou *baſſe*, *grande ou petite*. Ainſi un cheval, qui ſera grand ſelon l'Idée d'un Gallois, paroit fort petit à un Flamand: chacun penſe aux chevaux, qu'on nourrit dans ſon païs.

THEOPH. Ces remarques ſont trés bonnes. Il eſt vrai que nous nous eloignons un peu quelquesfois de ce ſens, comme lorsque nous diſons qu'une choſe eſt vieille en la comparant non pas avec celles de ſon eſpece mais avec d'autres eſpeces. Par exemple nous diſons que le monde ou le ſoleil eſt bien vieux. Quelcun demanda à Galilei s'il croyoit que le ſoleil fut éternel. Il repondit: *eterno nò, ma ben antico.*

CHAPITRE XXVII.

Ce que c'eſt qu' Identité ou diverſité.

§. 1. *PHILAL.* Une Idée relative des plus importantes eſt celle de *l' Identité* ou de la *diverſité*. Nous ne trouvons jamais & ne pouvons concevoir qu'il ſoit poſſible, que deux choſes de la même eſpece exiſtent en même tems dans le même lieu. C'eſt pourquoi lorsque nous demandons, *ſi une choſe eſt la même ou non*, cela ſe rapporte toujours à une choſe, qui dans un tel tems exiſte dans un tel lieu; d'où il s'enſuit qu'une choſe ne peut avoir deux commencemens d'exiſtence, ni deux choſes un ſeul commencement par rapport au tems & au lieu.

Dans toutes choſes il y a un lieu, *THEOPH.* Il faut toujours qu'outre la difference du tems & du il y ait un *principe* interne *de diſtinction*, & quoiqu'il y ait pluſieurs choſes

choſes de même eſpece, il eſt pourtant vrai qu'il n'y en a jamais de parfaitement ſemblables: ainſi quoique le tems & le lieu (c'eſt à dire le rapport au dehors) nous ſervent a diſtinguer les choſes, que nous ne diſtinguons pas bien par elles mêmes, les choſes ne laiſſent pas d'être diſtinguables en ſoi. Le precis de *l'identité* & de la *diverſité* ne conſiſte donc pas dans le tems & dans le lieu, quoiqu'il ſoit vrai, que la diverſité des choſes eſt accompagnée de celle du tems ou du lieu, parce qu'ils amenent avec eux des impreſſions differentes ſur la choſe; pour ne point dire que c'eſt plûtôt par les choſes, qu'il faut diſcerner un lieu ou un tems de l'autre, car d'eux mêmes ils ſont parfaitement ſemblables, mais auſſi ce ne ſont pas des Subſtances ou des realités complettes. La maniére de diſtinguer, que Vous ſemblés propoſer ici, comme unique dans les choſes de même eſpece, eſt fondée ſur cette ſuppoſition que la penetration n'eſt point conforme à la nature. Cette ſuppoſition eſt raiſonnable, mais l'experience même fait voir qu'on n'y eſt point attaché ici, quand il s'agit de diſtinction. Nous voyons par exemple deux ombres ou deux rayons de lumiere, qui ſe penetrent, & nous pourrions nous forger un monde imaginaire, ou les corps en uſaſſent de même. Cependant nous ne laiſſons pas de diſtinguer un rayon de l'autre par le train même de leur paſſage lors même qu'ils ſe croiſent.

CHAP. XXVII.

principe interne de diſtinction.

De la penetrabilité.

§. 3. *PHILAL.* Ce qu'on nomme *principe d'individuation* dans les Ecoles, où l'on ſe tourmente ſi fort pour ſavoir ce que c'eſt, conſiſte dans l'exiſtence même, qui fixe chaque Etre à un tems particulier à un lieu incommunicable à deux Etres de la même eſpece.

Du principe d'individuation.

THEOPH. Le *principe d'individuation* revient dans les individus au principe de diſtinction dont je viens de parler. Si deux *individus* étoient parfaitement ſemblables & egaux & (en un mot) *indiſtinguables* par eux mêmes, il n'y auroit point de principe d'individuation; & même j'oſe dire, qu'il n'y auroit point de diſtinction individuelle ou de differens individus à cette condition. C'eſt pourquoi la notion des Atomes eſt chimerique, & ne vient que de conceptions incomplettes des hommes. Car s'il y avoit des Atomes, c'eſt à dire des corps parfaitement durs & parfaitement inalterables ou incapables de changement interne & ne pouvant differer entr'eux que de grandeur & de figure, il eſt manifeſte qu'étant poſſible qu'ils ſoyent de même figure & grandeur, il y en auroit alors

La notion des Atomes eſt chimerique.

CHAP. XXVII. d'indiſtinguables en ſoi, & qui ne pourroient être discernés que par des denominations exterieures ſans fondement interne, ce qui eſt contre les plus grands principes de la raiſon. Mais la verité eſt, que tout corps eſt alterable & même alteré toujours actuellement, en ſorte qu'il differe en lui même de tout autre. Je me ſouviens qu'une grande Princeſſe, qui eſt d'un eſprit ſublime, dit un jour en ſe promenant dan ſon jardin, qu'elle ne croyoit pas, qu'il y avoit deux feuilles parfaitement ſemblables. Un gentilhomme d'eſprit, qui étoit de la promenade, crût qu'il ſeroit facile d'en trouver; mais quoiqu'il en cherchât beaucoup il fut convaincû par ſes yeux, qu'on pouvoit toujours y remarquer de la difference. On voit par ces conſiderations negligées jusqu'ici, combien dans la Philoſophie on s'eſt eloignée des notions les plus naturelles, & combien on a été eloigné des grands principes de la vraie Metaphyſique.

car tous les corps ſont alterables.

§. 4. *PHILAL.* Ce qui conſtitue *l'unité* (identité) d'une même plante, eſt d'avoir une telle organiſation de parties dans une ſeul corps, qui participe à une commune vie, ce qui dure pendant que la plante ſubſiſte, quoiqu'elle change de parties.

THEOPH. L'organiſation ou configuration ſans un principe de vie ſubſiſtant, que j'appelle Monade, ne ſuffiroit pas pour faire demeurer *idem numero* ou le même individu; car la configuration peut demeurer individuellement. Lors qu'un fer à cheval ſe change en cuivre dans une eau minerale de la Hongrie, la *même* figure en eſpece demeure, mais non pas le même en *individu;* car le fer ſe diſſout & le cuivre, dont l'eau eſt impregnée, ſe precipite & ſe met inſenſiblement à la place. Or la figure eſt un accident, qui ne paſſe pas d'un ſujet à l'autre (*de ſubjecto in ſubjectum*) Ainſi il faut dire, que les corps organiſés auſſi bien que d'autres ne demeurent les mêmes qu'en apparence, & non pas en parlant à la rigueur. C'eſt à peu prés comme un fleuve, qui change toujours d'eau, ou comme le navire de Theſée, que les Atheniens reparoient toujours. Mais quant aux Subſtances, qui ont en elles mêmes une veritable & réelle Unité ſubſtantielle, à qui puiſſent appartenir les actions *vitales* proprement dites, & quant aux Etres ſubſtantiels, *quae uno ſpiritu continantur*, comme parle un ancien jurisconſulte, c'eſt à dire qu'un certain eſprit indiviſible anime, on a raiſon de dire qu'elles demeurent parfaitement

L'unité ou l'Identité vient des Unités ſubſtantielles ou Monades.

ment *le même individu* par cette ame ou cet eſprit, qui fait le *moi* dans celles qui penſent. CHAP. XXVII.

§. 4. *PHILAL.* Le cas n'eſt pas fort different dans les brutes & dans les plantes.

THEOPH. Si les vegetables & les brutes n'ont point d'ame leur identité n'eſt qu'apparente; mais s'ils en ont, l'identite individuelle y eſt veritable à la rigueur, quoique leurs corps organiſés n'en gardent point.

§. 6. *PHILAL.* Cela montre encore en quoi conſiſte l'identité du même homme, ſavoir en cela ſeul qu'il jouit de la même vie, continuée par des particules de matiére, qui ſont dans un flux perpetuel, mais qui dans cette ſucceſſion ſont *vitalement* unies au même corps organiſé.

L'Identité des corps n'eſt qu'apparente.

THEOPH. Cela ſe peut entendre dans mon ſens. En effét le corps organiſé n'eſt pas le même au de là d'un moment; il n'eſt qu'equivalent. Et ſi on ne ſe rapporte point à l'ame, il n'y aura point la même vie ni union *vitale* non plus. Ainſi cette identité ne ſeroit qu'apparente.

Doutes de Loke.

PHILAL. Quiconque attachera *l'identité de l'homme* à quelque autre choſe, qu'a un corps bien organiſé dans un certain inſtant & qui dès lors continue dans cette *organiſation vitale* par une ſucceſſion de diverſes particules de matiére, qui lui ſont unies, aura de la peine à faire qu'un embrion & un homme agé, un fou & un ſage ſoient le même homme, ſans qu'il s'en ſuive de cette ſuppoſition, qu'il eſt poſſible que Seth, Ismael, Socrate, Pilate, S. Auguſtin ſont un ſeul & même homme. . . . ce qui s'accorderoit encore plus mal avec les notions de ces Philoſophes, qui reconnoiſſoient la transmigration & croyoient que les ames des hommes peuvent étre envoyées pour punition de leur dereglemens dans des corps des bêtes; car je ne croi pas qu'une perſonne, qui ſeroit aſſurée que l'ame d'Heliogabole exiſtoit dans un pourceau, voulut dire, que ce pourceau étoit un homme, & le même homme qu'Heliogabale.

L'Identité des Subſtances vient de leur conſervation.

THEOPH. Il y a ici queſtion de nom & queſtion de choſe. Quant à la choſe, l'identité d'une même Subſtance individuelle ne peut étre maintenue que par la conſervation de la même ame, car le corps eſt dans

CHAP. XXVII. dans un flux continuel & l'ame n'habite pas dans certains atomes affectés a elle, ni dans un petit os indomtable, tel que le *Luz* des Rabins.

Il n'y a pas de transmigration;

Cependant il n'y a point de *transmigration* par laquelle l'ame quitte entierement ſon corps & paſſe dans un autre. Elle garde toujours, même dans la mort, un corps organiſé, partie du précedent, quoique ce qu'elle garde ſoit toujours ſujet à ſe diſſiper inſenſiblement & à ſe reparer & même à ſouffrir en certain tems un grand changement. Ainſi au lieu d'une transmigration de l'ame il y a transformation, enveloppement ou developpement, & enfin fluxion du corps de cette ame. Monſieur van Helmont le fils croyoit que les ames paſſent de corps en corps, mais toujours dans leur eſpece, en ſorte qu'il y aura toujours le même nombre d'ames d'une même eſpece, & par conſequent le même nombre d'hommes & de loups, & que les loups, s'ils ont été diminués & extirpés en Angleterre, devoient s'augmenter d'autant ailleurs. Certaines meditations publiées en France ſembloient y aller auſſi. Si la transmigration n'eſt point priſe à la rigueur, c'eſt à dire ſi quelcun croyoit que les ames demeurant dans le même corps ſubtil changent ſeulement de corps groſſier, elle ſeroit poſſible, même jusqu'au paſſage de la même ame dans un corps de differente eſpece à la façon des Bramines & des Pythagoriciens. Mais tout ce qui eſt poſſible n'eſt point conforme pour cela à l'ordre des choſes. Cependant la queſtion ſi, en cas qu'une telle transmigration fut veritable, Cain, Cham & Ismael, ſuppoſé qu'ils euſſent la même ame ſuivant les Rabins, meritaſſent d'étre appellés le même homme, n'eſt que de nom; & j'ai vû que le celebre Auteur, dont Vous avés ſoutenû les opiñions le reconnoit & l'explique fort bien (*dans le dernier paragraphe de ce chapitre.*) L'identité de Subſtance y ſeroit, mais en cas qu'il n'y eût point de connexion de ſouvenance entre les differens perſonnages, que la même ame ſeroit, il n'y auroit pas aſſez *d'identité morale* pour dire que ce ſeroit une *même perſonne.* Et ſi Dieu vouloit que l'ame humaine allât dans un corps de pourceau oubliant l'homme & n'y exercant point d'actes raiſonnables, elle ne conſtitueroit point un homme. Mais ſi dans le corps de la bête, elle avoit les penſées d'un homme, & même de l'homme, qu'elle animoit avant le changement, comme l'âne d'or d'Apulée, quelcun ne ſeroit peut étre point de difficulté de dire que le même Lucius, venu en en Theſſalie pour voir ſes amis, demeura ſous la peau de l'ane, où Photis l'avoit mis malgré elle, & ſe promena de maitre à maitre, jusqu'à ce que les roſes mangées lui rendirent ſa forme naturelle.

mais transformation & developpement.

La transmigration n'eſt pas impoſſible.

De l'identité morale.

§. 9.

§ 9. *PHILAL.* Je crois de pouvoir avancer hardiment que qui de nous verroit une creature, faite & formée comme soi même, quoiqu'elle n'eut jamais fait paroitre plus de raison qu'un chat ou un perroquet, ne laisseroit pas de l'appeller homme; ou que s'il entendoit un perroquet discourir raisonnablement & en philosophe, il ne l'appelleroit ou ne le croiroit que perroquet, & qu'il diroit du premier de ces animaux que c'est un homme grossier, lourd & destitué de raison, & du dernier que c'est un perroquet plein d'esprit & de bon sens. CHAP. XXVII. *Si l'Idée d'homme est attaché à la forme?*

THEOPH. Je serois plus du même avis sur le second point que sur le premier, quoiqu'il y ait encore là quelque chose à dire. Peu de Theologiens seroient assez hardis pour conclure d'abord & absolument au baptême d'un animal de figure humaine mais sans apparence de raison, si on le prenoit petit dans le bois, & quelque prétre de l'Eglise Romaine diroit peut-étre conditionellement, *si tu es un homme je te baptise;* car on ne sauroit point s'il est de raçe humaine & si une ame raisonnable y loge, & ce pourroit étre un *Ourang-Outang*, singe fort approchant de l'exterieur de l'homme, tel que celui, dont parle Tulpius pour l'avoir vû, & tel que celui, dont un savant Medecin a publié l'Anatomie. Il est sûr je l'avoue, que l'homme peut devenir aussi stupide qu'un *Ourang-Outang*; mais l'interieur de l'ame raisonnable y demeureroit malgré la suspension de l'exercice de la raison, comme je l'ai expliqué ci dessus: ainsi c'est là le point, dont on ne sauroit juger par les apparences. Quant au second cas, rien n'empeche qu'il y ait des animaux raisonnables d'une espece differente de la nôtre, comme ces habitans du royaume poetique des oiseaux dans le soleil, où un perroquet, venu de ce monde aprés sa mort, sauva la vie au voyageur, qui lui avoit fait du bien ici bas. Cependant s'il arrivoit comme il arrive dans le pays des *Elves* ou de *ma mere l'oye*, qu'un perroquet fût quelque fille de Roi transformée & se fit connoitre pour telle en parlant, sans doute le pere & la mere le caresseroient comme leur fille, qu'ils croiroient avoir quoique cachée sous cette forme étrangere. Je ne m'opposerois pourtant point à celui, qui diroit que dans l'ane d'or il est demeuré tant le *soi* ou l'individû, à cause du même esprit immateriel, que Lucius ou la personne, à cause de l'apperception de ce *moi*, mais que ce n'est plus un homme; comme en effêt il semble qu'il faut ajouter quelque chose de la figure & constitution du corps à la definition de l'homme, lorsqu'on dit qu'il est *De l'Ourang-Outang.* *L'Idée de l'homme est independante de la forme, mais non pas entierement.*

CHAP. XXVII. un animal raiſonnable, autrement les Genies ſelon moi ſeroient auſſi des hommes.

De l'Identité perſonelle.

§. 9. *PHILAL.* Le mot de *perſonne* emporte un être penſant & intelligent, capable de raiſon & de reflexion, qui ſe peut conſiderer ſoi même comme *le même*, comme une même choſe, qui penſe en differens tems, & en differens tems & en differens lieux; ce qu'il fait uniquement par le ſentiment, qu'il a de ſes propres actions. Et cette connoiſſance accompagne toujours nos ſenſations & nos perceptions preſentes, quand elles ſont aſſez diſtinguées, comme j'ai remarqué plus d'une fois ci deſſus, & c'eſt par là que chacun eſt à lui même ce qu'il appelle *ſoi méme*. On ne conſidere pas dans cette rencontre, ſi le même *ſoi* eſt continué dans la même Subſtance ou dans diverſes Subſtances; car puisque la conſcience (*conſciousnes ou conſcioſitée*) accompagne toujours la penſée, & que c'eſt là ce qui fait que chacun eſt ce qu'il nomme *ſoi méme* & par où il ſe diſtingue de toute autre choſe penſante; c'eſt auſſi en cela ſeul que conſiſte l'identité perſonnelle, ou ce qui fait qu'un Etre raiſonnable eſt toujours le même; & auſſi loin que cette *conſcience* peut s'étendre ſur les actions ou ſur les penſées déja paſſées, auſſi loin s'étend l'identité de cette perſonne, & le *ſoi* eſt préſentément le même qu'il étoit alors

La conſcioſité prouve l'Identité morale & perſonelle, laquelle ſe conſerve dans les ames humaines aprés la mort.

THEOPH. Je ſuis auſſi de cette opinion, que la conſcioſité ou le ſentiment du *moi* prouve une identité morale ou perſonnelle. Et c'eſt en cela que je diſtingue *l'inceſſibilité* de l'ame d'une bête de *l'immortalité* de l'ame de l'homme: l'une & l'autre garde *l'identité phyſique & réelle*, mais quant à l'homme, il eſt conforme aux regles de la divine providence, que l'ame garde encore l'identité morale & qui nous eſt apparente à nous mêmes, pour conſtituer la même perſonne, capable par conſequent de ſentir les chatimens & les recompenſes. Il ſemble que Vous tenés Monſieur que cette identité apparente ſe pourroit conſerver, quand il n'y en auroit point de réelle. Je croirois que cela ſe pourroit peut-étre par la puiſſance abſolue de Dieu, mais ſuivant l'ordre des choſes, l'identité apparente à la perſonne même, qui ſe ſent la méme, ſuppoſe l'identité réelle à chaque *paſſage prochain*, accompagné de reflexion ou de ſentiment du *moi*, une perception intime & immediate ne pouvant tromper naturellement. Si l'homme pouvoit n'étre que machine & avoir avec cela de la conſcioſité, il faudroit étre de Vôtre avis, Monſieur; mais je tiens que ce cas n'eſt point

point poſſible au moins naturellement. Je ne voudrois point dire non plus que *l'identité perſonelle* & même *le ſoi* ne demeurent point en nous & que je ne ſuis point ce *moi*, qui ai été dans le berceau, ſous prétexte que je ne me ſouviens plus de rien de tout ce que j'ai fait alors. Il ſuffit pour trouver l'identité morale par ſoi même, qu'il y ait une *moyenne liaiſon de conſcioſité* d'un êtat voiſin ou même un peu eloigné à l'autre, quand quelque ſaut ou intervalle oublié y ſeroit mêlé. Ainſi ſi une maladie avoit fait une interruption de la continuité de la liaiſon de conſcioſité, en ſorte que je ne ſçûſſe point comment je ſerois devenû dans l'état préſent, quoique je me ſouvinſe des choſes plus eloignées, le temoignage des autres pourroit remplir le vuide de ma reminiſcence. On me pourroit même punir ſur ce témoignage, ſi je venois à faire quelque mal de propos deliberé dans un intervalle, que j'euſſe oblié un peu après par cette maladie. Et ſi je venois à oublier toutes les choſes paſſées, que je ſerois obligé de me laiſſer enſeigner de nouveau jusqu'à mon nom & jusqu'à lire & écrire, je pourrois toujours apprendre des autres ma vie paſſée dans mon précédent état, comme j'ai gardé mes droits, ſans qu'il ſoit neceſſaire de me partager en deux perſonnes, & de me faire héritier de moi-même. Tout cela ſuffit pour maintenir *l'identite morale*, qui fait la même perſonne. Il eſt vrai que ſi les autres conſpiroient à me tromper (comme je pourrois même être trompé par moi-même, par quelque viſion, ſonge ou maladie, croyant que ce que j'ai ſongé me ſoit arrivé) l'apparence ſeroit fauſſe; mais il y a des cas, où l'on peut étre moralement certain de la verité ſur le rapport d'autrui: & au près de Dieu, dont la liaiſon de ſocieté avec nous fait le point principal de la moralité, l'erreur ne ſauroit avoir lieu. Pour ce qui eſt du *ſoi* il ſera bon de le diſtinguer de *l'apparence du ſoi* & de la conſcioſité. Le *ſoi* fait *l'identité reelle* & phyſique, & *l'apparence du ſoi*, accompagnée de la verité, y joint l'identité perſonelle. Ainſi ne voulant point dire, que l'identité perſonelle ne s'étend pas plus loin que le ſouvenir, je dirois encore moins que le *ſoi* ou l'identité phyſique en dépend. L'identité reelle & perſonelle ſe prouve le plus certainement qu'il ſe peut en matiére de fait, par la réflexion préſente & immediate; elle ſe prouve ſuffiſamment pour l'ordinaire par nôtre ſouvenir d'intervalle ou par le temoignage conſpirant des autres. Mais ſi Dieu changeoit extraordinairement l'identité reelle, la perſonelle demeureroit, pourvu que l'homme conſervât les apparences d'identité, tant les internes, (c'eſt à dire de la conſcience) que les externes, comme celles qui conſi-

La liaiſon moyenne de la conſcioſité eſt requiſe pour trouver l'identité morale.

CHAP. XXVII. ſtent dans ce qui paroit aux autres. Ainſi la conſcience n'eſt pas le ſeul moyen de conſtituer l'identité perſonelle, & le rapport d'autrui ou même d'autres marques y peuvent ſuppléer. Mais il y a de la difficulté, s'il ſe trouve contradiction entre ces diverſes apparences. La conſcience ſe peut taire comme dans l'oubli; mais ſi elle diſoit bien clairement des choſes, qui fuſſent contraires aux autres apparences, on ſeroit embaraſſé dans la deciſion & comme ſuspendû quelquesfois entre deux poſſibilités, celle de l'erreur de nôtre ſouvenir & celle de quelque deception dans les apparences externes.

§. 11. *PHILAL.* On dira que les membres du corps de chaque homme ſont une partie de lui même, & qu'ainſi, le corps étant dans un flux perpetuel, l'homme ne ſauroit demeurer le même.

THEOPH. J'aimerois mieux de dire que le *moi* & le *lui* ſont ſans parties, parcequ'on dit & avec raiſon qu'il ſe conſerve reellement la même Subſtance, ou le même *moi* phyſique. Mais on ne peut point dire, à parler ſelon l'exacte verité des choſes, que le même tout ſe conſerve lorsqu'une partie ſe perd. Or ce qui a des parties corporelles ne peut point manquer d'en perdre à tout moment.

§. 13. *PHILAL.* La conſcience, qu'on a de ſes actions paſſées, ne pourroit point être transférée d'une Subſtance penſante à l'autre & il ſeroit certain que la même Subſtance demeure, parceque nous nous ſentons les mêmes ſi cette conſcience étoit une ſeule & même action individuelle, c'eſt à dire, ſi l'action de reflechir étoit la même que l'action ſur laquelle on reflechit en s'en apperçevant. Mais comme ce n'eſt qu'une repréſentation actuelle d'une action paſſée, il reſte à prouver comment il n'eſt pas poſſible, que ce qui n'a jamais été réellement puiſſe être repréſenté à l'eſprit, comme ayant été véritablement.

Le ſouvenir peut tromper, non pas la conſcience & la reflexion.

THEOPH. Un ſouvenir de quelque intervalle peut tromper; on l'experimente ſouvent, & il y a moyen de concevoir une cauſe naturelle de cette erreur. Mais le ſouvenir préſent ou immediat, ou le ſouvenir de ce qui ſe paſſoit immediatement auparavant, c'eſt à dire la conſcience ou la réflexion, qui accompagne l'action interne, ne ſauroit tromper naturellement; autrement on ne ſeroit pas même certain qu'on penſe à telle ou à telle

telle choſe, car ce n'eſt auſſi que de l'action paſſée qu'on le dit en ſoi & non pas de l'action même, qui le dit. Or ſi les expériences internes immediates ne ſont point certaines, il n'y aura point de verité de fait, dont on puiſſe être aſſuré. Et j'ai deja dit, qu'il peut y avoir de la raiſon intelligible de l'erreur, qui ſe commet dans les perceptions mediates & externes, mais dans les immediates internes on n'en ſauroit trouver, à moin de récourir à la toute-puiſſance de Dieu. CHAP. XXVII.

Autrement il n'y auroit nulle verité de fait.

§. 14. *PHILAL.* Quant à la queſtion ſi, la même Subſtance immaterielle reſtant, il peut y avoir deux perſonnes diſtinctes, voici ſur quoi elle eſt fondée. C'eſt, ſi *le même Etre immateriel peut être dépouillé de tout ſentiment de ſon exiſtence paſſée* & le perdre entierement, ſans pouvoir jamais le récouvrer, de ſorte que commencant pour ainſi dire un nouveau compte depuis une nouvelle periode, il ait une conſcience, qui ne puiſſe s'étendre au delà de ce nouvel état. Tous ceux qui croyent la *préexiſtence des ames* ſont viſiblement dans cette penſée. J'ai vû un homme, qui étoit perſuadé que ſon ame avoit été l'ame de Socrate; & je puis aſſurer que dans le poſte qu'il a rempli & qui n'étoit pas de petite importance, il a paſſé pour un homme fort raiſonnable, & il a paru par ſes ouvrages, qui ont vû le jour, qu'il ne manquoit ni d'eſprit ni de ſavoir. Or les ames étant *indifferentes à l'égard de quelque portion de matière que ce ſoit*, autant que nous le pouvons connoitre par leur nature, cette ſuppoſition (d'une même ame paſſant en differens corps) ne renferme aucune abſurdité apparente. Cependant celui qui à préſent n'a aucun ſentiment de quoi que ce ſoit que Neſtor ou Socrate ait jamais fait ou penſé, conçoit-il, ou peut-il concevoir, qu'il ſoit la même perſonne que Neſtor ou Socrate? Peut-il prendre part aux actions de ces deux anciens Grecs? peut-il ſe les attribuer ou penſer qu'elles ſoient plutôt ſes propres actions que celles de quelque autre homme qui ait déja exiſté? Il n'eſt pas plus la même perſonne avec un d'eux, que ſi l'ame qui eſt préſentement en lui, avoit été créee, lorsqu'elle commença d'animer le corps, qu'elle a préſentement. Cela ne contribueroit pas d'avantage à le faire la même perſonne que Neſtor, que ſi quelques unes des particules de matière, qui une fois ont fait partie de Neſtor étoient à préſent une partie de cet homme là. Car la même Subſtance immaterielle ſans la même conſcience ne fait non plus la même perſonne pour être unie à tel ou à tel corps, que les *mêmes particules de matière*, unies à quelque corps ſans une conſcience commune, peuvent faire la même perſonne.

THE-

CHAP. XXVII.

Les Etres immaterials ne peuvent jamais étre depouillés de toute perception.

THEOPH. Un Etre immateriel ou un eſprit *ne peut être dépouillé*, de toute perception de ſon exiſtence paſſée. Il lui reſte des impreſſions de tout ce qui lui eſt autrefois arrivé, & il a même des préſſentimens, de tout ce qui lui arrivera: mais ces ſentimens ſont le plus ſouvent trop petits pour pouvoir être diſtinguables, & pour qu'on s'en apperçoive, quoiqu'ils puiſſent peut-être ſe developper un jour. Cette continuation & liaiſon de *perceptions* fait le même individu reellement, mais les *apperceptions* (c'eſt à dire lorsqu'on s'apperçoit des ſentimens paſſés.) prouvent encore une identité morale, & ſont paroitre l'identité reelle. La préexiſtence des ames ne nous paroit pas par nos perceptions, mais ſi elle étoit veritable, elle pourroit ſe faire connoitre un jour. Ainſi il n'eſt point raiſonnable que la reſtitution du ſouvenir devienne à jamais impoſſible, les perceptions inſenſibles (dont j'ai fait voir l'uſage en tant d'autres occaſions importantes) ſervant encore ici à en garder les ſemences. Feu Monſieur Henri Morus, Theologien de l'Egliſe Anglicane, étoit perſuadé de la préexiſtence, & a écrit pour la ſoutenir. Feu Monſieur Van Helmont le fils alloit plus avant, comme je viens de le dire, & croyoit la transmigration des ames, mais toûjours dans des corps d'une même eſpéce, deſorte que ſelon lui l'ame humaine animoit toujours un homme. Il croyoit avec quelques Rabins le paſſage de l'ame d'Adam dans le Meſſie comme dans le nouvel Adam. Et je ne ſai s'il ne croyoit pas avoir été lui même quelque ancien, tout habile homme qu'il étoit d'ailleurs. Or ſi ce paſſage des ames étoit véritable, au moins de la maniére poſſible, que j'ai expliquée ci-deſſus (mais qui ne paroit point vraiſemblable) c'eſt à dire que les ames gardant des corps ſubtils paſſaſſent tout d'un coup dans d'autres corps groſſiers, le même individu ſubſiſteroit toujours dans Neſtor, dans Socrate, & dans quelque moderne, & il pourroit même faire connoitre ſon identité à celui, qui penetreroit aſſés dans ſa nature, à cauſe des impreſſions ou caractéres, qui y reſteroient de tout ce que Neſtor ou Socrate ont fait, & que quelque genie aſſés penetrant y pourroit lire. Cependant ſi l'homme moderne n'avoit point de moyen interne ou externe de connoitre ce qu'il a été, ce ſeroit quant à la morale comme s'il ne l'avoit point été. Mais l'apparence eſt, que rien ne ſe neglige dans le monde, par rapport même à la morale, parce-que Dieu en eſt le Monarque, dont le gouvernement eſt parfait. Les ames ſelon mes hypotheſes ne ſont point *indifférentes* à l'égard de quelque portion de matière que ce ſoit, comme il Vous ſemble; au contraire elles expriment originairement

La pré-exiſtence des ames ne paroit pas clairement par les perceptions. Des perceptions inſenſibles.

Les ames ne ſont pas indifférentes a l'égard de la matiere.

rement celles à qui elles ſont & doivent être unies par ordre. Ainſi ſi elles paſſoient dans un nouveau corps groſſier ou ſenſible, elles garderoient toujours l'expreſſion de tout ce, dont elles ont eu perception dans les vieux, & même il faudroit que le nouveau corps s'en reſſentit, deſorte que la continuation individuelle aura toujours ſes marques reelles. Mais quelqu'ait été notre état paſſé, l'effet, qu'il laiſſe, ne ſauroit nous être toujours *apperçevable.* L'habile Auteur de *l'eſſai ſur l'entendement*, dont Vous aviés épouté les ſentimens, avoit rémarqué *(Livre 2. Chap. de l'identité §. 27.)* qu' une partie de ſes ſuppoſitions ou fictions du paſſage des ames, priſes pour poſſibles, eſt fondée ſur ce qu'on régarde communement l'eſprit non ſeulement comme independant de la matiére mais auſſi comme indifferent à toute ſorte de matiére. Mais j'eſpére que ce que je Vous ai dit Monſieur ſur ce ſujet par ci par la, ſervira à éclaircir ce doute, & à faire mieux connoitre ce qui ſe peut naturellement. On voit par là comment les actions d'un ancien appartiendroient à un moderne, qui auroit la même ame, quoiqu'il ne s'en apperçût pas. Mais ſi l'on venoit à la connoitre, il s'enſuivroit encore de plus une identité perſonelle. Au reſte *une portion de matiére*, qui paſſe d'un corps dans un autre, ne fait point le même individu humain, ni ce qu'on apelle *moi*, mais c'eſt l'ame qui le fait. CHAP. XXVII.

La continuation reelle a toujours ſes marques reelles, mais qui ne ſont pas toujours apperçevables.

§. 16. *PHILAL.* Il eſt cependant vrai que je ſuis autant intereſſé & auſſi juſtement réſponſable pour une action, faite il y a mille ans, qui m'eſt préſentement adjugée par cette conſcience *(conſcioſite ou conſciousnet)* que j'en ai, comme ayant été faite par moi-même, que je le ſuis pour ce que je viens de faire dans le moment précédent.

THEOPH. Cette opinion d'avoir fait quelque choſe peut tromper dans les actions éloignées. Des gens ont pris pour véritable ce qu'ils avoient ſongé, ou ce qu'ils avoient inventé à force de le répeter: cette fauſſe opinion peut embaraſſer, mais elle ne peut point faire qu'on ſoit puniſſable, ſi d'autres n'en conviennent point. De l'autre côté on peut être réſponſable de ce qu'on a fait, quand on l'auroit oublié, pourvû que l'action ſoit vérifiée d'ailleurs.

§. 17. *PHILAL.* Chacun éprouve tous les jours que tandis que ſon petit doigt eſt compris ſous cette conſcience il fait autant *partie de ſoi-même (de lui)* que ce qui y a le plus de part.

THE-

CHAP. XXVII. *THEOPH.* J'ait dit (§. 11.) pourquoi je ne voudrois point avancer que mon doigt eſt une partie de *moi;* mais il eſt vrai qu'il m'appartient & qu'il fait partie de mon corps.

PHILAL. Ceux qui ſont d'un autre ſentiment diront que ce petit doigt venant à être ſéparé du reſte du corps, ſi cette conſcience accompagnoit le petit doigt & abandonnoit le reſte du corps, il eſt évident que le petit doigt ſeroit la *perſonne, la même perſonne*, & qu'alors le *ſoi* n'auroit rien à démeler avec le reſte du corps.

THEOPH. Le nature n'admet point ces fictions, qui ſont détruites par le ſyſtème de l'Harmonie ou de la parfaite correſpondance de l'ame & du corps.

§. 18. *PHILAL.* Il ſemble pourtant que ſi le corps continuoit de vivre, & d'avoir ſa conſcience particulière, à laquelle le petit doigt n'eût aucune part, & que cependant l'ame fût dans le doigt, le doigt ne pourroit avouer aucune des actions du reſte du corps, & l'on ne pourroit non plus les lui imputer.

THEOPH. Auſſi l'ame qui ſeroit dans le doigt n'appartiendroit-elle point à ce corps. J'avoue que ſi Dieu faiſoit que les conſcioſités fuſſent transférées ſur d'autres ames, il faudroit les traiter ſelon les notions morales, comme ſi c'étoient les mêmes; mais ce ſeroit troubler l'ordre des choſes ſans ſujet, & faire un divorce entre l'apperceptible & la verité, qui ſe conſerve par les perceptions inſenſibles, lequel ne ſeroit point raiſonnable, parceque les perceptions inſenſibles pour le préſent ſe peuvent developper un jour, car il n'y a rien d'inutile & l'éternité donne un grand champ aux changemens.

§. 20. *PHILAL.* Les loix humaines ne puniſſent pas l'homme fou pour les actions que fait l'homme de ſens raſſis, ni l'homme de ſens raſſis pour ce qu'a fait l'homme fou: par où elles en font deux perſonnes. C'eſt ainſi qu'on dit: *il eſt hors de lui-même.*

THEOPH. Les loix ménacent de châtier & promettent de recompenſer, pour empecher les mauvaiſes actions & avancer les bonnes. Or

BIBL. SOCIETAT. SORAE.

Or un fou peut être tel que les menaces & les promeſſes n'opérent point aſſés ſur lui, la raiſon n'étant plus la maitreſſe; ainſi à meſure de ſa foibleſſe la rigueur de la peine doit ceſſer. De l'autre côté on veut que le criminel ſente l'effèt du mal, qu'il a fait, afin qu'on craigne d'avantage de comettre des crimes, mais le fou n'y étant pas aſſés ſenſible, on eſt bien aiſe d'attendre un bon intervalle pour exécuter la ſentençe, qui le fait punir de ce qu'il a fait de ſens raſſis Ainſi ce que font les loix ou les juges dans ces rencontres ne vient point de ce qu'on y conçoit deux perſonnes. CHAP. XXVII. *Des foux & des hommes de bon ſens.*

§. 22. *PHILAL.* En effèt dans le parti, dont je Vous repreſente les ſentimens, on ſe fait cette objection, que ſi un homme, qui eſt ivre & qui enſuite n'eſt plus ivre, n'eſt pas la même perſonne, on ne le doit point punir pour ce qu'il a fait étant ivre, puis-qu'il n'en a plus aucun ſentiment. Mais on repond à cela qu'il eſt tout autant la même perſonne, qu'un homme, qui pendant ſon ſommeil marche & fait pluſieurs autres choſes & qui eſt reſponſable de tout le mal, qu'il vient à faire dans cet état. *Des ivrognes, & des noctambules.*

THEOPH. Il y a bien de la difference entre les actions d'un homme ivre & celles d'un vrai & reconnu noctambule. On punit les ivrognes, parce-qu'ils peuvent éviter l'ivreſſe & peuvent même avoir quelque ſouvenir de la peine pendant l'ivreſſe. Mais il n'eſt pas tant dans le pouvoir des noctambules de s'abſtenir de leur promenade nocturne & de ce qu'ils font. Cependant s'il étoit vrai qu'en leur donnant bien le fouet ſur le fait, on pût les faire reſter au lit, on auroit droit de le faire, & on n'y manqueroit pas auſſi, quoique ce fût plutôt un remède qu'un chatiment. En effèt on raconte que ce remède a reuſſi.

PHILAL. Les loix humaines puniſſent l'un & l'autre par une juſtice conforme à la maniére dont les hommes connoiſſent les choſes, parce-que dans ces ſortes de cas ils ne ſauroient diſtinguer certainement ce qui eſt réel de ce qui eſt contrefait; ainſi l'ignorance n'eſt pas reçûe pour excuſe de ce qu'on a fait étant ivre ou endormi. Le fait eſt prouvé contre celui, qui l'a fait, & l'on ne ſauroit prouver pour lui le défaut de conſcience.

CHAP. XXVII. *THEOPH.* Il ne s'agit pas tant de cela, que de ce qu'il faut faire, quand il a été bien verifié, que l'ivre ou le noctambule ont été hors d'eux, comme cela ſe peut. En ce cas le noctambule ne ſauroit etre conſideré que comme un maniaque: mais comme l'ivreſſe eſt volontaire & que la maladie ne l'eſt pas, on punit l'un plûtôt que l'autre.

PHILAL. Mais au grand et redoutable jour du jugement, où les ſecrets de tous les coeurs ſeront decouverts, on a droit de croire que perſonne n'aura à repondre pour ce qui lui eſt entièrement inconnu & que chacun recevra ce qui lui eſt dû, étant accuſé par ſa propre conſcience.

THEOPH. Je ne ſai, s'il faudra que la memoire de l'homme ſoit exaltée ou jour du jugement pour qu'il ſe ſouvienne de tout ce qu'il avoit oublié, & ſi la connoiſſance des autres & ſur tout du juſte juge, qui ne ſcauroit ſe tromper, ne ſuffira pas. On pourroit former une fiction, peu convenable à la verité, mais neanmoins conçevable, qui ſeroit qu'un homme au jour du jugement crût avoir eté mechant & que le même parût vrai à tous les autres eſprits crées, qui ſeroient à portée pour en juger, ſans que cela fut vrai: pourra t-on dire que le ſupreme & juſte juge, qui ſauroit ſeul le contraire, pourroit damner cette perſonne & juger contre ce qu'ils ſont? Cependant il ſemble que cela ſuivroit de la notion que vous donniés de la perſonalité morale. On dira peût-être, que ſi Dieu juge contre les apparences, il ne ſera pas aſſés glorifié & ſera de la peine aux autres; mais on pourra repondre, qu'il eſt lui même ſon unique & ſupreme loi & qu'en ce cas les autres doivent juger qu'ils ſe ſont trompés.

Si l'Identité perſonelle eſt determinée par l'Identité de la Subſtance ou de la conſcience?

§. 23. *PHILAL.* Si nous pouvions ſuppoſer, ou que *deux conſciences* diſtinctes & incommunicables agiſſent tour à tour dans le même corps, l'une conſtamment pendant le jour & l'autre durant la nuit, ou que la *même conſcience* agit par intervalles dans deux corps differens; je demande ſi dans le premier cas l'homme de jour & l'homme de nuit, ſi j'oſe m'exprimer de la ſorte, ne ſeroient pas deux perſonnes auſſi diſtinctes, que Socrate & Platon, & ſi dans le ſecond cas ce ne ſeroit pas une ſeule perſonne dans deux corps diſtincts? Il n'importe point, que cette même conſcience, qui affecte deux differens corps, & ces conſciences, qui affectent le même corps en différens tems, appartiennent l'une à la même Subſtance immaterielle & les deux autres à deux diſtinctes Subſtances

ſtances immaterielles, qui introduiſent ces diverſes conſciences dans ces corps là, puisque l'identité perſonnelle ſeroit également determinée par la conſcience, ſoit que cette conſcience fût attachée à quelque Subſtance individuelle immaterielle ou non. De plus, une choſe immaterielle, qui penſe, doit quelquesfois perdre de vue ſa conſcience paſſée & la rappeller de nouveau. Or ſuppoſés que ces intervalles de memoire & d'oubli reviennent par tout le jour & la nuit, dès là vous avés deux perſonnes avec le même eſprit immateriel. D'où il s'enſuit que le *ſoi* n'eſt point determiné par l'identité ou la diverſité de Subſtance, dont on ne peut être aſſuré, mais ſeulement par l'identité de la conſcience.

THEOPH. J'avoue que ſi toutes les apparences étoient changées & transferées d'un eſprit à un autre, ou ſi Dieu faiſoit un échange entre deux eſprits, donnant le corps viſible & les apparences & conſciences de l'un à l'autre, l'identité perſonnelle au lieu d'être attachée à celle de la Subſtance ſuivroit les apparences conſtantes, que la morale humaine doit avoir en vue: mais ces apparences ne conſiſteront pas dans les ſeules conſciences, & il faudra, que Dieu faſſe l'échange non ſeulement des apperceptions ou conſciences des individus en queſtion, mais auſſi des apparences qui ſe préſentent aux autres à l'égard de ces perſonnes, autrement il y auroit contradiction entre les conſciences des uns, & le temoignage des autres, ce qui troubleroit l'ordre des choſes morales. Cependant il faut qu'on m'avoue auſſi que le divorce entre le monde inſenſible & le ſenſible, c'eſt à dire entre les perceptions inſenſibles, qui demeureroient dans les mêmes Subſtances & les apperceptions, qui ſeroient échangées, ſeroit un miracle, comme lorsqu'on ſuppoſe que Dieu fait du vuide; car j'ai dit ci-deſſus pourquoi cela n'eſt point conforme à l'ordre naturel. Voici une autre ſuppoſition bien plus convenable. Il ſe peut que dans un autre lieu de l'univers ou dans un autre tems il ſe trouve un globe qui ne differe point ſenſiblement de ce globe de la terre, où nous habitons, & que chacun des hommes, qui l'habitent, ne differe point ſenſiblement de chacun de nous qui lui repond. Ainſi il y a à la fois plus de cent millions de paires de perſonnes ſemblables, c'eſt à dire des perſonnes avec les mêmes apparences & conſciences; & Dieu pourroit transferer les eſprits ſeuls ou avec leur corps d'un globe dans l'autre, ſans qu'ils s'en aperçuſſent; mais ſoit qu'on les transfére ou qu'on les laiſſe, que dira-t-on de leur perſonne ou de leur *Soi* ſuivant vos Auteurs? Sont-ce deux perſonnes ou la

CHAP. XXVII. même, puisque la conscience & les apparences internes & externes des hommes de ces globes, ne sauroient faire de distinction? Il est vrai que Dieu & les esprits capables d'envisager les intervalles & rapports externes des tems & des lieux & meme les constitutions internes, insensibles aux hommes des deux globes, pourroient les discerner; mais selon vos hypotheses la seule conscienciosité discernant les personnes, sans qu'il faille se mettre en peine de l'identité ou diversité reelle de la Substance ou même de ce qui paroitroit aux autres, comment s'empecher de dire que ces deux personnes, qui sont en même tems dans ces deux globes ressemblans, mais éloignés l'un de l'autre d'une distance inexprimable, ne sont qu'une seule & même personne; ce qui est pourtant une absurdité manifeste. Au reste parlant de ce qui se peut naturellement, les deux globes semblables & les deux ames semblables des deux globes ne le demeureroient que pour un tems. Car puisqu'il y a une diversité individuelle, il faut que cette difference consiste au moins dans les constitutions insensibles, qui se doivent developper dans la suite des tems.

§. 26. *PHILAL.* Supposons un homme puni présentement pour ce qu'il a fait dans une autre vie & dont on ne puisse lui faire avoir absolument aucune conscience; quelle difference y a-t-il entre un tel traitement, & celui qu'on lui feroit en le creant miserable?

THEOPH. Les Platoniciens, les Origenistes, quelques Hebreux & autres defenseurs de la préexistence des ames, ont crû que les ames de ce monde étoient mises dans des corps imparfaits, à fin de souffrir pour les crimes, commis dans un monde précedent. Mais il est vrai, que si on n'en fait point ni n'en apprendra j'amais la verité, ni par le rappel de sa memoire, ni par quelques traces, ni par la connoissance d'autrui, on ne pourra point l'appeller un châtiment selon les notions ordinaires. Il y a pourtant quelque lieu de douter, en parlant des châtimens en general, s'il est absolument necessaire que ceux qui souffrent en apprennent eux-mêmes un jour la raison, & s'il ne suffiroit pas bien souvent que d'autres esprits plus informés y trouvassent matière de glorifier la justice divine. Cependant il est plus vraisemblable, que les souffrans en scauront le pourquoi, au moins en general.

§. 29. *PHILAL.* Peut-être qu'au bout du compte Vous pourriés Vous accorder avec mon Auteur, qui conclût son chapitre de l'identité, en disant:

diſant: que la queſtion, ſi le même homme demeure, eſt une queſtion de nom, ſelon qu'on entend par l'homme ou le ſeul eſprit raiſonnable, ou le ſeul corps de cette forme, qui s'appelle humaine, ou enfin l'eſprit uni à un tel corps. Au premier cas, l'eſprit ſeparé (au moins du corps groſſier) ſera encore l'homme; au ſecond un Ourang-Outang, parfaitement ſemblable à nous, la raiſon exceptée, ſeroit un homme; & ſi l'homme étoit privé de ſon ame raiſonnable & recevoit une ame de bête, il demeureroit le même homme. Au troiſiéme cas il faut que l'un & l'autre demeure avec la même union; le même eſprit, & le même corps en partie, ou du moins l'équivalent, quant à la forme corporelle ſenſible. Ainſi on pourroit demeurer le même Etre phyſiquement ou moralement, c'eſt à dire la même perſonne ſans demeurer homme, en cas qu'on conſidére cette figure comme eſſentielle à l'homme ſuivant ce dernier ſens. CHAP. XXVII.

THEOPH. J'avoue qu'en cela il y a queſtion de nom & dans le troiſieme ſens c'eſt comme le même animal eſt tantôt chenille ou ver à ſoie & tantôt papillon, & comme quelques un ſe ſont imaginés que les anges de ce monde ont eté hommes dans un monde paſſé. Mais nous nous ſommes attachés dans cette conference à des diſcuſſions plus importantes que celles de la ſignification des mots. Je vous ai montré la ſource de la vraie identité phyſique; j'ai fait voir, que la morale n'y contredit pas, non plus que le ſouvenir; qu'elles ne ſauroient toujours marquer l'identité phyſique à la perſonne même, dont il s'agit, ni a celles, qui ſont en commerce avec elle: mais que cependant elles ne contrediſent jamais à l'identité phyſique & ne ſont jamais un divorce avec elle; qu'il y a toujours des eſprits crées, qui connoiſſent ou peuvent connoitre ce qui en eſt: mais qu'il y a lieu de juger que ce qu'il y a d'indifferent à l'égard des perſonnes mêmes ne peut l'étre que pour un tems.

CHAPITRE XXVIII.

De quelques autres relations & ſur tout des relations morales.

§. 1. *PHILAL.* Outre les relations, fondées ſur le tems, le lieu & la cauſalité, dont nous venons de nous entretenir, il y en a une infini- *Des relations proportionelles.*

CHAP. XXVIII. té d'autres, dont je vais propoſer quelques unes. Toute Idée ſimple, capable de parties & de degrés, fournit une occaſion de comparer les ſujets, ou elle ſe trouve, par exemple l'Idée du plus (ou moins ou également) blanc. Cette relation peut être appellée *proportionelle.*

THEOPH. Il y a pourtant un excès ſans proportion; & c'eſt à l'égard d'une *grandeur*, que j'appelle *imparfaite*, comme lorsqu'on dit que l'angle, que le rayon fait à l'arc de ſon cercle, eſt moindre que le droit, car il n'eſt point poſſible qu'il y ait une proportion entre ces deux angles, ou entre l'un d'eux & leur différence, qui eſt l'angle de contingence.

De relations d'origine.

§. 2. *PHILAL.* Une autre occaſion de comparer, eſt fournie par les circonſtances de l'origine, qui fondent des relations de pere & infant, freres, couſins, compatriotes. Chez nous on ne s'aviſe gueres de dire ce taureau eſt le grand pere d'un tel veau, ou ces deux pigeons ſont couſins germains; car les langues ſont proportionnées à l'uſage. Mais il y a des pays, où les hommes moins curieux de leur propre genealogie que de celle de leur chevaux, n'ont pas ſeulement des noms pour chaque cheval en particulier, mais auſſi pour leurs differens degrés de parentage.

Des noms de famille.

THEOPH. On peut joindre encore l'Idée & les noms de famille à ceux du parentage. Il eſt vrai, qu'on ne remarque point que ſous l'empire de Charlemagne & aſſés long-tems avant ou après il y ait eu des noms de famille en Allemagne, en France & en Lombardie. Il n'y a pas encore longtems, qu'il y a eu des familles (même nobles) dans le Septentrion, qui n'avoient point de nom & où l'on ne reconnoiſſoit un homme dans ſon lieu natal, qu'en nommant ſon nom & celui de ſon pere, & ailleurs (quand il ſe transplantoit) en joignant au ſien le nom du lieu d'où il venoit. Les Arabes & les Turcomans en uſent encore de même (je crois) n'ayant gueres de noms de famille particuliérs, & ſe contentant de nommer le pere & grandpere &c. de quelcun, & ils font le même honneur à leur chevaux de prix, qu'ils nomment par nom propre & nom de pere & même au delà. C'eſt ainſi qu'on parloit des chevaux que le grand Seigneur des Turcs avoit envoyés à l'Empereur après la paix de Carlowitz: & le feu comte d'Oldenburg, dernier de ſa branche, dont les haràs étoient fameux, & qui a vecû fort longtems, avoit des arbres genealogiques de ſes chevaux, de ſorte qu'ils pouvoient faire preuve de *no-*

bleſſe

bleſſé & alloient jusqu'à avoir des portraits de leurs ancêtres (*imagines majorum*) ce qui étoit tant recherché chez les Romains. Mais pour revenir aux hommes, il y a chez les Arabes & les Tartares des noms de *Tribus*, qui ſont comme des grandes familles, qui ſe ſont fort amplifiées par la ſucceſſion des tems. Et ces noms ſont pris ou du progeniteur comme du tems de Moiſe, ou du lieu d'habitation ou de quelque autre circonſtance. Mr. Worsley, voyageur curieux, qui s'eſt informé de l'état préſent de l'Arabie deſerte, où il à été quelque tems, aſſure que dans tout le pays entre l'Egypte & la Paleſtine & où Moiſe a paſſé, il n'y a aujourd'hui que trois Tribus, qui peuvent aller enſemble à 5000. hommes, & qu'une de ces Tribus s'appelle *Sali* du progeniteur (comme je crois) dont la poſterité honore le tombeau comme celui d'un ſaint, en y prénant de la pouſſiere, que les Arabes mettent ſur leur téte & ſur celles de leurs chameaux. Au reſte *conſanguinité* eſt, quand il y a une origine, comme de ceux dont on conſidere la relation; mais on pourroit dire qu'il y a *Alliance* ou *Affinité* entre deux perſonnes, quand ils peuvent avoir conſanguinité avec une même perſonne, ſans qu'il y en ait pour cela entr'eux, ce qui ſe fait par l'intervention des mariages. Mais comme on n'a point coûtume de dire, qu'il y a affinité entre mari & femme, quoique leur mariage ſoit cauſe de l'affinité par rapport à d'autres perſonnes, il vaudroit peut-être mieux de dire, qu'*Affinité* eſt entre ceux, qui auroient conſanguinité entr'eux ſi mari & femme étoient pris pour une même perſonne.

Des Tribus.

De la conſanguinité & affinité.

§. 3. *PHILAL.* Le fondement d'un *Rapport* eſt quelquefois un droit moral, comme le rapport d'un General d'Armée, ou d'un citoyen. Ces *relations*, dependant des accords que les hommes ont fait entr'eux, ſont *volontaires ou d'inſtitution*, que l'on peut diſtinguer des *naturelles*. Quelquefois les deux correlatifs ont chacun ſon nom, comme Patron & Client, General & Soldat. Mais on n'en a pas toujours: comme par exemple on n'en a point pour ceux, qui ont rapport au Chancelier.

Des relations morales & naturelles.

THEOPH. Il y a quelquefois des *relations naturelles*, que les hommes ont revêtu & enrichi de quelques relations *morales*, comme par exemple les enfans ont droit de prétendre la portion legitime de la ſucceſſion de leur peres, ou meres; les perſonnes jeunes ont certaines ſujettions, & les agées ont certaines immunités. Cependant il arrive auſſi qu'on prend pour des relations naturelles celles qui ne le ſont pas; comme lorsque les loix

CHAP. XXVIII. loix disent que le pere est celui, qui a fait des noces avec la mere dans le tems, qui fait que l'enfant lui peut être attribué; & cette substitution de l'*institutif* à la place du *naturel* n'est que *présomtion* quelquefois, c'est à dire jugement, qui fait passer pour vrai ce qui peut-être ne l'est pas, tant qu'on n'en prouve point la fausseté. Et c'est ainsi que la maxime: *pater est quem nuptiae demonstrant* est prise dans le droit Romain & chez la plûpart des peuples où elle est réçue. Mais on m'a dit qu'en Angleterre il ne sert rien de prouver son *alibi*, pourvû qu'on ait été dans un des trois Royaumes, de sorte que la présomtion alors se change en *fiction* ou en ce que quelques Docteurs appellent *praesumtionem juris & de jure.*

§. 4. *PHIL. AL.* *Relation Morale* est la convenance ou disconvenance, qui se trouve entre les actions volontaires des hommes & une regle, qui fait qu'on juge si elles sont *moralement bonnes* ou *mauvaises*, §. 5. et le *bien moral* ou le *mal moral* est la conformité ou l'opposition, qui se trouve entre les actions volontaires & une certaine loi, ce qui nous attire du bien ou du mal (physique) par la volonté & puissance de legislateur (ou de celui qui veut maintenir la loi) & c'est ce que nous appellons *recompense* & *punition.*

Le bien & le mal moral ne vient pas des loix humaines, mais des divines.

THEOPH. Il est permis à des auteurs aussi habiles, que celui dont Vous representés les sentimens, Monsieur, d'accommoder les termes comme ils le jugent à propos. Mais il est vrai aussi que suivant cette notion, une même action seroit moralement bonne & moralement mauvaise en même tems, sous de differens legislateurs, tout comme nôtre habile Auteur prenoit la *vertu* ci-dessus pour ce qui est loué, & par consequent une même action seroit vertueuse ou non, selon les opinions des hommes. Or cela n'étant pas le sens ordinaire, qu'on donne aux actions moralement bonnes & vertueuses, j'aimerois mieux pour moi, prendre pour la mesure du bien moral & de la vertu la regle invariable de la raison, que Dieu s'est chargé de maintenir. Aussi peut-on être assuré, que par son moyen tout bien moral devient physique, ou comme parloient les anciens, tout honnete est utile; au lieu que pour exprimer la notion de l'Auteur, il faudroit dire que le bien ou le mal moral est un *bien* ou un *mal* d'imposition ou *institutif*, que celui, qui a le pouvoir en main, tache de faire suivre ou eviter par les peines ou recompenses. Le bon est, que ce qui est de l'institution generale de Dieu, est conforme à la nature ou à la raison.

§. 7.

§. 7. *PHILAL.* Il y a trois ſortes de *loix:* la loi *divine*, la loi *civile*, & la loi *d'opinion ou de reputation.* La première eſt la regle des *pechés* ou des *devoirs*, la ſeconde des *actions criminelles* ou *innocentes*, la troiſième des *vertus* ou des *vices.* CHAP. XXVIII.

THEOPH. Selon le ſens ordinaire des termes, les *vertus* & les *vices* ne different des *devoirs & des pechés*, que comme les *habitudes* different des *actions*, & on ne prend point la vertu & le vice pour quelque choſe, qui depende de l'opinion. Un grand peché eſt appellé un *crime*, & on n'oppoſe point l'*innocent* au *criminel*, mais au *coupable*. *La loi divine* eſt de deux ſortes, naturelle & poſitive. *La loi civile* eſt poſitive. La loi de reputation ne merite le nom de loi qu'improprement, ou eſt compriſe ſous la loi naturelle, comme ſi je diſois, la loi de la ſanté, la loi du menage, lorſque les actions attirent naturellement quelque bien ou quelque mal, comme l'approbation d'autrui, la ſanté, le gain. *Des vertus & des vices.* *De la loi de reputation.*

§. 10. *PHILAL.* On prétend en effèt par tout le monde, que les mots de *vertu* & de *vice* ſignifient des actions bonnes & mauvaiſes de leur nature, & tant qu'ils ſont réellement appliqués en ce ſens, la vertu convient parfaitement avec le loi divine (naturelle). Mais quelles que ſoient les prétenſions des hommes, il eſt viſible que ces noms, conſiderés dans les applications particuliéres, ſont conſtamment & uniquement attribués à telles ou telles actions, qui dans chaque pais, ou dans chaque ſocieté ſont reputées honorables ou honteuſes: autrement les hommes ſe *condamneroient eux-mêmes.* Ainſi la meſure de ce qu'on appelle vertu & vice eſt cette approbation ou ce mepris, cette eſtime ou ce blâme, qui ſe forme par un ſecret ou tacite conſentiment. Car quoique les hommes réunis en ſocietés politiques ayent reſigné entre les mains du public la diſpoſition de toutes les forces, en ſorte qu'ils ne peuvent point les employer contre leur concitoyens au delà de ce qui eſt permis par la loi, ils retiennent pourtant toujours la puiſſance de penſer bien ou mal, d'approuver ou de desapprouver.

THEOPH. Si l'habile Aûteur, qui s'explique ainſi avec Vous Monſieur declaroit, qu'il lui a plû d'aſſigner cette préſente definition arbitraire nominale aux noms de vertu & de vice, on pourroit dire ſeulement qu'il lui eſt permis en theorie pour la commodité de s'exprimer

CHAP. XXVIII. faute peut-être d'autres termes; mais on ſera obligé d'ajouter que cette ſignification n'eſt point conforme à l'uſage, ni même utile à l'édification, & qu'elle ſonneroit mal dans les oreilles de bien des gens, ſi quelcun la vouloit introduire dans la prâtique de la vie & de la converſation, comme cet Auteur ſemble reconnoitre lui même dans la préface. Mais c'eſt aller plus avant ici, & quoique vous avouiés que les hommes prétendent parler de ce qui eſt naturellement vertueux ou vicieux ſelon des loix immuables, vous prétendés qu'en effét ils n'entendent parler que de ce qui depend de l'opinion. Mais il me ſemble que par la même raiſon on pourroit encore ſoutenir que la verité & la raiſon & tout ce qu'on pourra nommer de plus réel, depend de l'opinion, parceque les hommes ſe trompent, lorsqu'ils en jugent. Ne vaut il donc pas mieux à tous égards de dire, que les hommes entendent par la vertu comme par la verité, ce qui eſt conforme à la nature, mais qu'ils ſe trompent ſouvent dans l'application; outre *quils ſe trompent moins qu'on ne penſe*, car ce qu'ils louent le merite ordinairement à certains égards. La vertu de boire, c'eſt à dire de bien porter le vin, eſt un avantage, qui ſervoit à Bonoſus à ſe concilier les Barbares & à tirer d'eux leur ſecrets. Les forces nocturnes d'Hercule, en quoi le même Bonoſus prétendoit lui reſſembler, n'étoient pas moins une perfection. La ſubtilité des larrons étoit louée chez les Lacedemoniens, & ce n'eſt pas l'addreſſe, mais l'uſage qu'on en fait mal à propos, qui eſt blamable, & ceux qu'on roue en pleine paix pourroient ſervir quelquesfois d'excellens partiſans en tems de guerre. Ainſi tout cela depend de l'application & du bon ou mauvais uſage des avantages qu'on poſſede. Il eſt vrai auſſi très ſouvent & ne doit pas étre pris pour une choſe fort étrange, que les hommes ſe *condamnent eux mêmes*, comme lors qu'ils font ce qu'ils blament dans les autres, & il y a ſouvent une contradiction entre les actions & les paroles, qui ſcandaliſe le public, lorsque ce que fait & que defend un Magiſtrat ou prédicateur, ſaute aux yeux de tout le monde.

La vertu eſt ce qui eſt conforme à la nature

§. 12. *PHILAL.* En tout lieu ce qui paſſe pour vertu eſt cela même qu'on juge digne de louange. La vertu & la louange ſont ſouvent deſignés par le même nom. *Sunt hic etiam ſua praemia laudi*, dit Virgile (lib. 1. Aeneid. verſ. 491.) & Ciceron: *nihil habet natura praeſtantius quam honeſtatem, quam laudem, quam dignitatem, quam decus.* Quaeſt. Tuſcul. lib. 2. c. 20. & il ajoute un peu après: *Hiſce ego pluribus nominibus unam rem declarari volo.*

THE-

THEOPH. Il eſt vrai que les anciens ont deſigné la *vertu* par le nom de l'*honnête*, comme lorsqu'ils ont loué *incoctum generoſo pectus honeſto*. Et il eſt vrai auſſi que l'honnête a ſon nom de l'honneur ou de la louange. Mais cela veut dire non pas que la vertu eſt ce qu'on loue, mais qu'elle eſt ce qui eſt digne de louange & c'eſt ce qui depend de la verité & non pas de l'opinion. CHAP. XXVIII.

PHILAL. Pluſieurs ne penſent point ſerieuſement à la *loi de Dieu* ou eſperent, qu'ils ſe reconcilieront un jour avec celui, qui en eſt l'auteur, & à l'égard de *la loi de l'état* ils ſe flattent de l'impunité. Mais on ne penſe point, que celui qui fait quelque choſe de contraire aux opinions de ceux qu'il frequente, & à qui il veut ſe rendre recommendable, puiſſe éviter la peine de leur cenſure & de leur dédain. Perſonne à qui il peut reſter quelque ſentiment de ſa propre nature, ne peut vivre en ſocieté conſtamment mepriſé; & c'eſt la force *de la loi de la reputation.*

THEOPH. J'ai deja dit, que ce n'eſt pas tant la peine d'une loi qu'une peine naturelle, que l'action s'attire d'elle même. Il eſt vrai cependant que bien des gens ne s'en ſoucient gueres, parce qu'ordinairement s'ils ſont mepriſés des uns à cauſe de quelque action blamée, ils trouvent des complices, ou au moins des partiſans, qui ne les mepriſent point, s'ils ſont tant ſoit peu recommendables par quelque autre coté. On oublie même les actions les plus infames, & ſouvent il ſuffit d'étre hardi & effronté comme ce Phormion de Terence pour que tout paſſe. Si l'*excommunication* faiſoit naitre un veritable mepris conſtant & general, elle auroit la force de cette loi, dont parle nôtre Auteur: & elle avoit en effet cette force chez les premiers Chrêtiens & leur tenoit lieu de jurisdiction, dont ils manquoient, pour punir les coupables; à peu près comme les artiſans maintiennent certaines coûtumes entr'eux malgré les loix par le mepris qu'ils temoignent pour ceux, qui ne les obſervent point. Et c'eſt ce qui a maintenu auſſi les duels contre les ordonnances. Il ſeroit à ſouhaiter, que le public s'accordât avec ſoi même & avec la raiſon dans les louanges & dans les blames; & que les grands ſur tout ne protegeaſſent point les mechans en riant des mauvaiſes actions, où il ſemble le plus ſouvent que ce n'eſt pas celui, qui les a faites, mais celui qui en a ſouffert, qui eſt puni par le mepris & tourné en ridicule. On verra auſſi generalement que les hommes mepriſent non pas tant le vice que la foibleſſe & le mal-

Le mepris n'eſt pas la peine d'une loi, mais une peine naturelle.

L'excommunication ſervoit aux premiers Chrêtiens de Jurisdiction;

comme aux artiſans les coutumes.

CHAP. XXVIII. malheur. Ainſi la loi de la reputation auroit beſoin d'être bien reformée, & auſſi d'être mieux obſervée.

Les relations ſont ordinairement plus claires que leur fondemens.

§. 19. *PHILAL.* Avant que de quitter la conſideration des rapports, je remarquerai que nous avons ordinairement une notion auſſi claire ou plus claire de la *relation* que de ſon *fondement*. Si je croyois que Sempronia a pris Titus de deſſous un chou, comme on a accoûtumé de dire aux petits enfans, & qu'enſuite elle a eu Cajus de la même maniére, j'aurois une notion auſſi claire de la relation de *frere* entre Titus & Cajus, que ſi j'avois tout le ſavoir des ſages femmes.

THEOPH. Cependant comme on diſoit un jour à un enfant, que ſon petit frere, qui venoit de naitre, avoit été tiré d'un puits (reponſe dont on ſe ſert en Allemagne pour ſatisfaire la curioſité des enfans ſur cet article) l'enfant repliqua qu'il s'etonnoit qu'on ne le rejettoit pas dans le même puits quand il crioit tant & incommodoit la mere. C'eſt que cette explication ne lui faiſoit point connoitre aucune raiſon de l'amour que la mere temoignoit pour l'enfant. On peut donc dire que ceux qui ne ſavent point le fondement des relations, n'en ont que ce que j'appelle des penſées ſourdes en partie & inſuffiſantes, quoique ces penſées puiſſent ſuffire à certains égards & en certaines occaſions.

CHAPITRE XXIX.

Des idées claires & obſcures, diſtinctes & confuſes.

§. 2. *PHILAL.* Venons maintenant à quelques differences des Idées. *Nos Idées ſimples* ſont *claires*, lorsqu'elles ſont telles que les objets mêmes, d'où on les reçoit, les repreſentent ou peuvent les repreſenter avec toutes les circonſtances requiſes à une ſenſation ou perception bien ordonnée. Lorsque la memoire les conſerve de cette maniére ce ſont en ce cas là des Idées claires, & autant qu'il leur manque de cette exactitude originale ou qu'elles ont perdu pour ainſi dire de leur premiere fraicheur, & qu'elles ſont comme ternies & flétries par le tems, autant ſont elles obſcures. Les *Idées complexes* ſont *claires* quand les ſimples, qui les compoſent,

poſent, ſont claires & que le nombre & l'ordre de ces Idées ſimples eſt fixé. CHAP. XXIX.

THEOPH. Dans un petit diſcours ſur les Idées, vrayes ou fauſſes, claires ou obſcures, diſtinctes ou confuſes, inſeré dans les actes de Leipſic l'an 1684. j'ai donné une definition des *Idées claires*, commune aux ſimples & aux compoſées & qui rend raiſon de ce qu'on en dit ici. Je dis donc qu'une *Idée eſt claire* lorsqu'elle ſuffit pour reconnoitre la choſe & pour la diſtinguer: comme lorsque j'ai une Idée bien claire d'une couleur, je ne prendrai pas une autre pour celle que je demande, & ſi j'ai une Idée claire d'une plante, je la diſcernerai parmi d'autres voiſines; ſans cela l'*Idée* eſt *obſcure*. Je crois que nous n'en avons gueres de parfaitement claires ſur les choſes ſenſibles. Il y a des couleurs, qui s'approchent de telle ſorte, qu'on ne ſauroit les diſcerner par memoire, & cependant on les diſcernera quelquesfois l'une etant miſe près de l'autre. Et lorsque nous croyons d'avoir bien décrit une plante, on en pourra apporter une des Indes, qui aura tout ce que nous aurons mis dans nôtre deſcription, & qui ne laiſſera pas de ſe faire connoitre d'eſpece differente: ainſi nous ne pourrons jamais determiner parfaitement *ſpecies infimas* ou les dernieres eſpéces. *De l'Idée claire.*

§. 4. *PHILAL.* Comme une *Idée claire* eſt celle, dont l'eſprit a une pleine & evidente perception telle qu'elle eſt, quand il la reçoit d'un objet exterieur, qui opere dûment ſur un organe bien diſpoſé; de même une Idée *diſtincte* eſt celle où l'eſprit apperçoit une difference, qui la diſtingue de toute autre Idée; & une *Idée confuſe* eſt celle, quon ne peut pas ſuffiſamment diſtinguer d'avec une autre, de qui elle doit étre differente.

THEOPH. Suivant cette notion, que Vous donnés de l'idée *diſtincte*, je ne vois point le moyen de la diſtinguer de l'Idée *claire*. C'eſt pourquoi j'ai coûtume de ſuivre ici le langage de M. Descartes, chez qui une Idée pourra étre claire & confuſe en même tems; & telles ſont les Idées des qualités ſenſibles, affectées aux organes, comme celle de la couleur ou de la chaleur. Elles ſont claires, car on les reconnoit & on les diſcerne aiſement les unes des autres, mais elles ne ſont point diſtinctes, parce-qu'on ne diſtingue pas ce qu'elles renferment. Ainſi on n'en ſauroit donner la definition. On ne les fait connoitre que par des exem- *De l'Idée diſtincte.*

CHAP. XXIX. ples, & au reſte il faut dire que c'eſt *un je ne ſai quoi*, jusqu'à ce qu'on en dechifre la contexture. Ainſi quoique ſelon nous les Idées diſtinctes diſtinguent l'objêt d'un autre; neanmoins, comme les claires, mais confuſes en elles-mêmes, le font auſſi, nous nommons diſtinctes non pas toutes celles, qui ſont bien diſtinguantes ou qui diſtinguent les objets, mais celles qui ſont bien diſtinguées, c'eſt à dire qui ſont diſtinctes en elles-mêmes & diſtinguent dans l'objet les marques, qui le font connoitre, ce qui en donne l'analyſe ou definition: autrement nous les apellons *confuſes*. Et dans ce ſens la confuſion, qui regne dans les Idées, pourra être exempte de blâme, êtant une imperfection de notre nature; car nous ne ſaurions diſcerner les cauſes par exemple des odeurs & des ſaveurs, ni ce que renferment ces qualités. Cette confuſion pourtant pourra être blamable, lors'qu'il eſt important & en mon pouvoir d'avoir des Idées diſtinctes, comme par exemple ſi je prenois de l'or ſophiſtique pour du veritable, faute de faire les eſſais neceſſaires, qui contiennent les marques du bon or.

De l'Idée confuſe.

§. 5. *PHILAL.* Mais l'on dira qu'il n'y a point d'Idée confuſe (ou plûtot obſcure) ſuivant votre ſens, car elle ne peut être que telle quelle eſt apperçue par l'eſprit, & cela la diſtingue ſuffiſamment de toutes les autres. §. 6. Et pour lever cette difficulté il faut ſavoir que le defaut des Idées ſe rapporte aux noms, & ce qui la rend fautive c'eſt lorsqu'elle peut auſſi bien être deſignée par un autre nom, que par celui dont on s'eſt ſervi pour l'exprimer.

THEOPH. Il me ſemble qu'on ne doit point faire dependre cela des noms. Alexandre le grand avoit vû (dit-on) une plante en ſonge comme bonne pour guerir Lyſimachus, qui fut depuis appellée *Lyſimachia*, parce-qu'elle guerit effectivement cet ami du Roi. Lorsqu'Alexandre ſe fit apporter quantité de plantes, parmi lesquelles il reconnût celle qu'il avoit vue en ſonge, ſi par malheur il n'avoit point eu d'Idée ſuffiſante pour la reconnitre & qu'il eut eu beſoin d'un Daniel comme Nabuchodonoſor pour ſe faire retracer ſon ſonge même, il eſt manifeſte que celle, qu'il en auroit eue, auroit été *obſcure* & imparfaite (car c'eſt ainſi que j'aimerois mieux l'appeller que *confuſe*) non pas faute d'application juſte à quelque nom, car il n'y en avoit point, mais faute d'application à la choſe, c'eſt à dire à la plante, qui devoit guerir. En ce cas Alexandre

dre ſe ſeroit ſouvenû de certaines circonſtances, mais il auroit été en doute ſur d'autres; & le nom nous ſervant pour deſigner quelque choſe, cela fait que lorsqu'on manque dans l'application aux noms, on manque ordinairement à l'égard de la choſe, qu'on ſe promet de ce nom. CHAP. XXIX.

§. 7. *PHILAL.* Comme les Idées compoſées ſont les plus ſujettes à cette imperfection, elle peut venir de ce que l'Idée eſt compoſée d'un trop petit nombre d'Idées ſimples, comme eſt par exemple l'Idée d'une bête, qui a la peau tachetée, qui eſt trop generale, & qui ne ſuffit poit à diſtinguer le Lynx, le Léopard, ou la Panthère, qu'on diſtingue pourtant par des noms particuliers.

THEOPH. Quand nous ſerions dans l'état, où étoit Adam avant que d'avoir donné des noms aux animaux, ce defaut ne laiſſeroit pas d'avoir lieu. Car ſuppoſé qu'on ſût que parmi les bêtes tachetées, il y en a une, qui a la vue extraordinairement penetrante, mais qu'on ne ſût point ſi c'eſt un Tigre ou un Lynx, ou une autre eſpéce; c'eſt une imperfection de ne pouvoir point la diſtinguer. Ainſi il ne s'agit pas tant du nom que de ce qui y peut donner ſujèt, & qui rend l'animal digne d'une denomination particuliere. Il paroit auſſi par là, que l'Idée d'une bête tachetée eſt bonne en elle même, & ſans confuſion & obſcurité, lorsqu'elle ne doit ſervir que de genre; mais lorsque jointe à quelque autre Idée, dont on ne ſe ſouvient pas aſſés, elle doit deſigner l'eſpece, l'Idée, qui en eſt compoſée, eſt obſcure & imparfaite.

§. 8. *PHILAL.* Il y a un defaut oppoſé lorsque les Idées ſimples, qui forment l'Idée compoſée, ſont en nombre ſuffiſant, mais trop confondues & embrouillées, comme il y a des tableaux, qui paroiſſent auſſi confus, que s'ils ne devoient étre que la repréſentation du ciel couvert de nuages, auquel cas auſſi on ne diroit point, qu'il y a de la confuſion, non plus què ſi c'étoit un autre tableau, fait pour imiter celui-là; mais lorsqu'on dit que ce tableau doit faire voir un portrait, on aura raiſon de dire, qu'il eſt confus parce-qu'on ne ſauroit dire, ſi c'eſt celui d'un homme, ou d'un ſinge, ou d'un poiſſon, cependant il ſe peut que lorsqu'on le regarde dans un miroir cylindrique, la confuſion diſparoiſſe, & que l'on voye que c'eſt un Jules Céſar. Ainſi aucune des *peintures mentales* ſi j'oſe m'exprimer ainſi) ne peut étre appellée confuſe de quelque maniéer

CHAP. XXIX. niére que ſes parties ſoyent jointes enſemble; car quelles que ſoyent ces peintures, elles peuvent étre diſtinguées evidemment de toute autre, juſqu'à ce quelles ſoyent rangées ſous quelque *nom* ordinaire, auquel on ne ſauroit voir qu'elles appartiennent plutôt qu'à quelque autre *nom* d'une ſignification differente.

THEOPH. Ce tableau, dont on voit diſtinctement les parties, ſans en remarquer le reſultat, qu'en les regardant d'une certaine maniere, reſſemble à l'Idée d'un tas de pierres, qui eſt veritablement confuſe, non ſeulement dans Vôtre ſens mais auſſi dans le mien, juſqu'à ce qu'on en ait *diſtinctement* conçû le nombre & d'autres proprietés. S'il y en avoit trente ſix (par exemple) on ne connoitra pas, à les voir entaſſées enſemble ſans étre arrangées, qu'elles peuvent donner un triangle ou bien un quarré, comme elles le peuvent en effèt parceque trente ſix eſt un nombre quarré, & auſſi un nombre triangulaire. C'eſt ainſi qu'en regardant une figure de mille cotés, on n'en aura qu'une Idée confuſe, juſqu'à ce qu'on ſache le nombre des côtés, qui eſt le cube de dix. Il ne s'agit donc point des noms, mais des *proprietés diſtinctes*, qui ſe doivent trouver dans l'Idée lorsqu'on en aura demelé la confuſion. Et il eſt difficile quelquesfois d'en trouver la clef, ou la maniére de regarder d'un certain point ou par l'entremiſe d'un certain miroir ou verre pour voir le but de celui, qui a fait la choſe.

La confuſion des Idées ne vient pas des noms mais des proprietés.

§. 9. *PHILAL.* On ne ſauroit pourtant nier, qu'il n'y ait encore un troiſieme defaut dans les Idées, qui depend veritablement du mauvais uſage des noms, c'eſt quand nos Idées ſont incertaines ou indeterminées. Ainſi l'on peut voir tous les jours des gens, qui, ne faiſant pas difficulté de ſe ſervir des mots uſités dans leur langue maternelle avant que d'en avoir appris la ſignification préciſe, changent l'Idée qu'ils y attachent presqu'auſſi ſouvent, qu'ils les font entrer dans leur diſcours. §. 10. Ainſi l'on voit combien les noms contribuent à cette denomination d'Idées diſtinctes & confuſes & ſans la conſideration des noms diſtincts, pris pour des ſignes des choſes diſtinctes, il ſera bien mal aiſe de dire ce que c'eſt qu'une Idée *confuſe*.

THEOPH. Je viens pourtant de l'expliquer ſans conſiderer les noms, ſoit dans le cas, où la *confuſion* eſt priſe avec Vous pour ce que j'appelle

pelle *obſcurité*, ſoit dans celui où elle eſt priſe dans mon ſens pour le de- CHAP. XXIX.
faut de l'analyſe de la notion qu'on a. Et j'ai montré auſſi, que toute
Idée obſcure eſt en effet indeterminée ou incertaine, comme dans l'exem- *Toutes les Idées obſcures ſont indeterminées.*
ple de la bête tacherée, qu'on a vû, où l'on ſait qu'il faut joindre encore
quelque choſe à cette notion generale, ſans s'en ſouvenir clairement; de
ſorte que le premier & le troiſieme defaut, que vous avés ſpecifiés, revien-
nent à la même choſe. Il eſt cependant très vrai que l'abus des mots eſt
une grande ſource d'erreurs, car il en arrive une maniere d'erreur de *De l'abus des mots.*
calcul, comme ſi en calculant on ne marquoit pas bien la place du jetton,
ou ſi l'on écrivoit ſi mal les notes numerales, qu'on ne pût point diſcerner
un 2. d'un 7. ou ſi on les omettoit ou échangeoit par mégarde. Cet
abus des mots conſiſte, ou à n'y point attacher des Idées du tout,
ou à en attacher une imparfaite, dont une partie eſt vuide & demeure
pour ainſi dire en blanc; & en ces deux cas il y a quelque choſe
de vuide & de *ſourd* dans la penſée, qui n'eſt rempli que par le
nom. Ou enfin le defaut eſt d'attacher au mot des Idées differentes, ſoit
qu'on ſoit incertain lequel doit être choiſi, ce qui fait l'Idée obſcure auſſi
bien que lorsqu'une partie en eſt ſourde; ſoit qu'on les choiſiſſe tour à tour
& qu'on ſe ſerve tantôt de l'une tantôt de l'autre pour le ſens du même
mot dans un même raiſonnement d'une maniére capable de cauſer de l'er-
reur, ſans conſiderer que ces Idées ne s'accordent point. Ainſi la penſée
incertaine eſt ou vuide & ſans Idée, ou flottante entre plus d'une Idée.
Ce qui nuit, ſoit qu'on veuille donner au mot un certain ſens, repondant
ou à celui, dont nous nous ſommes déja ſervi, ou à celui, dont ſe ſer-
vent les autres, ſur tout dans le langage ordinaire, commun à tous, ou com-
mun aux gens du mêtier. Et de là naiſſent une infinité de diſputes vagues
& vaines dans la converſation, dans les auditoires, & dans les livres, qu'-
on veut vuider quelquefois par les *diſtinctions*, mais qui le plus ſouvent
ne ſervent qu'à embrouiller d'avantage, en mettant à la place d'un terme
vague & obſcur d'autres termes encore plus vagues & plus obſcurs, com-
me font ſouvent ceux, que les Philoſophes employent dans leur diſtinc-
tions, ſans en avoir des bonnes definitions.

§. 12. *PHILAL.* S'il y a quelque autre confuſion dans les Idées,
que celle qui a un ſecret rapport aux noms, celle-là du moins jette le
deſordre plus qu'aucune autre dans les penſées & dans les diſcours des
hommes.

CHAP. XXIX. *THEOPH.* J'en demeure d'accord, mais il ſe mêle le plus ſouvent quelque notion de la choſe & du but, qu'on a en ſe ſervant du nom; comme par exemple lorsqu'on parle de l'*egliſe* pluſieurs ont en vue un gouvernement, pendant que d'autres penſent à la verité de la doctrine.

PHILAL. Le moyen de prévenir cette confuſion, c'eſt d'appliquer conſtamment le même nom à un certain amas d'Idées ſimples, unies en nombre fixe & dans un ordre determiné. Mais comme cela n'accommode ni la pareſſe ni la vanité des hommes, & qu'il ne peut ſervir qu'à la decouverte & à la defenſe de la verité, qui n'eſt pas toujours le but qu'ils ſe propoſent, une telle exactitude eſt une de ces choſes, qu'on doit plutôt ſouhaiter qu'eſperer. L'application vague des noms à des Idées indeterminées variables & qui ſont prèsque des purs neants (dans les penſées ſourdes) eſt d'un côté à couvrir nôtre ignorance & de l'autre à confondre & embaraſſer les autres, ce qui paſſe pour veritable ſavoir & pour marque de ſuperiorité en fait de connoiſſance.

Du ſens figuré des mots.

THEOPH. L'affectation de l'elegance & des bons mots a encore contribué beaucoup à cet embarras du langage: car pour exprimer les penſées d'une maniere belle & agreable on ne fait point difficulté de donner aux mots par une maniere de *Trope* quelque ſens un peu different de l'ordinaire, qui ſoit tantôt plus general ou plus borné, ce qui s'appelle *Synecdoque*, tantôt transféré ſuivant la relation des choſes, dont on change les noms, qui eſt ou de concours dans les *Metonymies*, ou de comparaiſon dans les *Metaphores*, ſans parler de l'*Ironie*, qui ſe ſert d'un oppoſé à la place de l'autre C'eſt ainſi qu'on appelle ces changemens, lorsqu'on les reconnoit; mais on ne les reconnoit que rarement. Et dans cette indetermination du langage, où l'on manque d'une eſpéce de loix, qui reglent la ſignification des mots, comme il y en a quelque choſe dans le titre des Digeſtes du droit Romain *de verborum ſignificationibus*, les perſonnes les plus judicieuſes, lorsqu'elles ecrivent pour des lecteurs ordinaires, ſe priveroient de ce qui donne de l'agrément & de la force à leur expreſſions, ſi elles vouloient s'attacher rigoureuſement à des ſignifications fixes des termes. Il faut ſeulement qu'elles prennent garde que leur variation ne faſſe naitre aucune erreur ni raiſonnement fautif. La diſtinction des anciens entre la maniere d'ecrire *exoterique*, c'eſt à dire populaire & l'*acroamatique*, qui eſt pour ceux qui s'occupent à decouvrir la verité, a lieu ici. Et ſi quelcun

De la maniére d'ecrire exoterique & acroamatique.

quelcun vouloit ecrire en Mathematicien dans la metaphyſique ou dans la Morale rien ne l'empecheroit de le faire avec rigueur. Quelquesuns en ont fait profeſſion, & nous ont promis des demonſtrations mathematiques hors des Mathematiques; mais il eſt fort rare qu'on y ait reuſſi. C'eſt je crois, qu'on s'eſt degoûté de la peine, qu'il falloit prendre pour un petit nombre de Lecteurs, où l'on pouvoit demander comme chez Perſe, *quis leget haec*, & repondre: *vel duo vel nemo.* Je crois pourtant que ſi on l'entreprenoit comme il faut, on n'auroit point ſujet de s'en repentir. Et j'ai eté tenté de l'eſſayer. CHAP. XXIX. *De la methode mathematique.*

§. 13. *PHILAL.* Vous m'accorderés cependant que les Idées compoſées peuvent étre fort claires & fort diſtinctes d'un coté, & fort obſcures & fort confuſes de l'autre.

THEOPH. Il n'y a pas lieu d'en douter, par exemple nous avons des Idées fort diſtinctes d'une bonne partie des parties ſolides viſibles du corps humain, mais nous n'en avons gueres des liqueurs, qui y entrent.

PHILAL. Si un homme parle d'une figure de mille cotés, l'Idée de cette figure peut étre fort obſcure dans ſon eſprit, quoique celle du nombre y ſoit fort diſtincte.

THEOPH. Cet exemple ne convient point ici; un Polygone regulier de mille cotés eſt connu auſſi diſtinctement, que le nombre millenaire parce qu'on peut y decouvrir & demontrer toute ſorte de verités.

PHILAL. Mais on n'a point d'Idée preciſe d'une figure de mille cotés, deſorte qu'on la puiſſe diſtinguer d'avec une autre, qui n'à que neuf cent nonante neuf.

THEOPH. Cet exemple fait voir qu'on confond ici l'Idée avec l'image. Si quelcun me propoſe un polygone regulier, la vue & l'imagination ne me ſauroient point faire comprendre le millenaire qui y eſt; je n'ai qu'une Idée *confuſe* & de la figure & de ſon nombre jusqu'à ce que je *diſtingue* le nombre en comptant. Mais l'ayant trouvé, je connois très bien la nature & les proprietés du polygone propoſé, entant qu'el-

CHAP. XXIX. les ſont celles du chiliogone, & par conſequent j'en ai cette Idée; mais je ne ſaurois avoir l'image d'un chiliogone, & il faudroit qu'on eut les ſens & l'imagination plus exquis & plus exercés pour le diſtinguer par là d'un polygone, qui eut un coté de moins. Mais les connoiſſances des figures non plus que celles des nombres ne dependent pas de l'imagination, quoiqu'elle y ſerve; & un Mathematicien peut connoitre exactement la nature d'un enneagone & d'un decagone parcequ'il a le moyen de les fabriquer & de les examiner, quoiqu'il ne puiſſe point les diſcerner à la vue. Il eſt vrai qu'un ouvrier & un ingenieur, qui n'en connoitra peut-être point aſſés la nature, pourra avoir cet avantage au deſſus d'un grand Geométre qu'il les pourra diſcerner en les voyant ſeulement ſans les meſurer, comme il y a des colporteurs, qui diront le poids de ce qu'ils doivent porter ſans ſe tromper d'une livre, en quoi ils ſurpaſſeront le plus habile ſtaticien du monde. Cette connoiſſance empirique, acquiſe par un long exercice, peut avoir de grands uſages pour agir promtement, comme un ingenieur a beſoin de faire bien ſouvent à cauſe du danger où ils s'expoſe en s'arrêtant. Cependant cette *image claire*, ou ce ſentiment, qu'on peut avoir d'un decagone regulier ou d'un poids de 99. livres, ne conſiſte que dans une *Idée confuſe*, puisqu'elle ne ſert point à decouvrir la nature & les proprietés de ce poids ou du decagone regulier, ce qui demande une *Idée diſtincte*. Et cet exemple ſert à mieux entendre la difference des Idées ou plutôt celle de l'idée & de l'image.

§. 25. *PHILAL.* Autre exemple: nous ſommes portés à croire que nous avons une Idée poſitive & complette de l'eternité, ce qui eſt autant que ſi nous diſions qu'il n'y a aucune partie de cette durée, qui ne ſoit clairement connue dans nôtre Idée: mais quelque grande que ſoit la durée qu'on ſe repreſente, comme il s'agit d'une étendue ſans bornes, il reſte toujours une partie de l'Idée au delà de ce qu'on ſe repreſente, qui demeure obſcure & indeterminée; & de là vient que dans les diſputes & raiſonnemens, qui regardent l'eternité ou quelque autre infini, nous ſommes ſujets à nous embrouiller dans des manifeſtes abſurdités.

THEOPH. Cet exemple ne me paroit point quadrer non plus à Vôtre deſſein, mais il eſt fort propre au mien, qui eſt de Vous desabuſer de Vos notions ſur ce point. Car il y regne la même confuſion de l'image avec l'Idée. Nous avons une Idée complette ou juſte de l'éternité

nité, puisque nous en avons la definition, quoique nous n'en ayons aucune image; mais on ne forme point l'Idée des infinis par la composition des parties, & les erreurs qu'on commet en raisonnant sur l'infini ne viennent point du defaut de l'image. CHAP. XXX. *Nous avons une Idée mais non pas une image de l'éternité.*

§. 18. *PHILAL.* Mais n'est-il pas vrai, que lorsque nous parlons de la divisibilité de la matiére à l'infini, quoique nous ayons des Idées claires de la division, nous n'en avons que de fort obscures & fort confuses des particules? Car je demande, si un homme prend le plus petit atome de poussiére qu'il ait jamais vû, aura-t-il quelque Idée distincte entre le 10,000me & la 1000, 1000me particule de cet atome?

THEOPH. C'est le même *qui pro quo* de l'*image* pour l'*Idée*, que je m'étonne de voir si confondues: il ne s'agit nullement d'avoir une image d'une si grande petitesse. Elle est impossibile suivant la presente constitution de nôtre corps, & si nous la pouvions avoir, elle seroit à peu près comme celle des choses, qui nous paroissent maintenant *appercevtibles;* mais en recompense ce qui est maintenant l'objet de nôtre imagination nous echapperoit & deviendroit trop grand pour être imaginé. La grandeur n'a point d'images en elle même & celles qu'on en a ne dependent que de la comparaison aux organes & aux autres objets, & il est inutile ici d'employer l'imagination. Ainsi il paroit par tout ce que vous m'avés dit encore ici, Monsieur, qu'on est ingenieux à se faire des difficultés sans sujet, en demandant plus qu'il ne faut.

CHAPITRE XXX.

Des Idées réelles & chimeriques,

§. 1. *PHILAL.* Les Idées par rapport aux choses sont réelles ou chimeriques, complettes ou incomplettes, vraies ou fausses. Par *Idées réelles* j'entens celles, qui ont de fondement dans la nature, & qui sont conformes à un Etre réel, à l'existence des choses ou aux Archetypes; autrement elles sont *phantastiques* ou *chimeriques.*

CHAP. XXX. *Des Idées réelles.*

THEOPH. Il y a peu d'obscurité dans cette explication. L'Idée peut avoir un fondement dans la nature, sans être conforme à ce fondement, comme lorsqu'on prétend que les sentimens, que nous avons de la couleur ou de la chaleur, ne ressemblent à aucun original ou archetype. Une Idée aussi sera réelle, quand elle est possible, quoiqu'aucun Etre existant n'y reponde; autrement si tous les individus d'une espece se perdoient, l'Idée de l'espece deviendroit chimerique.

§. 2. *PHILAL.* Les Idées simples sont toutes réelles, car quoique selon plusieurs la blancheur & la froideur ne soyent non plus dans la neige que la douleur, cependant leurs Idées sont en nous des effets des puissances, attachées aux choses exterieures, & ces effets constans nous servent autant à distinguer les choses que si c'étoient des images exactes de ce qui existe dans les choses mêmes.

THEOPH. J'ai examiné ce point ci-dessus: mais il paroit par là qu'on ne demande point toujours une conformité avec un Archetype & suivant l'opinion (que je n'approuve pourtant pas) de ceux, qui conçoivent que Dieu nous a assigné arbitrairement des Idées, destinées à marquer les qualités des objets, sans qu'il y ait de la ressemblance ni même de rapport naturel, il y auroit aussi peu de conformité en cela entre nos Idées & les archetypes, qu'il y en a entre des mots, dont on se sert par institution dans les langues & les Idées ou avec les choses mêmes.

§. 3. *PHILAL.* L'esprit est *passif*, à l'égard de ses Idées simples; mais la combinaison, qu'il en fait pour former des Idées composées, où plusieurs simples sont comprises sous un même nom, ont quelque chose de *volontaire;* car l'un admet dans l'Idée complexe, qu'il a de l'or ou de la justice, des Idées simples, que l'autre n'y admet point.

THEOPH. L'esprit est encore *actif* à l'égard des Idées simples, quand il les detache les unes des autres pour les considerer séparément, ce qui est volontaire aussi bien que la combinaison de plusieurs Idées; soit qu'il le fasse pour donner attention à une Idée composée, qui en resulte, soit qu'il ait dessein de les comprendre sous le nom donné à la combinaison. Et l'esprit ne sauroit s'y tromper, pourvu qu'il ne joigne point des Idées incompatibles, & pourvu que ce nom soit encore vierge pour ainsi dire

dire, c'eſt à dire, que deja on n'y ait point attaché quelque notion, qui pourroit cauſer un melange avec celle, qu'on y attache de nouveau, & faire naitre ou des notions impoſſibles, en joignant ce qui ne peut avoir lieu enſemble, ou des notions ſuperflues & qui contiennent quelque *obreption*, en joignant des Idées, dont l'une peut & doit être derivée de l'autre par demonſtration.

§. 4. *PHILAL.* Les *modes mixtes* & *les relations* n'ayant point d'autre realité que celle, qu'ils ont dans l'*eſprit des hommes*, tout ce qui eſt requis pour faire que ces ſortes d'Idées ſoyent réelles eſt la poſſibilité d'exiſter ou de compatir enſemble.

THEOPH. *Les relations* ont une realité dependante de l'eſprit comme *les verités;* mais non pas de l'eſprit des hommes, puiſqu'il y a une ſupreme intelligence, qui les determine toutes en tout tems. Les *modes mixtes*, qui ſont diſtincts des relations, peuvent être des accidens réels. Mais ſoit qu'ils dependent ou ne dependent point de l'eſprit, il ſuffit pour la realité de leurs Idées, que ces modes ſoyent *poſſibles* ou, ce qui eſt la même choſe, intelligibles diſtinctement. Et pour cet effet, il faut que les ingrediens ſoyent *compoſſibles*, c'eſt à dire qu'ils puiſſent conſiſter enſemble.

§. 5. *PHILAL.* Mais les Idées compoſées des Subſtances, comme elles ſont toutes formées par rapport aux choſes, qui ſont hors de nous, & pour repréſenter les Subſtances telles qu'elles exiſtent réellement, ne ſont réelles, qu'autant que ce ſont des combinaiſons d'Idées ſimples, réellement & unies & coëxiſtentes dans les choſes, qui coëxiſtent hors de nous. Au contraire celles là ſont *chimériques*, qui ſont compoſées de telles collections d'Idées ſimples, qui n'ont jamais eté réellement unies & qu'on n'a jamais trouvé enſemble dans aucune Subſtance; comme ſont celles, qui forment un centaure, un corps reſſemblant à l'or, excepté le poids, & plus leger que l'eau, un corps ſimilaire par rapport aux ſens, mais doué de perception & de motion volontaire &c.

THEOPH. De cette maniere, prenant le terme de *reel* & de *chimerique*, autrement par rapport aux Idées des modes, que par rapport à celles, qui forment une choſe ſubſtantielle, je ne vois point quelle notion eſt

CHAP. XXX. est commune à l'un & à l'autre cas, que Vous donnés aux Idées réelles ou chimériques; car les modes Vous sont réels quand ils sont possibles, & les choses substantielles n'ont des Idées réelles chez Vous que lorsqu'elles sont existentes. Mais en voulant se rapporter à l'existence on ne sauroit gueres determiner, si une Idée est chimerique ou non, parce que ce qui est possible, quoiqu'il ne se trouve pas dans le lieu ou dans le tems, où nous sommes, peut avoir existé autrefois ou existera peut-être un jour, ou pourra même se trouver deja presentement dans un autre monde, ou même dans le nôtre, sans qu'on le sache, comme l'Idée, que Democrite avoit de la voye lactée, que les Telescopes ont verifiée; desorte qu'il semble, que le meilleur est de dire que les Idées possibles deviennent seulement chimériques, lorsqu'on y attache sans fondement l'Idée de l'existence effective, comme font ceux, qui se promettent la pierre philosophale, ou comme feroient ceux, qui croiroient qu'il y a eu une nation de centaures. Autrement en ne se reglant que sur l'existence on s'écartera sans necessité du langage reçû, qui ne permet point qu'on dise que celui, qui parle en hiver de roses ou d'oeillets, parle d'une chimére, à moins qu'il ne s'imagine de les pouvoir trouver dans son jardin, comme on le raconte d'Albert le Grand ou de quelque autre Magicien pretendû.

Les Idées des possibles ne sont chimeriques que quand on y attache l'Idée de l'existence effective.

CHAPITRE XXXI.

Des Idées complettes & incomplettes.

§. 1. *PHILAL. Les Idées réelles* sont *complettes* lorsqu'elles représentent parfaitement les originaux, d'où l'esprit suppose qu'elles sont tirées, qu'elles représentent & auxquelles il les rapporte. Les *Idées incomplettes* n'en représentent qu'une partie. Nos Idées simples sont complettes. L'Idée de la blancheur ou de la douceur, qu'on remarque dans le sucre, est complette, parcequ'il suffit pour cela qu'elle reponde entièrement aux puissances, que Dieu a mises dans ce corps pour produire ces sensations.

THEOPH. Je vois, Monsieur, que Vous appellés Idées *complettes* ou *incomplettes* celles que Vôtre Auteur favori appelle *Ideas adaequatas aut*

aut inadæquatas: on pourroit les appeller *accomplies* ou *inaccomplies.* J'ai défini autrefois *ideam adæquatam* (une *idée accomplie*) celle qui eſt ſi diſtincte que tous les ingrediens ſont diſtincts, & telle eſt à peu pres l'Idée d'un nombre. Mais lorſqu'une Idée eſt diſtincte & contient la definition ou les marques reciproques de l'objèt, elle pourra être *inadæquata* ou *inaccomplie*, ſavoir lorſque ces marques ou ces ingrediens ne ſont pas auſſi toutes diſtinctement connues, par exemple l'or eſt un metal qui reſiſte à la coupelle & à l'eau forte, C'eſt une idée diſtincte, car elle donne des marques ou la definition de *l'or;* mais elle n'eſt pas accomplie car la nature de la coupellation & de l'operation de l'eau forte ne nous eſt pas aſſés connue. D'où vient que lorſqu'il n'y a qu'une Idée inaccomplie, le même ſujet eſt ſuſceptible de pluſieurs definitions independantes les unes des autres, en ſorte qu'on ne ſauroit toujours tirer l'une de l'autre, ni prévoir qu'elles doivent appartenir à un même ſujet, & alors la ſeule experience nous enſeigne qu'elles lui appartiennent toutes à la fois. Ainſi *l'or* pourra être encore defini le plus peſant de nos corps, ou le plus malleable, ſans parler d'autres definitions, qu'on pourroit forger. Mais ce ne ſera que lorſque les hommes auront penetré plus avant dans la nature des choſes, qu'on pourra voir pourquoi il appartient au plus peſant des metaux de reſiſter à ces deux epreuves des eſſayeurs; au lieu que dans la Geometrie, où nous avons des Idées accomplies, c'eſt autre choſe, car nous pouvons prouver que les Sections terminées du Cone & du Cylindre, faites par un plan, ſont les mêmes, ſavoir des Ellipſes & cela ne peut nous être inconnû ſi nous y prenons garde, parceque les notions, que nous en avons, ſont accomplies. Chez moi la diviſion des Idées en accomplies ou inaccomplies, n'eſt qu'une ſous-diviſion des Idées diſtinctes, & il ne me paroit point que les Idées confuſes, comme celle que nous avons de la douceur, dont Vous parlés Monſieur, meritent ce nom; car quoiqu'elles expriment la puiſſance, qui produit la ſenſation, elles ne l'expriment pas entierement, ou du moins nous ne pouvons point le ſavoir, car ſi nous comprenions ce qu'il y a dans cette Idée de la douceur, que nous avons, nous pourrions juger ſi elle eſt ſuffiſante pour rendre raiſon de tout ce que l'experience y fait remarquer.

CHAP. XXXI.

Des Idées accomplies & adequates.

Les Idées accomplies & inaccomplies ne ſont que des eſpeces des Idées diſtinctes.

§. 3. *PHILAL.* Des *Idées ſimples* venons aux *complexes;* elles ſont ou des *Modes* ou des *Subſtances.* Celles des *modes* ſont des aſſemblages volontaires d'Idées ſimples, que l'eſprit joint enſemble, *ſans avoir égard*

CHAP. XXXI. *à certains Archetypes* ou modeles réels & actuellement exiſtans ; elles ſont complettes & ne peuvent être autrement, parce-que n'étant pas des copies mais des Archetypes, que l'eſprit forme pour s'en ſervir à ranger les choſes ſous certaines denominations, rien ne ſauroit leur manquer parceque chacune renferme telle combinaiſon d'Idées, que l'eſprit a *voulu* former, & par conſequent telle perfection, qu'il a eu deſſein de lui donner, & on ne conçoit point, que l'entendement de qui que ce ſoit puiſſe avoir une Idée plus complette ou plus parfaite du Triangle que celle de trois côté & de trois angles. Celui qui aſſembla les Idées du danger, de l'execution, du trouble que produit la peur, d'une conſideration tranquille de ce qu'il ſeroit raiſonnable de faire, & d'une application actuelle à l'executer ſans s'epouvanter par le peril, forma l'Idée du *courage* & eût ce qu'il voulût, c'eſt à dire une Idée complette conforme à ſon bon plaiſir. Il en eſt autrement des Idées des Subſtances, où nous propoſons ce qui exiſte réellement.

THEOPH. L'Idée du *Triangle* ou du *Courage* à ſes *Archetypes* dans la poſſibilité des choſes auſſi bien que l'Idée de l'or. Et il eſt indifferent, quant à la nature de l'Idée, ſi on l'a inventée avant l'experience, ou ſi on l'a retenue après la perception d'une combinaiſon, que la nature avoit faite. La *combinaiſon* auſſi, qui fait *les modes*, n'eſt pas tout à fait *volontaire* ou *arbitraire*, car on pourroit joindre enſemble ce qui eſt incompâtible, comme font ceux, qui inventent des machines du mouvement perpetuel ; au lieu que d'autres en peuvent inventer de bonnes & executables qui n'ont point d'autre archetype chez nous que l'Idée de l'inventeur, laquelle a elle même pour l'archetype la poſſibilité des choſes, ou l'Idée divine. Or ces machines ſont quelque choſe de ſubſtantiel. On peut auſſi forger des modes impoſſibles comme lorsqu'on ſe propoſe le parallelisme des paraboles, en s'imaginant qu'on peut trouver deux paraboles paralleles l'une à l'autre, comme deux droites, ou deux cercles. Une Idée donc, ſoit qu'elle ſoit celle d'un mode, ou celle d'une choſe ſubſtantielle, pourra être complette ou incomplette ſelon qu'on entend bien ou mal les Idées partiales, qui forment l'Idée totale : & c'eſt une marque d'une Idee accomplie lorsqu'elle fait connoitre parfaitement la poſſibilité de l'objet.

CHAP.

CHAPITRE XXXII. Chap. XXXII.

Des vrayes & des fauſſes Idées.

§ 1. *PHILAL.* Comme la verité ou la fauſſeté n'appartient qu'aux propoſitions, il s'en ſuit que quand les Idées ſont nommées vraye s ou fauſſes il y a quelque *propoſition* ou *affirmation* tacite. §. 3. ou une ſuppoſition tacite de leur conformité avec quelque choſe, §. 5. ſur tout avec ce que d'autres deſignent par ce nom (comme lorsqu'ils parlent de la juſtice) *item* à ce, qui exiſte réellement (comme eſt l'homme & non pas le Centaure) *item* à l'Eſſence, dont dependent les proprietés de la choſe; & en ce ſens nos Idées ordinaires des Subſtances ſont fauſſes quand nous nous imaginons certaines formes ſubſtantielles. Au reſte les Idées meriteroient plûtôt d'être appellées juſtes ou fautives, que vrayes ou fauſſes.

THEOPH. Je crois qu'on pourroit entendre ainſi les vrayes ou les fauſſes Idées, mais comme ces differens ſens ne conviennent point entr'eux & ne ſauroient être rangés commodement ſous une notion commune, j'aime mieux appeller les *Idées vrayes* ou *fauſſes* par rapport à une autre *affirmation* tacite, qu'elles renferment toutes, qui eſt celle de la poſſibilité. Ainſi les Idées poſſibles ſont *vrayes*, & les Idées impoſſibles ſont *fauſſes*.

Les Idées poſſibles ſont vrayes; les impoſſibles ſont fauſſes.

CHAPITRE XXXIII.

De l'Aſſociation des Idées.

§. 1. *PHILAL.* On remarque ſouvent dans les raiſonnemens des gens quelque choſe de bizarre & tout le monde y eſt ſujet. §. 2. Ce n'eſt pas ſeulement enterement ou amour propre; car ſouvent des gens, qui ont le coeur bien fait, ſont coupables de ce defaut. Il ne ſuffit pas même toujours de l'attribuer à l'education & aux préjugés. §. 4. C'eſt plutôt une maniere de folie & on ſeroit fou ſi on agiſſoit toujours ainſi. §. 5. Ce defaut vient d'une liaiſon non-naturelle des Idées, qui a ſon origine du hazard ou de la coutume. §. 6. Les inclinations & les interêts y entrent.

CHAP. XXXIII. Certaines traces du cours frequent des esprits animaux deviennent des chemins battûs; quand on suit un certain air, on le trouve dès qu'on l'a commancé. §. 7. De cela viennent les Sympathies ou Antipathies, qui ne sont point nées avec nous. Un enfant a mangé trop de miel, & en a été incommodé & puis étant devenu homme fait, il ne sauroit entendre le nom de miel sans un soulevement de coeur. §. 8. Les enfans sont fort susceptibles de ces impressions & il est bon d'y prendre garde. §. 9. Cette association irreguliere des Idées a une grande influence dans toutes nos actions & passions naturelles & morales. §. 10. Les tenebres reveillent l'Idée des spectres aux enfans à cause des contes, qu'on leur en a fait. §. 11. On ne pense pas à un homme qu'on haït, sans penser au mal, qu'il nous a fait ou peut faire. §. 12. On evite la chambre, où on a vû mourir un ami. §. 13. Une mère, qui a perdu un enfant bien cher, perd quelquesfois avec lui toute sa joye, jusqu'à ce que le tems efface l'impression de cette Idée, ce qui quelquesfois n'arriva pas. §. 14. Un homme gueri parfaitement de la rage par une operation extremement sensible se reconnoit obligé toute sa vie à celui qui avoit fait cette operation; mais il lui fût impossible d'en supporter la vue. §. 15. Quelques uns haïssent les livres toute leur vie à cause des mauvais traitemens, qu'ils ont reçu dans les ecoles. Quelcun ayant une fois pris un ascendant sur un autre dans quelque occasion le garde toujours. §. 16. Il s'est trouvé un homme, qui avoit bien appris à danser, mais qui ne pouvoit l'executer, quand il n'y avoit point dans la chambre un cofre, pareil à celui qui avoit été dans celle où il avoit appris. §. 17. La même liaison non-naturelle se trouve dans les habitudes intellectuelles; on lie la matiere avec l'Etre, comme s'il n'y avoit rien d'immateriel. §. 18. On attache à ses opinions le parti de secte dans la philosophie, dans la religion, & dans l'état.

THEOPH. Cette remarque est importante & entierement à mon grè, & on la pourroit fortifier par une infinité d'exemples. M. Descartes ayant eu dans sa jeunesse quelque affection pour une personne louche ne put s'empecher d'avoir toute sa vie quelque penchant pour celles, qui avoient ce defaut. Mr. Hobbes, autre grand Philosophe, ne pût (dit-on) demeurer seul dans un lieu obscur, sans qu'il eut l'esprit effrayé par les images des spectres quoiqu'il n'en crût point, cette impression lui étant restée des contes qu'on fait aux enfans. Plusieurs personnes savantes & de très bon sens, & qui sont fort au dessus des superstitions, ne sauroient se réso-u-

resoudre d'être treize à un repas, sans en être extremement deconcertés, ayant eté frappés autrefois de l'imagination, qu'il en doit mourir un dans l'année. Il y avoit un gentilhomme, qui aiant eté blessé peut être dans son enfance par une epingle mal attachée, ne pouvoit plus en voir dans cet état sans être prêt à tomber en defaillance. Un premier Ministre, qui portoit dans la cour de son maitre le nom de Président, se trouva offensé par le titre du livre d'*Ottavio Pisani*, nommé *Lycurgue* & fit écrire contre ce livre, parce que l'Auteur, en parlant des officiers de justice, qu'il croyoit superflus, avoit nommé aussi les Présidens, & quoique ce terme dans la personne de ce Ministre signifiât toute autre chose, il avoit tellement attaché le mot à sa personne, qu'il étoit blessé dans ce mot. Et c'est un cas des plus ordinaires des associations non-naturelles, capables de tromper, que celles des mots aux choses, lors même qu'il y a de l'equivoque. Pour mieux entendre la source de la liaison non-naturelle des Idées, il faut considerer ce que j'ai remarqué deja ci-dessus (*chap. XI. §. XI.*) en parlant du raisonnement des bêtes, que l'homme aussi bien que la bête est sujet à joindre par sa memoire & par son imagination, ce qu'il a remarqué joint dans ses perceptions & ses experiences. C'est en quoi consiste tout le raisonnement des bêtes, s'il est permis de l'appeller ainsi, & souvent celui des hommes, en tant qu'ils sont empiriques & ne se gouvernent que par les sens & les exemples, sans examiner si la même raison a encore lieu. Et comme souvent les raisons nous sont inconnues, il faut avoir egard aux exemples à mesure qu'ils sont frequens; car alors l'attente ou la reminiscence d'une autre perception, qui y est ordinairement liée, est raisonnable; sur tout quand il s'agit de se precautionner. Mais comme la vehemence d'une impression très forte fait souvent autant d'effet tout d'un coup, que la frequence & la repetition de plusieurs impressions mediocres en auroit pû faire à la longue il arrive que cette vehemence grave dans la phantasie une image aussi profonde & aussi vive que la longue experience

Les raisonnemens prétendûs des bêtes ne sont que des associations d'Idées.

CHAP. XXXIII. auroit pû le faire. De là vient qu'une impreſſion fortuite mais violente joint dans notre imagination & dans notre memoire deux Idées, qui deja y étoient enſemble & nous donne le même penchant de les lier & de les attendre l'une enſuite de l'autre, que ſi un long uſage en avoit verifié la connexion; ainſi le même effet de l'aſſociation s'y trouve, quoique la même raiſon n'y ſoit pas. L'autorité, la coutume font auſſi le même effet que l'experience & la raiſon, & il n'eſt pas aiſé de ſe delivrer de ces penchans. Mais il ne ſeroit pas fort difficile de ſe garder d'en étre trompé dans ſes jugemens, ſi les hommes s'attachoient aſſez ſerieuſement à la recherche de la verité, ou procedoient avec methode, lorsqu'ils reconnoiſſent, qu'il leur eſt important de la trouver.

NOUVEAUX ESSAIS SUR L'ENTENDEMENT HUMAIN.

LIVRE TROISIEME

DES MOTS.

CHAPITRE I.

Des mots ou du langage en general.

§. 1.

PHILALETHE. Dieu ayant fait l'homme pour être une creature ſociable, lui a non ſeulement inſpiré le deſir & l'a mis dans la neceſſité de vivre avec ceux de ſon eſpece, mais lui a donné auſſi la faculté de parler, qui devoit être le grand inſtrument & le lieu commun de cette Societé. C'eſt de cela que viennent *les mots*, qui ſervent à repreſenter, & même à expliquer les *Idèes.*

THE-

CHAP. I.

Pour la ſociabilité contre Hobbes.

THEOPHILE. Je ſuis rejoui de Vous voir eloigné du ſentiment de M. Hobbes, qui n'accordoit pas que l'homme étoit fait pour la ſocieté, concevant qu'on y a eté ſeulement forcé par la neceſſité & par la mechanceté de ceux de ſon eſpece. Mais il ne conſideroit point que les meilleurs hommes, exempts de toute mechanceté, s'uniroient pour mieux obtenir leur but, comme les oiſeaux s'attrouppent pour mieux voyager en compagnie, & comme les caſtors ſe joignent par centaines pour faire des grandes digues, où un petit nombre de ces animaux ne pourroit reuſſir; et ces digues leur ſont neceſſaires, pour faire par ce moyen des reſervoirs d'eau ou des petis lacs, dans lesquels ils batiſſent leur cabanes & pechent des poiſſons, dont ils ſe nourriſſent. C'eſt là le fondement de la ſocieté des animaux, qui y ſont propres & nullement la crainte de leur ſemblables, qui ne ſe trouve gueres chez les bêtes.

PHILAL. Fort bien, & c'eſt pour mieux cultiver cette ſocieté, que l'homme a naturellement ſes *organes* façonnés en ſorte, qu'ils ſont propres à former des ſons articulés, que nous appellons des *Mots*.

Les ſeuls organes ne donnent pas la faculté de parler.

THEOPH. Pour ce qui eſt des *organes*, les ſinges les ont en apparence auſſi propres que nous à former la parole, cependant il ne s'y trouve point le moindre acheminement. Ainſi il faut qu'il leur manque quelque choſe inviſible. Il faut conſiderer auſſi qu'on pourroit *parler*, c'eſt à dire ſe faire entendre par les ſons de la bouche ſans former des ſons articulés, ſi on ſe ſervoit des *tons* de Muſique pour cet effet; mais il faudroit plus d'art pour inventer *un langage des tons*, au lieu que celui *des mots* a pû étre formé & perfectionné peu à peu par des perſonnes, qui ſe trouvent dans la ſimplicité naturelle. Il y a cependant des peuples, comme les Chinois, qui par le moyen des tons & accens varient leurs mots, dont ils n'ont qu'un petit nombre. Auſſi étoit ce la penſeé de Golius, celebre Mathematicien & grand connoiſſeur des langues, que leur langue eſt artificielle, c'eſt à dire qu'elle a été inventée tout à la fois par quelque habile homme pour établir un commerce de paroles entre quantité de nations differentes, qui habitoient ce grand païs que nous appellons la Chine, quoique cette langue pourroit ſe trouver alterée maintenant par le long uſage.

Sentiment de Golius de la langue Chinoiſe.

§. 2. *PHILAL.* Comme les Ourang-Outang & autres ſinges ont les

les organes ſans former des mots, on peut dire que les peroquets & quelques autres oiſeaux ont les mots ſans avoir de langage, car on peut dreſſer ces oiſeaux & pluſieurs autres à former des ſons aſſés diſtincts; cependant ils ne ſont nullement capables de langue. Il n'y a que l'homme, qui ſoit en êtat de ſe ſervir de ces ſons, comme des ſignes des conceptions interieures, afin que par là elles puiſſent être manifeſtées aux autres. Chap. I.

THEOPH. Je crois qu'en effèt ſans le deſir de nous faire entendre nous n'aurions jamais formé de langage; mais étant formé, il ſert encore à l'homme à raiſonner à part ſoi, tant par le moyen, que les mots lui donnent de ſe ſouvenir des penſées abſtraites, que par l'utilité, qu'on trouve en raiſonnant à ſe ſervir de caracteres & de penſées ſourdes; car il faudroit trop de tems, s'il falloit tout expliquer & toujours ſubſtituer les definitions à la place des termes.

§. 3. *PHILAL.* Mais comme la multiplication des mots en auroit confondu l'uſage, s'il eût fallu un nom diſtinct pour deſigner chaque choſe particulière, le langage a été encore perfectionné par l'uſage des termes generaux, lorsqu'ils ſignifient des Idées generales.

THEOPH. Les *termes generaux* ne ſervent pas ſeulement à la perfection des langues, mais même ils ſont neceſſaires pour leur conſtitution eſſentielle. Car ſi par les *choſes particulieres* on entend les individuelles, il ſeroit impoſſible de parler, s'il n'y avoit que des noms *propres* & point d'*appellatifs*, c'eſt à dire, s'il n'y avoit des mots que pour les individus, puisqu'à tout moment il en revient de nouveaux lorsqu'il s'agit des individus des accidens & particulièrement des actions, qui ſont ce qu'on deſigne le plus; mais ſi par les choſes particulières on entend les plus baſſes eſpeces (*ſpecies infimas*) outre qu'il eſt difficile bien ſouvent de les determiner, il eſt manifeſte que ce ſont deja des univerſaux, fondés ſur la ſimilitude. Donc comme il ne s'agit que de ſimilitude plus ou moins etendue, ſelon qu'on parle des genres ou des eſpeces, il eſt naturel de marquer toute ſorte de ſimilitudes ou convenances & par conſequent d'employer des termes generaux de tous degrés; et même les plus generaux, étant moins chargés par rapport aux Idées ou eſſences, qu'ils renferment, quoiqu'ils ſoyent plus comprehenſifs, par rapport aux individus, à qui ils conviennent, étoient bien ſouvent les plus aiſés à former, & *Uſage des termes generaux.*

CHAP. I. ſont les plus utiles. Auſſi voyés Vous que les enfans & ceux qui ne ſavent que peu la langue, qu'ils veulent parler, ou la matière, dont ils parlent, ſe ſervent des termes generaux, comme choſe plante, animal, au lieu d'employer les termes propres qui leur manquent. Et il eſt ſûr que tous les *noms propres* ou individuels ont été originairement *appellatifs* ou generaux.

§. 4. *PHILAL.* Il y a même des mots, que les hommes emploient non pour ſignifier quelque Idée, mais le manque ou l'abſence d'une certaine Idée, comme rien, ignorance, ſtérilité.

Des mots & Idées privatives.

THEOPH. Je ne vois point pourquoi on ne pourroit dire qu'il y a des *Idées privatives*, comme il y a *des veritès negatives*, car l'acte de nier eſt poſitif. J'en avois touché déja quelque choſe.

Les notions & les mots tirent leur origine des Idées ſenſibles.

§. 5. *PHILAL.* Sans diſputer là-deſſus, il ſera plus utile pour approcher un peu plus de l'origine de toutes nos notions & connoiſſances d'obſerver comment, les mots qu'on employe pour former des actions & des notions tout à fait eloignées des ſens, tirent leur *origines* des Idées ſenſibles, d'où ils ſont *transferés* à des ſignifications plus abſtruſes.

THEOPH. C'eſt que nos beſoins nous ont obligé de quitter l'ordre naturel des Idées, car cet ordre ſeroit commun aux anges & aux hommes & à toutes les intelligences en general & devroit être ſuivi de nous, ſi nous n'avions point égard à nos interêts: il a donc fallu s'attacher à celui, que les occaſions & les accidens, où notre eſpèce eſt ſujette, nous ont fourni; & cet ordre ne donne pas *l'origine des notions*, mais pour ainſi dire *l'hiſtoire de nos decouvertes.*

PHILAL. Fort bien & c'eſt l'Analyſe des mots, qui nous peut apprendre par les noms mêmes, cet enchainement, que celle des notions ne ſauroit donner par la raiſon, que Vous avés apportée. Ainſi les mots ſuivans: *imaginer*, *comprendre*, *s'attacher*, *conçevoir*, *inſtiller*, *dégouter*, *trouble*, *tranquillité*, &c. ſont tous empruntés des operations des choſes ſenſibles & appliqués à certains modes de penſer. Le mot *eſprit* dans ſa premiére ſignification, eſt le ſouffle, & celui d'*Ange* ſignifie meſſager. D'où nous pouvons conjecturer quelle ſorte de notions avoient ceux qui par-

parloient les premiers ces langues là, & comment la nature ſuggera inopinement aux hommes l'origine & le principe de toutes leur connoiſſances par les noms mêmes. CHAP. I.

THEOPH. Je vous avois deja fait remarquer que dans le *credo* des Hottentots, on a nommé le ſaint Eſprit par un mot, qui ſignifie chés eux un ſouffle de vent benin & doux. Il en eſt de même à l'égard de la plûpart des autres mots & même on ne le reconnoit pas toujours, parce que le plus ſouvent les vrayes etymologies ſont perdues. Un certain Hollandois, peu affectionné à la religion, avoit abuſé de cette verité (que les termes de Theologie de Morale & de Metaphyſique ſont pris originairement des choſes groſſières) pour tourner en ridicule la Theologie & la foi chrêtienne dans un petit dictionnaire flamand, où il donnoit aux termes des definitions ou explications non pas telles que l'uſage demande, mais telles que ſembloit porter la force originaire des mots, & les tournoit malignement; et comme d'ailleurs il avoit donné des marquer d'impieté, on dit qu'il en fut puni dans le *Raſpel-huyss.* Il ſera bon cependant de conſiderer *cette analogie des choſes ſenſibles & inſenſibles*, qui a ſervi de fondement aux *tropes:* c'eſt-ce qu'on entendra mieux en conſiderant un exemple fort étendu tel qu'eſt celui que fournit l'uſage des *prépoſitions*, comme *à*, *avec*, *de*, *devant*, *en*, *hors*, *par*, *pour*, *ſur*, *vers*, qui ſont toutes priſes du lieu, de la diſtance, & du mouvement, & transferées depuis à toute ſorte de changemens, ordres, ſuites, differences, convenances. *A* ſignifie approcher, comme en diſant: *je vais à Rome.* Mais comme pour attacher une choſe, on l'approche de celle, où nous la voulons joindre, nous diſons qu'une choſe eſt attachée *à* une autre. Et de plus, comme il y a un attachement immateriel pour ainſi dire, lorsqu'une choſe ſuit l'autre par des raiſons morales; nous diſons que ce qui ſuit les mouvemens & volontés de quelcun, appartient *à* cette perſonne où y tient, comme s'il viſoit à cette perſonne pour aller auprès d'elle ou avec elle. Un corps eſt *avec* un autre lorsqu'ils ſont dans un même lieu; mais on dit encore qu'une choſe eſt *avec* celle, qui ſe trouve dans le même tems, dans un même ordre, ou partie d'ordre, ou qui concourt à une même action. Quand on vient *de* quelque lieu, le lieu a eté nôtre objèt par les choſes ſenſibles, qu'il nous a fournies, & l'eſt encore de nôtre memoire, qui en eſt toute remplie: & de là vient, que l'objèt eſt ſignifié par la prepoſition *de*, comme en diſant, il s'agit *de* cela, on parle *de* cela, c'eſt

Analogie des choſes ſenſibles avec les mots. Exemple des prépoſitions.

CHAP. II. c'eſt à dire, comme ſi on en venoit. Et comme ce qui eſt enfermé en quelque lieu ou dans quelque tout, s'y appuye & eſt ôté avec lui, les accidens ſont conſiderés de même, comme *dans* le ſujet *ſunt in ſubjecto*, *inhærent ſubjecto*. La particule *ſur* auſſi eſt applique à l'objet; on dit qu'on eſt *ſur* cette matiére, à peu près comme un ouvrier eſt ſur le bois ou *ſur* la pierre, qu'il coupe & qu'il forme; & comme ces analogies ſont extremement variables & ne dependent point de quelques notions determinées, de là vient que les langues varient beaucoup dans l'uſage de ces *particules* & *cas*, que les prépoſitions gouvernent, ou bien dans leſquels elles ſe trouvent ſous entendues & renfermées virtuellement.

CHAPITRE II.

De la ſignification des Mots.

§. 1. *PHILAL.* Maintenant les mots étant employés par les hommes pour être ſignes de leur Idées, on peut demander d'abord comment ces mots y ont eté determinés; & l'on convient que c'eſt non par aucune connexion naturelle, qu'il y ait entre certains ſens articulés & certaines Idées (car en ce cas il n'y auroit qu'une langue parmi les hommes) mais par une *inſtitution arbitraire* en vertu de laquelle un tel mot à eté volontairement le ſigne d'une telle Idée.

La ſignification des mots n'eſt pas toujours d'inſtitution arbitraire, comme dans les langues de la Chine, de G. Dalgarnus & de Mr. Wilkins.

THEOPH. Je ſais qu'on a coutume de dire dans les écoles & par tout ailleurs que les *ſignifications* des mots ſont arbitraires (*ex inſtituto*) & il eſt vrai qu'elles ne ſont point determinées par une neceſſité naturelle, mais elles ne laiſſent pas de l'être par des raiſons tantot naturelles, où le hazard a quelque part, tantot morales, où il y entre du choix. Il y a peut-être quelques langues artificielles, qui ſont toutes de choix & entierement arbitraires, comme l'on croit que l'a eté celle de la Chine, ou comme le ſont celles de Georgius Dalgarnus & de feu M. Wilkins Eveque de Cheſter. Mais celles qu'on ſait avoir été forgées des langues deja connues, ſont de choix melé avec ce qu'il y a de la nature & du hazard dans les langues qu'elles ſuppoſent. Il en eſt ainſi de celles, que les voleurs ont forgées pour n'être entendus que de ceux de leur bande, ce que les Allemans appellent *Roth-*

De la langue des voleurs.

Rothwelſch, les Italiens *lingua Zerga*, les François le *Narguois*, mais qu'ils forment ordinairement ſur les langues ordinaires, qui leur ſont connues, ſoit en changeant la ſignification reçue des mots par des metaphores, ſoit en faiſant des nouveaux mots par une compoſition ou derivation à leur mode. Il ſe forment auſſi des langues par le commerce des differens peuples, ſoit en melant indifferemment des langues voiſines, ſoit comme il arrive le plus ſouvent en prenant l'une pour baſe, qu'on eſtropie & qu'on altere, qu'on mele & qu'on corrompt en negligeant & changeant ce qu'elle obſerve, & même en y entant d'autres mots. La *Lingua Franca*, qui ſert dans le commerce de la Mediterranée, eſt faite de l'Italienne; & on n'y a point d'egard aux regles de la Grammaire. Un Dominicain Armenien, à qui je parlai à Paris, s'etoit-fait ou peut-être avoit appris de ſes ſemblables une eſpece *de Lingua Franca*, faite du Latin, que je trouvai aſſés intelligible, quoiqu'il n'y eut ni cas ni tems ni autres flexions, & il la parloit avec facilité, y étant acoutumé. Le Pere Labbé, Jeſuite François, fort ſavant, connu par bien d'autres ouvrages, a fait une langue dont le Latin eſt la baſe, qui eſt plus aiſée & a moins de ſujettion que notre Latin, mais qui eſt plus reguliere que la *Lingua Franca*. Il en a fait un livre exprés. Pour ce qui eſt des langues, qui ſe trouvent faites depuis long-tems, il n'y en a gueres, qui ne ſoit extrememẽt alterée aujourd'hui. Cela eſt manifeſte en les comparant avec les anciens livres & monumens, qui en reſtent. Le vieux François approchoit d'avantage du Provençal & de l'Italien & on voit le Theotisque avec le François ou Romain plûtot (appellé autre-fois *lingua Romana ruſtica*) tels qu'ils étoient au neuvieme ſiecle aprés Jeſus Chriſt dans les formules des ſermens des fils de l'Empereur Louis le debonnaire, que Nithard leur parent nous a conſervés. On ne trouve gueres ailleurs de ſi vieux François, Italien, ou Eſpagnol. Mais pour du Theotisque ou Allemand ancien il y a l'Evangile d'Otfried, moine de Weiſſenbourg de ce même tems, que Flacius a publié, & que M. Schilter vouloit donner de nouveau. Et les Saxons paſſés dans la grande Bretagne nous ont laiſſé des livres encore plus anciens. On a quelque verſion ou paraphraſe du commencement de la Geneſe & de quelques autres parties de l'Hiſtoire ſainte, faite par un Caedmon, dont Beda fait deja mention. Mais le plus ancien livre non ſeulement des Langues Germaniques, mais de toutes les langues de l'Europe, excepté la Greque & la Latine, eſt celui de l'Evangile des Gots du Pont Euxin, connû ſous le

De la lingua Franca; & de ſes eſpeces.

De la lingua ruſtica Romana.

Du Theotisque.

De l'Anglo-Saxon.

CHAP. II. nom de *codex argenteus*, ecrit en caracteres tout particulières, qui s'eſt trouvé dans l'ancien monaſtere des Benedictins de Werden en Weſtphalie, & a été transporté en Suede, ou on le conſerve comme de raiſon avec autant de ſoin que l'original des Pandectes à Florence, quoique cette verſion ait été faite pour les Gots orientaux & dans un dialecte bien eloigné du Germanique Scandinavien : mais c'eſt parcequ'on croit avec quelque probabilité que les Gots du Pont-Euxin ſont venus originairement de Scandinavie, ou du moins de la mer Balthique. Or la langue ou le dialecte de ces anciens Gots eſt trés different du Germanique moderne, quoiqu'il y ait le meme fonds de langue. L'ancien Gaulois en étoit encore plus different à en juger par la langue plus approchante de la vraye Gauloiſe, qui eſt celle du pays de Gales, de Cornvaille, & le bas-Breton ; mais le Hibernois en differe encore d'avantage & nous fait voir les traces d'un langage Britannique, Gaulois, & Germanique, encore plus antique. Cependant ces langues viennent toutes d'une ſource & peuvent étre priſes pour des alterations d'une même langue, qu'on pourroit appeller la *Celtique*. Auſſi les anciens appelloient ils *Celtes* tant les Germains que les Gaulois ; et en remontant d'avantage pour y comprendre les origines tant du Celtique & Latin que du Grec, qui ont beaucoup de racines communes avec les langues Germaniques ou Celtiques, on peut conjecturer que cela vient de l'origine commune de tous ces peuples deſcendus des *Scythes*, venus de la mer noire, qui ont paſſé le Danube & la Viſtule, dont une partie pourroit étre allée en Grece, & l'autre aura rempli la Germanie & les Gaules ; ce qui eſt une ſuite de l'Hypotheſe qui fait venir les Européens d'Aſie. Le *Sarmatique* (ſuppoſé que c'eſt l'Eſclavon) a ſa moitié pour le moins d'une origine ou Germanique ou commune avec la Germanique. Il en paroit quelque choſe de ſemblable même dans le langage Finnois, qui eſt celui des plus anciens Scandinaviens, avant que les peuples Germaniques, c'eſt à dire les Danois, Suedois, & Norwegiens, y ont occupé ce qui eſt le meilleur & le plus voiſin de la mer : & le langage des *Finnoniens* ou du Nord-Eſt de notre continent, qui eſt encore celui des Lappons, s'etend depuis l'Ocean Germanique ou Norwagien plûtot jusques vers la mer Caſpienne (quoiqu'interrompu par les peuples Eſclavons qui ſe ſont fourrés entre deux) & a du rapport au Hongrois, venu des pays, qui ſont maintenant en partie ſous les Moſcovites. Mais la langue Tartaresque, qui a rempli le Nord-Eſt de l'Aſie, avec es variations, paroit avoir été celle des Huns & Cu-

Du Gothique.

De langue du pais de Galles

Du Bas-Breton.

De l'Irrlandois

Du Celtique.

Du Sarmatique.

Du Finnois.

De l'Hongrois.

Du Tartaresque.

Cumans, comme elle l'eſt des Usbecs ou Turcs, des Calmucs, & des Mugalles. Or toutes ces langues de la Scythie ont beaucoup de racines communes entre elles & avec les nôtres & il ſe trouve que meme l'Arabique (ſous laquelle l'Hebraïque, l'ancienne Punique, la Chaldéenne, la Syriaque, & l'Ethiopique des Abyſſins doivent etre compriſes) en a d'un ſi grand nombre & d'une convenance ſi manifeſte avec les nôtres, qu'on ne le ſauroit attribuer au ſeul hazard, ni même au ſeul commerce, mais plûtot aux migrations des peuples. De ſorte qu'il n'y a rien en cela, qui combatte & qui ne favoriſe plutot le ſentiment de l'origine commune de toutes les Nations, & d'une langue radicale primitive. Si l'Hebraïque ou l'Arabesque y approche le plus, elle doit être au moins bien alterée, & il ſemble que le Teuton a plus gardé le naturel, & (pour parler le langage de Jaques Böhm) de l'Adamique: car ſi nous avions la langue primitive dans ſa pureté, ou aſſés conſervée pour être reconnoiſſable, il faudroit qu'il y paruſſent les raiſons des connexions ſoit phyſiques, ſoit d'une inſtitution arbitraire, ſage & digne du premier auteur. Mais ſuppoſé que nos langues ſoyent derivatives, quant au fond elles ont neanmoins quelque choſe de primitif en elles mêmes, qui leur eſt ſurvenu par rapport à des mots radicaux & nouveaux radicaux, formés depuis chez elles par hazard, mais ſur des raiſons phyſiques. Ceux qui ſignifient les ſons des animaux ou en ſont venus, en donnent des exemples. Tel eſt par exemple le latin *coaxare*, attribué aux grenouilles, qui a du raport au *couaquen* ou *quaken* en Allemand. Or il ſemble que le bruit de ces animaux eſt la racine primordiale d'autres mots de la langue Germanique. Car comme ces animaux font bien du bruit, on l'attribue aujourd'hui aux diſcours de rien & babillards, qu'on appelle *quakeler* en diminutif; mais apparemment ce meme mot, *quaken* étoit autrefois pris en bonne part & ſignifioit toute ſorte de ſons, qu'on fait avec la bouche & ſans en excepter la parole même. Et comme ces ſons ou bruits des animaux ſont un temoignage de la vie, & qu'on connoit par là avant que de voir, qu'il y a quelque choſe de vivant, de là eſt venu que *quek* en vieux Allemand ſignifioit vie ou vivant, comme on le peut remarquer dans les plus anciens livres, & il y en a auſſi des veſtiges dans la langue moderne, car *quek-Silber* eſt vif-argent, & *erquicken* eſt conforter & comme revivifier ou recréer après quelque defaillance ou quelque grand travail. On appelle auſſi *quäken* en Bas-Allemand certaines mauvaiſes herbes, vives pour ainſi dire & courantes, comme on parle en Allemand, qui s'etendent & pro-

CHAP. II.

De l'Arabique.

De l'origine commune des peuples.

Quantité des mots ſont formés ſur de raiſons phyſiques.

CHAP. II. propagent aiſement dans les champs au prejudice des grains: & dans l'Anglois *quikly* veut dire promptement, & d'une maniere vive. Ainſi on peut juger, qu'à l'égard de ces mots la langue Germanique peut paſſer pour primitive, les anciens n'ayant point beſoin d'emprunter d'ailleurs un ſon, qui eſt l'imitation de celui des grenouilles. Et il y en a beaucoup d'autres où il en paroit autant. Car il ſemble que par un inſtinct naturel les anciens Germains, Celtes, & autres peuples, apparentés avec eux, ont employé la lettre *R.* pour ſignifier un mouvement violent & un bruit tel que celui de cette lettre. Cela paroit dans *ῥέω* fluo *rinnen*, *rüren*, (fluere) *rutir* (fluxion) le *Rhin*, *Rhône*, *Roer* (Rhenus, Rhodanus, Eridanus, Rura) *rauben* (rapere ravir) *Radt* (rota) *radere* (raſer) *rauſchen* (mot difficile à traduire en françois; il ſignifie un bruit tel que celui des feuilles ou arbres que le vent ou un animal paſſant y excite, qu'on fait avec une robe trainante) *rekken* (étendre avec violence) d'où vient que *reichen* eſt atteindre, que *der Rick* ſignifie un long-bâton ou perche, ſervant à ſuſpendre quelque choſe, dans cette eſpece de *platdüitſch ou Bas-Saxon*, qui eſt près de Bronsvic; que *rige*, *reihe*, *regula*, *regere*, ſe rapporte à une longueur où courſe droite, & que *reck* a ſignifié une choſe ou perſonne fort étendue & longue, & particulierement un geant & puis un homme puiſſant & riche comme il paroit dans le *reich* des Allemands & dans le *riche* ou *ricco* des demi-Latins. En Eſpagnol *ricos hombres* ſignifient les nobles ou principaux; ce qui fait comprendre en meme tems comment les metaphores, les ſyneedoques & les metonymies ont fait paſſer les mots d'une ſignification à l'autre, ſans qu'on en puiſſe toujours ſuivre la piſte. On remarque ainſi ce bruit & mouvement violent dans *riss* (rupture) avec quoi le latin *rumpo*, le grec *ῥάγνυμι*, le françois *arracher*, l'Italien *ſtraccio* ont de la connexion. Or comme la lettre R. ſignifie naturellement un mouvement violent, la lettre L. en deſigne un plus doux. Auſſi voyons-nous que les enfans & autres à qui l'R. eſt trop dur & trop difficile à prononcer, y mettent la lettre L. à la place, comme diſant par exemple *mon levelend pèle*. Ce mouvement doux paroit dans *leben* (vivre) *laben* (conforter, faire vivre) *lind*, *lenis*, *lentus* (lent) *lieben* (aimer) *lauffen*, (gliſſer promptement comme l'eau qui coule) *labi* (gliſſer, *labitur uncta vadis abies*) *legen* (mettre doucement) d'où vient *liegen* coucher, *lage* ou laye (un lit, comme un lit de pierres) *Lay-Stein*, pierre à couches ardoiſe, *lego*, *ich leſe*, je ramaſſe ce qu'on a mis, c'eſt le contraire du mettre) *laub* (feuille, choſe, aiſée à remuer

remuer, où ſe rapportent auſſi, *lap*, *'liel*, *lenken luo*, λύω (ſolvo) *lien* (en Bas-Saxon) ſe diſſoudre ſe fondre comme la neige, d'où la *Leine* riviere d'Hannovre a ſon nom, qui venant des pays montagneux groſſit fort par les neiges fondues. Sans parler d'une infinité d'autres ſemblables appellations, qui prouvent qu'il y a quelque choſe de naturel dans l'origine des mots, qui marque un rapport entre les choſes & les ſons & mouvemens des organes de la voix; & c'eſt encore pour cela que la lettre L, jointe à d'autres noms, en fait le deminutif chez les Latins, les demi-Latins & les Allemands ſuperieurs. Cependant il ne faut point prétendre que cette raiſon ſe puiſſe remarquer par tout, car le lion, le lynx, le loup ne ſont rien moins que doux. Mais on ſe peut être attaché à un autre accident, qui eſt la viteſſe, (lauf) qui les fait craindre ou qui oblige à la courſe; comme ſi celui qui voit venir un tel animal crioit aux autres *lauf* (fuyés) outre que par pluſieurs accidens & changemens la plûpart des mots ſont extremement alterés & eloignés de leur prononciation & de leur ſignification originale. CHAP. II

PHILAL. Encore un exemple le feroit mieux entendre.

THEOPH. En voici un aſſés manifeſte & qui comprend pluſieurs autres. Le mot d'*oeil* & ſon parentage y peut ſervir. Pour le faire voir je commencerai d'un peu haut. *A*, (première lettre) ſuivie d'une petite aſpiration fait *Ah* & comme c'eſt une emiſſion de l'air, qui fait un ſon aſſés clair au commencement & puis evanouiſſant, ce ſon ſignifie naturellement un petit ſouffle (*ſpiritum lenem*) lorsque *A* & *H* ne ſont guères forts. C'eſt dequoi ἄω, *aer*, *aura*, *haugh*, *halare*, *haleine*, ἀτμος, *athem*, *odem* (allemand) ont eu leur origine. Mais comme l'eau eſt un fluide auſſi, & fait du bruit, il en eſt venu (ce ſemble) qu'*Ah*, rendu plus groſſier par le redoublement, c'eſt à dire *aha* ou *ahha*, a été pris pour l'eau. Les Teutons & autres Celtes, pour mieux marquer le mouvement, y ont prépoſé leur W. à l'un & à l'autre; c'eſt pourquoi *wehen*, *wind*, vent, marquent le mouvement de l'air & *waten*, *vadum*, *water* le mouvement de l'eau ou dans l'eau. Mais pour revenir à *Aha* il paroit être (comme j'ai dit) une maniere de racine, qui ſignifie l'eau. Les Islandois, qui gardent quelque choſe de l'ancien Teutonisme Scandinavien, en ont diminué l'aſpiration en diſant *aa*; d'autres qui diſent *Aken* (entendant *Aix*, *Aquas grani*) l'ont augmentée, comme font auſſi les Latins dans leur *aqua*, & les Allemands

CHAP. II. en certains endroits, qui disent *ach* dans les compositions pour marquer l'eau, comme lorsque *Schwartzach* signifie eau noire, *Biberach*, eau des Castors. Et au lieu de *Wiser* ou *Weser* on disoit *Wiseraha* dans les vieux titres, & *Wiserach* chés les anciens habitans, dont les Latins ont fait Visurgis, comme d'*Iler Ilerach*, ils ont fait *Ilargus*. *D'aqua*, *aigues*, *auue*, les françois ont enfin fait *eau*, qu'ils prononcent *oo*, où il ne reste plus rien de l'origine. *Auwe*, *Auge* chez les Germains est aujourd'hui un lieu, que l'eau inonde souvent, propre aux pâturages, *locus irriguus*, *pascuus;* mais plus particulièrement il signifie une isle comme dans le nom du monastere de *Reichenau* (*Augia* dives) & bien d'autres. Et cela doit avoir eu lieu chés beaucoup de peuples Teutoniques & Celtiques, car delà est venu, que tout ce qui est comme isolé dans une espece de plaine a été nommé *Auge* ou *Ouge*, oculus. C'est ainsi qu'on appelle des taches d'huile sur de l'eau chés les Allemands; & chés les Espagnols *Ojo* est un trou. Mais *Auge*, *ooge*, oculus, *occhio* &c. a été appliqué plus particulierement à l'*oeil* comme par excellence, qui fait ce trou isolé eclatant dans le visage: & sans doute le françois *oeil* en vient aussi, mais l'origine n'en est point reconnoissable du tout, à moins qu'on n'aille par l'enchainement que je viens de donner; & il paroit que l'ὄμμα & ὄψις des Grecs vient de la même source. *Oe* ou *Oeland* est une Isle chés les Septentrionaux, & il y en a quelque trace dans l'Hebreu où אִי *Ai*, est une isle. M. Bochart a crû que les Phéniciens en avoient tiré le nom, qu'il croit qu'ils avoient donné à la Mer Aegée, pleine d'isles. *Augere*, augmentation vient encore d'*auue* ou *auge*, c'est à dire de l'effusion des eaux; comme *ooken*, *auken* en vieux Saxon, étoit augmenter; & l'*Augustus* en parlant de l'Empereur étoit traduit par *ooker*. La rivière de Bronsvic, qui vient des montagnes du Hartz, et par consequent est fort sujette à des accroissemens subites, s'appelle *Ocker*, & *Ouacra* autresfois. Et je dis en passant que les noms des rivières, étant ordinairement venus de la plus grande antiquité connue, marquent le mieux le vieux langage & les anciens habitans, c'est pourquoi ils mériteroient une recherche particulière. Et les langues en general étant les plus anciens monumens des peuples, avant l'écriture & les arts, en marquent le mieux l'origine des cognations & migrations. C'est pourquoi les Etymologies bien entendues seroient curieuses & de consequence, mais il faut joindre des langues de plusieurs peuples, & ne point faire trop de sauts d'une nation à une autre fort eloignée sans en avoir des bonnes verifications, où il sert sur tout d'avoir

Les langues marquent l'origine, la cognation & les migrations des peuples.

les

les peuples entre deux pour garans. Et en general l'on ne doit donner aucune creance aux etymologies, que lorsqu'il y a quantité d'indices concourans: autrement c'eſt *goropiſer*.

PHILAL. *Goropiſer?* Que veut dire cela?

THEOPH. C'eſt que les Etymologies etranges & ſouvent ridicules de Goropius Becanus, ſavant Medecin du 16me Siecle, ont paſſé en proverbe, bien qu'autrement il n'ait pas eu trop de tort de pretendre que la langue Germanique, qu'il appelle Cimbrique, a autant & plus de marques de quelque choſe de primitif que l'Hebraïque même. Je me ſouviens que feu M. Claubergius, Philoſophe excellent, a donné un petit Eſſai ſur les origines de la langue Germanique, qui fait regretter la perte de ce qu'il avoit promis ſur ce ſujet. J'y ai donné moi-même quelques penſées, outre que j'avois porté feu M. Gerardus Meierus, Theologien de Breme, à y travailler, comme il a fait, mais la mort l'a interrompu. J'eſpère pourtant que le public en profitera encore un jour, auſſi bien que des travaux ſemblables de M. Schilter, jurisconſulte celebre à Strasbourg, mais qui vient de mourir auſſi. Il eſt ſûr au moins que la langue & les antiquités Teutoniques entrent dans la plûpart des recherches des origines, coutumes & antiquités Européennes. Et je ſouhaiterois que des ſavans hommes en fiſſent autant dans les langues Wallienne, Biſcayenne, Slavonique, Finnoiſe, Turque, Perſanne, Armenienne, Georgienne & autres, pour en mieux decouvrir l'harmonie, qui ſerviroit particulierement, comme je viens de dire, à éclaircir l'origine des Nations. *De Goropius Becanus.*

§. 2. *PHILAL.* Ce deſſein eſt de conſequence, mais à préſent il eſt tems de quitter le *Materiel des Mots*, & de revenir au *Formel* c'eſt à dire à la ſignification, qui eſt commune aux differentes langues. Or Vous m'accorderés premierement Monſieur, que lorsqu'un homme parle à un autre, c'eſt de ſes propres Idées, qu'il veut donner des ſignes; les mots ne pouvant être appliqués par lui à des choſes qu'il ne connoit point. Et jusqu'à ce qu'un homme ait des Idées de ſon propre fond, il ne ſauroit ſuppoſer qu'elles ſont conformes aux qualités des choſes ou aux conceptions d'un autre. *Les mots ſont des ſignes des propres Idées.*

THEOPH. Il eſt vrai pourtant qu'on prétend de deſigner bien

CHAP. II. ſouvent plutôt ce que d'autres penſent, que ce qu'on penſe de ſon chef, comme il n'arrive que trop aux Laïques, dont la foi eſt implicite. Cependant j'accorde qu'on entend toujours quelque choſe de general, quelque ſourde & vuide d'intelligence que ſoit la penſée; & on prend garde au moins de ranger les mots ſelon la coutume des autres, ſe contentant de croire qu'on pourroit en apprendre le ſens au beſoin. Ainſi on n'eſt quelques fois que le truchement des penſées, ou le porteur de la parole d'autrui, tout comme ſeroit une lettre; & même on l'eſt plus ſouvent qu'on ne penſe.

§. 3. *PHILAL.* Vous avés raiſon d'ajouter, qu'on entend toujours quelque choſe de general, quelque Idiot qu'on ſoit. Un enfant n'ayant remarqué dans ce qu'il entend nommer *Or* qu'une brillante couleur jaune, donne le nom d'or à cette même couleur, qu'il voit dans la queue d'un pan; d'autres ajouteront la grande peſanteur, la fuſibilité, la malleabilité.

THEOPH. Je l'avoue; mais ſouvent l'Idée, qu'on a de l'objêt, dont on parle, eſt encore plus generale que celle de cet enfant, & je ne doute point, qu'un aveugle ne puiſſe parler pertinemment des couleurs & faire une harangue à la louange de la lumière, qu'il ne connoit pas, parcequ'il en a appris les effets & les circonſtances.

§. 4. *PHILAL.* Ce que vous remarqués eſt très vrai. Il arrive ſouvent que les hommes appliquent d'avantage leur penſées aux mots, qu'aux choſes & parcequ'on a appris la plûpart de ces mots avant que de connoitre les Idées, qu'ils ſignifient, il y a non ſeulement des enfans, mais des hommes faits qui parlent ſouvent comme des peroquets. §. 5. Cependant les hommes prétendent ordinairement de marquer leur propres penſées & de plus ils attribuent aux mots un ſecret rapport aux Idées d'autrui & aux choſes mêmes Car ſi les ſons étoient attachés à une autre Idée par celui avec qui nous nous entretenons, ce ſeroit parler deux langues; il eſt vrai qu'on ne s'arrête pas trop à examiner qu'elles ſont les Idées des autres, & l'on ſuppoſe que notre Idée eſt celle, que le commun & les habiles gens du pays attachent ou même mot. §. 6. ce qui a lieu particulierement à l'égard des Idées ſimples & des modes, mais quant aux Subſtances on y croit plus particulierement que les mots ſignifient auſſi la realité des choſes.

THE-

THEOPH. Les Subſtances & les modes ſont également repre- CHAP. III.
ſentés par les Idées; & les choſes, auſſi bien que les Idées, dans l'un & l'autre cas ſont marquées par les mots; ainſi je n'y vois gueres de difference, ſi non que les Idées des choſes ſubſtantielles & des qualités ſenſibles ſont plus fixes. Au reſte il arrive quelquesfois que nos Idées & penſées ſont la matiere de nos diſcours & ſont la choſe même, qu'on veut ſignifier, & les notions reflexives entrent plus qu'on ne croit dans celles des choſes. On parle même quelquesfois des mots materiellement, ſans que dans cet endroit-là préciſement on puiſſe ſubſtituer à la place du mot la ſignification, ou le rapport aux Idées ou aux choſes; ce qui arrive non ſeulement lorsqu'on parle en Grammairien, mais encore quand on parle en Dictionnairiſte, en donnant l'explication du nom.

CHAPITRE III.

Des Termes Generaux.

§. 1. *PHILAL.* Quoiqu'il n'exiſte que des choſes particulières, la plus grande partie des mots ne laiſſe point d'être des *Termes Generaux*, parce qu'il eſt impoſſible §. 2. que chaque choſe particuliere puiſſe avoir un nom particulier & diſtinct, outre qu'il faudroit une memoire prodigieuſe pour cela, au prix de laquelle celle de certains Generaux, qui pouvoient nommer tous leur ſoldats par leur nom, ne ſeroit rien. La choſe croit même à l'infini, ſi chaque bête, chaque plante, & même chaque feuille de plante, chaque graine, enfin chaque grain de ſable, qu'on pourroit avoir beſoin de nommer, devroit avoir ſon nom. Et comment nommer les parties des choſes ſenſiblement uniformes, comme de l'eau, du fer? §. 3. outre que ces noms particuliers ſeroient inutiles, la fin principale du langage étant d'exciter dans l'eſprit de celui qui m'ecoute une Idée ſemblable à la mienne. Ainſi la ſimilitude ſuffit, qui eſt marquée par les termes generaux. §. 4. et les mots particuliers ſeuls ne ſerviroient point à étendre nos connoiſſances, ni à faire juger de l'avenir par le paſſé, ou d'un individu par un autre. §. 5. Cependant comme l'on a ſouvent beſoin de faire mention de certains individus, particulièrement de notre eſpece, l'on ſe ſert de *noms propres;* qu'on donne auſſi aux pays,

Neceſſité des termes generaux.

Dans les termes generaux on ne marque que la ſimilitude.

CHAP. III. villes, montagnes, & autres diſtinctions de lieu. Et les maquignons donnent des noms propres jusqu'à leur chevaux, auſſi bien qu' Alexandre à ſon Bucephale, afin de pouvoir diſtinguer tel ou tel cheval particulier, lorsqu'il eſt eloigné de leur vue.

Les noms propres ont eté autrefois appellatifs ou generaux.

THEOPH. Ces remarques ſont bonnes, & il y en a qui conviennent avec celles que je viens de faire. Mais j'ajouterai, ſuivant ce que j'ai obſervé deja, que *les noms propres ont été ordinairement appellatifs* c'eſt à dire generaux dans leur origine, comme Brutus, Cæſar, Auguſte, Capito, Lentulus, Piſo, Cicero, Elbe, Rhin, Rhur, Leine, Ocker, Bucephale, Alpes, Brenner ou Pyrenées; car l'on ſait que le premier Brutus eût ce nom de ſon apparente ſtupidité, que Ceſar étoit le nom d'un enfant tiré par inciſion du ventre de ſa mère, qu' Auguſte étoit un nom de veneration, que Capiton eſt groſſe tête, comme Bucephale auſſi, que Lentulus, Piſon & Ciceron ont été des noms donnés au commencement à ceux, qui cultivoient particulièrment certaines ſortes de legûmes. J'ai deja dit ce que ſignifient les noms de ces rivières, Rhin, Rur, Leine, Ocker. Et l'on ſait, que toutes les rivières s'appellent encore Elbes en Scandinavie. Enfin *Alpes* ſont montagnes, couvertes de neige (à quoi convient *album*, *blanc*) & *Brenner* ou *Pyrenées* ſignifient une grande hauteur, car *bren* étoit haut, ou chef, (comme Brennus) en Celtique, comme encore *brinck* chés les Bas-Saxons eſt hauteur, & il y a un *Brenner* entre l'Allemagne & l'Italie, comme les Pyrenées ſont entre les Gaules & l'Eſpagne. Ainſi j'oſerois dire que presque tous les mots ſont originairement des termes Generaux, parcequ'il arrivera fort rarement qu'on inventera un nom exprès ſans raiſon pour marquer un tel individu. On peut donc dire que les noms des individus étoient des noms d'eſpèce, qu'on donnoit par excellence ou autrement à quelque individu, comme le nom *groſſe tête* à celui de toute la ville, qui l'avoit la plus grande ou qui étoit le plus conſideré des groſſes têtes qu'on connoiſſoit. C'eſt ainſi même qu'on donne les noms des genres aux eſpèces, c'eſt à dire, qu'on ſe contentera d'un terme plus general, ou plus vague pour deſigner des eſpeces plus particulières, lorsqu'on ne ſe ſoucie point des différences. Comme par exemple, on ſe contente du nom general d'abſinthe, quoiqu'il y en ait tant d'eſpèces qu'un des Bauhins en a rempli un livre exprès.

§. 6. *PHIL-*

CHAP. III. *Si les termes generaux ſont des ſignes des Idées generales ?*

§. 6. *PHILAL.* Vos reflexions ſur l'origine des *noms propres* ſont fort juſtes; mais pour venir à celle des *noms appellatifs* ou des termes generaux Vous conviendrés ſons doute Monſieur, que les mots deviennent generaux lorsqu'ils ſont ſignes d'Idées generales & les Idées deviennent generales lorsque par abſtraction on en ſepare le tems, le lieu, ou telle autre circonſtance, qui peut les *determiner* à telle ou telle exiſtence particulière.

THEOPH. Je ne diſconviens point de cet uſage des abſtractions, mais c'eſt plutôt en montant des eſpeces aux genres, que des individus aux eſpèces. Car (quelque paradoxe que cela paroiſſe) il eſt impoſſible à nous d'avoir la connoiſſance des individus & de trouver le moyen de *determiner* exactement l'individualité d'aucune choſe, à moins que de la garder elle même; car toutes les circonſtances peuvent revenir; les plus petites differences nous ſont inſenſibles; le lieu ou le tems, bien loin de determiner d'eux mêmes, ont beſoin eux-mêmes d'être determinés par les choſes qu'ils contiennent. Ce qu'il y a de plus conſiderable en cela, eſt que *l'individualité* enveloppe l'infini, & il n'y a que celui, qui eſt capable de le comprendre qui puiſſe avoir la connoiſſance du principe d'individuation d'une telle ou telle choſe; ce qui vient de l'influence (à l'entendre ſainement) de toutes les choſes de l'univers les unes ſur les autres. Il eſt vrai qu'il n'en ſeroit point ainſi, s'il y avoit des Atomes de Democrite; mais auſſi il n'y auroit point alors de *difference* entre deux individus *differens* de la même figure & de la même grandeur.

§. 7. *PHILAL.* Il eſt pourtant tout viſible que les Idées, que les enfans ſe font des perſonnes, avec qui ils converſent (pour nous arreter á cet exemple) ſont ſemblables aux perſonnes mêmes, & ne ſont que particulières. Les Idées, qu'ils ont de leur nourrice & de leur mere, ſont fort bien tracées dans leur eſprit & les noms de *nourrice* ou de *maman*, dont ſe ſervent les enfans, ſe rapportent uniquement à ces perſonnes. Quand après cela le tems leur a fait obſerver qu'il y a pluſieurs autres Etres, qui reſſemblent à leur père ou à leur mère, ils forment une Idée, à laquelle ils trouvent que tous ces Etres particuliers participent egalement, & ils lui donnent comme les autres le nom d'homme. §. 8. Ils acquièrent par la même voye des noms & des notions plus generales; par exemple la nouvelle Idée de l'animal ne ſe fait point par aucune addition, mais ſeulement

CHAP. III. lement en ôtant la figure ou les proprietés particulières de l'homme, & en retenant un corps accompagné de vie, de ſentiment & de motion ſpontanée.

THEOPH. Fort bien; mais cela ne fait voir que ce que je viens de dire; car comme l'enfant va par abſtraction de l'obſervation de l'Idée de l'homme à celle de l'Idée de l'animal, il eſt venu de cette Idée plus ſpecifique, qu'il obſervoit dans ſa mère ou dans ſon père & dans d'autres perſonnes, à celle de la nature humaine. Car pour juger qu'il n'avoit point de préciſe Idée de l'individu, il ſuffit de conſiderer qu'une reſſemblance mediocre le tromperoit aiſement & le feroit prendre pour ſa mère une autre femme, qui ne l'eſt point. Vous ſavés l'Hiſtoire du faux Martin Guerre, qui trompa la femme même du veritable & les proches parens par la reſſemblance jointe à l'addreſſe & embaraſſa longtems les juges, lors même que la veritable fut arrivée.

§. 9. *PHILAL.* Ainſi tout ce myſtere du Genre & des Eſpeces, dont on fait tant de bruit dans les Ecoles, mais qui hors de là eſt avec raiſon ſi peu conſideré, tout ce myſtere dis-je, ſe reduit uniquement à la formation d'Idées abſtraites plus ou moins étendues, aux quelles on donne certains noms.

Utilité de l'art de ranger les choſes en genres & en eſpeces.

THEOPH. L'art de ranger les choſes en genres & en eſpèces n'eſt pas de petite importance & ſert beaucoup, tant au jugement qu'à la memoire. Vous ſavés de quelle conſequence cela eſt dans la Botanique, ſans parler des animaux & autres Subſtances, & ſans parler auſſi des Etres Moraux & Notionaux comme quelques uns les appellent. Une bonne partie de l'ordre en depend, & pluſieurs bons auteurs ecrivent en ſorte que tout leurs diſcours peut être reduit en diviſions ou ſousdiviſions, ſuivant une methode, qui a du rapport aux genres & aux eſpeces, & ſert non ſeulement à retenir les choſes, mais même à les trouver. Et ceux, qui ont diſpoſé toutes ſortes de notions ſous certains titres ou prédicamens ſous-diviſés, ont fait quelque choſe de fort utile.

De l'art de faire des definitions.

§. 10. *PHILAL.* En definiſſant les mots, nous nous ſervons du Genre ou du Terme General le plus prochain; & c'eſt pour s'épargner la peine de compter les differentes Idées ſimples, que ce Genre ſignifie, ou

ou quelquefois peut-être pour s'épargner la honte de ne pouvoir faire cette enumeration. Mais quoique la voye la plus courte de definir ſoit par le moyen du *genre* & de la *difference* comme parlent les Logiciens, on peut douter à mon avis, qu'elle ſoit la meilleure: du moins elle n'eſt pas l'unique. Dans la definition, qui dit que l'homme eſt un animal raiſonnable (definition qui peut-être n'eſt pas la plus exacte, mais qui ſert aſſés bien au préſent deſſein) au lieu du mot animal on pourroit mettre ſa definition. Ce qui fait voir le peu de neſſité de la regle, qui veut *qu'une definition doit être compoſée de genre & de difference* & le peu d'avantage, qu'il y a à l'obſerver exactement. Auſſi les langues ne ſont pas toujours formées ſelon les regles de la Logique en ſorte que la ſignification de chaque terme puiſſe être exactement & clairement exprimée par deux autres termes. Et ceux qui ont fait cette regle ont eu tort de nous donner ſi peu de definitions, qui y ſoyent conformes. CHAP. III.

THEOPH. Je conviens de vos remarques; il ſeroit pourtant avantageux pour bien des raiſons que les definitions puiſſent être de deux termes: cela ſans doute abregeroit beaucoup & toutes les diviſions pourroient être reduites à des dichotomies, qui en ſont la meilleure eſpèce, & ſervent beaucoup pour l'invention, le jugement & la memoire. Cependant je ne crois pas, que les Logiciens exigent toujours que le genre ou la difference ſoit exprimée en un ſeul mot; par exemple le terme *Polygone regulier* peut paſſer pour le genre du quarré, & dans la figure du cercle le genre pourra être une figure plane curviligne, & la difference ſeroit celle dont les points de la ligne ambiente ſoyent egalement diſtans d'un certain point comme centre. Au reſte il eſt encore bon de remarquer, que bien ſouvent le *genre* pourra être changé en *difference*, & la *difference* en *genre*. Par exemple, le Quarré eſt un regulier quadrilateral, ou bien un quadrilatere regulier, deſorte qu'il ſemble que le genre ou la difference ne different que comme le ſubſtantif & l'adjectif; comme ſi au lieu de dire, que l'homme eſt un animal raiſonnable, la langue permettoit de dire que l'homme eſt un rational animable, c'eſt à dire, une ſubſtance raiſonnable, douée d'une nature animale; au lieu que les Genies ſont des Subſtances raiſonnables, dont la nature n'eſt point animale, ou comme avec les bêtes. Et cet échange des genres & differences depend de la variation de l'ordre des ſous-diviſions.

CHAP. III. §. 11. *PHILAL.* Il s'enſuit de ce que je venois de dire, que ce qu'on appelle *general* & univerſel n'appartient point à l'exiſtence des choſes, mais que c'eſt un ouvrage de l'entendement. §. 12. et les Eſſences de chaque eſpèce ne ſont que les Idées abſtraites.

THEOPH. Je ne vois pas aſſés cette conſequence. Car la generalité conſiſte dans la reſſemblance des choſes ſingulieres entre elles, & cette reſſemblance eſt une realité.

§. 13. *PHILAL.* J'allois Vous dire moi-même que ces eſpèces ſont fondées ſur les reſſemblances.

THEOPH. Pourquoi donc n'y point chercher auſſi l'eſſence des genres & des eſpeces?

§. 14. *PHILAL.* On ſera moins ſurpris de m'entendre dire que ces eſſences ſont l'ouvrage de l'entendement, ſi l'on conſidere qu'il y a du moins des Idées complexes, qui dans l'eſprit de differentes perſonnes ſont ſouvent differentes collections d'Idées ſimples, & ainſi ce qui eſt *avarice* dans l'eſprit d'un homme, ne l'eſt pas dans l'eſprit d'un autre.

THEOPH. J'avoue Monſieur, qu'il y a peu d'endroits où j'aye moins entendû la force de vos conſequences qu'ici, & cela me fait de la peine. Si les hommes different dans le nom, cela change-t-il les choſes ou leur reſſemblances? Si l'un applique le nom d'avarice à une reſſemblance, & l'autre à une autre, ce ſeront deux differentes eſpeces deſignées par le même nom.

PHILAL. Dans l'eſpèce des Subſtances, qui nous eſt plus familiere & que nous connoiſſons de la maniere la plus intime, on a douté pluſieurs fois ſi le fruit, qu'une femme a mis au monde, étoit homme, jusqu'à diſputer ſi l'on devoit le nourrir & bâtiſer; ce qui ne pourroit être ſi l'Idée abſtraite ou l'eſſence, à laquelle appartient le nom d'homme étoit l'ouvrage de la nature & non une diverſe incertaine collection d'Idées ſimples, que l'entendement joint enſemble & à laquelle il attache un nom après l'avoir rendue generale par voye d'abſtraction. De ſorte que dans le fond chaque Idée diſtincte, formée par abſtraction eſt une eſſence diſtincte.

THE-

THEOPH. Pardonnés moi que je Vous dise Monsieur, que vo- Chap. III.
tre langage m'embrasse, car je n'y vois point de liaison. Si nous ne pouvons pas toujours juger par le dehors des ressemblances de l'interieur, est-ce qu'elles en sont moins dans la nature? Lorsqu'on doute si un monstre est homme, c'est qu'on doute s'il a de la raison. Quand on saura qu'il en a, les Theologiens ordonneront de le faire bâtiser & les Jurisconsultes de le faire nourrir. Il est vrai qu'on peut disputer des plus basses especes logiquement prises, qui se varient par des accidens dans une même espece physique ou tribu de generation; mais on n'a point besoin de les determiner; on peut même les varier à l'infini, comme il se voit dans la grande varieté des oranges, limons, & citrons, que les experts savent nommer & distinguer. On le voyoit de même dans les tulipes & oueillets, lorsque ces fleurs étoient à la mode. Au reste, que les hommes joignent telles ou telles idées ou non, & même que la nature les joigne actuellement ou non, cela ne fait rien pour les essences, genres ou espéces, puisqu'il ne s'y agit que des possibilités, qui sont independantes de notre pensée.

§. 15. *PHILAL.* On suppose ordinairement une constitution réelle de l'espece de chaque chose, & il est hors de doute qu'il y en doit avoir, d'où chaque amas d'Idées simples ou qualités coëxistentes dans cette chose doit dépendre. Mais comme il est evident, que les choses ne sont rangées en *sortes* ou *espèces* sous certains noms, qu'en tant qu'elles conviennent avec certaines Idées abstraites, auxquelles nous avons attaché ce nom là, *l'Essence* de chaque genre ou espece vient ainsi à n'être autre chose que l'Idée abstraite signifiée par le nom general ou specifique et nous trouverons que c'est là ce qu'emporte le mot d'essence selon l'usage le plus ordinaire qu'on en fait. Il ne seroit pas mal à mon avis de designer ces deux sortes d'essences par deux noms différens & d'appeller la premiere *essence réelle* & l'autre *essence nominale.*

THEOPH. Il me semble que notre langage innove extremement dans les manieres de s'exprimer. On a bien parlé jusqu'ici de definitions nominales & causales ou réelles, mais non pas que je sache d'essences autres que réelles, à moins que par essences nominales on n'ait entendû des essences fausses & impossibiles, qui paroissent être des essences, mais n'en sont point; comme seroit par exemple celle d'un decaëdre regu-

CHAP. III. lier c'eſt à dire d'un corps regulier, compris ſous dix plans. L'eſſence dans le fond n'eſt autre choſe que la poſſibilité, de ce qu'on propoſe. Ce qu'on ſuppoſe poſſible eſt exprimé par la definition; mais cette definition n'eſt que nominale, quand elle n'exprime point en même tems la poſſibilité, car alors on peut douter ſi cette definition exprime quelque choſe de réel, c'eſt à dire de poſſible, jusqu'à ce que l'experience vienne à notre ſecours pour nous faire connoitre cette realité *à poſteriori*, lorsque la choſe ſe trouve effectivement dans le monde; ce qui ſuffit au defaut de la raiſon, qui feroit connoitre la realité *a priori* en expoſant la cauſe ou la generation poſſible de la choſe definie. Il ne depend donc pas de nous de joindre les Idées comme bon nous ſemble, à moins que cette combinaiſon ne ſoit juſtifiée ou par la raiſon, qui la montre poſſible, ou par l'experience, qui la montre actuelle, & par conſequent poſſible auſſi. Pour mieux diſtinguer auſſi l'eſſence & la definition, il faut conſiderer qu'il n'y a qu'une eſſence de la choſe, mais qu'il y a pluſieurs definitions, qui expriment une même eſſence, comme la même ſtructure ou la même ville peut être repreſentée par differentes Scenographies, ſuivant les differens côtés dont on la regarde.

Il n'y qu'une ſeule eſſence d'une choſe, dont il peut y avoir differentes definitions.

§. 19. *PHILAL.* Vous m'accorderés je penſe, que le *Reel* & le *Nominal* eſt toûjours le même dans les Idées ſimples & dans les Idées des modes; mais dans les Idées des ſubſtances, ils ſont toûjours entièrement différens. Une figure, qui termine un eſpace par trois lignes, c'eſt l'eſſence du triangle, tant réelle que nominale; car c'eſt non ſeulement l'Idée abſtraite à laquelle le nom general eſt attaché, mais l'Eſſence ou l'Etre propre de la choſe, ou le fondement d'ou procedent ſes propriétes, & auquel elles ſont attachées. Mais c'eſt tout autrement à l'égard de l'or. La conſtitution réelle de ſes parties, de laquelle dependent la couleur, la peſanteur, la fuſibilité, la fixité &c. nous eſt inconnu, & n'en ayant point d'Idée nous n'avons point de nom, qui en ſoit ſigne. Cependant ce ſont ces qualités, qui font que cette matiere eſt appellée de l'or, & ſont ſon eſſence nominale, c'eſt à dire qui donne droit au nom.

THEOPH. J'aimerois mieux de dire ſuivant l'uſage reçu, que l'Eſſence de l'or eſt ce qui le conſtitue & qui lui donne ces qualités ſenſibles, qui le font reconnoitre & qui ſont ſa *definition nominale*, au lieu que nous

nous aurions la *definition reélle* & *cauſale*, ſi nous pouvions expliquer cette contexture ou conſtitution interieure. Cependant la definition nominale ſe trouve ici réelle auſſi, non par elle-même (car elle ne fait point connoître a *priori* la poſſibilité ou la generation des corps) mais par l'experience, parce que nous experimentons qu'il y a un corps, ou ces qualités ſe trouvent enſemble : mais ſans quoi on pourroit douter, ſi tant de peſanteur ſeroit compâtible avec tant de malleabilité, comme l'on peut douter jusqu'à preſent, ſi un verre malléable à froid eſt poſſible à la nature. Je ne ſuis pas au reſte de Votre avis Monſieur, qu'il y a ici de la difference entre les Idées des Subſtances & les Idées des prédicats, comme ſi les definitions des prédicats (c'eſt à dire des modes & des objets des Idées ſimples) étoient toujours réelles & nominales en même tems, & que celles des ſubſtances n'étoient que nominales. Je demeure bien d'accord qu'il eſt plus difficile d'avoir des definitions réelles des corps, qui ſont des Etres ſubſtantiels, parce que leur contexture eſt moins ſenſible. Mais il n'en eſt pas de même de toutes les Subſtances; car nous avons une connoiſſance des vrayes Subſtances ou des unités, (comme de Dieu & de l'âme,) auſſi intimes que nous en avons de la plûpart des modes. D'ailleurs, il y a des prédicats auſſi peu connûs que la contexture des corps : car le jaune ou l'amer par exemple ſont les objets des Idées ou phantaſies ſimples, & neanmoins on n'en a qu'une connoiſſance confuſe, même dans les Mathematiques, ou un même mode peut avoir une definition nominale auſſi bien qu'une réelle. Peu de gens ont bien expliqué en quoi conſiſte la différence de ces deux definitions, qui doit diſcerner auſſi l'eſſence & la proprieté. A mon avis cette différence eſt, que la réelle fait voir la poſſibilité du defini & la nominale ne le fait point : la definition de deux *droites paralléles*, qui dit qu'elles ſont dans un même plan & ne ſe rencontrent point quoiqu'on les continue à l'infini, n'eſt que nominale, car on pourroit douter d'abord ſi cela eſt poſſible. Mais lorſqu'on a compris, qu'on peut mener une droite parallele dans un plan à une droite donnée, pourvû qu'on prenne garde que la pointe du Stile, qui décrit la paralléle, demeure toûjours également diſtante de la donnée, on voit en même tems que la choſe eſt poſſible & pourquoi elles ont cette proprieté de ne ſe rencontrer jamais, qui en fait la definition nominale, mais qui n'eſt la marque de parallelisme que lorſque les deux lignes ſont droites, au lieu que ſi l'une au moins étoit courbe, elles pourroient être

Differences des definitions réelles & nominales.

CHAP. III. de nature à ne ſe pouvoir jamais rencontrer, & cependant elles ne ſeroient point parelleles pour cela.

§. 19. *PHILAL.* Si l'Eſſence étoit autre choſe que l'Idée abſtraite elle ne ſeroit point ingenerable & incorruptible. Une Licorne, une Sirene, un Cercle exact ne ſont peût-etre point dans le monde.

THEOPH. Je vous ai deja dit, Monſieur, que les Eſſences ſont perpetuelles, parcequ'il ne s'y agit que du poſſible.

CHAPITRE IV.

Des noms des Idées ſimples.

CHAP. IV. §. 2. *PHILAL.* Je vous avoue que j'ai toûjours cru, qu'il étoit arbitraire de former les modes; mais, quant aux Idées ſimples & celles des ſubſtances, j'ai été perſuadé, qu'outre la poſſibilité ces Idées devoient ſignifier une exiſtance réelle.

THEOPH. Je n'y vois aucune neceſſité. Dieu en a les Idées avant que de créer les objets de ces Idées, & rien n'empêche qu'il ne puiſſe encore communiquer de telles Idées aux créatures intelligentes: il n'y a pas même de démonſtration exacte, qui prouve que les objets de nos ſens & des Idées ſimples, que les ſens nous préſentent, ſont hors de nous. Ce qui a ſur tout lieu a l'égard de ceux, qui croyent avec les Carteſiens & avec notre celebre Auteur, que nos Idées ſimples des qualites ſenſibles n'ont point de reſſemblance avec ce qui eſt hors de nous dans les objets: il n'y auroit donc rien qui oblige ces Idées d'être fondées dans quelque exiſtence réelle.

§. 4. 5. 6. 7. *PHILAL.* Vous m'accorderés au moins cette autre difference entre les Idées ſimples & les compoſées, que les noms des *Idees ſimples* ne peuvent être definis, au lieu que ceux des Idées compoſées le peuvent être. Car les definitions doivent contenir plus d'un terme

me, dont chacun ſignifie une Idée. Ainſi l'on voit ce qui peut ou ne peut pas être defini, & pourquoi les definitions ne peuvent aller à l'infini; ce que jusqu'ici perſonne que je ſache n'a remarqué. CHAP. IV.

THEOPH. J'ai auſſi remarqué dans le petit *Eſſai ſur les Idées*, inſeré dans les Actes de Leipzic il y a environs 20. ans, que les termes ſimples ne ſauroient avoir de definitions nominales: mais j'y ai ajouté en même tems, que les termes, lorsqu'ils ne ſont ſimples qu'à notre égard (parce que nous n'avons pas le moyen d'en faire l'analyſe pour venir aux perceptions elementaires, dont ils ſont compoſés) comme chaud, froid, jaune, verd, peuvent reçevoir une definition réelle, qui en expliqueroit la cauſe. C'eſt ainſi que la definition réelle du *verd* eſt d'être compoſé de bleu & de jaune bien melés, quoique le verd ne ſoit pas plus ſuſceptible de definition nominale, qui le faſſe reconnoître, que le bleu & le jaune. Au lieu que les termes, qui ſont ſimples en eux mêmes, c'eſt à dire dont la conception eſt claire & diſtincte, ne ſauroient reçevoir aucune definition, ſoit nominale, ſoit réelle. Vous trouverés dans ce *petit Eſſai*, mis dans les Actes de Leipzic, les fondemens d'une bonne partie de la doctrine, qui regarde l'entendement, expliquée en abrégé.

On peut avoir des definitions reelles où il eſt impoſſible d'en avoir des nominales.

§. 7. 8. *PHILAL.* Il étit bon d'expliquer ce point & de marquer ce qui pourroit être defini ou non. Et je ſuis tenté de croire qu'il s'éleve ſouvent de grandes diſputes & qu'il s'introduit bien du galimatias dans le diſcours des hommes pour ne pas ſonger à cela. Ces celebres vetilles dont on fait tant de bruit dans les Ecoles, ſont venues de ce qu'on n'a pas pris garde à cette difference, qui ſe trouve dans les Idées. Les plus grands Maitres dans l'art ont eté contraints de laiſſer la plus grande partie des Idées ſimples ſans les definir, & quand ils ont entrepris de le faire, ils n'y ont point reuſſi. Le moyen, par exemple, que l'eſprit de l'homme pût inventer un plus fin galimatias que celui, qui eſt renfermé dans cette definition d'Ariſtote: *le mouvement eſt l'acte d'un être en puiſſance, en tant qu'il eſt en puiſſance.* §. 9. Et les modernes qui definiſſent le *mouvement*, que c'eſt le *paſſage* d'un lieu dans un autre, ne font que mettre un mot Synonime à la place de l'autre.

THE-

CHAP. IV. *THEOPH.* J'ai deja remarqué dans une de nos conferences paſſées que chez Vous on fait paſſer bien des Idées pour ſimples, qui ne le ſont point. Le *mouvement* eſt de ce nombre, que je crois être definiſſable; & la definition qui dit que c'eſt un changement de lieu, n'eſt pas à mepriſer. La definition d'Ariſtôte n'eſt pas ſi abſurde qu'on penſe, faute d'entendre que le Grec κίνησις chez lui ne ſignifioit pas ce que nous appellons *mouvement*, mais ce que nous exprimerions par le mot de *changement*, d'où vient qu'il lui donne une definition ſi abſtraite & ſi metaphyſique, au lieu que ce que nous appellons mouvement eſt appellé chez lui φορὰ, *latio* & ſe trouve entre les eſpèces du changement (τῆς κινήσεως.)

Des definitions du mouvement.

§. 10. *PHILAL.* Mais vous n'excuſerés pas au moins la definition de la *lumière* du même auteur, que c'eſt l'acte du transparent.

THEOPH. Je la trouve avec Vous fort utile, & il ſe ſert trop de ſon *acte*, qui ne nous dit pas grand' choſe. *Diaphane* lui eſt un milieu au travers du quel on pourroit voir, & la lumière eſt ſelon lui ce qui conſiſte dans le trajet actuel. A la bonne heure.

§. 11. *PHILAL.* Nous convenons donc que nos Idées ſimples ne ſauroient avoir des definitions nominales, comme nous ne ſaurions connoitre le gout de l'Ananas par la relation des voyageurs, à moins de pouvoir gouter les choſes par les oreilles comme Sancho Panſa avoit la faculté de voir Dulcinée par oui dire, ou comme cet aveugle, qui ayant fort oui parler de l'éclat d'écarlatte, crût qu'elle devoit reſſembler au ſon de la trompette.

THEOPH. Vous avés raiſon & tous les voyageurs du monde ne nous auroient pû donner par leur relations ce que nous devons à un gentilhomme de ce pays, qui cultive avec ſuccès des *Ananas* à trois lieües d'Hannovre presque ſur le bord du Weſer & a trouvé le moyen de les multiplier en ſorte que nous les pourrons avoir peut-être un jour de notre crû auſſi copieuſement que les oranges de Portugal, quoiqu'il y auroit apparemment quelque déchet dans le goût.

§. 12. 13.

§. 12. 13. *PHILAL.* Il en eſt tout autrement des Idées comple- Chap. IV.
xes. Un aveugle peut entendre ce que c'eſt que la ſtatue; & un homme, qui n'auroit jamais vû l'arc-en ciel, pourroit comprendre ce que c'eſt, pourvû qu'il ait vû les couleurs qui le compoſent. §. 15. Cependant quoique les Idées ſimples ſoyent inexplicables, elles ne laiſſent pas d'être les moins douteuſes. Car l'experience fait plus que la definition.

THEOPH. Il y a pourtant quelque difficulté ſur les Idées, qui ne ſont ſimples qu'à notre égard. Par exemple il ſeroit difficile de marquer préciſement les bornes du bleu & du verd & en general de diſcerner les couleurs fort approchantes, au lieu que nous pouvons avoir des notions preciſes des termes, dont on ſe ſert en Arithmetique & en Geometrie.

§. 16. *PHILAL.* Les Idées ſimples ont encore cela de particulier, qu'elles ont très peu de Subordination dans ce que les Logiciens appellent *ligne prédicamentale*, depuis la dernière eſpèce jusqu'au genre ſuprême. C'eſt que la dernière eſpece n'étant qu'une ſeule Idée ſimple, on n'en peut rien retrancher; par exemple, on ne peut rien retrancher des Idées du blanc & du rouge pour retenir la commune apparence, où elles conviennent; c'eſt pour cela qu'on les comprend avec le jaune & autres ſous le genre ou le nom de *couleur*. Et quand on veut former un terme encore plus general, qui comprenne auſſi les ſons, les goûts, & les qualités tactiles, on ſe ſert du terme general de *qualité* dans le ſens qu'on lui donne ordinairement pour diſtinguer ces qualités de l'étendue, du nombre, du mouvement, du plaiſir, & de la douleur, qui agiſſent ſur l'eſprit & y introduiſent leurs Idées par plus d'un ſens.

THEOPH. J'ai encore quelque choſe à dire ſur cette remarque. J'eſpère qu'ici & ailleurs Vous me ferés la juſtice, Monſieur, de croire que ce n'eſt point par un eſprit de contradiction, & que la matière le ſemble demander. Ce n'eſt pas un avantage que les Idées des qualités ſenſibles ont ſi peu de ſubordination, & ſont capables de ſi peu de ſousdiviſions; car cela ne vient que de ce que nous les connoiſſons peu. Cependant cela même, que toutes les couleurs ont commun d'être vûes par les yeux, de paſſer tous par des corps par où paſſe l'apparence de quelques uns entr'eux, & d'être renvoyés des ſurfaces polies des corps,

CHAP. IV. qui ne les laiſſent point paſſer ; font connoitre qu'on peut retrancher quelque choſe des Idées que nous en avons. On peut même diviſer les couleurs avec grande raiſon en *extrêmes* (dont l'un eſt *poſitif* ſavoir le blanc & autre *privatif* ſavoir le noir) & en *moyens* qu'on appelle encore *couleurs* dans un ſens plus particulier, & qui naiſſent de la lumière par la refraction, qu'on peut encore ſous-diviſer en celles du côté convexe, & celles du côté concave du rayon rompu. Et ces diviſions & ſous-diviſions des couleurs ne ſont pas de petite conſequence.

PHILAL. Mais comment peut-on trouver des genres dans ces Idées ſimples ?

THEOPH. Comme elles ne ſont ſimples qu'en apparence, elles ſont accompagnées de circonſtances, qui ont de la liaiſon avec elles, quoique cette liaiſon ne ſoit point entendue de nous, & ces circonſtances fourniſſent quelque choſe d'explicable & de ſuſceptible d'analyſe, qui donne auſſi quelque eſperance qu'on pourra trouver un jour les raiſons de ces phenomènes. Ainſi il arrive qu'il y a une manière de *pleonasme* dans les perceptions que nous avons des qualités ſenſibles, auſſi bien que des maſſes ſenſibles ; & ce pleonasme eſt, que nous avons plus d'une notion du même ſujet. L'or peut être defini nominalement de pluſieurs façons ; on peut dire que c'eſt le plus peſant de nos corps, que c'eſt le plus malléable, que c'eſt un corps fuſible, qui reſiſte a la coupelle & à l'eau forte &c. Chacune de ces marques eſt bonne & ſuffit à reconnoitre l'or, au moins proviſionnellement & dans l'état préſent de nos corps, jusqu'à ce qu'il ſe trouve un corps plus peſant comme quelques Chymiſtes le prétendent de leur pierre philoſophale, ou jusqu'à ce qu'on faſſe voir cette Lune fixe, qui eſt un métal qu'on dit avoir la couleur de l'argent, & presque toutes les autres qualités de l'or, & que Monſ. le Chevalier Boyle ſemble dire d'avoir fait. Auſſi peut-on dire que dans les matieres, que nous ne connoiſſons qu'en empiriques, toutes nos definitions ne ſont que proviſionelles, comme je crois avoir deja remarqué ci-deſſus. Il eſt donc vrai que nous ne ſavons pas demonſtrativement s'il ne ſe peut, qu'une couleur puiſſe être engendrée par la ſeule reflexion ſans refraction, & que les couleurs que nous avons remarquées jusqu'ici dans la concavité de l'angle de refraction ordinaire ſe trouvent dans la convexité d'une maniere de refraction inconnue jusqu'ici, & vice verſa.

Ainſi

Ainſi l'Idée ſimple du bleu ſeroit depouillée du genre, que nous lui avons CHAP. V.
aſſigné ſur nos experiences. Mais il eſt bon de s'arreter au bleu que nous avons & aux circonſtances qui l'accompagnent. Et c'eſt quelque choſe qu'elles nous fourniſſent de quoi faire des genres & des eſpèces.

§. 17. *PHILAL.* Mais que dites-vous de la remarque qu'on a faite que les Idées ſimples étant priſes de l'exiſtence des choſes ne ſont nullement arbitraires; au lieu que celles des modes mixtes le ſont tout à fait & celles des Subſtances en quelque façon?

THEOPH. Je crois que l'arbitraire ſe trouve ſeulement dans les mots & nullement dans les Idées. Car elles n'expriment que des poſſibilités; ainſi quand il n'y auroit jamais eu de parricide & quand tous les Legislateurs ſe fuſſent auſſi peu aviſés que Solon d'en parler, le parricide ſeroit un crime poſſible & ſon Idée ſeroit réelle. Car les Idées ſont en Dieu de toute éternité & mêmes elles ſont en nous avant que nous y penſons actuellement, comme j'ai montré dans nos premières converſations. Si quelcun les veut prendre pour des penſées actuelles des hommes, cela lui eſt permis; mais il s'oppoſera ſans ſujet au langage reçû. *Il n'y a rien d'arbitraire dans les Idées.*

CHAPITRE V.

Des Noms des Modes mixtes & des Rélations.

§. 2. 3. ſeqq. *PHILAL.* Mais l'eſprit ne forme-t-il pas les Idées mixtes en aſſemblant les Idées ſimples comme il le juge à propos, ſans avoir beſoin de modelle reel; au lieu que les Idées ſimples lui viennent ſans choix par l'exiſtence reelle des choſes. Ne voit-il pas ſouvent l'Idée mixte avant que la choſe exiſte?

THEOPH. Si Vous prenés les Idées pour les penſées actuelles Vous avés raiſon. Mais je ne vois point qu'il ſoit beſoin d'appliquer votre diſtinction à ce qui regarde la forme même ou la poſſibilité de ces penſées, & c'eſt pourtant dequoi il s'agit dans le monde idéal, qu'on diſtingue du monde exiſtent. L'exiſtence reelle des Etres, qui ne ſont point

CHAP. V. neceſſaires, eſt un point de fait ou d'Hiſtoire; mais la connoiſſance des poſſibilités & des neceſſités (car *neceſſaire* eſt, dont l'oppoſé n'eſt point *poſſible*) fait les ſciences demonſtratives.

PHILAL. Mais y a-t-il plus de liaiſon entre les Idées de *tuer* & de *l'homme* qu'entre les Idées de tuer & de la brébis? le parricide eſt-il compoſé de notions plus liées que l'infanticide? & ce que les Anglois appellent *Stabbing*, c'eſt à dire un meurtre par eſtoccade, ou en frappant de la pointe, qui eſt plus grief chés eux que lorsqu'on tue en frappant du tranchant de l'éſpée, eſt-il plus naturel pour avoir merité un nom & une Idée, qu'on n'a point accordé par exemple à l'acte de tuer une brébis ou de tuer un homme en taillant?

THEOPH. S'il ne s'agit que des poſſibilités, toutes ces Idées ſont également naturelles. Ceux qui ont vû tuer des brebis ont eu une Idée de cet acte dans la penſée, quoiqu'ils ne lui ayent point donné de nom, & ne l'ayent point daigné de leur attention. Pourquoi dont ſe borner aux noms, quand il s'agit des Idées mêmes & pourquoi s'attacher à la dignité des Idées des modes mixtes, quand il s'agit de ces Idées en general?

§. 9. *PHILAL.* Les hommes formant arbitrairement diverſes eſpèces de modes mixtes, cela fait qu'on trouve des mots dans une langue auxquels il n'y a aucun dans une autre langue qui leur reponde. Il n'y a point de mots dans d'autres langues qui reponde au mot *Verſura* uſité parmi les Romains, ni à celui de *Corban* dont ſe ſervoient les Juifs. On rend hardiment dans les mots Latins *hora*, *pes*, & *libra* par ceux d'heure, de pied, & de livre; mais les Idées du Romain étoient fort differentes des nôtres.

THEOPH. Je vois que bien des choſes, que nous avons diſcutées quand il s'agiſſoit des Idées mêmes & de leur eſpèces, reviennent maintenant à la faveur des noms de ces Idées. La remarque eſt bonne quant aux noms & quant aux coûtumes des hommes, mais elle ne change rien dans les ſciences & dans la nature des choſes; il eſt vrai que celui qui écriroit une Grammaire Univerſelle feroit bien de paſſer de l'eſſence des langues à leur exiſtence & de comparer les Grammaires de pluſieurs langues: de même qu'un Auteur, qui voudroit ecrire une Jurisprudence univerſelle

verſelle tirée de la raiſon, feroit bien d'y joindre des parallèles des loix & coutumes des peuples, ce qui ſerviroit non ſeulement dans la prâtique, mais encore dans la contemplation & donneroit occaſion à l'Auteur même de s'aviſer de pluſieurs conſiderations, qui ſans cela lui ſeroient echappées. Cependant dans la ſcience même, ſeparée de ſon Hiſtoire ou exiſtence, il n'importe point, ſi les peuples ſe ſont conformés ou non à ce que la raiſon ordonne. CHAP. V.

§. 9. *PHILAL.* La ſignification douteuſe du mot *Eſpèce* fait que certaines gens ſont choqués d'entendre dire que les Eſpeces des modes mixtes ſont formées par l'entendement. Mais je laiſſe à penſer qui c'eſt qui fixe les limites de chaque *Sorte* ou *Eſpèce*, car ces deux mots me ſont tout à fait Synonimes.

Il y a des notions arbitraires,

THEOPH. C'eſt la nature des choſes, qui fixe ordinairement ces limites des eſpèces; par exemple de l'homme & de la bête; de l'eſtoc & de la taille. J'avoue cependant qu'il y a des notions, où il y a veritablement de l'arbitraire; par exemple lorsqu'il s'agit de determiner un pied, car la ligne droite étant uniforme & indefinie la nature n'y marque point des limites. Il y a auſſi des eſſences vagues & imparfaites où l'opinion entre, comme lorsqu'on demande combien il faut laiſſer pour le moins de cheveux à un homme, pour qu'il ne ſoit point chauve, c'étoit un des Sophismes des anciens quand on pouſſe ſon adverſaire,

Dum cadat elufus ratione ruentis acervi.

qui viennent non pas de la nature mais de l'opinion.

Mais la veritable reponſe eſt que la nature n'a point determiné cette notion & que l'opinion y a ſa part, qu'il y a des perſonnes dont on peut douter, s'ils ſont chauves ou non, & qu'il y en a d'ambigues, qui paſſeront pour chauves auprès des uns, & non pas auprès des autres, comme vous aviés remarqué qu'un cheval, qui ſera eſtimé petit en Hollande, paſſera pour grand dans le pays de Galles. Il y a même quelque choſe de cette nature dans les Idées ſimples; car je viens d'obſerver que les dernieres bornes des couleurs ſont douteuſes; il y a auſſi des *eſſences* veritablement *nominales* à *démi*, où le nom entre dans la definition de la choſe, par exemple le degré ou la qualité de Docteur, de Chevalier, d'Ambaſſadeur, de Roi, ſe connoit lorsqu'une perſonne a acquis le droit reconnu de ſe ſervir de ce nom. Et un Miniſtre étranger quelque plein pouvoir &

CHAP. V. quelque grand train qu'il ait, ne paſſera point pour *Ambaſſadeur* ſi ſa lettre de créance ne lui en donne le nom. Mais ces *Eſſences* & *Idées* ſont *rugues*, *douteuſes*, *arbitraires*, *nominales* dans un ſens un peu different de ceux, dont Vous aviés fait mention.

§. 10. *PHILAL.* Mais il ſemble que le nom conſerve ſouvent les Eſſences des modes mixtes, que Vous croyés n'être point arbitraires; par exemple ſans le nom de *triomphe* nous n'aurions gueres d'Idée de ce qui paſſoit chez les Romains dans cette occaſion.

Les eſſences des choſes ſont indépendantes des noms. Les noms y font penſer.

THEOPH. J'accorde que le nom ſert à donner de l'attention aux choſes, & à en conſerver la memoire & la connoiſſance actuelle; mais cela ne fait rien au point dont il s'agit & ne rend point les eſſences nominales & je ne comprens pas à quel ſujet vos Meſſieurs veulent à toute force, que les Eſſences mêmes dependent du choix & des noms. Il auroit été à ſouhaiter que votre celebre Auteur, au lieu d'inſiſter la-deſſûs, eût mieux aimé d'entrer dans un plus grand detail des Idées & des modes, & d'en ranger & developper les varietés. Je l'aurois ſuivi dans ce chemin avec plaiſir & avec fruit. Car il nous auroit ſans doute donné bien des lumières.

§. 12. *PHILAL.* Quand nous parlons d'un *cheval* ou du *fer*, nous les conſiderons comme des choſes, qui nous fourniſſent les patrons originaux de nos Idées: mais quand nous parlons des modes mixtes ou du moins des plus conſiderables de ces modes, qui ſont les *Etres de morale* par exemple *de la juſtice*, de la *reconnoiſſance* nous en conſiderons les modelles originaux comme exiſtans dans l'eſprit. C'eſt pourquoi nous diſons la *Notion* de la juſtice, de la temperance; mais on ne dit pas la notion d'un cheval, d'une pierre

Les qualités de l'eſprit ſont auſſi réelles que celles du corps.

THEOPH. Les patrons des Idées des uns ſont auſſi reels que ceux des Idées des autres. Les qualités de l'eſprit ne ſont pas moins réelles que celles du corps. Il eſt vrai qu'on ne voit pas la juſtice comme un cheval, mais on ne l'entend pas moins, ou plutôt on l'entend mieux; elle n'eſt pas moins dans les actions que la droiture & l'obliquité eſt dans les mouvemens, ſoit qu'on la conſidere ou non. Et pour Vous faire voir que les hommes ſont de mon avis & même les plus capables & les plus expe-

Les ICres Romains furent du même avis.

experimentés dans les affaires humaines, je n'ai qu'à me ſervir de l'autorité des Juriſconſultes Romains, ſuivis par tous les autres, qui appellent ces modes mixtes ou ces Etres de morale *des choſes* & particulièrement des *choſes incorporelles*. Car les ſervitudes par exemple (comme celle du paſſage par le fond de ſon voiſin) ſont chez eux *res incorporales*, dont il y a proprieté, qu'on peut acquérir par un long uſage, qu'on peut poſſeder & vindiquer. Pour ce qui eſt du mot *Notion*, de fort habiles gens ont pris ce mot pour auſſi ample que celui d'Idée; l'uſage latin ne s'y oppoſe pas, & je ne ſai ſi celui des Anglois ou des François y eſt contraire.

Notion & Idée eſt la même choſe.

§. 15. *PHILAL.* Il eſt encore à remarquer que les hommes apprennent les noms avant les Idées des modes mixtes: le nom faiſant connoitre que cette Idée merite d'être obſervée.

THEOPH. Cette remarque eſt bonne, quoiqu'il ſoit vrai qu'aujourd'hui les enfans à l'aide des Nomenclateurs apprennent ordinairement les noms non ſeulement des modes, mais encore des Subſtances, avant les choſes, & même plutôt les noms des Subſtances que des modes: car c'eſt un defaut dans ces mêmes Nomenclateurs qu'on y met ſeulement les *Noms*, & non pas les *Verbes;* ſans conſiderer que les Verbes quoiqu'ils ſignifient des modes ſont plus neceſſaires dans la converſation, que la plupart des noms, qui marquent des Subſtances particulieres.

CHAPITRE VI.

Des Noms des Subſtances.

§. 1. *PHILAL.* Les *genres* & les *Eſpèces* des Subſtances, comme des autres Etres, ne ſont que des *Sortes*. Par exemple les Soleils ſont une ſorte d'étoiles, c'eſt à dire ils ſont des Etoiles fixes, car ce n'eſt pas ſans raiſon, qu'on croit que chaque étoile fixe ſe feroit connoitre pour un Soleil à une perſonne, qui ſeroit placée à une juſte diſtance. §. 2. Or ce qui borne chaque ſorte eſt ſon eſſence. §. 2. Elle eſt connue ou par l'interieur de la ſtructure ou par des marques externes, qui nous la font con-

CHAP. VI. connoitre, & nommer d'un certain nom : & c'eſt ainſi qu'on peut connoître l'horloge de Strasbourg ou comme l'horloger, qui l'a fait, ou comme un ſpectateur, qui en voit les effets.

THEOPH. Si Vous Vous exprimés ainſi je n'ai rien à oppoſer.

Si les Eſſences ſe rapportent aux Individus?

PHILAL. Je m'exprime d'une manière propre à ne point renouveller nos conteſtations. Maintenant j'ajoute que l'Eſſence ne ſe rapporte qu'aux *Sortes*, & que rien n'eſt eſſentiel aux *individus*. Un accident ou une maladie peut changer mon teint ou ma taille; une fièvre ou une chûte peut m'oter la raiſon & la memoire, une Apoplexie peut me reduire à n'avoir ni ſentiment, ni entendement, ni vie. Si l'on me demande s'il eſt eſſentiel à moi d'avoir de la raiſon je repondrai que non.

Les individûs ont tous quelque choſe d'eſſentiel.

THEOPH. Je crois qu'il y a quelque choſe d'eſſentiel aux individus & plus qu'on ne penſe. Il eſt eſſentiel aux Subſtances d'agir, aux Subſtances crées de pâtir, aux eſprits de penſer, aux corps d'avoir de l'étendue & du mouvement. C'eſt à dire il y a des ſortes ou eſpeces, dont un individu ne ſauroit (naturellement au moins) ceſſer d'être, quand il en a eté une fois, quelques revolutions que puiſſent arriver dans la nature. Mais il y a des ſortes ou eſpeces, accidentelles (je l'avoue) aux individus, qui peuvent ceſſer d'être de cette ſorte. Ainſi on peut ceſſer d'être ſain, beau, ſavant, & même d'être viſible & palpable, mais on ne ceſſe pas d'avoir de la vie & des organes, & de la perception. J'ai dit aſſez ci-deſſus pourquoi il paroit aux hommes que la vie & la penſée ceſſent quelque fois, quoiqu'elles ne laiſſent pas de durer & d'avoir des effets.

§. 8. *PHILAL.* Quantité d'individus, rangés ſous un nom commun, conſiderés comme d'une ſeule eſpece, ont pourtant des qualités fort differentes, dependantes de leur conſtitutions réelles (particulieres.) C'eſt ce qu'obſervent ſans peine tous ceux qui examinent les corps naturels, & ſouvent les chymiſtes en ſont convaincus par des facheuſes experiences, cherchant en vain dans un morceau d'antimoine, de ſoufre & de vitriol, les qualités qu'ils ont trouvées en d'autres parties de ces mineraux.

THE-

THEOPH. Il n'eſt rien de ſi vrai, & j'en pourrois dire moi-même des nouvelles. Auſſi a-t-on fait des livres exprès *de infido experimentorum chymicorum ſucceſſu.* Mais c'eſt qu'on ſe trompe en prenant ces corps pour *ſimilaires* ou uniformes, au lieu qu'ils ſont mêlés plus qu'on ne penſe ; car dans les corps *diſſimilaires* on n'eſt pas ſurpris de remarquer des differences entre les individus, & les Medecins ne ſavent que trop, combien les temperamens & les naturels des corps humains ſont differens. En un mot, on ne trouvera jamais les dernieres eſpeces logiques, comme j'ai deja remarqué ci deſſus & jamais deux individus réels ou complets d'une même eſpece ſont parfaitement ſemblables.

Il n'y pas deux individus ſemblables.

PHILAL. Nous ne remarquons point toutes ces differences, parce que nous ne connoiſſons point les petites parties, ni par conſequent la ſtructure interieure des choſes. Auſſi ne nous en ſervons nous pas pour determiner les ſortes ou eſpeces des choſes, & ſi nous le voulions faire par ces eſſences ou par ce que les ecoles appellent formes ſubſtantielles, nous ſerions comme un aveugle qui voudroit ranger les corps ſelon les couleurs. §. 11. Nous ne connoiſſons pas même les Eſſences des Eſprits, nous ne ſaurions former des differentes Idées ſpecifiques des Anges, quoique nous ſachions bien qu'il faut qu'il y ait pluſieurs eſpeces des Eſprits. Auſſi ſemble-t-il que dans nos Idées nous ne mettons aucune difference entre Dieu & les Eſprits par aucun nombre d'Idées ſimples, excepté que nous attribuons à Dieu l'infinité.

THEOPH. Il y a encore une autre difference dans mon Syſteme entre Dieu & les Eſprits crées, c'eſt qu'il faut à mon avis que tous les Eſprits crées ayent des corps, tout comme notre ame en a un.

Tous les Eſprits hormis Dieu ont un corps.

§. 12. *PHILAL.* Au moins je crois qu'il y a cette Analogie entre les corps & les Eſprits, que de même qu'il n'y a point de *vuide* dans les varietés du monde corporel, il n'y aura pas moins de varieté dans les creatures intelligentes. En commençant depuis nous & allant jusqu'aux choſes les plus baſſes, c'eſt une deſcente qui ſe fait par *de fort petits degrés* & par une ſuite continuée de choſes, qui dans chaque eloignement different fort peu l'une de l'autre. Il y a des poiſſons qui ont des ailes, & à qui l'air n'eſt pas etranger, & il y a des oiſeaux qui habitent dans

CHAP. VI. l'eau, qui ont le ſang froid comme les poiſſons & dont la chair leur reſſemble ſi fort par le goût, qu'on permet aux ſcrupuleux d'en manger durant les jours maigres. Il y a des animaux qui approchent ſi fort de l'eſpece des oiſeaux & de celle des bêtes qu'ils tiennent le milieu entr'eux. Les Amphibies tiennent également des bêtes terreſtres & aquatiques. Les veaux marins vivent ſur la terre & dans la mer; & les Marſouins (dont le nom ſignifie pourceau de mer) ont le ſang chaud & les entrailles d'un cochon. Pour ne pas parler de ce qu'on rapporte des hommes marins, il y a des bêtes qui ſemblent avoir autant de connoiſſance & de raiſon que quelques animaux qu'on appelle hommes; & il y a une ſi grande proximité entre les animaux & les vegetaux, que ſi vous prenés le plus imparfait de l'un, & le plus parfait de l'autre, à peine remarquerés-vous aucune difference conſiderable entr'eux. Ainſi jusqu'à ce que nous arrivions aux *plus baſſes & moins organiſées parties de la matière*, nous trouverons par tout que les eſpeces ſont liées enſemble & ne different que par des degrés presque inſenſibles. Et lorsque nous conſiderons la ſageſſe & la puiſſance infinie de l'Auteur de toutes choſes, nous avons ſujet de penſer, que c'eſt une choſe conforme à la ſomptueuſe *harmonie de l'univers* & au grand deſſein auſſi bien qu'à la bonté infinie de ce ſouverain Architecte, que les differentes eſpeces des creatures s'elevent auſſi peu à peu depuis nous vers ſon infinie perfection. Ainſi nous avons raiſon de nous perſuader qu'il y a beaucoup plus d'eſpeces de creatures au deſſus de nous, qu'il n'y en a au deſſous, parce que nous ſommes beaucoup plus eloignés en degrés de perfection de l'Etre infini de Dieu, que de ce qui approche le plus près du néant. Cependant nous n'avons nulle Idée claire & diſtincte de toutes ces differentes eſpeces.

Probabilité qu'il y a pluſieurs eſpeces d'eſprits.

THEOPH. J'avois deſſein dans un autre lieu de dire quelque choſe d'approchant de ce que vous venés d'expoſer Monſieur; mais je ſuis aiſe d'être prévenu lorsque je vois qu'on dit les choſes mieux que je n'aurois eſperé de le faire. Des habiles philoſophes ont traité cette queſtion *utrum detur vacuum formarum*, c'eſt à dire, s'il y a des eſpeces poſſibles, qui pourtant n'exiſtent point, & qu'il pourroit ſembler que la nature ait oublieés. J'ai des raiſons pour croire que toutes les eſpèces poſſibles ne ſont point compoſſibles dans l'univers tout grand qu'il eſt, & cela non ſeulement par rapport aux choſes, qui ſont enſemble en même tems, mais même par rapport à toute la ſuite des choſes. C'eſt à dire je crois qu'il

Utrum detur vacuum formarum?

qu'il y a neceſſairement des eſpeces qui n'ont jamais eté & ne ſeront j'amais n'étant pas compatibles avec cette ſuite des creatures que Dieu a choiſie. Mais je crois que toutes les choſes, que la parfaite harmonie de l'univers pouvoit recevoir, y ſont. Qu'il y ait des creatures mitoyennes outre celles qui ſont eloignées, c'eſt quelque choſe de conforme à cette même harmonie, quoique ce ne ſoit pas toujours dans une même globe ou ſyſteme, & ce qui eſt au milieu de deux eſpeces l'eſt quelques fois par rapport à certaines circonſtances & non pas par rapport à d'autres Les oiſeaux ſi differens de l'homme en autres choſes s'approchent de lui par la parole; mais ſi les ſinges ſavoient parler comme les perroquets, ils iroient plus loin. La *loi de la continuité* porte que la Nature ne laiſſe point de vuide dans l'ordre qu'elle ſuit; mais toute forme ou eſpece n'eſt pas de tout ordre. Quant aux Eſprits ou Genies, comme je tiens que toutes les intelligences creées ont des corps organiſés, dont la perfection repond à celle de l'intelligence ou de l'eſprit, qui eſt dans ce corps en vertu de l'harmonie préetablie, je tiens que pour concevoir quelque choſe des perfections des Eſprits au deſſus de nous, il ſervira beaucoup de ſe figurer des perfections encore dans les organes du corps qui paſſent celles du nôtre. C'eſt où l'imagination la plus vive & la plus riche & pour me ſervir d'un terme Italien que je ne ſaurois bien exprimer autrement, *l'invenzione la piu vaga* ſera le plus de ſaiſon pour nous elever au deſſus de nous. Et ce que j'ai dit pour juſtifier mon Syſteme de l'harmonie, qui exalte les perfections divines au delà de ce qu'on s'étoit aviſé de penſer, ſervira auſſi à avoir des Idées des creatures incomparablement plus grandes qu'on n'en à eu jusqu'ici.

CHAP. VI
Il y a des eſpeces poſſibles, qui n'ont pas exiſté.

De la loi de continuité.

§. 14. *PHILAL.* Pour revenir au peu de realité des eſpeces même dans les Subſtances, je vous demande ſi l'eau & la glace ſont de differente eſpece?

THEOPH. Je vous demande à mon tour ſi l'or fondu dans le creuſet, & l'or refroidi en lingot ſont d'un même eſpece?

PHILAL. Celui là ne repond pas à la queſtion qui en propoſe une autre

Qui litem lite reſolvit.

CHAP. VI. Cependant vous reconnoitrés par là que la reduction des choſes en eſpeces ſe rapporte uniquement aux Idées, que nous en avons, ce qui ſuffit pour les diſtinguer par des noms; mais ſi nous ſuppoſons que cette diſtinction eſt fondée ſur leur conſtitution réelle & interieure & que la nature diſtingue les choſes qui exiſtent en autant d'eſpeces par leur Eſſences réelles, de la même maniere que nous les diſtinguons nous mêmes en eſpeces par telles ou telles denominations, nous ſerons ſujets à des grandes mecomptes.

THEOPH. Il y a quelque ambiguité dans le terme d'*eſpece* ou *d'Etre de differente eſpece*, qui cauſe tous ces embarras, & quand nous l'aurons levée, il n'y aura plus de conteſtation que peut-être ſur le nom.

De l'eſpece mathematique. On peut prendre l'eſpece mathematiquement & phyſiquement. Dans la rigueur mathematique la moindre difference qui fait que deux choſes ne ſont point ſemblables en tout, fait qu'elles *different d'eſpece.* C'eſt ainſi qu'en Geometrie tous les cercles ſont d'une même eſpèce, car ils ſont tous ſemblables parfaitement, & par la même raiſon toutes les paraboles auſſi ſont d'une même eſpece, mais il n'en eſt pas de même des Ellipſes & des Hyperboles, car il y en a infinité de ſortes ou d'eſpeces, quoiqu'il y en ait auſſi une infinité de chaque eſpece. Toutes les Ellipſes innomerables, dans leſquelles la diſtance des foyers a la même raiſon à la diſtance des ſommets, ſont d'un même eſpece; mais comme les raiſons de ces diſtances ne varient qu'en grandeur, il s'enſuit que toutes ces *eſpeces* infinies des Ellipſes ne ſont qu'une ſeul *genre*, & qu'il n'y a plus de ſousdiviſions. Au lieu qu'une ovale à trois foyers auroit même une infinité de tels *genres*, & auroit un nombre *d'eſpeces* infiniment infini; chaque genre en ayant un nombre ſimplement infini. De cette façon deux individus phyſiques ne ſeront jamais parfaitement ſemblables; & qui plus eſt, le même individu paſſera d'eſpece en eſpece, car il n'eſt jamais ſemblable en tout à ſoi-même au de là d'un moment. Mais les hommes etabliſſant des eſpeces phyſiques ne s'attachent point à cette rigueur & il depend d'eux de dire qu'une maſſe qu'ils peuvent faire retourner eux mêmes ſous la premiere forme, demeure d'une même *eſpece* à leur égard. Ainſi nous diſons que l'eau, l'or, le vif argent, le ſel commun le demeurent & ne ſont que deguiſés dans les changemens ordinaires: mais dans les corps organiques ou dans les eſpeces des plantes & des animaux nous definiſſons l'eſpece par la generation, de ſorte que ce ſemblable, qui vient ou pourroit

De l'eſpece phyſique.

roit être venu d'une même origine ou ſemence, ſeroit d'une même eſpece. Dans l'homme outre la generation humaine on s'attache à la qualité d'animal raiſonnable; & quoiqu'il y ait des hommes, qui demeurent ſemblables aux bêtes toute leur vie, on preſume que ce n'eſt pas faute de la faculté ou du principe, mais que c'eſt par des empechemens, qui tiennent cette faculté; mais on ne s'eſt pas encore determiné à l'egard de toutes les conditions externes, qu'on veut prendre pour ſuffiſantes à donner cette préſomtion. Cependant quelques reglemens que les hommes faſſent pour leur denominations & pour les droits attachés aux noms, pouvû que leur reglement ſoit ſuivi ou lié & intelligible, il ſera fondé en realité, & ils ne ſauront ſe figurer des eſpeces que la nature, qui comprend jusqu'aux poſſibilités, n'ait faites ou diſtinguées avant eux. Quant à l'interieur, quoiqu'il n'y ait point d'apparence externe, qui ne ſoit fondée dans la conſtitution interne, il eſt vrai neanmoins, qu'une même apparence pourroit reſulter quelques fois de deux differentes conſtitutions: cependant il y aura quelque choſe de commun & c'eſt ce que nos Philoſophes appellent *la cauſe prochaine formelle.* Mais quand cela ne ſeroit point, comme ſi ſelon M. Mariotte le bleu de l'arc-en-ciel avoit tout une autre origine que le bleu d'une Turquoiſe, ſans qu'il y eut une cauſe formelle commune (en quoi je ne ſuis point de ſon ſentiment) & quand on accorderoit que certaines natures apparentes, qui nous font donner des noms, n'ont rien d'interieur commun, nos definitions ne laiſſeroient pas d'etre fondées dans des eſpeces reelles; car les phénomenes mêmes ſont des realités. Nous pouvons donc dire, que tout ce que nous diſtinguons ou comparons avec verité, la nature le diſtingue ou le fait convenir auſſi, quoiqu'elle ait des diſtinctions & des comparaiſons que nous ne ſavons point & qui peuvent être meilleures que les nôtres. Auſſi faudra-t-il encore beaucoup de ſoin & d'experience pour aſſigner les genres & les eſpeces d'une maniere aſſés approchante de la nature. Les Botaniſtes modernes croyent que les diſtinctions priſes des formes des fleurs aprochent le plus de l'ordre naturel. Mais ils y trouvent pourtant encore bien de la difficulté, & il ſeroit à propos de faire des comparaiſons & arrangemens non ſeulement ſuivant un ſeul fondement, comme ſeroit celui que je viens de dire, qui eſt pris des fleurs, & qui peut-être eſt le plus propre jusqu'ici pour un Syſteme tolerable & commode à ceux qui apprennent; mais encore ſuivant les autres fondemens pris des autres parties & circonſtances des plantes. Chaque fondement de comparaiſon merite des Tables à part; ſans quoi on laiſſera

CHAP. VI.

Des claſſifications des plantes.

CHAP. VI. *De la generation & propagation des plantes.*

echapper bien des genres ſubalternes, & bien des comparaiſons, diſtinctions & obſervations utiles. Mais plus on approfondira la generation des eſpeces, & plus on ſuivra dans les arrangemens les conditions, qui y ſont requiſes, plus on approchera de l'ordre naturel. C'eſt pourquoi ſi la conjecture de quelques perſonnes entendues ſe trouvoit veritable, qu'il y a dans la plante outre la *graine* ou la ſemence connue, qui repond à l'oeuf de l'animal, une autre ſemence qui meriteruit le nom de maſculine, c'eſt à dire une poudre (*pollen*) viſible bien ſouvent, quoique peut-être inviſible quelques fois, comme la graine même l'eſt en certaines plantes) que le vent ou d'autres accidens ordinaires repandent pour la joindre à la graine, qui vient quelquesfois d'une même plante & quelquesfois encore (comme dans le chanvre) d'une autre voiſine de la même eſpece, laquelle plante par conſequent aura de l'analogie avec le mâle, quoique peut-être la femelle ne ſoit jamais depourvûe entierement de ce même *pollen*; ſi cela (dis-je) ſe trouvoit vrai, & ſi la maniere de la generation des plantes devenoit plus connue, je ne doute point que les varietés, qu'on y remarqueroit, ne fourniſſent un fondement à des diviſions fort naturelles. Et ſi nous avions la penetration de quelques Genies ſuperieurs & connoiſſions aſſés les choſes, peût-être y trouverions-nous des attributs fixes pour chaque eſpece, communs à tous ſes individus & toujours ſubſiſtans dans le même vivant organique, quelques alterations ou transformations lui puiſſent arriver; comme dans la plus connue des eſpeces phyſiques qui eſt l'humaine, la raiſon eſt un tel attribut fixe, qui convient à chacun des individus & toujours inamiſſiblement, quoiqu'on ne s'en puiſſe pas toujours appercevoir. Mais au défaut de ces connoiſſances nous nous ſervons des attributs qui nous paroiſſent les plus commodes à diſtinguer & à comparer les choſes, & en un mot à en reconnoitre les eſpeces ou ſortes: & ces attributs ont toujours leur fondemens réels.

§. 14. *PHILAL.* Pour diſtinguer les Etres ſubſtantiels ſelon la ſuppoſition ordinaire, qui veut qu'il y a certaines eſſences ou formes preciſes des choſes, par où tous les individus exiſtans ſont diſtingués naturellement en eſpeces; il faudroit être aſſuré *premierement* §. 15. que la nature ſe propoſe toujours dans la production des choſes, de les faire participer à certaines eſſences reglées & établies, comme à des modelles: & *ſecondement* §. 16. que la nature arrive toujours à ce but. Mais les Monſtres nous donnent ſujet de douter de l'un & de l'autre. §. 17. Il faudroit determi-

terminer en *troiſieme lieu*, ſi ces Monſtres ne ſont réellement une eſpece diſtincte & nouvelle, car nous trouvons que quelques uns de ces Monſtres ne ſont réellement une eſpece diſtincte & nouvelle; car nous trouque quelques uns de ces Monſtres n'ont que peu ou point de ces qualités, qu'on ſuppoſe reſulter de l'eſſence de cette eſpece, d'où ils tirent leur origine, & à laquelle il ſemble qu'ils appartiennent en vertu de leur naiſſance. CHAP. VI.

THEOPH. Quand il s'agit de determiner ſi les Monſtres ſont d'une certaine eſpece, on eſt ſouvent reduit a des conjectures. Ce qui fait voir qu'alors on ne ſe borne pas à l'interieur; puisqu'on voudroit deviner ſi la *nature interieure*, (comme par exemple, la raiſon dans l'homme) commune aux individus d'une telle eſpece, convient encore (comme la naiſſance le fait preſumer) à des individus, où manque une partie des *marques exterieures*, qui ſe trouvent ordinairement dans cette eſpece Mais notre incertitude ne fait rien à la nature des choſes, & s'il y a une telle nature commune interieure, elle ſe trouvera ou ne ſe trouvera pas dans le monſtre ſoit que nous le ſachions ou non. Et ſi la nature interieure d'aucune eſpece ne s'y trouve, le Monſtre pourra être de ſa propre eſpece. Mais s'il n'y avoit point de telle nature interieure dans les eſpeces, dont il s'agit, & ſi on ne s'arretoit pas non plus à la naiſſance, alors les marques interieures ſeules determineroient l'eſpece, & les Monſtres ne ſeroient pas de celle, dont ils s'ecartent, à moins de la prendre d'une maniere un peu vague & avec quelque latitude: & en ce cas auſſi notre peine, de vouloir deviner l'eſpece, ſeroit vaine. C'eſt peut etre ce que vous voulés dire par tout ce que vous objectés aux eſpeces priſes des eſſences réelles internes. Vous devriés donc prouver, Monſieur, qu'il n'y a point d'interieur ſpecifique commun, quand l'exterieur entier ne l'eſt pas. Mais le contraire ſe trouve dans l'eſpece humaine, où quelques fois des enfans qui ont quelque choſe de monſtrueux parviennent à un age où ils font voir de la raiſon. Pourquoi donc ne pourroit il point y avoir quelque choſe de ſemblable en d'autres eſpeces? Il eſt vrai que faute de les connoitre nous ne pouvons pas nous en ſervir pour les definir, mais l'exterieur en tient lieu, quoique nous reconnoiſſions qu'il ne ſuffit pas pour avoir une *definition* exacte, & que les *definitions nominales* mêmes dans ces rencontres ne ſont que conjecturales: & j'ai dit deja ci deſſus comment quelques fois elles ſont *proviſionelles* ſeulement. Par ex

Le defaut des marques externes des choſes & eſpeces ne fait rien aux qualités internes, qui peuvent ſubſiſter ſans les premieres.

CHAP. VI. exemple, on pourroit trouver le moyen de contrefaire l'or, en ſorte qu'il ſatisferoit à toutes les epreuves qu'on en à jusqu'ici; mais on pourroit auſſi decouvoir alors une nouvelle maniere d'eſſay, qui donneroit le moyen de diſtinguer l'or naturel de cet *or fait par artifice*. Des vieux papiers attribuent l'un & l'autre à Auguſte, Electeur de Saxe; mais je ne ſuis pas homme à garantir ce fait. Cependant s'il etoit vrai, nous pourrions avoir une *definition plus parfaite* de l'or, que nous n'en avons preſentement, & ſi *l'or artificiel* ſe pouvoit faire en quantité & à bon marché, comme les Alchymiſtes le pretendent, cette *nouvelle epreuve* ſeroit de conſequence; car par ſon moyen on conſerveroit au genre humain l'avantage que *l'or naturel* nous donne dans le commerce par ſa rareté, en nous fourniſſant une matiere qui eſt durable, uniforme, aiſée à partager & à reconnoitre & precieuſe en petit volume. Je me veux ſervir de cette occaſion pour lever une difficulté (voyés le §. 50. du chap. des noms des Subſtances chez l'auteur de l'eſſay ſur l'entendement). On objecte qu'en diſant; *tout or eſt fixe*, ſi l'on entend par l'Idée de l'or l'amas de quelques qualités où la fixité eſt compriſe, on ne fait qu'une propoſition identique & vaine, comme ſi l'on diſoit le fixe eſt fixe; mais ſi l'on entend un Etre ſubſtantiel, doué d'une certaine eſſence interne, dont la fixité eſt une ſuite, on ne parlera pas intelligiblement, car cette eſſence réelle eſt tout à fait inconnue. Je repons que le corps doué de cette conſtitution interne eſt deſigné par d'autres marques externes où la fixité n'eſt point compriſe: comme ſi quelqu'un diſoit, le plus peſant de tous les corps eſt encore un des plus fixes. Mait tout cela n'eſt que proviſionnel, car on pourroit trouver quelque jour un corps volatile, comme pourroit être un Mercure nouveau, qui fut plus peſant que l'or, & ſur lequel l'or nageât, comme le plomb nage ſur notre Mercure.

Or factice d'Auguſte Electeur de Saxe.

§. 19. *PHILAL.* Il eſt vrai que de cette maniere nous ne pouvons jamais connoitre preciſement le nombre des proprietés, qui dependent de l'eſſence réelle de l'or, à moins que nous ne connoiſſions l'eſſence de l'or lui même. §. 21. Cependant ſi nous nous bornons preciſement á certaines proprietés, cela nous ſuffiira pour avoir des definitions nominales exactes, qui nous ſerviront preſentement, ſauf à nous à changer la ſignification des noms, ſi quelque nouvelle diſtinction utile ſe decouvroit. Mais il faut au moins que cette definition reponde à l'uſage du nom, & puiſſe être miſe à la place. Ce qui ſert à refuter ceux

ceux qui pretendent que l'etendue fait l'eſſence du corps; car lorsqu'on dit, qu'un corps donne de l'impulſion à un autre, l'abſurdité ſeroit manifeſte, ſi, ſubſtituant l'etenduë, l'on diſoit, qu'une etenduë met en mouvement une autre etenduë par voye d'impulſion, car il faut encore la ſolidité. De même on ne dira pas que la raiſon ou ce qui rend l'homme raiſonnable, fait converſation; car la raiſon ne conſtitue pas non plus toute l'eſſence de l'homme, ce ſont les animaux raiſonnables qui font converſation entr'eux. CHAP. VI.

THEOPH. Je crois que vous avés raiſon; car les objets des Idées abſtraites & incomplettes ne ſuffiſent point pour donner des ſujets de toutes les actions des choſes. Cependant je crois que la *converſation* convient à tous les eſprits, qui ſe peuvent entre-communiquer leurs penſées. Les ſcolaſtiques ſont fort en peine comment les *anges* le peuvent faire: mais s'ils leur accordoient des corps ſubtils, comme je fais après les anciens, il ne reſteroit plus de difficulté la deſſus.

§. 22. *PHILAL.* Il y a des creatures qui ont une forme pareille à la notre, mais qui ſont veluës & n'ont point l'uſage de la parole & de la raiſon. Il y a parmi nous des imbecilles, qui ont parfaitement la même forme que nous, mais qui ſont deſtitués de raiſon & quelques uns d'entr' eux n'ont point l'uſage de la parole. Il y a des creatures à ce qu'on dit, qui avec l'uſage de la parole & de la raiſon, & une forme ſemblable en toute autre choſe à la notre, ont des queuës veluës; au moins il n'y a point d'impoſſibilité qu'il y ait de telles creatures. Il y en a d'autres dont les mâles n'ont point de barbe, & d'autres dont les femelles en ont. Quand on demande ſi toutes ces creatures ſont hommes, ou non; ſi elles ſont d'eſpece humaine, il eſt viſible que la queſtion ſe rapporte uniquement à la definition nominale, ou à l'Idée complexe que nous nous faiſons pour la marquer par ce nom: car l'eſſence interieure nous eſt abſolument inconnue, quoique nous ayons lieu de penſer, que là où les facultés, ou bien la figure exterieure ſont ſi differentes, la conſtitution interieure n'eſt pas la même.

THEOPH. Je crois que dans le cas de l'homme nous avons une definition qui eſt réelle & nominale en meme tems. Car rien ne ſauroit être plus interne à l'homme que la raiſon & ordinairement elle ſe fait bien *Qu'il y a une definition réelle & nominale de l'homme.*

CHAP. VI. connoitre. C'eſt pourquoi la barbe & la queuë ne ſeront point conſiderées auprés d'elle. Un homme ſylveſtre bien que velu ſe fera reconnoitre; & le poil d'un magot n'eſt pas ce qui le fait exclure. Les imbecilles manquent de l'uſage de la raiſon; mais comme nous ſavons par experience, qu'elle eſt ſouvent liée & ne peut point paroitre, & que cela arrive à des hommes, qui en ont montré & en montreront; nous faiſons vraiſemblablement le meme jugement de ces imbecilles ſur d'autres indices, c'eſt à dire ſur la figure corporelle. Ce n'eſt que par ces indices, joints à la naiſſance, que l'on preſume que les enfans ſont des hommes, & qu'ils montreront de la raiſon: & on ne s'y trompe gueres. Mais s'il y avoit des animaux raiſonnables d'une forme exterieure un peu differente de la notre, nous ſerions embaraſſés. Ce qui fait voir que nos definitions quand elles dependent de l'exterieur des corps, ſont imparfaites & proviſionelles. Si quelcun ſe diſoit ange, & ſavoit ou ſavoit faire des choſes bien au deſſus de nous, il pourroit ſe faire croire. Si quelque autre venoit de la Lune par le moyen de quelque machine extraordinaire comme Gonzales, & nous racontoit des choſes croyables de ſon païs natal, il paſſeroit pour lunaire, & cependant on pourroit lui accorder l'indigenat & les droits de bourgeoiſie avec le titre d'homme tout etranger qu'il ſeroit à notre globe; mais s'il demandoit le Baptême & vouloit être rêçu Proſelyte de notre loy, je crois qu'on verroit de grandes diſputes s'elever parmi les Theologiens. Et ſi le commerce avec ces hommes planetaires, aſſez approchans des notres ſelon Mr. Hugens, etoit ouvert, la queſtion meriteroit un Concile univerſel, pour ſavoir ſi nous devrions etendre le ſoin de la propagation de la foi jusqu'au dehors de notre Globe. Pluſieurs y ſoutiendroient ſans doute, que les animaux raiſonnables de ce pays n'etant pas de la race d'Adama n'ont point de part à la redemption de Jeſus Chriſt: mais d'autres diroient peut être que nous ne ſavons pas aſſés ni où Adama toujours eté, ni ce qui a été fait de toute ſa poſterité, puisqu'il y a eu même des Theologiens, qui ont crû que la lune a eté le lieu du paradis; & peut etre que par la pluralité on concluroit pour le plus ſur, qui ſeroit de baptiſer ces hommes douteux ſous condition, s'ils en ſont ſuſceptibles; mais je doute qu'on voulut jamais les faire prêtres dans l'Egliſe Romaine, parce que leurs conſecrations ſeroient toujours douteuſes, & on expoſeroit les gens au danger d'une Idolatrie materielle dans l'Hypotheſe de cette Egliſe. Par bonheur la nature des choſes nous exempte de tous ces embarras; cependen-

pendant ces fixions bizarres ont leur uſage dans la ſpeculation, pour bien connoitre la nature de nos Idées. CHAP. VI.

§. 23. *PHILAL.* Non ſeulement dans les queſtions Theologiques, mais encore en d'autres occaſions quelques uns voudroient peut etre ſe regler ſur la race, & dire que dans les animaux la propagation par l'accouplement du mâle & de la femelle, & dans les plantes par le moyen des ſemences conſerve *les eſpeces ſuppoſées réelles* diſtinctes & en leur entier. Mais cela ne ſerviroit qu'à fixer les eſpeces des animaux & des vegetaux. Que faire du reſte? & il ne ſuffit pas même à l'egard de ceux là, car s'il en faut croire l'Hiſtoire, des femmes ont eté engroſſées par des Magots. Et voila une nouvelle queſtion de quelle eſpece doit être une telle production On voit ſouvent des Mulets & des *Jumarts* (voyés le Dictionnaire Etymologique de M. Menage) les premiers engendrés d'un âne & d'une Cavalle, & les derniers d'un taureau & d'une Jument. J'ai veu un animal engendré d'un chat & d'un rat, qui avoit des marques viſibles de ces deux bêtes. Qui ajoutera à cela les productions monſtrueuſes, trouvera qu'il eſt bien malaiſé de determiner l'eſpece par la generation; & ſi on ne le pouvoit faire que par là, dois je aller aux Indes pour voir le pere & la mere d'un Tygre, & la ſemence de la plante du Thé, & ne pourrois je point juger autrement, ſi les individus, qui nous en viennent, ſont de ces eſpeces?

THEOPH. La generation ou race donne au moins une forte *preſomption*, (c'eſt à dire une preuve proviſionnelle) & j'ai deja dit que bien ſouvent nos marques ne ſont que conjecturales. La race eſt dementie quelques fois par la figure, lorsque l'enfant eſt diſſemblable au pere & mere, & le melange des figures n'eſt pas toujours la marque du melange des races; car il peut arriver qu'une femelle mette au monde un animal, qui ſemble tenir d'une autre eſpece, & que la ſeule imagination de la mere ait cauſé ce dereglement: pour ne rien dire de ce qu'on apelle *mola.* Mais comme l'on juge cependant par proviſion de l'eſpece par la race, on juge auſſi de la race par l'eſpece. Car lorsqu'on preſenta à Jean Caſimir Roy de Pologne un enfant ſylveſtre, pris parmi les ours, qui avoit beaucoup de leurs manieres, mais qui ſe fit enfin connoitre pour animal raiſonnable, on n'a point fait ſcrupule de le croire de la race d'Adam, & de le baptiſer ſous le nom de Joſeph,

Les marques des eſpeces, ne ſont ordinairement que conjecturales.

D'un enfant ſylveſtre.

CHAP. VI. quoique peut être ſous la condition, *ſi baptizatus non es*, ſuivant l'uſage de l'Egliſe Romaine ; parcequ'il pouvoit avoir eté enlevé par un ours apres le Baptême. On n'a pas encore aſſés de connoiſſance des effets des melanges des animaux ; & on detruit ſouvent les monſtres, au lieu de les elever, outre qu'ils ne ſont gueres de longue vie. On croit que les animaux mêlés ne multiplient point ; cependant Strabon attribue la propagation aux mulets de Cappadoce, & on m'ecrit de la Chine qu'il y a dans la Tartarie voiſine des mulets de race: auſſi voyons nous que les melanges des Plantes ſont capables de conſerver leur nouvelle eſpece. Toujours on ne ſait pas bien dans les animaux ſi c'eſt le mâle ou la femelle, ou l'un & l'autre, ou ni l'un ni l'autre qui determine le plus l'eſpece. La doctrine des oeufs des femmes, que feu M. Kerkring avoit rendue fameuſe, ſembloit reduire les males à la condition de l'air pluvieux par raport aux plantes, qui donne moyen aux ſemences de pouſſer & de s'elever de la terre, ſuivant les vers que les Priſcillianiſtes repetoient de Virgile :

Du melange des animaux.

Cum Pater omnipotens fœcundis imbribus æther
Conjugis in lætæ gremium deſcendit & omnes
Magnus alit magno commiſſus corpore fœtus

En un mot ſuivant cette Hypotheſe le male ne feroit gueres plus que la pluye. Mais Mr. Leewenhöeck a rehabilité le genre maſculin & l'autre ſexe eſt degradé à ſon tour, comme s'il ne faiſoit que la fonction de la terre à l'égard des ſemences, en leur fourniſſant le lieu, & la nourriture ; ce qui pourroit avoir lieu quand même on maintiendroit encore les oeufs. Mais cela n'empeche point que l'imagination de la femme n'ait un grand pouvoir ſur la forme du fœtus, quand on ſuppoſeroit que l'animal eſt deja venu du mâle. Car c'eſt dans un etat deſtiné a un grand changement ordinaire & d'autant plus ſuſceptible auſſi de changemens extraordinaires. On aſſure que l'imagination d'une dame de condition, bleſſée par la vuë d'un eſtropié, ayant coupé la main du foetus, fort voiſin de ſon terme, cette main s'eſt trouvée depuis dans l'arriere faix : ce qui merite pourtant confirmation. Peut etre que quelcun viendra qui pretendra, quoique l'ame ne puiſſe venir que d'un ſexe, que l'un & l'autre ſexe fournit quelque choſe d'organiſé,

niſé, & que de deux corps il s'en fait un, de même que nous voyons que le ver à ſoye eſt comme un double animal, & renferme un inſecte volant ſous la forme de la chenille : tant nous ſommes encore dans l'obſcurité ſur un ſi important article. L'Analogie des plantes nous donnera peut être des lumieres un jour, mais à preſent nous ne ſommes gueres informés de la generation des plantes mêmes ; le ſoupçon de la pouſſiere, qui ſe fait remarquer, comme qui pourroit repondre à la ſemence maſculine, n'eſt pas encore bien éclairci. D'ailleurs un brin de la plante eſt bien ſouvent capable de donner une plante nouvelle & entiere, à quoi l'on ne void pas encore de l'analogie dans les animaux ; auſſi ne peut on point dire que le pied de l'animal eſt un animal, comme il ſemble que chaque branche de l'arbre eſt une plante capable de fructifier à part. Encore les melanges des eſpeces, & même les changemens dans une même eſpece reuſſiſſent ſouvent avec beaucoup de ſuccès dans les plantes. Peut être que dans quelque tems ou dans quelque lieu de l'univers, les eſpeces des animaux ſont ou etoient ou ſeront plus ſujets à changer, qu'elles ne ſont preſentement parmi nous, & pluſieurs animaux qui ont quelque choſe du chat, comme le lion, le tygre & le linx pourroient avoir eté d'une même race & pourront être maintenant comme des ſoudiviſions nouvelles de l'ancienne eſpece des chats. Ainſi je reviens toujours à ce que j'ai dit plus d'une fois que nos determinations des eſpeces Phyſiques ſont proviſionelles & proportionnelles à nos connoiſſances.

L'analogie des Plantes peut eclaircir ce qu'il y a d'obſcur dans les hypotheſes de la generation.

§. 24. *PHILAL.* Au moins les hommes en faiſant leurs diviſions des eſpeces n'ont jamais penſé aux formes ſubſtantielles, excepté ceux qui dans ce ſeul endroit du monde où nous ſommes, ont apris le langage de nos ecoles.

THEOPH. Il ſemble que depuis peu le nom des *formes ſubſtantielles* eſt devenu infame auprés de certaines gens, & qu'on a honte d'en parler. Cependant il y a encore peut être en cela plus de mode que de raiſon. Les Scolaſtiques employoient mal à propos une notion generale, quand il s'agiſſoit d'expliquer des phenomenes particuliers ; mais cet abus ne detruit point la choſe. L'ame de l'homme deconcerte un peu la confiance de quelques uns de nos modernes. Il y en a qui avouent qu'elle eſt la forme de l'homme ; mais auſſi ils veulent qu'elle eſt la ſeule forme ſubſtantielle de la nature connue. Mr. Descartes en parle

Des formes ſubſtantielles.

Abus des Scholaſtiques.

CHAP. VI. ainſi, & il donna une correction à Mr. Regius ſur ce qu'il conteſtoit cette qualité de forme ſubſtantielle à l'ame & nioit que l'homme fût *unum per ſe*, un Etre doué d'une veritable unité. Quelques uns croient que cet excellent homme l'a fait par politique. J'en doute un peu, parce que je crois qu'il avoit raiſon en cela. Mais on n'en a point de donner ce privilege à l'homme ſeul, comme ſi la nature etoit faite à bâton rompu. Il y a lieu de juger, qu'il y a une infinité d'ames, ou pour parler plus generalement, d'Entelechies primitives, qui ont quelque choſe d'analogique avec la perception & l'appetit, & qu'elles ſont toutes & demeurent toujours des formes ſubſtantielles des corps. Il eſt vray qu'il y a apparemment des eſpeces qui ne ſont pas veritablement *unum per ſe*, (c'eſt à dire des corps doués d'une veritable unité, ou d'un être indiviſible qui en faſſe le principe actif total) non plus qu'un moulin ou une montre le pourroient être. Les ſels, les mineraux & les metaux pourroient être de cette nature, c'eſt à dire de ſimples contextures ou maſſes où il y a quelque regularité. Mais les corps des uns & des autres, c'eſt à dire les corps animés auſſi bien que les contextures ſans vie, ſeront ſpecifiés par la ſtructure interieure, puisque dans ceux-là même, qui ſont animés, l'ame & la machine, chacune à part, ſuffiſent à la determination; car elles s'accordent parfaitement, & quoiqu'elles n'ayent point d'influence immediate l'une ſur l'autre, elles s'expriment mutuellement, l'une ayant concentré dans une parfaite unité tout ce que l'autre a diſpenſé dans la multitude. Ainſi quand il s'agit de l'arrangement des eſpeces, il eſt inutile de diſputer des formes ſubſtantielles, quoiqu'il ſoit bon pour d'autres raiſons de connoître s'il y en a & comment; car ſans cela on ſera étranger dans le monde intellectuel. Au reſte les Grecs & les Arabes ont parlé de ces formes auſſi bien que les Europeens, & ſi le vulgaire n'en parle point, il ne parle pas non plus ni d'Algebre ni d'incommenſurables.

Les ames ſont les formes ſubſtantielles des corps.

§. 25. *PHILAL.* Les langues ont eté formées avant les ſciences, & le peuple ignorant & ſans lettres a reduit les choſes à certaines eſpeces.

THEOPH. Il eſt vrai, mais les perſonnes qui etudient les matieres, rectifient les notions populaires. Les eſſayeurs ont trouvé des moyens exacts de diſcerner & ſeparer les metaux: les botaniſtes ont enrichi merveilleuſement la doctrine des plantes & les experiences qu'on a faites ſur les inſectes nous ont donné quelque entrée nouvelle dans la connoiſ-

ſance

ſance des animaux. Cependant nous ſommes encore bien eloignés de la moitié de notre courſe. CHAP. VI.

§. 26. *PHILAL.* Si les eſpeces etoient un ouvrage de la nature, elles ne pourroient pas etre conçuës ſi differemment en differentes perſonnes: l'homme paroit à l'un un animal ſans plumes à deux pieds avec de larges ongles; & l'autre après un plus profond examen y ajoute la raiſon. Cependant bien des gens determinent plutot les eſpeces des animaux par leur *forme exterieure*, que par leur *naiſſance*, puisqu'on a mis en queſtion plus d'une fois ſi certains *foetus* humains devoient être admis au baptême ou non, par la ſeule raiſon que leur configuration exterieure differoit de la forme ordinaire des enfans, ſans qu'on ſcût s'ils n'etoient point auſſi capables de raiſon que des enfans jettés dans un autre moule, dont il s'en trouve quelques uns qui quoique d'une forme approuvée ne ſont jamais capables de faire voir durant toute leur vie autant de raiſon qu'il en paroit dans un ſinge ou un Elephant, & qui ne donnent jamais aucune marque d'etre conduits par une ame raiſonnable: d'où il paroit evidemment que la forme exterieure, qu'on a ſeulement trouvée à dire, & non la faculté de raiſonner, dont perſonne ne peut ſavoir ſi elle devoit manquer dans ſon tems, a eté renduë eſſentielle à l'eſpece humaine. Et dans ces occaſions les Theologiens & les Jurisconſultes les plus habiles ſont obligés de renoncer à leur ſacrée definition d'animal raiſonnable, & de mettre à la place quelque autre eſſence de l'eſpece humaine. *Mr. Menage* (*Menagiana Tom. I. pag.* 278. *de l'edit. de Holl.* 1649.) *nous fournit l'exemple d'un certain Abbé de St. Martin, qui merite d'etre raporté. Quand cet Abbé de St. Martin, dit-il, vint aut monde, il avoit ſi peu la figure d'un homme, qu'il reſſembloit plutot à un monſtre. On fut quelque tems à deliberer ſi on le baptiſeroit. Cependant il fut baptiſé & on le declara homme par proviſion, c'eſt à dire jusqu'à ce que le temps eut fait connoitre ce qu'il etoit. Il etoit ſi disgracié de la nature qu'on l'a appellé toute ſa vie l'Abbé Malotru. Il etoit de Caen.* Voila un enfant qui fut fort prés d'etre exclus de l'eſpece humaine ſimplement à cauſe de la forme. Il echapa à toute peine tel qu'il etoit, & il eſt certain qu'une figure un peu plus contrefaite l'auroit fait perir comme un Etre, qui ne devoit point paſſer pour un homme. Cependant on ne ſauroit donner aucune raiſon, pourquoi une ame raiſonnable n'auroit pû loger en lui, ſi les traits de ſon viſage euſſent eté un peu plus alterés; pourquoi un viſage un peu plus long, ou un nez plus plat,

ou

CHAP. VI. ou une bouche plus fenduë n'auroient pû ſubſiſter auſſi bien que le reſte de ſa figure irreguliere avec une ame & des qualités qui le rendoient capable, tout contrefait qu'il etoit, d'avoir une dignité dans l'Egliſe.

La race & la figure ſont des indices des eſpeces & des hommes.

THEOPH. Jusqu'ici on n'a point trouvé d'animal raiſonnable d'une figure exterieure fort differente de la notre, c'eſt pourquoi quand il s'agiſſoit de baptiſer un enfant, la race & la figure n'ont jamais eté conſiderées que comme des indices pour juger ſi c'etoit un animal raiſonnable ou non. Ainſi les Theologiens & Jurisconſultes n'ont point eu beſoin de renoncer pour cela a leur definition conſacrée.

§. 27. *PHILAL.* Mais ſi ce Monſtre, dont parle Licetus Liv. 1. Chap. 3. qui avoit la tete d'un homme & le corps d'un pourceau, ou d'autres monſtres qui ſur des corps d'hommes avoient des tetes de chiens & de chevaux &c. euſſent eté conſervés en vie, & euſſent pû parler, la difficulté ſeroit plus grande.

THEOPH. Je l'avoue, & ſi cela arrivoit & ſi quelcun etoit fait, comme un certain ecrivain, Moine du vieux tems, nommé *Hans Kalb* (Jean le veau) qui ſe peignit avec une tete de veau la plume à la main dans un livre qu'il avoit ecrit, ce qui fit croire ridiculement à quelques uns, que cet ecrivain avoit eu veritablement une tête de veau, ſi, dis je, cela arrivoit, on ſeroit dores navant plus retenu à ſe defaire des Monſtres. Car il y a de l'apparence que la raiſon l'emporteroit chez les Theologiens & chez les Juriſconſultes malgré la figure & meme malgré les differences que l'Anatomie pourroit y fournir aux Medecins, qui nuiroient auſſi peu à la qualité d'homme que ce renverſement de viſceres dans cet homme dont des perſonnes de ma connoiſſance ont vu l'Anatomie à Paris, qui a fait du bruit, où la nature

Peu ſage & ſans doute en debauche
Plaça le foye au coté gauche
Et de même vice verſa
Le coeur à la droite plaça.

ſi je me ſouviens bien de quelques uns des vers que feu Mr. Alliot le pere (Medecin fameux parce qu'il paſſoit pour habile à traiter des cancers) me montra de ſa façon ſur ce prodige. Cela s'entend pourvû que la varieté de conformation n'aille pas trop loin dans les animaux raiſonnables, & qu'on

& qu'on ne retourne point aux tems où les bêtes parloient, car alors nous perdrions notre privilege de la raiſon en preciput & on ſeroit deſormais plus attentif à la naiſſance & à l'exterieur, afin de pouvoir diſcerner ceux de la race d'Adam de ceux qui pourroient deſcendre d'un Roy ou Patriarche de quelque Canton des ſinges de l'Afrique; et notre habile Auteur a eu raiſon de remarquer (§. 29.) que ſi l'aneſſe de Balaam eût diſcourû toute ſa vie auſſi raiſonnablement qu'elle fit une fois avec ſon maitre (ſuppoſé que ce n'ait pas eté une viſion prophetique) elle auroit toujours eu de la peine à obtenir rang & ſeance parmi les femmes. CHAP. VI.

PHILAL. Vous riés à ce que je vois & peut etre l'Auteur rioit auſſi; mais pour parler ſerieuſement vous voyés qu'on ne ſcauroit toujours aſſigner des bornes fixes des eſpeces.

THEOPH. Je vous l'ai deja accordé; car quand il s'agit des fictions & de la poſſibilité des choſes, les paſſages d'eſpece en eſpece peuvent etre inſenſibles & pour les diſcerner ce ſeroit quelques fois à peu près comme on ne ſauroit decider combien il faut laiſſer de poils à un homme pour qu'il ne ſoit point chauve. Cette indetermination ſeroit vraye quand même nous connoitrions parfaitement l'interieur des creatures dont il s'agit. Mais je ne vois point qu'elle puiſſe empecher les choſes d'avoir des eſſences réelles independamment de l'entendement, & nous de les connoitre: il eſt vray que les noms & les bornes des eſpeces ſeroient quelques fois comme les noms des meſures & des poids, où il faut choiſir pour avoir des bornes fixes. Cependant pour l'ordinaire il n'y a rien de tel à craindre, les eſpeces trop approchantes ne ſe trouvent gueres enſemble.

Non obſtant toutes les indeterminations des eſpeces, il peut y avoir des eſſences réelles.

§. 12. *PHILAL.* Il ſemble que nous convenons ici dans le fond, quoique nous ayons un peu varié les termes, Je vous avoue auſſi qu'il y a moins d'arbitraire dans la denomination des *Subſtances*, que dans les noms *des modes compoſés*. Car on ne s'aviſe gueres d'allier le bêlement d'une brebis à une figure de cheval, ni la couleur du plomb à la peſanteur & à la fixité de l'or & on aime mieux de tirer des copies après nature.

CHAP. VI. *THEOPH.* C'eſt non pas tant parce qu'on a ſeulement egard dans les Subſtances à ce qui exiſte effectivement que parce qu'on n'eſt pas ſûr dans les Idées Phyſiques (qu'on n'entend gueres à fonds) ſi leur alliage eſt poſſible & utile, lorsqu'on n'a point l'exiſtence actuelle pour guarant. Mais cela a lieu encore dans les Modes, non ſeulement quand leur obſcurité nous eſt impenetrable comme il arrive quelques fois dans la Phyſique, mais encore quand il n'eſt pas aiſé de la penetrer, comme il y en a aſſés d'exemples en Geometrie. Car dans l'une & dans l'autre de ces ſciences il n'eſt pas en notre pouvoir de faire des combinaiſons à notre fantaiſie, autrement on auroit droit de parler des *Decaedres reguliers;* & on chercheroit dans le demicercle un *centre de grandeur*, comme il y en a un *de gravité.* Car il eſt ſurprenant en effèt que le premier y eſt, & que l'autre n'y ſauroit être. Or comme dans les Modes les combinaiſons ne ſont pas toujours arbitraires, il ſe trouve par oppoſition qu'elles le ſont quelques fois dans les Subſtances: & il depend ſouvent de nous de faire des combinaiſons des qualités pour definir encore des Etre ſubſtantiels avant l'experience, lorsqu'on entend aſſés ces qualités pour juger de la poſſibilité de la combinaiſon. C'eſt ainſi que des Jardiniers experts dans l'orangerie pourront avec raiſon & ſuccès ſe propoſer de produire quelque nouvelle eſpece & lui donner un nom par avance.

§. 29. *PHILAL.* Vous m'avouerés toujours que lorsqu'il s'agit de definir les eſpeces, le nombre des Idées qu'on combine depend de la differente application, induſtrie ou fantaiſie de celui qui forme cette combinaiſon; comme c'eſt ſûr la figure qu'on ſe regle le plus ſouvent pour determiner l'eſpece des vegetaux & des animaux, de même à l'egard de la pluspart des corps naturels, qui ne ſont pas produits par ſemence, c'eſt à la couleur qu'on s'attache le plus. §. 30. A la verité ce ne ſont bien ſouvent que des conceptions confuſes, groſſieres & inexactes, & il s'en faut bien que les hommes conviennent du nombre precis des Idées ſimples ou des qualités, qui appartiennent à une telle eſpece ou à un tel nom, car il faut de la peine, de l'adreſſe & du tems pour trouver les Idées ſimples, qui ſont conſtamment unies. Cependant peu de qualités, qui compoſent ces definitions inexactes, ſuffiſent ordinairement dans la converſation: mais malgré le bruit des genres & des eſpeces, les formes dont on a tant parlé dans les ecoles ne ſont que

des

des chimeres qui ne ſervent de rien à nous faire entrer dans la connoiſ- Chap. VI.
ſance de natures ſpecifiques.

THEOPH. Quiconque fait une combinaiſon poſſible ne ſe trompe point en cela, ni en lui donnant un nom; mais il ſe trompe quand il croit que ce qu'il conçoit eſt tout ce que d'autres plus experts conçoivent ſous le même nom, ou dans le même corps. Il conçoit peut etre un genre trop commun au lieu d'un autre plus ſpecifique. Il n'y a rien en tout ceci qui ſoit oppoſé aux ecoles & je ne vois point pourquoi vous revenés à la charge ici contre les genres, les eſpeces & les formes, puisqu'il faut que vous reconnoiſſiés vous même des genres, des eſpeces & même des eſſences internes ou formes, qu'on ne pretend point employer pour connoitre la nature ſpecifique de la choſe, quand on avoue de les ignorer encore.

§. 30. *PHILAL.* Il eſt du moins viſible que les limites, que nous aſſignons aux eſpeces, ne ſont pas *exactement conformes* à celles qui ont eté etablies par la nature. Car dans le beſoin que nous avons des noms generaux pour l'uſage preſent, nous ne nous mettons point en peine de decouvrir leurs qualités, qui nous feroient mieux connoitre leurs differences & conformités les plus eſſentielles: & nous les diſtinguons nous mêmes en eſpeces en vertu de certaines apparences, qui frappent les yeux de tout le monde, afin de pouvoir plus aiſement communiquer avec les autres.

THEOPH. Si nous combinons des Idées compatibles, les limites que nous aſſignons aux eſpeces ſont toujours *exactement conformes* à la nature; & ſi nous prenons garde à combiner les Idées, qui ſe trouvent actuellement enſemble, nos notions ſont encore conformes à l'experience; & ſi nous les conſiderons comme proviſionelles ſeulement pour des corps effectifs, ſauf a l'experience faite ou à faire d'y decouvrir davantage, & ſi nous recourons aux experts, lorsqu'il s'agit de quelque choſe de precis à l'egard de ce qu'on entend publiquement par le nom; nous ne nous y tromperons pas. Ainſi la Nature peut fournir des Idées plus parfaites & plus commodes, mais elle ne donnera point un dementi à celles que nous avons, qui ſont bonnes & naturelles, quoique ce ne ſoyent peut etre pas les meilleures & les plus naturelles.

CHAP. VI. §. 32. *PHIL.A.L.* *Nos Idées generiques* des Subſtances, comme celle du metal par exemple, ne ſuivent pas exactement *les modelles*, qui leur ſont propoſés par la nature, puisqu'on ne ſauroit trouver aucun corps, qui renferme ſimplement la malleabilité & la fuſibilité ſans d'autres qualités.

Il n'y a pas des modelles réels des Idées generiques.

THEOPH. On ne demande pas de tels modelles, & on n'auroit pas raiſon de les demander, ils ne ſe trouvent pas auſſi dans les notions les plus diſtinctes. On ne trouve jamais un nombre où il n'y ait rien à remarquer que la multitude en general; un etendu où il n'y ait que ſolidité, & point d'autres qualités: & lors que les differences ſpecifiques ſont poſitives & oppoſées, il faut bien que le genre prenne parti parmi elles.

PHIL.A.L. Si donc quelcun s'imagine qu'un homme, un cheval, un animal, une plante etc. ſont diſtingués par *des eſſences réelles*, formées par la nature, il doit ſe figurer la nature bien *liberale de ces eſſences réelles*, ſi elle en produit une pour le corps, une autre pour l'animal, & encore une autre pour le cheval, & qu'elle communique liberalement toutes ces eſſences à Bucephale; au lieu que les genres & les eſpeces ne ſont que des ſignes plus ou moins etendus.

THEOPH. Si vous prenés les eſſences réelles pour ces modelles ſubſtantiels, qui ſeroient un corps & rien de plus, un animal & rien de plus ſpecifique, un cheval ſans qualités individuelles; vous avés raiſon de les traiter de chiméres. Et perſonne n'a pretendu, je penſe, pas meme les plus grand *Realiſtes* d'autres fois, qu'il y ait autant de Subſtances, qui ſe bornaſſent au generique, qu'il y a de genres. Mais il ne s'enſuit pas que ſi les eſſences generales ne ſont pas cela, elles ſont purement des *ſignes*; car je vous ai fait remarquer pluſieurs fois que ce ſont *des poſſibilités dans les reſſemblances*. C'eſt comme de ce que les couleurs ne ſont pas toujours des Subſtances ou des teintures extrahibles, il ne s'enſuit pas qu'elles ſont imaginaires. Au reſte on ne ſauroit ſe figurer la nature trop *liberale*; elle l'eſt au de là de tout ce que nous pouvons inventer & toutes les poſſibilités compatibles en prevalence ſe trouvent realiſées ſur le grand Theatre de ſes repreſentations. Il y avoit autres fois deux axiomes chez les Philoſopes: celui des *Realiſtes* ſembloit faire la nature prodigue, & celui des *Nominaux* la ſembloit declarer chiche. L'un dit que la nature ne ſouffre point de vuide, & l'autre qu'elle ne fait rien en vain. Ces deux axio-

axiomes ſont bons, pourvû qu'on les entende; car la nature eſt comme un bon menager, qui epargne là où il le faut, pour être magnifique en tems & lieu. Elle eſt magnifique dans les effets, & menagére dans les cauſes qu'elle employe. CHAP. VI.

§. 34. *PHILAL.* Sans nous amuſer d'avantage à cette conteſtation ſur les eſſences réelles, c'eſt aſſez que nous obtenions le but du langage & l'uſage des mots, qui eſt d'indiquer nos penſées en abregé. Si je veux parler à quelcun d'une eſpece d'oiſeaux de trois ou quatre pieds de haut, dont la peau eſt couverte de quelque choſe, qui tient le milieu entre la plume & le poil, d'un brun obſcur, ſans ailes, mais qui au lieu d'ailes a deux ou trois petites branches ſemblables à des branches de genets, qui lui deſcendent au bas du corps avec de longues & groſſes jambes, des pieds armés ſeulement de trois griffes & ſans queuë; je ſuis obligé de faire cette deſcription par où je puis me faire entendre aux autres. Mais quand on m'a dit que *Caſſiowaris* eſt le nom de cet animal, je puis alors me ſervir de ce nom pour deſigner dans le diſcours toute cette Idée compoſée.

THEOPH. Peut etre qu'une Idée bien exacte de la couverture de la peau, ou de quelque autre partie ſuffiroit toute ſeule à diſcerner cet animal de tout autre connu, comme Hercule ſe faiſoit connoitre par le pas qu'il avoit fait, & comme le Lion ſe reconnoit à l'ongle, ſuivant le proverbe Latin. Mais plus on amaſſe de circonſtances, moins la definition eſt proviſionelle.

§. 35. *PHILAL.* Nous pouvons retrancher de l'Idée dans ce cas ſans prejudice de la choſe: mais quand la nature en retranche, c'eſt une queſtion, ſi l'eſpece demeure. Par exemple: s'il y avoit un corps qui eut toutes les qualités de l'or excepté la malleabilité, ſeroit il de l'or? il depend des hommes de le decider. Ce ſont donc eux qui determinent les eſpeces des choſes.

THEOPH. Point du tout, ils ne determineroient que le nom. Mais cette experience nous apprendroit que la malleabilité n'a pas de connexion neceſſaire avec les autres qualités de l'or, priſes enſemble. Elle nous apprendroit donc une nouvelle poſſibilité & par conſequent une nouvelle eſpece. Pour ce qui eſt de l'or aigre ou caſſant, cela ne vient que *Les hommes ne determinent que les noms des eſpeces.*

CHAP. VI. des additions & n'eſt point conſiſtant avec les autres epreuves de l'or; car la coupelle & l'antimoine lui otent cette aigreur.

§. 36. *PHILAL.* Il s'enſuit quelque choſe de notre doctrine qui paroitra fort etrange. C'eſt que chaque Idée abſtraite, qui a un certain nom, forme une eſpece diſtincte. Mais que faire a cela, ſi la nature le veut ainſi? Je voudrois bien ſavoir pourquoi un *Bichon* & un *levrier* ne ſont pas des eſpeces auſſi diſtinctes qu'un *Epagneul* & un *Elephant*.

THEOPH. J'ai diſtingué ci-deſſus les differentes acceptions du mot *Eſpece*. Le prenant logiquement ou mathematiquement plûtot, la moindre diſſimilitude peut ſuffire. Ainſi chaque Idée differente donnera une autre eſpece & il n'importe point ſi elle a un nom ou non. Mais phyſiquement parlant, on ne s'arrete pas à toutes les varietés, & l'on parle ou nettement quand il ne s'agit que des apparences, ou conjecturalement quand il s'agit de la verité interieure des choſes, en y preſumant quelque nature eſſentielle & immuable, comme la raiſon l'eſt dans l'homme. On preſume donc que ce qui ne differe que par des changemens accidentels, comme l'eau & la glace, le vif argent dans ſa forme courante & dans le ſublimé, eſt d'une meme eſpece: & dans les corps organiques on met ordinairement la marque proviſionelle de la même eſpece dans la generation ou race, comme dans les plus ſimilaires on la met dans la reproduction. Il eſt vrai qu'on n'en ſauroit juger preciſement faute de connoitre l'interieur des choſes. Mais comme j'ai dit plus d'une fois, l'on juge proviſionellement & ſouvent conjecturalement. Cependant lors qu'on ne veut parler que de l'exterieur, de peur de ne rien dire que de ſûr, il y a de la latitude: & diſputer alors ſi une difference eſt ſpecifique ou non, c'eſt diſputer du nom; & dans ce ſens il y a une ſi grande difference entre les chiens, qu'on peut fort bien dire que les dogues d'Angleterre & les chiens de Bologne ſont de differentes eſpeces. Cependant il n'eſt pas impoſſible, qu'ils ſoyent d'une même ou ſemblable race eloignée, qu'on trouveroit ſi on pouvoit remonter bien haut & que leurs ancêtres ayent eté ſemblables ou les mêmes, mais qu'aprés de grands changemens quelques uns de la poſterité ſoyent devenus fort grands & d'autres fort petits. On peut même croire auſſi ſans choquer la raiſon qu'ils ayent en commun une nature interieure conſtante ſpecifique, qui ne ſoit plus ſousdiviſée ainſi, ou qui ne ſe trouve point ici en pluſieurs autres telles

telles natures & par conſequent ne ſoit plus variée que par des acci- Chap. VI.
dents; quoi qu'il n'y ait rien auſſi qui nous faſſe juger que cela doit être neceſſairement ainſi dans tout ce que nous appellons la plus baſſe eſpece, *(ſpeciem infimam)*. Mais il n'y a point d'aparence qu'un Epagneul & & un Elephant ſoyent de même race, & qu'ils ayent une telle nature ſpecifique commune. Ainſi dans les differentes ſortes de chiens, en parlant des apparences, on peut diſtinguer les eſpeces & parlant de l'eſſence interieure, on peut balancer: mais comparant le chien & l'Elephant il n'y pas lieu de leur attribuer exterieurement ce qui les feroit croire d'une meme eſpece. Ainſi il n'y a aucun ſujet d'être en balance contre la preſomption. Dans l'homme on pourroit auſſi diſtinguer les eſpeces logiquement parlant, & ſi on s'arretoit à l'exterieur on trouveroit encore en parlant phyſiquement des differences, qui pourroient paſſer pour ſpecifiques. Auſſi ſe trouva-t-il un voyageur, qui crut que les Negres, les Chinois, & enfin les Americains n'étoient pas d'une même race entr'eux ni avec les peuples qui nous reſſemblent. Mais comme on connoit l'interieur eſſentiel de l'homme, c'eſt à dire la raiſon, qui demeure dans le même homme, & ſe trouve dans tous les hommes, & qu'on remarque rien de fixe & d'interne parmi nous, qui forme une ſousdiviſion, nous n'avons aucun ſujet de juger qu'il y ait parmi les hommes, ſelon la verité de l'interieur, une difference ſpecifique eſſentielle, au lieu qu'il s'en trouve entre l'homme & la bête, ſuppoſé que les bêtes ne ſoyent qu'empiriques, ſuivant ce que j'ai expliqué ci deſſus, comme en effet l'experience ne nous donne point lieu d'en faire un autre jugement.

§. 39. *PHILAL.* Prenons l'exemple d'une choſe artificielle, dont la ſtructure interieure nous eſt connuë. Une montre qui ne marque que les heures & une montre ſonnante ne ſont que d'une ſeule eſpece, à l'egard de ceux qui n'ont qu'un nom pour les deſigner; mais à l'egard de celui, qui a le nom de *montre* pour deſigner la premiere & celui *d'horloge* pour ſignifier la derniere, ce ſont *par rapport à lui* des eſpeces differentes. C'eſt le nom & non pas la diſpoſition interieure, qui fait une nouvelle eſpece, autrement il y auroit trop d'eſpeces. Il y a des montres à quatre roues, & d'autres à cinq; quelques uns ont des cordes & des fuſées, & d'autres n'en ont point: quelques unes ont le balancier libre, & d'autres conduit par un reſſort fait en ligne ſpirale & d'autres par

des

CHAP. VI. des soyes de pourceau: quelqu'une de ces choses suffit-elle pour faire une difference specifique? je dis que non, tandis que ces montres conviennent dans le nom.

THEOPH. Et moi de dirois qu'oui, car sans m'arreter aux noms, je voudrois considerer les varietés de l'artifice & sur tout la difference des balanciers; car depuis qu'on lui a appliqué un ressort, qui en gouverne les vibrations selon les siennes & les rend par consequent plus egales, les montres de poche ont changé de face, & sont devenuës incomparablement plus justes. J'ai même remarqué autrefois un autre principe d'egalité qu'on pourroit appliquer aux montres.

PHILAL. Si quelqu'un veut faire des divisions fondées sur les differences qu'il connoit dans la configuration interieure, il peut le faire: cependant ce ne seroient point des especes distinctes par rapport à des gens qui ignorent cette construction.

THEOPH. Je ne sai pourquoi on veut toujours chez vous faire dependre de notre opinion ou connoissance les vertus, les verités & les especes. Elles sont dans la nature, soit que nous le sachions & approuvions, ou non. En parler autrement, c'est changer les noms des choses & le langage reçu sans aucun sujet. Les hommes jusqu'ici auront crû qu'il y a plusieurs especes d'horloges où de montres, sans s'informer en quoi elles consistent ou comment on pourroit les appeller.

PHILAL. Vous avés pourtant reconnû il n'y a pas longtems, que lorsqu'on veut distinguer les especes Physiques par les apparences, on se borne d'une maniere arbitraire, où on le trouve à propos, c'est à dire selon qu'on trouve la difference plus ou moins considerable & suivant le but qu'on a. Et vous vous êtes servi vous même de la comparaison des poids & des mesures, qu'on regle selon le bon plaisir des hommes & leur donne des noms.

THEOPH. C'est depuis le tems que j'ai commencé à vous entendre. Entre les *differences specifiques* purement *logiques*, où la moindre variation de definition assignable suffit, quelque accidentelle qu'elle soit, & entre les *differences specifiques*, qui sont purement *physiques*, fondées sur

ſur l'eſſentiel ou immuable on peut mettre un milieu, mais qu'on ne Chap. VI.
ſauroit determiner preciſement ; on s'y regle ſur les apparences les plus conſiderables, qui ne ſont pas tout a fait immuables, mais qui ne changent pas facilement, l'une approchant plus de l'eſſentiel que l'autre ; & comme un connoiſſeur auſſi peut aller plus loin que l'autre, la choſe paroit arbitraire & a du rapport aux hommes, & il paroit commode de regler auſſi les noms ſelon ces differences principales. On pourroit donc dire ainſi, que ce ſont des *differences ſpecifiques civiles* & des *eſpeces nominales*, qu'il ne faut point confondre avec ce que j'ai apellé *definitions nominales* ci-deſſus & qui ont lieu dans les differences ſpecifiques logiques auſſi bien que phyſiques. Au reſte, outre l'uſage vulgaire, les loix mêmes peuvent autoriſer les ſignifications des mots, & alors *les eſpeces* deviendroient *legales*, comme dans les contracts qui ſont apellés *nominati*, c'eſt a dire deſignés par un nom particulier. Et c'eſt à dire comme la loi Romaine fait commencer l'age de puberté à 14 ans accomplis. Toute cette conſideration n'eſt point à mepriſer, cependant je ne vois pas qu'elle ſoit d'un fort grand uſage ici, car outre que vous m'avéz paru l'appliquer quelques fois où elle n'en avoit aucun, on aura à peu prés le même effet, ſi l'on conſidere qu'il depend des hommes de proceder dans les ſous diviſions auſſi loin qu'ils trouvent à propos ; & de faire abſtraction des differences ulterieures, ſans qu'il ſoit beſoin de les nier : & qu'il depend auſſi d'eux de choiſir le certain pour l'incertain, afin de fixer quelques notions & meſures en leur donnant des noms.

PHILAL. Je ſuis bien aiſe que nous ne ſommes plus ſi eloignés ici, que nous le paroiſſions. §. 41. Vous m'accorderés encore, Monſieur, à ce que je vois, que les choſes artificielles ont des eſpeces auſſi bien que les naturelles contre le ſentiment de quelques Philoſophes. §. 42. Mais avant que de quitter les noms des Subſtances, j'ajouterai que de toutes les diverſes Idées, que nous avons, ce ſont les ſeules Idées des Subſtances qui ont des noms propres ou individuels ; car il arrive rarement que les hommes ayent beſoin de faire une mention frequente d'aucune qualité individuelle ou de quelque autre individu d'accident : outre que les actions individuelles periſſent d'abord & que la combinaiſon des circonſtances, qui s'y fait, ne ſubſiſte point comme dans les Subſtances.

CHAP. VI. *THEOPH.* Il y a pourtant des cas où on a eu beſoin de ſe ſouvenir d'un accident individuel & qu'on lui a donné un nom; ainſi votre regle eſt bonne pour l'ordinaire, mais elle reçoit des exceptions. La Religion nous en fournit; comme nous celebrons anniverſairement la memoire de la naiſſance de Jeſus Chriſt, les Grecs appelloient cet evene- Theogonie, & celui de l'adoration des Mages Epiphanie; et les Hevreux appellerent *Paſſah* par excellence le paſſage de l'ange, qui fit mourir les ainés des Egiptiens, ſans toucher a ceux des Hevreux; & c'eſt de quoi ils devoient ſolemniſer la memoire tous les ans. Pour ce qui eſt des *eſpeces des choſes artificielles*, les Philoſophes Scholaſtiques ont fait difficulté de les laiſſer entrer dans leurs *predicamens*: mais leur delicateſſe y etoit peu neceſſaire, ces tables predicamentales devant ſervir à faire une revuë generale de nos Idées. Il eſt bon cependant de reconnoitre la difference, qu'il y a entre les Subſtances parfaites & entre les aſſemblages des Subſtances *(aggregata)* qui ſont des Etres ſubſtantiels compoſés ou par la nature ou par l'artifice des hommes. Car la nature a auſſi de telles aggregations, comme ſont les corps, dont la mixtion eſt imparfaite pour parler le langage de nos Philoſophes *(imperfectè mixta)* qui ne font point *unum per ſe* & n'ont point en eux une parfaite unité. Je crois cependant que les quatre corps, qu'ils appellent elemens, qu'ils croyent ſimples, & les ſels, les metaux & autres corps, quils croyent étre mêlés parfaitement, & à qui ils accordent leurs temperamens, ne ſont pas *unum per ſe* non plus; d'autant plus qu'on doit juger qu'ils ne ſont uniformes & ſimilaires qu'en apparence & même un corps ſimilaire ne laiſſeroit pas d'être un amas. En un mot l'unité parfaite doit être reſervée aux corps animés, ou doués d'Entelechies primitives; car ces Entelechies ont de l'analogie avec les ames, & ſont auſſi indiviſibles & imperiſſables qu'elles: & j'ai fait juger ailleurs que leurs corps organiques ſont des machines en effet, mais qui ſurpaſſent autant les artificielles, qui ſont de notre invention, que l'inventeur des naturelles nous ſurpaſſe. Car ces machines de la nature ſont auſſi imperiſſables que les ames mêmes, & l'animal avec l'ame ſubſiſte toujours; c'eſt (pour me mieux expliquer par quelque choſe de revenant tout ridicule qu'il eſt) comme Harlequin qu'on vouloit depouiller ſur le Theatre, mais on n'en pût venir à bout, parce qu'il avoit je ne ſai combien d'habits les uns ſur les autres: quoique ces replications des corps organiques â l'infini, qui ſont dans un animal, ne ſoyent pas ſi ſemblables ni ſi appliquées les unes

L'unité parfaite ne convient pas aux aggregés; elle ne convient qu'aux corps animés.

unes ſur les autres, comme des habits; l'artifice de la nature étant d'une tout autre ſubtilité. Tout cela fait voir que les Philoſophes n'ont pas eu tout le tort du monde de mettre tant de diſtance entre les choſes artificielles & entre les corps naturels, doués d'une veritable unité. Mais il n'appartenoit qu'à notre tems de developper ce myſtere & d'en faire comprendre l'importance & les ſuites pour bien etablir la Theologie naturelle & ce qu'on appelle la Pneumatique d'une maniere, qui ſoit veritablement naturelle & conforme à ce que nous pouvons experimenter & entendre, qui ne nous faſſe rien perdre des importantes conſiderations, qu'elles doivent fournir, ou plutot qui les rehauſſe, comme fait le ſyſteme de l'harmonie préetablie. Et je crois que nous ne pouvons mieux finir que par là cette longue diſcuſſion des noms des Subſtances. CHAP. VII

CHAPITRE VII.

Des Particules.

§. 1 *PHILAL.* Outre les mots, qui ſervent à *nommer* les Idées, on a beſoin de ceux, qui ſignifient la *connexion* des Idées ou les propoſitions. *Cela eſt, cela n'eſt pas*, ſont les ſignes generaux de l'*affirmation* ou de la *negation*. Mais l'eſprit, outre les parties des propoſitions, lie encore des ſentences ou propoſitions entieres §. 2. ſe ſervant des mots, qui expriment cette liaiſon des differentes affirmations & negations & qui ſont ce qu'on apelle *particules*: & dans leur bon uſage conſiſte principalement l'art de bien parler. C'eſt afin que les raiſonnemens ſoyent ſuivis & methodiques qu'il faut des termes, qui montrent la *connexion*, la *reſtriction*, la *diſtinction*, *l'oppoſition*, *l'emphaſe* &c. Et quand on s'y mêprend on embaraſſe celui qui ecoute.

THEOPH. J'avoue que les particules ſont d'un grand uſage; mais je ne ſai ſi l'art de bien parler y conſiſte principalement. Si quelqu'un ne donnoit que des Aphoriſmes, ou que des Theſes detachées comme on le fait ſouvent dans les Univerſités, ou comme dans ce qu'on appelle libelle *articulé* chez les Jurisconſultes, ou comme dans les *arti-*

CHAP. VII *cles*, qu'on propoſé aux temoins, alors pourvû qu'on range bien ces propoſitions, on fera à peu pres le même effèt pour ſe faire entendre que ſi on y avoit mis de la liaiſon & des particules; car le lecteur y ſupplée. Mais j'avoue qu'il ſeroit troublé, ſi on mettoit mal les particules, & bien plus que ſi on les omettoit. Il me ſemble auſſi que les particules lient non ſeulement les parties du diſcours, compoſé de propoſitions, & les parties de la propoſition, compoſées d'Idées; mais auſſi les parties de l'Idée, compoſée de pluſieurs façons par la combinaiſon d'autres Idées. Et c'eſt cette derniere liaiſon qui eſt marquée par les *prépoſitions*, au lieu que les *adverbes* ont de l'influence ſur l'affirmation ou la negation qui eſt dans le *verbe*; & les *conjunctions* en ont ſur la liaiſon de differentes affirmations ou negations. Mais je ne doute point que vous n'ayés remarqué tout cela vous même, quoique vos paroles ſemblent dire autre choſe.

Les particules ne lient pas ſeulement les parties du diſcours mais auſſi les parties de l'Idée.

§. 3. *PHILAL.* La partie de la Grammaire, qui traite des particules, a eté moins cultivée que celle qui repreſente par ordre les *cas*, les *genres*, les *modes*, les *tems*, les *Gerondifs* & les *Supins*. Il eſt vrai que dans quelques langues on a auſſi rangé les particules ſous des titres par des ſubdiviſions diſtinctes avec une grande apparence d'exactitude. Mais il ne ſuffit pas de parcourir ces Catalogues. Il faut reflechir ſur ſes propres penſées pour obſerver les formes, que l'eſprit prend en diſcourant, car les particules ſont tout autant de marques de l'action de l'eſprit.

THEOPH. Il eſt très vrai que la doctrine des particules eſt importante, & je voudrois qu'on entrât dans un plus grand detail la deſſus. Car rien ne ſeroit plus propre à faire connoitre les diverſes formes de l'entendement. Les Genres ne ſont rien dans la Grammaire Philoſophique, mas les cas repondent aux *prepoſitions*, & ſouvent la prepoſition y eſt envelopée dans le nom & comme abſorbée, & d'autres particules ſont cachées dans les flexions des verbes.

§. 4. *PHILAL.* Pour bien expliquer les particules, il ne ſuffit pas de les rendre (comme on fait ordinairement dans un Dictionaire) par les mots d'une autre langue, qui approchent le plus, parce qu'il eſt auſſi malaiſe d'en comprendre le ſens precis dans une langue que dans l'autre, outre

outre que les ſignifications des mots voiſins des deux langues ne ſont pas toujours exactement les mêmes & varient auſſi dans une même langue. Je me ſouviens que dans la langue Hebraïque il y a une particule d'une ſeule lettre, dont on conte plus de cinquante ſignifications. CHAP. VII.

THEOPH. De ſavans hommes ſe ſont attachés à faire des traités ſur les particules du Latin, du Grec, & de l'Hebreu; & Strauchius Jurisconſulte celebre a fait un livre ſur l'uſage des particules dans la jurisprudence, où la ſignification n'eſt pas de petite conſequence. On trouve cependant qu'ordinairement c'eſt plutot par des exemples & par des ſynonimes qu'on pretend les expliquer, que par des notions diſtinctes. Auſſi ne peut on pas toujours en trouver une ſignification generale ou formelle, comme feu M. Bohlius l'appelloit, qui puiſſe ſatisfaire à tous les exemples: mais cela non obſtant, on pourroit toujours reduire tous les uſages d'un mot à un nombre determiné de ſignifications. Et c'eſt ce qu'on devroit faire.

§. 5. *PHILAL.* En effet le nombre des ſignifications excede de beaucoup celui des particules. En Anglois la particule *but* a des ſignifications fort differentes (1) quand je dis *but to ſay no more*, c'eſt mais pour ne rien dire de plus; comme ſi cette particule marquoit que l'eſprit s'arrete dans ſa courſe avant que d'en avoir fourni la carriere. Mais diſant (2) *I ſaw but two planets*; c'eſt a dire, *je vis ſeulement deux Planetes*, l'eſprit borne le ſens de ce qu'il veut dire à ce qui a eté exprimé avec excluſion de tout autre. Et lors que je dis (3) *you pray, but it is not that God would bring you to the true religion, but that he would confirm you in your own*, c'eſt à dire: Vous priés Dieu, mais ce n'eſt pas qu'il veuille vous amener à la connoiſſance de la vraye Religion, mais qu'il vous confirme dans la votre; le premier de ces *but* ou *mais*, deſigne une ſuppoſition dans l'eſprit, qui eſt autrement qu'elle ne devroit etre, & le ſecond fait voir que l'eſprit met une oppoſition directe entre ce qui ſuit & ce qui precede. (4) *All animals have ſenſe, but a dog is an animal;* c'eſt à dire, *tous les animaux ont du ſentiment, mais le chien eſt un animal.* Ici la particule ſignifie la connexion de la ſeconde propoſition avec la premiere.

THEOPH. Le françois *mais* a pû être ſubſtitué dans tous ces endroits, excepté dans le ſecond: mais l'allemand *allein*, pris pour particule, *La particule Allein en Allemand eſt Sy-*

CHAP. VII. le, qui signifie quelque chose de mêlé de *mais* & de *seulement*, peut sans doute être substitué au lieu de *but* dans tous ces exemples, excepté le dernier, où l'on pourroit douter un peu. *nonime à but en Anglois.*

Mais se rend aussi en allemand tantot par *aber*, tantot par *sondern*, qui marque une separation ou segregation & approche de la particule *allein*. Pour bien expliquer les particules, il ne suffit pas d'en faire une explication abstraite comme nous venons de faire ici; mais il faut venir à une periphrase, qui puisse être substituée à sa place, comme la definition peut être mise à la place du defini. Quand on s'attachera à chercher & à determiner ces *periphrases substituables*, dans toutes les particules autant qu'elles en sont susceptibles, c'est alors qu'on en aura reglé les significations. Tachons d'y aprocher dans nos quatre exemples. Dans le premier on veut dire: Jusqu'ici seulement soit parlé de cela, & non pas d'avantage (*non piu;*) dans le second: *Je vis* seulement *deux planetes* & non pas d'avantage; dans le troisieme: *vous priés Dieu c'est cela* seulement, *savoir pour etre confirmé dans votre religion*, & non pas d'avantage &c.; dans le quatrieme c'est comme si l'on disoit: *tous les animaux ont du sentiment*, il suffit de considerer cela seulement & il n'en faut d'avantage. *Le chien est un animal, donc il a du sentiment.* Ainsi tous ces exemples marquent des bornes, & un *non plus ultra*, soit dans les choses, soit dans le discours. Aussi *but* est une fin, un terme de la carriere; comme si l'on se disoit, arretons, nous y voila, nous sommes arrivés à notre *but*. *But*, *Bute*, est un vieux mot Teutonique, qui signifie quelque chose de fixe, une demeure. *Beuten* (mot suranné, qui se trouve encore dans quelques chansons d'Eglise) est demeurer. Le *mais* a son origine du *magis*, comme si quelcun vouloit dire: *quant au surplus il faut le laisser;* ce qui est autant que de dire, il n'en faut pas d'avantage, c'est assez, venons à autre chose, ou c'est autre chose. Mais comme l'usage des langues varie d'une étrange maniere, il faudroit entrer bien avant dans le detail des exemples pour regler assés les significations des particules. En françois on evite le double *mais*, par un *cependant;* & on diroit: Vous priés, *cependant* ce n'est pas pour obtenir la verité, mais pour être confirmé dans votre opinion. Le *sed* des Latins étoit souvent exprimé autrefois par *ains*, qui est *l'anzi* des Italiens, & les françois l'ayant reformé ont privé leur langue d'une expression avantageuse. Par exemple: *Il n'y avoit rien de sûr, cependant on etoit persuadé de ce que je vous ai mandé, parce qu'on aime à croire ce qu'on souhaite; mais il s'est trouvé que ce n'etoit pas cela; ains* plutot &c.

§. 6.

§. 6. *PHILAL.* Mon deſſein a eté de ne toucher cette matiere que fort legerement. J'ajouterai que ſouvent des particules renferment ou conſtamment ou dans une certaine conſtruction le ſens d'une propoſition entiere. CHAP. VII.

THEOPH. Mais quand c'eſt *un ſens complet*, je crois que c'eſt par une maniere d'Ellipſe; autrement ce ſont les ſeules *interjections* à mon avis, qui peuvent ſubſiſter par elles mêmes & diſent tout dans un mot, comme *ah! hoime!* Car quand on dit, *mais*, ſans ajouter autre choſe, c'eſt une Ellipſe comme pour dire; *mais attendons le boiteux* & ne nous flatons pas mal à propos. Il y a quelque choſe d'approchant pour cela dans le *niſi* des Latins, *ſi niſi non eſſet*, s'il n'y avoit point de *mais*. Au reſte je n'aurois point eté faché, Monſieur, que vous fuſſiés entré un peu plus avant dans le detail des tours de l'eſprit, qui paroiſſent à merveille dans l'uſage des particules. Mais puisque nous avons ſujet de nous hater pour achever cette recherche des mots & pour retourner aux choſes, je ne veux point vous y arreter d'avantage, quoique je croye veritablement, que les langues ſont le meilleur miroir de l'eſprit humain, & qu'une analyſe exacte de la ſignification des mots feroit mieux connoitre que toute autre choſe, les operations de l'entendement.

CHAPITRE VIII.

Des Termes abſtraits & concrets.

§. 1. *PHILAL.* Il eſt encore à remarquer que les Termes ſont abſtraits ou concrets. Chaque Idée abſtraite eſt diſtincte, enſorte que de deux l'une ne peut jamais être l'autre. L'eſprit doit appercevoir par ſa connoiſſance intuitive la difference qu'il y a entr' elles, & *par conſequent* deux de ces Idées ne peuvent jamais être affirmées l'une de l'autre. Chacun void d'abord la fauſſeté de ces propoſitions, *l'humanité eſt l'animalité ou raiſonnabilité;* cela eſt d'une auſſi grande evidence qu'aucune des maximes le plus generalement reçues.

THE-

CHAP. VIII. *THEOPH.* Il y a pourtant quelque choſe à dire. On convient que la juſtice eſt une vertu, une habitude, (habitus) une qualité, un accident &c. Ainſi deux termes abſtraits peuvent être enoncés l'un de l'autre. J'ai encore coutume de diſtinguer deux ſortes d'abſtraits. Il y a des termes abſtraits *logiques*, & il y a auſſi des termes abſtraits *réels*. Les *abſtraits réels*, ou conçûs du moins comme réels, ſont ou eſſences & parties de l'eſſence, ou accidens, c'eſt a dire Etres ajoutés à la Subſtance. Les termes *abſtraits logiques* ſont les predications, reduites en termes, comme ſi je diſois: être homme, être animal; & en ce ſens on les peut enoncer l'un de l'autre & en diſant: être homme, c'eſt être animal Mais dans les realités cela n'a point de lieu. Car on ne peut point dire que l'humanité ou l'hommeïté (ſi vous voulés) qui eſt l'eſſence de l'homme entiere, eſt l'animalité, qui n'eſt qu'une partie de cette eſſence; cependant ces Etres abſtraits & incomplets ſignifiés par des termes abſtraits réels ont auſſi leurs genres & eſpeces, qui ne ſont pas moins exprimés par des termes abſtraits réels: ainſi il y a predication entr'eux, comme je l'ai montré par l'exemple de la juſtice de la vertu.

Differences des termes abſtraits.

§. 22. *PHILAL.* On peut toujours dire que les Subſtances n'ont que peu de noms abſtraits; à peine a-t-on parlé dans les ecoles d'humanité, animalité, corporalité. Mais cela n'a point été autoriſé dans le monde.

THEOPH. C'eſt qu'on n'a eu beſoin que de peu de ces termes, pour ſervir d'exemple & pour en eclaircir la notion generale, qu'il étoit à propos de ne pas negliger entierement. Si les anciens ne ſe ſervoient pas du mot *d'humanité* dans le ſens des ecoles, ils diſoient la *nature humaine*, ce qui eſt la même choſe. Il eſt ſûr auſſi qu'ils diſoient divinité, ou bien nature divine: & les Theologiens ayant eu beſoin de parler de ces deux natures & des accidens réels, on s'eſt attaché à ces Entités abſtraites dans les ecoles Philoſophiques & Theologiques, & peut être plus qu'il n'etoit convenable.

CHAP.

CHAPITRE IX.

De l'imperfection des mots.

§. 1. *PHILAL.* Nous avons parlé deja du *double uſage des mots.* L'un eſt d'enregîtrer nos propres penſées pour aider nôtre memoire, qui nous fait parler à nous mêmes; l'autre eſt de communiquer nos penſées aux autres par le moyen des paroles. Ces deux uſages nous font connoitre la perfection ou l'imperfection des mots. §. 2. Quand nous ne parlons qu'à nous mêmes, il eſt indifferent quels mots on employe, pourvû qu'on ſe ſouvienne de leur ſens, & ne le change point. Mais §. 3. *l'uſage de la communication* eſt encore de deux ſortes, *civil* & *philoſophique.* Le *civil* conſiſte dans la converſation & uſage de la vie civile. *L'uſage philoſophique* eſt celui qu'on doit faire des mots, pour donner des notions preciſes & pour exprimer des verités certaines en propoſitions generales

THEOPH. Fort bien: les paroles ne ſont pas moins des *marques (Notæ)* pour nous (comme pourroient être les caracteres des nombres ou de l'Algebre) que des *ſignes* pour les autres: & l'uſage des paroles comme des ſignes a lieu tant lorsqu'il s'agit d'appliquer les preceptes generaux à l'uſage de la vie, ou aux individus, que lorsqu'il s'agit de trouver ou verifier ces préceptes; le premier *uſage des ſignes* eſt *civil*, & le ſecond eſt *philoſophique.*

§. 5. *PHILAL.* Or il eſt difficile, dans les cas ſuivans principalement d'apprendre & de retenir l'Idée que chaque mot ſignifie (1.) lorsque ces Idées ſont fort compoſées (2.) lorsque ces Idées, qui en compoſent une nouuelle n'ont point de liaiſon naturelle avec elles, de ſorte qu'il n'y a dans la nature aucune meſure fixe ni aucun modelle pour les rectifier & pour les regler (3.) lorsque le modelle n'eſt pas aiſé à connoitre (4) lorsque la ſignification du mot & l'eſſence réelle ne ſont pas exactement les mêmes. Les denominations des modes ſont plus ſujettes à être douteuſes & imparfaites pour les deux premieres raiſons, & celles des Subſtances pour les deux ſecondes. §. 6. Lorsque l'Idée

CHAP. IX. des modes eſt fort complexe, comme celle de la plupart des termes de morale, elles ont rarement la même ſignification préciſe dans les eſprits de deux differentes perſonnes. §. 7. Le defaut auſſi des modelles rend ces mots equivoques. Celui qui a inventé le premier le mot de *brusquer* y a entendu ce qu'il a trouvé à propos, ſans que ceux qui s'en ſont ſervis comme lui ſe ſoyent informés de ce qu'il vouloit dire preciſement, & ſans qu'il leur en ait montré quelque modelle conſtant. §. 8. L'uſage commun regle aſſés bien le ſens des mots pour la converſation ordinaire, mais il n'y a rien de precis, & l'on diſpute tous les jours de la ſignification la plus conforme à la proprieté du langage. Pluſieurs parlent de *la gloire* & il y en a peu qui l'entendent l'un comme l'autre. §. 9. Ce ne ſont que de ſimples ſons dans la bouche de pluſieurs, ou du moins les ſignifications ſont fort indeterminées. Et dans un diſcours ou entretien où l'on parle d'*honneur*, de *foi*, de *grace*, de *religion*, d'*egliſe* & ſur tout dans la controverſe, on remarquera d'abord, que les hommes ont des differentes notions, qu'ils appliquent aux mêmes termes. Et s'il eſt difficile d'entendre le ſens des termes des gens de notre tems, il y a bien plus de difficulté d'entendre *les anciens livres*. Le bon eſt qu'on s'en peut paſſer, excepté lorsqu'ils contiennent ce que nous devons croire ou faire.

Utilité de l'etude des anciens.

THEOPH. Ces remarques ſont bonnes; mais quant aux anciens livres, comme nous avons beſoin d'entendre la ſainte Ecriture ſur tout & que les loix Romaines encore ſont de grand uſage dans une bonne partie de l'Europe, cela même nous engage à conſulter quantité d'autres anciens livres, les Rabbins, les Peres de l'Egliſe, même les Hiſtoriens profanes. D'ailleurs les anciens Medecins meritent auſſi d'être entendus. La pratique de la Medicine des Grecs eſt venuë des Arabes jusqu'à nous: l'eau de la ſource a eté troublée dans les ruiſſeaux des Arabes & rectifiée en bien des choſes, lorsqu'on a commencé à recourir aux originaux Grecs. Cependant ces Arabes ne laiſſent pas d'être utiles & l'on aſſure par exemple qu'Ebenbitar, qui dans ſes livres des ſimples a copié Dioſcoride, ſert ſouvent à l'eclaircir. Je trouve auſſi qu'aprés la Religion & l'Hiſtoire, c'eſt principalement dans la Medicine, entant qu'elle eſt Empyrique, que la tradition des anciens, conſervée par l'Ecriture, & generalement les obſervations d'autruy, peuvent ſervir. C'eſt pourquoi j'ai toujours fort eſtimé des Medecins, verſés encore dans la connoiſ-

noiſſance de l'antiquité; & j'ai eté bien faché que Reineſius, excellent dans l'un & l'autre genre, s'etoit tourné plutot à eclaircir les rites & Hiſtoires des anciens, qu'à retablir une partie de la connoiſſance, qu'ils avoient de la nature, où il a fait voir qu'il auroit encore pû reuſſir à merveille. Quand les Latins, les Grecs, les Hebreux & les Arabes ſeront epuiſés un jour, les Chinois, pourvûs encore d'anciens livres, ſe mettront ſur les rangs & fourniront de la matiere à la curioſité de nos Critiques. Sans parler de quelques vieux livres des Perſans, des Armeniens, des Cophtes, & des Bramines, qu'on deterrera avec le tems, pour ne negliger aucune lumiere que l'antiquité pourroit donner par la tradition des doctrines & par l'Hiſtoire des faits. Et quand il n'y auroit plus de livre ancien à examiner, les langues tiendront lieu de livres & ce ſont les plus anciens monumens du genre humain. On enregiſtrera avec le tems & mettra en Dictionnaires & en Grammaires toutes les langues de l'univers, & on les comparera entr'elles; ce qui aura des uſages trés grands tant pour la connoiſſance des choſes, puisque les noms ſouvent repondent à leurs proprietés (comme l'on void par les denominations des Plantes chez de differens peuples) que pour la connoiſſance de notre eſprit & de la merveilleuſe varieté de ſes operations. Sans parler de l'origine des peuples, qu'on connoitra par le moyen des etymologies ſolides, que la comparaiſon des langues fournira le mieux. Mais c'eſt dequoi j'ai deja parlé. Et tout cela fait voir l'utilité & l'etendue de la *critique*, peu conſiderée par quelques Philoſophes très habiles d'ailleurs, qui s'emancipent de parler avec mepris du *Rabbinage* & generalement de la *Philologie*. L'on void auſſi que les Critiques trouveront encore long tems matiere de s'exercer avec fruit, & qu'ils feroient bien de ne ſe pas trop amuſer aux minuties, puisqu'ils ont tant d'objets plus revenans à traiter; quoique je ſache bien qu'encore les minuties ſont neceſſaires bien ſouvent chez les Critiques pour decouvrir des connoiſſances plus importantes. Et comme la Critique roule en grande partie ſur la ſignification des mots & ſur l'interpretation des auteurs, anciens ſur tout; cette diſcuſſion des mots, jointe à la mention que vous avés faite des anciens, m'a fait toucher ce point qui eſt de conſequence. Mais pour revenir à vos quatre defauts de la denomination, je vous dirai, Monſieur, qu'on peut remedier à tous, ſur tout depuis que l'ecriture eſt inventée & qu'ils ne ſubſiſtent que par notre negligence. Car il depend de nous de fixer les ſignifications, au moins dans quelque

CHAP. XI.

Utilité de la critique.

Il depend de nous de fixer la ſignification des mots.

CHAP. IX. que langue ſavante, & d'en couvenir pour detruire cette tour de Babel. Mais il y a deux defauts, où il eſt plus difficile de remedier, qui conſiſtent l'un dans le doute où l'on eſt, ſi des Idées ſont compatibles lors que l'experience ne nous les fournit pas toutes combinées dans un même ſujet; l'autre dans la neceſſité qu'il y a de faire des definitions proviſionelles des choſes ſenſibles, lorsqu'on n'en a pas aſſés d'experience pour en avoir des definitions plus complettes: mais j'ai parlé plus d'une fois de l'un & de l'autre de ces defauts.

PHILAL. Je m'en vais vous dire des choſes, qui ſerviront encore à eclaircir en quelque façon les defauts, que vous venés de marquer, & le troiſieme de ceux que j'ai indiqués fait ce ſemble que ces definitions ſont proviſionnelles; c'eſt lors que nous ne connoiſſons pas aſſés nos modelles ſenſibles, c'eſt à dire les Etres ſubſtantiels de nature corporelle. Ce defaut fait auſſi que nous ne ſavons pas s'il eſt permis de combiner les qualités ſenſibles, que la nature n'a point combinées, par ce qu'on ne les entend pas à fond. Or ſi la ſignification des mots, qui ſervent pour les modes compoſés, eſt douteuſe, faute de modelles, qui faſſent voir la même compoſition; celle des noms des Etres ſubſtantiels l'eſt par une raiſon tout oppoſée, parce qu'ils doivent ſignifier ce qui eſt ſuppoſé conforme à la realité des choſes, & ſe rapporte à des modelles formés par la nature.

THEOPH. J'ai remarqué deja plus d'une fois dans nos converſations precedentes, que cela n'eſt point eſſentiel aux Idées des Subſtances; mais j'avoue que les Idées faites aprés nature ſont les plus ſures & les plus utiles.

§. 12. *PHILAL.* Lors donc qu'on ſuit les modelles tous faits par la nature, ſans que l'imagination ait beſoin que d'en retenir les repreſentations; les noms des Etres ſubſtantiels ont dans l'uſage ordinaire *un double rapport* comme j'ai deja montré. *Le premier* eſt qu'ils ſignifient la conſtitution interne & réelle des choſes, mais ce modelle ne ſauroit étre connu ni ſervir par conſequent à regler les ſignifications.

THEOPH. Il ne s'agit pas de cela ici, puisque nous parlons des Idées, dont nous avons des modelles; l'eſſence interieure eſt

eſt dans la choſe, mais l'on convient qu'elle ne ſauroit ſervir de patron. CHAP. IX.

§. 13. *PHILAL.* Le *ſecond rapport* eſt donc celui que les noms des Etres ſubſtantiels ont immediatement aux Idées ſimples, qui exiſtent à la fois dans la Subſtance. Mais comme le nombre de ces Idées unies dans un même ſujet eſt grand, les hommes parlant de ce même ſujet, s'en forment des Idées fort differentes, tant par la differente combinaiſon des Idées ſimples qu'ils font, que parceque la plus part des qualités des corps ſont les puiſſances, qu'ils ont de produire des changemens dans les autres corps & d'en recevoir; temoin les changemens que l'un des plus bas metaux eſt capable de ſouffrir par l'operation du feu, & il en recoit bien plus encore entre les mains d'un chymiſte, par l'application des autres corps. D'ailleurs l'un ſe contente du poid & de la couleur pour connoitre l'or, l'autre y fait encore entrer la ductilité, la fixité; & le troiſieme veut faire conſiderer qu'on le peut diſſoudre dans l'eau regale. §. 14. Comme les choſes auſſi ont ſouvent de la reſſemblance entr' elles, il eſt difficile quelques fois de deſigner les differences preciſes.

THEOPH. Effectivement comme les corps ſont ſujets à etre alterés, deguiſés, falſifiés, contrefaits, c'eſt un grand point de les pouvoir diſtinguer & reconnoitre. L'or eſt deguiſé dans la ſolution, mais on peut l'en retirer ſoit en le precipitant, ſoit en diſtillant l'eau: & l'or contrefait ou ſophiſtique eſt reconnû ou purifié par l'art des eſſayeurs, qui n'étant pas connu à tout le monde, il n'eſt pas étrange que les hommes n'ayent pas tous la même Idée de l'or. Et ordinairement ce ne ſont que les experts, qui ont des Idées aſſés juſtes des matieres.

§. 15. *PHILAL.* Cette varieté ne cauſe pas cependant tant de deſordre dans le commerce civil, que dans les recherches philoſophiques.

THEOPH. Il ſeroit plus ſupportable s'il n'avoit point de l'influence dans la pratique, où il importe ſouvent de ne pas recevoir un qui pro quo, & par conſequent de connoitre les marques des choſes ou d'avoir à la main des gens, qui les connoiſſent. Et cela ſur tout

CHAP. IX. eſt important à l'egard des drogues & materiaux, qui ſont de prix, & dont on peut avoir beſoin dans des rencontres importantes. Le deſordre philoſophique ſe remarquera plutot dans l'uſage des termes plus generaux.

§. 18. *PHILAL.* Les noms des *Idées ſimples* ſont moins ſujets à equivoque & on ſe méprend rarement ſur les termes de blanc, amer, &c.

THEOPH. Il eſt vrai pourtant que ces termes ne ſont pas entierent exempts d'incertitude ; & j'ai deja remarqué l'exemple des couleurs limitrophes, qui ſont dans les confins de deux genres & dont le genre eſt *douteux*.

§. 19. *PHILAL.* Aprés les noms des Idées ſimples, ceux des *modes ſimples* ſont les moins douteux, comme par exemple ceux des figures & des nombres. Mais §. 20. les modes compoſés & les Subſtances cauſent tout l'embarras. §. 21. On dira qu'au lieu d'imputer ces imperfections aux mots il faut plutot les mettre ſur le compte de notre entendement : mais je repons que les mots s'interpoſent tellement entre notre eſprit & la verité des choſes, qu'on peut comparer les mots avec le milieu, au travers duquel paſſent les rayons des objets viſibles, qui repand ſouvent des nuages ſur nos yeux ; & je ſuis tenté de croire, que ſi l'on examinoit plus à fonds les imperfections du langage, la plus grande partie des diſputes tomberoit d'elle même, & que le chemin de la connoiſſance & peut être de la paix ſeroit plus ouvert aux hommes.

THEOPH. Je crois qu'on en pourroit venir à bout des à preſent dans les diſcuſſions par écrit, ſi les hommes vouloient convenir de certains reglemens & les executer avec ſoin. Mais pour proceder exactement de vive voix & ſur le champ, il faudroit du changement dans le langage. Je ſuis entré ailleurs dans cet examen.

§. 22. *PHILAL.* En attendant la reforme, qui ne ſera pas prette ſi tôt, cette incertitude des mots nous devroit apprendre à être moderés, ſur tout quand il s'agit d'impoſer aux autres le ſens que nous attri-

tribuons aux anciens auteurs : puisqu'il ſe trouve dans les auteurs Grecs que presque chacun d'eux parle un langage different. CHAP. IX.

THEOPH. J'ai eté plutot ſurpris de voir que des auteurs Grecs ſi eloignés les uns des autres à l'egard des tems & des lieux, comme Homere, Herodote, Strabon, Plutarque, Lucien, Euſebe, Procope, Photius s'approchent tant; au lieu que les Latins ont tant changé, & les Allemands, Anglois & François bien d'avantage. Mais c'eſt que les Grecs ont eu des le tems d'Homere & plus encore lors que la ville d'Athenes etoit dans un etat floriſſant, des bons Auteurs, que la poſterité a pris pour modelles au moins en ecrivant. Car ſans doute la langue vulgaire des Grecs devoit être bien changée deja ſous la domination des Romains, & cette même raiſon fait que l'Italien n'a pas tant changé que le François, parce que les Italiens ayant eu plutot des ecrivains d'une reputation durable, ont imité & eſtiment encore Dante, Petrarque, Boccace & autres auteurs d'un tems d'où ceux des François ne ſont plus de miſe. *La langue Grecque a changé trés peu.*

CHAPITRE X.

De l'abus des Mots.

§. 1. *PHILAL.* Outre les imperfections naturelles du langage, il y en a de volontaires & qui viennent de negligence, & c'eſt *abuſer* des mots que de s'en ſervir ſi mal. Le premier & le plus viſible abus, eſt §. 2. qu'on n'y attache point d'Idée claire. Quant à ces mots, il y en a de deux claſſes; les uns n'ont jamais eu d'Idée determinée, ni dans leur origine, ni dans leur uſage ordinaire. La plupart des Sectes de Philoſophie & de Religion en ont introduit pour ſoutenir quelque opinion etrange, ou cacher quelque endroit foible de leur ſiſteme. Cependant ce ſont des caracteres diſtinctifs dans la bouche des gens de partie. §. 3. Il y a d'autres mots, qui dans leur uſage premier & commun, ont quelque Idée claire, mais qu'on a appropriés depuis à des matieres fort importantes ſans leur attacher aucune Idée certaine. C'eſt ainſi que les mots de *ſageſſe*, de *gloire*, de *grace* ſont ſouvent dans la bouche des hommes.

THE-

CHAP. X. *THEOPH.* Je crois qu'il n'y a pas tant de mots insignifians, qu'on pense, & qu'avec un peu de soin & de bonne volonté on pourroit y remplir le vuide, ou fixer l'indetermination. La *sagesse* ne paroit être autre chose, que la science de la felicité. La *grace* est un bien qu'on fait à ceux qui ne l'ont point merité, & qui se trouvent dans un etat où ils en ont besoin. Et la *gloire* est la renommée de l'excellence de quelcun.

§. 4. *PHILAL.* Je ne veux point examiner maintenant s'il y a quelque chose à dire à ces definitions, pour remarquer plutot les causes des abus des mots. Premierement on apprend les mots avant que d'apprendre les Idées, qui leur appartiennent, & les enfans accoutumés à cela dès le berceau en usent de même pendant toute leur vie : d'autant plus qu'ils ne laissent pas de se faire entendre dans la conversation, sans avoir jamais fixé leur Idée, en se servant de differentes expressions pour faire concevoir aux autres ce qu'ils veulent dire. Cependant cela remplit souvent leur discours de quantité de vains sons, sur tout en matiere de morale. Les hommes prennent les mots qu'ils trouvent en usage chez leurs voisins, pour ne pas paroitre ignorer ce que qu'ils signifient, & ils les employent avec confiance sans leur donner un sens certain : & comme dans ces sortes de discours il leur arrive rarement d'avoir raison, ils sont aussi rarement convaincus d'avoir tort; & les vouloir tirer d'erreur, c'est vouloir deposseder un vagabond.

Causes de l'abus des mots.

THEOPH. En effet on prend si rarement la peine qu'il faudroit se donner, pour avoir l'intelligence des termes ou mots, que je me suis etonné plus d'une fois, que les enfans peuvent apprendre si tôt les langues, & que les hommes parlent encore si juste ; vu qu'on s'attache si peu à instruire les enfans dans leur langue maternelle, & que les autres pensent si peu à aquerir des definitions nettes: d'autant que celles qu'on aprend dans les ecoles ne regardent pas ordinairement les mots, qui sont dans l'usage public. Au reste j'avoue qu'il arrive assés aux hommes d'avoir tort lors même qu'ils disputent serieusement, & parlent suivant leur sentiment; cependant j'ai remarqué aussi assés souvent que dans leurs disputes de speculation sur des matieres, qui sont du ressort de leur esprit, ils ont tous raison des deux côtés, excepté dans les oppositions, qu'ils font les uns aux autres, où ils prennent mal le sentiment

ment d'autrui : ce qui vient du mauvais uſage des termes & quelquefois auſſi d'un eſprit de contradiction & d'une affectation de ſuperiorité. CHAP. X.

§. 5. *PHILAL.* *En ſecond lieu* l'uſage des mots eſt quelquefois *inconſtant*: cela ne ſe pratique que trop *parmi les ſcavans*. Cependant c'eſt une tromperie manifeſte, & ſi elle eſt volontaire c'eſt folie ou malice. Si quelqu'un en uſoit ainſi dans ſes comptes (comme de prendre un X. pour un V.) qui je vous prie voudroit avoir à faire avec lui?

THEOPH. Cet abus étant ſi commun non ſeulement parmi les ſcavans mais encore dans le grand monde, je crois que c'eſt plutôt mauvaiſe coutume & inadvertance, que malice qui le fait commettre. Ordinairement les ſignifications diverſes du même mot ont quelque affinité; cela fait paſſer l'une pour l'autre & on ne ſe donne pas le tems de conſiderer ce qu'on dit avec toute l'exactitude qui ſeroit à ſouhaiter. On eſt accoutumé aux Tropes & aux figures, & quelque elegance ou faux brillant nous impoſe aiſement. Car le plus ſouvent on cherche le plaiſir, l'amuſement & les apparences plus que la verité: outre que la vanité s'en mêle.

§. 6. *PHILAL.* *Le troiſieme abus* eſt une *obſcurité* affectée, ſoit en donnant a des termes d'uſage des *ſignifications inuſitées*; ſoit en introduiſant des *termes nouveaux*, ſans les expliquer. Les anciens Sophiſtes, que Lucien tourne ſi raiſonnablement en ridicules, pretendant parler de tout, couvroient leur ignorance ſous le voile de l'obſcurité des paroles. Parmi les Sectes des Philoſophes la Peripateticienne s'eſt renduë remarquable par ce defaut; mais les autres Sectes, même parmi les modernes, n'en ſont pas tout à fait exemptes. Il y a par exemple des gens qui abuſent du terme *d'etendue* & trouvent neceſſaire de le confondre avec celui *de corps*. §. 4. La Logique ou l'art de diſputer, qu'on a tant eſtimé, a ſervi à entretenir l'obſcurité. §. 8. Ceux qui s'y ſont adonnés ont eté inutiles à la Republique ou plûtot domageables. §. 9. au lieu que les hommes mecaniques, ſi mepriſés des doctes, ont eté utiles à la vie humaine. Cependant ces Docteurs obſcurs ont eté admirés des ignorans; & on les a crûs invincibles parce qu'ils étoient munis de ronces & d'epines, où il n'y avoit point de plaiſir de ſe fourrer: la ſeule obſcurité pouvant ſervir de defenſe à l'abſurdité. §. 12. Le mal eſt, que

CHAP. X. cet art d'obſcurcir les mots a embrouillé les deux grandes regles des actions de l'homme, la *Religion* & la *Juſtice*.

THEOPH. Vos plaintes ſont juſtes en bonne partie : il eſt vrai cependant qu'il y a, mais rarement, des obſcurités pardonnables, & même louables : comme lorsqu'on fait profeſſion d'être enigmatique, & que l'*enigme* eſt de ſaiſon. Pythagore en uſoit ainſi, & c'eſt aſſés la maniere des Orientaux. Les Alchymiſtes, qui ſe nomment Adeptes, declarent de ne vouloir être entendus que des *fils de l'art*. Mais cela ſeroit bon ſi ces fils de l'art pretendûs avoient la clef du chifre. Une certaine obſcurité pourroit être permiſe : cependant il faut qu'elle cache quelque choſe, qui merite d'être devinée & que l'enigme ſoit dechifrable. Mais la *Religion* & la *Juſtice* demandent des Idées claires. Il ſemble que le peu d'ordre, qu'on y a rapporté en les enſeignant, en a rendu la doctrine embrouillée ; & l'indetermination des termes y eſt peut être plus nuïſible que l'obſcurité. Or comme la *Logique* eſt l'art, qui enſeigne l'ordre & la liaiſon des penſées, je ne vois point de ſujet de la blamer. Au contraire c'eſt faute de Logique que les hommes ſe trompent.

§. 14. *PHILAL.* *Le quatrieme* abus eſt qu'on prend les mots pour des choſes, c'eſt à dire qu'on croit que les termes repondent à l'eſſence réelle des Subſtances. Qui eſt ce qui ayant eté elevé dans la Philoſophie Peripateticienne ne ſe figure que les dix noms, qui ſignifient les *predicamens*, ſont exactement conformes à la nature des choſes ? que les *formes ſubſtantielles*, les *ames vegetatives*, *l'horreur du vuide*, les *eſpeces intentionnelles*, ſont quelque choſe de réel ? les Platoniciens ont leur *ame du monde*, & les Epicuriens la *tendance* de leurs atomes *vers le mouvement*, dans le tems qu'ils ſont en repos. Si les *vehicules aëriens ou Etheriens* du Docteur More euſſent prevalù dans quelque endroit du monde, on ne les auroit pas moins cru réels.

THEOPH. Ce n'eſt pas proprement prendre les mots pour les choſes, mais c'eſt croire vrai ce qui ne l'eſt point. Erreur trop commune à tous les hommes ; mais qui ne depend pas du ſeul abus des mots, & conſiſte en tout autre choſe. Le deſſein des *predicamens* eſt fort utile, & on doit penſer à les rectifier, plutot qu'à les rejetter. Les Sub-

Subſtances, quantités, qualités, actions ou paſſions & relations, c'eſt à dire, cinq titres generaux des Etres pouvoient ſuffire avec ceux qui ſe forment de leur compoſition, & vous même, en rangeant les Idées, n'avés vous pas voulu les donner comme des predicamens? J'ai parlé cy deſſus des *formes ſubſtantielles*. Et je ne ſai ſi on eſt aſſés fondé de rejetter les *ames vegetatives*, puisque des perſonnes fort experimentées & judicieuſes reconnoiſſent une grande analogie entre les plantes & les animaux, & que vous avés paru, Monſieur, admetre l'ame des bêtes. *L'horreur du vuide* ſe peut entendre ſainement, c'eſt à dire, ſuppoſé que la nature ait une fois rempli les eſpeces, & que les corps ſoyent impenetrables & incondenſables, elle ne ſauroit admettre du vuide: & je tiens ces trois ſuppoſitions bien fondées. Mais les *eſpeces intentionelles*, qui doivent faire le commerce de l'ame & du corps ne le ſont pas, quoiqu'on puiſſe excuſer peutetre *les eſpeces ſenſibles*, qui vont de l'objet à l'organe eloigné, en y ſousentendant la propagation des mouvemens. J'avoue qu'il n'y a point *d'ame du monde* de Platon, car Dieu eſt au deſſus du monde, *extramundana intelligentia*, ou plutot, *ſupramundana*. Je ne ſai ſi par la *tendance au mouvement* des atomes des Epicuriens vous n'entendés la peſanteur, qu'ils leur attribuoient, & qui ſans doute étoit ſans fondement, puisqu'ils pretendoient que les corps vont tous d'un même coté d'eux mêmes. Feu Monſieur Henry Morus, Theologien de l'Egliſe Anglicane, tout habile homme qu'il etoit, ſe montroit un peu trop facile à forger des Hypotheſes, qui n'etoient point intelligibles ni apparentes; temoin ſon *principe Hylarchique* de la matiere, cauſe de la peſanteur, du reſſort & des autres merveilles qui s'y rencontrent. Je n'ai rien à vous dire de ſes vehicules Etheriens, dont je n'ai point examiné la nature.

Chap. X.

§. 15. *PHILAL.* Un exemple ſur le mot de matiere vous fera mieux entrer dans ma penſée. On prend la matiere pour un Etre réellement exiſtant dans la matiere, diſtinct du corps: ce qui eſt en effet de la derniere evidence; autrement ces deux Idées pourroient être miſes indifferement l'une à la place de l'autre. Car on peut dire qu'*une ſeule matiere compoſe tous les corps*, & non pas qu'un ſeul corps compoſe toutes les matieres. On ne dira pas auſſi, je penſe, qu'une matiere eſt plus grande que l'autre. La matiere exprime la Subſtance & la ſolidité du corps; ainſi nous ne concevons pas plus des differentes ma-

CHAP. X. matieres, que des differentes solidités. Cependant dés qu'on a pris la matiere pour un nom de quelque chose, qui existe sous cette precision, cette pensée a produit des discours inintelligibles & des disputes embrouillées sur la *matiere premiere*.

La matiere & les corps sont des Etres réellement differens.

THEOPH. Il me paroit que cet exemple sert plutot à excuser qu'à blâmer la Philosophie Peripateticiene. Si tout l'argent étoit figuré, ou plutôt parce que tout l'argent est figuré par la nature ou par l'art, en sera-t-il moins permis de dire, que l'argent est un Etre réellement existent dans la nature, distinct (en le prenant dans sa *precision*) de la vaisselle ou de la monnoye? on ne dira pas pour cela que l'argent n'est autre chose que quelques qualités de la monnoye. Aussi n'est il pas si inutile qu'on pense de raisonner dans la Physique generale de la matiere premiere & d'en determiner la nature, pour savoir si elle est uniforme toujours, si elle a quelque autre proprieté que l'impenetrabilité, (comme en effet j'ai montré apres Kepler qu'elle a encore ce qu'on peut appeller *inertie*) &c., quoi qu'elle ne se trouve jamais toute nuë: comme il seroit permis de raisonner de l'argent pur, quand il n'y en auroit point chez nous, & quand nous n'aurions pas le moyen de le purifier. Je ne desapprouve donc point qu'Aristote a parlé de la matiere premiere; mais on ne sauroit s'empecher de blâmer ceux qui s'y sont trop arrêtés, & qui ont forgé des chimeres sur des mots malentendus de ce Philosophe, qui peutetre aussi a donné trop d'occasion quelque fois à ces meprises & au galimathias. Mais on ne doit pas tant exaggerer les defauts de cet auteur celebre, parce qu'on sait que plusieurs de ses ouvrages n'ont pas eté achevés ni publiées par lui même.

§. 17. *PHILAL.* *Le cinquieme abus* est de mettre les mots à la place des choses, qu'ils ne signifient, ni ne peuvent signifier en aucune maniere. C'est lorsque par les noms des Substances nous voudrions dire quelque chose de plus que ceci: ce que j'appelle or'est malleable (quoi que dans le fond l'or alors ne signifie autre chose que ce qui est malleable) pretendant faire entendre que la malleabilité depend de l'essence réelle de l'or. Ainsi nous disons que c'est bien definir l'homme avec Aristote par l'animal raisonnable; & que c'est le mal definir avec Platon par un animal à deux pieds sans plumes & avec de larges ongles. §. 18. A peine se trouve t-il une personne qui ne suppose que ces mots signi-

ſignifient une choſe, qui a l'eſſence réelle, dont dependent ces proprietés: cependant c'eſt un abus viſible, cela n'etant point renfermé dans l'Idée complexe, ſignifiée par ce mot.

THEOPH. Et moi je croirois plûtot qu'il eſt viſible qu'on a tort de blamer cet uſage commun, puisqu'il eſt très vrai que dans l'Idée complexe de l'or eſt renfermé, que c'eſt une choſe qui a une eſſence réelle, dont la conſtitution ne nous eſt pas autrement connue en detail, que de ce qu'en dependent des qualités telles que la malleabilité. Mais pour en enoncer la malleabilité ſans identité & ſans le defaut de *coccyſme* ou de repetition (voyés Chap. 8. §. 18.) on doit reconnoitre cette choſe par d'autres qualités, comme ſi l'on diſoit, qu'un certain corps fuſible, jaune & tres peſant, qu'on appelle or, a une nature, qui lui donne encore la qualité d'etre fort doux au marteau & à pouvoir être rendu extremement mince. Pour ce qui eſt de la *definition de l'homme* qu'on attribue à Platon, qu'il ne paroit avoir fabriquée que par exercice, & que vous même ne voudriés je crois comparer ſerieuſement à celle qui eſt reçuë, il eſt manifeſte qu'elle eſt un peu trop externe & trop proviſionnelle; car ſi ce *Caſſiouaris*, dont vous parliés dernierement, Monſieur, s'etoit trouvé avoir de larges ongles, le voila qui ſeroit homme; car on n'auroit point beſoin de lui arracher les plumes comme à ce coq, que Diogene à ce qu'on dit vouloit faire devenir homme Platonique.

§. 19. *PHILAL.* Dans les modes compoſés, dès qu'une Idée, qui y entre, eſt changée, on reconnoit auſſi tot que c'eſt autre choſe, comme il paroit viſiblement par ces mots, *murther*, qui ſignifie en anglois comme *mordt* en Allemand, homicide de deſſein premedité; *manslaughter*, mot repondant dans ſon origine à celui d'homicide qui en ſignifie un volontaire, mais non prémedité; *chancemedly*, mêlée arrive par hazard, ſuivant la force du mot homicide, commis ſans deſſein; car ce qu'on exprime par les noms, & ce que je crois être dans la choſe (ce que j'appellois auparavant *eſſence nominale* & eſſence *réelle*) eſt le même. Mais il n'eſt pas ainſi dans les noms des Subſtances, car ſi l'un met dans l'Idée de l'or, ce que l'autre y omet, par exemple la fixité & la capacité d'être diſſous dans l'eau regale, les hommes ne croyent pas pour cela qu'on ait changé l'eſpece, mais ſeulement que l'un en ait une Idée plus parfaite que l'autre de

CHAP. X. ce qui fait l'eſſence réelle cachée, à laquelle ils rapportent le nom de l'or, quoique ce ſecret rapport ſoit inutile & ne ſerve qu'à nous embaraſſer.

THEOPH. Je crois de l'avoir deja dit; mais je vais encore vous montrer clairement ici, que ce que vous venés de dire, Monſieur, ſe trouve dans les modes, comme dans les êtres ſubſtantiels, & qu'on n'a point ſujet de blâmer ce rapport à l'eſſence interne. En voici un exemple. On peut definir une *parabole* au ſens des Geometres, que c'eſt une figure dans laquelle tous les rayons paralleles a une certaine droite ſont reunis par la reflexion dans un certain point ou *foyer*. Mais c'eſt plutot l'*exterieur* & l'*effet* qui eſt exprimé par cette Idée ou definition, que l'*eſſence interne* de cette figuré, ou ce qui en puiſſe faire d'abord connoitre *l'origine*. On peut même douter au commencement ſi une telle figure, qu'on ſouhaite & qui doit faire cet effet, eſt quelque choſe de poſſible; & c'eſt ce qui chez moi fait connoitre, ſi une definition eſt ſeulement nominale & priſe des proprietés, ou ſi elle eſt encore *réelle*. Cependant celui, qui nomme la parabole & ne la connoit que par la definition que je viens de dire, ne laiſſe pas lorsqu'il en parle, d'entendre une figure, qui a une certaine conſtruction ou conſtitution, qu'il ne ſait pas, mais qu'il ſouhaite d'apprendre pour la pouvoir tracer. Un autre qui l'aura plus approfondie y ajoutera quelque autre proprieté, & il y decouvrira par exemple que dans la figure, qu'on demande, la portion de l'axe interceptée entre l'ordonnée & la perpendiculaire, tirées au même point de la courbe, eſt toujours conſtante, & qu'elle eſt egale à la diſtance du *ſommet* & du foyer. Ainſi il aura une Idée plus parfaite que le premier & arrivera plus aiſement. à tracer la figure, quoiqu'il n'y ſoit pas encore. Et cependant on conviendra que c'eſt la même figure, mais dont la conſtitution eſt encore cachée. Vous voyés donc, Monſieur, que tout ce que vous trouvés & blâmés en partie dans l'uſage des mots, qui ſignifient des choſes ſubſtantielles, ſe trouve encore & ſe trouve juſtifié manifeſtement dans l'uſage des mots, qui ſignifient des modes compoſés. Mais ce qui vous a fait croire, qu'il y avoit de la difference entre les Subſtances & les modes, n'eſt que vous n'avés point conſulté ici des modes intelligibles de difficile diſcuſſion, qu'on trouve-reſſembler en tout ceci aux corps, qui ſont encore plus difficiles à connoitre.

§. 20. *PHI-*

§. 20. *PHILAL.* Ainſi je crains que je ne doive rengainer ce que je voulois vous dire, Monſieur, de la cauſe de ce que j'avois crû un abus. Comme ſi c'etoit parce que nous croions fauſſement que la nature agit toujours regulierement & fixe des bornes à chacune des eſpeces par cette eſſence ſpecifique ou conſtitution interieure, que nous y ſouſentendons & qui ſuit toujours le meme nom ſpecifique. CHAP. X.

THEOPH. Vous voyés donc bien, Monſieur, par l'exemple des modes Geometriques, qu'on n'a pas trop de tort de ſe rapporter aux eſſences internes & ſpecifiques, quoiqu'il y ait bien de la difference entre les choſes ſenſibles ſoit Subſtances, ſoit modes, dont nous n'avons que des definitions nominales proviſionelles & dont nous n'eſperons pas facilement de réelles; & entre les modes intelligibles de difficile diſcuſſion, puiſque nous pouvons enfin parvenir à la conſtitution interieure des figures Geometriques.

§. 21. *PHILAL.* Je vois enfin que j'aurois eu tort de blamer ce rapport aux eſſences & conſtitutions internes, ſous pretexte que ce ſeroit rendre nos paroles ſignes d'un rien ou d'un inconnu. Car ce qui eſt inconnu à certains egards ſe peut faire connoitre d'une autre maniere, & l'interieur ſe fait connoitre en partie par les phenomenes, qui en naiſſent. Et pour ce qui eſt de la demande: ſi un *foetus monſtrueux* eſt homme ou non? je vois que ſi on ne peut pas le decider d'abord, cela n'empeche point que l'eſpece ne ſoit bien fixée en elle meme, notre ignorance ne changeant rien dans la nature des choſes.

THEOPH. En effet il eſt arrivé à des Geometres trés habiles de n'avoir point aſſez ſcu, quelles etoient les figures dont ils connoiſſoient pluſieurs proprietés; qui ſembloient epuiſer le ſujet. Par exemple, il y avoit des lignes, qu'on apelloit des *perles*, dont on donna même les quadratures & la meſure de leurs ſurfaces & des ſolides, faits par leur revolution, avant qu'on ſcut que ce n'etoit qu'un compoſé de certaines paraboloïdes cubiques. Ainſi en conſiderant auparavant ces perles comme d'une eſpece particuliere, on n'en avoit que des connoiſſances proviſionelles. Si cela peut arriver en Geometrie s'etonnera-t-on qu'il eſt difficile de determiner les eſpeces de la nature corporelle, qui ſont incomparablement plus compoſées?

§. 22.

CHAP. X. §. 22. *PHILAL.* Paſſons au *ſixieme abus* pour continuer le denombrement commencé, quoique je voye bien qu'il en faudroit retrancher quelquesuns. Cet abus general mais peu remarqué, c'eſt que les hommes ayant attaché certaines Idées à certains mots par un long uſage, s'imaginent que cette connexion eſt manifeſte & que tout le monde en convient D'où vient qu'ils trouvent fort etrange, quand on leur demande la ſignification des mots qu'ils employent, lors meme que cela eſt abſolument neceſſaire. Il y a peu de gens qui ne le priſſent pour un affront, ſi on leur demandoit ce qu'ils entendent en parlant de la *vie.* Cependant l'Idée vague, qu'ils en peuvent avoir, ne ſuffit pas lors qu'il s'agit de ſavoir ſi une plante, qui eſt deja formée dans la ſemence, a vie ou un poulet, qui eſt dans un oeuf, qui n'a pas encore eté couvé, ou bien un homme en defaillance ſans ſentiment ni mouvement. Et quoique les hommes ne veulent pas paroitre ſi peu *intelligens* ou ſi *importuns* que d'avoir beſoin de demander l'explication des termes, dont on ſe ſert, ni *critiques ſi incommodes* pour reprendre ſans ceſſe les autres de l'uſage, qu'ils font des mots, cependant lorsqu'il s'agit d'une recherche exacte il faut venir à l'explication. Souvent les ſavans de differens partis dans les raiſonnemens, qu'ils etalent les uns contre les autres, ne font que parler differens langages, & penſent la meme choſe, quoique peut etre leurs interêts ſoyent differens.

THEOPH. Je crois m'etre expliqué aſſés ſur *la notion de la vie*, qui doit toujours être accompagnée de perception dans l'ame; autrement ce ne ſera qu'une apparence, comme la vie que les ſauvages de l'Amerique attribuoient aux montres ou horloges, ou qu'attribuoient aux Marionnettes ces Magiſtrats, qui les crurent animées par des demons, lors qu'ils voulurent punir comme ſorcier celui qui avoit donné ce ſpectacle le premier dans leur ville.

§. 23. *PHILAL.* Pour conclure; les mots ſervent (1) pour faire entendre nos penſées. (2) pour le faire facilement, & (3) pour donner entrée dans la connoiſſance des choſes. On manque au premier point, lors qu'on n'a point d'Idée determinée & conſtante des mots, ni reçue ou entendue par les autres. §. 23. On manque à la facilité, quand on a des Idées fort complexes, ſans avoir des noms diſtincts; c'eſt ſouvent la faute des langues mêmes, qui n'ont point de noms; ſouvent auſſi c'eſt celle de

de l'homme qui ne les ſait pas; alors on a beſoin de grandes periphraſes. CHAP. X.
§. 24. Mais lorsque les Idées, ſignifiées par les mots, ne s'accordent pas avec ce qui eſt réel, on manque au troiſieme point. §. 26. (1) Celui qui a les termes ſans Idées eſt comme celui qui n'auroit qu'un catalogue de de livres. §. 27. (2) Celui qui a des Idées fort complexes ſeroit comme un homme, qui auroit quantité de livres en feuilles detachées ſans titres, & ne ſauroit donner le livre ſans en donner les feuilles l'une aprés l'autre. §. 28. (3) Celui qui n'eſt point conſtant dans l'uſage des ſignes ſeroit comme un marchand, qui vendroit differentes choſes ſous le même nom. §. 29. (4) Celui qui attache des Idées particulieres aux mots reçûs ne ſauroit eclairer les autres par les lumieres qu'il peut avoir. §. 30. (5) Celui qui a en tête des Idées des Subſtances, qui n'ont jamais été, ne ſauroit avancer dans les connoiſſances réelles. §. 33. Le premier parlera vainement de la Tarantule ou de la charité. Le ſecond verra des animaux nouveaux ſans les pouvoir faire aiſement connoître aux autres. Le troiſieme prendra le corps tantot pour le ſolide, & tantot pour ce qui n'eſt qu'étendu; & par la frugalité il deſignera tantot la vertu, tantôt le vice voiſin. Le quatrieme appellera une mule du nom de cheval, & celui, que tout le monde appelle prodigue, lui ſera genereux; & le cinquieme cherchera dans la Tartarie ſur l'authorité d'Herodote une nation, compoſée d'hommes qui n'ont qu'un oeil. Je remarque que les quatre premiers defauts ſont communs aux noms des Subſtances & des modes, mais que le dernier eſt propre aux Subſtances.

THEOPH. Vos remarques ſont fort inſtructives. J'ajouterai ſeulement qu'il me ſemble qu'il y a du chimerique encore dans les Idées qu'on a des accidens ou façons d'être; & qu'ainſi le cinquieme defaut eſt encore commun aux Subſtances & aux Accidens. Le *berger extravagant* ne l'étoit pas ſeulement parcequ'il croyoit qu'il y avoit des Nymphes cachées dans les arbres, mais encore parcequ'il s'attendoit toujours à des avantures romanesques.

§. 34. *PHILAL.* J'avois penſé de conclure; mais je me ſouviens du *ſeptieme & dernier abus*, qui eſt celui des termes figurés ou des alluſions. Cependant on aura de la peine à le croire abus, parceque ce qu'on appelle eſprit & imagination eſt mieux reçu que la verité toute ſeche. Cela va bien dans les diſcours, où on ne cherche qu'a plaire; mais

CHAP. XI. *Abus & mauvais effets de la Rhetorique.*

dans le fond, excepté l'ordre & la netteté, dans tout l'art de la Rhetorique toutes ces applications artificielles & figurées des mots ne ſervent qu'à inſinuer de fauſſes Idées, emouvoir les paſſions & ſeduire le jugement, de ſorte que ce ne ſont que de pures ſupercheries. Cependant c'eſt à cet art fallacieux qu'on donne le premier rang & les recompenſes. C'eſt que les hommes ne ſe ſoucient gueres de la verité, & aiment beaucoup à tromper & être trompés. Cela eſt ſi vrai, que je ne doute pas que ce que je viens dire contre cet art ne ſoit regardé comme l'effet d'une extreme audace. Car l'eloquence, ſemblable au beau ſexe, a des charmes trop puiſſans pour qu'on puiſſe être admis à s'y oppoſer.

THEOPH. Bien loin de blamer votre zele pour la verité, je le trouve juſte. Et il ſeroit à ſouhaiter qu'il pût toucher. Je n'en deſeſpere pas entierement parcequ'il ſemble, Monſieur, que vous combatés l'eloquence par ſes propres armes, & que vous en avés meme une d'une autre eſpece, ſuperieure à cette trompeuſe, comme il y avoit une Venus Uranie mère du divin amour, devant laquelle cette autre Venus bâtarde, mere d'un amour aveugle, n'oſoit paroitre avec ſon enfant aux yeux bandés. Mais cela même prouve que votre theſe a beſoin de quelque moderation, & que certains ornemens de l'eloquence ſont comme les vaſes des Egyptiens, dont on ſe pouvoit ſervir au culte du vrai Dieu. Il en eſt comme de la peinture & de la Muſique, dont on abuſe & dont l'une repreſente ſouvent des imaginations grotesques & meme nuiſibles, & l'autre amollit le coeur: & toutes deux amuſent vainement; mais elles peuvent être employées utilement, l'une pour rendre la verité claire, l'autre pour la rendre touchante, & ce dernier effet doit être auſſi celui de la Poeſie, qui tient de la Rhetorique & de la Muſique.

CHAPITRE XI.

Des remedes qu'on peut apporter aux imperfections & aux abus, dont on vient de parler.

§. 1. *PHILAL.* Ce n'eſt pas le lieu ici de s'enfoncer dans cette diſcuſſion de l'uſage d'une vraye eloquence, & encore moins de repondre

dre à votre compliment obligeant, puisque nous devons penſer à finir cette matiere des *mots*, en cherchant les remedes aux imperfections, que nous y avons remarqué. Il ſeroit ridicule de tenter la reforme des langues, & de vouloir obliger les hommes à ne parler qu'à meſure qu'ils ont de la connoiſſance. §. 3. Mais ce n'eſt pas trop de prétendre que les Philoſophes parlent exactement, lorsqu'il s'agit d'une ſerieuſe recherche de la verité: ſans cela tout ſera plein d'erreurs, d'opiniatretés, & de diſputes vaines. §. 8. *Le premier remede* eſt de ne ſe ſervir d'aucun mot ſans y attacher une Idée, au lieu qu'on employe ſouvent des mots comme Inſtinct, Sympathie, Antipathie, ſans y attacher aucun ſens. CHAP. XI.

THEOPH. La regle eſt bonne; mais je ne ſai ſi les exemples ſont convenables. Il ſemble que tout le monde entend par *l'inſtinct*, une inclination d'un animal à ce qui lui eſt convenable, ſans qu'il en conçoive pour cela la raiſon; & les hommes mêmes devroient moins negliger ces inſtincts, qui ſe decouvrent encore en eux, quoique leur maniere de vivre artificielle les ait presque effacés dans la plupart. Le Medecin de ſoi même l'a bien remarqué. La *Sympathie* ou *Antipathie* ſignifie ce qui dans les corps, deſtitués de ſentiment, repond à l'inſtinct de s'unir ou de ſe ſeparer, qui ſe trouve dans les animaux. Et quoiqu'on n'ait point l'intelligence de la cauſe de ces inclinations, ou tendances, qui ſeroit à ſouhaiter, on en a pourtant une notion ſuffiſante, pour en diſcourir intelligiblement.

§. 6. *PHILAL. Le ſecond remede* eſt que les Idées des noms des modes ſoyent au moins determinées & §. 10. que les Idées des noms des Subſtances ſoyent de plus conformes à ce qui exiſte. Si quelqu'un dit que la *Juſtice* eſt une conduite conforme à la loi à l'egard du bien d'autrui, cette Idée n'eſt pas aſſés determinée, quand on n'a aucune Idée diſtincte de ce qu'on appelle *loi*.

THEOPH. On pourroit dire ici que la *Loi* eſt un précepte de la ſageſſe, ou de la ſcience de la felicité.

§. 11. *PHILAL. Le troiſieme remede* eſt d'employer des termes conformement à l'uſage reçû, autant qu'il eſt poſſible. §. 12. *Le quatrieme* eſt de declarer en quel ſens on prend les mots, ſoit qu'on en faſſe de nouve-

CHAP. XI. aux, ou qu'on employe les vieux dans un nouveau ſens; ſoit que l'on trouve que l'uſage n'ait pas aſſés fixé la ſignification. §. 13. Mais il y a de la difference. §. 14. Les mots des Idées ſimples, qui ne ſauroient être definies ſont expliquées par des mots ſynonimes, quand ils ſont plus connûs, ou en montrant la choſe. C'eſt par ces moyens qu'on peut faire comprendre à un païſan ce que c'eſt que la couleur feuille morte, en lui diſant que c'eſt celle des feuilles ſeches, qui tombent en automne. §. 15. Les noms des modes compoſés doivent être expliqués par la definition, car cela ſe peut. §. 16. C'eſt par là que la Morale eſt ſuſceptible de demonſtration. On y prendra l'homme pour un Etre corporel & raiſonnable, ſans ſe mettre en peine de la figure externe. §. 17. car c'eſt par le moyen des definitions, que les matieres de Morale peuvent etre traitées clairement. On aura plutot fait de definir la Juſtice ſuivant l'Idée qu'on a dans l'eſprit, que d'en chercher un modelle hors de nous, comme Ariſtide, & de la former la deſſus. §. 18. Et comme la plupart des modes compoſés n'exiſtent nulle part enſemble, on ne les peut fixer qu'en les definiſſant, par l'enumeration de ce qui eſt diſpenſé, §. 19. Dans les Subſtances il y a ordinairement quelques *qualités directrices* ou *caracteriſtiques*, que nous conſiderons comme l'Idée la plus diſtinctive de l'eſpece, auxquelles nous ſuppoſons que les autres Idées, qui forment l'Idée complexe de l'eſpece, ſont attachées. C'eſt la figure dans les vegetaux & animaux, & la couleur dans les corps inanimés, & dans quelques uns c'eſt la couleur ou la figure enſemble. C'eſt pourquoi §. 20. la definition de l'homme donnée par Platon eſt plus caracterique que celle d'Ariſtote; ou bien on ne devroit point faire mourir les productions monſtrueuſes. §. 21. & ſouvent la vue ſert autant qu'un autre examen; car des perſonnes, accoutumées à examiner l'or, diſtinguent ſouvent à la vue le veritable or d'avec le faux, le pur d'avec celui qui eſt falſifié.

THEOPH. Tout revient ſans doute aux definitions, qui peuvent aller jusqu'aux Idées primitives. Un même ſujet peut avoir pluſieurs definitions, mais pour ſavoir qu'elles conviennent au même, il faut l'apprendre par la raiſon, en demontrant une definition par l'autre, ou par l'experience, en eprouvant qu'elles vont conſtamment enſemble. Pour ce qui eſt de la Morale, une partie en eſt toute fondée en raiſon; mais il y a une autre, qui depend des experiences & ſe rapporte aux temperamens. Pour connoitre les Subſtances, la figure & la couleur, c'eſt à dire le viſible,

ble, nous donnent les premieres idées, parce que c'eſt par là qu'on connoit les choſes de loin; mais elles ſont ordinairement trop proviſionelles, & dans les choſes, qui nous importent en tache de connoitre la Subſtance de plus près. Je m'etonne au reſte que vous revenés encore à la definition de *l'homme*, attribuée à Platon, depuis que vous venés de dire vous meme (§. 16.) qu'en Morale on doit prendre l'homme pour un Etre corporel & raiſonnable ſans ſe mettre en peine de la figure externe. Au reſte il eſt vrai qu'une grande pratique fait beaucoup pour diſcerner à la vue, ce qu'un autre peut ſavoir à peine par des eſſais difficiles. Et des Medecins d'une grande experience, qui ont la vue & la memoire fort bonnes, connoiſſent ſouvent au premier aſpect du malade, ce qu'un autre lui arrachera à peine à force d'interroger & de tâter le pouls. Mais il eſt bon de joindre enſemble tous les indices qu'on peut avoir. CHAP. XI.

§. 22. *PHILA.* J'avoue que celui, à qui un bon eſſayeur fera connoitre toutes les qualités de l'or, en aura une meilleure connoiſſance que la vue ne ſauroit donner. Mais ſi nous pouvions en apprendre la conſtitution interieure, la ſignification du mot *Or* ſeroit auſſi *aiſement* determinée que celle du Triangle.

THEOPH. Elle ſeroit tout auſſi determinée & il n'y auroit plus rien de *proviſionnel*; mais elle ne ſeroit pas ſi aiſement determinée. Car je crois qu'il faudroit une diſtinction un peu prolixe, pour expliquer la contexture de l'or, comme il y a même en Geometrie des figures, dont la definition eſt longue.

23. *PHILAL.* Les eſprits ſeparés des corps ont ſans doute des connoiſſances plus parfaites que nous, quoique nous n'ayons aucune notion de la maniere, dont ils les peuvent acquerir. Cependant ils pourront avoir des Idées auſſi claires de la conſtitution radicale des corps, que celle que nous avons d'un Triangle.

THEOPH. Je vous ai déja marqué, Monſieur, que j'ai des raiſons pour juger qu'il n'y a point d'eſprits creés, entierement ſeparés des corps; cependant il y en a ſans doute, dont les organes & l'entendement ſont incomparablement plus parfaits que les nôtres, & qui nous paſſent en toute ſorte de conceptions autant & plus que M. Frenicle, ou

CHAP. XI. ce garçon Suedois, dont je vous ai parlé, paſſent le commun des hommes dans le calcul des nombres, faits par imagination.

§. 24. *PHILAL.* Nous avons deja remarqué que les definitions des Subſtances, qui peuvent ſervir à expliquer les noms, ſont imparfaites par rapport à la connoiſſance des choſes. Car ordinairement nous mettons le nom à la place de la choſe, dont le nom dit plus que les definitions; ainſi pour bien definir les Subſtances, il faut étudier l'hiſtoire naturelle.

THEOPH. Vous voyés donc, Monſieur, que le nom de l'or par exemple, ſignifie non pas ſeulement ce que celui, qui le prononce, en connoit; par exemple, un jaune très peſant: mais encore ce qu'il ne connoit pas, qu'un autre en peut connoitre, c'eſt a dire un corps, doué d'une conſtitution interne, dont decoule la couleur & la peſanteur, & dont naiſſent encore d'autres proprietés, qu'il avoue être mieux connues des experts.

§. 24. *PHILAL.* Il ſeroit maintenant à ſouhaiter que ceux qui ſont exercés dans les recherches phyſiques vouluſſent propoſer les Idées ſimples, dans lesquelles ils obſervent, que les individus de chaque eſpece conviennent conſtamment. Mais pour compoſer un Dictionnaire de cette eſpece, qui contint pour ainſi dire l'Hiſtoire naturelle, il faudroit trop de perſonnes, trop de tems, trop de peine, & trop de ſagacité pour qu'on puiſſe jamais eſperer un tel ouvrage. Il ſeroit bon cependant d'accompagner les mots de petites tailles douces à l'egard des choſes, qu'on connoit par leur figure exterieure. Un tel Dictionnaire ſerviroit beaucoup à la poſterité & epargneroit bien de la peine aux Critiques futurs. Des petites figures comme de l'*ache (apium)* d'un *bouquetin* (*ibex* eſpece de bouc ſauvage) vaudroient mieux que de longues deſcriptions de cette plante, ou de cet animal. Et pour connoitre ce que les Latins appelloient *ſtrigiles* & *ſiſtrum*, *tunica* & *pallium* des figures à la marge vaudroient incomparablement mieux que les pretendûs ſynonymes, etrille, cymbale, robe, veſte, manteau, qui ne les font gueres connoitre. Au reſte je ne m'arreterai pas ſur le 7me remede des abus des mots, qui eſt d'employer conſtamment le meme terme dans le même ſens, ou d'avertir quand on le change. Car nous en avons aſſés parlé.

THE-

THEOPH. Le R. P. Grimaldi, Preſident du tribunal des Mathe- Chap. XI.
matiques à Pekin, m'a dit que les Chinois ont des Dictionnaires accompagnés de figures. Il y a un petit nomenclateur imprimé à Nuremberg où il y a de telles figures à chaque mot, qui ſont aſſés bonnes. Un tel *Dictionnaire Univerſel* figuré ſeroit à ſouhaiter, & ne ſeroit pas fort difficile à faire. Quant à la *deſcription* des eſpeces, c'eſt juſtement l'hiſtoire naturelle; & on y travaille peu à peu. Sans les guerres (qui ont troublé l'Europe depuis les premieres fondations des ſocietés ou Academies Royales) on ſeroit allé loin, & on ſeroit deja en état de profiter de nos travaux; mais les grands pour la pluſpart n'en connoiſſent pas l'importance, ni de quels biens ils ſe privent en negligeant l'avancement des connoiſſances ſolides; outre qu'ils ſont ordinairement trop derangés par les ſoins de la guerre, pour peſer les choſes, qui ne les frappent point d'abord.

NOU-

CHAP. I.

NOUVEAUX ESSAIS SUR L'ENTENDEMENT HUMAIN.

LIVRE QUATRIEME

DE LA CONNOISSANCE.

CHAPITRE I.

De la connoiſſance en general.

§. 1.

PHILALETHE. Jusqu'ici nous avons parlé des Idées & des mots, qui les repreſentent. Venons maintenant aux connoiſſances, que les Idées fourniſſent, car elles ne roulent que ſur nos Idées. §. 2. Et la *connoiſſance* n'eſt autre choſe que la perception de la liaiſon & convenance ou de l'oppoſition & diſconvenance, qui ſe trouve entre deux de nos Idées. Soit qu'on imagine, conjecture ou croye, c'eſt tou-

toujours cela. Nous nous appercevons par exemple par ce moyen que le blanc n'eſt pas le noir, & que les angles d'un triangle & leur egalité avec deux angles droits ont une liaiſon neceſſaire. CHAP. I.

THEOPH. La connoiſſance ſe prend encore plus generalement, enſorte qu'elle ſe trouve auſſi dans les Idées ou termes, avant qu'on vienne aux propoſitions ou verités. Et l'on peut dire que celui, qui aura vû attentivement plus de portraits de plantes & d'animaux, plus de figures de machines, plus de deſcriptions ou repreſentations de maiſons ou de forteresſes, qui aura lû plus de Romans ingenieux, entendû plus de narrations curieuſes, celui-là, dis-je, aura plus de connoiſſance qu'un autre, quand il n'y auroit pas un mot de verité en tout ce qu'on lui a depeint ou raconté; car l'uſage, qu'il a, de ſe repreſenter dans l'eſprit beaucoup de conceptions ou Idées expreſſes & actuelles, le rend plus propre à concevoir ce qu'on lui propoſe, & il eſt ſur qu'il ſera plus inſtruit & plus capable qu'un autre, qui n'a rien vû ni lû ni entendû, pourvû que dans ces hiſtoires & repreſentations il ne prenne point pour vrai ce qui n'eſt point & que ces impreſſions ne l'empechent point d'ailleurs de diſcerner le réel de l'imaginaire, ou l'exiſtent du poſſible. C'eſt pourquoi certains Logiciens du Siecle de la Reformation, qui tenoient quelque choſe du parti des Ramiſtes, n'avoient point de tort de dire, que les *Topiques* ou les lieux d'invention (*Argumenta* comme ils les appellent) ſervent tant à l'explication ou deſcription bien circonſtanciée d'un *Theme incomplexe*, c'eſt à dire d'une choſe ou Idée, qu'à la preuve d'un *Theme complexe*, c'eſt à dire d'une Theſe, propoſition ou verité. Et même une Theſe peut être expliquée, pour en bien faire connoitre le ſens & la force, ſans qu'il s'agiſſe de ſa verité ou preuve, comme l'on voit dans les Sermons ou Homilies, qui expliquent certains paſſages de la ſainte ecriture, ou dans les repetitions ou lectures ſur quelques textes du droit civil ou canonique, dont la verité eſt préſuppoſée. On peut même dire qu'il y a des Themes, qui ſont moyens entre une Idée & une propoſition. Ce ſont les *queſtions*, dont il y en a, qui demandent ſeulement *l'oui* & *non;* & ce ſont les plus proches des propoſitions. Mais il y en a auſſi, qui demandent le *comment* & les circonſtances. &c. où il y a plus à ſuppléer, pour en faire des propoſitions. Il eſt vrai qu'on peut dire que dans les deſcriptions (même des choſes purement ideales) il y a une affirmation tacite de la poſſibilité. *Differentes deſinitions de la connoiſſance.*

CHAP. I. Mais il eſt vrai auſſi que de même qu'on peut entreprendre l'explication & la preuve d'une fauſſeté, ce qui ſert quelques fois à la mieux refuter, l'art des deſcriptions peut tomber encore ſur l'impoſſible. Il en eſt comme de ce qui ſe trouve dans les fictions du Comte de Scandiano, ſuivi par l'Arioſte & dans l'Amadis des Gaules ou autres vieux Romans, dans les contes des Fées, qui étoient redevenûs à la mode il y a quelques années, dans les veritables hiſtoires de Lucien & dans les voyages de Cyrano Bergerac; pour ne rien dire des grotesques des peintres. Auſſi ſcait-on que chez les Rhetoriciens les fables ſont du nombre des *progymnasmata* ou exercitations préliminaires. Mais prenant la *connoiſſance* dans un ſens plus etroit, c'eſt à dire pour la connoiſſance de la verité, comme Vous faites ici, Monſieur, je dis qu'il eſt bien vrai que la verité eſt toujours fondée dans la convenance ou diſconvenance des Idées, mais il n'eſt point vrai generalement, que notre connoiſſance de la verité eſt une perception de cette convenance ou diſconvenance. Car lorsque nous ne ſavons la verité qu'empyriquement, pour l'avoir experimentée, ſans ſavoir la connexion des choſes & la raiſon, qu'il y a dans ce que nous avons experimenté, nous n'avons point de perception de cette convenance ou diſconvenance, ſi ce n'eſt qu'on l'entende que nous la ſentons confuſement ſans nous en appercevoir. Mais vos exemples marquent ce ſemble que Vous demandés toujours une connoiſſance, où l'on s'apperçoit de la connexion ou de l'oppoſition, & c'eſt ce qu'on ne peut point Vous accorder. De plus on peut traiter un Theme complexe non ſeulement en cherchant les preuves de la verité, mais encore en l'expliquant & l'eclairciſſant autrement, ſelon les lieux topiques, comme je l'ai deja obſervé. Enfin j'ai encore une remarque à faire ſur votre definition; c'eſt qu'elle paroit ſeulement accommodée aux verités categoriques, où il y a deux Idées, le ſujet & le predicat; mais il y a encore une connoiſſance des verités hypothetiques ou qui s'y peuvent reduire (comme les disjonctives & autres) où il y a de la liaiſon entre la propoſition antecedente & la propoſition conſequente; ainſi il peut y entrer plus de deux Idées.

§. 3. *PHILAL.* Bornons nous ici à la connoiſſance de la verité & appliquons encore à la liaiſon des propoſitions ce qui ſera dit de la liaiſon des Idées, pour y comprendre les categoriques & les hypothetiques tout enſemble. Or je crois qu'on peut reduire cette convenance

ce ou diſconvenance à quatre eſpeces, qui ſont (1.) Identité ou diverſité (2) Relation (3) Coëxiſtence ou connexion neceſſaire (4) Exiſtence réelle §. 4. Car l'eſprit s'appercoit immediatement, qu'une Idée n'eſt pas l'autre, que le blanc n'eſt pas le noir §. 5. puisqu'il s'appercoit de leur rapport en les comparant enſemble ; par exemple que deux triangles, dont les baſes ſont egales & qui ſe trouvent entre deux paralleles, ſont egaux. §. 6. Aprés cela il y a *coexiſtence* (ou plutot connexion) comme la fixité accompagne toujours les autres Idées de l'or §. 7. Enfin il y a exiſtence réelle hors de l'eſprit, comme lorsqu'on dit : Dieu eſt. CHAP. I.

THEOPH. Je crois qu'on peut dire, que la liaiſon n'eſt autre choſe que le *rapport* ou la relation, priſe generalement. Et j'ai fait remarquer ci-deſſus, que tout rapport eſt ou de *comparaiſon* ou de *concours*. Celui de *comparaiſon* donne la diverſité & l'identité, ou en tout, ou en quelque choſe ; ce qui fait le même ou le divers, le ſemblable ou diſſemblable. Le *concours* contient ce que vous appellés coëxiſtence, c'eſt à dire, connexion d'exiſtence. Mais lorsqu'on dit, qu'une choſe exiſte, ou qu'elle a l'exiſtence réelle, cette exiſtence même eſt le prédicat, c'eſt à dire, elle a une notion liée avec l'Idée, dont il s'agit, & il y a connexion entre ces deux notions. On peut auſſi concevoir *l'exiſtence* de l'objet d'une Idée, comme le concours de cet objet avec moi. Ainſi je crois qu'on peut dire qu'il n'y a que comparaiſon ou concours ; mais que la comparaiſon, qui marque l'identité ou diverſité, & le concours de la choſe avec moi, ſont les rapports, qui meritent d'être diſtingués parmi les autres. On pourroit faire peût-être des recherches plus exactes & plus profondes ; mais je me contente ici de faire des remarques. *De la liaiſon des notions.*

§. 8. *PHILAL.* Il y a une *connoiſſance actuelle*, qui eſt la perception preſente du rapport des Idées, & il y en a une *habituelle*, lorsque l'eſprit s'eſt apperçu ſi evidemment de la convenance ou diſconvenance des Idées, & l'a placée de telle maniere dans ſa memoire, que toutes les fois qu'il vient à reflechir ſur la propoſition, il eſt aſſuré d'abord de la verité, qu'elle contient, ſans douter le moins du monde. Car, n'étant capable de penſer clairement & diſtinctement qu'à une ſeule choſe à la fois, ſi les hommes ne connoiſſoient que l'objet actuel de leurs

CHAP. I. penſées, ils ſeroient tous fort ignorans; & celui qui connoitroit le plus, ne connoitroit qu'une ſeule verité.

Toute connoiſſance actuelle ſe rapporte aux demonſtrations paſſées; & comment?

THEOPH. Il eſt vrai que notre ſcience, même la plus demonſtrative, ſe devant acquerir fort ſouvent par une longue chaine de conſequences, doit envelopper le ſouvenir d'une demonſtration paſſée, qu'on n'enviſage plus diſtinctement, quand la concluſion eſt faite; autrement ce ſeroit repeter toujours cette demonſtration. Et même pendant qu'elle dure on ne la ſauroit comprendre toute entière à la fois; car toutes ſes parties ne ſauroient être en même tems preſentes à l'eſprit; ainſi ſe remettant toujours devant les yeux la partie, qui précede on n'avanceroit jamais jusqu'à la dernière, qui acheve la concluſion. Ce qui fait auſſi, que ſans l'ecriture il ſeroit difficile de bien établir les ſciences: la memoire n'étant pas aſſés ſure. Mais ayant mis par écrit une longue demonſtration, comme ſont par exemple celles d'Apollonius, & ayant repaſſé par toutes ſes parties, comme ſi l'on examinoit une chaine d'anneau par anneau, les hommes ſe peuvent aſſurer de leurs raiſonnemens: à quoi ſervent encore les epreuves, & le ſucces enfin juſtifie le tout. Cependant on voit par là que toute croyance, conſiſtant dans la memoire de la vue paſſée des preuves ou raiſons, il n'eſt pas en notre pouvoir ni en notre franc arbitre, de croire ou de ne croire pas, puiſque la memoire n'eſt pas une choſe, qui depende de notre volonté.

La connoiſſance habituelle tient le milieu entre l'opinion & la connoiſſance.

§. 9. *PHILAL.* Il eſt vrai que notre connoiſſance habituelle eſt de deux ſortes ou degrés Quelques fois les verités miſes comme en reſerve dans la memoire ne ſe preſentent pas plutôt à l'eſprit, qu'il voit le rapport, qui eſt entre les Idées qui y entrent; mais quelques fois l'eſprit ſe contente de ſe ſouvenir de la conviction, ſans en retenir les preuves, & même ſouvent ſans pouvoir ſe les remettre quand il voudroit. On pourroit s'imaginer que c'eſt plutôt croire ſa memoire que de connoitre réellement la verité en queſtion; et il m'a paru autre fois que c'eſt un milieu entre l'opinion & la connoiſſance, & que c'eſt une aſſurance, qui ſurpaſſe la ſimple croyance fondée ſur le temoignage d'autrui. Cependant je trouve, aprés y avoir bien penſé, que cette connoiſſance renferme une parfaite certitude. Je me ſouviens, c'eſt à dire, je connois (le ſouvenir n'étant que le renouvellement d'une choſe paſſée) que j'ai eté une fois aſſuré de la verité de cette propoſition, que les trois angles d'un tri-

Elle renferme une parfaite certitude.

triangle ſont égaux à deux droits. Or l'immutabilité des mêmes rapports entre les mêmes choſes immuables, eſt preſentement *l'Idée mediate*, qui me fait voir, que s'ils y ont eté une fois égaux ils le ſeront encore. C'eſt ſur ce fondement que dans les Mathematiques les *demonſtrations particulières* fourniſſent des connoiſſances generales; autrement la connoiſſance d'un Géometre ne s'étendroit pas au-delà de cette figure particulière, qu'il s'étoit tracée en demonſtrant. CHAP. I.

THEOPH. *L'Idée mediate*, dont vous parlés, Monſieur, ſuppoſe la fidelité de notre ſouvenir; mais il arrive quelques fois que notre ſouvenir nous trompe, & que nous n'avons point fait toutes les diligences neceſſaires, quoique nous le croyions maintenant. Cela ſe voit clairement dans les reviſions des comptes. Il y a quelques fois des reviſeurs en titre d'office, comme auprès de nos mines du Harz, & pour rendre les receveurs des mines particulières plus attentifs, on a mis une taxe d'amende pecuniaire ſur chaque erreur de calcul, & neanmoins il s'en trouve malgré qu'on en ait. Cependant plus on y apporte de ſoin, plus on ſe peut fier aux raiſonnemens paſſés. J'ai projetté une maniere d'écrire les comptes, en ſorte que celui qui ramaſſe les ſommes des colonnes, laiſſe ſur le papier les traces des progrés de ſon raiſonnement, de telle maniere qu'il ne fait point de pas inutilement. Il le peut toujours revoir, & corriger les dernieres fautes, ſans qu'elles influent ſur les premieres: la reviſion auſſi, qu'un autre en veut faire, ne coute presque point de peine de cette maniere, parce qu'il peut examiner les mêmes traces à vue d'oeil. Outre les moyens de verifier encore les comptes de chaque article, par une ſorte de preuve très commode, ſans que ces obſervations augmentent conſiderablement le travail du compte. Et tout cela fait bien comprendre que les hommes peuvent avoir des demonſtrations rigoureuſes ſur le papier, & en ont ſans doute une infinité. Mais ſans ſe ſouvenir d'avoir uſé d'une parfaite rigueur, on ne ſauroit avoir cette certitude dans l'eſprit. Et cette rigueur conſiſte dans un reglement, dont l'obſervation ſur chaque partie ſoit une aſſurance à l'égard du tout; comme dans l'examen de la chaine par anneaux, où viſitant chacun pour voir s'il eſt ferme, & prenant des meſures avec la main, pour n'en ſauter aucun, on eſt aſſuré de la bonté de la chaine. Et par ce moyen on a toute la certitude, dont les choſes humaines ſont capables. Mais je ne demeure point d'accord, qu'en Mathematique les

D'une nouvelle façon de dreſſer des comptes.

CHAP. II. *demonſtrations particulières* ſur la figure qu'on trace, fourniſſent cette certitude generale, comme vous ſemblés le prendre. Car il faut ſavoir que ce ne ſont pas les figures, qui donnent la preuve chez les Geometres, quoique le Style Ecthetique le faſſe croire. La force de la demonſtration eſt independante de la figure tracée, qui n'eſt que pour faciliter l'intelligence de ce qu'on veut dire & fixer l'attention ; ce ſont les propoſitions univerſelles, c'eſt à dire, les definitions, les axiomes & les theoremes, deja demonſtrés, qui ſont le raiſonnement & le ſoutiendroient quand la figure n'y ſeroit pas. C'eſt pourquoi un ſavant Geometre, comme *Scheubelius*, a donné les figures d'Euclide ſans leurs lettres, qui les puiſſent lier avec la demonſtration, qu'il y joint; & un autre, comme *Herlinus*, a reduit les mêmes demonſtrations en ſyllogiſmes & proſyllogiſmes.

Les demonſtrations particulieres en Mathematique ne fourniſſent pas une certitude generale; car les preuves ne dependent pas des figures.

CHAPITRE II.

Des degres de notre connoiſſance.

§. 1. *PHILAL.* La *connoiſſance* eſt donc *intuïtive* lorsque l'eſprit apperçoit la convenance de deux Idées immediatement par elles mêmes ſans l'intervention d'aucune autre. En ce cas l'eſprit ne prend aucune peine pour prouver ou examiner la verité. C'eſt comme l'oeil voit la lumiere; que l'eſprit voit que le blanc n'eſt pas le noir, qu'un cercle n'eſt pas un triangle, que trois eſt deux & un. Cette connoiſſance eſt la plus claire, & la plus certaine, dont la foibleſſe humaine ſoit capable; elle agit d'une maniere irreſiſtible ſans permettre à l'eſprit d'heſiter. C'eſt connoitre que l'Idée eſt dans l'eſprit telle qu'on l'apperçoit. Quiconque demande une plus grande certitude, ne ſait pas ce qu'il demande.

Des verités primitives intuitives;

de raiſon ou identiques;

THEOPH. Les verités *primitives*, qu'on ſait par *intuïtion*, ſont de deux ſortes comme les *derivatives*. Elles ſont du nombre des verités de *raiſon*, ou des verités *de fait*. Les verités de raiſon ſont neceſſaires & celles de fait ſont contingentes. Les verités primitives de raiſon ſont celles, que j'appelle d'un nom general *identiques*, parce qu'il ſemble

ſemble qu'elles ne ſont que repeter la même choſe, ſans nous rien apprendre. Elles ſont affirmatives ou negatives; les *affirmatives* ſont comme les ſuivantes. *Chaque choſe eſt ce qu'elle eſt.* Et dans autant d'exemples qu'on voudra A eſt A, B eſt B. *Je ſerai ce que je ſerai. J'ai écrit ce que j'ai écrit.* Et *rien* en vers comme en proſe *c'eſt être rien* ou peu de choſe. Le *rectangle équilateral, cette figure eſt un retangle.* Les copulatives, les disjonctives, & autres propoſitions ſont encore ſuſceptibles de cet identicisme, & je compte même parmi les affirmatives: *non A eſt non-A.* Et cette hypothetique: *ſi A eſt non-B, il s'enſuit que A eſt non-B.* Item; *ſi non-A eſt B C, il s'enſuit que non-A eſt B C. Si une figure qui n'a point d'angle obtus peut être un triangle regulier; une figure, qui n'a point d'angle obtus, peut être reguliere.* Je viens maintenant aux identiques *Negatives* qui ſont ou *du principe de contradiction* ou des *diſparates.* Le principe de contradiction eſt en general: *une propoſition eſt ou vraye ou fauſſe;* ce qui renferme deux énonciations vrayes; *l'une que le vrai & le faux ne ſont point compatibles dans une même propoſition*, ou *qu'une propoſition ne ſauroit être vraie & fauſſe à la fois*; l'autre que l'oppoſé, ou la negation du vrai & du faux ne ſont pas compatibles, ou qu'il n'y a point de milieu entre le vrai & le faux, ou bien *il ne ſe peut pas qu'une propoſition ſoit ni vraie ni fauſſe.* Or tout cela eſt encore vrai dans toutes les propoſitions imaginables en particulier. Comme *ce qui eſt A ne ſauroit être non-A.* Item *il eſt vrai que quelque homme ſe trouve, qui ne ſoit pas un animal.* On peut varier ces enonciations de bien des façons, & les appliquer aux copulatives, disjonctives & autres. Quant aux *diſparates*, ce ſont ces propoſitions qui diſent, que l'objet d'une Idée n'eſt pas l'objet d'une autre Idée; comme, *que la chaleur n'eſt pas la même choſe que la couleur*; item *l'homme & animal n'eſt pas le même*, quoique tout homme ſoit animal. Tout cela ſe peut aſſurer independamment de toute preuve ou de la reduction à l'oppoſition, ou au principe de contradiction, lorsque ces Idées ſont aſſés entendues pour n'avoir point beſoin ici d'analyſe; autrement on eſt ſujet à ſe méprendre: car diſant, *le triangle & le trilatere n'eſt le même*, on ſe tromperoit, puiſqu'en le bien conſiderant, on trouve que les trois côtes & les trois angles vont toujours enſemble. En diſant, le *rectangle quadrilatere & le rectangle n'eſt pas le même*, on ſe tromperoit encore. Car il ſe trouve que la ſeule figure à quatre côtés peut avoir tous les angles droits. Cependant on peut toujours dire dans l'abſtrait, que *le triangle n'eſt* pas le *tri-*

CHAP. II.

affirmatives;

negatives;

diſparates;

CHAP. II. *trilatere*, ou que les *raiſons formelles* du triangle & du trilatere ne ſont pas les mêmes, comme parlent les Philoſophes. Ce ſont des differens rapports d'une même choſe. Quelcun, apres avoir entendu avec patience ce que nous venons de dire jusqu'ici, la perdra enfin & dira, que nous nous amuſons à des enonciations frivoles, & que toutes les verités identiques ne ſervent de rien. Mais on fera ce jugement, faute d'avoir aſſés medité ſur ces matieres. Les conſequences de Logique (par exemple) ſe demontrent par les principes identiques; & les Geometres ont beſoin du principe de contradiction, dans leurs demonſtrations, qui reduiſent à l'impoſſible. Contentons-nous ici de faire voir l'uſage des identiques dans les demonſtrations des conſequences du raiſonnement. Je dis donc que le ſeul principe de contradiction ſuffit pour demontrer la ſeconde & la troiſieme figure des ſyllogismes par la premiere. Par exemple on peut conclure dans la premiere figure, en *Barbara*:

Utilité des verités identiques.

Le principe de de contradiction ſuffit pour demontrer la troiſieme & ſeconde figure des Syllogismes par la premiere.

Tout B eſt C
Tout A eſt B
Donc Tout A eſt C.

Suppoſons que la concluſion ſoit fauſſe (ou qu'il ſoit vrai que quelque A n'eſt point C,) donc l'une ou l'autre des prémiſſes ſera fauſſe auſſi. Suppoſons que la ſeconde eſt veritable, il faudra que la premiere ſoit fauſſe, qui pretend que tout B eſt C. Donc ſa contradictoire ſera vraye, c'eſt à dire, quelque B ne ſera point C. Et ce ſera la concluſion d'un argument nouveau, tiré de la fauſſeté de la concluſion & de la verité de l'une des premiſſes du précedent. Voici cet argument nouveau;

Quelque A n'eſt point C.
Ce qui eſt oppoſé à la concluſion precedente, ſuppoſée fauſſe.
Tout A eſt B.
C'eſt la prémiſſe précedente, ſuppoſée vraye
Donc quelque B n'eſt point C.
C'eſt la concluſion preſente vraye, oppoſée à la prémiſſe précedente fauſſe.

Cet

Cet argument eſt dans le Mode *Diſamis* de la troiſieme figure, qui ſe de- Chap. II.
montre ainſi manifeſtement & d'un coup d'oeil du Mode *Barbara* de la premiere figure; ſans employer que le principe de contradiction. Et j'ai remarqué dans ma jeuneſſe, lorsque j'épluchois ces choſes, que tous les Modes de la ſeconde & de la troiſieme figure ſe peuvent tirer de la premiere par cette ſeule methode, en ſuppoſant que le mode de la premiere eſt bon, & par conſequent que la concluſion étant fauſſe, ou ſa contradictoire étant priſe pour vraie, & une des prémiſſes étant priſe pour vraie auſſi, il faut que la contradictoire de l'autre prémiſſe ſoit vraie. Il eſt vrai que dans les ecoles logiques on aime mieux ſe ſervir des converſions pour tirer les *figures moins principales* de la premiere, qui eſt la *principale;* parce que cela paroit plus commode pour les écoliers. Mais pour ceux qui cherchent les raiſons demonſtratives, où il faut employer le moins de ſuppoſitions qu'on peut, on ne demontrera pas par la ſuppoſition de la converſion ce qui ſe peut demontrer par le ſeul principe primitif, qui eſt celui de la contradicton & qui ne ſuppoſe rien. J'ai même fait cette obſervation, qui paroit remarquable; c'eſt que les ſeules *figures moins principales*, qu'on appelle *directes*, ſavoir la ſeconde & la troiſieme, ſe peuvent demontrer par le principe de contradiction tout ſeul: mais *la figure moins principale indirecte*, qui eſt la *quatrieme*, & dont les Arabes attribuent l'invention à *Gallien*, quoique nous n'en trouvions rien dans les ouvrages qui nous reſtent de lui, ni dans les autres auteurs Grecs, la quatrieme dis-je a ce desavantage, qu'elle ne ſauroit être tirée de la premiere ou principale par cette Methode ſeule, & qu'il faut encore employer une autre ſuppoſition, ſavoir les converſions; de ſorte qu'elle eſt plus eloignée d'un degré que la ſeconde & la troiſieme, qui ſont de niveau, & egalement eloignées de la premiere; au lieu que la quatrieme a beſoin encore de la ſeconde & de la troiſieme pour être demontrée. Car il ſe trouve fort à propos que les converſions mêmes, dont elle a beſoin, ſe demontrent par la figure ſeconde ou troiſieme, demontrables independamment des converſions; comme je viens de faire voir. C'eſt Pierre de la Ramée qui fit deja cette remarque de la demonſtrabilité de la converſion par ces figures; & (ſi je ne me trompe) il objecta le cercle aux Logiciens, qui ſe ſervent de la converſion pour demontrer ces figures, quoique ce n'étoit pas tant le cercle, qu'il leur falloit objecter (car ils ne ſe ſervoient point de ces figures à leur tour pour juſtifier les converſions) que *l'hyſteron proteron* ou le *rebours;* parce que les con-

La quatrieme figure ne peut être tirée de la premiere par le ſeul principe de contradiction.

Elle a beſoin des converſions.

CHAP. II. verſions meritoient plutôt d'être demontrées par ces figures, que ces figures par les converſions. Mais comme cette demonſtration des converſions fait encore voir l'uſage des *identiques affirmatives*, que pluſieurs prennent pour frivoles tout à fait, il ſera d'autant plus à propos de la mettre ici. Je ne veux parler que des converſions ſans contrapoſition, qui me ſuffiſent ici, & qui ſont ſimples ou par accident comme on les appelle. Les converſions ſimples ſont de deux ſortes, celle de l'univerſelle Negative, comme: *nul quarre eſt obtuſangle;* donc *nul obtuſangle eſt quarré*; et celle de la particuliere affirmative, comme: *quelque triangle eſt obtuſangle*; donc *quelque obtuſangle eſt un triangle.* Mais la *converſion par accident* comme on l'appelle, regarde l'univerſelle affirmative, comme: *tout quarré eſt rectangle;* donc *quelque rectangle eſt quarré.* On entend toujours ici par *rectangle* une figure, dont tous les angles ſont droits, & par le *quarré* on entend un quadrilatere regulier. Maintenant il s'agit de demontrer ces trois ſortes de converſions qui ſont:

Des converſions ſimples,

de l'univerſelle negative;

de la particuliere affirmative.

De la converſion par accident.

1. Nul A eſt B; Donc Nul B eſt A.
2. Quelque A eſt B; Donc quelque B eſt A.
3. Tout A eſt B; Donc quelque B eſt A.

Demonſtration de la 1re Converſion en *Ceſare*, qui eſt de la 2 de figure.

Nul A eſt B
Tout B eſt B
Donc Nul B eſt A.

Demonſtration de la ſeconde Converſion en *Datiſi*, qui eſt de la 3me figure.

Tout A eſt A
Quelque A eſt B
Donc Quelque B eſt A.

Demonſtration de la troiſieme Converſion, en *Darapti*, qui eſt de la 3me figure.

Tout A eſt A
Tout A eſt B
Donc Quelque B eſt A.

Ce

Ce qui fait voir que les propoſitions identiques les plus pures & qui paroiſſent les plus inutiles, ſont d'un uſage conſiderable dans l'abſtrait, & general; & cela nous peut apprendre qu'on ne doit mépriſer aucune verité. Pour ce qui eſt de cette propoſition, que *trois eſt autant que deux & un*, que vous allegués encore, Monſieur, comme un exemple des connoiſſances intuïtives, je vous dirai que ce n'eſt que la definition du terme *trois*, car les definitions les plus ſimples des nombres ſe forment de cette façon; *deux* eſt un & un, *trois* eſt deux & un, *quatre* eſt trois & un, & ainſi de ſuite. Il eſt vrai qu'il y a là-dedans une énonciation cachée, que j'ai déja remarquée, ſavoir que ces Idées ſont poſſibles; & cela ſe connoit ici *intuïtivement;* de ſorte qu'on peut dire, qu'une connoiſſance intuïtive eſt compriſe dans les definitions lorsque leur poſſibilité paroit d'abord. Et de cette maniere toutes les definitions *adequates* contiennent des verités primitives de raiſon & par conſequent des connoiſſances intuitives. Enfin on peut dire en general, que toutes les verités primitives de raiſon ſont immediates d'une *immediation d' Idées.* CHAP. II.

Les definitions adequates contiennent des verités primitives, & des connoiſſances intuitives.

Pour ce qui eſt des *verités primitives de fait*, ce ſont les experiences immediates internes d'une *immediation de ſentiment.* Et c'eſt ici où a lieu la premiere verité des Carteſiens ou de *St.* Auguſtin: *Je penſe, donc je ſuis*, c'eſt à dire, *je ſuis une choſe, qui penſe.* Mais il faut ſavoir, que de même que les Identiques ſont generales ou particulieres, & que les unes ſont auſſi claires que les autres, (puis qu'il eſt auſſi clair de dire que *A eſt A*, que de dire qu'*une choſe eſt ce qu'elle eſt*) il en eſt encore ainſi des premieres verités de fait. Car non ſeulement il m'eſt clair immediatement, que je *penſe*; mais il m'eſt tout auſſi clair, que *j'ai des penſées differentes;* que tantôt *je penſe* à A, & que tantôt *je penſe à B &c.* Ainſi le principe Carteſien eſt bon, mais il n'eſt pas le ſeul de ſon eſpece. On voit par là que toutes les *verités primitives* de raiſon ou de fait ont cela de commun, qu'on ne ſauroit les prouver par quelque choſe de plus certain.

Des verités primitives de fait.

§. 2. *PHILAL.* Je ſuis bien aiſe Monſieur, que vous pouſſés plus loin ce que je n'avois fait que toucher ſur les connoiſſances *intuïtives.* Or la *connoiſſance demonſtrative* n'eſt qu'un enchainement des connoiſſances intuïtives dans toutes les connexions des Idées mediates. Car ſou-

CHAP. II. vent l'esprit ne peut joindre, comparer ou appliquer immediatement les Idées l'une à l'autre, ce qui l'oblige de se servir d'autres Idées moyennes (une ou plusieurs) pour decouvrir la convenance ou disconvenance qu'on cherche; & c'est ce qu'on appelle *raisonner*. Comme en demontrant, que les trois angles d'un triangle sont égaux à deux droits, on trouve quelques autres angles, qu'on voit égaux, tant aux trois angles du triangle qu'à deux droits. §. 3. Ces Idées qu'on fait intervenir se nomment *preuves*, & la disposition de l'esprit à les trouver, c'est la *sagacité*. §. 4. Et même quand elles sont trouvées ce n'est pas sans peine & sans attention, ni par une seule vue passagere, qu'on peut acquerir cette connoissance; car il se faut engager dans une progression d'Idées, faite peu à peu & par degrés. §. 5. Et il y a du doute avant la demonstration. §. 6. Elle est moins claire que l'intuïtive, comme l'image reflechie par plusieurs miroirs de l'un à l'autre, s'affoiblit de plus en plus à chaque reflexion, & n'est plus d'abord si reconnoissable sur tout à des yeux foibles. Il en est de même d'une connoissance produite par une longue suite de preuves. §. 7. Et quoique chaque pas, que la raison fait en demontrant, soit une connoissance intuïtive ou de simple vue; neanmoins comme dans cette longue suite de preuves, la memoire ne conserve pas si exactement cette liaison d'Idées, les hommes prennent souvent des faussetés pour des demonstrations.

La sagacité naturelle & l'Analyse font trouver les Idées moyennes des demonstrations.

THEOPH. Outre la *sagacité* naturelle, ou acquise par l'exercice, il y a un art de trouver les Idées moyennes (le *medium*) & cet Art est l'*Analyse*. Or il est bon de considerer ici, qu'il s'agit tantôt de trouver la verité ou la fausseté d'une proposition donnée, ce qui n'est autre chose que de repondre à la question *An?* c'est à dire si cela est ou n'est pas? Tantôt il s'agit de repondre à une question plus difficile (*caeteris paribus:*) où l'on demande par exemple *par qui, & comment?* & où il y a plus à suppléer. Et ce sont seulement ces questions, qui laissent une partie de la proposition en blanc, que les Mathematiciens appellent *problemes*. Comme, lorsqu'on demande de trouver un miroir, qui ramasse tous les rayons du soleil en un point, c'est à dire, on en demande la figure ou comment il est fait? Quant aux premieres questions, où il s'agit seulement du vrai & du faux & où il n'y a rien à suppléer dans le sujet ou predicat, il y a moins *d'invention*, cependant il y en a; & le seul jugement n'y suffit pas. Il est vrai qu'un homme de jugement,

Des inventions.

c'est

c'eſt à dire, qui eſt capable d'attention & de reſerve, & qui a le loiſir, la patience, & la liberté d'eſprit neceſſaire, peut entendre la plus difficile demonſtration ſi elle eſt propoſée comme il faut. Mais l'homme le plus judicieux de la terre, ſans autre aide, ne ſera pas toujours capable de trouver cette demonſtration. Ainſi il y a de l'invention encore en cela: & chez les Geometres il y en avoit plus autrefois qu'il n'y en a maintenant. Car lorsque l'Analyſe étoit moins cultivée il falloit plus de ſagacité pour y arriver, & c'eſt pour cela qu'encore quelques Geometres de la vieille race, ou d'autres qui n'ont pas encore aſſés d'ouverture dans les nouvelles Methodes, croyent d'avoir fait merveille quand ils trouvent la demonſtation de quelque theoreme, que d'autres ont inventé. Mais ceux qui ſont verſés dans l'art d'inventer ſavent quand cela eſt eſtimable ou non; par exemple, ſi quelcun publie la *quadrature* d'un eſpace compris d'une ligne courbe & d'une droite, qui reuſſit dans tous ſes ſegmens & que j'appelle *generale*, il eſt toujours en notre pouvoir, ſuivant nos Methodes, d'en trouver la demonſtration pourvû qu'on en veuille prendre la peine. Mais il y a des quadratures particulieres de certaines portions, où la choſe pourra être ſi enveloppée, qu'il ne ſera pas toujours *in poteſtate* jusqu'ici de la developper. Il arrive auſſi que l'induction nous preſente des verités dans les nombres & dans les figures, dont on n'a pas encore decouvert la raiſon generale. Car il s'en faut beaucoup, qu'on ſoit parvenu à la perfection de l'Analyſe en Geometrie & en nombres, comme pluſieurs ſe ſont imaginés ſur les Gaſconnades de quelques hommes excellens d'ailleurs, mais un peu trop prompts ou trop ambitieux. Mais il eſt bien plus difficile de trouver des verités importantes, & encore plus de trouver les moyens de faire ce qu'on cherche, lors juſtement qu'on le cherche, que de trouver la demonſtration des verités, qu'un autre a découvertes. On arrive ſouvent a de belles verités par la *Syntheſe*, en allant du ſimple au compoſé; mais lorsqu'il s'agit de trouver juſtement le moyen de faire ce qui ſe propoſe, la Syntheſe ne ſuffit pas ordinairement, & ſouvent ce ſeroit la mer à boire, que de vouloir faire toutes les combinaiſons requiſes quoiqu'on puiſſe ſouvent s'y aider par la *methode des excluſions*, qui retranche une bonne partie des combinaiſons inutiles, & ſouvent la nature n'admet point d'autre Methode. Mais on n'a pas toujours les moyens de bien ſuivre celle-ci. C'eſt donc à l'Analyſe de nous donner un fil dans ce Labyrinthe, lorsque cela ſe peut, car il y a des cas où la

Chap. II.

CHAP. II. nature même de la queſtion exige qu'on aille tâtonner par tout, les abregés n'étant pas toujours poſſibles.

§. 8. *PHILAL.* Or comme en demonſtrant l'on ſuppoſe toujours les connoiſſances intuitives; cela, je penſe, a donné occaſion à cet axiome: *que tout raiſonnement vient des choſes deja connues & deja accordées* (ex praecognitis & praeconceſſis.) Mais nous aurons occaſion de parler du faux qu'il y a dans cet axiome, lorſque nous parlerons des *maximes*, qu'on prend mal-à propos pour les fondemens de nos raiſonnemens.

THEOPH. Je ſerai curieux d'apprendre quel faux vous pourrés trouver dans un axiome, qui paroit ſi raiſonnable. S'il falloit toujours tout reduire aux connoiſſances intuïtives, les demonſtrations ſeroient ſouvent d'une prolixité inſupportable. C'eſt pourquoi les Mathematiciens ont eu l'addreſſe de partager les difficultés, & de demontrer à part des propoſitions intervenantes. Et il y a de l'art encore en cela; car comme les verités moyennes (qu'on appelle des *Lemmes*, lorsqu'elles paroiſſent être hors d'oeuvre,) ſe peuvent aſſigner de pluſieurs façons, il eſt bon, pour aider la comprehenſion & la memoire, d'en choiſir, qui abregent beaucoup, & qui paroiſſent memorables & dignes par elles mêmes d'être demontrées. Mais il y a un autre empêchement, c'eſt qu'il n'eſt pas aiſé de demontrer tous les axiomes, & de reduire entierement les demonſtrations aux connoiſſances intuïtives. Et ſi on avoit voulû attendre cela, peut-être que nous n'aurions pas encore la ſcience de la Geometrie. Mais c'eſt de quoi nous avons deja parlé dans nos premieres converſations, & nous aurons occaſion d'en dire d'avantage.

§. 9. *PHILAL.* Nous y viendrons tantôt: maintenant je remarquerai encore ce que j'ai deja touché plus d'une fois, que c'eſt une commune opinion, qu'il n'y a que les Sciences Mathematiques, qui ſoyent capables d'une certitude demonſtrative; mais comme la convenance & la diſconvenance, qui ſe peut connoitre intuïtivement n'eſt pas un privilege, attaché ſeulement aux Idées des nombres & des figures, c'eſt peut-être faute d'application de notre part, que les Mathematiques ſeules ſont parvenues à des demonſtrations. §. 10. Pluſieurs raiſons y ont concour-

concouru. Les Sciences Mathematiques ſont d'une utilité fort generale; la moindre différence y eſt fort aiſée à reconnoitre. §. 17. Ces autres Idées ſimples, qui ſont des apparences ou ſituations produites en nous, n'ont aucune meſure exacte de leur differens degrés. §. 17. Mais lorsque la difference de ces qualités viſibles, par exemple, eſt aſſez grande pour exciter dans l'eſprit des Idées clairement diſtinguées, comme celles du bleu & du rouge, elles ſont auſſi capables de demonſtration que celles du nombre & de l'étenduë. CHAP. II.

THEOPH. Il y a des exemples aſſez conſiderables des demonſtrations hors des Mathematiques, & on peut dire qu'Ariſtote en a donné deja dans ſes premiers analytiques. En effet la Logique eſt auſſi ſuſceptible de demonſtrations, que la Geometrie & l'on peut dire que la Logique des Geometres, où les manieres d'argumenter, qu'Euclide a expliquées & établies en parlant des propoſitions, ſont une extenſion ou promotion particuliere de la Logique Generale. Archimede eſt le premier, dont nous ayons des ouvrages, qui ait exercé l'art de demontrer dans une occaſion, où il entre du phyſique, comme il a fait dans ſon livre de l'equilibre. De plus, on peut dire que les Jurisconſultes ont pluſieurs bonnes demonſtrations; ſur tout les anciens Jurisconſultes Romains, dont les fragmens nous ont eté conſervés dans les Pandectes. Je ſuis tout à fait de l'avis de Laurent Valle, qui ne peut aſſez admirer ces auteurs, entre autre parce qu'ils parlent tous d'une maniere ſi juſte & ſi nette & qu'ils raiſonnent en effet d'une façon qui approche fort de la demonſtrative, & ſouvent eſt demonſtrative tout a fait. Auſſi ne ſaije aucune ſcience hors de celle du droit & celle des armes, où les Romains ayent ajouté quelque choſe de conſiderable à ce qu'ils avoient reçu des Grecs. *Hiſtoire des demonſtrations chez les anciens, & hors des Mathematiques.*

Tu regere imperio populos Romane momento
Hæ tibi erunt artes pacique imponere morem,
Parcere ſubjectis, & debellare ſuperbos.

Cette maniere preciſe de s'expliquer a fait, que tous ces Jurisconſultes des Pandectes, quoique aſſez eloignés quelque fois les uns du tems des autres, ſemblent être tous un ſeul auteur, & qu'on auroit bien de la peine à les diſcerner, ſi les noms de ecrivains n'étoient pas à la tête des extraits; comme on auroit de la peine à diſtinguer Euclide, Archimede

CHAP. II. mede & Apollonius en lisant leur demonstrations sur des matieres, que l'un aussi bien que l'autre a touchées. Il faut avouer que les Grecs ont raisonné avec toute la justesse possible dans les Mathematiques, & qu'ils ont laissé au genre humain les modelles de l'art de demontrer, car si les Babyloniens & les Egyptiens ont eu une Geometrie un peu plus qu'empirique, au moins n'en reste t-il rien; mais il est étonnant que les mémes Grecs en sont tant déchûs d'abord, aussi tôt qu'ils se sont eloignés tant soit peu des nombres & des figures, pour venir à la Philosophie. Car il est étrange, qu'on ne voit point d'ombre de demonstration dans Platon & dans Aristote (excepté ses Analytiques premiers) & dans tous les autres Philosophes anciens. Proclus étoit un bon Geometre, mais il semble que c'est un autre homme quand il parle de Philosophie. Ce qui a fait qu'il a eté plus aisé de raisonner demonstrativement en Mathematiques, & c'est en bonne partie parce que l'experience y peut garantir le raisonnement à tout moment, comme il arrive aussi dans les figures des syllogismes. Mais dans la Methaphysique & dans la Morale ce parallelisme des raisons & des experiences ne se trouve plus; & dans la Physique les experiences demandent de la peine & de la depense. Or les hommes se sont d'abord relachés de leur attention, & egarés par consequent, lorsqu'ils ont eté destitués de ce guide fidele de l'experience qui les aidoit & soutenoit dans leur demarche, comme fait cette petite machine roulante, qui empeche les enfans de tomber en marchant. Il y avoit quelque *succedaneum*, mais c'est de quoi on ne s'étoit pas & ne s'est pas encore avisé assez. Et j'en parlerai en son lieu. Au reste, le bleu & le rouge ne sont gueres capables de fournir matiere à des demonstrations par les Idées que nous en avons, parce que ces Idées sont confuses. Et ces couleurs ne fourniſſent de la matiere au raisonnement qu'autant que par l'experience on les trouve accompagnés de quelques Idées distinctes, mais ou la connexion avec leur propres Idées ne paroit point.

§. 14. *PHILAL.* Outre l'*intuïtion* & la *demonstration*, qui sont les deux degrés de nôtre connoissance, tout le reste est *foi* ou *opinion* & non pas connoissance, du moins à l'egard de toutes les *verités generales*. Mais l'esprit a encore une autre perception, qui regarde l'existence particuliere des Etres finis hors de nous, & c'est la *connoissance sensitive*.

THE-

CHAP. II.

L'opinion merite le nom de connoiſſance.

De la Logique des probabilités.

THEOPH. *L'opinion*, fondée dans le vraiſemblable, merite peut être auſſi le nom de connoiſſance; autrement presque toute la connoiſſance hiſtorique & beaucoup d'autres tomberont. Mais ſans diſputer des noms, je tiens que la *recherche des degrés de probabilité* ſeroit trés importante & nous manque encore, & c'eſt un grand defaut de nos Logiques. Car lorſqu'on ne peut point decider abſolument la queſtion, on pourroit toujours determiner le degré de vraiſemblance *ex datis*, & par conſequent on peut juger raiſonnablement quel parti eſt le plus apparent. Et lors que nos moraliſtes (j'entends les plus ſages, tels que le General moderne des Jeſuites) joignent le plus ſûr avec le plus probable, & preferent même le ſûr au probable, ils ne s'eloignent point du plus probable en effèt; car la queſtion de la *ſureté*, eſt ici celle du peu de probabilité d'un mal à craindre. Le defaut des Moraliſtes, relachés ſur cet article, a eté en bonne partie, d'avoir eu une notion trop limitée & trop inſuſſiſante du *probable*, qu'ils ont confondûe avec l'*Endoxe* ou *opinable* d'Ariſtote; car Ariſtote dans ſes Topiques n'y a voulu que s'accommoder aux opinions des autres, comme faiſoient les orateurs & les Sophiſtes. *Endoxe* lui eſt ce qui eſt reçu du plus grand nombre ou des plus autoriſés: il a tort d'avoir reſtreint ſes Topiques à cela, & cette vue a fait qu'il ne s'y eſt attaché qu'a des maximes reçues, la plupart vagues, comme ſi on ne vouloit raiſonner que par quolibet ou proverbes. Mais le probable eſt plus etendu: il faut le tirer de la nature des choſes; & l'opinion des perſonnes, dont l'autorité eſt de poid, eſt une des choſes, qui peuvent contribuer à rendre une opinion vraiſemblable, mais ce n'eſt pas ce qui acheve toute la veriſimilitude. Et lorsque Copernic étoit presque ſeul de ſon opinion, elle étoit toujours incomparablement plus *vraiſemblable* que celle de tout le reſte du genre humain. Or je ne ſai ſi l'etabliſſement de *l'art d'eſtimer les veriſimilitudes* ne ſeroit plus utile qu'une bonne partie de nos ſciences demonſtratives, & j'y ai penſé plus d'une fois.

PHILAL. La *connoiſſance ſenſitive*, ou qui établit l'exiſtence des Etres particuliers hors de nous, va au delà de la ſimple probabilité; mais elle n'a pas toute la certitude des deux degrés de connoiſſance, dont on vient de parler. Que l'Idée que nous recevons d'un objet exterieur ſoit dans notre eſprit, rien n'eſt plus certain, & c'eſt une connoiſſance intuitive: mais de ſavoir ſi delà nous pouvons inferer certainement

CHAP. II. l'exiſtence d'aucune choſe hors de nous, qui correſponde à cette Idée, c'eſt ce que certaines gens croyent qu'on peut mettre en queſtion, parce que les hommes peuvent avoir de telles Idées de leur eſprit, lorsque rien de tel n'exiſte actuellement. Pour moi, je crois pourtant, qu'il y a un degré d'evidence, qui nous eleve au deſſus du doute. On eſt invinciblement convaincû qu'il y a une grande difference entre les perceptions, qu'on a lorsque de jour on vient à regarder le ſoleil, & lorsque de nuit on penſe à cet aſtre; & l'Idée, qui eſt renouvellée par le ſecours de la memoire, eſt bien differente de celle, qui nous vient auctuellement par le moyen des ſens. Quelcun dira qu'un *ſonge* peut faire le même effet, je réponds premierement qu'*il n'importe pas beaucoup que je leve ce doute*, parce que ſi tout n'eſt que ſonge, les raiſonnemens ſont inutiles, la verité & la connoiſſance n'étant rien du tout. En ſecond lieu, il reconnoitra à non avis, la difference qu'il y a entre ſonger d'être dans un feu, & y être auctuellement. Et s'il perſiſte à paroitre Sceptique, je lui dirai que c'eſt aſſez que nous trouvons certainement que le plaiſir ou la douleur ſuivent l'application de certains objets ſur nous, vrais ou ſongés, & que cette certitude eſt auſſi grande que notre bonheur ou notre miſére; deux choſes au delà des quelles nous n'avons aucun interêt. Ainſi je crois que nous pouvons compter trois ſortes de connoiſſances: l'*intuïtive*, la *demonſtrative*, & la *ſenſitive*.

THEOPH. Je crois que vous avéz raiſon, Monſieur, & je penſe même qu'à ces eſpeces de la *certitude*, ou à la *connoiſſance certaine* vous pourries ajouter *la connoiſſance du vraiſemblable*; ainſi il y aura deux ſortes de *connoiſſances* comme il y a deux ſortes de *preuves*, dont les unes produiſent la *certitude*, & les autres ne ſe terminent qu'à la *probabilité*. Mais venons à cette querelle, que les Sceptiques font aux Dogmatiques ſur l'exiſtence des choſes hors de nous. Nous y avons deja touché, mais il y faut revenir ici. J'ai fort diſputé autres fois là-deſſus de vive voix & par ecrit, avec feu M. Abbé Foucher, Chanoine de Dijon, ſavant homme & ſubtil, mais un peu trop enteté de ſes Academiciens, dont il auroit eté bien aiſe de reſuſciter la Secte, comme M. Gaſſendi avoit fait remontrer ſur le theatre celle d'Epicure. Sa critique de la Recherche de la verité, & les autres petits traités, qu'il a fait imprimer enſuite, ont fait connoitre leur auteur aſſez avantageuſement. Il a mis auſſi dans le Journal des ſavans des objections contre mon Syſteme de

De l'exiſtence des choſes hors de nous, contre les Sceptiques & l'Abbé Foucher.

de l'Harmonie préetablie, lorsque j'en fis part au publiè aprés l'avoir digeré plusieurs années ; mais la mort l'empecha de repliquer à ma reponse. Il prechoit toujours qu'il falloit se garder des prejugés & apporter une grande exactitude, mais outre que lui même ne se mettoit pas en devoir d'executer ce qu'il conseilloit, en quoi il étoit assez excusable, il me sembloit qu'il ne prenoit pas garde si un autre le faisoit, prevenù sans doute que personne ne le feroit jamais. Or je lui fis connoitre que la verité des choses sensibles ne consistoit que dans la liaison des phenomenes, qui devoit avoir sa raison & que c'est ce qui les distingue des songes : mais que la verité de notre existence & de la cause des phenomenes est d'une autre nature, parce qu'elle etablit des Substances, & que les Sceptiques gatoient ce qu'ils disent de bon, en le portant trop loin, & en voulant même étendre leur doutes jusqu'aux experiences immediates, & jusques aux verités geometriques (ce que M. Foucher pourtant ne faisoit pas) & aux autres verités de raison, ce qu'il faisoit un peu trop. Mais pour revenir à vous, Monsieur, vous avéz raison de dire, qu'il y a de la difference pour l'ordinaire entre les sentimens & les imaginations; mais les Sceptiques diront que le plus & le moins ne varie point l'espece. D'ailleurs quoique les sentimens ayent coutume d'étre plus vifs que les imaginations, l'on fait pourtant qu'il y a des cas où des personnes imaginatives sont frappées par leurs imaginations autant ou peut être plus qu'un autre ne l'est par la verité des choses ; de sorte que je crois que le vrai *Criterion* en matiere des objets des sens, est la liaison des phenomenes, c'est à dire la connexion de ce qui se passe en differens lieux & tems, & dans l'experience des differens hommes, qui sont eux mêmes les uns aux autres des phenomenes trés importans sur cet article. Et la liaison des phenomenes, qui garantit les *verités de fait* à l'egard des choses sensibles hors de nous, se verifie par le moyen des *verités de raison*; comme les apparences de l'Optique s'eclairciſſent par la Geometrie. Cependant il faut avouer que toute cette certitude n'est pas du supreme degré, comme vous l'avés bien reconnu. Car il n'est point impossible, metaphysiquement parlant, qu'il y ait un songe suivi & durable comme la vie d'une homme; mais c'est une chose, aussi contraire à la raison que pourroit être la fiction d'un livre, qui se formeroit par le hazard en jettant pêle mele les caracteres d'imprimerie. Au reste il est vrai aussi que pourvû que les phenomenes soyent liés, il n'importe qu'on

CHAP. III. les appelle ſonges ou non, puisque l'experience montre qu'on ne ſe trompe point dans les meſures qu'on prend ſur les phenomenes lorsqu'elles ſont priſes ſelon les verités de raiſon.

§. 15. *PHILAL.* Au reſte la connoiſſance n'eſt pas tousjours claire, quoique les Idées le ſoyent. Un homme qui a des Idées auſſi claires des angles d'un triangle & de l'egalité à deux droits, qu'aucun Mathematicien qu'il y ait au monde, peut pourtant avoir une perception fort obſcure de leur convenance.

THEOPH. Ordinairement lorsque les Idées ſont entendues à fond, leurs convenances & disconvenances paroiſſent. Cependant j'avoue qu'il y en a quelquesfois de ſi compoſées, qu'il faut beaucoup de ſoin pour developper ce qui y eſt caché; & à cet égard certaines convenances ou diſconvenances peuvent reſter encore obſcures. Quant à votre exemple je remarque, que pour avoir dans l'imagination les angles d'un triangle, on n'en a pas des Idées claires pour cela. L'imagination ne nous ſauroit fournir une image commune aux triangles acutangles & obtuſangles, & cependant l'Idée du triangle leur eſt communé: ainſi cette Idée ne conſiſte pas dans les images, & il n'eſt pas auſſi aiſé qu'on pourroit penſer, d'entendre à fond les angles d'un triangle.

CHAPITRE III.

De l'etendue de la connoiſſance humaine.

§. 1. *PHILAL.* Notre connoiſſance ne va pas au delà de nos Idées. §. 2. ni au delà de la perception de leur convenance ou diſconvenance. §. 3. Elle ne ſauroit toujours être intuïtive, parcequ'on ne peut pas tousjours comparer les choſes immediatement, par exemple les grandeurs de deux triangles ſur une même baſe égaux mais fort differens §. 4. Nôtre connoiſſance auſſi ne ſauroit tousjours être demonſtrative, car on ne ſauroit tousjours trouver les Idées moyennes. §. 5. Enfin nôtre connoiſſance ſenſitive ne regarde que l'exiſtence des choſes, qui frappent actuellement nos ſens. §. 6. Ainſi non ſeulement nos Idées ſont fort bornées,

mais

mais encore notre connoiſſance eſt plus bornée que nos Idées. Je ne doute pourtant pas que la connoiſſance humaine ne puiſſe être portée beaucoup plus loin ſi les hommes vouloient s'attacher ſincerement à trouver les moyens de perfectionner la verité, avec une entiere liberté d'eſprit & avec toute l'application & toute l'induſtrie, qu'ils employent à colorer ou ſoutenir la fauſſeté, à defendre un ſyſteme, pour lequel ils ſe ſont declarés, ou bien certain parti & certains interêts, où ils ſe trouvent engagés. Mais après tout nôtre connoiſſance ne ſauroit jamais embraſſer tout ce que nous pouvons deſirer de connoitre touchant les Idées, que nous avons. Par exemple nous ne ſerons peut être jamais capables de trouver un cercle égal à un quarré, & de ſavoir certainement *s'il y en a?* CHAP. III.

THEOPH. Il y a des Idées confuſes, où nous ne nous pouvons point promettre une entiere connoiſſance, comme ſont celles de quelques qualités ſenſibles. Mais quand elles ſont diſtinctes il y a lieu de tout eſperer. Pour ce qui eſt du quarré egal au cercle, Archimede a deja montré qu'il y en a. Car c'eſt celui dont le coté eſt la moyenne proportionelle entre le demidiametre & la demie circonference. Et il a même determiné une droite egale à la circonference du cercle par le moyen d'une droite tangente de la ſpirale, comme d'autres par la tangente de la quadratrice; maniere de quadrature dont Clavius étoit tout à fait content; ſans parler d'un fil appliqué à la circomference, & puis étendu, ou de la circonference, qui roule pour deſcrire la Cycloïde, & ſe change en droite. Quelques uns demandent que la conſtruction ſe faſſe en n'employant que la regle & le compas; mais la plupart des problemes de Geometrie ne ſauroient être conſtruits par ce moyen. Il s'agit donc plutôt de trouver la proportion entre le quarré & le cercle. Mais cette proportion ne pouvant être exprimée en nombres rationels finis, il a fallu pour n'employer que des nombres rationels, exprimer cette même proportion par une Serie infinie de ces nombres, que j'ai aſſignée d'une maniere aſſez ſimple. Maintenant on voudroit ſavoir s'il n'y a pas quelque quantité finie, quand elle ne ſeroit que ſourde, ou plus que ſourde, qui puiſſe exprimer cette Serie infinie; c'eſt à dire ſi l'on peut trouver juſtement un abregé pour cela. Mais les expreſſions finies, irrationelles ſurtout, ſi l'on va aux plus que ſourdes, peuvent varier de trop de manieres, pour qu'on en puiſſe faire un denombrement & determiner aiſement tout ce qui ſe peut. Il y auroit peut être moyen de le faire, ſi cette ſurdite doit *De la Quadrature du cercle.*

CHAP. III. être explicable par une equation ordinaire, ou même extraordinaire encore, qui faſſe entrer l'irrationel ou même l'inconnu dans l'expoſant, quoi qu'il faudroit un grand calcul pour achever encore cela & où l'on ne ſe reſoudra pas facilement, ſi ce n'eſt qu'on trouve un jour un abrege pour en ſortir. Mais d'exclure toutes les expreſſions finies, cela ne ſe peut, car moi même j'en ſai; & d'en determiner juſtement la meilleure, c'eſt une grande affaire. Et tout cela fait voir, que l'eſprit humain ſe propoſe des queſtions ſi étranges, ſur tout lorsque l'infini y entre, qu'on ne doit point s'étonner s'il a de la peine à en venir à bout; d'autant que tout depend ſouvent d'un abregé dans ces matieres Geometriques, qu'on ne peut pas toujours ſe promettre, tout comme on ne peut pas toujours reduire les fractions à des moindres termes, ou trouver les diviſeurs d'un nombre. Il eſt vrai qu'on peut toujours avoir ces diviſeurs s'il ſe peut, parceque leur denombrement eſt fini; mais quand ce qu'on doit examiner eſt variable à l'infini & monte de degré en degré, on n'en eſt pas le maitre quand on le veut, & il eſt trop penible de faire tout ce qu'il faut pour tenter par methode de venir à l'abregé ou à la regle de progreſſion, qui exempte de la neceſſité d'aller plus avant; et comme l'utilité ne repond pas à la peine, on en abandonne le ſuccès à la poſterité, qui en pourra jouir quand cette peine ou prolixité ſera diminuée par des preparations & ouvertures nouvelles, que le tems peut fournir. Ce n'eſt pas que ſi les perſonnes, qui ſe mettent de tems en tems à ces études, vouloient faire juſtement ce qu'il faut pour paſſer plus avant, on ne puiſſe eſperer d'avancer beaucoup en tems. Et on ne doit point s'imaginer que tout eſt fait, puisque même dans la Geometrie ordinaire, on n'a pas encore de Methode pour determiner *les meilleures conſtructions*, quand les problemes ſont un peu compoſés. Une certaine progreſſion de Syntheſe devroit être melée avec notre analyſe pour y mieux reuſſir. Et je me ſouviens d'avoir oui dire que Monſieur le Penſionnaire de Wit avoit quelques meditations ſur ce ſujet.

Si la matiere penſe?

PHILAL. C'eſt bien une autre difficulté de ſavoir *ſi un Etre purement materiel penſe ou non*? & peutêtre ne ſerons nous jamais capables de le connoitre, quoique nous ayons les Idées de la *matiere* & de la *penſée*, par la raiſon, qu'il nous eſt impoſſible de decouvrir par la contemplation de nos propres Idées ſans la revelation, ſi Dieu n'a point *donné* à quelques amas de matiere, diſpoſés comme il le trouve à propos,

pos, *la puiſſance* d'appercevoir & de penſer, ou s'il n'a pas uni & joint CHAP. III
à la matiere, ainſi diſpoſée, une Subſtance immaterielle qui penſe ? Car par rapport à nos notions il ne nous eſt pas plus malaiſé de concevoir que Dieu peut, s'il lui plait, ajouter à notre Idée de la matiere la faculté de penſer, que de comprendre qu'il y joigne uue autre Subſtance avec la faculté de penſer, puisque nous ignorons *en quoi conſiſte la penſée*, & à quelle eſpece de Subſtance cet Etre tout puiſſant a trouvé propos *d'accorder* cette *puiſſance*, qui ne ſauroit étre dans aucun Etre crée qu'en vertu du *bon plaiſir* & de la bonté du createur.

THEOPH. Cette queſtion ſans doute eſt incomparablement plus importante que la precedente; mais j'oſe vous dire Monſieur que je ſouhaiterois qu'il fut auſſi aiſé de toucher les ames pour les porter à leur bien, & de guerir les corps de leur maladies, que je crois qu'il eſt en notre pouvoir de la determiner. J'eſpere que vous l'avouerés, au moins que je le puis avancer *ſans choquer la modeſtie* & *ſans prononcer en maitre* au de faut de bonnes raiſons; car outre que je ne parle que ſuivant le ſentiment reçu & commun, je penſe d'y avoir apporté une attention non commune. Premierement je vous avoue, Monſieur, que lors qu'on n'a que des Idées confuſes de la *penſée* & de la *matiere*, comme l'on en a ordinairement, il ne faut pas s'etonner ſi on ne voit pas le moyen de reſoudre de telles queſtions. C'eſt comme j'ai remarqué un peu auparavant, qu'une perſonne, qui n'a des Idées des angles d'un triangle, que de la maniere qu'on les a communement, ne s'aviſera jamais de trouver qu'ils ſont tousjours egaux à deux angles droits. Il faut conſiderer que la *matiere*, priſe pour un *Etre complet* (c'eſt à dire la *matiere ſeconde* oppoſée à la *premiere*, qui eſt quelque choſe de purement paſſif, & par conſequent incomplet) n'eſt qu'un amas, ou ce qui en reſulte, & que tout *amas réel* ſuppoſe des *Subſtances ſimples* ou des *Unites réelles* & quand on conſidere encore ce qui eſt de la nature de ces unités réelles, c'eſt à dire la *perception* & ſes ſuites, on eſt transferé pour ainſi dire dans un autre monde, c'eſt à dire dans le *monde intelligible des Subſtances*, au lieu qu'auparavant on n'a eté que parmi les *phenomenes des ſens*. Et cette connoiſſance de l'interieur de la matiere, fait aſſez voir de quoi elle eſt capable naturellement, & que toutes les fois que Dieu lui donnera des organes propres à exprimer le raiſonnement, la Subſtance immaterielle, qui raiſonne, ne manquera pas de lui être auſſi donnée, en

CHAP. III. en vertu de cette harmonie, qui eſt encore une ſuite naturelle des Subſtances. La matiere ne ſauroit ſubſiſter ſans Subſtances immaterielles, c'eſt à dire ſans les Unités; aprés quoi on ne doit plus demander, s'il eſt libre à Dieu de lui en donner ou non? Et ſi ces Subſtances n'avoient pas en elles la correſpondance ou l'harmonie, dont je viens de parler, Dieu n'agiroit pas ſuivant l'ordre naturel. Quand on parle tout ſimplement de *donner*, ou *d'accorder* des puiſſances c'eſt retourner aux *facultés nues* des ecoles & ſe figurer des petits Etres ſubſiſtans, qui peuvent entrer & ſortir comme les pigeons d'un colombier. C'eſt en faire des Subſtances ſans y penſer. Les *puiſſances primitives* conſtituent les Subſtances mêmes; & les puiſſances *derivatives*, ou ſi vous voulés, les facultés, ne ſont que des *façons d'être*, qu'il faut deriver des Subſtances, & on ne les derive pas de la matiere en tant quelle n'eſt que machine, c'eſt à dire en tant qu'on ne conſidere par abſtraction que l'*Etre incomplet* de la matiere premiere, ou le paſſif tout pur. C'eſt de quoi je penſe que vous demeurerés d'accord, Monſieur, qu'il n'eſt pas dans le pouvoir d'une machine toute nue de faire naitre la perception, ſenſation, raiſon. Il faut donc qu'elles naiſſent de quelque autre choſe ſubſtantielle. Vouloir que Dieu en agiſſe autrement & donne aux choſes des accidens, qui ne ſont pas des *façons d'être* ou modifications derivées des Subſtances, c'eſt recourir aux miracles, & à ce que les Ecoles appelloient la *puiſſance obedientiale*, par une maniere d'exaltation ſurnaturelle, comme lorſque certains Theologiens pretendent que le feu de l'enfer brule les ames ſeparées; en quel cas l'on peut même douter ſi ce ſeroit le feu qui agiroit, & ſi Dieu ne feroit pas lui même l'effet, en agiſſant au lieu du feu.

La matiere ne peut ſubſiſter ſans Subſtances immaterielles.

PHILAL. Vous me ſurprenés un peu par vos eclairciſſemens & vous allés au devant de bien des choſes, que j'allois vous dire ſur les bornes de nos connoiſſances. Je vous aurois dit que nous ne ſommes pas dans un *Etat de viſion*, comme parlent les Theologiens; que la foi & la probabilité nous doivent ſuffire ſur pluſieurs choſes, & particulierement à l'egard de *l'immaterialité de l'ame;* que toutes les grandes fins de la Morale & de la Religion ſont établies ſur d'aſſez bons ondemens ſans le ſecours des preuves de cette immaterialité, tirées de la Philoſophie; & qu'il eſt evident que celui qui a commencé à nous faire ſubſiſter ici comme des Etres ſenſibles & intelligens, & qui nous

nous a conſervés pluſieurs années dans cet êtat, peut & veut nous faire jouir encore d'un pareil êtat de ſenſibilité dans l'autre vie & nous y rendre capables de recevoir la retribution, qu'il a deſtinée aux hommes ſelon qu'ils ſe ſeront conduits dans cette vie; Enfin qu'on peut juger par là que la neceſſité de ſe determiner pour & contre l'immaterialité de l'ame, n'eſt pas ſi grande que des gens trop paſſionnés pour leur propres ſentimens ont voulû le perſuader. J'allois vous dire tout cela, & encore d'avantage dans ce ſens, mais je vois maintenant, combien il eſt different de dire que nous ſommes ſenſibles, penſans & immortels naturellement, & que nous ne le ſommes que par miracle. C'eſt un miracle en effêt que je reconnois qu'il faudra admettre ſi l'ame n'eſt point immaterielle: mais cette opinion du miracle, outre qu'elle eſt ſans fondement ne fera pas un aſſez bon effêt dans l'eſprit de bien des gens. Je voi bien auſſi, que de la maniere, que vous prenés la choſe, on peut ſe determiner raiſonnablement ſur la queſtion preſente, ſans avoir beſoin d'aller jouir de *l'état de la viſion* & de ſe trouver dans la compagnie de ces genies ſuperieurs, qui penetrent bien avant dans la conſtitution interieure des choſes, & dont la vue vive & perçante & le vaſte champ de connoiſſance nous peut faire imaginer par conjecture de quel bonheur ils doivent jouir. J'avois cru qu'il étoit tout à fait au deſſus de nôtre connoiſſance *d'allier la ſenſation avec une matiere étendue, & l'exiſtence avec une choſe, qui n'ait abſolument point d'etendue.* C'eſt pourquoi je m'étois perſuadé que ceux, qui prenoient parti ici, ſuivoient la methode deraiſonnable de certaines perſonnes, qui voyant que des choſes, conſiderées d'un certain coté, ſont incomprehenſibles, ſe jettent tete baiſſée dans le parti oppoſé, quoiqu'il ne ſoit pas moins inintelligible; ce qui venoit à mon avis de ce que les uns ayant l'eſprit trop enfoncé pour ainſi dire dans la matiere, ne ſauroient accorder aucune exiſtence à ce qui n'eſt pas materiel; & les autres ne trouvant point que la penſée ſoit renfermée dans les facultés naturelles de la matiere, en concluoient que Dieu même ne pouvoit donner la vie & la perception à une ſubſtance ſolide ſans y mettre quelque ſubſtance immaterielle, au lieu que je voi maintenant, que s'il le faiſoit, ce ſeroit par miracle, & que cette incomprehenſibilité de l'union de l'ame & du corps ou de *l'alliance de la ſenſation avec la matiere* ſemble ceſſer par vôtre *Hypotheſe de l'accord pré-établi* entre des ſubſtances differentes. Chap. III.

THEOPH. En effêt il n'y a rien d'inintelligible dans cette Hypotheſe nouvelle puisqu'elle n'attribue à l'ame & aux corps que des modifi-

CHAP. III. cations, que nous experimentons en nous & en eux; & qu'elle les etablit ſeulement plus reglées & plus liées qu'on n'a crû jusqu' ici. La difficulté, qui reſte, n'eſt que par rapport à ceux, qui veulent *imaginer* ce qui n'eſt qu'*intelligible*, comme s'ils vouloient voir les ſons, ou écouter les couleurs; & ce ſont ces gens là qui *refuſent l'exiſtence à tout ce qui n'eſt point étendu*, ce qui les obligera de la refuſer à Dieu lui même, c'eſt à dire de renoncer aux cauſes & aux raiſons des changemens & de tels changemens: ces raiſons ne pouvant venir de l'étendue & des natures purement paſſives, & pas même entierement des natures actives particulieres & inferieures ſans l'acte pur & univerſel de la ſupreme ſubſtance.

PHILAL. Il me reſte une objection au ſujet des choſes, dont la matiere eſt ſuſceptible naturellement. Le corps, autant que nous pouvons le conçevoir, n'eſt capable que de frapper & d'affecter un corps, & le mouvement ne peut produire autre choſe que du mouvement: de ſorte que lorsque nous convenons que le corps produit le plaiſir ou la douleur, ou bien l'Idée d'une couleur ou d'un ſon, il ſemble que nous ſommes obligés d'abandonner nôtre raiſon, & d'aller au de là de nos propres Idées, & d'attribuer cette production au ſeul *bon plaiſir* de nôtre createur. Quelle raiſon aurons nous donc de conclure, qu'il n'en ſoit de même de la perception dans la matiere? je voi à peu prés ce qu'on y peut repondre, & quoique vous en ayés deja dit quelque choſe plus d'une fois, je vous entends mieux à preſent, Monſieur, que je n'avois fait. Cependant je ſerai bien aiſe d'entendre encore ce que vous y repondrés dans cette occaſion importante.

La matiere ne produit pas les ſentimens. L'ame les produit conformement à ce qui ſe paſſe dans la matiere.

THEOPH. Vous jugés bien, Monſieur, que je dirai que la matiere ne ſauroit produire du plaiſir, de la douleur, ou du ſentiment en nous. C'eſt l'ame qui ſe les produit elle même, conformement à ce qui ſe paſſe dans la matiere. Et quelques habiles gens parmi les modernes commencent à ſe declarer qu'ils n'entendent les cauſes occaſionnelles que comme moi. Or cela étant poſé, il n'arrive rien d'inintelligible, excepté que nous ne ſaurions demêler tout ce qui entre dans nos perceptions confuſes, qui tiennent même de l'infini, & qui ſont des expreſſions du detail de ce qui arrive dans les corps: Et quant au *bon plaiſir* du createur, il faut dire qu'il eſt reglé ſelon les natures des choſes, en ſorte qu'il n'y produit & conſerve que ce qui leur convient & qui ſe peut expliquer par

par leurs natures au moins en general; car le detail nous passe souvent, autant que le soin & le pouvoir de ranger les grains d'une montagne de sable selon l'ordre des figures, quoiqu'il n'y ait rien là de difficile à entendre que la multitude. Autrement si cette connoissance nous passoit en elle même, & si nous ne pouvions pas même concevoir la raison des rapports de l'ame & du corps en general, enfin si Dieu donnoit aux choses *des puissances accidentelles detachées de leurs natures*, & par consequent eloignées de la raison en general, ce seroit une porte de derriere pour rappeller les *qualités trop occultes*, qu'aucun esprit ne peut entendre, & ces petits lutins de *facultés* incapables de raisons, CHAP. III.

Et quicquid schola finxit otiosa:

Lutins secourables, qui viennent paroitre comme les Dieux de Theatre, ou comme les Fées de l'Amadis, & qui feront au besoin tout ce que voudra un Philosophe, sans façon & sans outils. Mais d'en attribuer l'origine au bon plaisir de Dieu, c'est ce qui ne paroit pas trop convenable à celui qui est la supreme raison, chez qui tout est reglé, tout est lié. Ce bon plaisir ne seroit pas même *bon*, ni *plaisir*, s'il n'y avoit un parallelisme perpetuel entre la puissance & la sagesse de Dieu.

§. 8. *PHILAL.* Nôtre connoissance de *l'identité & de la diversité*, va aussi loin que nos idées, mais celle de la liaison de nos idées (§. 9. 10.) par rapport à leur *coëxistence* dans un même sujet est trés imparfaite & presque nulle, (§. 11.) sur tout à l'egard des qualités secondes comme couleurs, sons, & gouts (§. 12.) parceque nous ne savons pas leur connexion avec les qualités premieres, c'est à dire (§. 13.) comment elles dependent de la grandeur de la figure ou du mouvement (§. 15.). Nous savons un peu d'avantage de l'incompatibilité de ces qualités secondes; car un sujet ne peut avoir deux couleurs par exemple en même tems & lorsqu'il semble qu'on les voit dans une opale, ou dans une infusion du *lignum nephriticum*, c'est dans les differentes parties de l'objet (§. 16.). Il en est de même des puissances actives & passives des corps. Nos recherches en cette occasion doivent dependre de l'experience.

THEOPH. Les Idées des qualités sensibles sont confuses, & les puissances, qui les doivent produire, ne fourniſſent aussi par consequent que des Idées où il entre du confus: ainsi on ne sauroit connoitre les liaisons de ces Idées autrement que par l'experience qu'autant qu'on les re-

CHAP. III. duit à des Idées distinctes, qui les accompagnent, comme on a fait (par exemple) à l'egard des couleurs de l'arc-en ciel & des prismes. Et cette methode donne quelque commencement d'Analyse, qui est de grand usage dans la Physique; & en la poursuivant je ne doute point que la Medecine ne se trouve plus avancée considerablement avec le tems, sur tout si le public s'y interesse un peu mieux que jusqu'ici.

§. 18. *PHILAL.* Pour ce qui est de la connoissance des rapports, c'est le plus vaste champ de nos connoissances & il est difficile de determiner jusqu'où il peut s'étendre. Les progrés dependent de la sagacité à trouver des Idées moyennes. Ceux qui ignorent *l'Algebre* ne sauroient se figurer les choses étonnantes, qu'on peut faire en ce genre par le moyen de cette science. Et je ne vois pas qu'il soit facile de determiner quels nouveaux moyens de perfectionner les autres parties de nos connoissances peuvent étre encore inventées par un esprit penetrant. Au moins les Idées, qui regardent la quantite, ne sont pas les seules capables de demonstration; il y en a d'autres qui sont peutetre *la plus importante partie de nos contemplations*, dont on pourroit deduire des connoissances certaines, si les vices, les passions & les interets dominans ne s'opposoient directement à l'execution d'une telle entreprise.

THEOPH. Il n'y a rien de si vrai que ce que vous dites ici Monsieur. Qu'y at-il de plus important, supposé qu'il soit vrai, que ce que je crois que nous avons determiné sur la nature des substances, sur les unités & les multitudes, sur l'identité & la diversité, sur la constitution des individus, sur l'impossibilité du vuide & des atomes, sur l'origine de la cohesion, sur la loi de la continuité, & sur les autres loix de la nature; mais principalement sur l'harmonie des choses, l'immaterialité des ames, l'union de l'ame & du corps, la conservation des ames, & même de l'animal, au delà de la mort Et il n'y a rien en tout cela, que je ne croye demontré ou demontrable.

PHILAL. Il est vrai que *vôtre hypothese* paroit extremement liée & d'une grande simplicité: un habile homme qui l'a voulû refurer en France avoue publiquement d'en avoir eté frappé. Et c'est une simplicité extremement feconde à ce que je vois. Il sera bon de mettre cette doctrine de plus en plus dans son jour. Mais en parlant des choses, *qui nous impor-*

importent le plus, j'ai penſé à la Morale, dont j'avoue que vôtre Meta- CHAP. III.
phyſique donne des fondemens merveilleux: mais ſans creuſer ſi avant, elle en a d'aſſés fermes, quoiqu'ils ne s'étendent peut étre pas ſi loin, (comme je me ſouviens que vous l'avés remarqué) lorsqu'une Theologie naturelle, telle que la vôtre, n'en eſt pas la baſe. Cependant la ſeule conſideration des bien de cette vie ſert deja à établir des conſequences importantes pour regler les ſocietés humaines. On peut juger du juſte & de l'injuſte auſſi inconteſtablement que dans les Mathematiques; par exemple cette propoſition: *il ne ſauroit y avoir de l'injuſtice où il n'y a point de proprieté*, eſt auſſi certaine qu'aucune demonſtration, qui ſoit dans Euclide; la *proprieté* étant le droit à une certaine choſe, & *l'injuſtice* la violation d'un droit. Il en eſt de même de cette propoſition: *Nul gouvernement n'accorde une abſolue liberté.* Car le *gouvernement* eſt un etabliſſement de certaines loix, dont il exige l'execution. Et la *liberté abſolue* eſt la puiſſance, que chacun a de faire tout ce qui lui plait.

THEOPH. On ſe ſert du mot de *proprieté* un peu autrement pour l'ordinaire, car on entend un droit de l'un ſur la choſe, avec l'excluſion du droit d'un autre. Ainſi s'il n'y avoit point de proprieté, comme ſi tout étoit commun, il pourroit y avoir de l'injuſtice neanmoins. Il faut auſſi que dans la definition de la proprieté, par *choſe* vous entendiés encore action; car autrement, quand il n'y auroit point de droit ſur les choſes, ce ſeroit tousjours une injuſtice d'empecher les hommes d'agir où ils en ont beſoin. Mais ſuivant cette explication il eſt impoſſible qu'il n'y ait point de proprieté. Pour ce qui eſt de la propoſition de l'incompatibilité du gouvernement avec la liberté abſolue, elle eſt du nombre des corollaires, c'eſt à dire des propoſitions, qu'il ſuffit de faire remarquer. Il y en a en Jurisprudence, qui ſont plus compoſées, comme par exemple, touchant ce qu'on appelle *jus accreſcendi*, touchant les conditions, & pluſieurs autres matieres; & je lai fait voir en publiant dans ma jeuneſſe des Theſes ſur les *conditions*, ou j'en demontrai quelques unes. Et ſi j'en avois le loiſir, j'y retoucherois.

PHILAL. Ce ſeroit faire plaiſir aux curieux, & ſerviroit à prevenir quelcun qui pourroit les faire reïmprimer ſans étre retouchées.

THEOPH. C'eſt ce qui eſt arrivé à mon Art des Combinaiſons, comme je m'en ſuis deja plaint. C'etoit un fruit de ma premiere adoleſcence, *La ſeconde edition de l'art des combinai-*

CHAP. III. *Sous de Mr. Leibnitz a été faite sans son aveu.*

science, & cependant on le reïmprima longtems aprés sans me consulter & sans marquer même que c'étoit une seconde edition, ce qui fit croire à quelques uns à mon prejudice, que j'étois capable de publier une telle piece dans un âge avancé; car quoiqu'il y ait des pensées de quelque consequence, que j'approuve encore, il y en avoit pourtant aussi, qui ne pouvoient convenir qu'à un jeune étudiant.

§. 19. *PHILAL.* Je trouve que les figures sont un grand remede à l'incertitude des mots, & c'est ce qui ne peut point avoir lieu dans les idées morales. De plus les idées de morale sont plus composées que les figures, qu'on considere ordinairement dans les Mathematiques; ainsi l'esprit a de la peine à retenir les combinaisons precises de ce qui entre dans les idées morales, d'une maniere aussi parfaite qu'il seroit necessaire lorsqu'il faut de longues deductions. Et si dans l'Arithmetique on ne designoit les differens postes par des marques, dont la signification precise soit connue, & qui restent & demeurent en vue, il seroit presque impossible de faire de grands comptes (§. 20.). Les definitions donnent quelque remede pourvû qu'on les employe constamment dans la morale. Et du reste il n'est pas aisé de prevoir quelles methodes peuvent être suggerées par *l'Algebre* ou par quelque autre moyen de cette nature, pour écarter les autres difficultés.

Des figures morales de Weigelius.

THEOPH. Feu M. Erhard Weigel, Mathematicien de Jene en Thuringue, inventa ingenieusement des figures, qui representoient des choses morales. Et lorsque feu M. Samuel de Puffendorf, qui etoit son disciple, publia ses Elemens de la jurisprudence universelle assés conformes aux pensées de M. Weigelius, on y ajouta dans l'Edition de Jena la *sphere morale* de ce Mathematicien. Mais ces figures sont une maniere d'Allegorie a peu prés comme la Table de Cebes, quoique moins populaire & servent plutôt à la memoire pour retenir & ranger les idées, qu'au jugement, pour acquerir des connoissances demonstratives. Elles ne laissent pas d'avoir leur usage pour eveiller l'esprit. Les Figures Geometriques paroissent plus simples que les choses morales; mais elles ne le sont pas, parceque le continû enveloppe l'infini, d'où il faut choisir. Par exemple, pour couper un Triangle en 4 parties égales par deux droites perpendiculaires entre elles, c'est une question qui paroit simple & qui est assez difficile. Il n'en est pas de même dans les questions de morale,

morale, lors qu'elles ſont determinables par la ſeule raiſon. Au reſte ce n'eſt pas le lieu ici de parler de *proferendis ſcientiae demonſtrandi pomoeriis*, & de propoſer les vrais moyens d'etendre l'art de demontrer au delà de ſes anciens limites, qui ont été presque les mêmes jusqu'ici que ceux du pais Mathematique. J'eſpere ſi Dieu me donne le tems qu'il faut pour cela, d'en faire voir quelque eſſai un jour, en mettant ces moyens en uſage effectivement, ſans me borner aux preceptes. CHAP. III. *Deſſein de Leibnitz de proferendis ſcientiae demonſtrandi limitibus.*

PHILAL. Si vous executés ce deſſein, Monſieur, & comme il faut, vous obligerés infiniment les *Philalethes* comme moi, c'eſt à dire ceux qui deſirent ſincerement de connoitre la verite. Et elle eſt agreable naturellement aux eſprits & il n'y a rien de ſi difforme, & de ſi incompatible avec l'entendement que le menſonge. Cependant il ne faut pas eſperer qu'on s'applique beaucoup à ces decouvertes, tandis que le deſir & l'eſtime des richeſſes ou de la puiſſance portera les hommes à epouſer les opinions autoriſées par la mode, & à chercher en ſuite des argumens, ou pour les faire paſſer pour bonnes, ou pour les farder & couvrir leur difformité. Et pendant que les differens partis font recevoir leur opinions à tous ceux, qu'ils peuvent avoir en leur puiſſance, ſans examiner ſi elles ſont fauſſes ou veritables, quelle nouvelle lumiere peut on eſperer dans les ſciences, qui appartiennent à la morale? Cette partie du genre humain, qui eſt ſous le joug, devroit attendre au lieu de cela dans la plupart des lieux du monde, des tenebres auſſi epaiſſes que celles d'Egypte, ſi la lumiere du Seigneur ne ſe trouvoit pas elle même preſente à l'eſprit des hommes, lumiere ſacrée que tout le pouvoir humain ne ſauroit éteindre entierement.

THEOPH. Je ne deſeſpere point que dans un tems ou dans un pais plus tranquille les hommes ne ſe mettent plus à la raiſon qu'ils n'ont fait. Car en effet il ne faut deſeſperer de rien; & je crois que des grands changemens en mal & en bien ſont reſervés au genre humain, mais plus en bien enfin qu'en mal. Suppoſons qu'on voye un jour quelque grand Prince, qui comme les anciens Rois d'Aſſyrie ou d'Egypte, ou comme un autre Salomon regne long tems dans une paix profonde, & que ce Prince, aimant la vertu & la verité & doué d'un eſprit grand & ſolide, ſe mette en tete de rendre les hommet plus heureux & plus accommodans entr'eux, & plus puiſſans ſur la nature: quelles merveilles ne ferat-il pas *Des progrés des arts & des ſciences.*

CHAP. III. pas en peu d'années? Car il eſt ſûr qu'en ce cas on feroit plus en dix ans, qu'on ne feroit en cent ou peut être en mille, en laiſſant aller les choſes leur train ordinaire. Mais ſans cela, ſi le chemin étoit ouvert une bonne fois, bien de gens y entreroient comme chez les Geometres, quand ce ne ſeroit que pour leur plaiſir, & pour acquerir de la gloire. Le Public mieux policé ſe tournera un jour plus qu'il n'a fait jusqu'ici à l'avancement de la Medecine; on donnera par tous les païs des Hiſtoires naturelles comme des Almanacs ou comme des Mercures galans; on ne laiſſera aucune bonne obſervation ſans être enregitrée; on aidera ceux qui s'y appliqueront; on perfectionnera l'art de faire de telles obſervations, & encore celle de les employer pour établir des Aphorismes. Il y aura un tems où le nombre des bons Medecins etant devenû plus grand & le nombre des gens de certaines profeſſions, dont on aura moins beſoin alors, etant diminué à proportion, le public ſera en etat de donner plus d'encouragement à la recherche de la nature, & ſur tout à l'avancement de la Medecine; & alors cette ſcience importante ſera bientot portée fort au delà de ſon preſent etat & croitra à vûë d'oeil. Je crois en effet que cette partie de la police devroit être l'objet des plus grand ſoins de ceux qui gouvernent, après celui de la vertu, & qu'un des plus grands fruits de la bonne morale ou politique ſera de nous amener une meilleure medecine, quand les hommes commenceront à être plus ſages qu'ils ne ſont, & quand les grands auront appris de mieux employer leur richeſſes & leur puiſſance pour leur propre bonheur.

Les progrés de la Medicine devroient être un objet du gouvernement.

§. 21. *PHILAL.* Pour ce qui eſt de la connoiſſance de *l'exiſtence réelle* (qui eſt la 4. ſorte des *connoiſſances*) il faut dire que nous avons une connoiſſance *intuïtive de nôtre Exiſtence*, une *demonſtrative de celle de Dieu*, & une *ſenſitive des autres choſes*. Et nous en parlerons amplement dans la ſuite.

THEOPH. On ne ſauroit rien dire de plus juſte.

§. 22. *PHILAL.* Maintenant ayant parlé de la *connoiſſance*, il paroit à propos que pour mieux decouvrir l'etat preſent de nôtre eſprit, nous en conſiderions un peu le coté obſcur, & prenions connoiſſance de *nôtre ignorance*; car elle eſt infiniment plus grande que nôtre connoiſſance. Voici les *cauſes* de cette ignorance. C'eſt 1) que nous manquons d'idées

De l'ignorance & de ſes cauſes.

d'idées 2) que nous ne saurions decouvrir la connexion entre les idées que nous avons 3) que nous negligeons de les suivre & de les examiner exactement. §. 23. Quant au *defaut des idées*, nous n'avons d'idées simples que celles qui nous viennent des sens internes ou externes. Ainsi à l'egard d'une infinité de creatures de l'univers & de leurs qualités nous sommes comme les aveugles par rapport aux couleurs, n'ayant pas même les facultés, qu'il faudroit, pour les connoitre; & selon toutes les apparences l'homme tient le dernier rang parmi tous les etres intellectuels. CHAP. III.

THEOPH. Je ne sai s'il n'y en a pas aussi au dessous de nous. Pourquoi voudrions nous nous degrader sans necessité? peutétre tenons nous un rang assez honorable parmi les animaux raisonnables; car des genies superieurs pourroient avoir des corps d'une autre façon, de sorte que le nom d'animal pourroit ne leur point convenir. On ne sauroit dire si notre soleil parmi le grand nombre d'autres en a plus au dessus qu'au dessous de lui, & nous sommes bien placés dans son systeme: car la terre tient le milieu entre les planetes & sa distance paroit bien choisie pour un animal contemplatif, qui la devoit habiter. D'ailleurs nous avons incomparablement plus de sujet de nous louer que de nous plaindre de notre sort, la pluspart de nos maux devant étre imputés à nôtre faute. Et sur tout nous aurions grand tort de nous plaindre des defauts de nôtre connoissance, puisque nous nous servons si peu de celles, que la nature charitable nous presente. *Si les hommes ont le dernier rang parmi les Etres raisonnables?*

§. 24. *PHILAL.* Il est vrai cependant que l'extreme distance de presque toutes les parties du monde, qui sont exposées à nôtre vue, les derobe à nôtre connoissance, & apparemment le monde visible n'est qu'une petite partie de cet immense univers. Nous sommes renfermés dans un petit coin de l'espace; c'est à dire dans le systeme de nôtre soleil, & cependant nous ne savons pas même ce qui se passe dans les autres planetes, qui tournent à l'entour de lui aussi bien que nôtre boule. §. 25. Ces connoissances nous echappent à cause de la grandeur & de l'eloignement, mais d'autres corps nous sont cachés à cause de leur petitesse, & ce sont ceux, qu'il nous importeroit le plus de connoitre; car de leur contexture nous pourrions inferer les usages & operations de ceux qui sont visibles, & savoir pourquoi la rhubarbe purge, la cigüe tue, & l'opium fait dormir. Ainsi §. 26. quelque loin que l'industrie humaine puisse

CHAP. III. porter la Philoſophie experimentale ſur les choſes phyſiques, je ſuis tenté de croire que nous ne pourrons jamais parvenir ſur ces matiéres à une *connoiſſance ſcientifique.*

THEOPH. Je crois bien que nous n'irons jamais auſſi loin, qu'il ſeroit à ſouhaiter; cependant il me ſemble qu'on fera quelques progrés conſiderables avec le tems dans l'explication de quelques phenomenes, parceque le grand nombre des experiences, que nous ſommes à portée de faire, nous peut fournir de *data* plus que ſuffiſans, de ſorte qu'il manque ſeulement l'art de les employer, dont je ne deſeſpere point qu'on pouſſera les petits commencemens depuis que *l'analyſe infinitéſimale* nous a donné le moyen d'allier la Geometrie avec la Phyſique & que *la Dynamique* nous a fourni les loix generales de la nature.

§. 27. *PHILAL.* Les eſprits ſont encore plus eloignés de notre connoiſſance; nous ne ſaurions nous former aucune Idée de leurs differens ordres, & cependant *le monde intellectuel* eſt certainement plus grand & plus beau que le monde materiel.

Cauſes de notre ignorance en egard du monde intellectuel.

THEOPH. Ces mondes ſont toujours parfaitement paralleles quant aux cauſes efficientes, mais non pas quant aux finales. Car à meſure que les eſprits dominent dans la matiere ils y produiſent des ordonnances merveilleuſes. Cela paroit par les changemens, que les hommes ont faits, pour embellir la ſurface de la terre, comme des petits dieux, qui imitent le grand Architecte de l'univers, quoique ce ne ſoit que par l'employ des corps & de leur loix. Que ne peut on pas conjecturer de cette immenſe multitude des Eſprits qui nous paſſent? Et comme les Eſprits forment tous enſemble une eſpece d'Etat ſous Dieu, dont le gouvernement eſt parfait, nous ſommes bien eloignés de comprendre le ſyſteme de ce monde intelligible & de concevoir les peines & les recompenſes, qui y ſont preparées à ceux, qui les meritent ſuivant la plus exacte raiſon, & de nous figurer ce qu'aucun oeil n'a vu, ni aucune oreille n'a entendue, & qui n'eſt jamais entré dans le coeur de l'homme. Cependant tout cela fait connoitre que nous avons toutes les idées diſtinctes qu'il faut pour connoitre les corps & les eſprits, mais non pas le detail ſuffiſant des faits, ni des ſens aſſez penetrans pour demeler les idées confuſes, ou aſſez étendue pour les appercevoir toutes.

§. 28.

§. 28. *PHILAL.* Quant à la connexion, dont la connoiſſance nous manque dans les idées que nous avons, j'allois vous dire que les affections mecaniques des corps n'ont aucune liaiſon avec les idées des couleurs, des ſons, des odeurs, & des gouts, de plaiſir & de douleur; & que leur connexion ne depend que du bon plaiſir & de la volonté arbitraire de Dieu. Mais je me ſouviens que vous jugés, qu'il y a une parfaite *correſpondance*, quoique ce ne ſoit pas tousjours une *reſſemblance*, entiere. Cependant vous reconnoiſſés que le trop grand detail des petites choſes, qui y entrent, nous empeche de démeler ce qui y eſt caché, quoique vous eſperés encore que nous y approcherons beaucoup; & qu'ainſi vous ne voudriés pas qu'on diſe avec mon illuſtre auteur §. 29. que *c'eſt perdre ſa peine que de s'engager dans une telle recherche*, de peur que cette croyance ne faſſe du tort à l'accroiſſement de la ſcience. Je vous aurois parlé auſſi de la difficulté, qu'on a eue jusqu'ici d'expliquer la connexion, qu'il y a entre l'ame & le corps, puisqu'on ne ſauroit concevoir qu'une penſée produiſe un mouvement dans le corps, ni qu'un mouvement produiſe une penſée dans l'eſprit. Mais depuis que je conçois votre hypotheſe de l'harmonie préétablie, cette difficulté dont on deſeſperoit me paroit levée tout d'un coup & comme par enchantement. §. 30. Reſte donc la *troiſième* cauſe de nôtre ignorance, c'eſt que nous ne ſuivons pas les idées, que nous avons ou que nous pouvons avoir, & ne nous appliquons pas à trouver les idées moyennes; c'eſt ainſi qu'on ignore les verités mathematiques, quoiqu'il n'y ait aucune imperfection dans nos facultés, ni aucune incertitude dans les choſes mêmes. Le mauvais uſage des mots a le plus contribué à nous empecher de trouver la convenance & diſconvenance des idées; & les Mathematiciens, qui forment leur penſées independamment des noms & s'accoutument à ſe preſenter à leur eſprit *les idées mêmes* au lieu des ſons, ont evité par là une grande partie de l'embarras. Si les hommes avoient agi dans leur decouvertes du monde materiel, comme ils en ont uſé à l'egard de celles qui regardent le monde intellectuel & s'ils avoient tout confondu dans un chaos de termes d'une ſignification incertaine, ils auroient diſputé ſans fin ſur les Zones, les marées, le bâtiment des vaiſſeaux, & les routes; on ne ſeroit jamais allé au delà de la ligne, & les Antipodes ſeroient encore auſſi inconnus qu'ils étoient lorsqu'on avoit declaré que c'étoit une hereſie de les ſoutenir. CHAP. III.

CHAP. III. *Le desespoir de pouvoir aller plus loin dans les sciences est une grande cause de notre ignorance.*

THEOPH. Cette *troisième* cause de notre ignorance est la seule blamable. Et vous voyés, Monsieur, que le desespoir d'aller plus loin y est compris. Ce découragement nuït beaucoup, & des personnes habiles & considerables ont empeché les progrés de la medecine par la fausse persuasion que c'est peine perdue que d'y travailler. Quand vous verrés les Philosophes Aristoteliciens du temps passé parler des Meteores, comme de l'arc-en ciel par exemple, vous trouverés qu'ils croyoient qu'on ne devoit pas seulement penser à expliquer distinctement ce phenomene; & les entrepriſes de Maurolycus & puis de Marc Antoine de Dominis leur paroissoient comme un vol d'Icare. Cependant la suite en a desabuse le monde. Il est vrai que le mauvais usage des Termes a causé une bonne partie du desordre, qui se trouve dans nos connoissances, non seulement dans la Morale & Methaphysique, ou dans ce que vous appellés le monde intellectuel, mais encore dans la Medecine, où cet abus des Termes augmente de plus en plus. Nous ne nous pouvons pas toujours aider par les figures comme dans la Geometrie; mais l'Algebre fait voir qu'on peut faire des grandes decouvertes sans recourir toujours aux idées mêmes des choses. Au sujet de l'heresie prétendue des Antipodes je dirai en passant, qu'il est vrai que Boniface Archeveque de Mayence, à accusé Virgile de Salzbourg dans une lettre, qu'il a écrite au Pape contre lui sur ce sujet, & que le Pape y repond d'une maniere, qui fait paroitre qu'il donnoit assez dans le sens de Boniface; mais on ne trouve point que cette accusation ait eu des suites. Virgile s'est toujours maintenu. Les deux Antagonistes passent pour Saints, & les savans de Baviere, qui regardent Virgile comme un Apôtre de la Carinthie & des pays voisins, en ont justifié la memoire.

CHAPITRE IV.

De la Realité de notre connoissance.

§. 2. *PHILAL.* Quelcun, qui n'aura pas compris l'importance, qu'il y a d'avoir des bonnes idées & d'en entendre la convenance & la disconvenance, croira qu'en raisonnant là dessus avec tant de soin nous bâtissons des chateaux en l'air, & qu'il n'y aura dans tout nôtre systeme que

que de l'ideal & de l'imaginaire. Un extravagant, dont l'imagination eſt echauffée, aura l'avantage d'avoir des idées plus vives & en plus grand nombre; ainſi il auroit auſſi plus de connoiſſance. Il y aura autant de certitude dans les viſions d'un Enthouſiaſte, que dans les raiſonnemens d'un homme de bon ſens, pourvu que cet Enthouſiaſte parle conſequemment; & il ſera auſſi vrai de dire qu'une Harpye n'eſt pas un Centaure, que de dire qu'un quarré n'eſt pas un cercle. §. 2. Je reponds que nos idées s'accordent avec les choſes. §. 3. Mais on en demandera le *Criterion*. §. 4. Je reponds encore *premierement* que cet accord eſt manifeſte à l'egard des idées ſimples de notre eſprit, car ne pouvant pas ſe les former lui même il faut qu'elles ſoyent produites par les choſes, qui agiſſent ſur l'eſprit; & *ſecondement* §. 5. que toutes nos idées complexes, (excepté celles des ſubſtances) étant des Archetypes, que l'eſprit a formé lui même, qu'il n'a pas deſtiné à être des copies de quoi que ce ſoit, ni rapporté à l'exiſtence d'aucune choſe comme à leur originaux, elles ne peuvent manquer d'avoir toute la conformité avec les choſes, neceſſaire à une connoiſſance réelle. CHAP. IV.

THEOPH. Notre certitude ſeroit petite ou plûtot nulle, ſi elle n'avoit point d'autre fondement des idées ſimples, que celui qui vient des ſens. Avés vous oublié, Monſieur, comment j'ai montré, que les idées ſont originairement dans nôtre eſprit & que même nos penſées nous viennent de nôtre propre fonds, ſans que les autres creatures puiſſent avoir une influence immediate ſur l'ame. D'ailleurs le fondement de nôtre certitude à l'egard des verités univerſelles & eternelles eſt dans les idées mêmes; independemment des ſens, comme auſſi les idées pures & intelligibles ne dependent point des ſons, par exemple celle de l'étre, de l'un, du même, &c. Mais les idées des qualités ſenſibles, comme de la couleur, de la ſaveur, &c. (qui en effet ne ſont que des phantômes) nous viennent des ſens, c'eſt à dire de nos perceptions confuſes. Et le fondement de la verité des choſes contingentes & ſingulieres eſt dans le ſuccés, qui fait que les phenomenes des ſens ſont liés juſtement comme les verités intelligibles le demandent. Voilà la difference, qu'on y doit faire, au lieu que celle que vous faites ici entre les idées ſimples & compoſées, & idées compoſées appartenantes aux Subſtances & aux accidens, ne me paroit point fondée, puisque toutes les idées intelligibles ont leurs Archetypes dans la poſſibilité eternelle des choſes.

CHAP. IV. §. 5. *PHILAL.* Il eſt vrai que nos idées compoſées n'ont beſoin d'Archetypes hors de l'eſprit, que lorsqu'il s'agit d'une ſubſtance exiſtente, qui doit unir effectivement hors de nous les idées ſimples dont elles ſont compoſées. La connoiſſance des verités mathematiques eſt réelle, quoiqu'elle ne roule que ſur nos idées & qu'on ne trouve nulle part des cercles exacts. Cependant on eſt aſſuré que les choſes exiſtentes conviendront avec nos archetypes, à meſure que ce qu'on y ſuppoſe, ſe trouve exiſtent. §. 7. Ce qui ſert encore à juſtifier la realité des choſes morales. §. 8. Et les offices de Ciceron n'en ſont pas moins conformes à la verité parce qu'il n'y a perſonne dans le monde, qui regle ſa vie exactement ſur le modelle d'un homme de bien tel que Ciceron nous l'a depeint. §. 9. Mais, (dirat-on) ſi les idées morales ſont de nôtre invention, quelle etrange notion aurons nous de la juſtice & de la temperance? §. 10. Je reponds que l'incertitude ne ſera que dans le langage, parcequ'on n'entend pas toujours ce qu'on dit, ou ne l'entend pas toujours de même.

THEOPH. Vous pouviés repondre encore, Monſieur, & bien mieux à mon avis, que les idées de la juſtice & de la temperance ne ſont pas de nôtre invention, non plus que celles du cercle & du quarré. Je crois de l'avoir aſſez montré.

§. 11. *PHILAL.* Pour ce qui eſt des idées des ſubſtances, qui exiſtent hors de nous, notre connoiſſance eſt réelle autant qu'elle eſt conforme à ces Archetypes: & à cet egard l'eſprit ne doit point combiner les idées arbitrairement, d'autant plus qu'il y a fort peu d'idées ſimples, dont nous puiſſions aſſurer qu'elles peuvent ou ne peuvent pas exiſter enſemble dans la nature au delà de ce qui paroit par des obſervations ſenſibles.

THEOPH. C'eſt comme j'ai dit plus d'une fois parce que ces idées, quand la raiſon ne ſauroit juger de leur compatibilité ou connexion, ſont confuſes, comme ſont celles des qualités particulieres des ſens.

§. 13. *PHILAL.* Il eſt bon encore à l'egard des ſubſtances exiſtentes de ne ſe point borner aux noms, ou aux eſpeces, qu'on ſuppoſe établies par les noms. Cela me fait revenir à ce que nous avons diſcuté aſſez ſouvent à l'egard de la definition de l'homme. Car parlant d'un *innocent*, qui a vecu quarante ans ſans donner le moindre ſigne de raiſon,

ſon, ne pourroit on point dire qu'il tient le milieu entre l'homme & la bête? cela paſſeroit peut etre pour un paradoxe bien hardi, ou même pour une fauſſeté de très dangereuſe conſequence. Cependant il me ſembloit autre fois, & il ſemble encore à quelques un de mes amis, que je ne ſaurois encore desabuſer, que ce n'eſt qu'en vertu d'un prejugé fondé ſur cette fauſſe ſuppoſition que ces deux noms *Homme* & *Bête* ſignifient des eſpeces diſtinctes, ſi bien marquées par des eſſences réelles dans la nature, que nulle autre eſpece ne peut intervenir entr'elles, comme ſie toutes les choſes étoient jettées au moule ſuivant le nombre precis de ces eſſences. §. 14. Quand on demande à ces amis, qu'elle eſpece d'animaux ſont ces *innocens*, s'ils ne ſont ni hommes ni bêtes, ils repondent que ce ſont des *innocens* & que cela ſuffit. Quand on demande encore ce qu'ils deviendront dans l'autre monde? nos amis repondent qu'il ne leur importe pas de le ſavoir ni de le rechercher. *Qu'ils tombent ou qu'ils ſe ſoutiennent que cela regarde leur maitre.* Rom. XIV. 4. qui eſt bon & fidele & ne diſpoſe point de ſes creatures ſuivant les bornes etroites de nos penſées ou de nos opinions particulieres, & ne les diſtingue pas conformement aux noms & eſpeces *qu'il nous plait d'imaginer*; qu'il nous ſuffit que ceux qui ſont capables d'inſtruction ſeront appellés à rendre compte de leur conduite & qu'ils recevront leur ſalaire *ſelon ce qu'ils auront fait dans leur corps.* 2 Corinth. V. 10. §. 15. Je vous repreſenterai encore le reſte de leurs raiſonnemens. La queſtion (diſent ils) *s'il faut priver les* imbecilles *d'un etat à venir* roule ſur deux *ſuppoſitions* egalement fauſſes; *la premiere* que tout Etre, qui a la forme & apparence exterieure d'homme, eſt deſtiné à un état d'immortalité aprés cette vie; & *la ſeconde* que tout ce qui a une naiſſance humaine doit jouir de ce privilege. Otés ces imaginations, & vous verrez que ces ſortes de queſtions ſont ridicules & ſans fondement. Et en effet je crois qu'on desavouera la premiere ſuppoſition & qu'on n'aura pas l'eſprit aſſez enfoncé dans la matiere pour croire que la vie eternelle eſt due à aucune figure d'une maſſe materielle, en ſorte que la maſſe doive avoir eternellement du ſentiment, parce qu'elle a été moulée ſur une telle figure. §. 16. Mais la *ſeconde ſuppoſition* vient au ſecours. On dira que cet *innocent* vient des parens raiſonnables & que par conſequent il faut qu'il ait une ame raiſonnable. Je ne ſai par quelle regle de Logique on peut établir une telle conſequence & comment aprés cela on oſeroit *detruire* des productions mal formées & contrefaites. Oh, dirat-on, ce ſont des *Monſtres!* Eh bien ſoit. Mais que

Chap. IV.

ſera

CHAP. IV. ſera cet innocent toujours intraitable? Un defaut dans le corps ferat-il un monſtre, & non un defaut dans l'eſprit? C'eſt retourner à la *premiére ſuppoſition* deja refutée, que l'exterieur ſuffit. Un innocent bien formé eſt un homme, à ce qu'on croit il a une ame raiſonnable, quoiqu'elle ne paroiſſe pas. Mais faites les oreilles un peu plus longues & plus pointues, & le nez un peu plus plat qu'à l'ordinaire alors vous commencés à heſiter. Faites le viſage plus etroit, plus plat & plus long; vous voila tout a fait determiné. Et ſi la tête eſt parfaitement celle de quelque animal, c'eſt un monſtre ſans doute, & ce vous eſt une demonſtration, qu'il n'a point d'ame raiſonnable & qu'il doit etre *détruit*. Je vous demande maintenant ou trouver la juſte meſure, & les dernieres bornes, qui emportent avec elles une ame raiſonnable. Il y a des *fœtus* humains, moitié bête, moitié homme, d'autres dont les trois parties participent de l'un, & l'autre partie de l'autre. Comment determiner au juſte les lineamens qui marquent la raiſon? De plus ce *monſtre* ne ſera-ce pas une eſpece moyenne entre l'homme & la bête? Et tel eſt *l'innocent* dont il s'agit.

Les imbecilles ne ſont pas des creatures moyennes entre l'homme & la bete. La raiſon, qui fait le caractere diſtinctif ne peut pas paroitre toujours.

THEOPH. Je m'étonne que vous retournés à cette queſtion, que nous avons aſſez examinée, & cela plus d'une fois, & que vous n'avés pas mieux catechiſé vos amis. Si nous diſtinguons l'homme de la bête par la faculté de raiſonner, il n'y a point de milieu, il faut que l'animal, dont il s'agit, l'aye ou ne l'aye pas: mais comme cette faculté ne paroit pas quelques fois, on en juge par des indices, qui ne ſont pas demonſtratifs à la verité, jusqu'à ce que cette raiſon ſe montre; car l'on ſait par l'experience de ceux qui l'ont perdu ou qui enfin en ont obtenu l'exercice, que ſa fonction peut étre ſuſpendue. La naiſſance & la figure donnent des preſomtions de ce qui eſt caché. Mais la preſomtion de la naiſſance eſt effacée *(eliditur)* par une figure extrement differente de l'humaine, telle qu'étoit celle de l'animal, né d'une femme de Zeelande chez Levinus Lemnius *(livre I. ch. 8.)* qui avoit un bec crochu, un col long & rond, des yeux etincellans, une queue pointue, une grande agilité à courir d'abord par la chambre. Mais on dira qu'il y a des monſtres ou *des freres des Lombards* (comme les Medecins les appelloient autres fois à cauſe qu'on diſoit que les femmes de Lombardie étoient ſujettes à ces ſortes d'enfantemens) qui approchent d'avantage de la figure humaine. He bien, ſoit. Comment donc (dirés vous) peut on determiner les juſtes limites de la figure, qui doit paſſer pour humaine? je reponds

Difficultés pour determi-

que

que dans une matiere conjecturale, on n'a rien de precis. Et voila l'affaire finie. On objecte que l'innocent ne montre point de raiſon & cependant il paſſe pour homme, mais s'il avoit une figure monſtrueuſe il ne le ſeroit point & qu'ainſi on a plus d'egard à la figure qu'a la raiſon? Mais ce monſtre montre-t-il de la raiſon? non ſans doute. Vous voyés donc qu'il lui manque plus qu'à l'innocent. Le defaut de l'exercice de la raiſon eſt ſouvent temporel, mais il ne ceſſe pas dans ceux où il eſt accompagné d'une tête de chien. Au reſte ſi cet animal de figure humaine n'eſt pas un homme, il n'y a pas grand mal à le garder pendant l'incertitude de ſon ſort. Et ſoit qu'il ait une ame raiſonnable, ou qu'il en ait une, qui ne le ſoit pas, Dieu ne l'aura point faite pour rien & l'on dira de celles des hommes, qui demeurent dans un état toujours ſemblable à celui de la premiere enfance, que leur ſort pourra être le même que celui des ames de ces enfans, qui meurent dans le berceau.

CHAP. IV. *ner ſi les monſtres ſont des hommes.*

CHAPITRE V.

De la verité en general.

§. 1. *PHILAL.* Il y a pluſieurs ſiecles qu'on a demandé ce que c'eſt que la *verité*. §. 2. Nos amis croyent que c'eſt la conjonction ou la ſeparation des ſignes ſuivant que les choſes même conviennent ou diſconviennent entr'elles. Par la conjonction ou la ſeparation des ſignes il faut entendre ce qu'on appelle autrement *propoſition.*

THEOPH. Mais un *epithete* ne fait pas une propoſition; par exemple *l'homme ſage*. Cependant il y a une conjonction de deux termes. Negation auſſi eſt autre choſe que ſeparation; car diſant *l'homme*, & aprés quelque intervalle prononcant *ſage*, ce n'eſt pas nier. La *convenance* auſſi ou la *diſconvenance* n'eſt pas proprement ce qu'on exprime par la propoſition. Deux oeufs ont de la convenance & deux ennemis ont de la diſconvenance. Il s'agit ici d'une maniere de convenir ou de diſconvenir toute particuliere. Ainſi je crois que cette definition n'explique point le point, dont il s'agit. Mais ce que je trouve le moins à mon gré dans votre definition de la verité, c'eſt qu'on y cherche la verité dans les mots.

Critique de la definition de la verité, donnée par Locke.

CAHP. V. Ainſi le même ſens, étant exprimé en Latin, Allemand, Anglois, François, ne ſera pas la même verité & il faudra dire avec M. *Hobbes*, que la verité depend du bon plaiſir des hommes; ce qui eſt parler d'une maniere bien étrange. On attribue même la verité à Dieu, que vous m'avouerés (je crois) de n'avoir point beſoin de ſignes. Enfin je me ſuis déja etonné plus d'une fois de l'humeur de vos amis, qui ſe plaiſent à rendre les eſſences eſpeces verités *nominales*.

PHILAL. N'allés point trop vîte. Sous les ſignes ils comprennent les idées. Ainſi les verités ſeront ou *mentales* ou *nominales*, ſelon les eſpeces des ſignes.

Definition de la verité.

THEOPH. Nous aurons donc encore des verités *litterales*, qu'on pourra diſtinguer en verités de papier ou de parchemin, de noir d'encre ordinaire, ou d'encre d'imprimerie, s'il faut diſtinguer les verités par les ſignes. Il vaut donc mieux placer les verités dans le rapport entre les objets des idées, qui fait que l'une eſt compriſe ou non compriſe dans l'autre. Cela ne depend point des langues & nous eſt commun avec Dieu & les Anges; & lorsque Dieu nous manifeſte une verité nous acquerons celle qui eſt dans ſon entendement, car quoique il y ait une diffecence infinie entre ſes idées & les nôtres, quant à la perfection & à l'etendue, il eſt toujours vrai qu'on convient dans le même rapport. C'eſt donc dans ce rapport qu'on doit placer la verité, & nous pouvons diſtinguer entre les *verités*, qui ſont independantes de notre bon plaiſir & entre les *expreſſions*, que nous inventons comme bon nous ſemble.

§. 3. *PHILAL.* Il n'eſt que trop vrai que les hommes, même dans leur eſprit, mettent les mots à la place des choſes, ſur tout quand les idées ſont complexes & indeterminées. Mais il eſt vrai auſſi comme vous l'avés obſervé, qu'alors l'eſprit ſe contente de marquer ſeulement la verité ſans l'entendre pour le preſent, dans la perſuaſion où il eſt qu'il depend de lui de l'entendre quand il voudra. Au reſte l'action qu'on exerce en *affirmant* ou en *niant*, eſt plus facile à concevoir en reflechiſſant ſur ce qui ſe paſſe en nous, qu'il n'eſt aiſé de l'expliquer par paroles. C'eſt pourquoi ne trouvés point mauvais qu'au defaut de mieux on a parlé *de joindre enſemble* ou de *ſeparer*. §. 8. Vous accorderés auſſi que les propoſitions au moins peuvent étre appellées *verbales*, & que lors qu'el-

qu'elles ſont vrayes, elles ſont & verbales & encore réelles, car §. 9. la *fauſſeté* conſiſte à joindre les noms autrement que leurs idées ne conviennent ou diſconviennent. Au moins §. 10. les mots ſont des grands *vehicules* de la verité §. 11. Il y a auſſi une *verité morale*, qui conſiſte à parler des choſes ſelon la perſuaſion de nôtre eſprit; il y a enfin *une verité metaphyſique*, qui eſt l'exiſtence réelle des choſes, conforme aux idées que nous en avons. CHAP. V.

THEOPH. La verité morale, eſt apellée *veracité* par quelques uns, & la *verité metaphyſique* eſt priſe vulgairement par les Metaphyſiciens pour un attribut de l'Etre, mais c'eſt un attribut bien inutile & presque vuide de ſens. Contentons nous de chercher la verité dans la correſpondence des propoſitions, qui ſont dans l'eſprit, avec les choſes dont il s'agit. Il eſt vrai que j'ai attribué auſſi la verité aux idées en diſant que les idées ſont vrayes ou fauſſes; mais alors je l'étends en effet de la verité des propoſitions, qui affirment la poſſibilité de l'objet de l'idée. Et dans ce même ſens on peut dire encore *qu'un Etre eſt vrai*, c'eſt à dire la propoſition, qui affirme ſon exiſtence actuelle ou du moins poſſible.

CHAPITRE VI.

Des propoſitions univerſelles, de leur verité, & de leur certitude.

§. 2. *PHILAL.* Toute notre connoiſſance eſt des verités generales ou particulieres. Nous ne ſaurions jamais faire bien entendre les premieres, qui ſont les plus conſiderables, ni les comprendre que fort rarement nous mêmes, qu'autant qu'elles ſont conçues & exprimées par des paroles.

THEOPH. Je crois qu'encore d'autres marques pourroient faire cet effet; on le voit par les caracteres des Chinois. Et on pourroit introduire un *Caractere Univerſel* fort populaire & meilleur que le leur, ſi on employoit des petites figures à la place des mots, qui repreſentaſſent les choſes viſibles par leur traits, & les inviſibles par des viſibles, qui les accompagnent, y joignant de certaines marques additionelles, convena- *Les verités peuvent s'exprimer auſſi par des caracteres. Du langage univerſel.*

CHAP. VI. bles pour faire entendre les flexions & les particules. Cela ſerviroit d'abord pour communiquer aiſément avec les nations eloignées; mais ſi on l'introduiſoit auſſi parmi nous ſans renoncer pourtant à l'écriture ordinaire, l'uſage de cette maniere d'ecrire ſeroit d'une grande utilité pour enrichir l'imagination & pour donner des penſées moins ſourdes & moins verbales, qu'on n'a maintenant. Il eſt vrai que l'art de deſſiner n'étant point connu de tous, il s'en ſuit qu'excepté les livres imprimés de cette façon (que tout le monde apprendroit bien tot à lire) tout le monde ne pourroit point s'en ſervir autrement que par une maniere d'imprimerie, c'eſt a dire ayant des figures gravées toutes prettes pour les imprimer ſur du papier, & y ayoutant par après avec la plume les marques des flexions ou des particules. Mais avec le tems tout le monde apprendroit le deſſein dés la jeuneſſe, pour n'étre point privé de la commodité de ce *caractere figuré*, qui *parleroit* veritablement *aux yeux*, & qui ſeroit fort au gré du peuple, comme en effet les paiſans ont déja certains almanacs, qui leur diſent ſans paroles une bonne partie de ce qu'ils demandent: & je me ſouviens d'avoir vû des imprimés ſatyriques en taille douce, qui tenoient un peu de l'Enigme, où il y avoit des *figures ſignifiantes par elles mêmes*, mêlées avec des paroles, au lieu que nos lettres & les caracteres Chinois ne ſont ſignificatifs que par la volonté des hommes *(ex inſtituto)*.

§. 3. *PHILAL.* Je crois que votre penſée s'executera un jour, tant cette *ecriture* me paroit agreable & naturelle: & il ſemble qu'elle ne ſeroit pas de petite conſequence pour augmenter la perfection de notre eſprit & pour rendre nos conceptions plus réelles. Mais pour revenir aux connoiſſances generales & à leur certitude, il ſera à propos de remarquer qu'il y a *certitude de verité* & qu'il y a auſſi *certitude de connoiſſance*. Lorsque les mots ſont joints de telle maniere dans des propoſitions, qu'ils expriment exactement la convenance ou la diſconvenance telle qu'elle eſt réellement, c'eſt une *certitude de verité;* & la *certitude de connoiſſance* conſiſte à appercevoir la convenance ou la diſconvenance des idées, entant qu'elle eſt exprimée dans des propoſitions. C'eſt ce que nous appellons ordinairement étre *certain* d'une propoſition.

THEOPH. En effet cette derniere ſorte de *certitude* ſuffira encore ſans l'uſage des mots & n'eſt autre choſe qu'une parfaite connoiſſance de la verité; au lieu que la premiere eſpece de certitude ne paroit étre autre choſe que la verité méme. § 4.

§. 4. *PHILAL.* Or comme nous ne saurions être assurés de la verité d'aucune *proposition generale*, à moins que nous ne connoissions les bornes precises de la signification des termes, dont elle est composée, il seroit necessaire que nous connussions l'essence de chaque espece, ce qui n'est pas mal aise à l'egard des *idées simples* & des *modes*. Mais dans les substances, où une essence réelle, distincte de la nominale, est supposée determiner les especes, l'étendue du terme general est fort incertaine, parceque nous ne connoissons pas cette essence réelle; & par consequent *dans ce sens nous ne saurions être assurés* d'aucune *proposition generale* faite sur le suyet de ces substances. Mais lorsqu'on suppose que les especes des substances ne sont autre chose que la reduction des individus substantiels en certaines sortes, rangées sous divers noms generaux, selon qu'elles conviennent aux differentes idées abstraites, que nous designons par ces noms là, on ne sauroit douter si une proposition bien connue comme il faut est veritable ou non. CHAP. VI.

THEOPH. Je ne sai Monsieur, pourquoi vous revenés encore à un point assez contesté entre nous, & que je croyois vuidé. Mais enfin j'en suis bien aise, parceque vous me donnés une occasion fort propre (ce me semble) à vous desabuser de nouveau. Je vous dirai donc que nous pouvons être assurés par exemple de mille verités, qui regardent l'or ou ce corps dont l'essence interne se fait connoitre par la plus grande pesanteur connue ici bas, ou par la plus grande ductilité, ou par d'autres marques. Car nous pouvons dire que le corps de la plus grande ductilité connue est aussi le plus pesant de tous les corps connus. Il est vrai qu'il ne seroit point impossible, que tout ce qu'on a remarqué jusqu'ici dans l'or, se trouve un jour en deux corps discernables par d'autres qualités nouvelles, & qu'ainsi ce ne fut plus la plus basse espece, comme on le prend jusqu'ici par provision. Il se pourroit aussi qu'une sorte demeurant rare & l'autre étant commune on jugeât à propos de reserver le nom de vrai or à la seule espece rare, pour la retenir dans l'usage de la monnoye par le moyen des nouveaux essais, qui lui seroient propres. Après quoi l'on ne doutera point aussi, que l'essence interne de ces deux especes ne soit differente; & quand même la definition d'une substance actuellement existante ne seroit pas bien determinée à tous egards, (comme en effet celle de l'homme ne l'est pas à l'egard de la figure externe) on ne laisseroit pas d'avoir une infinité de propositions generales sur son sujet, qui

Les propositions generales, quand même elles ne seroient que provisionnelles, n'en sont pas moins vrayes.

CHAP. VI. ſuivroient de la raiſon & des autres qualités, que l'on reconnoit en lui. Tout ce que l'on peut dire ſur ces propoſitions generales, c'eſt qu'en cas qu'on prenne l'homme pour la plus baſſe eſpece & le reſtreigne à la race d'Adam, on n'aura point de proprietés de l'homme de celles qu'on appelle in *quarto modo*, ou qu'on puiſſe enoncer de lui par une propoſition reciproque ou ſimplement convertible, ſi ce n'eſt par proviſion; comme en diſant, *l'homme eſt le ſeul animal raiſonnable.* Et prenant l'homme pour ceux de notre race, le *proviſionnel* conſiſte à ſousentendre qu'il eſt le ſeul animal raiſonnable de ceux qui nous ſont connus; car il ſe pourroit, qu'il y eut un jour d'autres animaux, à qui fut commun avec la poſterité des hommes d'a preſent tout ce que nous y remarquons jusqu'ici, mais qui fuſſent d'une autre origine. C'eſt comme ſi les Auſtraliens imaginaires venoient inonder nos contrées, il y a de l'apparence qu'alors on trouveroit quelque moyen de les diſtinguer de nous. Mais en cas que non, & ſuppoſé que Dieu éut defendû le melange de ces races & que Jeſus Chriſt n'eut racheté que la nôtre, il faudroit tacher de faire des marques artificielles pour les diſtinguer entr'elles. Il y auroit ſans doute une difference interne, mais comme elle ne ſe rendroit point reconnoiſſable, on ſeroit reduit à la ſeule *denomination extrinſeque* de la naiſſance, qu'on tacheroit d'accompagner d'une marque artificielle durable, laquelle donneroit une *denomination intrinſeque* & un moyen conſtant de diſcerner notre race des autres. Ce ſont des fictions que tout cela, car nous n'avons point beſoin de recourir à ces diſtinctions, étant les ſeuls animaux raiſonnables de ce globe. Cependant ces fictions ſervent à connoitre la nature des idées des ſubſtances & des verités generales à leur egard. Mais ſi l'homme n'étoit point pris pour la *plus baſſe eſpece* ni pour celle des animaux raiſonnables de la race d'Adam, & ſi au lieu de cela il ſignifioit un genre commun à pluſieurs eſpeces, qui appartient maintenant à une ſeule race connue, mais qui pourroit encore appartenir à d'autres diſtinguables, ou par la naiſſance, ou même par d'autres marques naturelles, comme par exemple aux feints Auſtraliens; alors, dis-je, ce genre auroit *des propoſitions reciproques*, & la definition preſente de *l'homme* ne ſeroit point proviſionnelle. Il en eſt de même de *l'or*; car ſuppoſé qu'on en eut un jour deux ſortes diſcernables, l'une rare & connue jusqu'ici, & l'autre commune & peutetre artificielle, trouvée dans la ſuite des temps: à lors ſuppoſé que le nom de *l'or* doive demeurer à l'eſpece preſente, c'eſt a dire, à l'or naturel & rare, pour con-

conſerver par ſon moyen la commodité de la monnoye d'or, fondée ſur la rarete de cette matiere, ſa definition connue jusqu'ici par des denominations intrinſeques n'auroit eté que proviſionnelle, & devra étre augmentée par les nouvelles marques qu'on decouvrira, pour diſtinguer l'or rare ou de l'eſpece ancienne, de l'or nouveau artificiel. Mais, ſi le nom de l'or devoit demeurer alors commun aux deux eſpeces, c'eſt à dire, ſi par *l'or* on entend un genre, dont jusqu'ici nous ne connoiſſons point de ſousdiviſion & que nous prenons maintenant pour la plus baſſe eſpece, (mais ſeulement par proviſion, jusqu'a ce que la ſubdiviſion ſoit connue) & ſi l'on en trouvoit quelque jour une nouvelle eſpece, c'eſt à dire un or artificiel aiſé à faire & qui pourroit devenir commun; je dis que dans ce ſens la definition de ce genre ne doit point étre jugée proviſionnelle, mais perpetuelle. Et même, ſans ſe mettre en peine des noms de l'homme ou de l'or, quelque nom qu'on donne au genre ou à la plus baſſe eſpece connue & quand même on ne leur en donneroit aucun, ce qu'on vient de dire ſeroit toujours vrai des idées, des genres, ou des eſpeces, & les eſpeces ne ſeront definies que proviſionnellement quelques fois par les definitions des genres. Cependant il ſera toujours permis & raiſonnable d'entendre qu'il y a une eſſence réelle interne appartenante par une propoſition reciproque, ſoit au genre, ſoit aux eſpeces, laquelle ſe fait connoitre ordinairement par les marques externes. J'ai ſuppoſé jusqu'ici que la race ne degenere ou ne change point: mais ſi la même race paſſoit dans une autre eſpece on ſeroit d'autant plus obligé de recourir à d'autres marques & denominations intrinſeques ou extrinſeques, ſans s'attacher à la race. CHAP. VI.

§. 7. *PHILAL.* Les idées complexes, que les noms que nous donnons aux eſpeces des ſubſtances juſtifient, ſont des collections des idées de certaines qualités, que nous avons remarqué *cöexiſter* dans un *ſoutien* inconnû, que nous appellons ſubſtance. Mais nous ne ſaurions connoitre certainement quelles autres qualités coëxiſtent neceſſairement avec de telles combinaiſons, à moins que nous ne puiſſions decouvrir leur dependance à l'egard de leurs premieres qualités.

On ne connoit pas la coëxiſtance neceſſaire de toute les qualités des

THEOPH. J'ai deja remarqué autrefois, que le même ſe trouve dans les idées des *accidens*, dont la nature eſt un peu abſtruſe, comme ſont par exemple les figures de Geometrie; car lorsqu'il s'agit par exem-

ple

CHAP. VI. *Substances & des accidens dans les Idées complexes.*

ple de la figure d'un miroir, qui ramasse tous les rayons paralleles dans un point comme foyer, on peut trouver plusieurs proprietés de ce miroir, avant que d'en connoitre la construction, mais on sera en incertitude sur beaucoup d'autres affections, qu'il peut avoir, jusqu'à ce qu'on trouve en lui ce qui repond à la constitution interne des substances, c'est à dire, la construction de cette figure du miroir, qui sera comme la clef de la connoissance ulterieure.

PHILAL. Mais quand nous aurions connu la constitution interieure de ce corps, nous n'y trouverons que la dependance que les qualités premieres, ou que vous appelles manifestes, en peuvent avoir, c'est à dire, on connoitroit quelles grandeurs, figures & forces mouvantes en dependent; mais on ne connoitroit jamais la connexion qu'elles peuvent avoir avec les *qualités secondes* ou confuses, c'est à dire, avec les qualités sensibles comme les couleurs, les gouts &c.

THEOPH. C'est que vous supposés encore que ces qualités sensibles ou plutôt les idées que nous en avons ne dependent point des figures & mouvemens naturellement, mais seulement du bon plaisir de Dieu qui nous donne ces idées. Vous paroissés donc avoir oublié, Monsieur, ce que je vous ai remontré plus d'une fois contre cette opinion, pour vous faire juger plutôt que ces *idées sensitives* dependent du detail des figures & mouvemens & les expriment exactement, quoique nous ne puissions pas y demêler ce detail dans la confusion d'une trop grande multitude & petitesse des actions mechaniques, qui frappent nos sens. Cependant si nous étions parvenus à la constitution interne de quelques corps, nous verrions aussi quand ils devroient avoir ces qualités, qui seroient reduites elles mêmes à leurs raisons intelligibles; quand même il ne seroit jamais dans notre pouvoir de les reconnoitre sensiblement dans ces idées sensitives, qui sont un resultat confus des actions des corps sur nous, comme maintenant que nous avons la parfaite analyse du *verd*, en bleu & jaune, & n'avons presque plus rien à demander à son egard que par rapport à ces *ingredians*, nous ne sommes pourtant point capables de demêler les idées du bleu & du jaune dans notre idée sensitive du verd, pour cela même, que c'est une idée confuse. C'est à peu prés, comme on ne sauroit demêler l'idée des dents de la roue, c'est à dire de la cause, dans la perception d'un *transparent artificiel*, que j'ai remarqué chez les hor-

Les Idées sensitives dependent du detail des figures & mouvemens, dont on ne s'appercoit que confusement.

Exemple du verd, composé de jaune & bleu;

Autre exemple de la trans-

horlogers, fait par la promte rotation d'une roue dentelée, ce qui en fait disparoitre les dents & paroitre à leur place un transparent continuel imaginaire, composé des apparences successives des dents & de leur intervales, mais où la succession est si promte que notre phantasie ne la sauroit distinguer. On trouve donc bien ces dents dans la notion distincte de cette transparence, mais non pas dans cette perception sensitive confuse, dont la nature est d'être & de demeurer confuse; autrement si la confusion cessoit (comme si le mouvement étoit si lent qu'on en pourroit observer les parties & leur succession) ce ne seroit plus elle, c'est à dire, ce ne seroit plus ce phantôme de transparence. Et comme on n'a point besoin de se figurer que Dieu par son bon plaisir nous donne ce phantôme & qu'il est independant du mouvement des dents de la roue & de leur intervalles, & comme au contraire on conçoit que ce n'est qu'une expression confuse de ce qui se passe dans ce mouvement, expression, dis-je, qui consiste en ce que des choses successives sont confondues dans une simultaneïté apparente: ainsi il est aisé de juger qu'il en sera de même à l'egard des autres *phantômes sensitifs*, dont nous n'avons pas encore une si parfaite analyse, comme des couleurs, des goûts &c. car pour dire la verité, ils meritent ce nom de phantomes plûtôt que celui de *qualités*, ou même *d'idées*. Et il nous suffiroit à tous egards de les entendre aussi bien que cette transparence artificielle, sans qu'il soit raisonnable ni possible de prétendre d'en savoir davantage; car de vouloir que ces phantômes confus demeurent & que cependant on y demêle les ingrediens par la phantaisie même, c'est se contredire, c'est vouloir avoir le plaisir d'être trompé par une agreable perspective & vouloir qu'en même tems l'oeil voye la tromperie, ce qui seroit la gâter. C'est un cas enfin, où

CHAP. VI.

parence artificielle d'une roue dentelée en rotation.

nihil plus agas
Quam si des operam, ut cum ratione insanias.

Mais il arrive souvent aux hommes, de chercher *nodum in scirpo* & de se faire des difficultés, où il n'y en a point, en demandant ce qui ne se peut & se plaignant par après de leur impuissance & des bornes de leur lumiere.

§. 8. *PHILAL.* *Tout or c'est fixe*, c'est une proposition, dont nous ne pourrons pas connoitre certainement la verité. Car si *l'or* signifie une espece de choses, distinguée par une essence réelle, que la nature lui a

CHAP. VI. donnée, on ignore quelles ſubſtances particulieres ſont de cette eſpece: ainſi on ne ſauroit l'affirmer avec certitude, quoique ce ſoit de l'or. Et ſi l'on prend l'or pour un corps, doue d'une certaine couleur jaune, malleable, fuſible, & plus peſant qu'un autre corps connu, il n'eſt pas difficile de connoitre ce qui eſt, ou n'eſt pas *or;* mais avec tout cela, *nulle autre qualité* ne peut être affirmée ou niée avec certitude de l'or, que ce qui a une connexion avec cette idée à une connexion ou une incompatibilité qu'on peut decouvrir. Or la fixité n'ayant aucune connexion connue avec la couleur, la peſanteur & les autres idées ſimples, que j'ai ſuppoſé faire l'idée complexe, que nous avons de l'or; il eſt impoſſible que nous puiſſions connoitre certainement la verité de cette propoſition, que tout or eſt fixe.

Tout or eſt fixe. On le ſcait avec une certitude experimentale.

THEOPH. Nous ſavons presque auſſi certainement que le plus peſant de tous les corps connus ici bas eſt fixe, que nous ſcavons certainement qu'il fera jour demain. C'eſt parcequ'on l'a experimenté cent mille fois, c'eſt une certitude experimentale & de fait, quoique nous ne connoiſſions point la liaiſon de la fixité avec les autres qualités de ce corps. Au reſte il ne faut point oppoſer deux choſes, qui s'accordent & qui reviennent au même. Quand je penſe à un corps, qui eſt en même tems jaune, fuſible & reſiſtant à la coupelle, je penſe à un corps dont l'eſſence ſpecifique, quoique inconnue dans ſon interieur, fait emaner ces qualités de ſon fonds & ſe fait connoitre confuſément au moins par elles. Je ne voi rien de mauvais en cela, ni qui merite qu'on revienne ſi ſouvent à la charge pour l'attaquer.

§. 10. *PHILAL.* C'eſt aſſés pour moi maintenant que cette connoiſſance de la fixité du plus peſant des corps ne nous eſt point connue par la convenance ou diſconvenance des idées. Et je croi pour moi que parmi les ſecondes qualités des corps & les puiſſances, qui s'y rapportent, on n'en ſauroit nommer deux dont la coëxiſtence neceſſaire ou l'incompatibilité puiſſe être connue certainement, hormi les qualités, qui appartiennent au même ſens & s'excluent neceſſairement l'une l'autre, comme lorſqu'on peut dire que ce qui eſt blanc n'eſt pas noir.

THEOPH. Je croi pourtant qu'on en trouveroit peutetre; par exemple, tout corps palpable (ou qu'on peut ſentir par l'attouchement) eſt viſible.

visible. Tout corps dur fait du bruit, quand on le frappe dans l'air. Chap. VI.
Les tons des cordes ou des fils sont en raison sousdoublée des poids, qui causent leur tension. Il est vrai que ce que vous demandés ne reussit, qu'autant qu'on conçoit des idées distinctes, jointes aux idées sensitives confuses.

§. 11. *PHILAL.* Toujours ne faut-il point s'imaginer que les corps ont leurs qualités par eux mêmes independamment d'autre chose. Une piece d'or, separée de l'impression & de l'influence de tout autre corps, perdroit aussitot sa couleur jaune & sa pesanteur; peutetre aussi deviendroit elle friable & perdroit sa malleabilité. L'on scait combien les vegetaux & les animaux dependent de la terre, de l'air, & du soleil; que scait-on si les etoiles fixes fort eloignées n'ont pas encore de l'influence sur nous?

THEOPH. Cette remarque est très bonne & quand la contexture de certains corps nous seroit connue, nous ne saurions assés juger de leurs effets sans connoitre l'interieur de ceux, qui les touchent & les traversent.

§. 13. *PHILAL.* Cependant notre jugement peut aller plus loin que notre connoissance. Car des gens appliqués à faire des observations peuvent penetrer plus avant, & par le moyen de quelques probabilités d'une observation exacte & de quelques apparences, reunies à propos, faire souvent de justes conjectures sur ce que l'experience ne leur a pas encore decouvert: mais ce n'est toujours que conjecturer.

THEOPH. Mais si l'experience justifie ces consequences d'une maniere constante, ne trouvés-vous pas qu'on puisse acquerir des propositions certaines par ce moyen? Certaines, dis-je, au moins autant que celles qui assurent par exemple, que le plus pesant de nos corps est fixe, & que celui qui est le plus pesant après lui, est volatile; car il me semble que la *certitude (morale* s'entend ou *physique)* mais non pas la *necessité* (ou certitude *metaphysique)* de ces propositions, qu'on a appriscs par l'experience seule & non pas par l'Analyse & la liaison des idées, est établie parmi nous & avec raison.

CHAP. VII.

CHAPITRE VII.

Des propoſitions qu'on nomme Maximes, ou Axiomes.

§. 1. *PHILAL.* Il y a une eſpece de propoſitions, qui ſous le nom de *Maximes* ou *d'Axiomes* paſſent pour les *principes* des ſciences, & parcequ'elles ſont *evidentes par elles mêmes* on s'eſt contenté de les appeller *innées*, ſans que perſonne ait jamais taché *que je ſcache* de faire voir la raiſon & le fondement de leur extreme clarté, qui nous force pour ainſi dire à leur donner nôtre conſentement. Il n'eſt pourtant pas inutile d'entrer dans cette recherche & de voir ſi cette grande evidence eſt particuliere à ces ſeules propoſitions, comme auſſi d'examiner, jusqu'à où elles contribuent à nos autres connoiſſances.

Utilité de la recherche de la verité des Axiomes.

THEOPH. Cette recherche eſt fort utile & même importante. Mais il ne faut point vous figurer, Monſieur, qu'elle ait eté entierement negligée. Vous trouverés en cent lieux que les Philoſophes de l'ecole ont dit que ces propoſitions ſont evidentes *ex terminis*, auſſi-tôt qu'on en entend les termes; de ſorte qu'ils étoient perſuadés que la force de la conviction étoit fondée dans l'intelligence des termes, c'eſt à dire, dans la liaiſon de leurs idées. Mais les Geometres ont bien fait d'avantage: c'eſt qu'ils ont entrepris de les demontrer bien ſouvent. Proclus attribue deja à Thales de Milet, un des plus anciens Geometres connus, d'avoir voulu demontrer des propoſitions qu'Euclide a ſuppoſées depuis comme evidentes. On rapporte qu'Apollonius a demontré d'autres Axiomes, & Proclus le fait auſſi. Feu M. Roberval, deja octuagenaire ou environ[1], avoit deſſein de publier de nouveaux elemens de Geometrie, dont je croi vous avoir deja parlé. Peut-étre que les nouveaux elemens de M. Arnaud, qui faiſoient du bruit alors, y avoient contribué. Il en montra quelque choſe dans l'Academie Royale des ſciences, & quelques uns trouverent à redire, que ſuppoſant cet actiome, que *ſi à des egaux on ajoute des grandeurs egales il en proviennent des egaux*, il demontroit cet autre, qu'on juge de pareille evidence: *que ſi des egaux on ote des grandeurs egales, il en reſtent des egaux.* On diſoit qu'il devoit les ſuppoſer tous deux, ou les demontrer tous deux. Mais je n'etois pas de cet avis, & je croyois que c'étoit toujours autant de gagné, que d'avoir diminué le nombre des Axiomes. Et l'addition ſans doute eſt anterieure à la ſouſtraction & plus ſimple, parceque les deux termes ſont employés dans l'ad-

Thales & Proclus ont taché de demontrer des Axiomes de Geometrie.

Mr. Roberval de même.

l'addition l'un comme l'autre, ce qui n'eſt pas dans la ſouſtraction. M. Arnaud faiſoit le contraire de M. Roberval. Il ſuppoſoit encore plus qu'Euclide. Pour ce qui eſt des *maximes*, on les prend quelquefois pour des propoſitions établies, ſoit qu'elles ſoient evidentes ou non. Cela pourra être bon pour les commencans, que la ſcrupuloſité arrête; mais quand il s'agit de l'etabliſſement de la ſcience c'eſt autre choſe. C'eſt ainſi qu'on les prend ſouvent dans la Morale & même chez les Logiciens dans leur Topiques, où il y en a une bonne proviſion, mais dont une partie en contient d'aſſés vagues & obſcures. Au reſte il y a longtems que j'ai dit publiquement & en particulier, qu'il ſeroit important de demontrer tous nos axiomes ſecondaires, dont on ſe ſert ordinairement en les reduiſant aux *axiomes primitifs* ou immediats & indemontrables, qui ſont ce que j'appellois dernierement & ailleurs les *identiques*. M. Chap. VII.

§. 2. *PHILAL.* La connoiſſance *eſt evidente par elle même* lorsque la convenance ou diſconvenance des idées eſt apperçue immediatement. §. 3. Mais il y a des verités, qu'on ne reconnoit point pour axiomes, qui ne ſont pas moins evidentes par elles mêmes. Voyons ſi les quatre eſpeces de convenance, dont nous avons parlé il n'y a pas longtems (Chap. 1. §. 3. & Chap. 3. §. 7.) ſavoir l'identité, la connexion, la relation, & l'exiſtence réelle, nous en fourniſſent. §. 4. Quant à *l'identité ou la diverſité* nous avons autant de propoſitions evidentes, que nous avons d'idées diſtinctes, car nous pouvons nier l'une de l'autre, comme en diſant que *l'homme n'eſt pas un cheval*, *que le rouge n'eſt pas bleu.* De plus il eſt auſſi evident de dire, *ce qui eſt*, *eſt*, que de dire *un homme eſt un homme.*

THEOPH. Il eſt vrai & j'ai deja remarqué qu'il eſt auſſi evident de dire *ecthetiquement* en particulier A eſt A, que de dire en general, *on eſt ce qu'on eſt.* Mais il n'eſt pas toujours ſûr, comme j'ai deja remarqué auſſi, de nier les ſujets des idees differentes l'une de l'autre; comme ſi quelqu'un vouloit dire, *le trilatere* (ou ce qui a trois cotés) *n'eſt pas triangle*, parcequ'en effet la trilaterité n'eſt pas la triangularité; item, ſi quelqu'un avoit dit: *que les Perles de M. Sluſius*, (dont je vous ai parlé il n'y a pas long tems) *ne ſont pas des lignes de la parabole cubique*, il ſe ſeroit trompé & cependant cela auroit paru evident à bien des gens. Feu M. Hardy, Conſeiller au Châtelet de Paris, excellent Geometre & Orientaliſte & bien verſé dans les anciens Geometres, qui a publié le commen- *Des Axiomes en egard de l'identité.*

CHAP. VII. taire de Marinus sur les Data d'Euclide, étoit tellement prévenu que la section oblique du cone, qu'on appelle ellipse, est differente de la section oblique du cylindre, que la demonstration de Serenus lui paroissoit paralogistique & je ne pûs rien gagner sur lui par mes remontrances: aussi étoit-il à peu près de l'âge de M. Roberval, quand je le voyois, & moi j'étois fort jeune homme, difference qui ne pouvoit pas me rendre fort persuasif à son egard, quoique d'ailleurs je fusse fort bien avec lui. Cet exemple peut faire voir en passant ce que peut la prévention encore sur des habiles gens, car il l'étoit veritablement, & il est parlé de M. Hardy avec estime dans les lettres de M. Descartes. Mais je l'ai allegué seulement pour montrer, combien on se peut tromper en niant une idée de l'autre, quand on ne les a pas assés approfondies où il en est besoin.

§. 5. *PHILAL.* Par rapport à la *connexion*, ou *coexistence*, nous avons fort peu de propositions evidentes par elles mêmes; il y en a pourtant & il paroit que c'est une proposition evidente par elle même que *deux corps ne sauroient être dans le même lieu.*

En egard de la connexion & coëxistance.

THEOPH. Beaucoup de Chretiens vous le disputent, comme j'ai deja marqué, & même Aristote & ceux qui après lui admettent des condensations réelles & exactes, qui reduisent un même corps entier dans un plus petit lieu que celui qu'il rempliſſoit auparavant, & qui comme feu Monſ. Comenius dans un petit livre-exprés prétendent renverser la Philosophie moderne par l'experience de l'arquebuse à vent, n'en doivent point convenir. Si vous prenés le corps pour une masse impenetrable, votre enonciation sera vraie, parcequ'elle sera identique ou à peu près; mais on vous niera que le corps réel soit tel. Au moins dira-t-on que Dieu le pourroit faire autrement, de sorte qu'on admettra seulement cette impenetrabilité comme conforme à l'ordre naturel des choses, que Dieu a etabli & dont l'experience nous a assuré, quoique d'ailleurs il faille avouer qu'elle est aussi très conforme à la raison.

§. 6. *PHILAL.* Quant aux *relations* des modes, les Mathematiciens ont formé plusieurs Axiomes sur la seule relation d'egalité, comme celui, dont vous venez de parler, *que ſi des choſes egales on ôte des choſes egales, le reſte eſt egal.* Mais il n'est pas moins evident je pense *qu'un & un ſont egaux à deux*, & que si de cinq doigts d'une main vous en

en ôtés deux & encore deux autres des cinq de l'autre main, le nombre des doigts qui reſtera ſera egal. CHAP. VII.

Axiomes en egard des relations.

THEOPH. Qu'un & un font deux, ce n'eſt pas une verité proprement, mais c'eſt la definition de *deux*. Quoiqu'il y ait cela de vrai & d'évident que c'eſt la definition d'une choſe poſſible. Pour ce qui eſt de l'axiome d'Euclide, appliqué aux doigts de la main, je veux accorder qu'il eſt auſſi aiſé de concevoir ce que vous dites des doigts, que de le voir d'A & B; mais pour ne pas faire ſouvent la même choſe, on le marque generalement & après cela il ſuffit de faire des ſubſomtions. Autrement, c'eſt comme ſi l'on preferoit le calcul en nombres particuliers aux regles univerſelles; ce qui ſeroit moins obtenir qu'on ne peut. Car il vaut mieux de reſoudre ce probleme general, *trouver deux nombres dont la ſomme faſſe un nombre donné, & dont la difference faſſe auſſi un nombre donné*, que de chercher ſeulement deux nombres, dont la ſomme faſſe 10, & dont la difference faſſe 6. Car ſi je procede dans ce ſecond Probleme à la mode de l'Algebre numerique, mêlée de la ſpecieuſe, le calcul ſera tel: ſoit $a+b=10$ & $a-b=6$; donc en ajoutant enſemble le côté droit au droit & le côté gauche au gauche, je fais qu'il en vient $a+b+a-b=10+6$, c'eſt a dire (puisque $+b$ & $-b$ ſe detruiſent) $2a=16$, ou $a=8$. Et en ſouſtrayant le côté droit du droit & le gauche du gauche (puisque ôter $a-b$, eſt ajouter $-a+b$) je fais qu'il en vient $a+b-a+b=10-6$, c'eſt a dire $2b=4$, ou $b=2$. Ainſi j'aurai à la verité les a & b que je demande, qui ſont 8 & 2 qui ſatisfont à la queſtion, c'eſt à dire, dont la ſomme fait 10 & dont la difference fait 6; mais je n'ai pas par là la methode generale pour quelques autres nombres, qu'on voudra ou qu'on pourra mettre au lieu de 10 ou 6; methode, que je pouvois pourtant trouver avec la même facilité que ces deux nombres 8 & 2, en mettant x & v au lieu des nombres 10 & 6. Car en procedant de même qu'auparavant, il y aura $a+b+a-b=x+v$, c'eſt à dire $2a=x+v$, ou $a=\frac{1}{2}, x+v$ & il y aura encore $a+b-a+b=x-v$, c'eſt a dire $2b=x-v$ ou $b=\frac{1}{2}, x-v$. Et ce calcul donne ce Theoreme ou *Canon* general, que lorsqu'on demande deux nombres, dont la ſomme & la difference ſont données, on n'a qu'à prendre pour le plus grand des nombres demandés, la moitié de la ſomme faite de la ſomme & la difference données; & pour le moindre des nombres demandés, la moitié de la difference entre la ſomme & la difference données. On voit auſſi que j'au-

CHAP. VII. j'aurois pû me paſſer des lettres, ſi j'avois traité les nombres comme lettres, c'eſt à dire, ſi au lieu de mettre 2 a = 16, & 2 b = 4 j'avois ecrit 2 a = 10 + 6 & 2 b = 10 -- 6 ce qui m'auroit donné a = $\frac{1}{2}$, 10 + 6 & b = $\frac{1}{2}$, 10 -- 6. Ainſi dans le calcul particulier même j'aurois eu le calcul general, prenant ces notes 10 & 6 pour des nombres generaux, comme ſi c'etoient des lettres x & v; afin d'avoir une verité ou methode plus generale & prenant ces mêmes caracteres 10 & 6 encore pour les nombres qu'ils ſignifient ordinairement, j'aurai un exemple ſenſible & qui peut ſervir même d'épreuve. Et comme Vieta a ſubſtitué les lettres aux nombres pour avoir plus de generalité, j'ai voulu reïntroduire les caracteres des nombres, puisqu'ils ſont plus propres que les lettres, dans la ſpecieuſe même. J'ai trouvé cela de beaucoup d'uſage dans les grands calculs, pour eviter les erreurs, & même pour y appliquer des épreuves, telle que l'abjection du novenaire au milieu du compte, ſans en attendre le reſultat, quand il n'y a que des nombres au lieu des lettres; ce qui ſe peut ſouvent, lorsqu'on ſe ſert d'adreſſe dans les poſitions, enſorte que les ſuppoſitions ſe trouvent vrayes dans le particulier, outre l'uſage qu'il y a de voir des liaiſons & ordres, que les ſeules lettres ne ſauroient toujours faire ſi bien demêler à l'eſprit, comme j'ai montré ailleurs, ayant trouvé que la bonne *caracteriſtique* eſt une des plus grandes aides de l'eſprit humain.

§. 7. *PHILAL.* Quant à *l'exiſtence réelle*, que j'avois compté pour la quatrieme eſpece de convenance, qu'on peut remarquer dans les idées, elle ne nous ſauroit fournir aucun Axiome, car nous n'avons pas même une connoiſſance demonſtrative des Etres hors de nous, Dieu ſeul excepté.

Axiomes en egard de l'exiſtence réelle.

THEOPH. On peut toujours dire que cette propoſition, *j'exiſte*, eſt de la derniere evidence, êtant une propoſition, qui ne ſauroit être prouvée par aucune autre, ou bien une *verité immediate*. Et de dire, *je penſe, donc je ſuis*, ce n'eſt pas prouver proprement l'exiſtence par la penſée, puisque penſer & être penſant, eſt la même choſe; & dire, *je ſuis penſant*, eſt deja dire, *je ſuis*. Cependant vous pouvés exclure cette propoſition du nombre des Axiomes avec quelque raiſon, car c'eſt une propoſition de fait, fondée ſur une experience immediate, & ce n'eſt pas une propoſition neceſſaire, dont on voye la neceſſité dans la convenance immediate des idées. Au contraire, il n'y a que Dieu qui voye, comment ces deux termes, *moi* & *l'exiſtence*, ſont liés, c'eſt à dire pourquoi

quoi j'exiſte. Mais ſi l'Axiome ſe prend plus generalement pour une ve- Chap. VII.
rité immediate ou *nonprouvable* on peut dire que cette propoſition, *je ſuis*, eſt un axiome & en tout cas on peut aſſurer que c'eſt une *verité primitive* ou bien *unum ex primis cognitis inter terminos complexos*, c'eſt a dire, que c'eſt une des enonciations premieres connues ce qui s'entend dans l'ordre naturel de nos connoiſſances, car il ſe peut qu'un homme n'ait jamais penſé à former expreſſément cette propoſition, qui lui eſt pourtant innée.

§. 8. *PHILAL.* J'avois toujours crû que les Axiomes ont peu d'influence ſur les autres parties de nôtre connoiſſance. Mais vous m'avés desabuſé, puisque vous avés même montré un uſage important des identiques. Souffrés pourtant, Monſieur, que je vous repreſente encore ce que j'avois dans l'eſprit ſur cet article, car vos eclairciſſemens pourront ſervir encore à faire revenir d'autres de leur erreur. §. 8. C'eſt une regle celebre dans les ecoles, que tout raiſonnement vient des choſes deja connues & accordées *ex præcognitis & præconceſſis.* Cette regle ſemble faire regarder ces maximes comme des verités connues à l'eſprit avant les autres, & les autres parties de nôtre connoiſſance comme des verités dependantes des Axiomes. §. 9. Je croyois avoir montré (Liv. 1. Chap. 1.) que ces Axiomes ne ſont pas les premiers connus, l'enfant connoiſſant bien plutôt que la verge, que je lui montré, n'eſt pas le ſucre, qu'il a gouté, que tout Axiome qu'il vous plaira. Mais vous avés diſtingué entre les connoiſſances ſingulieres ou experiences des faits & entre les principes d'une connoiſſance univerſelle & neceſſaire (& où je reconnois qu'il faut recourir aux Axiomes) comme auſſi entre l'ordre accidentel & naturel.

THEOPH. J'avois encore ajouté que dans l'ordre naturel il eſt anterieur de dire qu'une choſe eſt ce qu'elle eſt, que de dire qu'elle n'eſt pas une autre; car il ne s'agit pas ici de l'hiſtoire de nos decouvertes, qui eſt differente en differens hommes, mais de la liaiſon & de l'ordre naturel des verités, qui eſt toujours le même. Mais vôtre remarque, ſavoir que ce que l'enfant voit n'eſt qu'un fait, merite encore plus de reflexion; car les experiences des ſens ne donnent point des verités abſolument certaines (comme vous l'aviés obſervé vous même, Monſieur, il n'y a pas longtems) ni qui ſoyent exemtes de tout danger d'illuſion. Car s'il eſt

CHAP. VII. permis de faire des fictions metaphyſiquement poſſibles le ſucre ſe pourroit changer en verge d'une maniere imperceptible, pour punir l'enfant s'il a eté mechant, comme l'eau ſe change en vin chez nous la veille de Noel, s'il a eté bien moriginé. Mais toujours la douleur (dirés-vous) que la verge imprime, ne ſera jamais le plaiſir que donne le ſucre. Je reponds que l'enfant s'aviſera auſſi tard d'en faire une propoſition expreſſe, que de remarquer cet axiome, qu'on ne ſauroit dire veritablement que ce qui eſt, n'eſt pas en même tems, quoiqu'il puiſſe fort bien s'appercevoir de la difference du plaiſir & de la douleur, auſſi bien que de la difference entre appercevoir & ne pas appercevoir.

§. 10. *PHILAL.* Voici cependant quantité d'autres verités, qui ſont autant evidentes par elles mêmes que ces Maximes. Par exemple, *qu'un & deux ſont egaux à trois*, c'eſt une propoſition auſſi evidente que cet Axiome qui dit: *que le tout eſt egal à toutes ſes parties priſes enſemble.*

THEOPH. Vous paroiſſés avoir oublié, Monſieur, comment je vous ai fait voir plus d'une fois, que de dire *un & deux eſt trois*, n'eſt que la definition du terme de *trois;* de ſorte que de dire qu'un & deux eſt *egal a trois*, eſt autant que dire qu'une choſe eſt egale à elle même. Pour ce qui eſt de cet axiome, que le *tout eſt egal à toutes ſes parties priſes enſemble*, Euclide ne s'en ſert point expreſſément. Auſſi cet Axiome a-t-il beſoin de limitation, car il faut ajouter que ces parties ne doivent pas avoir elles mêmes de partie commune, car 7 & 8 ſont parties de 12, mais elles compoſent plus que 12. Le buſte & le tronc pris enſemble ſont plus que l'homme, en ce que le thorax eſt commun à tous les deux. Mais Euclide dit, que *le tout eſt plus grand que ſa partie*, ce qui n'eſt point ſujet à caution. Et dire que le corps eſt plus grand que le tronc, ne differe de l'axiome d'Euclide, qu'en ce que cet Axiome ſe borne à ce qu'il faut préciſément: mais en l'exemplifiant & revetiſſant de corps, on fait que l'intelligible devient encor ſenſible, car dire un *tel* tout eſt plus grand que ſa partie *telle*, c'eſt en effèt la propoſition qu'un tout eſt plus grand que ſa partie, mais dont les traits ſont chargés de quelques enluminure ou addition; c'eſt comme qui dit AB d'it A. Ainſi il ne faut point oppoſer ici l'axiome & l'exemple comme des differentes verités à cet egard, mais conſiderer l'axiome comme incorporé dans l'exemple & rendant l'exemple veritable. Autre choſe eſt, quand l'evidence ne ſe remarque pas dans l'exem-

l'exemple même & que l'affirmation de l'exemple eſt une conſequence & non ſeulement une *ſubſomtion* de la propoſition univerſelle, comme il peut arriver encore à l'egard des axiomes.

PHILAL. Notre habile Auteur dit ici: Je voudrois bien demander à ces Meſſieurs, qui pretendent que toute autre connoiſſance (qui n'eſt pas de fait) depend des principes generaux innés & evidens par eux-mêmes, de quel principe ils ont beſoin pour prouver que *deux & deux eſt quatre?* car on connoit (ſelon lui) la verité de ces ſortes de propoſitions ſans le ſecous d'aucune preuve. Qu'en dites-vous Monſieur?

Utilité des maximes generales.

THEOPH. Je dis, que je vous attendois là bien preparé. Ce n'eſt pas une verité tout à fait immediate que deux & deux ſont quatre; ſuppoſé que *quatre* ſignifie trois & un. On peut donc la demontrer & voici comment.

Definitions: 1) *Deux*, eſt un & un.
2) *Trois*, eſt Deux & un.
3) *Quatre*, eſt Trois & un.

Axiome, mettant des choſes egales à la place, l'egalité demeure.

Demonſtration: 2 & 2 eſt 2 & 1 & 1 (par la def. 1)
2 & 1 & 1 eſt 3 & 1 (par la def. 2)
3 & 1 eſt 4 (par la def. 3) - - -
Donc (par l'Axiome)

$$\begin{array}{l} 2 + 2 \\ 2 + 1 + 1 \\ 3 + 1 \\ 4 \end{array}$$

2 & 2 eſt 4. Ce qu'il faloit demontrer. Je pouvois, au lieu de dire que 2 & 2, eſt 2 & 1 & 1, mettre que 2 & 2 eſt egal à 2 & 1 & 1, & ainſi des autres. Mais on le peut ſous entendre par tout, pour avoir plutôt fait; & cela, en vertu d'un autre axiome, qui porte qu'une choſe eſt egale à elle même, ou que ce qui eſt le même eſt egal.

PHILAL. Cette demonſtration, quelque peu neceſſaire qu'elle ſoit par rapport à ſa concluſion trop connue, ſert à montrer comment les verités ont de la dependance des definitions & des Axiomes. Ainſi je prévois ce que vous repondrés à pluſieurs objections, qu'on fait contre l'uſage des Axiomes. On objecte qu'il y aura une multitude innombrable de principes; mais c'eſt quand on compte entre les principes les corollaires, qui ſuivent des definitions avec l'aide de quelque axiome. Et puisque les definitions ou idées ſont innombrables, les principes le ſeront

CHAP. VII. auſſi dans ce ſens & ſuppoſant même avec vous que les principes indemontrables ſont les Axiomes identiques. Ils deviennent innombrables auſſi par l'exemplification, mais dans le fonds on peut compter A eſt A, & B eſt B pour un même principe revêtu diverſement.

THEOPH. De plus cette difference des degrés, qu'il y a dans l'evidence, fait que je n'accorde point à vôtre celebre Auteur que toutes ces verités, qu'on appelle *principes* & qui paſſent pour evidentes par elles mêmes, parcequ'elles ſont ſi voiſines des premiers axiomes indemonſtrables, ſont entierement independantes & incapables de recevoir les unes des autres aucune lumiere ni preuve. Car on les peut toujours reduire ou aux Axiomes mêmes, ou à d'autres verités plus voiſines des Axiomes, comme cette verité que deux & deux ſont quatre vous l'a fait voir. Et je viens de vous raconter comment Monſieur Roberval diminuoit le nombre des Axiomes d'Euclide, en reduiſant quelquefois l'un à l'autre.

§. 11. *PHILAL.* Cet Ecrivain judicieux, qui a fourni occaſion à nos conferences, accorde que les Maximes ont leur uſage, mais il croit que c'eſt plutôt celui de fermer la bouche aux obſtinés, que d'etablir les ſciences. Je ſerois fort aiſe, dit-il, qu'on me montrât quelqu'une de ces ſciences bâties ſur ces Axiomes generaux, dont on ne puiſſe faire voir qu'elle ſe ſoutient auſſi bien ſans Axiomes.

La Geometrie ne peut ſe paſſer des Axiomes,

THEOPH. La Geometrie eſt ſans doute une de ces ſciences. Euclide employe expreſſément les Axiomes dans les demonſtrations, & cet Axiome: *Que deux grandeurs homogénes ſont egales, lorsque l'une n'eſt ni plus grande ni plus petite que l'autre*, eſt le fondement des demonſtrations d'Euclide & d'Archimede ſur la grandeur des curvilignes. Archimede a employé des Axiomes, dont Euclide n'avoit point beſoin; par exemple, que de deux lignes, dont chacune a ſa concavité toujours du même côté, celle qui enferme l'autre, eſt la plus grande. On ne ſauroit auſſi ſe paſſer des Axiomes *identiques* en Geometrie, comme par exemple du principe de contradiction ou des demonſtrations qui menent à l'impoſſible. Et quant aux autres Axiomes, qui en ſont demontrables, on pourroit s'en paſſer abſolument parlant & tirer les concluſions immediatement des identiques & des definitions; mais la prolixité des demonſtrations & les repetitions ſans fin, où l'on tomberoit alors, cauſeroient une

& des verités identiques.

une confuſion horrible, s'il falloit toujours recommencer *ab ovo:* au lieu que ſuppoſant les propoſitions moyennes, déja demontrées, on paſſe aiſément plus loin. Et cette ſuppoſition des verités deja connues eſt utile ſur tout à l'egard des Axiomes, car ils reviennent ſi ſouvent que les Geometres ſont obligés de s'en ſervir à tout moment ſans les citer; de ſorte qu'on ſe tromperoit de croire qu'ils n'y ſont pas, parce qu'on ne les voit peut être pas toujours allegués à la marge. CHAP. VII.

PHILAL. Mais il objecte l'exemple de la Theologie. C'eſt de la Revelation (dit nôtre Auteur) que nous eſt venue la connoiſſance de cette ſainte Religion, & ſans ce ſecours les Maximes n'auroient jamais eté capables de nous la faire connoitre. La lumiere nous vient donc des choſes mêmes, ou immediatement de l'infaillible *veracité* de Dieu.

THEOPH. C'eſt comme ſi je diſois, la Medecine eſt fondée ſur l'experience, donc la raiſon n'y ſert de rien. La Theologie Chretienne, qui eſt la vraye Medicine des ames, eſt fondée ſur la revelation, qui repond à l'experience; mais pour en faire un corps accompli, il y faut joindre la Theologie naturelle, qui eſt tirée des Axiomes de la raiſon éternelle. Ce principe même que *la veracité eſt un attribut de Dieu*, ſur lequel vous reconnoiſſés que la certitude de la Revelation eſt fondée, n'eſt-il pas une Maxime priſe de la Theologie naturelle? *Uſage & neceſſité des Axiomes dans la Theologie.*

PHILAL. Notre Auteur veut qu'on diſtingue entre le moyen d'acquerir la connoiſſance & celui de l'enſeigner, ou bien entre enſeigner & communiquer. Après qu'on eût erigé les ecoles & établi des Profeſſeurs pour enſeigner les ſciences, que d'autres avoient inventées, ces Profeſſeurs ſe ſont ſervis de ces Maximes pour imprimer les ſciences dans l'eſprit de l'eurs ecoliers & pour les convaincre par le moyen des Axiomes de quelques verités particulieres; au lieu que les verités particulieres ont ſervi aux premiers inventeurs à trouver la verité ſans les maximes generales.

THEOPH. Je voudrois qu'on nous eut juſtifié cette procedure pretendue par des exemples de quelques verités particulieres. Mais à bien conſiderer les choſes, on ne la trouvera point pratiquée dans l'etabliſſement des ſciences. Et ſi l'inventeur ne trouve qu'une verité particuliere, *Si les verités particulieres ont donné occaſion à trouver les generales?*

CHAP. VII. liere, il n'eſt inventeur qu'à demi. Si Pythagore avoit ſeulement obſervé que le triangle, dont les côtés ſont 3, 4, 5, a la proprieté de l'egalité du quarré de l'hypotenuſe avec ceux des côtés (c'eſt a dire, que 9 + 16 fait 25) auroit il eté inventeur pour cela de cette grande verité, qui comprend tous les triangles rectangles, & qui eſt paſſée en maxime chez les Geometres? Il eſt vrai que ſouvent un exemple, enviſagé par hazard, ſert d'occaſion à un homme ingenieux pour s'aviſer de chercher la verité generale, mais c'eſt encore une affaire bien ſouvent que de la trouver; outre que cette voye d'invention n'eſt pas la meilleure ni la plus employée chez ceux, qui procedent par ordre & par methode, & ils ne s'en ſervent que dans les occaſions où de meilleures methodes ſe trouvent courtes. C'eſt comme quelques-uns ont crû qu'Archimede a trouvé la quadrature de la Parabole, en peſant un morceau de bois taillé paraboliquement & que cette experience particuliere lui a fait trouver la verité generale; mais ceux qui connoiſſent la penetration de ce grand homme, voyent bien qu'il n'avoit point beſoin d'un tel ſecours. Cependant quand cette voye empirique des verités particulieres auroit eté l'occaſion de toutes les decouvertes, elle n'auroit pas eté ſuffiſante pour les donner; & les inventeurs mêmes ont eté ravis de remarquer les maximes & les verités generales quand ils ont pû les atteindre, autrement leurs inventions auroient eté fort imparfaites. Tout ce qu'on peut donc attribuer aux Ecoles & aux Profeſſeurs, c'eſt d'avoir receuilli & rangé les Maximes & les autres verités generales: & plût à Dieu qu'on l'eut fait encore d'avantage & avec plus de ſoin & de choix, les ſciences ne ſe trouveroient pas ſi diſſipées & ſi embrouïllées. Au reſte, j'avoue qu'il y a ſouvent de la difference entre la methode, dont on ſe ſert pour enſeigner les ſciences, & celle qui les a fait trouver: mais ce n'eſt pas le point dont il s'agit. Quelquesfois, comme j'ai déja obſervé, le hazard a donné occaſion aux inventions. Si l'on avoit remarqué ces occaſions & en conſervé la memoire à la poſterité (ce qui auroit eté fort utile) ce detail auroit eté une partie très conſiderable de l'hiſtoire des arts, mais il n'auroit pas eté propre à en faire les ſyſtemes. Quelques fois auſſi les inventeurs ont procedé raiſonnablement à la verité, mais par des grands circuits. Je trouve qu'en des rencontres d'importance les auteurs auroient rendu ſervice au public, s'ils avoient voulu marquer ſincerement dans leurs ecrits les traces de leurs eſſais; mais ſi le ſyſteme de la ſcience devoit être fabriqué ſur ce pied là, ce ſeroit comme ſi dans une maiſon achevée l'on vouloit garder tout l'ap-

l'appareil, dont l'architecte a eu besoin pour l'elever. Les bonnes Me- CHAP. VII.
thodes d'enseigner sont toutes telles, que la science auroit pû être trouvée certainement par leur chemin; & alors si elles ne sont pas empiriques, c'est a dire, si les verités sont enseignées par des raisons ou par des preuves, tirées des idées, ce sera toujours par Axiomes, Theoremes, Canons, & autres telles propositions generales. Autre chose est, quand les verités sont des *Aphorismes*, comme ceux d'Hippocrate, c'est a dire, des verités de fait ou generales, ou du moins vrayes le plus souvent, apprises par l'observation ou fondées en experience, & dont on n'a pas des raisons tout a fait convaincuantes. Mais ce n'est pas dequoi il s'agit ici, car ces verités ne sont point connues par la liaison des idées.

Les Aphorismes ou verités generales de fait ne peuvent se trouver que par des verités particulieres.

PHILAL. Voici la maniere par laquelle nôtre ingenieux Auteur conçoit que le besoin des Maximes a eté introduit. Les ecoles ayant etabli la *dispute* comme la pierre de touche de l'habileté des gens, elles adjugeoient la victoire à celui, à qui le champ de bataille demeuroit & qui parloit le dernier. Mais pour donner moyen de convaincre les opiniâtres il falloit établir les Maximes.

THEOPH. Les ecoles de Philosophie auroient mieux fait sans doute de joindre la pratique à la theorie, comme font les ecoles de Medecine, & de Chymie, & de Mathematique; & de donner le prix à celui qui auroit le mieux fait, sur tout en Morale, plutôt qu'a celui qui auroit le mieux parlé. Cependant comme il y a des matieres où le discours même est un effet & quelquefois le seul effet & chef-d'oeuvre, qui peut faire connoitre l'habileté d'un homme, comme dans les matieres metaphysiques, on a eu raison en quelques rencontres de juger de l'habileté des gens par le succés qu'ils ont eu dans les conferences. L'on scait même qu'au commencement de la *reformation* les Protestans ont provoqué leurs adversaires à venir à des colloques & disputes; & quelquefois sur le succés de ces disputes le public a conclu pour la reforme. L'on scait aussi combien l'art de parler & de donner du jour & de la force aux raisons, & si l'on le peut appeller ainsi, l'art de disputer, peut dans un Conseil d'Etat & de guerre, dans une cour de justice, dans une consultation de Medecine, & même dans une conversation. Et l'on est obligé de recourir à ce moyen & de se contenter de paroles au lieu de faits dans ces rencontres, par cette raison meme, qu'il s'agit alors d'un evenement ou fait

Si les Axiomes n'ont eté inventés que pour le bien de la dispute?

CHAP. VII. fait futur, où il ſeroit trop tard d'apprendre la verité par l'effet. Ainſi l'art de diſputer ou de combattre par raiſons, où je comprends ici l'allegation des autorités & des exemples) eſt très grand & très important; mais par malheur il eſt fort mal-reglé, & c'eſt auſſi pour cela que ſouvent on ne conclud rien, ou qu'on conclud mal. C'eſt pourquoi j'ai eu plus d'une fois le deſſein de faire des remarques ſur les Colloques des Theologiens, dont nous avons des relations, pour montrer les defauts, qui s'y peuvent remarquer & les remedes qu'on y pourroit employer. Dans des conſultations ſur les affaires, ſi ceux qui ont le plus de pouvoir n'ont pas l'eſprit fort ſolide, l'autorité ou l'eloquence l'emportent ordinairement quand elles ſont bandées contre la verité. En un mot l'art de conferer & de diſputer auroit beſoin d'être tout refondu. Pour ce qui eſt de l'avantage de celui qui parle le dernier, il n'a presque lieu que dans les converſations libres; car dans les conſeils, les ſuffrages vont par ordre, ſoit qu'on commence ou qu'on finiſſe par le dernier en rang. Il eſt vrai que c'eſt ordinairement au Preſident de commencer & de finir, c'eſt a dire, de propoſer & de conclure; mais il conclut ſelon la pluralité des voix. Et dans les diſputes Academiques, c'eſt le *repondant* ou le ſoutenant, qui parle le dernier, & le champ de bataille lui demeure presque toujours par une coutume etablie. Il s'agit de le tenter, & non pas de le confondre; autrement ce ſeroit agir en ennemi. Et pour dire le vrai, il n'eſt presque point queſtion de la verité dans ces rencontres; auſſi ſoutient-on en differens temps des theſes oppoſées dans la même chaire. On montra à Caſaubon la ſalle de la Sorbonne, & on lui dit: voici un lieu où l'on a diſputé durant tant de Siecles. Il repondit: qu'y a-t-on conclu?

Defauts de l'art de diſputer.

PHILAL. On a pourtant voulu empecher que la diſpute n'allât à l'infini, & faire qu'il y eut moyen de decider entre deux combattans egalement experts, afin qu'elle n'engageât dans une *ſuite infinie* de ſyllogismes. Et ce moyen a eté d'introduire certaines propoſitions generales, la plûpart evidentes par elles mêmes, & qui étant de nature à être reçues de tous les hommes avec un entier conſentement, devoient être conſiderées comme des meſures generales de la verité & tenir lieu de *principes* (lorsque les diſputans n'en avoient poſé d'autres) au de là desquels on ne pouvoit point aller & auxquels on ſeroit obligé de ſe tenir de part & d'autre. Ainſi ces Maximes ayant recû le nom de principes qu'on

qu'on ne pourroit point nier dans la diſpute & qui terminoient la que- CHAP. VII.
ſtion, on les prit *par erreur* (ſelon mon Auteur) pour la ſource des connoiſſances & pour les fondemens des ſciences.

THEOPH. Plût à Dieu qu'on en uſât de la ſorte dans les diſputes, il n'y auroit rien à redire; car on decideroit quelque choſe. Et que pourroit on faire de meilleur que de reduire la controverſe, c'eſt à dire les verités conteſtées, à des verités evidentes & inconteſtables? ne ſeroit ce pas les etablir d'une maniere demonſtrative? Et qui peut douter que ces principes qui finiroient les diſputes en établiſſant la verité ne ſeroient en même tems les ſources des connoiſſances? Car pourvû que le raiſonnement ſoit bon, il n'importe qu'on les faſſe tacitement dans ſon cabinet, ou qu'on l'etabliſſe publiquement en chaire. Et quand même ces principes ſeroient plutôt des demandes que des Axiomes, prenant les demandes non pas comme Euclide, mais comme Ariſtote, c'eſt à dire comme des ſuppoſitions qu'on veut accorder, en attendant qu'il y ait lieu de les prouver, ces principes auroient toujours cet uſage, que par ce moyen toutes les autres queſtions ſeroient reduites à un petit nombre de propoſitions. Ainſi je ſuis le plus ſurpris du monde, de voir blâmer une choſe louable par je ne ſcai quelle prevention, dont on voit bien par l'exemple de vôtre Auteur, que les plus habiles hommes ſont ſuſceptibles faute d'attention. Par malheur on fait toute autre choſe dans les diſputes academiques. Au lieu d'établir des Axiomes generaux, on fait tout ce qu'on peut pour les affoiblir par des diſtinctions vaines & peu entendues, & l'on ſe plait à employer certaines regles philoſophiques, dont il y a de grands livres tout pleins, mais qui ſont peu ſures & peu determinées, & qu'on a le plaiſir d'eluder en les diſtinguant. Ce n'eſt pas le moyen de terminer les diſputes, mais de les rendre infinies & de laſſer enfin l'adverſaire. Et c'eſt comme ſi on le menoit dans un lieu obſcur, où l'on frappe à tort & à travers & où perſonne ne peut juger des coups. Cette invention eſt admirable pour les ſoutenans *(Reſpondentes)* qui ſe ſont engagés à ſoutenir certaines theſes. C'eſt un bouclier de Vulcain, qui les rend invulnerables; c'eſt *Orci galea*, le heaume de Pluton, qui les rend inviſibles. Il faut qu'ils ſoyent bien malhabiles ou bien malheureux ſi avec cela on les peut attraper. Il eſt vrai qu'il y a des *regles*, qui ont des *exceptions*, ſur tout dans les queſtions, où il entre beaucoup de circonſtances, comme dans la Jurisprudence. Mais pour en rendre l'uſage ſûr il

L'utilité des Axiomes ſeroit grande, quand même on ne les ſuppoſoit que comme des demandes.

Abus des diſtinctions dans les diſputes.

CHAP. VII. faut que ces exceptions ſoyent determinées en nombre & en ſens, autant qu'il eſt poſſible: & alors il peut arriver que l'exception ait elle même ſes *ſous-exceptions*, c'eſt a dire ſes *replications*, & que la replication ait des *duplications*, &c. mais au bout du compte, il faut que toutes ces exceptions & ſous-exceptions bien determinées, jointes avec la regle, achevent l'univerſalité. C'eſt dequoi la Jurisprudence fournit des exemples très remarquables. Mais ſi ces ſortes de regles, chargées d'exceptions & ſous-exceptions, devoient entrer dans les diſputes academiques, il faudroit toujours diſputer la plume à la main, en tenant comme un *protocolle* de ce qui ſe dit de part & d'autre. Et cela ſeroit encore neceſſaire d'ailleurs, en diſputant conſtamment en forme par pluſieurs ſyllogismes, mêlés de tems en tems de diſtinctions, où la meilleure memoire du monde ſe doit confondre. Mais on n'a garde de ſe donner cette peine, de pouſſer aſſés les *ſyllogismes en forme* & de les enregîtrer, pour decouvrir la verité quand elle eſt ſans recompenſe & l'on n'en viendroit pas même à bout, quand on voudroit, à moins que les diſtinctions ne ſoyent exclues ou mieux reglées.

PHILAL. Il eſt pourtant vrai, comme nôtre Auteur l'obſerve, que la methode de l'Ecole ayant eté introduite encore dans les converſations hors des ecoles, pour fermer auſſi la bouche aux chicaneurs, y a fait un mechant effet. Car pourvû qu'on ait les idées moyennes, on en peut voir la liaiſon ſans le ſecours des maximes & avant qu'elles ayent eté produites & cela ſuffiroit pour des gens ſinceres & traitables. Mais la methode des ecoles ayant autoriſé & encouragé les hommes à s'oppoſer & à reſiſter à des verités evidentes jusqu'a ce qu'ils ſoyent reduits à ſe contredire, ou à combattre des principes établis, il ne faut point s'etonner que dans la converſation ordinaire ils n'ayent pas honte de faire ce qui eſt un ſujet de gloire & paſſe pour vertu dans les Ecoles. L'auteur ajoute que des gens raiſonnables, repandus dans le reſte du monde, qui n'ont pas eté corrompûs par l'education, auront bien de la peine à croire qu'une telle methode ait jamais eté ſuivie par des perſonnes qui font profeſſion d'aimer la verité & qui paſſent leur vie à etudier la religion on la nature. Je n'examinerai point ici (dit-il) combien cette maniere d'inſtruire eſt propre à detourner l'eſprit des jeunes gens de l'amour & d'une recherche ſincere de la verité, ou plutôt à les faire douter s'il y a effectivement quelque verité dans le monde, ou du moins qui merite qu'on

s'y

s'y attache. Mais ce que je croi fortement (ajoute-t-il) c'eſt, qu'excepté Chap. VII.
les lieux, qui ont admis la Philoſophie Peripateticienne dans leurs Ecoles où elle a regné pluſieurs ſiecles ſans enſeigner autre choſe au monde que l'art de diſputer, on n'a regardé nulle part ces maximes comme les fondemens des ſciences & comme des ſecours importans pour avancer dans la connoiſſance des choſes.

THEOPH. Votre habile auteur veut que les Ecoles ſeules ſont portées à former des maximes; & cependant c'eſt l'inſtinct general & très raiſonnable du genre humain. Vous le pouvés juger par les proverbes, qui ſont en uſage chez toutes nations & qui ne ſont ordinairement que des maximes dont le public eſt convenu. Cependant quand des perſonnes de jugement prononcent quelque choſe, qui nous paroit contraire à la verité, il faut leur rendre la juſtice de ſoupçonner qu'il y a plus de defaut dans leurs expreſſions que dans leurs ſentimens: c'eſt ce qui ſe confirme ici dans nôtre Auteur, dont je commence à entrevoir le motif qui l'anime contre les maximes & c'eſt qu'effectivement dans les diſcours ordinaires, où il ne s'agit point de s'exercer comme dans les Ecoles, c'eſt chicaner que de vouloir être convaincu pour ſe rendre; d'ailleurs, le plus ſouvent on y a meilleure grace de ſupprimer les majeures qui s'entendent & de ſe contenter des Enthymemes, & même ſans former des prémiſſes il ſuffit ſouvent de mettre le ſimple *medius terminus* ou l'idée moyenne, l'eſprit en comprenant aſſés la liaiſon, ſans qu'on l'exprime. Et cela va bien, quand cette liaiſon eſt inconteſtable; mais vous m'avouerés auſſi, Monſieur, qu'il arrive ſouvent qu'on va trop vîte à la ſuppoſer, & qu'il en nait des paralogismes, de ſorte qu'il vaudroit mieux bien ſouvent d'avoir egard à la ſureté en s'exprimant, que de lui préferer la brieveté & l'elegance. Cependant la prevention de vôtre Auteur contre les maximes l'a fait rejetter tout à fait leur utilité pour l'etabliſſement de la verité & va juſqu'à les rendre complices des deſordres de la converſation. Il eſt vrai que les jeunes gens, qui ſe ſont accoutumés aux exercices academiques, où l'on s'occupe un peu trop à s'exercer & pas aſſés à tirer de l'exercice le plus grand fruit qu'il doit avoir, qui eſt la connoiſſance, ont de la peine à s'en defaire dans le monde. Et une de leurs chicanes eſt de ne vouloir point ſe rendre à la verité, que lorſqu'on la leur a rendû tout a fait palpable, quoique la *ſincerité* & même la *civilité* les dût obliger de ne pas attendre ces extremités, qui les font devenir

CHAP. VII. incommodes & en donnent mauvaiſe opinion. Et il faut avouer, que c'eſt un vice dont les gens de lettres ſe trouvent ſouvent infectés. Cependant la faute n'eſt pas de vouloir reduire les verités aux maximes, mais de le vouloir faire à contretems & ſans beſoin, car l'eſprit humain enviſage beaucoup tout d'un coup & c'eſt le gêner que de le vouloir obliger à s'arreter à chaque pas qu'il fait & à exprimer tout ce qu'il penſe. C'eſt juſtement comme ſi en faiſant ſon compte avec un marchand ou avec un hôte, on le vouloit obliger de tout compter avec les doigts pour en être plus ſûr. Et pour demander cela il faudroit être ou ſtupide ou capricieux. En effet quelquefois on trouve que Petrone a eu raiſon de dire *adoleſcentes in ſcholis ſtultiſſimos fieri*, que les jeunes gens deviennent ſtupides & même écervelés quelquefois dans les lieux, qui devroient être les ecoles de la ſageſſe. *Corruptio optimi peſſima.* Mais encore plus ſouvent ils deviennent vains, brouillons & brouillés, capricieux, incommodes & cela depend ſouvent de l'humeur des maitres qu'ils ont. Au reſte je trouve qu'il y a des fautes bien plus grandes dans la converſation que celle de demander trop de clarté. Car ordinairement on tombe dans le vice oppoſé & l'on n'en donne ou n'en demande pas aſſés. Si l'un eſt incommode, l'autre eſt dommageable & dangereux.

§. 12. *PHILAL.* L'uſage des maximes l'eſt auſſi quelquefois, quand on les attache à des notions fauſſes, vagues, & incertaines; car alors les maximes ſervent à nous confirmer dans nos erreurs, & même à prouver des contradictions. Par exemple, celui qui avec Descartes ſe forme une idée de ce qu'il appelle *corps*, comme d'une choſe qui n'eſt qu'etendue, peut demontrer aiſement par cette maxime, *ce qui eſt, eſt*, qu'il n'y a point de vuide, c'eſt a dire l'eſpace ſans corps. Car il connoit ſa propre idée, il connoit qu'elle eſt ce qu'elle eſt & non une autre idée; ainſi etendue, corps & eſpace étant chez lui trois mots, qui ſignifient une même choſe, il lui eſt auſſi veritable de dire, que l'eſpace eſt corps, que de dire que le corps eſt corps. §. 13. Mais un autre, à qui *corps* ſignifie un étendu ſolide, conclura de la même façon, que de dire: *que l'eſpace n'eſt pas corps* eſt auſſi ſûr, qu'aucune propoſition qu'on puiſſe prouver par cette maxime: *il eſt impoſſible qu'une choſe ſoit, & ne ſoit pas en même tems.*

THEOPH. Le mauvais uſage des maximes ne doit pas faire blamer leur uſage en general; toutes les verités ſont ſujettes à cet inconvenient,

nient, qu'en les joignant à des fauſſetés, on peut conclure faux, ou même des contradictoires. Et dans cet exemple, on n'a guere beſoin de ces Axiomes identiques, à qui l'on impute la cauſe de l'erreur & de la contradiction. Cela ſe verroit, ſi l'argument de ceux qui concluent de leur Definitions, que l'eſpace eſt corps, ou que l'eſpace n'eſt point corps étoit reduit en forme. Il y a même quelque choſe de trop dans cette conſequence, le corps eſt etendu & ſolide, donc l'extenſion, c'eſt a dire, l'etendu n'eſt point corps, & l'etendue n'eſt point choſe corporelle; car j'ai deja remarqué qu'il y a des *expreſſions ſuperflues* des idées, ou qui ne multiplient point les choſes, comme ſi quelqu'un diſoit, par *triquetrum* j'entens un Triangle trilateral & concluoit de là que tout trilateral n'eſt pas Triangle. Ainſi un Carteſien pourra dire que l'idée de l'etendu ſolide eſt de cette même nature, c'eſt à dire, qu'il y a du ſuperflu; comme en effèt, prenant l'etendue pour quelque choſe de ſubſtantiel, toute etendue ſera ſolide, ou bien toute etendue ſera corporelle. Pour ce qui eſt du *vuide* un Carteſien aura droit de conclure de ſon idée ou *facon d'idée*, qu'il n'y en a point, ſuppoſé que ſon idée ſoit bonne; mais un autre n'aura point raiſon de conclure d'abord de la ſienne qu'il en peut avoir, comme en effèt, quoique je ne ſois pas pour l'opinion Carteſienne, je croi pourtant qu'il n'y a point de vuide, & je trouve qu'on fait dans cet exemple un plus mauvais uſage des *idees* que des *maximes*. CHAP. VII.

§. 15. *PHILAL.* Au moins il ſemble, que tel uſage qu'on voudra faire des maximes dans les propoſitions verbales elles ne nous ſauroient donner la moindre connoiſſance ſur les ſubſtances, qui exiſtent hors de nous.

THEOPH. Je ſuis tout d'un autre ſentiment. Par exemple cette maxime, que la nature agit par les plus courtes voyes, ou du moins par les plus determinées, ſuffit ſeule pour rendre raiſon presque de toute l'Optique, Catoptrique & Dioptrique, c'eſt a dire, de ce qui ſe paſſe hors de nous dans les actions de la lumiere, comme je l'ai montré autre fois & M. Molineux l'a fort approuvé dans ſa Dioptrique, qui eſt uu très bon livre.

PHILAL. On pretend pourtant, que lorsqu'on ſe ſert des principes identiques pour prouver des propoſitions, ou il y a des mots qui

CHAP. VII. ſignifient des idées compoſées comme *homme*, ou *vertu*, leur uſage eſt extrement dangereux & engage les hommes à regarder ou à recevoir la fauſſeté comme une verité manifeſte. Et c'eſt, parce que les hommes croyent que lorsqu'on retient les mêmes termes, les propoſitions roulent ſur les mêmes choſes, quoique les idées que ces termes ſignifient ſoyent differentes; de ſorte que les hommes, prenans les mots pour les choſes, comme ils le font ordinairement, des maximes ſervent communement à prouver des propoſitions contradictoires.

THEOPH. Quelle injuſtice de blamer les pauvres maximes de ce qui doit être imputé au mauvais uſage des termes & à leur equivocations. Par la même raiſon on blamera les ſyllogismes, parcequ'on conclut mal, lorsque les termes ſont equivoques. Mais le ſyllogisme en eſt innocent, parcequ'en effèt il y a quatre termes alors, contre les regles des ſyllogismes. Par la même raiſon, ou blameroit auſſi le calcul des Arithmeticiens ou des Algebriſtes, parce qu'en mettant X pour V, ou en prenant *a* pour *b* par mégarde, l'on en tire des concluſions fauſſes & contradictoires.

§. 19. *PHILAL.* Je croirois pour le moins que les maximes ſont peu utiles, quand on a des idées claires & diſtinctes; & d'autres veulent même qu'alors elles ne ſont abſolument de nul uſage & pretendent, que quiconque, dans ces rencontre, ne peut pas diſcerner la verité & la fauſſeté ſans ces ſortes de maximes, ne pourra le faire par leur entremiſe; & nôtre Auteur (§. 16. 17.) fait même voir qu'elles ne ſervent point à decider ſi un tel eſt homme ou non.

THEOPH. Si les verités ſont fort ſimples & evidentes & fort proches des identiques & des definitions, on n'a gueres beſoin d'employer expreſſement des maximes pour en tirer ces verités, car l'eſprit les employe virtuellement & fait ſa concluſion tout d'un coup ſans entrepos. Mais ſans les Axiomes & les Theoremes deja connus, les Mathematiciens auroient bien de la peine à avancer; car dans les longues conſequences, il eſt bon de s'arrêter de tems en tems & de ſe faire comme des colomnes miliaires au milieu du chemin, qui ſerviront encore aux autres à le marquer. Sans cela, ces longs chemins ſeront trop incommodes & paroitront même confus & obſcurs, ſans qu'on y puiſſe rien diſcer-

diſcerner & relever que l'endroit, où l'on eſt, c'eſt aller ſur mer ſans compas dans une nuit obſcure ſans voir fonds, ni rive, ni etoiles; c'eſt marcher dans des vaſtes landes, où il n'y a ni arbres, ni colliues, ni ruiſſeaux; c'eſt auſſi comme une chaine à anneaux, deſtinée a meſurer des longueurs, où il y auroit quelques centaines d'anneaux ſemblables entr'eux tout de ſuite, ſans une diſtinction de chapelet, ou de plus gros grains, ou de plus grands anneaux ou d'autres diviſions, qui pourroient marquer les pieds, les toiſes, les perches &c. L'eſprit qui aime l'unité dans la multitude, joint donc enſemble quelqués unes des conſequences, pour en former des concluſions moyennes & c'eſt l'uſage des maximes & des Theoremes. Par ce moyen il y a plus de plaiſir, plus de lumière, plus de ſouvenir, plus d'application, & moins de repetition. Si quelque Analyſte ne vouloit point ſuppoſer en calculant ces deux Maximes Geometriques, que le quarré de l'Hypotenuſe eſt egal aux deux quarrés des côtés de l'angle droit, & que les côtés correſpondans des triangles ſemblables ſont proportionnels, s'imaginant que parce qu'on a la demonſtration de ces deux Theoremes par la liaiſon des idées qu'ils enferment, il pourroit s'en paſſer aiſement en mettant les idées mêmes à leur place, il ſe trouvera fort eloigné de ſon compte. Mais afin que vous ne penſiés pas, Monſieur, que le bon uſage de ces maximes eſt reſſerré dans les bornes des ſeules ſciences Mathematiques, vous trouverés qu'il n'eſt pas moindre dans la Jurisprudence & un des principaux moyens de la rendre plus facile & d'en enviſager le vaſte Ocean comme dans une carte de Geographie, c'eſt de reduire quantité de deciſions particulieres, à des principes plus generaux. Par exemple on trouvera que quantité de loix des Digeſtes, d'actions ou d'exceptions, de celles qu'on appelle *in factum*, dependent de cette maxime, *ne quis alterius damno fiat locupletior*, qu'il ne faut pas que l'un profite du dommage, qui en arriveroit à l'autre, ce qu'il faudroit pourtant exprimer un peu plus preciſement. Il eſt vrai qu'il y a une grande diſtinction à faire, entre les regles de droit. Je parle des bonnes & non de certains brocards *(brocardica)* introduits par les Docteurs, qui ſont vagues & obſcurs; quoique ces regles encore pourroient devenir ſouvent bonnes & utiles, ſi on les reformoit, au lieu qu'avec leur diſtinctions infinies *(cum ſuis fallentiis)* elles ne ſervent qu'à embrouïller. Or les bonnes regles ſont ou des Aphorismes ou des maximes. Et ſous les maximes, je comprends tant Axiomes que Theoremes. Si ce ſont des *Aphorismes*, qui ſe forment par induction & obſervation & non par

Uſage des Axiomes dans la Jurisprudence.

CHAP. VII. par raiſon *à priori* & que les habiles gens ont fabriques aprés une revue du droit etabli, ce texte du Jurisconſulte ... dans le tître des Digeſtes, qui parle des Regles de droit, a lieu: *non ex regulâ jus ſumi, ſed ex jure quod eſt regulam fieri*, c'eſt à dire, qu'on tire des regles d'un droit deja connu, pour s'en mieux ſouvenir, mais qu'on n'établit pas le droit ſur ces regles. Mais il y a des *Maximes fondamentales* qui conſtituent le droit même & forment les Actions, Exceptions, Replications, &c. qui lorsqu'elles ſont enſeignées par la pure raiſon & ne viennent pas du pouvoir arbitraire de l'Etat, conſtituent le droit naturel; & telle eſt la regle dont je viens de parler, qui defend le profit dommageable. Il y a auſſi des regles, dont les exceptions ſont rares & par conſequent qui paſſent pour univerſelles. Telle eſt la regle des Inſtitutions de l'Empereur Juſtinien dans le §. 2. du titre des Actions, qui porte que lorsqu'il s'agit des choſes corporelles, l'acteur ne poſſede point, excepté dans un ſeul cas, que l'Empereur dit être marqué dans les Digeſtes. Mais on eſt encore après pour le chercher. Il eſt vrai que quelquesuns au lieu de *ſanè unô caſu*, liſent, *ſanè* non *uno* & d'un cas on peut faire pluſieurs quelquefois.

Uſage des Axiomes dans la Medicine.

Chez les Medicins feu M. Barner, qui nous avoit fait eſperer un *nouveau Sennertus* ou ſyſteme de Medecine, accommodé aux nouvelles decouvertes ou opinions, en nous donnant ſon *prodromus* avance que la maniere que les Medecins obſervent ordinairement dans leurs ſyſtemes de pratique, eſt d'expliquer l'art de guerir, en traitant d'une maladie après l'autre, ſuivant l'ordre des parties du corps humain ou autrement, ſans avoir donné des préceptes de pratique univerſels, communs à pluſieurs maladies & ſymptomes, & que cela les engage à une infinité de repetitions; en ſorte qu'on pourroit retrancher, ſelon lui, les trois quarts de Sennertus & abreger la ſcience infiniment par des propoſitions generales & ſur tout par celles à qui convient le καθόλε πρῶτον d'Ariſtote, c'eſt à dire, qui ſont reciproques, ou y approchent. Je croi qu'il a raiſon de conſeiller cette Methode, ſur tout à l'egard des préceptes, ou la *Medecine* eſt *ratiocinative*. Mais à proportion qu'elle eſt *empirique*, il n'eſt pas ſi aiſé ni ſi ſur de former des propoſitions univerſelles. Et de plus, il y a ordinairement des complications dans les maladies particulieres, qui forment comme une imitation des ſubſtances; tellement qu'une maladie eſt comme une plante ou un animal, qui demande une hiſtoire à part, c'eſt a dire, ce ſont des *modes* ou façons d'être, à qui convient ce que nous avons dit des corps ou choſes ſubſtancielles, une fievre quarte étant auſſi difficile à aprofondir

dir que l'or ou le vif-argent. Ainſi il eſt bon, non obſtant les préceptes universels, de chercher dans les eſpeces des maladies des methodes de guerir & des remedes, qui ſatisfont à pluſieurs indications & concours de cauſes enſemble & ſur tout de receuillir ceux que l'experience a authoriſés; ce que Sennertus n'a pas aſſés fait, car des habiles gens ont remarqué que les compoſitions des recettes qu'il propoſe, ſont ſouvent plus formées *ex ingenio* par éſtime, qu'autoriſées par l'experience, comme il le faudroit pour être plus ſûr de ſon fait. Je crois donc que le meilleur ſera de joindre les deux voyes & de ne pas ſe plaindre des repetitions dans une matiere ſi delicate & ſi importante comme eſt la Medecine, où je trouve qu'il nous manque ce que nous avons de trop à mon avis dans la Jurisprudence, c'eſt a dire, des livres des cas particuliers & des repertoires de ce qui a deja eté obſervé; car je croi que la millieme partie des livres des jurisconſultes nous ſuffiroit, mais que nous n'aurions rien de trop en matiere de Medecine, ſi nous avions mille fois plus d'obſervations bien circonſtanciées, puisque la Jurisprudence eſt toute fondée en raiſons à l'egard de ce qui n'eſt pas expreſſement marqué par les loix ou par les coutumes. Car on le peut toujours tirer ou de la loi ou du droit naturel au defaut de la loi par le moyen de la raiſon. Et les loix de chaque païs ſont finies & determinées, ou peuvent le devenir; au lieu qu'en Medecine les principes d'experience, c'eſt a dire les obſervations ne ſauroient étre trop multipliées, pour donner plus d'occaſion à la raiſon de dechifrer ce que la nature ne nous donne à connoitre qu'à demi. Au reſte je ne ſache perſonne qui employe les axiomes de la maniere que l'auteur habile, dont vous parlés, le fait faire (§. 16. 17.) comme ſi quelcun, pour demontrer à un enfant, qu'un Negre eſt un homme, ſe ſervoit du principe, ce qui eſt, eſt; en diſant: un Negre a l'ame raiſonnable; or l'ame raiſonnable & l'homme eſt la même choſe, & par conſequent ſi ayant l'ame raiſonnable, il n'etoit pas homme, il ſeroit faux que ce qui eſt eſt, ou bien une même choſe ſeroit, ou ne ſeroit pas en même tems. Car ſans employer ces maximes, qui ne ſont point de ſaiſon ici & n'entrent pas directement dans le raiſonnement, comme auſſi elles n'y avancent rien, tout le monde ſe contentera de raiſonner ainſi: un Negre a l'ame raiſonnable, quiconque a l'ame raiſonnable eſt homme, donc le Negre eſt homme. Et ſi quelcun, prévenu qu'il n'y a point d'ame raiſonnable quand elle ne nous paroit point, concluoit que les enfans, qui ne viennent que de naître & les imbecilles ne ſont point de

CHAP. VII. l'eſpece humaine (comme en effet l'auteur rapporte d'avoir diſcouru avec des perſonnes fort raiſonnables qui le nioient) je ne crois point, que le mauvais uſage de la maxime, qu'il eſt impoſſible qu'une choſe ſoit & ne ſoit pas, les ſeduiroit, ni qu'ils y penſent même en faiſant ce raiſonnement. La ſource de leur erreur ſeroit une extenſion du principe de nôtre auteur, qui nie qu'il y a quelque choſe dans l'ame dont elle ne s'appercoit pas, au lieu que ces Meſſieurs iroient jusqu'à nier l'ame même, lorsque d'autres ne l'appercoivent point.

CHAPITRE VIII.

Des propoſitions frivoles.

PHILAL. Je crois bien que les perſonnes raiſonnables n'ont garde d'employer les Axiomes *identiques* de la maniere dont nous venons de parler. §. 2. Auſſi ſemble t-il que ces maximes purement identiques ne ſont que des *propoſitions frivoles* ou *nugatoriae*, comme les ecoles même les appellent. Et je ne me contenterois pas de dire que cela ſemble ainſi, ſi vôtre ſurprenant exemple *de la demonſtration de la converſion* par l'entremiſe des identiques, ne me faiſoit aller bride en main doresnavant, lorsqu'il s'agit de mepriſer quelque choſe. Cependant je vous rapporterai, ce qu'on allegue pour les declarer frivoles entierement. C'eſt §. 3. qu'on reconnoit à la premiere vue qu'elles ne renferment aucune inſtruction, ſi ce n'eſt pour faire voir quelquefois à un homme l'abſurdité ou il s'eſt engagé.

Les propoſitions identiques ſervent par leurs conſequences à trouver des veritez.

THEOPH. Comptés vous cela pour rien, Monſieur, & ne reconnoiſſés-vous pas, que reduire une propoſition à l'abſurdité, c'eſt demôntrer ſa contradictoire? Je crois bien qu'on n'inſtruira pas un homme, en lui diſant qu'il ne doit pas nier & affirmer le même en même tems, mais on l'inſtruit en lui montrant par la force des conſequences, qu'il le fait ſans y penſer. Il eſt difficile à mon avis de ſe paſſer toujours de ces *demonſtrations apagogiques*, c'eſt à dire, qui reduiſent à l'abſurdité & de tout prouver par *les oſtenſives*, comme on les appelle; & les Geometres, qui ſont fort curieux là deſſus, l'experimentent aſſés. Proclus le remarque de tems en tems, lorsqu'il voit que certains Geometres anciens, venus

nus après Euclide, ont trouvé une demonſtration plus directe (comme on le croit) que la ſienne. Mais le ſilence de cet ancien Commentateur fait aſſés voir qu'on ne l'a point fait toujours. CHAP. VIII.

§. 3. *PHILAL.* Au moins m'avouerés vous, Monſieur, qu'on peut former un million de propoſitions à peu de fraix, mais auſſi fort peu utiles; car n'eſt il pas frivole de remarquer, par exemple, que l'huitre eſt l'huitre & qu'il eſt faux de le nier, ou de dire que l'huitre n'eſt point l'huitre? Sur quoi nôtre auteur dit agreablement, qu'un homme qui feroit de cette huitre, tantôt le ſujet, tantôt l'attribut, ou le predicatum, ſeroit juſtement comme un ſinge, qui s'amuſeroit à jetter une huitre d'une main à l'autre, ce qui pourroit tout auſſi bien ſatisfaire la faim du ſinge, que ces propoſitions ſont capables de ſatisfaire l'entendement de l'homme.

THEOPH. Je trouve que cet Auteur auſſi plein d'eſprit que doué de jugement, a toutes les raiſons du monde de parler contre ceux qui en uſeroient ainſi. Mais vous voyés bien, comment il faut employer les identiques, pour les rendre utiles; c'eſt en montrant à force de conſequences & de definitions, que d'autres verités, qu'on veut etablir, s'y reduiſent.

§. 4. *PHILAL.* Je le reconnois & je vois bien qu'on le peut appliquer à plus forte raiſon aux propoſitions, qui paroiſſent frivoles & le ſont en bien des occaſions, où une partie de l'idée complexe eſt affirmée de l'objet de cette idée; comme en diſant: *le plomb eſt un metal,* & diſant cela à un homme, qui connoit la ſignification de ces termes & qui ſait que le plomb ſignifie un corps fort peſant, fuſible & malleable, il y a ce ſeul uſage, qu'en diſant *metal,* on lui deſigne tout d'un coup pluſieurs des idées ſimples, au lieu de les lui compter une à une. §. 5. Il en eſt de même lorsqu'une partie de la definition eſt affirmée du terme defini; comme en diſant: *tout or eſt fuſible,* ſuppoſé qu'on a defini *l'or,* que c'eſt un corps jaune, peſant, fuſible, & malleable. Item de dire que le triangle a trois côtés, que l'homme eſt un animal, qu'un palefroy (vieux mot françois) eſt un animal qui hennit, cela ſert pour definir les mots, & non pas pour apprendre quelque choſe outre la definition. Mais on nous apprend quelque choſe, en diſant, que l'homme a une notion de Dieu, & que l'opium le plonge dans le ſommeil.

CHAP. VIII.

Les identiques à demi ne ſont frivoles. Elles font penſer à ce qu'on ſcait deja.

THEOPH. Outre ce que j'ai dit des identiques, qui le ſont entierement, on trouvera que ces identiques à demi ont encore une utilité particuliere. Par exemple: *un homme ſage eſt toujours un homme;* cela donne à connoitre, qu'il n'eſt pas infallible, qu'il eſt mortel &c. Quelqu'un a beſoin dans le danger d'une balle de piſtolet, il manque de plomb pour en fondre dans la forme qu'il a, un ami lui dit, ſouvenés vous que *l'argent*, que vous avés dans vôtre bourſe, eſt *fuſible:* cet ami ne lui apprendra point une qualité de l'argent, mais il le fera penſer à un uſage qu'il en peut faire, pour avoir des balles à piſtolet dans ce preſſant beſoin. Une bonne partie des *verités morales* & des plus belles *ſentences*, des Auteurs, eſt de cette nature. Elles n'apprennent rien bien ſouvent, mais elles font penſer à propos à ce que l'on ſcait. Ce jambe ſenaire de la Tragedie Latine

cuivis poteſt accidere, quod cuiquam poteſt,

(qu'on pourroit exprimer ainſi, quoique moins joliment: ce qui peut arriver à l'un, peut arriver à un chacun) ne fait que nous faire ſouvenir de la condition humaine, *quòd nihil humani à nobis alienum putare debemus.* Cette regle des Juriſconſultes: *qui jure ſuo utitur, nemini facit injuriam* (celui qui uſe de ſon droit, ne fait tort à perſonne) paroit frivole. Cependant elle a un uſage fort bon en certaines rencontres & fait penſer juſtement à ce qu'il faut. Comme ſi quelcun hauſſoit ſa maiſon, autant qu'il eſt permis par les ſtatuts & uſances, & qu'ainſi il ôtoit quelque vue à un voiſin, on payeroit ce voiſin d'abord de cette même regle de droit, s'il s'aviſoit de ſe plaindre. Au reſte les propoſitions de fait, ou les experiences, comme celle qui dit que l'Opium eſt narcotique, nous menent plus loin que les verités de la pure raiſon, qui ne nous peuvent jamais faire aller au delà de ce qui eſt dans nos idées diſtinctes. Pour ce qui eſt de cette propoſition, que tout homme a une notion de Dieu, elle eſt de la raiſon, quand notion ſignifie idée. Car l'idée de Dieu ſelon moi eſt innée dans tous les hommes: mais ſi cette notion ſignifie une idée où l'on penſe actuellemente, c'eſt une propoſition de fait, qui depend de l'hiſtoire du genre humain. §. 7. Enfin dire qu'un triangle a trois côtés, cela n'eſt pas ſi identique qu'il ſemble, car il faut un peu d'attention pour voir qu'un polygone doit avoir autant d'angles que de côtés; auſſi y auroit-il un coté de plus, ſi le polygone n'étoit point ſuppoſé fermé.

§. 5.

§. 5. *PHILAL.* Il ſemble que les propoſitions generales, qu'on forme ſur les ſubſtances, ſont pour la plupart frivoles, ſi elles ſont certaines. Et qui ſait les ſignifications des mots, ſubſtance, homme, animal, forme, ame vegetative, ſenſitive, raiſonnable, en formera pluſieurs propoſitions indubitables, mais inutiles, particulierement ſur l'ame, dont on parle ſouvent ſans ſavoir ce qu'elle eſt reellement. Chacun peut voir une infinité de propoſitions, de raiſonnemens & de concluſions de cette nature dans les livres de Metaphyſique, de Theologie ſcholaſtique, & & d'une certaine eſpece de Phyſique, dont la lecture ne lui apprendra rien de plus de Dieu, des eſprits & des corps, que ce qu'il en ſavoit avant que d'avoir parcouru ces livres. CHAP. VIII.

THEOPH. Il eſt vrai que les abregés de Metaphyſique & tels autres livres de cette trempe, qui ſe voyent communement, n'apprennent que des mots. De dire, par exemple, que la Metaphyſique eſt la *ſcience* de l'Etre en general, qui en explique les principes & les affections qui en emanent; que les principes de l'Etre, ſont l'eſſence & l'exiſtence; & que les affections ſont ou primitives, ſavoir, l'un, le vrai, le bon; ou derivatives, ſavoir le même, & divers, le ſimple & le compoſé &c. & en parlant de chacun de ces termes, ne donner que des notions vagues, & des diſtinctions des mots; c'eſt bien abuſer du nom de *ſcience*. Cependant il faut rendre cette juſtice aux ſcholaſtiques plus profonds, comme Suarés (dont Grotius faiſoit ſi grand cas) de reconnoître qu'il y a quelquefois chez eux des diſcuſſions conſiderables, comme ſur le continuum, ſur l'infini, ſur la contingence, ſur la realité des abſtraits, ſur le principe de l'individuation, ſur l'origine & le vuide des formes, ſur l'ame, & ſur ſes facultés, ſur le concours de Dieu avec les creatures &c. & même en Morale, ſur la nature de la volonté & ſur les principes de la juſtice; en un mot, il faut avouer qu'il y a encore de l'or dans ces ſcories, mais il n'y a que des perſonnes eclairées qui en puiſſent profiter; & de charger la jeuneſſe d'un fatras d'inutilités, parcequ'il y a quelque choſe de bon par ci par là, ce ſeroit mal menager la plus pretieuſe de toutes les choſes, qui eſt le tems. Au reſte nous ne ſommes pas tout à fait depourvûs de propoſitions generales ſur les ſubſtances, qui ſoyent certaines, & qui meritent d'être ſcues. Il y a de grandes & belles verités ſur Dieu & ſur l'ame, que nôtre habile Auteur a enſeignées ou de ſon chef, ou en partie aprés d'autres. Nous y avons peutetre ajouté quelque choſe auſſi. Et quant aux

Le ſeul abus des propoſitions generales dans les ſciences eſt blamable.

CHAP. VIII. connoiſſances generales touchant les corps, on en âjoute d'aſſés conſiderables à celles qu'Ariſtote avoit laiſſées & l'on doit dire que la Phyſique, même la generale, eſt devenue bien plus réelle, qu'elle n'étoit auparant. Et quant à la Metaphyſique réelle, nous commencons quaſi à l'etablir, & nous trouvons des verités importantes fondées en raiſon & confirmées par l'experience, qui appartiennent aux ſubſtances en general. J'eſpere auſſi d'avoir avancé un peu la connoiſſance generale de l'ame & des eſprits. Une telle Metaphyſique eſt ce qu'Ariſtote demandoit, c'eſt la ſcience qui s'appelle chez lui, Ζητωμένη, la *deſirée*, ou qu'il cherchoit, qui doit être à l'egard des autres ſciences theoretiques, ce que la ſcience de la felicité eſt aux arts dont elle a beſoin & ce que l'Architecte eſt aux ouvriers. C'eſt pourquoi Ariſtote diſoit, que les autres ſciences dependent de la Metaphyſique comme de la plus generale & en devoient emprunter leurs principes, demontrés chez elle. Auſſi faut-il ſcavoir, que la vraye Morale eſt à la Metaphyſique, ce que la Pratique eſt à la Theorie, parceque de la doctrine des ſubſtances en commun depend la connoiſſance des eſprits & particulierement de Dieu & de l'Ame, qui donne une juſte etendue à la juſtice & à la vertu. Car comme j'ai remarqué ailleurs, s'il n'y avoit ni providence, ni vie future, le ſage ſeroit plus borné dans les pratiques de la vertu, car il ne rapporteroit tout qu'à ſon contentement preſent & même ce contentement, qui paroit deja chez Socrate, chez l'empereur Marc Antonin, chez Epictete & autres anciens, ne ſeroit pas ſi bien fondé toujours ſans ces belles & grandes vues, que l'ordre & l'harmonie de l'univers nous ouvrent jusques dans un avenir ſans bornes; autrement la tranquillité de l'ame ne ſera que ce qu'on appelle patience par force, de ſorte qu'on peut dire, que la *Theologie naturelle*, comprenant deux parties, la theorique & la practique, contient tout à la fois la Metaphyſique réelle & la Morale la plus parfaite.

§. 12. *PHILAL.* Voila des connoiſſances ſans doute qui ſont bien eloignées d'être frivoles, ou purement verbales. Mais il ſemble que ces dernieres, ſont celles, où deux abſtraits ſont affirmés l'un de l'autre; par exemple, que *l'epargne eſt frugalité*, que la *gratitude eſt juſtice;* & quelques ſpecieuſes que ces propoſitions & autres paroiſſent quelquefois du premier coup d'oeil, cependant ſi nous en preſſons la force, nous trouvons que tout cela n'emporte autre choſe que la ſignification des termes.

THE-

CHAP. VIII.

Les definitions ou significations des termes expriment les principes des demonſtrations.

THEOPH. Mais les ſignifications des termes, c'eſt a dire les definitions, jointes aux Axiomes identiques, expriment les principes de toutes les demonſtrations: & comme ces definitions peuvent faire connoitre en même tems les idées & leur poſſibilité, il eſt viſible que ce qui en depend n'eſt pas toujours purement verbal. Pour ce qui eſt de l'exemple, que la *gratitude eſt juſtice*, ou plutôt une partie de la juſtice, il n'eſt pas à mepriſer, car il fait connoitre que ce qui s'appelle *actio ingrati* ou la plainte qu'on peut faire contre les ingrats, devroit être moins negligée dans les Tribunaux. Les Romains recevoient cette action contre les libertes ou affranchis & encore aujourdhui elle doit avoir lieu à l'egard de la revocation des dons. Au reſte j'ai deja dit ailleurs, qu'encore des idées abſtraites peuvent être attribuées l'une à l'autre, le genre à l'eſpece; comme en diſant *la durée eſt une continuité*, *la vertu eſt une habitude;* mais *la juſtice univerſelle eſt* non ſeulement *une vertu* mais même c'eſt la vertu morale entiere.

CHAPITRE IX.

De la connoiſſance que nous avons de notre exiſtence.

§. 1. *PHILAL.* Nous n'avons conſideré jusqu'ici que les eſſences des choſes & comme notre eſprit ne les connoit que par *abſtraction*, en les detachant de toute exiſtence particuliere, autre que celle qui eſt dans notre entendement, elles ne nous donnent abſolument point de connoiſſance d'aucune exiſtence réelle. Et les propoſitions univerſelles, dont nous pourrons avoir une connoiſſance certaine, ne ſe rapportent point à l'exiſtence. Et d'ailleurs, toutes les fois qu'on attribue quelque choſe à un individu d'un genre ou d'une eſpece par une propoſition, qui ne ſeroit point certaine, ſi le même étoit attribué au genre ou à l'eſpece en general, la propoſition n'appartient qu'à *l'exiſtence* & ne fait connoitre qu'une liaiſon accidentelle dans ces choſes exiſtentes en particulier, comme lorsqu'on dit, qu'un tel homme eſt docte.

THEOPH. Fort bien & c'eſt dans ce ſens, que les Philoſophes auſſi, diſtinguant ſi ſouvent entre ce qui eſt de *l'eſſence* & ce qui eſt de *l'exi-*

CHAP. XI. *l'exiſtence*, rapportent à l'exiſtence tout ce qui eſt *accidentel* ou *contingent*. Bien ſouvent, on ne ſcait pas même ſi les propoſitions univerſelles, que nous ne ſcavons que par experience, ne ſont pas peutêtre accidentelles auſſi, parce que nôtre experience eſt bornée; comme dans les païs où l'eau n'eſt point glacée, cette propoſition qu'on y formera, que l'eau eſt toujours dans un état fluide, n'eſt pas eſſentielle & on le connoit en venant dans des païs plus froids. Cependant on peut prendre *l'accidentel* d'une maniere plus retrecie, en ſorte qu'il y a comme un milieu entre lui & *l'eſſentiel;* & ce milieu eſt le *naturel*, c'eſt a dire ce qui n'appartient pas a la choſe neceſſairement, mais qui cependant lui convient de ſoi, ſi rien ne l'empeche. Ainſi, quelcun pourroit ſoutenir qu'à la verité il n'eſt pas eſſenciel à l'eau, mais qu'il lui eſt naturel au moins d'être fluide. On le pourroit ſoutenir dis-je, mais ce n'eſt pas pourtant une choſe demontrée, & peut-étre que les habitans de la Lune, s'il y en avoit, auroient ſujet de ne ſe pas croire moins fondés de dire qu'il eſt naturel à l'eau d'étre glacée. Cependant il y a d'autres cas où le naturel eſt moins douteux. Par exemple, un rayon de lumiere va toujours droit dans le même milieu, à moins que par accident il ne rencontre quelque ſurface qui le reflechit. Au reſte Ariſtote a coutume de rapporter à la matiere la ſource des choſes *accidentelles;* mais alors il y faut entendre la matiére ſeconde, c'eſt a dire, le tas ou la maſſe des corps.

L'accidentel ſe rapporte à l'exiſtence,

& comprend dans un ſens le naturel des choſes.

Exemple de la fluidité de l'eau.

§. 2. *PHILAL.* J'ai remarqué deja, ſuivant l'excellent auteur anglois qui a ecrit l'eſſai concernant l'entendement, que nous connoiſſons *nôtre exiſtence* par l'intuition; celle *de Dieu* par demonſtration & celle *des autres*, par ſenſation. §. 3. Or cette intuition qui fait connoitre nôtre exiſtence à nous mêmes, fait que nous la connoiſſons avec une evidence entiere, qui n'eſt point capable d'être prouvée & n'en a point beſoin; tellement que lors même que j'entreprens de douter de toutes choſes, ce doute même ne me permet pas de douter de mon exiſtence. Enfin nous avons là deſſus le plus haut degré de certitude qu'on puiſſe imaginer.

L'intuition eſt la ſource de la connoiſſance de notre exiſtence.

THEOPH. Je ſuis entierement d'accord de tout ceci. Et j'ajoute que l'apperception immediate de nôtre exiſtence & de nos penſées nous fournit les premieres verités *à poſteriori* ou de fait, c'eſt a dire les *premieres experiences;* comme les propoſitions identiques contiennent les premieres verités *à priori*, ou de raiſon, c'eſt à dire *les premieres lumieres.*

res. Les unes & les autres ſont incapables d'être prouvées & peuvent être appellées *immediates;* celles-la, parcequ'il y a immediation entre l'entendement & ſon objet, celleci, parcequ'il y a immediation entre le ſujet & le predicat. CHAP. IX.

CHAPITRE X.

De la connoiſſance que nous avons de l'exiſtence de Dieu.

§. 1. *PHILAL.* Dieu ayant donné à nôtre ame les facultés, dont elle eſt ornée, il ne s'eſt point laiſſé ſans temoignage; car les ſens, l'intelligence & la raiſon nous fourniſſent des preuves manifeſtes de ſon exiſtence.

THEOPH. Dieu n'a pas ſeulement donné à l'ame des facultés propres à le connoitre, mais il lui a auſſi imprimé des caracteres, qui le marquent, quoiqu'elle ait beſoin des facultés pour s'appercevoir de ces caracteres. Mais je ne veux point repeter ce qui a eté diſcuté entre nous ſur les idées & les verités innées, parmi leſquelles je compte l'idée de Dieu & la verité de ſon exiſtence. Venons plûtôt au fait.

PHILAL. Or encore que l'exiſtence de Dieu ſoit la verité la plus aiſée à prouver par la raiſon, & que ſon evidence egale, ſi je ne me trompe, celle des demonſtrations mathematiques, elle demande pourtant de l'attention. Il n'eſt beſoin d'abord que de faire reflexion ſur nous mêmes & ſur nôtre propre exiſtence indubitable. Ainſi je ſuppoſe, que *chacun connoit qu'il eſt quelque choſe qui exiſte actuellement*, & qu'ainſi il y a un Etre réel. S'il y a quelcun, qui puiſſe douter de ſa propre exiſtence, je declare que ce n'eſt pas a lui que je parle. §. 3. Nous ſavons encore par une connoiſſance de ſimple vue, que *le pur neant ne peut point produire un Etre réel.* D'où il s'enſuit d'une evidence mathematique, que *quelque choſe a exiſté de toute eternité*, quisque tout ce qui a un commancement doit avoir eté produit par quelque autre choſe. §. 4. Or tout Etre, qui tire ſon exiſtence d'un autre, tire auſſi de lui tout ce qu'il a & toutes ſes facultés. Donc la ſource éternelle de tous les Etres, eſt auſſi le

CHAP. X. principe de toutes leurs puiſſances, de ſorte que *cet Etre eternel doit être auſſi tout puiſſant.* §. 5. De plus, l'homme trouve en lui même de la connoiſſance. Donc *il y a un Etre intelligent.* Or il eſt impoſſible qu'une choſe abſolument deſtituée de connoiſſance & de perception, produiſe un Etre intelligent & il eſt contraire à l'idée de la matiere, privée de ſentiment, de s'en produire à elle même. Donc la ſource des choſes eſt intelligente & *il y a eu un Etre intelligent de toute eternité.* §. 6. Un Etre éternel, très puiſſant & trés intelligent, eſt ce qu'on appelle Dieu. Que s'il ſe trouvoit quelqu'un aſſés déraiſonnable pour ſuppoſer que l'homme eſt le ſeul Etre, qui ait de la connoiſſance & de la ſageſſe, mais que neanmeins il a eté formé par le pur hazard & que c'eſt ce même principe aveugle & ſans connoiſſance, qui conduit tout le reſte de l'Univers, je l'avertirai d'examiner à loiſir la cenſure tout à fait ſolide & pleine d'emphaſe de *Ciceron* (*de legibus lib.* 2.). Certainement, dit-il, perſonne ne devroit être ſi ſottement orgeuilleux que de s'imaginer qu'il y a au dedans de lui un entendement & de la raiſon, & que cependant il n'y a aucune intelligence qui gouverne tout ce vaſte univers. De ce que je viens de dire il s'en ſuit clairement que nous avons une connoiſſance plus certaine de Dieu, que de quelque autre choſe que ce ſoit hors de nous.

Doutes contre la demonſtration de l'exiſtence de Dieu, donnée par Locke.

THEOPH. Je vous aſſure, Monſieur, avec une parfaite ſincerité, que je ſuis extrement fâché d'être obligé de dire quelque choſe contre cette demonſtration: mais je le fais ſeulement afin de vous donner occaſion d'en remplir le vuide. C'eſt principalement à l'endroit où vous conclués (§. 3.) que quelque choſe a exiſté de toute eternité. J'y trouve de l'ambiguité, ſi cela veut dire *qu'il n'y a jamais eu aucun tems, où rien n'exiſtoit.* J'en demeure d'accord & cela ſuit veritablement des précedentes propoſitions, par une conſequence toute mathematique. Car ſi jamais il y avoit eu rien, il y auroit toujours eu rien, le rien ne pourtant point produire un Etre; donc nous mêmes ne ſerions pas, ce qui eſt contre la premiere verité d'experience. Mais la ſuite fait voir dabord, que diſant, que quelque choſe a exiſté de toute eternité, vous entendés une choſe éternelle. Cependant il ne s'enſuit point, en vertu de ce que vous avés avancé juſqu'ici, que s'il y a toujours eu quelque choſe, il y a toujours eu une certaine choſe, c'eſt a dire, qu'il y a un Etre éternel. Car quelques adverſaires diront, que moi j'ai eté produit par d'autres choſes & ces choſes encore par d'autres. De plus, ſi quelques-uns admettent des Etres éternels

nels (comme les Epicuriens leurs Atomes) ils ne se croiront pas être obligés pour cela d'accorder un Etre éternel, qui soit seul la source de tous les autres. Car quand ils reconnoitroient, que ce qui donne l'existence donne aussi les autres qualités & puissances de la chose, ils nieront qu'une seule chose donne l'existence aux autres & ils diront même qu'à chaque chose plusieurs autres doivent concourir. Ainsi nous n'arriverons pas par cela seul à une source de toutes les puissances. Cependant il est très-raisonnable de juger, qu'il y en a une & même que l'Univers est gouverné avec sagesse. Mais quand on croit la matiere susceptible de sentiment, on pourra être disposé à croire qu'il n'est point impossible, qu'elle le puisse produire. Au moins il sera difficile d'en apporter une preuve, qui ne fasse voir en même tems, qu'elle en est incapable tout à fait; & supposé que nôtre pensée vienne d'un Etre pensant, peut on prendre pour accordé, sans prejudice de la demonstration, que ce doit être Dieu?

CHAP. X.

Les Epicuriens soutiennent l'existence des Etres eternels; ils nient l'existence d'un Etre éternel, qui soit la source des autres.

§. 7. *PHILAL.* Je ne doute point que l'excellent homme, dont j'ai emprunté cette demonstration, ne soit capable de la perfectionner: & je tâcherai de l'y porter, puisqu'il ne sauroit gueres rendre un plus grand service au public. Vous même le souhaités. Cela me fait croire, que vous ne croyés point que pour fermer la bouche aux Athées on doit faire rouler tout sur l'existence de l'idée de Dieu en nous, comme font quelquesuns, qui s'attachent trop fortement à cette decouverte favorite, jusqu'à rejetter toutes les autres demonstrations de l'existence de Dieu, ou du moins à tâcher de les affoiblir & à defendre de les employer, comme si elles étoient foibles ou fausses: quoique dans le fonds ce soyent des preuves, qui nous font voir si clairement & d'une maniere si convaincante l'existence de ce souverain Etre par la consideration de notre propre existence & des parties sensibles de l'Univers, que je ne pense pas qu'un homme sage y doive resister.

THEOPH. Quoique je sois pour les idées innées & particulierement pour celle de Dieu, je ne crois point que les demonstrations des Cartesiens, tirées de l'idée de Dieu, soyent parfaites. J'ai montré amplement ailleurs (dans les Actes de Leipsic & dans les Memoires de Trevoux) que celle que Mr. Descartes a empruntée d'Anselme Archevêque de Cantorbery est trés-belle & trés-ingenieuse à la verité, mais qu'il y a encore un vuide à remplir. Ce celebre Archeveque, qui a sans doute été

Les demonstrations des Cartesiens de l'existence de Dieu tirées de l'Idée de Dieu sont imparfaites.

CHAP. X. un des plus capables hommes de ſon tems, ſe felicite non ſans raiſon, d'avoir trouvé un moyen de prouver l'exiſtence de Dieu *à priori*, par ſa propre notion, ſans recourir à ſes effets. Et voici à peu prés la force de ſon argument: Dieu eſt le plus grand, ou (comme parle Descartes) le plus parfait des Etres, ou bien c'eſt un Etre d'une grandeur & d'une perfection ſupreme, qui en enveloppe tous les degrés. C'eſt là la notion de Dieu. Voici maintenant comment l'exiſtence ſuit de cette notion. C'eſt quelque choſe de plus d'exiſter, que de ne pas exiſter, ou bien l'exiſtence ajoute un degré à la grandeur ou à la perfection & comme l'enonce M. Descartes l'exiſtence eſt elle même une perfection. Donc ce degré de grandeur & de perfection, ou bien cette perfection, qui conſiſte dans l'exiſtence, eſt dans cet Etre ſupreme, tout grand, tout parfait: car autrement quelque degré lui manqueroit, contre ſa definition. Et par conſequent cet Etre ſupreme exiſte. Les ſcholaſtiques ſans excepter même leur Docteur Angelique ont mepriſé cet argument & l'ont fait paſſer pour un paralogisme; en quoi ils ont eu grand tort, & M. Descartes qui avoit etudié aſſés longtems la Philoſophie ſcholaſtique au College des Jeſuites de la Fleche, a eu grande raiſon de le retablir. Ce n'eſt pas un paralogisme, mais c'eſt une demonſtration imparfaite, qui ſuppoſe quelque choſe qu'il faloit encore prouver, pour le rendre d'une evidence mathematique, c'eſt qu'on ſuppoſe tacitement que cette idée de l'Etre tout grand, ou tout parfait, eſt poſſible & n'implique point de contradiction. Et c'eſt deja quelque choſe que par cette remarque on prouve, que *ſuppoſé que Dieu ſoit poſſible, il exiſte*, ce qui eſt le privilege de la ſeule divinité. On a droit de préſumer la poſſibilité de tout Etre & ſur tout celle de Dieu jusqu'à ce que quelqu'un prouve le contraire. De ſorte que cet argument metaphyſique donne deja une concluſion morale demonſtrative, qui porte que ſuivant l'état preſent de nos connoiſſances il faut juger que Dieu exiſte & agir conformement à cela. Mais il ſeroit pourtant à ſouhaiter, que des habiles gens achevaſſent la demonſtration dans la rigueur d'une evidence mathematique & je crois d'avoir dit quelque choſe ailleurs, qui y pourra ſervir. L'autre argument de Mr. Descartes, qui entreprend de prouver l'exiſtence de Dieu, parceque ſon idée eſt en nôtre ame, & qu'il faut qu'elle ſoit venue de l'original, eſt encore moins concluant. Car premierement cet argument a ce defaut, commun avec le précedent, qu'il ſuppoſe qu'il y a en nous une telle idée, c'eſt à dire que Dieu eſt poſſible. Car ce qu'allegue Mr. Descartes, qu'en parlant de Dieu, nous ſavons

Exemple de celle de Descartes;

qui n'eſt pas un paralogisme,

mais où l'on ſuppoſe quelque choſe, qu'il faudroit prouver, ſavoir la poſſibilité d'un Etre tout parfait.

L'autre demonſtration de Descartes, tirée de l'Idée de Dieu, qui eſt en nous, eſt encore moins concluante;

car on peut avoir l'Idée d'une choſe, ſans qu'elle exiſte & ſoit poſſible.

ſavons ce que nous diſons & que par conſequent nous en avons l'idée, eſt un indice trompeur, puisqu'en parlant du mouvement perpetuel mecanique par exemple nous ſavons ce que nous diſons & cependant ce mouvement eſt une choſe impoſſible dont par conſequent on ne ſauroit avoir d'idée qu'en apparence. Et ſecondement ce même argument ne prouve pas aſſés, que l'idée de Dieu, ſi nous l'avons, doit venir de l'original. Mais je ne veux point m'y arrêter preſentement. Vous me dires, Monſieur, que reconnoiſſant en nous l'idée innée de Dieu, je ne dois point dire, qu'on peut revoquer en doute s'il y en a une? Mais je ne permets ce doute que par rapport à une demonſtration rigoureuſe, fondée ſur l'idée toute ſeule. Car on eſt aſſés aſſeuré d'ailleurs de l'idée & de l'exiſtence de Dieu. Et vous vous ſouviendrés, que j'ai montré comment les idées ſont en nous, non pas toujours en ſorte qu'on s'en appercoive, mais toujours en ſorte qu'on les peut tirer de ſon propre fonds & rendre appercevables. Et c'eſt auſſi ce que je crois de l'idée de Dieu, dont je tiens la poſſibilité & l'exiſtence demontrées de plus d'une façon. Et *l'harmonie prétablie* même en fournit un nouveau moyen inconteſtable. Je crois d'ailleurs, que presque tous les moyens qu'on a employées pour prouver l'exiſtence de Dieu ſont bons & pourroient ſervir, ſi on les perfectionnoit, & je ne ſuis nullement d'avis qu'on doive negliger celui qui ſe tire de l'ordre des choſes.

§. 9. *PHILAL.* Il ſera peutêtre à propos d'inſiſter un peu ſur cette queſtion, ſi un Etre penſant peut venir d'un Etre non penſant & privé de tout ſentiment & connoiſſance, tel que pourroit étre la matiere. §. 10. Il eſt même aſſés manifeſte, qu'une partie de la matiere eſt incapable de rien produire par elle même & de ſe donner du mouvement. Il faut donc, ou que ſon mouvement ſoit eternel, ou qu'il lui ſoit imprimé par un Etre plus puiſſant. Quand ce mouvement ſeroit éternel, il ſeroit toujours incapable de produire de la connoiſſance. Diviſés la en autant de petites parties qu'il vous plaira, comme pour la ſpiritualiſer, donnés lui toutes les figures & tous les mouvemens, que vous voudrés, faites en un globe, un cube, un prisme, un cilindre &c. dont les diametres ne ſoyent que la 1000000. partie d'un *gry*, qui eſt $\frac{1}{10}$ d'une ligne, qui eſt $\frac{1}{10}$ d'un pouce, qui eſt $\frac{1}{10}$ d'un pied Philoſophique, qui eſt $\frac{1}{7}$ d'un pendule, dont chaque vibration dans la latitude de 45 degrés eſt egale à une ſeconde de tems. Cette particule de matiere quelque petite qu'elle

CHAP. X. soit, n'agira pas autrement sur d'autres corps, d'une grosseur qui lui soit proportionnée, que les corps qui ont un pouce ou un pied de diametre agissent entr'eux. Et l'on pense esperer avec autant de raison de produire du sentiment, des pensées, & de la connoissance, en joignant ensemble des grosses parties de la matiere de certaine figure & de certain mouvement, que par le moyen des plus petites parties de matiere, qu'il y ait au monde. Ces dernieres se heurtent, se poussent, & resistent l'une à l'autre justement comme les grosses, & c'est ce qu'elles peuvent faire. Mais si la matiere pouvoit tirer de son sein le sentiment, la perception, & la connoissance, immediatement & sans machine, ou sans le secours des figures & des mouvemens, en ce cas-là ce devroit être une proprieté inseparable de la matiere & de toutes ses parties, d'en avoir. A quoi l'on pourroit ajouter, qu'encore que l'idée generale & specifique, que nous avons de la matiere, nous porte à en parler comme si c'étoit une chose unique en nombre, cependant toute la matiere n'est pas proprement une chose individuelle, qui existe comme un Etre materiel, ou un corps singulier que nous connoissons, ou que nous pouvons concevoir. De sorte que si la matiere étoit le premier Etre éternel pensant, il n'y auroit pas un Etre unique éternel, infini & pensant, mais un nombre infini d'Etres éternels, infinis, pensans, qui seroient independans les uns des autres, dont les forces seroient bornées, & les pensées distinctes & qui par consequent ne pourroient jamais produire cet ordre, cette harmonie & cette beauté qu'on remarque dans la nature. D'où il s'ensuit necessairement que le premier Etre éternel ne peut être la matiere. J'espere que vous serez plus content, Monsieur, de ce raisonnemet pris de l'Auteur celebre de la demonstration precedente, que vous n'avés paru l'être de sa demonstration.

Toutes les combinaisons & modifications des parties de la matiere ne peuvent produire de la perception.

THEOPH. Je trouve le present raisonnement le plus solide du monde & non seulement exact, mais encore profond & digne de son Auteur. Je suis parfaitement de son avis, qu'il n'y a point de combinaison & de modification des parties de la matiere, quelques petites qu'elles soyent, qui puisse produire de la perception; d'autant que les parties grosses n'en sauroient donner, (comme on le reconnoit manifestement,) & que tout est proportionnel dans les petites parties, à ce qui peut se passer dans les grandes. C'est encore une importante remarque sur la matiere, que celle que l'Auteur fait ici, qu'on ne la doit point prendre pour une

une choſe unique en nombre, ou (comme j'ai coûtume de parler,) pour une vraye & parfaite *Monade* ou *Unité*, puisqu'elle n'eſt qu'un *amas* d'un nombre infini d'Etres. Il ne falloit ici qu'un pas à cet excellent Auteur pour parvenir à mon ſyſteme. Car en effet je donne de la perception à tous ces Etres infinis, dont chacun eſt comme un animal, doué d'ame (ou de quelque principe actif analogique, qui en fait la vraye unité) avec ce qu'il faut à cet Etre pour être paſſif & doué d'un corps organique. Or ces Etres ont reçu leur nature tant active que paſſive (c'eſt a dire, ce qu'ils ont d'immateriel & de materiel) d'une cauſe generale & ſupreme, parce qu'autrement, comme l'auteur le remarque très-bien, étant independans les uns des autres, ils ne pourroient jamais produire cet *Ordre*, cette *Harmonie*, cette *Beauté*, qu'on remarque dans la nature. Mais cet argument, qui ne paroit être que d'une certitude morale, eſt pouſſé à une neceſſité tout à fait metaphyſique, par la *nouvelle eſpece d'harmonie*, que j'ai introduite, qui eſt *l'harmonie préetablie*. Car chacune de ces ames exprimant à ſa maniere ce qui ſe paſſe au dehors & ne pouvant l'avoir par aucune influence des autres Etres particuliers, ou plutôt, devant tirer cette expreſſion du propre fonds de ſa nature, il faut neceſſairement que chacune ait reçu cette nature (ou cette raiſon interne des expreſſions de ce qui eſt au dehors) d'une cauſe univerſelle, dont ces Etres dependent tous, & qui faſſe que l'un ſoit parfaitement d'accord & correſpondant avec l'autre; ce qui ne ſe peut ſans une connoiſſance & puiſſance infinies, & par un artifice ſi grand par rapport ſur tout au conſentiment ſpontané de la machine avec les actions de l'ame raiſonnable, qu'un illuſtre Auteur, qui fit des objections à l'encontre dans ſon merveilleux dictionnaire, douta quaſi, s'il ne paſſoit pas toute la ſageſſe poſſible, en diſant que celle de Dieu ne lui paroiſſoit point trop grande pour un tel effet & reconnut au moins, qu'on n'avoit jamais donné un ſi grand relief aux foibles conceptions, que nous pouvons avoir de la perfection divine.

CHAP. X.

Difference de la matiere & des Monades, qui ſont des Etres infinis, doués de perception & d'une nature paſſive.

L'Harmonie préetablie prouve la neceſſité d'un Etre univerſel.

§. 12. *PHILAL.* Que vous me rejouïſſés par cet accord de vos penſées avec celles de mon Auteur! J'eſpere, que vous ne ſerés point faché, Monſieur, que je vous rapporte encore le reſte de ſon raiſonnement ſur cet article. Premierement il examine ſi l'Etre penſant, dont tous les autres Etres intelligens dependent (& par plus forte raiſon tous les autres Etres) eſt materiel ou non? §. 13. Il s'objecte, qu'un Etre penſant pourroit être materiel. Mais il repond que quand cela ſeroit, c'eſt af-

CHAP. X. aſſés que ce ſoit un Etre éternel, qui ait une ſcience & une puiſſance infinie. De plus, ſi la penſée & la matiere peuvent être ſeparées, l'exiſtence éternelle de la matiere ne ſera pas une ſuite de l'exiſtence éternelle d'un Etre penſant. §. 14. On demandera encore à ceux, qui font Dieu materiel, s'ils croyent que chaque partie de la matiere penſe. En ce cas il s'en ſuivra qu'il y auroit autant de Dieux que de particules de la matiere. Mais ſi chaque partie de la matiere ne penſe point, voilà encore un Etre penſant compoſé de parties non penſantes, qu'on a deja refuté. §. 15. Que ſi quelque Atome de matiere penſe ſeulement & que les autres parties, quoique egalement éternelles, ne penſent point, c'eſt dire *gratis* qu'une partie de la matiere eſt infiniment au deſſus de l'autre & produit les Etres penſans non éternels. §. 16. Que ſi l'on veut que l'Etre penſant éternel & materiel, eſt un certain amas particulier de matiere, dont les parties ſont non penſantes; nous retombons dans ce qui a eté refuté: car les parties de matiere ont beau être jointes, elle n'en peuvent acquerir qu'une nouvelle relation locale, qui ne ſauroit leur communiquer la connoiſſance. §. 17. Il n'importe, ſi cet amas eſt en repos ou en mouvement. S'il eſt en repos, ce n'eſt qu'une maſſe ſans action, qui n'a point de privilege ſur un Atome; s'il eſt en mouvement, ce mouvement qui le diſtingue d'autres parties, devant produire la penſée, toutes ces penſées ſeront accidentelles & limitées, chaque partie à part étant ſans penſées & n'ayant rien, qui regle ſes mouvemens. Ainſi il n'y aura ni liberté, ni choix, ni ſageſſe, non plus que dans la ſimple matiere brute. §. 18. Quelques-uns croiront que la matiere eſt au moins cöeternelle avec Dieu. Mais ils ne diſent point pourquoi: & la production d'un Etre penſant, qu'ils admettent, eſt bien plus difficile, que celle de la matiere, qui eſt moins parfaite. Et peut-être (dit l'auteur) ſi nous voulions nous eloigner un peu des idées communes, donner l'eſſort à nôtre eſprit & nous engager dans l'examen le plus profond, que nous pourrions faire de la nature des choſes, *nous pourrions en venir à bout, jusqu'à concevoir, quoique d'une maniere imparfaite, comment la matiere peut d abord avoir eté faite, & comment elle a commencé d'exiſter par le pouvoir de ce premier Etre éternel.* Mais on verroit en même tems, que de donner l'Etre à un eſprit, c'eſt un effet de cette puiſſance éternelle & infinie, beaucoup plus mal-aiſé à comprendre. Mais parceque cela m'ecarteroit peut être trop (ajoute-t-il) *des notions, ſur lesquelles la Philoſophie eſt preſentement fondée dans le monde*, je ne ſerois pas excuſable de m'en eloigner ſi fort, ou de rechercher, au-

autant que la Grammaire le pourroit permettre, ſi dans le fonds l'opinion communément établie eſt contraire à ce ſentiment particulier; j'aurois tort, dis-je, de m'engager dans cette diſcuſſion, ſur tout *dans cet endroit de la terre*, où la doctrine reçue eſt aſſés bonne pour mon deſſein, puisqu'elle poſe comme une choſe indubitable, que ſi l'on admet une fois la creation ou le commencement de quelque ſubſtance que ce ſoit, tirée du neant, on peut ſuppoſer avec la même facilité la creation de toute autre ſubſtance, excepté le Createur lui-meme. CHAP. X.

THEOPH. Vous m'avés fait un vrai plaiſir, Monſieur, de me rapporter quelque choſe d'une penſée profonde de vôtre habile Auteur, que ſa prudence trop ſcrupuleuſe à empeché de produire toute entiere. Ce ſeroit grand dommage, s'il la ſupprimoit & nous laiſſoit là, après nous avoir fait venir l'eau à la bouche. Je vous aſſure, Monſieur, que je crois, qu'il y a quelque choſe de beau & d'important caché ſous cette maniere d'Enigme (*). La *Subſtance* en groſſes lettres pourroit faire ſoupçonner qu'il conçoit la production de la matiere comme celle des accidens, qu'on ne fait point de difficulté de tirer du neant: & diſtinguant ſa penſée ſinguliere *de la Philoſophie, qui eſt preſentement fondée dans le monde*, ou *dans cet endroit de la terre*, je ne ſcai s'il n'a pas eu en vue les *Platoniciens*, qui prenoient la matiere pour quelque choſe de fuyant & de paſſager, à la maniere des accidens & avoient tout une autre idée des eſprits & des ames.

§. 19. *PHILAL.* Enfin ſi quelquesuns nient la *creation*, par laquelle les choſes ſont faites de rien, parcequ'ils ne la ſauroient conçevoir, nôtre Auteur, ecrivant avant qu'il ait ſeû vôtre decouverte ſur la raiſon de l'union de l'ame & du corps, leur objecte, qu'ils ne comprennent pas comment les mouvemens volontaires ſont produits dans les corps par la volonté de l'ame & ne laiſſent pas de le croire, convaincûs par l'experience; & il replique avec raiſon à ceux qui repondent, que l'ame ne pouvant produire un nouveau mouvement, produit ſeulement une nouvelle determination des eſprits animaux, il leur replique, dis-je, que l'un eſt auſſi inconçevable que l'autre. Et rien ne peut être mieux dit que ce qu'il ajoute à cette occaſion, que vouloir borner ce que Dieu peut faire, à ce

(*) Mr. Coſte l'a expliqué d'après le Chevalier Newron dans la remarque (2) au §. 18. de ce chapitre. Edition de Locke d'Amſterdam de 1755. p. 523.

CHAP. X. à ce que nous pouvons comprendre, c'eſt donner une etendue infinie à nôtre comprehenſion, ou faire Dieu lui-même fini.

THEOPH. Quoique maintenant la difficulté ſur l'union de l'ame & du corps ſoit levée à mon avis, il en reſte ailleurs. J'ai montré *à poſteriori* par l'harmonie préétablie, que toutes les Monades ont reçu leur origine de Dieu & en dependent. Cependant on n'en ſauroit comprendre le comment en detail; & dans le fonds leur conſervation n'eſt autre choſe qu'une creation continuelle, comme les Scholaſtiques l'ont fort bien reconnu.

CHAPITRE XI.

De la connoiſſance que nous avons de l'exiſtence des autres choſes.

§. 1. *PHILAL.* Comme donc la ſeule exiſtence de Dieu a une liaiſon neceſſaire avec la nôtre, nos idées, que nous pouvons avoir de quelque choſe, ne prouvent pas plus l'exiſtence de cette choſe, que le portrait d'un homme prouve ſon exiſtence dans le monde. §. 2. La certitude cependant, que j'ai du blanc & du noir ſur ce papier par la voye de la *ſenſation*, eſt auſſi grande que celle du mouvement de ma main, qui ne cede qu'à la connoiſſance de nôtre exiſtence & de celle de Dieu. §. 3. Cette certitude merite le nom de connoiſſance. Car je ne crois pas, que perſonne puiſſe être ſerieuſement ſi ſceptique, que d'être incertain de l'exiſtence des choſes, qu'il voit & qu'il ſent. Du moins, celui qui peut porter ſes doutes ſi avant, n'aura jamais aucun differend avec moi, puiſqu'il ne pourra jamais être aſſuré que je diſe quoi que ce ſoit contre ſon ſentiment. Les perceptions des choſes ſenſibles §. 4. ſont produites par des cauſes exterieures, qui affectent nos ſens, car nous n'acquerons point ces perceptions ſans les organes & ſi les organes ſuffiſoient, ils les produiroient toujours. §. 5. De plus, j'eprouve quelquefois que je ne ſcaurois empêcher qu'elles ne ſoyent produites dans mon eſprit, comme par exemple, la lumiere, quand j'ai les yeux ouverts dans un lieu, où le jour peut entrer; au lieu que je puis quitter les idées qui ſont dans ma memoire.

Il

Il faut donc qu'il y ait quelque cauſe exterieure de cette impreſſion vive, dont je ne puis ſurmonter l'efficace. §. 6. Quelquesunes de ces perceptions ſont produites en nous avec douleur, quoique enſuite nous nous en ſouvenions ſans reſſentir la moindre incommodité. Bien qu'auſſi les demonſtrations mathematiques ne dependent point des ſens, cependant l'examen, qu'on en fait par le moyen des figures, ſert beaucoup à prouver l'evidence de nôtre vue & ſemble lui donner une certitude qui approche de celle de la demonſtration même. §. 7. Nos ſens auſſi en pluſieurs cas ſe rendent temoignage l'un à l'autre. Celui qui voit le feu, peut le ſentir s'il en doute. Et en ecrivant ceci, je vois que je puis changer les apparences du papier & dire par avance qu'elle nouvelle idée il va prenſenter à l'eſprit: mais quand ces caracteres ſont tracés, je ne puis plus eviter de les voir, tels qu'ils ſont, outre que la vue de ces caracteres fera prononcer à un autre homme les mêmes ſons. §. 8. Si quelqu'un croit que tout cela n'eſt qu'un long ſonge, il pourra ſonger, s'il lui plaît, que je lui fais cette reponſe, que nôtre certitude fondée ſur le temoignage des ſens, eſt auſſi parfaite que nôtre nature le permet & que nôtre condition le demande. Qui voit bruler une chandelle & eprouve la chaleur de la flamme, qui lui fait du mal s'il ne retire le doigt, ne demandera pas une plus grande certitude pour regler ſon action & ſi ce *ſongeur* ne le faiſoit, il ſe trouveroit eveillé. Une telle aſſurance nous ſuffit donc, qui eſt auſſi certaine que le plaiſir ou la douleur, deux choſes au delà desquelles nous n'avons aucun interêt dans la connoiſſance ou exiſtence des choſes. §. 9. Mais au de là de nôtre ſenſation actuelle, il n'y a point de connoiſſance, & ce n'eſt que *vraiſemblance*, comme lorsque je crois qu'il y a des hommes dans le monde; en quoi il y a une extreme probabilité, quoique maintenant ſeul dans mon cabinet, je n'en voye aucun. §. 10. Auſſi ſeroit-ce une folie d'attendre une demonſtration ſur chaque choſe & de ne point agir ſuivant les verités claires & *evidentes*, quand elles ne ſont point demontrables. Et un homme, qui voudroit en uſer ainſi, ne pourroit s'aſſurer d'autre choſe, que de perir en fort peu de tems. CHAP. XI.

THEOPH. J'ai deja remarqué dans nos conferences précedentes, que la verité des choſes ſenſibles ſe juſtifie par leur liaiſon, qui depend des verités intellectuelles, fondées en raiſon, & des obſervations conſtantes dans les choſes ſenſibles mêmes, lors même que les raiſons ne paroiſſent pas. Et comme ces raiſons & obſervations nous donnent moyen de juger

CHAP. XI. de l'avenir par rapport à nôtre interêt & que le ſuccés repond à nôtre jugement raiſonnable, on ne ſauroit demander ni avoir même une plus grande certitude ſur ces objets. Auſſi peut-on rendre raiſon des ſonges mêmes & de leur peu de liaiſon avec d'autres phenomenes. Cependant je crois qu'on pourroit étendre l'appellation de la connoiſſance & de la certitude au de là des ſenſations actuelles, puisque la clarté & l'evidence vont au delà, que je conſidere comme une eſpece de la certitude: & ce ſeroit ſans doute une folie de douter ſerieuſement s'il y a des hommes au monde, lorsque nous n'en voyons point. *Douter ſerieuſement* eſt douter par rapport à la pratique, & l'on pourroit prendre la *certitude* pour une connoiſſance de la verité, avec laquelle on n'en peut point douter par rapport à la pratique ſans folie; & quelquefois on la prend encore plus generalement & on l'applique aux cas, ou l'on ne ſauroit douter ſans meriter d'être fort blâmé. Mais *l'evidence* ſeroit une certitude lumineuſe, c'eſt à dire, où l'on ne doute point à cauſe de la liaiſon qu'on voit entre les idées. Suivant cette definition de la certitude, nous ſommes certains que Conſtantinople eſt dans le monde, que Conſtantin & Alexandre le Grand & que Jules Ceſar ont vecu. Il eſt vrai que quelque païſan des Ardennes en pourroit douter avec juſtice, faute d'information; mais un homme de lettres & du monde ne le pourroit faire ſans un grand dereglement d'eſprit.

La certitude des connoiſſances ſubſiſte ſans l'evidence.

Definition de l'Evidence.

§. 11. *PHILAL.* Nous ſommes aſſurés veritablement par nôtre memoire de beaucoup de choſes, qui ſont paſſées, mais nous ne pourrons pas bien juger ſi elles ſubſiſtent encore. Je vis hier de l'eau & un certain nombre de belles couleurs ſur des bouteilles, qui ſe formerent ſur cette eau. Maintenant je ſuis certain que ces bouteilles ont exiſté auſſi bien que cette eau, mais je ne connois pas plus certainement l'exiſtence preſente de l'eau que celle des bouteilles, quoique la premiere ſoit infiniment plus probable, parcequ'on a obſervé que l'eau eſt durable & que les bouteilles diſparoiſſent. §. 12. Enfin hors de nous & de Dieu nous ne connoiſſons d'autres eſprits que par la *revelation* & n'en avons que la certitude de la *foi.*

THEOPH. Il a eté remarqué deja, que nôtre memoire nous trompe quelquefois. Et nous y ajoutons foi ou non, ſelon qu'elle eſt plus ou moins vive, & plus ou moins liée avec les choſes, que nous ſavons. Et quand même nous ſommes aſſurés du principal, nous pouvons ſouvent douter des circonſtances. Je me ſouviens d'avoir connu un certain homme,

me, car je ſens que ſon image ne m'eſt point nouvelle, non plus que ſa voix; & ce double indice m'eſt un meilleur garand que l'un des deux, mais je ne ſaurois me ſouvenir où je l'ai vû. Cependant il arrive, quoique rarement, qu'on voit une perſonne en ſonge, avant que de la voir en chair & en os. Et on m'a aſſûre qu'une demoiſelle d'une Cour connue vit en ſongeant & depeignit à ſes amies celui qu'elle epouſa depuis & la ſale où les fiançailles ſe celebrerent; ce qu'elle fit avant que d'avoir vû & connû ni l'homme ni le lieu. On l'attribuoit à je ne ſcai quel preſſentiment ſecret; mais le hazard peut produire cet effet, puisqu'il eſt aſſés rare que cela arrive, outre que les images des ſonges étant un peu obſcures, on a plus de liberté de les rapporter par après à quelques autres. CHAP. XI.

§. 13. *PHILAL.* Concluons, qu'il y a deux ſortes de propoſitions, les unes particulieres & ſur l'exiſtence, comme par exemple qu'un Elephant exiſte; les autres generales ſur la dependance des idées, comme par exemple, que les hommes doivent obeir à Dieu. §. 14. La plûpart de ces propoſitions generales & certaines portent le nom de *verités eternelles*, & en effet elles le ſont toutes. Ce n'eſt pas que ce ſoyent des propoſitions, formées actuellement quelque part de toute eternité, ou qu'elles ſoyent gravées dans l'eſprit après quelque modele, qui exiſtoit toujours, mais c'eſt parceque nous ſommes aſſurés que lorsqu'une creature, enrichie de facultés & de moyens pour cela, appliquera ſes penſées à la conſideration de ſes idées, elle trouvera la verité de ces propoſitions.

THEOPH. Vôtre diviſion paroit revenir à la mienne des *propoſitions de fait*, & des *propoſitions de raiſon*. Les propoſitions de fait auſſi, peuvent devenir generales en quelque façon, mais c'eſt par l'induction ou obſervation; de ſorte que ce n'eſt qu'une multitude de faits ſemblables, comme lorsqu'on obſerve que tout vif argent s'evapore par la force du feu, & ce n'eſt pas une generalité parfaite, parcequ'on n'en voit point la neceſſité. Les propoſitions generales de raiſon ſont neceſſaires, quoique la raiſon en fourniſſe auſſi, qui ne ſont pas abſolument generales, & ne ſont que vraiſemblables, comme, par exemple, lorsque nous preſumons qu'une idée eſt poſſible, jusqu'à ce que le contraire ſe decouvre par une plus exacte recherche. Il y a enfin *des propoſitions mixtes*, qui ſont tirées des prémiſſes, dont quelques-unes viennent des faits & des obſervations, & d'autres ſont des propoſitions neceſſaires: & telles ſont quantité de

Des propoſitions de faits generales.

Les propoſitions de raiſon ſont generales & neceſſaires.

Des propoſitions mixtes.

CHAP. XI. conclusions Geographiques & Astronomiques sur le Globe de la terre, & sur le cours des Astres, qui naissent par la combinaison des observations des voyageurs & des Astronomes avec les Theoremes de Geometrie & d'Arithmetique. Mais comme selon l'usage des Logiciens *la conclusion suit la plus foible des prémisses*, & ne sauroit avoir plus de certitude qu'elles, ces propositions mixtes n'ont que la certitude & la generalité, qui appartient à des observations. Pour ce qui est des *verités eternelles* il faut observer, que dans le fonds elles sont toutes conditionnelles & disent en effet: telle chose posée, telle autre chose est. Par exemple disant: *toute figure qui a trois cotés, aura aussi trois angles*, je ne dis autre chose, si non que supposé qu'il y ait une figure à trois côtés, *cette même* figure aura trois angles. Je dis *cette même*, & c'est en quoi les propositions categoriques, qui peuvent être enoncées sans condition, quoique elles soyent conditionelles dans le fonds, different de celles qu'on appelle *hypothetiques*, comme seroit cette proposition: *si une figure a trois côtés, ses angles sont egaux à deux droits*, où l'on voit, que la proposition *antecedente* (savoir la figure de trois côtés) & la *consequente* (savoir, les angles de la figure de trois côtés sont egaux à deux droits,) n'ont pas le même sujet, comme elles l'avoient dans le cas precedent, où l'antecedent étoit, *cette figure est de trois côtés*, & le consequent *la dite figure est de trois angles;* quoique encore l'hypothetique souvent puisse être transformée en categorique, mais en changeant un peu les termes, comme si au lieu de l'hypothetique precedente, je disois: *les angles de toute figure à trois côtés, sont egaux à deux droits*. Les scholastiques ont fort disputé *de constantia subjecti*, comme ils l'appelloient, c'est a dire, comment la proposition faite sur un sujet peut avoir une verité réelle, si ce sujet n'existe point. C'est que la verité n'est que conditionnelle & dit, qu'en cas que le sujet existe jamais on le trouvera tel. Mais on demandera encore, en quoi est fondée cette connexion, puisqu'il y a de la realité là dedans qui ne trompe pas? La reponse sera, qu'elle est dans la liaison des idées. Mais on demandera en repliquant, où seroient ces idées, si aucun esprit n'existoit & que deviendroit alors le fondement réel de cette certitude des verités eternelles? Cela nous mène enfin au dernier fondement des verités, savoir à cet esprit supreme & universel, qui ne peut manquer d'exister, dont l'entendement, à dire vrai, est la region des verités eternelles, comme St. Augustin l'a reconnu, & l'exprime d'une maniere assés vive. Et afin qu'on ne pense pas, qu'il n'est point necessaire d'y recourir, il faut considerer, que ces ve-

Les verités eternelles sont conditionnelles.

Des propositions carthegoriques.

De constantia subjecti des scholastiques.

Toutes les verités necessaires derivent de Dieu,

verités neceſſaires contiennent la raiſon determinante & le principe regulatif des exiſtences mêmes & en un mot les loix de l'univers. Ainſi ces verités neceſſaires, étant anterieures aux Exiſtences des Etres contingens, il faut bien qu'elles ſoyent fondées dans l'exiſtence d'une ſubſtance neceſſaire. C'eſt là où je trouve l'original des idées & des verités, qui ſont gravées dans nos ames, non pas en forme de propoſitions, mais comme des ſources, dont l'application & les occaſions feront naître des enonciations actuelles. CHAP. XI. *& elles ſont anterieures aux Exiſtence des Etres contingens.*

CHAPITRE XII.

Des moyens d'augmenter nos connoiſſances.

§. 1. *PHILAL.* Nous avons parlé des eſpeces de connoiſſance, que nous avons. Maintenant venons aux moyens d'augmenter la connoiſſance ou de trouver la verité. C'eſt une opinion reçue parmi les ſavans, que les maximes ſont les fondemens de toute connoiſſance, & que chaque ſcience en particulier eſt fondée ſur certaines choſes deja connues (*praecognita*). §. 2. J'avouë que les Mathematiques ſemblent favoriſer cette methode par leur bon ſuccés, & vous avés aſſés appuyé là deſſus. Mais on doute encore ſi ce ne ſont pas plutôt les idées, qui y ont ſervi par leur liaiſon, bien plus que deux ou trois maximes generales, qu'on a poſées au commencement. Un jeune garçon connoit que ſon corps eſt plus grand que ſon petit doigt, mais non pas en vertu de cet Axiome, que le tout eſt plus grand que ſa partie. La connoiſſance a commencé par les propoſitions particulieres; mais depuis on a voulu decharger la *memoire* par le moyen des notions generales *d'un tas* embarraſſant *d'idées particulieres.* Si le langage étoit ſi imparfait qu'il n'y eut point les termes relatifs, *tout* & *partie*, ne pourroit on point connoitre, que le corps eſt plus grand que le doigt? Au moins je vous repreſente les raiſons de mon Auteur, quoique je croye entrevoir ce que vous y pourrés dire en conformité de ce que vous avés déja dit.

THEOPH. Je ne ſcai pourquoi l'on en veut tant aux maximes pour les attaquer encore de nouveau, ſi elles ſervent à decharger la memoire

CHAP. XII. moire *de quantité d'idées particulieres*, comme on le reconnoit, elles doivent être fort utiles, quand elles n'auroient point d'autre uſage. Mais j'ajoute, qu'elles n'en naiſſent point, car on ne les trouve point par l'induction des exemples. Celui qui connoit que dix eſt plus que neuf, que le corps eſt plus grand que le doigt, & que la maiſon eſt trop grande pour pouvoir s'enfuir par la porte, connoit chacune de ces propoſitions particulieres, par une même raiſon generale, qui y eſt comme incorporée & enluminée, tout comme l'on voit des traits, chargés de couleurs, où la proportion & la configuration conſiſte proprement dans les traits, quelle que ſoit la couleur. Or cette raiſon commune eſt l'axiome même, qui eſt connu pour ainſi dire implicitement, quoiqu'il ne le ſoit pas d'abord d'une maniere abſtraite & ſeparée. Les exemples tirent leur verité de l'axiome incorporé & l'axiome n'a pas le fondement dans les exemples. Et comme cette raiſon commune de ces verités particulieres eſt dans l'eſprit de tous les hommes, vous voyés bien qu'elle n'a point beſoin que les mots *tout* & *partie* ſe trouvent dans le langage de celui, qui en eſt penetré.

Les Axiomes ne naiſſent pas par l'induction des exemples.

§. 4. *PHILAL.* Mais n'eſt il pas dangereux d'authoriſer les ſuppoſitions, ſous prétexte d'axiomes? L'un ſuppoſera avec quelques anciens, que tout eſt matiere; l'autre avec Polemon, que le monde eſt Dieu; un troiſieme mettra en fait, que le ſoleil eſt la principale divinité. Jugés quelle religion nous aurions, ſi cela étoit permis. Tant il eſt vrai, qu'il eſt dangereux de recevoir des principes ſans les mettre en queſtion, ſur tout s'ils intereſſent la Morale. Car quelcun attendra une autre vie, ſemblable plutôt à celle d'Ariſtippe, qui mettoit la beatitude dans les plaiſirs du corps, qu'à celle d'Antiſthene, qui ſoutenoit que la vertu ſuffit pour rendre heureux. Et Archelaus, qui poſera pour principe que le juſte & l'injuſté, l'honnête & le deshonnête ſont uniquement determinés par les loix & non par la nature, aura ſans doute d'autres meſures du bien & du mal moral que ceux, qui reconnoiſſent des obligations anterieures aux conſtitutions humaines. §. 5. Il faut donc que les principes ſoient certains. §. 6. Mais cette certitude ne vient que de la comparaiſon des idées; ainſi nous n'avons point beſoin d'autres principes, & ſuivant cette ſeule regle, nous irons plus loin qu'en ſoumettant nôtre eſprit à la diſcretion d'autrui.

THE-

THEOPH. Je m'etonne, Monſieur, que vous tournés contre les maximes, c'eſt à dire contre les principes evidens, ce qu'on peut & doit dire contre les principes ſuppoſés *gratis*. Quand on demande des *praecognita* dans les ſciences, ou des connoiſſances anterieures, qui ſervent à fonder la ſcience, on demande des *principes connûs*, & non pas des poſitions arbitraires, dont la verité n'eſt point connue; & même Ariſtote l'entend ainſi, que les ſciences inferieures & ſubalternes empruntent leurs principes d'autres ſciences ſuperieures, où ils ont ête demontrés; excepté la premiere des ſciences, que nous appellons la Metaphyſique, qui ſelon lui ne demande rien aux autres & leur fournit les principes, dont elles ont beſoin; & quand il dit: δεῖ πιστεύειν τὸν μανθάνοντα, l'apprentif doit croire ſon maitre, ſon ſentiment eſt, qu'il ne le doit faire qu'en attendant, lorsqu'il n'eſt pas encore inſtruit dans les ſciences ſuperieures, de ſorte que ce n'eſt que par proviſion. Ainſi l'on eſt bien eloigné de recevoir des *principes gratuits*. A quoi il faut ajouter, que même des principes, dont la certitude n'eſt pas entiere, peuvent avoir leur uſage, ſi l'on ne bâtit là-deſſus que par demonſtration, car quoique toutes les concluſions en ce cas ne ſoyent que conditionnelles & vaillent ſeulement en ſuppoſant que ce principe eſt vrai, neanmoins cette liaiſon même & ces enonciations conditionnelles ſeroient au moins demontrées; de ſorte qu'il ſeroit fort à ſonhaiter, que nous euſſions beaucoup de livres ecrits de cette maniere, où il n'y auroit aucun danger d'erreur, le lecteur ou diſciple étant averti de la condition. Et on ne reglera point la pratique ſur ces concluſions, qu'à meſure que la ſuppoſition ſe trouvera verifiée ailleurs. Cette methode ſert encore elle même bien ſouvent à verifier les ſuppoſitions ou Hypotheſes, quand il en nait beaucoup de concluſions, dont la verité eſt connue d'ailleurs, & quelquefois cela donne un parfait *retour*, ſuffiſant à demontrer la verité de l'hypotheſe. M. Conring, Medecin de profeſſion mais habile homme en toute ſorte d'erudition, excepté peutêtre les Mathematiques, avoit ecrit une lettre à un ami, occupé à faire reïmprimer à Helmſtaedt le livre de Viottus, Philoſophe Peripateticien eſtimé, qui tâche d'expliquer la demonſtration & les Analytiques poſterieures d'Ariſtote. Cette lettre fut jointe au livre & M. Conring y reprenoit *Pappus*, lorsqu'il dit: que *l'Analyſe* propoſe de trouver l'inconnu en le ſuppoſant & en parvenant de là par conſequeme à des verités connues; ce qui eſt contre la Logique (diſoit-il) qui enſeigne que des fauſſetés on peut conclure des verités. Mais je lui fis connoitre par après, que l'Analyſe ſe ſert des de-

CHAP. XII.

Diſtinction neceſſaire des principes arbitraires & connûs.

Uſage des demonſtrations tirées des principes conditionnels.

Elles peuvent verifier les Hypotheſes.

Erreur de Conring à l'egard de l'Analyſe.

CHAP. XII. finitions & autres propoſitions reciproques, qui donnent moyen de faire le *retour* & de trouver des demonſtrations ſynthetiques. Et même lorsque ce retour n'eſt point demonſtratif, comme dans la Phyſique, il ne laiſſe pas quelquefois d'être d'une grande vraiſemblance, lorsque l'hypotheſe explique facilement beaucoup de phenomenes, difficiles ſans cela & fort independans les uns des autres. Je tiens à la verité, Monſieur, que le principe des principes eſt en quelque façon le bon uſage des idées & des experiences; mais en l'approfondiſſant on trouvera qu'à l'egard des idées, ce n'eſt autre choſe que de lier les definitions par le moyen des Axiomes identiques. Cependant ce n'eſt pas toujours une choſe aiſée de venir à cette derniere Analyſe, & quelque envie que les Geometres, au moins les anciens, ayent temoignée d'en venir à bout, ils ne l'ont pas encore pû faire. Le celebre Auteur de l'Eſſai concernant l'Entendement humain leur feroit bien du plaiſir s'il achevoit cette recherche, un peu plus difficile qu'on ne penſe. Euclide, par exemple, a mis parmi les Axiomes ce qui revient à dire: que deux lignes droites ne ſe peuvent rencontrer qu'une ſeule fois. L'imagination, priſe de l'experience des ſens, ne nous permet pas de nous figurer plus d'une recontre de deux droites; mais ce n'eſt pas ſur quoi la ſcience doit être fondée. Et ſi quelqu'un croit que cette imagination donne la liaiſon des idées diſtinctes, il n'eſt pas aſſés inſtruit de la ſource des verités, & quantité de propoſitions, demontrables par d'autres anterieures, paſſeroient chez lui pour immediates. C'eſt ce que bien des gens, qui ont repris Euclide, n'ont pas aſſés conſideré. Ces ſortes d'images ne ſont qu'idées confuſes, & celui qui ne connoit la ligne droite que par ce moyen, ne ſera pas capable d'en rien demontrer. C'eſt pourquoi Euclide, faute d'une idée diſtinctement exprimée, c'eſt à dire d'une definition de la ligne droite, (car celle qu'il donne en attendant eſt obſcure, & ne lui ſert point dans ſes demonſtrations) a eté obligé de revenir à deux Axiomes, qui lui ont tenu lieu de definition & qu'il employe dans ſes demonſtrations; l'un, que deux droites n'ont point de partie commune, l'autre qu'elles ne comprennent point d'eſpace. Archimede a donné une maniere de definition de la *droite*, en diſant que c'eſt la plus courte ligne entre deux points. Mais il ſuppoſe tacitement (en employant dans les demonſtrations des Elemens tels que ceux d'Euclide, fondés ſur les deux Axiomes, dont je viens de faire mention) que les affections, dont parlent ces Axiomes, conviennent à la ligne qu'il definit. Ainſi, ſi vous croyés avec vos amis, ſous pretexte de la convenance & diſcon-

Les Idées confuſes des ſens ne ſuffiſent pour donner des Idées diſtinctes;

disconvenance des idées qu'il étoit permis & l'est encore de recevoir en Geometrie ce que les images nous disent, sans chercher cette rigueur de demonstrations par les definitions & les Axiomes, que les anciens ont exigée dans cette science (comme je crois bien des gens jugeront faute d'information,) je vous avouerai, Monsieur, qu'on peut s'en contenter pour ceux qui ne se mettent en peine que de la Geometrie pratique telle quelle, mais non pas pour ceux, qui veulent avoir la science qui est même à perfectionner la pratique. Et si les anciens avoient eté de cet avis & s'étoient relâchés sur ce point, je crois qu'ils ne seroient allé guere avant, & ne nous auroient laissé qu'une Geometrie empirique telle qu'étoit apparemment celle des Egyptiens & telle qu'il semble que celle des Chinois est encore: ce qui nous auroit privé des plus belles connoissances physiques & mecaniques, que la Geometrie nous a fait trouver & qui sont inconnues par tout où l'est nôtre Geometrie. Il y a aussi de l'apparence qu'en suivant les sens & leurs images, on seroit tombé dans des erreurs; à peu près comme l'on voit que tous ceux, qui ne sont point instruits dans la Geometrie exacte, reçoivent pour une verité indubitable sur la foi de leur imagination, que deux lignes, qui s'approchent continuellement, doivent se rencontrer enfin, au lieu que les Geometres donnent des instances contraires dans certaines lignes, qu'ils appellent Asymptotes. Mais outre cela, nous serions privés de ce que j'estime le plus dans la Geometrie par rapport à la contemplation, qui est de laisser entrevoir la vraye source des verités éternelles & du moyen de nous en faire comprendre la necessité, que les idées confuses des images des sens ne sauroient faire voir distinctement. Vous me dirés, qu'Euclide a eté obligé pourtant de se borner à certains Axiomes, dont on ne voit l'evidence que confusement par le moyen des images. Je vous avoue qu'il s'est borné à ces Axiomes, mais il valoit mieux se borner à un petit nombre de verités de cette nature, qui lui paroissoient les plus simples & en deduire les autres, qu'un autre moins exact auroit prises aussi pour certaines sans demonstration, que d'en laisser beaucoup d'indemontrées, & qui pis est, de laisser la liberté aux gens d'étendre leur relâchement suivant leur humeur. Vous voyés donc, Monsieur, que ce que vous avés dit avec vos amis sur la liaison des idées comme la vraye source des verités, a besoin d'explication. Si vous voulés vous contenter de voir confusement cette liaison, vous affoiblissés l'exactitude des demonstrations, & Euclide a mieux fait sans comparaison, de tout reduire aux definitions & à un petit nombre d'Axiomes.

CHAP. XII. *d'où s'en suit la necessité des definitions & Axiomes.*

CHAP. XII. Que ſi vous voulés, que cette liaiſon des idées ſe voye & s'exprime diſtinctement, vous ſerés obligé de recourir aux definitions & aux Axiomes identiques, comme je le demande; & quelquefois vous ſerés obligé de vous contenter de quelques Axiomes moins primitifs, comme Euclide & Archimede ont fait, lorsque vous aurés de la peine à parvenir à une parfaite Analyſe & vous ferés mieux en cela que de negliger ou differer quelques belles decouvertes, que vous pouvés deja trouver par leur moyen: comme en effet, je vous ai deja dit une autre fois, Monſieur, que je crois que nous n'aurions point de Geometrie (j'entends une ſcience demonſtrative) ſi les anciens n'avoient point voulu avancer, avant que d'avoir demontré les Axiomes, qu'ils ont eté obligés d'employer.

§. 7. *PHILAL.* Je commence à entendre ce que c'eſt qu'une liaiſon des idées diſtinctement connue, & je vois bien, qu'en cette façon les Axiomes ſont neceſſaires. Je vois bien auſſi comment il faut que la methode, que nous ſuivons dans nos recherches quand il s'agit d'examiner les idées, ſoit reglée ſur l'exemple des Mathematiciens, qui depuis certains commencemens fort clairs & fort faciles (qui ne ſont autre choſe que les Axiomes & les Definitions) montent par de petits degrés & par une enchainure continuelle de raiſonnemens, à la decouverte & à la demonſtration des verités, qui paroiſſent d'abord au deſſus de la capacité humaine. L'art de trouver des preuves & ces methodes admirables, qu'ils ont inventées pour demêler & mettre en ordre les idées moyennes, eſt ce qui a produit des decouvertes ſi étonnantes & ſi ineſperées. Mais de ſavoir, ſi avec le tems on ne pourra point inventer quelque ſemblable methode, qui ſerve aux autres idées, auſſi bien qu'à celles, qui appartiennent à la grandeur, c'eſt ce que je ne veux point determiner. Du moins, ſi d'autres idées étoient examinées ſelon la methode, ordinaire aux Mathematiciens, elles conduiroient nos penſées plus loin que nous ne ſommes peut-être portés à nous le figurer §. 8. & cela ſe pourroit faire particulierement dans la Morale, comme j'ai dit plus d'une fois.

THEOPH. Je crois que vous avés raiſon, Monſieur, & je ſuis diſpoſé depuis longtems à me mettre en devoir d'accomplir vos predictions.

§. 9. *PHILAL.* A l'égard de la connoiſſance des corps il faut prendre une route directement contraire; car, n'ayant aucunes idées de leurs

leurs eſſences réelles, nous ſommes obligés de recourir à l'experience. §. 10. Cependant je ne nie pas qu'un homme accoutumé, à faire des experiences raiſonnables & regulieres, ne ſoit capable de former des conjectures plus juſtes qu'un autre ſur leurs proprietés encore inconnues. Mais c'eſt jugement & opinion, & non connoiſſance & certitude. Cela me fait croire que la Phyſique n'eſt pas capable de devenir ſcience entre nos mains. Cependant les experiences & les obſervations hiſtoriques peuvent nous ſervir par rapport à la ſanté de nos corps & aux commodités de la vie. CHAP. XII.

THEOPH. Je demeure d'accord, que la Phyſique entiere ne ſera jamais une ſcience parfaite parmi nous, mais nous le laiſſerons pas de pouvoir avoir quelque ſcience phyſique & même nous en avons deja des echantillons. Par exemple la Magnetologie peut paſſer pour une telle ſcience, car faiſant peu de ſuppoſitions fondées dans l'experience, nous en pouvons demontrer par une conſequence certaine quantité de phenomenes, qui arrivent effectivement comme nous voyons que la raiſon le porte. Nous ne devons pas eſperer de rendre raiſon de toutes les experiences, comme même les Geometres n'ont pas encore prouvé tous leurs Axiomes; mais de même qu'ils ſe ſont contentés de deduire un grand nombre de Theoremes d'un petit nombre de principes de la raiſon, c'eſt aſſés auſſi que les Phyſiciens par le moyen de quelques principes d'experience rendent raiſon de quantité de phenomenes & peuvent même les prévoir dans la pratique. *Si la Phyſique ſera jamais une ſcience parfaite?*

§. 11. *PHILAL.* Puis donc que nos facultés ne ſont pas diſpoſées à nous faire diſcerner la fabrique interieure des corps, nous devons juger que c'eſt aſſés qu'elles nous decouvrent l'exiſtence de Dieu & une aſſez grande connoiſſance de nous mêmes pour nous inſtruire de nos devoirs & de nos plus grands interêts par rapport ſur tout à l'eternité. Et je crois être en droit d'inferer de là, que *la Morale eſt la propre ſcience & la grande affaire des hommes en general, comme d'autre part les differens arts, qui regardent differentes parties de la nature, ſont le partage des particuliers.* On peut dire par exemple, que l'ignorance de l'uſage du *fer* eſt cauſe que dans les pays de l'Amerique, où la nature a repandu abondamment toutes ſortes de biens, il manque la plus grande partie des commodités de la vie. Ainſi, bien loin de mepriſer la ſcience de la nature §. 12. je tiens,

CHAP. XII. que ſi cette étude eſt dirigée comme il faut, elle peut être d'une plus grande utilité au genre humain que tout ce qu'on a fait jusqu'ici; & celui qui inventa l'imprimerie, qui decouvrit l'uſage de la bouſſole & qui fit connoitre la vertu du Quinquina a plus contribué à la propagation de la connoiſſance & à l'avancement des commodités utiles à la vie & a ſauvé plus de gens du tombeau, que les fondateurs des Colleges & des Hopitaux & d'autres monumens de la plus inſigne charité, qui ont eté elevés à grands fraix.

THEOPH. Vous ne pouviés rien dire, Monſieur, qui fut plus à mon gré. La vraye Morale ou pieté nous doit pouſſer à cultiver les arts, bien loin de favoriſer la pareſſe de quelques Quietiſtes faineans. Et, comme je l'ai dit il n'y a pas longtems, une meilleure police ſeroit capable de nous ammener un jour une medecine beaucoup meilleure que celle d'à-preſent. C'eſt ce qu'on ne ſauroit aſſés prêcher, après le ſoin de la vertu.

§. 13. *PHILAL.* Quoique je recommande l'experience, je ne mepriſe point les Hypotheſes probables. Elles peuvent mener à des nouvelles decouvertes & ſont du moins d'un grand ſecours à la memoire. Mais nôtre eſprit eſt fort porté à aller trop vite & à ſe payer de quelques apparences legeres, faute de prendre la peine & le tems, qu'il faut, pour les appliquer à quantité de phenomenes.

THEOPH. L'art de decouvrir les cauſes des phenomenes, ou les hypotheſes veritables, eſt comme l'art de dechiffrer, où ſouvent une conjecture ingenieuſe abrege beaucoup de chemin. Le Lord Bacon a commencé à mettre l'Art d'experimenter en préceptes, & le Chevalier Boyle a eu un grand talent pour le pratiquer. Mais ſi l'on n'y joint point l'art d'employer les experiences & d'en tirer des conſequences, on n'arrivera pas avec des depenſes royales à ce qu'un homme d'une grande penetration pouvoit decouvrir d'abord. Monſieur Descartes, qui l'étoit aſſurement, a fait une remarque ſemblable dans une de ſes lettres à l'occaſion de la Methode du Chancelier d'Angleterre; & Spinoſa (que je ne fais point de difficulté de citer, quand il dit des bonnes choſes) dans une de ſes lettres à feu M. Oldenbourg, Secretaire de la Societé Royale d'Angleterre, imprimées parmi les oeuvres poſthumes de ce Juif ſubtil, fait une reflexion approchante ſur un ouvrage de M. Boyle, qui s'arrête un peu trop, pour dire

dire la verité, à ne tirer d'une infinité de belles exeperiences d'autre con- CHAP.XII.
cluſion, que celle qu'il pourroit prendre pour principe, ſavoir que tout ſe fait mecaniquement dans la nature, principe, qu'on peut rendre certain par la ſeule raiſon & jamais par les experiences, quelque nombre qu'on en faſſe.

§. 14. *PHILAL.* Après avoir établi des idées claires & diſtinctes avec des noms fixes, le grand moyen d'étendre nos connoiſſances eſt l'art de trouver des idées moyennes, qui nous puiſſent faire voir la connexion ou l'incompatibilé des idées extremes. Les maximes au moins ne ſervent pas à les donner. Suppoſé qu'un homme n'ait point d'idée exacte d'un angle droit, il ſe tourmentera en vain à demontrer quelque choſe du Triangle rectangle: & quelques maximes qu'on employe, on aura de la peine à arriver par leurs ſecours, à prouver que les quarrés de ſes côtés, qui comprennent l'angle droit, ſont egaux au quarré de l'hypotenuſe. Un homme pourroit ruminer longtems ces Axiomes, ſans voir jamais plus clair dans les Mathematiques.

THEOPH. Il ne ſert de rien de ruminer les Axiomes, ſans avoir de quoi les appliquer. Les Axiomes ſervent ſouvent à lier les idées, comme par exemple cette maximé, que les etendues ſemblables de la ſeconde & de la troiſieme dimenſion ſont en raiſon doublée & triplée des étendus correſpondans de la dimenſion premiere, eſt d'un grandiſſime uſage; & la quadrature, par exemple, de la Lunule d'Hippocrate en nait dabord dans le cas des Cercles, en y joignant l'application de ces deux figures l'une à l'autre, quand leur poſition donnée y fournit la commodité, comme leur comparaiſon connue en promet des lumieres.

CHAPITRE XIII.

Autres conſiderations ſur nôtre connoiſſance.

§. 1. *PHILAL.* Il ſera peut-être encore à propos d'ajouter, que nôtre *connoiſſance* a beaucoup de rapport avec la *vue* en ceci, auſſi bien qu'en autres choſes, qu'elle n'eſt ni entierement *neceſſaire*, ni entierement *volon-*

CHAP. XIII. *volontaire.* On ne peut manquer de voir quand on a les yeux ouverts à la lumiere, mais on peut la tourner vers certains objets §. 2. & les conſiderer avec plus au moins d'application. Ainſi quand la faculté eſt une fois appliquée, il ne depend pas de la volonté de determiner la connoiſſance; non plus qu'un homme peut s'empêcher de voir ce qu'il voit. Mais il faut employer ſes facultés comme il faut pour s'inſtruire.

THEOPH. Nous avons parlé autre fois de ce point & établi, qu'il ne depend pas de l'homme d'avoir un tel ou tel ſentiment dans l'état preſent, mais il depend de lui de ſe preparer pour l'avoir & pour ne le point avoir dans la ſuite & qu'ainſi les opinions ne ſont volontaires que d'une maniere indirecte.

CHAPITRE XIV.

Du jugement.

§. 1. *PHILAL.* L'homme ſe trouveroit indeterminé dans la plûpart des actions de ſa vie, s'il n'avoit rien à ſe conduire dés qu'une connoiſſance certaine lui manque. §. 2. Il faut ſouvent ſe contenter d'un ſimple *crepuſcule de probabilité.* §. 3. Et la faculté de s'en ſervir eſt le *jugement.* On s'en contente ſouvent par neceſſité, mais ſouvent c'eſt faute de diligence, de patience, & d'adreſſe. §. 4. On l'appelle *aſſentiment* ou *diſſentiment*, & il a lieu lorsqu'on *préſume* quelque choſe, c'eſt à dire, quand on la *prend* pour vraye *avant* la preuve. Quand cela ſe fait conformement à la realité des choſes, c'eſt un *jugement droit.*

THEOPH. D'autres appellent *juger* l'action, qu'on fait toutes les fois qu'on prononce après quelque connoiſſance de cauſe; & il y en aura même qui diſtingueront le jugement de l'opinion, comme ne devant pas être ſi incertain. Mais je ne veux point faire le procés à perſonne ſur l'uſage des mots, & il vous eſt permis Monſieur, de prendre le jugement pour un ſentiment probable. Quant à la *préſumtion*, qui eſt un terme des Juriſconſultes, le bon uſage chez eux le diſtingue de la *conjecture.* C'eſt quelque choſe de plus & qui doit paſſer pour verité proviſionnellement, jus-

jusqu'à ce qu'il y ait preuve du contraire, au lieu qu'un *indice* & une *con-*
jecture doit être pesée souvent contre une autre conjecture. C'est ainsi, que celui, qui avoue d'avoir emprunté de l'argent d'un autre, est *presumé* de le devoir payer, à moins qu'il ne fasse voir qu'il l'a fait deja, ou que la dette cesse par quelque autre principe. *Présumer*, n'est donc pas dans ce sens *prendre avant* la preuve, ce qui n'est point permis, mais *prendre par avance* mais avec fondement, en attendant une preuve contraire.

CHAPITRE XV.

De la Probabilité.

§. 1. *PHILAL.* Si la *demonstration* fait voir la liaison des idées, la *probabilité* n'est autre chose que l'apparence de cette liaison, fondée sur des preuves où l'on ne voit point de connexion immuable. §. 2. Il y a plusieurs degrés *d'assentiment* depuis *l'assurance* jusqu'à la *conjecture*, au *doute*, à la *défiance*. §. 3. Lorsqu'on a *certitude*, il y a intuïtion dans toutes les parties du raisonnement, qui en marquent la liaison; mais ce qui me fait *croire* est quelque chose *d'étranger*. §. 4. Or la probabilité est fondée en des conformités avec ce que nous savons, ou dans le temoignage de ceux qui le savent.

THEOPH. J'aimerois mieux de soutenir qu'elle est toujours fondée dans la vraisemblance ou dans la conformité avec la verité: & le temoignage d'autrui est encore une chose, que le vrai a coûtume d'avoir pour lui à l'égard des faits, qui sont à portée. On peut donc dire que la similitude du probable avec le vrai est prise ou de la chose même, ou de quelque chose étrangère. Les Rhetoriciens mettent deux sortes *d'argumens:* les *artificiels*, qui sont tirés des choses par le raisonnement, & les *inartificiels*, qui ne se fondent que dans le témoignage exprès, ou de l'homme ou peut-être encore de la chose même. Mais il y en a de *mêlés* encore, car le temoignage peut fournir lui-même un fait, qui tend à former un argument artificiel.

§. 5. *PHILAL.* C'est faute de similitude avec le vrai que nous ne croyons pas facilement, ce qui n'a rien d'approchant à ce que nous sa-

CHAP. XV. vons. Ainſi lorsqu'un Ambaſſadeur dit au Roi de Siam, que l'eau s'endurciſſoit tellement en hiver chez nous, qu'un Elephant pourroit marcher deſſus ſans enfoncer, le Roi lui dit: jusqu'ici je vous ai crû homme de bonne foi, maintenant je vois que vous mentés. §. 6. Mais ſi le *temoignage* des autres peut rendre un fait probable, *l'opinion* des autres ne doit pas paſſer par elle-même pour un vrai fondement de probabilité. Car il y a plus d'erreur que de connoiſſance parmi les hommes, & ſi la creance de ceux, que nous connoiſſons & eſtimons, eſt un fondement legitime d'aſſentiment, les hommes auront raiſon d'être payens dans le Japon, Mahometans en Turquie, Papiſtes en Eſpagne, Calviniſtes en Hollande, & Lutheriens en Suede.

Effets du temoignage & de l'opinion.

THEOPH. Le temoignage des hommes eſt ſans doute de plus de poids que leur opinion & on y fait auſſi plus de reflexion en juſtice. Cependant l'on ſait que le juge fait quelques-fois prêter ſerment de *credulite* comme on l'appelle; & dans les *interrogatoires* on demande ſouvent aux temoins, non ſeulement ce qu'ils ont vu, mais auſſi ce qu'ils jugent, en leur demandant en même tems les raiſons de leur jugement, & qu'on y fait telle reflexion qu'il appartient. Les juges auſſi deférent beaucoup aux ſentimens & opinions des experts en chaque profeſſion; les particuliers ne ſont pas moins obligés de le faire, à meſure qu'il ne leur convient pas de venir au propre examen. Ainſi un enfant & un autre homme, dont l'état ne vaut guéres mieux à cet égard, eſt obligé, même lorsqu'il ſe trouve dans une certaine ſituation, de ſuivre la religion du païs, tant qu'il n'y voit aucun mal & tant qu'il n'eſt pas en état de chercher s'il y en a une meilleure. Et un gouverneur des Pages de quelque parti qu'il ſoit, les obligera d'aller chacun dans l'Egliſe où vont ceux de la créance, que ce jeune homme profeſſe. On peut conſulter les diſputes entre Mr. Nicole & autres ſur *l'argument du grand nombre* en matière de foi, où quelques fois l'un lui defere trop & l'autre ne le conſidère pas aſſés. Il y a d'autres *prejugés* ſemblables, par leſquels les hommes ſeroient bien aiſes de s'exemter de la diſcuſſion. C'eſt ce que Tertullien dans un traité exprès appelle *préſcriptions*, ſe ſervant d'un terme, que les anciens Juriſconſultes, dont le langage ne lui étoit point inconnu, entendoient de pluſieurs ſortes d'exceptions ou allegations étrangères & prèvenantes, mais qu'aujourdhui on n'entend guères que de la preſcription temporelle lorsqu'on pretend rebuter la demande d'autrui, parcequ'elle n'a point été faite dans

De la préſcription en fait de foi.

dans le tems fixé par les loix. C'eſt ainſi qu'on a eu dequoi publier des *préjugés légitimes* tant du côté de l'Egliſe Romaine que de celui des Proteſtans. On a trouvé qu'il y a moyen d'oppoſer la nouveauté par exemple, tant aux uns qu'aux autres à certains égards; comme par exemple, lorsque les Proteſtans pour la pluspart ont quitté la forme des anciennes ordinations des eccleſiaſtiques & que les Romaniſtes ont changé l'ancien canon des livres de la St. Ecriture du vieux Teſtament, comme j'ai montré aſſés clairement dans une diſpute, que j'ai eue par écrit & à repriſes avec Mr. l'Evêque de Meaux, qu'on vient de perdre ſuivant les nouvelles qui en ſont venues dépuis quelques jours. Ainſi ces reproches étant reciproques, la nouveauté, quoiqu'elle donne quelque ſoupçon d'erreur en ces matières, n'en eſt pas une preuve certaine. CHAP. XV.

CHAPITRE XVI.

Des degrés d'Aſſentiment.

§. 1. *PHILAL.* Pour ce qui eſt des *degrés d'aſſentiment*, il faut prendre garde que les fondemens de probabilité, que nous avons, n'opèrent point en cela au-delà du degré de *l'apparence* qu'on y trouve, ou qu'on y a trouvé lorsqu'on l'a examinée. Car il faut avouer que l'aſſentiment ne ſauroit être toûjours fondé ſur une vue actuelle des raiſons, qui ont prévalû ſur l'eſprit, & il ſeroit très difficile, même à ceux qui ont une memoire admirable, de toûjours retenir toutes les preuves, qui les ont engagés dans un certain ſentiment & qui pourroient quelquesfois remplir un volume ſur une ſeule queſtion. Il ſuffit qu'une fois ils ayent epluché la matière ſincèrement & avec ſoin & qu'ils ayent pour ainſi dire *arrêté le compte*. §. 2. Sans cela il faudroit que les hommes fuſſent fort ſceptiques, ou changeaſſent d'opinion à tout moment pour ſe rendre à tout homme, qui ayant examiné la queſtion dépuis peu, leur propoſe des argumens auxquels ils ne ſauroient ſatisfaire entièrement ſur le champ, faute de memoire ou d'application à loiſir. §. 3. Il faut avouer que cela rend ſouvent les hommes *obſtinés* dans l'erreur; mais la faute eſt, non pas de ce qu'ils ſe repoſent ſur leur memoire, mais de ce qu'ils ont mal jugé auparavant. Car ſouvent il tient lieu d'examen & de raiſon aux hommes, de remarquer qu'ils n'ont jamais

CHAP. XVI. penſé autrement. Mais ordinairement ceux, qui ont le moins examiné leurs opinions, y ſont les plus attachés. Cependant l'attachement à ce qu'on a *vû* eſt louable, mais non pas toûjours à ce qu'on a crû, parcequ'on peut avoir laiſſé quelque conſideration en arrière, capable de tout renverſer. Et il n'y a peut-être perſonne au monde qui ait le loiſir, la patience, & les moyens d'aſſembler toutes les preuves de part & d'autre ſur les queſtions, où il a ſes opinions, pour comparer ces preuves & pour conclure ſûrement qu'il ne lui reſte plus rien à ſavoir pour une plus ample inſtruction. Cependant le ſoin de nôtre vie & de nos plus grands interêts ne ſauroit ſouffrir de delai, & il eſt abſolument neceſſaire que nôtre jugement ſe determine ſur des articles, où nous ne ſommes pas capables d'arriver à une connoiſſance certaine.

THEOPH. Il n'y a rien que de bon & de ſolide dans ce que vous venés de dire, Monſieur. Il ſeroit à ſouhaiter cependant, que les hommes euſſent en quelques rencontres *des abregés par écrit* (en forme de memoires) des *raiſons* qui les ont portés à quelque ſentiment de conſequence, qu'ils ſont obligés de juſtifier ſouvent dans la ſuite, à eux-mêmes ou aux autres. D'ailleurs quoiqu'en matière de juſtice il ne ſoit pas ordinairement permis de retracter les jugemens, qui ont paſſé, & de révoir des comptes arrêtés (autrement il faudroit être perpetuellement en inquiétude, ce qui ſeroit d'autant plus intolerable, qu'on ne ſauroit toûjours garder les notices des choſes paſſées) neanmoins on eſt réçu quelquesfois ſur des nouvelles lumières, à ſe pourvoir en juſtice & à obtenir même ce qu'on appelle reſtitution *in integrum* contre ce qui a été reglé; de même dans nos propres affaires, ſur tout dans les matières fort importantes où il eſt encore permis de s'embarquer ou de reculer, & où il n'eſt point préjudiciable de ſuſpendre l'exécution & d'aller bride en main, les arrêts de nôtre eſprits, fondés ſur des probabilités, ne doivent jamais tellement paſſer *in rem judicatam*, comme les Jurisconſultes l'appellent, c'eſt à dire, pour établis, qu'on ne ſoit diſpoſé à la *reviſion* du raiſonnement lorsque des nouvelles raiſons conſiderables ſe preſentent à l'encontre. Mais quand il n'eſt plus tems de deliberer, il faut ſuivre le jugement, qu'on fait, avec autant de fermeté, que s'il étoit infaillible, mais non pas toûjours avec autant de rigueur.

De la retractation de nos jugemens.

§. 4. *PHILAL.* Puis donc que les hommes ne ſauroient éviter de s'expoſer à l'erreur en jugeant & d'avoir des divers ſentimens, lorsqu'ils ne

ne ſauroient regarder les choſes par les mêmes côtés, ils doivent conſer- CHAP. XVI.
ver la paix entre eux & les devoirs d'humanité, parmi cette diverſité d'opinions, ſans pretendre qu'un autre doive changer promptement ſur nos objections une opinion enracinée, ſur tout s'il a lieu de ſe figurer que ſon adverſaire agit par interêt, ou ambition, ou par quelqu'autre motif particulier. Et le plus ſouvent ceux qui voudroient impoſer aux autres la neceſſité de ſe rendre à leurs ſentimens, n'ont guères bien examiné les choſes. Car ceux qui ſont entrés aſſés avant dans la diſcuſſion pour ſortir du doute, ſont en ſi petit nombre, & trouvent ſi peu de ſujet de condamner les autres, qu'on ne doit s'attendre à rien de violent de leur part.

La diverſité des opinions eſt moins blamable que l'eſprit de faire des Proſelytes.

THEOPH. Effectivement ce qu'on a le plus de droit de blâmer dans les hommes, ce n'eſt pas leur opinion, mais leur jugement temeraire à blâmer celle des autres, comme s'il falloit être ſtupide ou méchant pour juger autrement qu'eux; ce qui dans les auteurs de ces paſſions & haines, qui les repandent parmi le public, eſt l'effet d'un eſprit hautain & peu équitable, qui aime à dominer & ne peut point ſouffrir de contradiction. Ce n'eſt pas qu'il n'y ait véritablement du ſujet bien ſouvent de cenſurer les opinions des autres, mais il faut le faire avec un eſprit d'équité, & compatir avec la foibleſſe humaine. Il eſt vrai qu'on a droit, de prendre des précautions contre des mauvaiſes doctrines, qui ont de l'influence dans les moeurs & dans la prâtique de la piété: mais on ne doit pas les attribuer aux gens à leur préjudice ſans en avoir de bonnes preuves. Si l'équité veut qu'on épargne les perſonnes, la piété ordonne de repreſenter ou il apartient le mauvais effet de leurs dogmes, quand ils ſont nuiſibles, comme ſont ceux qui vont contre la providence d'un Dieu parfaitement ſage, bon & juſte & contre cette immortalité des ames, qui les rend ſuſceptibles des effets de ſa juſtice, ſans parler d'autres opinions dangeureuſes par rapport à la Morale & à la Police. Je ſai que d'excellens hommes & bien intentionnés ſoûtiennent que ces opinions theoriques ont moins d'influence dans la prâtique qu'on ne penſe, & je ſai auſſi qu'il y a des perſonnes d'un excellent naturel, que les opinions ne feront jamais rien faire d'indigne d'elles: comme d'ailleurs ceux qui ſont venus à ces erreurs par la ſpeculation, ont coûtume d'être naturellement plus éloignés des vices, dont le commun des hommes eſt ſuſceptible, outre qu'ils ont ſoin de la dignité de la ſecte où ils ſont comme des chefs; & l'on peut dire qu'Epicure & Spinoſa par exemple ont mené une vie tout à fait

Des precautions contre les mauvaiſes doctrines.

CHAP. XVI. exemplaire. Mais ces raiſons ceſſent le plus ſouvent dans leurs diſciples ou imitateurs, qui ſe croyant déchargés de l'importune crainte d'une providence ſurveillante & d'un avenir menacant, lachent le bride à leurs paſſions brutales, & tournent leur eſprit à ſeduire & à corrompre les autres; & s'ils ſont ambitieux & d'un naturel un peu dur, ils ſeront capables pour leur plaiſir ou avancement de mettre le feu aux quatre coins de la terre, comme j'en ai connu de cette trempe que la mort a enlevés. Je trouve même que des opinions approchantes s'inſinuant peu à peu dans l'eſprit des hommes du grand monde, qui reglent les autres, & dont dependent les affaires, & ſe gliſſant dans les livres à la mode, diſpoſent toutes choſes à la revolution generale, dont l'Europe eſt ménacée, & achevent de detruire ce qui reſte encore dans le monde, des ſentimens genereux des anciens Grecs & Romains, qui preferoient l'amour de la patrie & du bien public & le ſoin de la poſterité à la fortune & même à la vie. *Ces publick ſpirits*, comme les Anglois les appellent, diminuent extremement & ne ſont plus à la mode; & ils ceſſeront d'avantage quand ils ceſſeront à être ſoûtenus par la bonne Morale & par la vraye Religion, que la raiſon naturelle même nous enſeigne. Les meilleurs du caractère oppoſé, qui commence de regner, n'ont plus d'autre *principe* que celui qu'ils appellent de *l'honneur*. Mais la marque de l'honnête homme & de l'homme d'honneur chés eux eſt ſeulement de ne faire aucune baſſeſſe comme ils la prennent. Et ſi pour la grandeur, ou par caprice, quelcun verſoit un deluge de ſang, s'il renverſoit tout s'en deſſus deſſous, on compteroit cela pour rien, & un Heroſtrate des anciens ou bien un Don Juan dans le Feſtin de Pierre, paſſeroit pour un Heros. On ſe moque hautement de l'amour de la patrie, on tourne en ridicule ceux qui ont ſoin du public, & quand quelque homme bien intentionné parle de ce que deviendra la poſterité, on repond: alors comme alors. Mais il pourra arriver à ces perſonnes, d'éprouver eux-mêmes les maux qu'ils croyent reſervés à d'autres. Si l'on ſe corrige encore de cette maladie d'eſprit épidemique, dont les mauvais effets commencent à être viſibles, ces maux peût-être ſeront prévenus; mais ſi elle va croiſſant, la providence corrigera les hommes par la revolution même, qui en doit naître: car quoi qu'il puiſſe arriver, tout tournera toûjours pour le mieux en general au bout du compte, quoique cela ne doive & ne puiſſe pas arriver ſans le châtiment de ceux, qui ont contribué même au bien, par leurs actions mauvaiſes. Mais je reviens d'une digreſſion, où la conſideration des

Les mauvaiſes doctrines feront tot ou tard une revolution generale dans les mœurs.

Des Patriotes.

Des foi diſans honnetes hommes.

des opinions nuiſibles & du droit de les blâmer m'a mené. Or comme en Theologie les *cenſures* vont encore plus loin qu'ailleurs & que ceux qui font valoir leur orthodoxie, condamnent ſouvent les adverſaires, à quoi s'oppoſent dans le parti même, ceux qui ſont appellés *ſyncretiſtes* par leurs adverſaires, cette opinion a fait naître des guerres civiles, entre les rigides & les condeſcendans dans un même parti. Cependant, comme refuſer le ſalut éternel à ceux, qui ſont d'une autre opinion, eſt entreprendre ſur les droits de Dieu, les plus ſages des condamnans ne l'entendent que du peril, où ils croyent voir les ames errantes & ils abandonnent à la miſericorde ſingulière de Dieu ceux dont la mechancété ne les rend pas incapables d'en profiter, & de leur côté ils ſe croyent obligés à faire tous les efforts imaginables pour les retirer d'un état ſi dangereux. Si ces perſonnes, qui jugent ainſi du peril des autres, ſont parvenues à cette opinion après un examen convenable & s'il n'y a pas moyen de les en desabuſer, on ne ſauroit blâmer leur conduite, tant qu'ils n'uſent que des voyes de douceur. Mais auſſitôt qu'ils vont plus loin, c'eſt violer les loix de l'équité. Car ils doivent penſer, que d'autres, auſſi perſuadés qu'eux, ont autant de droit de maintenir leurs ſentimens & même de les repandre, s'ils les croyent importans. On doit excepter les opinions, qui enſeignent des crimes, qu'on ne doit point ſouffrir & qu'on a droit d'étouffer par les voyes de la rigueur, quand il ſeroit vrai même que celui, qui les ſoutient, ne peut point s'en defaire; comme on a droit de detruire même une bête venimeuſe, toute innocente qu'elle eſt. Mais je parle d'étouffer la ſecte & non les hommes, puiſqu'on peut les empêcher de nuire & de dogmatiſer.

CHAP. XVI. *Des Cenſures theologiques.*

§. 5. *PHILAL.* Pour revenir au fondement & aux degrés de l'aſſentiment, il eſt à propos de remarquer que les propoſitions ſont de deux ſortes: les unes ſont *de fait*, qui dependant de l'obſervation peuvent être fondées ſur un témoignage humain; les autres ſont *de ſpeculation*, qui, regardant les choſes, que nos ſens ne ſauroient nous découvrir, ne ſont pas capables d'un ſemblable temoignage. §. 6. Quand un fait particulier eſt conforme à nos obſervations conſtantes, & aux rapports uniformes des autres, nous y appuyons auſſi fermement que ſi c'étoit une connoiſſance certaine, & quand il eſt conforme au temoignage de tous les hommes, dans tous les ſiècles, autant qu'il peut être connu, c'eſt le *premier* & le plus haut degré de probabilité, par exemple; que le feu échauffe, que le

CHAP. XVI. le fer coule au fond de l'eau. Nôtre *créance* bâtie *ſur* de tels fondemens s'elève jusqu'à *l'aſſurance*. §. 7. *En ſecond lieu*, tous les hiſtoriens rapportent qu'un tel a preferé l'interêt particulier au public, & comme on a toûjours obſervé que c'eſt la coûtume de la plûpart des hommes, l'aſſentiment, que je donne à ces hiſtoires, eſt une *confiance*. §. 8. *En troiſième lieu*, quand la nature des choſes n'a rien qui ſoit ni pour ni contre, un fait atteſté par le temoignage des gens non ſuſpects, par exemple, que Jule Céſar a vécu, eſt réçu avec une *ferme créance*. §. 9. Mais lorsque les témoignages ſe trouvent contraires au cours ordinaire de la nature, ou entre eux, les degrés de probabilité ſe peuvent diverſifier à l'infini, d'où viennent ces degrés, que nous appellons *croyance, conjecture, doute, incertitude, défiance;* & c'eſt là où il faut de l'exactitude pour former un jugement droit & proportionner nôtre aſſentiment aux degrés de probabilité.

Des differens degrés de probabilité en Jurisprudence,

THEOPH. Les Jurisconſultes en traitant des preuves, preſumtions, conjectures & indices, ont dit quantité de bonnes choſes ſur ce ſujet, & ſont allés à quelque détail conſiderable. Ils commencent par la *notorieté*, où l'on n'a point beſoin de preuve. Par après ils viennent à des *preuves entières*, ou qui paſſent pour telles, ſur lesquelles on prononce, au moins en matière civile, mais où en quelques lieux on eſt plus reſervé en matière criminelle; & on n'a pas tort d'y demander des *preuves plus que pleines* & ſur tout ce qu'on appelle *corpus delicti* ſelon la nature du fait. Il y a donc preuves *plus que pleines*, & il y a auſſi des *preuves pleines* ordinaires. Puis il y a *preſomptions*, qui paſſent pour preuves entières proviſionnellement, c'eſt à dire, tandis que le contraire n'eſt point prouvé. Il y a preuves *plus-que demi-pleines* (à proprement parler) où l'on permet à celui, qui s'y fonde, de jurer pour y ſuppléer; c'eſt (*juramentum ſuppletorium*) il y en a d'autres *moins que demi pleines*, où tout au contraire on defère le ſerment à celui, qui nie le fait, pour ſe purger; c'eſt (*juramentum purgationis*). Hors de cela il y a quantité de degrés des *conjectures* & des *indices*. Et particulièrement en matière criminelle il y a indices (*ad torturam*) pour aller à la queſtion (laquelle a elle-même ſes degrés marqués par les formules de l'arrêt) il y a indices (*ad terrendum*) ſuffiſans à faire montrer les inſtrumens de la torture & préparer les choſes comme ſi l'on y vouloit venir. Il y en a (*ad capturam*) pour s'aſſurer d'un homme ſuſpect; & (*ad inquirendum*) pour s'informer ſous main & ſans bruit. Et ces différences peuvent encore ſervir en d'autres occaſions pro-

por-

portionnelles; & toute *la forme des procedures* en juſtice n'eſt autre cho- CHAP.XVI.
ſe en effet qu'une eſpece de *Logique*, appliquée aux queſtions de droit.
Les Medecins encore ont quantité de degrés & de differences de leurs *en Medecine,*
ſignes & *indications*, qu'on peut voir chez eux. Les Mathematiciens de *dans les Ma-*
thematiques.
notre tems ont commencé à eſtimer les hazards à l'occaſion des jeux. Le Chevalier de Mere, dont les *agremens* & autres ouvrages ont été imprimés, homme d'un eſprit penetrant & qui étoit joueur & Philoſophe, y donna occaſion en formant des queſtions ſur les partis, pour ſavoir combien vaudroit le jeu, s'il étoit interrompu dans un tel ou tel état. Par là il engagea Mr. Paſcal ſon ami à examiner un peu ces choſes. La queſtion éclata & donna occaſion à Mr. Hugens de faire ſon traité de *Aleâ*. D'autres ſavans hommes y entrèrent. On établit quelques principes dont ſe ſervit auſſi Mr. le Penſionnaire de Wit dans un petit diſcours imprimé en Hollandois ſur les rentes à vie. Le fondement, ſur lequel on a bâti, revient à la *proſtraphereſe*, c'eſt à dire, à prendre un moyen *arithmetique* entre pluſieurs ſuppoſitions egalement réçevables, & nos payſans s'en ſont ſervis il y a long-tems ſuivant leur *Mathematique naturelle*. Par exemple, quand quelque heritage ou terre doit être vendue ils forment trois bandes d'eſtimateurs; ces bandes ſont appellées *Schurzen* en bas-Saxon, & chaque bande fait une eſtime du bien en queſtion. Suppoſé donc que l'une l'eſtime être de la valeur de 1000 Ecus, l'autre de 1400, la troiſième de 1500, on prend la ſomme de ces trois eſtimes qui eſt 3900 & parcequ'il y a eu trois bandes, on en prend le tiers, qui eſt 1300 pour la valeur moyenne demandée; ou bien, ce qui eſt la même choſe, on prend la ſomme des troiſièmes parties de chaque eſtimation. C'eſt l'Axiome, *aequalibus aequalia*, pour des ſuppoſitions égales il faut avoir des conſiderations égales. Mais quand les ſuppoſitions ſont inégales, on les compare entre'elles. Soit ſuppoſé par exemple, qu'avec deux dez, l'un doit gagner s'il fait 7 points, l'autre s'il en fait 9; on demande qu'elle proportion ſe trouve entre leurs apparences de gagner? Je dis que l'apparence pour le dernier ne vaut que deux tiers de l'apparence pour le premier, car le premier peut faire 7 de trois façons avec deux dez, ſavoir par 1 & 6, ou 2 & 5, ou 3 & 4; & l'autre ne peut faire 9 que de deux façons, en jettant 3 & 6 ou 4 & 5. Et toutes ces maniéres ſont également poſſibles. Donc les *apparences*, qui ſont comme les nombres des poſſibilités égales, ſeront comme 3 à 2, ou comme 1 à $\frac{2}{3}$. J'ai dit plus d'une fois *De la neceſſité d'une Logique des probables.*
qu'il faudroit une *nouvelle eſpece de Logique*, qui traiteroit des degrés de

CHAP. XVI. babilité, puisqu'Aristote dans ses Topiques n'a rien moins fait que cela, & s'est contenté de mettre en quelque ordre certaines regles populaires, distribuées selon les lieux communs, qui peuvent servir dans quelque occasion, où il s'agit d'amplifier le discours & de lui donner quelque apparence, sans se mettre en peine de nous donner une balance necessaire pour peser les apparences & pour former là-dessus un jugement solide. Il seroit bon que celui, qui voudroit traiter cette matiere, poursuivit l'examen des *jeux de hazard;* & generalement je souhaiterois qu'un habile Mathematicien voulût faire un ample ouvrage bien circonstancié & bien raisonné sur toute sorte de jeux, ce qui seroit de grand usage pour perfectionner l'art d'inventer, l'esprit humain paroissant mieux dans les jeux que dans les matières les plus serieuses.

§. 10. *PHILAL.* La loi d'Angleterre observe cette regle, que la copie d'un Acte, reconnue authentique par des temoins, est une bonne preuve; mais la *copie d'une copie*, quelqu'attestée qu'elle soit & par les temoins les plus accredités, n'est jamais admise pour preuve en jugement. Je n'ai encore ouï blâmer à personne cette sage precaution. On en peut tirer au moins cette observation, qu'un temoignage a moins de force à mésure qu'il est plus éloigné de la *verité originale*, qui est dans la chose même; au lieu que chez certaines gens on en use d'une manière directement contraire. Les opinions acquièrent des forces en vieillissant, & ce qui n'auroit point paru probable il y a mille ans à un homme raisonnable contemporain de celui qui l'a certifié le premier, passe presentement pour certain parceque plusieurs l'ont rapporté sur son temoignage.

De la foi historique des contemporains.

THEOPH. Les critiques en matière d'histoire ont grand égard aux temoins contemporains des choses: cependant un contemporain même ne merite d'être cru que principalement sur les evenemens publics; mais quand il parle des motifs, des secrets, des ressorts cachés, & des choses disputables, comme par exemple, des empoisonnemens, des assassinats, on apprend au moins ce que plusieurs ont cru. Procope est fort croyable quand il parle de la guerre de Belisaire contre les Vandales & les Gots; mais quand il debite des medisances horribles contre l'Imperatrice Theodore dans ses Anecdotes, les croye qui voudra. Generalement on doit être fort reservé à croire les Satyres: nous en voyons qu'on a publiées de nôtre tems, contraires à toute apparence, qui ont pourtant été go-

gobées avidement par les ignorans. Et on dira peût-être un jour: eſt-il CHAP. XVI.
poſſible qu'on auroit oſé publier ces choſes en ce tems là, s'il n'y avoit quelque fondement apparent? Mais ſi on le dit un jour, on jugera fort mal. Le monde cependant eſt incliné à donner dans le ſatyrique; & pour n'en alleguer qu'un exemple, feu Mr. du Maurier le fils ayant publié, par je ne ſai quel travers, dans ſes memoires imprimées il y a quelques années, certaines choſes tout à fait mal fondées, contre l'incomparable Hugo Grotius, Ambaſſadeur de Suede en France, piqué apparement par je ne ſai quoi contre la memoire de cet illuſtre ami de ſon père, j'ai vu que quantité d'auteurs les ont repetées à l'envie, quoique les negociations & lettres de ce grand homme faſſent aſſés connoitre le contraire. On s'emancipe même d'écrire des Romans dans l'hiſtoire, & celui, qui a fait la derniere vie de Cromwel, a cru que pour égayer la matiere il lui étoit permis, en parlant de la vie encore privée de cet habile uſurpateur, de le faire voyager en France, où il le ſuit dans les auberges de Paris, comme s'il avoit été ſon Gouverneur. Cependant il paroit par l'hiſtoire de Cromwel, faite par Carrington, homme informé & dediée à Richard ſon fils quand il faiſoit encore le Protecteur, que Cromwel n'eſt jamais ſorti des Isles Britanniques. Le détail ſur tout eſt peu ſûr. On n'a presque point de bonnes relations des batailles; la plûpart de celles de Tite Live paroiſſent imaginaires, autant que celles de Quinte Curce. Il faudroit avoir de part & d'autre les rapports des gens exacts & capables, qui en dreſſaſſent même des plans ſemblables à ceux que le Comte de Dahlberg, qui avoit déja ſervi avec diſtinction ſous le Roi de Suede Charles Guſtave, & qui, étant Gouverneur General de la Livonie, a defendu Riga dernièrement, a fait graver touchant les actions & batailles de ce Prince. Cependant il ne faut point d'abord décrier un bon hiſtorien ſur un mot de quelque Prince ou Miniſtre, qui ſe recrie contre lui en quelque occaſion, ou ſur quelque ſujet, qui n'eſt pas à ſon gré & où véritablement il y a peût-être quelque faute. On rapporte que Charles Quint, voulant ſe faire lire quelque choſe de *Sleidan*, diſoit: apportés-moi mon menteur, & que Carlewiz, Gentilhomme Saxon fort employé dans ce tems là, diſoit que l'hiſtoire de Sleidan detruiſoit dans ſon eſprit toute la bonne opinion qu'il avoit eue des anciennes hiſtoires. Cela dis-je, ne ſera d'aucune force dans l'eſprit des perſonnes informées pour renverſer l'autorité de l'hiſtoire de Sleidan, dont la meilleure partie eſt un tiſſu d'Actes publics des Diètes & Aſſemblées & des Ecrit authoriſés par les Princes. Et quand il reſteroit le moindre

CHAP. XVI. ſcrupule là-deſſus, il vient d'être levé par l'excellente hiſtoire de mon illuſtre ami, feu *Mr. de Seckendorf* (dans lequel je ne puis m'empêcher pourtant de desapprouver le nom de Lutheranisme ſur le titre, qu'une mauvaiſe coûtume a authoriſée en Saxe,) où la plûpart des choſes ſont juſtifiées par les extraits d'une infinité de pièces, tirées des Archives Saxonnes, qu'il avoit à ſa diſpoſition, quoique Mr. de Meaux, qui y eſt attaqué & à qui je l'envoyai, me repondit ſeulement que ce livre eſt d'une horrible prolixité; mais je ſouhaiterois qu'il fût deux fois plus grand ſur le même pied. Plus il eſt ample, plus il devoit donner de priſe puisqu'on n'avoit qu'à choiſir les endroits; outre qu'il y a des ouvrages hiſtoriques eſtimés, qui ſont bien plus grands. Au reſte on ne mepriſe pas toujours les auteurs poſterieurs au tems, dont ils parlent, quand ce qu'ils rapportent eſt apparent d'ailleurs. Et il arrive quelques fois qu'ils conſervent des morceaux des plus anciens. Par exemple on a douté de quelle famille eſt Suibert Evêque de Bamberg depuis Pape ſous le nom de Clement II. Un auteur Anonime de l'hiſtoire de Bronsvic, qui a vécu dans le 14me ſiecle, avoit nommé ſa famille & des perſonnes ſavantes dans notre hiſtoire n'y avoient point voulu avoir égard: mais j'ai eu une chronique beaucoup plus ancienne non encore imprimée, où la même choſe eſt dite avec plus de circonſtances, d'où il paroit qu'il étoit de la famille des anciens Seigneurs allodiaux de Hornbourg (gueres loin de Wolfenbuttel) dont le pays fut donné par le dernier poſſeſſeur à l'Egliſe Cathedrale de Halberſtadt.

§. 17. *PHILAL.* Je ne veux pas auſſi qu'on croye, que j'ai voulu diminuer l'authorité & l'uſage de l'hiſtoire par ma remarque. C'eſt de cette ſource que nous recevons avec une evidence convaincante une grande partie de nos veritès utiles. Je ne vois rien de plus eſtimable que les memoires, qui nous reſtent de l'antiquité, & je voudrois que nous en euſſions un plus grand nombre & de moins corrompus. Mais il eſt toujours vrai, que nulle copie ne s'eleve au deſſus de la certitude de ſon premier original.

THEOPH. Il eſt ſûr que lorsqu'on a un ſeul auteur de l'antiquité pour garant d'un fait, tous ceux, qui l'ont copié, n'y ajoutent aucun poids, ou plutôt doivent être comptés pour rien. Et ce doit être tout autant que ſi ce qu'ils diſent étoit du nombre τῶν ἅπαξ λεγομένων, des choſes qui n'ont été dites qu'une ſeule fois, dont Mr. Menage vouloit faire

faire un livre. Et encore aujourd'hui, quand cent mille petit ecrivains repeteroient les mediſances de Bolſec (par exemple) un homme de jugement n'en feroit pas plus de cas que du bruit des oiſons. Des Jurisconſultes ont écrit *de fide hiſtorica;* mais la matiere meriteroit une plus exacte recherche, & quelquesuns de ces Meſſieurs ont été trop indulgens. Pour ce qui eſt de la grande antiquité, quelques uns des faits les plus éclatans ſont douteux. Des habiles gens ont douté avec ſujet ſi Romulus a été le premier fondateur de la ville de Rome. On diſpute ſur la mort de Cyrus, & d'ailleurs l'oppoſition entre Herodote & Cteſias a repandu des doutes ſur l'hiſtoire des Aſſyriens, Babyloniens & Perſans. Celle de Nabuchodenoſor, de Judith & même de l'Aſſuerus d'Eſter ſouffre des grandes difficultés. Les Romains en parlant de l'or de Tolouſe contrediſent à ce qu'ils racontent de la defaite des Gaulois par Camille. Sur tout l'hiſtoire propre & privée des peuples eſt ſans credit, quand elle n'eſt point priſe des originaux fort anciens, ni aſſés conforme à l'hiſtoire publique. C'eſt pourquoi ce qu'on nous raconte des anciens Rois Germains, Gaulois, Britanniques, Ecoſſois, Polonois, & autres, paſſe avec raiſon pour fabuleux & fait à plaiſir. Ce Trebeta, fils de Ninus, fondateur de Treves, ce Brutus auteur des Britons ou Brittains, ſont auſſi veritables que les Amadis. Les contes pris de quelques fabulateurs, que Trithemius, Aventin, & même Albinus & Sifrid Petri ont pris la liberté de debiter des anciens princes Francs, Boiens, Saxons, Friſons, & ce que Saxon le Grammairien & l'Edda nous racontent des antiquités reculées du Septentrion, ne ſauroit avoir plus d'autorité que ce que dit Kadlubko premier Hiſtorien Polonois d'un de leurs Rois, gendre de Jules Ceſar. Mais quand les hiſtoires des differens peuples ſe rencontrent dans les cas, où il n'y a pas d'apparence que l'un ait copié l'autre, c'eſt un grand indice de la verité. Tel eſt l'accord d'Herodote avec l'hiſtoire du Vieux Teſtament en bien des choſes; par exemple lorsqu'il parle de la Bataille de Megiddo entre le Roi d'Egypte & les Syriens de la Paleſtine, c'eſt à dire, les Juifs, où ſuivant le rapport de l'hiſtoire ſainte, que nous avons des Hebreux, le Roi Joſias fut bleſſé mortellement. Le conſement encore des hiſtoriens Arabes, Perſans & Turcs avec les Grecs, Romains & autres occidentaux, fait plaiſir à ceux qui recherchent les faits; comme auſſi les temoignages que les medailles & inſcriptions, reſtées de l'antiquité, rendent aux livres venus des anciens jusqu'à nous, & qui ſont à la verité copies de copies. Il faut attendre ce que nous apprendra encore l'hiſtoire de la Chi-

CHAP. XVI.

CHAP. XVI. Chine, quand nous ſerons plus en état d'en juger & jusqu'où elle portera ſa credibilité avec ſoi. L'uſage de l'hiſtoire conſiſte principalement dans le plaiſir, qu'il y a de connoître les origines, dans la juſtice qu'on rend aux hommes, qui ont bien merité des autres hommes, dans l'établiſſement de la Critique hiſtorique, & ſur tout de l'hiſtoire ſacrée, qui ſoutient les fondemens de la revelation, & (mettant encore à part les genealogies & droits des princes & puiſſances) dans les enſeignemens utiles que les exemples nous fourniſſent. Je ne mepriſe point qu'on épluche les antiquités jusqu'aux moindres bagatelles; car quelques fois la connoiſſance que les Critiques en tirent, peut ſervir aux choſes plus importantes. Je conſens par exemple, qu'on écrive même toute l'hiſtoire des vêtemens & de l'art des tailleurs dépuis les habits des pontifes des Hebreux, ou ſi l'on veut dépuis les pelleteries, que Dieu donna aux premiers mariés au ſortir du Paradis, jusqu'aux fontanges & falbalats de notre tems, & qu'on y joigne tout ce qu'on peut tirer des anciennes ſculptures & des peintures encore faites dépuis quelques ſiècles. J'y fournirai même, ſi quelqu'un le deſire, les memoires d'un homme d'Augsbourg du ſiècle paſſé, qui s'eſt peint avec tous les habits, qu'il a portés dépuis ſon enfance jusqu'à l'âge de 63 ans. Et je ne ſai, qui m'a dit que feu Mr. le Duc d'Aumont, grand connoiſſeur des belles antiquités, a eu une curioſité approchante. Cela pourra peut-être ſervir à diſcerner les monumens legitimes de ceux qui ne le ſont pas, ſans parler de quelques autres uſages. Et puis qu'il eſt permis aux hommes de jouer, il leur ſera encore plus permis de ſe divertir à ces ſortes de travaux, ſi les devoirs eſſentiels n'en ſouffrent point. Mais je deſirerois qu'il y eût des perſonnes, qui s'appliquaſſent preferablement à tirer de l'hiſtoire, ce qu'il y a de plus utile, comme ſeroient des exemples extraordinaires de vertu, des remarques ſur les commodités de la vie, des ſtratagemes de Politique & de guerre. Et je voudrois qu'on fit exprès une eſpece d'hiſtoire univerſelle, qui ne marquât que de telles choſes & quelques peu d'autres le plus de conſequence; car quelques fois on lira un grand livre d'hiſtoire, ſavant, bien écrit, propre même au but de l'auteur, & excellent en ſon genre, mais qui ne contiendra gueres d'enſeignemens utiles, par leſquels je n'entens pas ici des ſimples moralités, dont le *Theatrum vitae humanae* & tels autres *florileges* ſont remplis, mais des adreſſes & connoiſſances, dont tout le monde ne s'aviſeroit pas au beſoin. Je voudrois encore qu'on tirât des livres des voyages une infinité de choſes de cette nature, dont on pourroit profiter, & qu'on les rangeât ſe-

Uſage de l'hiſtoire en general.

ſelon l'ordre des matieres. Mais il eſt étonnant, que tant de choſes utiles reſtant à faire, les hommes s'amuſent presque toujours à ce qui eſt déja fait, ou à des inutilités pures, ou du moins à ce qui eſt le moins important; & je n'y vois gueres de remede jusqu'à ce que le public s'en mêle d'avantage dans des tems plus tranquiles.

De la probabilité des opinions

§. 12. *PHILAL.* Vos digreſſions donnent du plaiſir & du profit. Mais des probabilités des faits venons à celles des opinions touchant les choſes, qui ne tombent pas ſous les ſens. Elles ne ſont capables d'aucun temoignage, comme ſur l'exiſtence & la nature des Eſprits, Anges, Demons &c. ſur les ſubſtances corporelles, qui ſont dans les planetes & dans d'autres demeures de ce vaſte univers, enfin ſur la maniere d'operer de la plûpart des ouvrages de la nature, & de toutes ces choſes nous ne pouvons avoir que des conjectures, où *l'Analogie* eſt la grande regle de la probabilité. Car ne pouvant point être atteſtées, elles ne peuvent paroître probables qu'entant qu'elles conviennent plus ou moins avec les verités établies. Un frottement violent de deux corps produiſant de la chaleur & même du feu, les refractions des corps tranſparens faiſant paroitre des couleurs, nous jugeons que le *feu* conſiſte dans une agitation violente des parties imperceptibles, & qu'encore *les couleurs*, dont nous ne voyons pas l'origine, viennent d'une ſemblable refraction; & trouvant qu'il y a une *connexion graduelle* dans toutes les parties de la creation, qui peuvent être ſujettes à l'obſervation humaine ſans aucun vuide conſiderable entre deux, nous avons tout ſujet de penſer que les choſes s'élevent auſſi vers la perfection peu à peu & par des degrés inſenſibles. Il eſt mal aiſé de dire où le ſenſible & le raiſonnable commence & quel eſt le plus bas degrés des choſes vivantes; c'eſt comme la quantité augmente ou diminue dans un cone regulier. Il y a une difference exceſſive entre certains hommes & certains animaux brutes; mais ſi nous voulons comparer l'entendement & la capacité de certains hommes & de certaines bêtes, nous y trouverons ſi peu de difference, qu'il ſera bien malaiſé d'aſſurer que l'entendement de ces hommes ſoit plus net ou plus étendu que celui de ces bêtes. Lors donc que nous obſervons une telle gradation inſenſible entre les parties de la création dépuis l'homme jusqu'aux parties les plus baſſes, qui ſont au deſſous de lui, la regle de l'Analogie nous fait regarder comme probable, qu'il y a une pareille gradation dans les choſes, qui ſont au deſſus de nous & hors de la ſphére de nos obſervations, & cette eſpece de probabilité eſt le grand fondement des hypotheſes raiſonnables.

& de l'Analogie.

THE-

CHAP. XVI. *THEOPH.* C'eſt ſur cette *Analogie*, que Mr. Hugens juge dans ſon Cosmotheoros, que l'état des autres planetes principales eſt aſſés approchant du nôtre; excepté ce que la differente diſtance du ſoleil doit cauſer de difference: & Mr. de Fontenelle, qui avoit donné déja auparavant ſes entretiens pleins d'eſprit & de ſavoir ſur la pluralité des mondes, a dit des jolies choſes là-deſſus, & a trouvé l'art d'égayer une matiere difficile. On diroit quaſi que c'eſt dans l'Empire de la lune de Harlequin tout comme ici. Il eſt vrai qu'on juge tout autrement des lunes (qui ſont des ſatellites ſeulement) que des planetes principales. Kepler a laiſſé un petit livre, qui contient une fiction ingenieuſe ſur l'état de la lune & un Anglois homme d'eſprit a donné la plaiſante deſcription d'un Eſpagnol de ſon invention, que des oiſeaux de paſſages tranſporterent dans la lune, ſans parler de Cyrano, qui alla depuis trouver cet Eſpagnol. Quelques hommes d'eſprit voulant donner un beau tableau de l'autre vie, promenent les ames bien heureuſes de monde en monde; & nôtre imagination y trouve une partie des belles occupations, qu'on peut donner aux genies. Mais quelque effort qu'elle ſe donne, je doute qu'elle puiſſe rencontrer, à cauſe du grand intervalle entre nous & ces genies & de la grande verieté qui s'y trouve. Et jusqu'à ce que nous trouvions des lunettes, telles que Mr. Descartes nous faiſoit eſperer pour diſcerner des parties du globe de la lune pas plus grandes que nos maiſons, nous ne ſaurions determiner ce qu'il y a dans un globe different du nôtre. Nos conjectures ſeront plus utiles & plus veritables ſur les parties interieures de nos corps. J'eſpere qu'on ira au delà de la conjecture en bien des occaſions, & je crois déja maintenant qu'au moins la violente agitation des parties du feu, dont vous venés de parler, ne doit pas être comptée parmi les choſes, qui ne ſont que probables. C'eſt dommage que l'hypotheſe de Mr. Descartes ſur la contexture des parties de l'univers viſible, a été ſi peu confirmée par les recherches & découvertes faites depuis, ou que Mr. Descartes n'a pas vécu 50 ans plus tard pour nous donner une hypotheſe ſur les connoiſſances preſentes, auſſi ingenieuſes que celle qu'il donna ſur celles de ſon tems. Pour ce qui eſt de la connexion graduelle des eſpeces, nous en avons dit quelque choſe dans une conference precedente, où je remarquai que déja des Philoſophes avoient raiſonné *ſur le vuide dans les formes* ou eſpeces. Tout va par degrés dans la nature & rien par ſaut, & cette regle à l'égard des changemens eſt une partie de ma loi de la continuité. Mais la beauté de la nature, qui veut des perceptions diſtinguées, demande

De la gradations des eſpeces,

& de la loi de la continuité.

de des apparences de ſauts & pour ainſi dire des chutes de muſique dans les phénomenes, & prend plaiſir de mêler les eſpèces. Ainſi quoiqu'il puiſſe y avoir dans quelque autre monde des eſpeces moyennes entre l'homme & la bête (ſelon qu'on prend le ſens de ces mots) & qu'il y ait apparement quelque part des animaux raiſonnables, qui nous paſſent, la nature a trouvé bon de les eloigner de nous, pour nous donner ſans contredit la ſuperiorité, que nous avons dans nôtre globe. Je parle des eſpeces moyennes & je ne voudrois pas me regler ici ſur les individus humains, qui approchent des brutes, parcequ'apparemment ce n'eſt pas un défaut de la faculté, mais un empechement de l'exercice; de ſorte que je crois, que le plus ſtupide des hommes (qui n'eſt pas dans un état contraire à la nature par quelque maladie ou par un autre defaut permanent, tenant lieu de maladie) eſt incomparablement plus raiſonnable & plus docile que la plus ſpirituelle de toutes les bêtes, quoiqu'on diſe quelquesfois le contraire par un jeu d'eſprit. Au reſte j'approuve fort la recherche des analogies: les plantes, les inſectes & l'anatomie comparative des animaux les fourniront de plus en plus, ſur tout quand on continuera à ſe ſervir du microſcope encore plus qu'on ne fait. Et dans les matieres plus generales on trouvera que mes ſentimens ſur les monades, repandues par tout, ſur leur durée interminable, ſur la conſervation de l'animal avec l'ame, ſur les perceptions peu diſtinguées dans un certain état, tel que la mort des ſimples animaux, ſur les corps qu'il eſt raiſonnable d'attribuer aux genies, ſur l'harmonie des ames & des corps, qui fait que chacun ſuit parfaitement ſes propres loix ſans être troublé par l'autre & ſans que le volontaire ou l'involontaire y doivent être diſtingués: on trouvera dis-je, que tous ces ſentimens ſont tout à fait conformes à l'analogie des choſes que nous remarquons & que j'étens ſeulement au delà de nos obſervations, ſans les borner à certaines portions de la matiere, ou à certaines eſpeces d'actions & qu'il n'y a de la difference que du grand au petit, du ſenſible à l'inſenſible. CHAP. XVI.

§. 13. *PHILAL.* Neanmoins il y a un cas où nous déferons moins à l'Analogie des choſes naturelles, que l'experience nous fait connoitre, qu'au temoignage contraire d'un fait étrange, qui s'en éloigne. Car lorsque des evenemens ſurnaturels ſont conformes aux fins de celui, qui a le pouvoir de changer le cours de la nature, nous n'avons point de ſujet de refuſer de les croire quand ils ſont bien atteſtés, & c'eſt le cas des

CHAP. XVI. *miracles*, qui ne trouvent pas ſeulement creance pour eux-mêmes, mais la communiquent encore à d'autres verités, qui ont beſoin d'une telle confirmation. §. 14. Enfin il y a un temoignage, qui l'emporte ſur tout autre aſſentiment, c'eſt la *revelation*, c'eſt à dire le temoignage de Dieu, qui ne peut ni tromper ni être trompé; & l'aſſentiment que nous lui donnons s'appelle *foi*, qui exclud tout doute auſſi parfaitement que la connoiſſance la plus certaine. Mais le point eſt d'être aſſûré que la revelation eſt divine & de ſavoir que nous en comprenons le veritable ſens; autrement on s'expoſe au Fanatisme & à des erreurs d'une fauſſe interpretation: & lorsque l'exiſtence & le ſens de la revelation n'eſt que probable, l'aſſentiment ne ſauroit avoir une probabilité plus grande, que celle qui ſe trouve dans les preuves. Mais nous en parlerons encore d'avantage.

THEOPH. Les Theologiens diſtinguent entre les *motifs de credibilité* (comme ils les appellent) avec l'aſſentiment naturel, qui en doit naitre & ne peut avoir plus de probabilité que ces motifs, & entre *l'aſſentiment ſurnaturel*, qui eſt un effèt de la grace divine. On a fait des livres exprés ſur *l'Analyſe de la foi*, qui ne s'accordent pas tout à fait entr'eux, mais puisque nous en parlerons dans la ſuite, je ne veux point anticiper ici ſur ce que nous aurons à dire en ſon lieu.

CHAPITRE XVII.

De la raiſon.

§. 1. *PHILAL.* Avant que de parler diſtinctement de la foi, nous traiterons de la *raiſon*. Elle ſignifie quelquefois de principes clairs & veritables, quelquefois des concluſions déduites de ces principes, & quelquefois la cauſe, & particulierement la cauſe finale. Ici on la conſidere comme une faculté, par ou l'on ſuppoſe que l'homme eſt diſtingué de la bête & en quoi il eſt evident qu'il les ſurpaſſe de beaucoup. §. 2. Nous en avons beſoin, tant pour étendre nôtre *connoiſſance*, que pour regler nôtre *opinion*, & elle conſtitue, à le bien prendre, deux facultés, qui ſont la *ſagacité*, pour trouver les idées moyennes, & la faculté de tirer des concluſions ou *d'inferer*. §. 3. Et nous pouvons conſiderer dans

la

la raiſon ces quatre degrés: (1) Decouvrir des preuves. (2) Les ranger dans un ordre, qui en faſſe voir la connexion. (3) S'appercevoir de la connexion dans chaque partie de la deduction. (4) En tirer la concluſion. Et on peut obſerver ces degrés dans les demonſtrations mathematiques.

Definition de la Raiſon.

THEOPH. La *raiſon* eſt la verité connue, dont la liaiſon avec une autre moins connue fait donner nôtre aſſentiment à la derniere. Mais particulierement & par excellence on l'appelle *raiſon*, ſi c'eſt la cauſe non ſeulement de nôtre jugement, mais encore de la verité même, ce qu'on appelle auſſi *raiſon à priori*, & la *cauſe* dans les choſes repond à la *raiſon* dans les verités. C'eſt pourquoi la cauſe même eſt ſouvent appellée raiſon, & particulierement la cauſe finale. Enfin la faculté, qui s'apperçoit de cette liaiſon des verités, ou la faculté de raiſonner, eſt auſſi appellée *raiſon*, & c'eſt le ſens que vous employés ici. Or cette faculté eſt veritablement affectée à l'homme ſeul ici bas, & ne paroit pas dans les autres animaux ici bas; car j'ai déja fait voir ci deſſus, que l'ombre de la raiſon, qui ſe fait voir dans les bêtes, n'eſt que l'attente d'un evenement ſemblable dans un cas, qui paroit ſemblable au paſſé, ſans connoitre ſi la même raiſon a lieu. Les hommes mêmes n'agiſſent pas autrement dans les cas où ils ſont *empiriques* ſeulement. Mais ils s'élevent au deſſus des bêtes, entant qu'ils voyent les liaiſons des verités; les liaiſons, dis-je, qui conſtituent encore elles-mêmes des verités neceſſaires & univerſelles. Ces liaiſons ſont même neceſſaires quand elles ne produiſent qu'une opinion, lorsqu'aprés une exacte recherche la prévalance de la probabilité, autant qu'on en peut juger, peût être demôntrée; deſorte qu'il y a *demonſtration* alors, non pas de la verité de la choſe, mais du parti, que la prudence veut qu'on prenne. En partageant cette faculté de la raiſon, je crois qu'on ne fait pas mal d'en reconnoitre deux parties, ſuivant un ſentiment aſſés reçu, qui diſtingue *l'invention* & *le jugement*. Quant à vos quatre degrés que vous remarqués dans les demonſtrations des mathematiques, je trouve qu'ordinairement le premier, qui eſt de découvrir les preuves, n'y paroit pas, comme il ſeroit à ſouhaiter. Ce ſont des Syntheſes, qui ont été trouvées quelquesfois ſans Analyſe, & quelquesfois l'Analyſe a été ſupprimée. Les Geometres dans leurs demonſtrations, mettent premierement la *propoſition*, qui doit être prouvée, & pour venir à la demonſtration ils expoſent par quelque figure ce qui eſt donné. C'eſt ce qu'on appelle *Ecthefe*. Aprés quoi ils viennent à la *preparation* & tra-

Raiſon & cauſe ſont quelquesfois ſynonimes.

CHAP. XVII. tracent des nouvelles lignes, dont ils ont beſoin pour le raiſonnement; & ſouvent le plus grand art conſiſte à trouver cette preparation. Cela fait, ils font le *raiſonnement* même, en tirant des conſequences de ce qui étoit donné dans l'Ecthese & de ce qui y a été ajouté par la préparation; & employant pour cet effet les verités déja connues ou demôntrées, ils viennent à la *concluſion*. Mais il y a des cas, où l'on ſe paſſe de l'Ecthese & de la préparation.

§. 4. *PHIL. AL.* On croit generalement que le *Syllogisme* eſt le grand inſtrument de la raiſon & le meilleur moyen de mettre cette faculté en uſage. Pour moi j'en doute, car il ne ſert qu'à voir la connexion des preuves *dans un ſeul exemple* & non au delà: mais l'eſprit la voit auſſi facilement & peût-être mieux ſans cela. Et ceux, qui ſavent ſe ſervir des figures & des modes, en ſuppoſent le plus ſouvent l'uſage par une foi implicite pour leurs maîtres, ſans en entendre la raiſon. Si le Syllogisme eſt neceſſaire, perſonne ne connoiſſoit quoi que ce ſoit par raiſon avant ſon invention, & il faudra dire que Dieu, ayant fait de l'homme une créature à deux jambes, a laiſſé à Ariſtote le ſoin d'en faire un animal raiſonnable; je veux dire, de ce petit nombre d'hommes, qu'il pourroit engager à examiner les fondemens des ſyllogismes, où entre plus de 60 manieres de former les trois propoſitions, il n'y en a *qu'environ* 14 *de ſûres*. Mais Dieu a eu beaucoup plus de bonté pour les hommes; il leur a donné un eſprit capable de raiſonner. Je ne dis point ceci pour rabaiſſer *Ariſtote*, que je regarde comme un des plus grands hommes de l'antiquité, que peu ont égalé en étendue, en ſubtilité, en penetration d'eſprit & par la force du jugement & qui en cela même, qu'il a inventé ce petit ſyſteme des formes de l'argumentation, a rendu un grand ſervice aux ſavans contre ceux, qui n'ont pas honte de nier tout. Mais cependant ces formes ne ſont pas le ſeul ni le meilleur moyen de raiſonner; & Ariſtote ne les trouva pas par le moyen des formes mêmes, mais par la voye originale de la convenance manifeſte des idées: & la connoiſſance, qu'on en acquiert par l'ordre naturel dans les demonſtrations mathematiques, paroit mieux ſans le ſecours d'aucun ſyllogisme. *Inferer* eſt tirer une propoſition comme veritable d'une autre déja avancée pour veritable, en ſuppoſant une certaine connexion d'idées moyennes; par exemple de ce que les hommes ſeront punis en l'autre monde on inferera qu'ils ſe peuvent determiner ici eux-mêmes. En voici la liaiſon: *les hommes ſeront*

pu-

punis & *Dieu eſt celui qui punit;* donc *la punition eſt juſte;* donc *le puni eſt* Chap.XVII.
coûpable; donc *il auroit pû faire autrement;* donc *il a liberté en lui;* donc enfin *il a la puiſſance de ſe determiner.* La liaiſon ſe voit mieux ici que s'il y avoit cinq ou ſix ſyllogismes embrouillés, où les idées ſeroient tranſpoſées, *repetées*, & enchaſſées dans les formes artificielles. Il s'agit de ſavoir quelle connexion a une idée moyenne avec les extrêmes dans le ſyllogisme: mais *c'eſt ce que nul ſyllogisme ne peut montrer.* C'eſt l'eſprit qui peut appercevoir ces idées placées ainſi par une eſpece de *juxtapoſition*, & cela par ſa propre vue. A quoi ſert donc le ſyllogisme? Il eſt d'uſage *dans les ecoles*, où *l'on n'a pas la honte* de nier la convenance des idées, qui conviennent viſiblement. D'où vient que les hommes ne font jamais de ſyllogismes en eux mêmes lorsqu'ils cherchent la verité ou qu'ils l'enſeignent à ceux, qui deſirent ſincerement de la connoître? Il eſt aſſés viſible auſſi que cet ordre eſt plus naturel

homme — animal — vivant

c'eſt à dire, l'homme eſt un animal, & l'animal eſt vivant, donc l'homme eſt vivant, que celui du ſyllogisme

Animal = vivant. Homme = animal. Homme = vivant.

C'eſt à dire, l'Animal eſt vivant, l'homme eſt un animal, donc l'homme eſt vivant. Il eſt vrai que les ſyllogismes peuvent ſervir à découvrir une fauſſeté cachée ſous l'éclat brillant d'un ornement emprunté de la Rhetorique, & j'avois crû autrefois que le ſyllogisme étoit neceſſaire, au moins pour ſe garder des ſophismes déguiſés ſous des diſcours fleuris; mais aprés un plus ſevere examen, j'ai trouvé qu'on n'a qu'à démêler les idées, dont depend la conſequence, de celles qui ſont ſuperfluës & les ranger dans un ordre naturel pour en mòntrer l'incohérence. J'ai connu un homme, à qui les regles du ſyllogisme étoient entièrement inconnuës, qui apperçevoit d'abord la foibleſſe & les faux raiſonnemens d'un long diſcours artificieux & plauſible, auquel d'autres gens exercés à toute la fineſſe de la Logique ſe ſont laiſſé attraper; & je crois qu'il y aura peu de mes lecteurs, qui ne connoiſſent de telles perſonnes. Et ſi cela n'étoit ainſi, les Princes dans les matières, qui intereſſent leur couronne & leur dignité ne manqueroient pas de faire entrer les ſyllogismes dans les diſcuſſions les plus importantes, où cependant tout le monde croit que ce ſeroit une choſe ridicule de s'en ſervir. En Aſie, en Afrique, & en Amerique, parmi les peuples independans des Européens, perſonne n'en a

CHAP. XVII. presque jamais oui parler. Enfin il se trouve au bout du compte que ces formes scholastiques ne sont pas moins sujettes à tromper; les gens aussi sont rarément reduits au silence par cette methode scholastique & encore plus rarement convaincûs & gagnés. Ils reconnoitront tout au plus que leur adversaire est plus adroit, mais ils ne laissent pas d'être persuadés de la justice de leur cause. Et si l'on peut envelopper des raisonnemens fallacieux dans le syllogisme, il faut que la fallace puisse être decouverte par quelqu'autre moyen que celui du syllogisme. Cependant je ne suis point d'avis qu'on rejette les syllogismes, ni qu'on se prive d'aucun moyen capable d'aider l'entendement. Il y a des yeux, qui ont besoin de lunettes; mais ceux qui s'en servent ne doivent pas dire que personne ne peut bien voir sans lunettes. Ce seroit trop rabaisser la nature en faveur d'un art, auquel ils sont peut-être redevables. Si ce n'est qu'il leur soit arrivé tout au contraire ce qui a été eprouvé pas des personnes, qui se sont servis des lunettes trop ou trop tôt, qu'ils ont si fort offusqué la vue par leur moyen qu'ils n'ont plus pû voir sans leur secours.

Defense & Eloges des Syllogismes.

THEOPH. Vôtre raisonnement sur le peu d'usage des syllogismes est plein de quantité de remarques solides & belles. Et il faut avouer que la forme scholastique des syllogismes est peu employée dans le monde, & qu'elle seroit trop longue & embrouilleroit si on la vouloit employer serieusement. Et cependant, le croiriés-vous? je tiens que l'invention de la forme des syllogismes est une des plus belles de l'esprit humain, & même des plus considerables. C'est une espece de *Mathematique universelle*, dont l'importance n'est pas assés connue; & l'on peut dire, qu'un *art d'infallibilité* y est contenu, pourvû qu'on sache & qu'on puisse s'en bien servir, ce qui n'est pas toujours permis. Or il faut savoir que par *les argumens en forme*, je n'entens pas seulement cette maniere scholastique d'argumenter, dont on se sert dans les colleges, mais tout raisonnement qui conclud par la force de la forme, & où l'on n'a besoin de suppléer aucun article; desorte qu'un *sorites*, un autre tissu de syllogisme, qui evite la repetition, même un compte bien dressé, un calcul d'Algebre, une analyse des infinitesimales me feront à peu près des argumens en forme, parceque leur forme de raisonner a été prédemontrée, en sorte qu'on est sûr de ne s'y point tromper. Et peu s'en faut que les demonstrations d'Euclide ne soyent des argumens en forme le plus souvent; car quand il fait des *Enthymêmes* en apparence, la proposition supprimée & qui semble

Les Syllogismes ne sont pas les seuls argumens en forme.

ble manquer, eſt ſuppléée par la citation à la marge, où l'on donne le moyen de la trouver déja demontrée; ce qui donne un grand abrégé ſans rien deroger à la force. Ces inverſions, compoſitions & diviſions des raiſons, dont il ſe ſert, ne ſont que des eſpeces de formes d'argumenter particulieres & propres aux Mathematiciens & à la matiere qu'ils traitent, & ils demontrent ces formes avec l'aide des formes univerſelles de la Logique. De plus il faut ſavoir qu'il y a des *conſequences aſyllogiſtiques bonnes* & qu'on ne ſauroit demontrer à la rigueur par aucun ſyllogisme ſans en changer un peu les termes; & ce changement même des termes eſt la conſequence aſyllogiſtique. Il y en a pluſieurs, comme entre autres *a recto ad obliquum.* Par exemple: Jeſus Chriſt eſt Dieu; donc la mère de Jeſus Chriſt eſt la mère de Dieu. *Item*, celle que des habiles Logiciens ont appellée *inverſion de relation*, comme par exemple, cette conſequence: ſi David eſt père de Salomon, ſans doute Salomon eſt fils de David. Et ces conſequences ne laiſſent pas d'être demonſtrables par des verités, dont les ſyllogismes vulgaires mêmes dependent. Les ſyllogismes auſſi ne ſont pas ſeulement categoriques, mais encore hypothetiques, où les disjonctifs ſont compris. Et l'on peut dire que les categoriques ſont ſimples ou compoſés. Les categoriques ſimples ſont ceux qu'on compte ordinairement, c'eſt à dire, ſelon les modes des figures: & j'ai trouvé que les quatre figures ont chacun ſix modes, de ſorte qu'il y a 24 modes en tout. Les quatre modes vulgaires de la première figure, ne ſont que l'effet de la ſignification des ſignes: tout, nul, quelqu'un. Et les deux que j'y ajoute, pour ne rien omettre, ne ſont que les ſubalternations des propoſitions univerſelles. Car de ces deux modes ordinaires, tout B eſt C, & tout A eſt B, donc tout A eſt C; *item* nul B eſt C, tout A eſt B, donc nul A eſt C, on peut faire ces deux *modes additionnels*, tout B eſt C, tout A eſt B, donc quelque A eſt C; *item* nul B eſt C, tout A eſt B, donc quelque A n'eſt point C. Car il n'eſt point neceſſaire de demôntrer la *ſubalternation* & de prouver ſes conſequences: tout A eſt C, donc quelque A eſt C; *item* nul A eſt C, donc quelque A n'eſt C, quoiqu'on la puiſſe pourtant démôntrer par les identiques, joints aux modes deja reçus de la première figure, en cette façon: tout A eſt C; quelque A eſt A, donc quelque A eſt C. Item nul A eſt C, quelque A eſt A, donc quelque A n'eſt point C. De ſorte que les deux modes additionnels de la premiere figure ſe demontrent par les deux premiers modes ordinaires de la dite figure avec l'intervention de la ſubalternation, demontrable elle-

Des Syllogiſmes cathegoriques.

Il y a 24 modes ſyllogiſtiques; dont pluſieurs ſont de l'invention de Leibnitz.

CHAP. XVII. elle-même par les deux autres modes de la même figure. Et de la même façon la seconde figure en reçoit aussi deux nouveaux. Ainsi la premiere & la seconde en ont six; la troisieme en a eu six de tout tems; on en donnoit cinq à la quatrieme, mais il se trouve qu'elle en a six aussi par le même principe d'addition. Mais il faut savoir que la forme logique ne nous oblige pas à cet ordre des propositions, dont on se sert communement, & je suis de vôtre opinion Monsieur, que cet autre arrangement vaut mieux: tout A est B, tout B est C, donc tout A est C, ce qui seroit particulierement par les sorites, qui sont un *tissu* de tels syllogismes. Car il y en avoit encore un: tout A est C, tout C est D, donc tout A est D. On peut faire un tissu de ces deux syllogismes, qui evite la repetition en disant: tout A est B, tout B est C, tout C est D, donc tout A est D, où l'on voit que la proposition inutile, tout A est C, est negligée, & la repitition inutile de cette même proposition, que les deux syllogismes demandoient, est évitée; car cette proposition est inutile desormais, & le tissu est un argument parfait & bon en forme sans cette même proposition quand la force du tissu a été demontrée une fois pour toutes par le moyen de ces deux syllogismes. Il y a une infinité d'autres *tissus* plus composés, non seulement parcequ'un plus grand nombre de syllogismes simples y entre, mais encore parceque les syllogismes *ingredians* sont plus differens entr'eux, car on y peut faire entrer non seulement des categoriques simples, mais encore des copulatifs, & non seulement des categoriques, mais encore des hypothetiques; & non seulement des syllogismes pleins, mais encore des Enthymemes où les propositions, qu'on croit évidentes, sont supprimées. Et tout cela joint avec des consequences asyllogistiques, & avec des transpositions des propositions, & avec quantité de tours & pensées, qui cachent ces propositions par l'inclination naturelle de l'esprit à abréger, & par les proprietés du langage, qui paroissent en partie dans l'emploi des particules, fera un *tissu* de raisonnement, qui representera toute argumentation même d'un orateur, mais decharnée & depouillée de ses ornemens & reduite à la *forme logique*, non pas scholastiquement mais toujours suffisamment pour connoitre la force, suivant les loix de la Logique, qui ne sont autres que celles du *bon sens*, mises en ordre & par écrit & qui n'en different pas d'avantage que la coûtume d'une province differe de ce qu'elle avoit été, quand de non-écrite qu'elle étoit, elle est devenue écrite, si ce n'est qu'étant mise par écrit & se pouvant mieux envisager tout d'un coup, elle fournit plus de

de lumiere pour pouvoir être pouſſée & appliquée; car le bon ſens na- CHAP. XVII.
turel ſans l'aide de l'art, faiſant l'analyſe de quelque raiſonnement, ſera un peu en peine quelquefois ſur la force des conſequences, en trouvant par exemple, qui enveloppent quelque mode, bon à la verité mais moins uſité ordinairement. Mais un Logicien qui voudroit qu'on ne ſe ſervit point de tels tiſſus, ou ne voudroit point s'en ſervir lui-même, prétendant qu'on doit toujours reduire tous les argumens compoſés aux ſyllogismes ſimples, dont ils dependent en effet, ſeroit, ſuivant ce que je vous ai déja dit, comme un homme, qui voudroit obliger les marchands, dont il achête quelque choſe, de lui compter les nombres un à un, comme on compte aux doigts, ou comme l'on compte les heures de l'horloge de la ville; ce qui marqueroit ſa ſtupidité, s'il ne pouvoit compter autrement, & s'il ne pouvoit trouver qu'au bout des doigts que 5 & 3 font 8; ou bien cela marqueroit un caprice s'il ſavoit ces abrégés & ne vouloit point s'en ſervir, ou permettre qu'on s'en ſervit. Il ſeroit auſſi comme un homme, qui ne voudroit point qu'on employât les axiomes & les theoremes déja démontrés, prétendant qu'on doit toujours reduire tout raiſonnement aux premiers principes, où ſe voit la liaiſon immediate des idées, dont en effet ces theorémes moyens dependent. Après avoir expliqué l'uſage des formes logiques de la manière, que je crois qu'on le doit prendre, je viens à vos conſiderations. Et je ne vois point comment vous voulés, Monſieur, que le ſyllogisme ne ſert qu'à voir la connexion des preuves *dans un ſeul exemple.* De dire que l'eſprit voit toujours facilement les conſequences, c'eſt ce qui ne ſe trouvera pas, car on en voit quelquesfois (au moins dans les raiſonnemens d'autrui,) où l'on a lieu de douter d'abord, tant qu'on n'en voit pas la demonſtration. Ordinairement on ſe ſert des exemples pour juſtifier les conſequences, mais cela n'eſt pas toujours aſſés ſûr, quoiqu'il y ait un art de choiſir des exemples, qui ne ſe trouveroient point vrais ſi la conſequence n'étoit bonne. Je ne crois pas qu'il fût permis dans les Ecoles bien gouvernées *de nier ſans aucune honte* les convenances manifeſtes des idées, & il ne me paroit pas qu'on employe le ſyllogisme à les montrer. Au moins ce n'eſt pas ſon unique & principal uſage. On trouvera plus ſouvent qu'on ne penſe (en examinant les paralogismes des auteurs,) qu'ils ont peché contre les regles de la logique, & j'ai moi-même experimenté quelquesfois en diſputant même par écrit avec des perſonnes de bonne foi, qu'on n'a commencé à s'entendre que lorsqu'on a argumenté en forme pour debrouiller un cahos de raiſonne-

CHAP. XVII. mens. Il ſeroit ridicule ſans doute de vouloir argumenter à la ſcholaſtique dans des deliberations importantes, à cauſe des prolixités importunes & embarraſſantes de cette forme de raiſonnement & parceque c'eſt comme compter aux doigts. Mais cependant il n'eſt que trop vrai que dans les plus importantes deliberations, qui regardent la vie, l'Etat, le ſalut, les hommes ſe laiſſent éblouir ſouvent par le poids de l'authorité, par la lueur de l'éloquence, par des exemples mal appliqués, par des Enthymemes qui ſuppoſent fauſſement l'évidence de ce qu'ils ſuppriment, & même par des conſequences fautives; de ſorte qu'une Logique ſevere, mais d'un autre tour que celle de l'Ecole, ne leur ſeroit que trop neceſſaire, entre autre pour determiner, de quel côté eſt la plus grande apparence. Au reſte de ce que le vulgaire des hommes ignore la Logique artificielle, & qu'on ne laiſſe pas d'y bien raiſonner & mieux quelquesfois que des gens exercés en Logique, cela n'en prouve pas l'inutilité, non plus qu'on prouveroit celle de l'Arithmetique artificielle, parcequ'on voit quelques perſonnes bien compter dans les rencontres ordinaires ſans avoir appris à lire ou à écrire, & ſans ſavoir manier la plume ni les jettons, jusqu'à redreſſer même des fautes d'un autre, qui a appris à calculer, mais qui ſe peut negliger ou embrouiller dans les caracteres ou marques. Il eſt vrai qu'encore les ſyllogismes peuvent devenir ſophiſtiques, mais leurs propres loix ſervent à les reconnoitre: & les ſyllogismes ne convertiſſent & même, ne convainquent pas toujours; mais c'eſt parceque l'abus des diſtinctions & des termes mal entendus en rend l'uſage prolixe jusqu'à devenir inſupportable s'il falloit le pouſſer à bout. Il ne me reſte ici qu'à conſiderer & à ſuppléer vôtre argument, apporté pour ſervir d'exemple d'un raiſonnement clair ſans la forme des Logiciens. *Dieu punit l'homme* (c'eſt un fait ſuppoſé) *Dieu punit juſtement celui qu'il punit;* (c'eſt une verité de raiſon qu'on peut prendre pour demontrée) donc *Dieu punit l'homme juſtement;* (c'eſt une conſequence ſyllogiſtique étendue aſyllogiſtiquement a recto ad obliquum) donc *l'homme eſt puni juſtement*; (c'eſt une inverſion de relation mais qu'on ſupprime à cauſe de ſon evidence) donc *l'homme eſt coupable;* (c'eſt un Enthyméme, ou l'on ſupprime cette propoſition, qui en effet n'eſt qu'une definition: celui qu'on punit juſtement eſt *coûpable*) donc *l'homme auroit pû faire autrement;* (on ſupprime cette propoſition: celui qui eſt coûpable, à pû faire autrement) donc *l'homme a été libre;* (on ſupprime encore: qui a pû faire autrement a été libre) donc (par la definition du *libre*) *il a eu la puiſſance de ſe determiner.* Ce qu'il fal-

falloit prouver. Je remarque encore que ce *donc* même enferme en effet & la propoſition ſousentendue (que celui qui eſt *libre* a la puiſſance de ſe determiner) & ſert à éviter la repetition des termes. Et dans ce ſens, il n'y auroit rien d'omis & l'argument à cet égard pourroit paſſer pour entier. On voit que ce raiſonnement eſt un *tiſſu de ſyllogismes* entierement conformes à la Logique; car je ne veux point maintenant conſiderer la matiere de ce raiſonnement, où il y auroit peut-être des remarques à faire ou des éclairciſſemens à demander. Par exemple quand un homme ne peut point faire autrement, il y a des cas, où il pourroit être coupable devant Dieu, comme s'il étoit bien aiſe de ne point pouvoir ſecourir ſon prochain pour avoir une excuſe. Pour conclure, j'avoue que la forme d'argumenter ſcholaſtique, eſt ordinairement incommode, inſuffiſante, mal menagée, mais je dis en même tems, que rien ne ſeroit plus important, que l'art d'argumenter en forme ſelon la vraye Logique, c'eſt à dire, pleinement quant à la matiere, & clairement quand à l'ordre & à la force des conſequences, ſoit evidentes par elles-mêmes, ſoit prédemontrées. CHAP. XVII.

§. 5. *PHILAL.* Je croyois que le ſyllogisme ſeroit encore moins utile, ou plutôt abſolument d'aucun uſage dans les probabilités parcequ'il ne pouſſe qu'un ſeul argument *topique*. Mais je vois maintenant qu'il faut toujours prouver ſolidement ce qu'il y a de ſûr dans l'argument topique même, c'eſt à dire, l'apparence qui s'y trouve & que la force de la conſequence conſiſte dans la forme. §. 6. Cependant ſi les ſyllogismes ſervent à juger, je doute qu'ils puiſſent ſervir à inventer, c'eſt à dire, à trouver des preuves & à faire des nouvelles découvertes. Par exemple, je ne crois pas que la decouverte de la 47me propoſition du premier livre d'Euclide ſoit due aux regles de la Logique ordinaire, car on connoit premierement & puis on eſt capable de prouver en forme ſyllogiſtique.

Uſage & neceſſité des Syllogismes dans l'art d'inventer.

THEOPH. Comprenant ſous les ſyllogismes encore les tiſſus des ſyllogismes & tout ce que j'ai appellé argumentation en forme, on peut dire que la connoiſſance, qui n'eſt pas evidente par elle-même, s'acquiert par des conſequences, leſquelles ne ſont bonnes que lorſqu'elles ont leur forme due. Dans la demonſtration de la dite propoſition, qui fait le quarré de l'hypotenuſe égal aux deux quarrés des côtés, on coupe le grand quarré en pieces & les deux petits auſſi, & il ſe trouve que les

CHAP. XVII. pieces des deux petits quarrés ſe peuvent toutes trouver dans le grand & ni plus ni moins. C'eſt prouver l'égalité en forme, & les egalités des pieces ſe prouvent auſſi par des argumens en bonne forme. L'Analyſe des anciens étoit ſuivant Pappus de prendre ce qu'on demande, & d'en tirer des conſequences, jusqu'à ce qu'on vienne à quelque choſe de donné ou de connu. J'ai remarqué que pour cet effet il faut que les propoſitions ſoyent reciproques, afin que la demonſtration ſynthetique puiſſe repaſſer à rebours par les traces de l'Analyſe, mais c'eſt toujours tirer des conſequences. Il eſt bon cependant de remarquer ici, que dans les Hypotheſes aſtronomiques ou phyſiques, le retour n'a point lieu: mais auſſi le ſuccès ne demontre pas la verité de l'hypotheſe. Il eſt vrai qu'il la rend probable, mais comme cette probabilité paroit pecher contre la regle de Logique, qui enſeigne que le vrai peut être tiré du faux, on dira que les regles logiques n'auront point lieu entierement dans les queſtions probables. Je reponds, qu'il eſt poſſible que le vrai ſoit conclu du faux, mais il n'eſt pas toujours probable, ſur tout lorsqu'une ſimple hypotheſe rend raiſon de beaucoup de verités; ce qui eſt rare & ſe rencontre difficilement. On pourroit dire avec Cardan, que la Logique des probables a d'autres conſequences que la Logique des verités neceſſaires. Mais la probabilité même de ces conſequences doit être demontrée par les conſequences de la Logique des neceſſaires.

§. 7. *PHILAL.* Vous paroiſſés faire l'apologie de la Logique vulgaire, mais je vois bien que ce que vous apportés appartient à une Logique plus ſublime, à qui la vulgaire n'eſt que ce que les rudimens abécédaires ſont à l'erudition: ce qui me fait ſouvenir d'un paſſage du judicieux Hooker, qui dans ſon livre intitulé la Police eccleſiaſtique Liv. I. §. 6. croit que ſi l'on pouvoit fournir *les vrais ſecours du ſavoir & de l'art de raiſonner*, que dans ce ſiècle, qui paſſe pour éclairé, on ne connoit pas beaucoup & dont on ne ſe met pas fort en peine, il y auroit autant de difference par rapport à la ſolidité du jugement entre les hommes, qui s'en ſerviroient & ce que les hommes ſont à preſent, qu'entre les hommes d'à preſent & les imbecilles. Je ſouhaite que nôtre conference puiſſe donner occaſion, à faire trouver à quelquesuns ces *vrais ſecours de l'art*, dont parle ce grand homme, qui avoit l'eſprit ſi penetrant. Ce ne ſeront pas les imitateurs qui comme le bêtail ſuivent le chemin battû (imitatores ſervum pecus). Cependant j'oſe dire, qu'il y a dans ce ſiècle des perſonnes d'une telle

telle force de jugement, & d'une ſi grande étendue d'eſprit, qu'ils pour- CHAP. XVII.
roient trouver pour l'avancement de la connoiſſance, des chemins nouveaux, s'ils vouloient prendre la peine de tourner leurs penſées de ce côté-là.

THEOPH. Vous avés bien remarqué Monſieur, avec feu Monſieur Hooker, que le monde ne s'en met guères en peine; autrement je crois qu'il y a & qu'il y a eu des perſonnes capables d'y réuſſir. Il faut avouer cependant que nous avons maintenant des grands ſecours, tant du côté des Mathematiques que de la Philoſophie, où *les Eſſais concernant l'entendement humains* de votre excellant ami ne ſont pas le moindre. Nous verrons s'il y aura moyen d'en profiter.

§. 8. *PHILAL.* Il faut que je vous diſe encore, Monſieur, que j'ai cru, qu'il y avoit une mépriſe viſible dans les regles du ſyllogisme; mais dépuis que nous conferons enſemble vous m'avés fait héſiter. Je vous repreſenterai pourtant ma difficulté. On dit, *que nul raiſonnement ſyllogiſtique ne peut être concluant, s'il ne contient au moins une propoſition univerſelle.* Mais il ſemble qu'il n'y ait que les choſes particulieres, qui ſoyent l'objet immediat de nos raiſonnemens & de nos connoiſſances; elles ne roulent que ſur la convenance & la diſconvenance des idées, dont chacune n'a qu'une exiſtence particuliere & ne repreſente qu'une choſe ſingulière.

THEOPH. Autant que vous concevés la ſimilitude des choſes vous concevés quelque choſe de plus, & l'univerſalité ne conſiſte qu'en cela. Toujours vous ne propoſerés jamais aucun de nos argumens, ſans y employer des verités univerſelles. Il eſt bon pourtant de remarquer qu'on comprend (quant à la forme) les propoſitions ſingulières ſous les univerſelles. Car quoiqu'il ſoit vrai qu'il n'y a qu'un ſeul St. Pierre Apôtre, on peut pourtant dire que quiconque a été St. Pierre l'Apotre a renié ſon Maitre. Ainſi ce ſyllogisme: St. Pierre a renié ſon Maitre; St. Pierre a été diſciple: donc quelque diſciple a renié ſon Maitre (quoiqu'il n'ait que des propoſitions ſingulières) eſt jugé de les avoir univerſelles affirmatives & le mode ſera *darapti* de la troiſième figure.

Il y a toujours une propoſition univerſelle dans chaque Syllogisme.

PHILAL. Je voulois encore vous dire qu'il me paroiſſoit mieux de tranſpoſer les prémiſſes des ſyllogismes & de dire: tout A eſt B,

CHAP. XVII. tout B eſt C, donc tout A eſt C; que de dire: tout B eſt C, tout A eſt B, donc tout A eſt C. Mais il ſemble par ce que vous avés dit, qu'on ne s'en éloigne pas & qu'on compte l'un & l'autre pour un même mode. Il eſt toujours vrai, comme vous avés remarqué que la diſpoſition differente de la vulgaire eſt plus propre à faire un tiſſu de pluſieurs ſyllogismes.

THEOPH. Je ſuis tout à fait de votre ſentiment. Il ſemble cependant qu'on a cru qu'il étoit plus didactique, de commencer par des propoſitions univerſelles, telles que ſont les majeures dans la premiere & dans la ſeconde figure; & il y a encore des orateurs, qui ont cette coutume. Mais la liaiſon paroit mieux comme vous le propoſés. J'ai remarqué autrefois qu'Ariſtote peut avoir eu une raiſon particuliere pour la diſpoſition vulgaire. Car au lieu de dire A eſt B, il a coûtume de dire B eſt en A. Et de cette façon d'enoncer, la liaiſon même que vous demandés lui viendra dans la diſpoſition reçue. Car au lieu de dire B eſt C, A eſt B, donc A eſt C; il l'énoncera ainſi: C eſt en B, B eſt en A, donc C eſt en A. Par exemple, au lieu de dire: *le rectangle eſt iſogone* (ou à angles égaux) *le quarré eſt rectangle*, donc *le quarré eſt iſogone*, Ariſtote ſans tranſpoſer les propoſitions conſervera la place du milieu au *terme moyen* par cette maniere d'énoncer les propoſitions, qui en renverſe les termes & il dira: *l'iſogone eſt dans le rectangle*, *le rectangle eſt dans le quarré*, donc *l'iſogone eſt dans le quarré.* Et cette maniere d'énoncer n'eſt pas à mépriſer, car en effet le prédicat eſt dans le ſujet, ou bien l'idée du prédicat eſt enveloppée dans l'idée du ſujet. Par exemple l'iſogone eſt dans le rectangle, car le *rectangle* eſt la figure, dont tous les angles ſont droits, or tous les angles droits ſont égaux entre eux, donc dans l'idée du rectangle eſt l'idée d'une figure, dont tous les angles ſont égaux, ce qui eſt l'idée de l'iſogone. La maniere d'énoncer vulgaire regarde plûtot les individus, mais celle d'Ariſtote a plus d'égard aux idées ou univerſaux. Car diſant *tout homme eſt animal*, je veux dire que tous les hommes ſont compris dans tous les animaux; mais j'entens en même tems que l'idée de l'animal eſt compriſe dans l'idée de l'homme. L'animal comprend plus d'individus que l'homme, mais l'homme comprend plus d'idées ou plus de formalités; l'un a plus d'exemples, l'autre plus de degrés de réalité; l'un a plus d'extenſion, l'autre plus d'intenſion. Auſſi peut-on dire veritablement, que toute la doctrine ſyllogiſtique pourroit être demontrée par celle de *continente & contento*, du comprenant & du compris,

pris, qui eſt differente de celle du tout & de la partie; car le tout exce- CHAP. XVII.
de toujours la partie, mais le comprenant & le compris ſont quelquesfois égaux comme il arrive dans les propoſitions reciproques.

§. 9. *PHILAL.* Je commence à me former une toute autre idée de la Logique que je n'en avois autrefois. Je la prenois pour un jeu d'Ecolier, & je vois maintenant qu'il y a comme une Mathematique univerſelle de la maniere que vous l'entendés. Plût-à-Dieu qu'on la pouſſât à quelque choſe de plus qu'elle n'eſt encore, afin que nous y puiſſions trouver *ces vrais ſecours de la raiſon*, dont parloit Hooker, qui eleveroient les hommes bien au deſſus de leur preſent état. Et la raiſon eſt une faculté qui en a d'autant plus beſoin, que ſon *étendue* eſt aſſés limitée & qu'elle nous manque en bien des rencontres. C'eſt (1) parceque ſouvent les idées mêmes nous manquent. §. 6. Et puis (2) elles ſont ſouvent obſcures & imparfaites: au lieu que là où elles ſont claires & diſtinctes, comme dans les *nombres*, nous ne trouvons point de difficultés inſurmontables & ne tombons dans aucune contradiction. §. 7. (3) Souvent auſſi la difficulté vient de ce que les idées moyennes nous manquent. L'on ſait qu'avant que *l'Algebre*, ce grand inſtrument & cette preuve inſigne de la ſagacité de l'homme, eut été decouverte, les hommes regardoient avec etonnement pluſieurs demonſtrations des anciens Mathematiciens. §. 12. Il arrive auſſi (4) qu'on bâtit ſur de faux principes, ce qui peut engager dans des difficultés, ou la raiſon embrouille d'avantage, bien loin d'éclairer. §. 13. Enfin (5) les termes, dont la ſignification eſt incertaine, embaraſſent la raiſon.

THEOPH. Je ne ſai s'il nous manque tant *d'idées* qu'on croit, c'eſt à dire, de *diſtinctes*. Quant aux *idées confuſes* ou *images* plutôt, ou ſi vous voulés *impreſſions*, comme couleurs, goûts, &c. qui ſont un reſultat de pluſieurs petites idées diſtinctes en elles-mêmes, mais dont on ne s'apperçoit pas diſtinctement, il nous en manque une infinité, qui ſont convenables à d'autres creatures plus qu'à nous. Mais ces impreſſions auſſi ſervent plutôt à donner des *inſtincts* & à fonder des obſervations d'experience, qu'à fournir de la matiere à la raiſon, ſi ce n'eſt en tant qu'elles ſont accompagnées de perceptions diſtinctes. C'eſt donc principalement le defaut de la connoiſſance, que nous avons de ces idées diſtinctes, cachées dans les confuſes, qui nous arrete, & lors même que *Difficultés de l'art d'inventer.*

tou

CHAP. XVII. tout eſt diſtinctement expoſé à nos ſens, ou à notre eſprit, la multitude des choſes, qu'il faut conſidérer, nous embrouille quelquesfois. Par exemple, lorsqu'il y a un tas de 1000 boulets devant nos yeux, il eſt viſible que pour bien concevoir le nombre & les propriétés de cette multitude, il ſert beaucoup de les ranger en figures comme l'on fait dans les magazins, afin d'en avoir des idées diſtinctes & les fixer même en ſorte qu'on puiſſe s'epargner la peine de les compter plus d'une fois. C'eſt la multitude des conſiderations auſſi qui fait que dans la ſcience des nombres mêmes il y a des difficultés très grandes, car on y cherche des abregés & on ne ſait pas quelquesfois ſi la nature en a dans ſes replis pour le cas dont il s'agit. Par exemple, qu'y a-t-il de plus ſimple en apparence que la notion du *nombre primitif?* c'eſt à dire du nombre entier indiviſible par tout autre excepté par l'unité & par lui même. Cependant on cherche encore une marque poſitive & facile pour les reconnoître certainement ſans eſſayer tous les diviſeurs primitifs, moindres que la racine quarrée du primitif donné. Il y a quantité de marques, qui font connoitre ſans beaucoup de calcul, que tel nombre n'eſt point primitif, mais on en demande une, qui ſoit facile & qui faſſe connoître certainement qu'il eſt primitif quand il l'eſt. C'eſt ce qui fait auſſi que l'Algebre eſt encore ſi imparfaite quoiqu'il n'y ait rien de plus connu que les idées, dont elle ſe ſert, puisqu'elles ne ſignifient que des nombres en general; car le public n'a pas encore le moyen de tirer les racines irrationnelles d'aucune équation au dela du 4me degré (excepté dans un cas fort borné) & les methodes dont Diophante, Scipion, du Fer, & Louis de Ferrare ſe ſont ſervi reſpectivement pour le ſecond, 3me & 4me degrê, afin de les reduire au premier, ou afin de reduire une équation affectée à une pure, ſont toutes differentes entre elles, c'eſt à dire celle, qui ſert pour un degré, differe un degré de celle, qui ſert pour l'autre. Car le ſecond degré, ou de l'équation quarrée ſe reduit au premier, en ôtant ſeulement le ſecond terme. Le troiſième degré ou de l'équation Cubique a été reſolue parcequ'en coupant l'inconnue en parties, il en provient heureuſement une équation du ſecond degré. Et dans le 4me degré ou des *biquadrates*, on ajoute quelque choſe des deux côtes de l'équation pour la rendre extrayable de part & d'autre; & il ſe trouve encore heureuſement que pour obtenir cela, on n'a beſoin que d'une équation cubique ſeulement. Mais tout cela n'eſt qu'un mêlange du bonheur ou de hazard avec l'art ou methode. Et en le tentant dans ces deux derniers degrés, on ne ſavoit pas

Imperfections de l'Algebre.

ſi

ſi l'on reuſſiroit. Auſſi faut il encore quelque autre artifice pour reuſſir dans le cinquième ou ſixième degré, qui ſont des ſurſolides & des bicubes; & quoique Mr. Descartes ait cru que la methode, dont il s'eſt ſervi dans le 4me en concevant l'équation comme produite par deux autres équations quarrées (mais qui dans le fond ne ſauroit donner plus que celle de Louis de Ferrare) reuſſiroit auſſi dans le ſixième, cela ne s'eſt point trouvé. Cette difficulté fait voir qu'encore les idées les plus claires & les plus diſtinctes ne nous donnent pas toujours tout ce qu'on demande & tout qui s'en peut tirer. Et cela fait encore juger, qu'il s'en faut beaucoup que l'Algebre ſoit l'art d'inventer, puisqu'elle même a beſoin d'un art plus general: & l'on peut même dire que la ſpecieuſe en general, c'eſt à dire, l'art des caracteres eſt un ſecours merveilleux parcequ'elle decharge l'imagination. L'on ne doutera point, voyant l'Arithmetique de Diophante & les livres geometriques d'Apollonius & de Pappus, que les anciens n'en ayent eu quelque choſe. Viete y a donné plus d'étendue, en exprimant non ſeulement ce qui eſt demandé, mais encore les nombres donnés, par des caractères generaux, faiſant en calculant ce qu'Euclide faiſoit deja en raiſonnant; & Descartes a étendu l'application de ce calcul à la Géometrie, en marquant les lignes par les Equations. Cependant encore après la decouverte de notre Algebre moderne, M. Bouillaud, (Ismael Bullialdus) excellent Geometre ſans doute, que j'ai encore connu à Paris, ne regardoit qu'avec etonnement les demonſtrations d'Archimede ſur la ſpirale & ne pouvoit point comprendre comment ce grand homme s'étoit aviſé d'employer la tangente de cette ligne pour la dimenſion du cercle. Le Pere Gregoire de St. Vincent le paroit avoir deviné, jugeant qu'il y eſt venu par le parallelisme de la ſpirale avec la parabole. Mais cette voye n'eſt que particuliere, au lieu que le nouveau calcul des infinitesimales, qui procede par la voye des differences, dont je me ſuis aviſé & dont j'ai fait part au public avec ſuccès, en donne une generale, où cette decouverte par la ſpirale n'eſt qu'un jeu & qu'un eſſais des plus faciles, comme presque tout ce qu'on avoit trouvé auparavant en matiere de dimenſions des courbes. La raiſon de l'avantage de ce nouveau calcul eſt encore, qu'il decharge l'imagination dans les problemes, que M. Descartes avoit exclus de ſa Geometrie ſous pretexte qu'ils menoient au mechanique le plus ſouvent, mais dans le fond parcequ'ils ne convenoient pas à ſon calcul. Pour ce qui eſt des erreurs, qui viennent des termes ambigus, il depend de nous de les eviter.

CHAP. XVII.

L'Algebre n'eſt pas à proprement parler l'art d'inventer.

Les anciens ont eu une ſpecieuſe ou caracteriſtique.

CHAP. XVII. *PHILAL.* Il y a auſſi un cas, où la raiſon ne peut pas être appliquée, mais où auſſi on n'en a point beſoin & où la vue vaut mieux que la raiſon. C'eſt dans *la connoiſſance intuitive*, où la liaiſon des idées & des verités ſe voit immediatement. Telle eſt la connoiſſance des maximes indubitables; & je ſuis tenté de croire, que c'eſt le degré d'évidence que les *Anges* ont preſentement & que les eſprits des hommes juſtes, parvenus à la perfection, auront dans un *état à venir* ſur mille choſes, qui echapent à preſent à notre entendement. §. 15. Mais la demonſtration, fondée ſur des idées moyennes, donne une *connoiſſance raiſonnée.* C'eſt parceque la liaiſon de l'idée moyenne avec les extremes eſt neceſſaire & ſe voit par une *juxta-poſition* d'évidence, ſemblable à celle d'une aûne qu'on applique tantôt à un drap & tantôt à un autre pour faire voir qu'ils ſont égaux. §. 6. Mais ſi la liaiſon n'eſt que probable, le jugement ne donne qu'une *opinion.*

De la connoiſſance intuitive de Dieu & des Genies.

THEOPH. Dieu ſeul a l'avantage de n'avoir que des connoiſſances intuitives. Mais les ames bienheureuſes, quelque detachées qu'elles ſoyent de ces corps groſſiers, & les *Genies* mêmes, quelque ſublimes qu'ils ſoyent, quoiqu'ils ayent une connoiſſance plus intuitive que nous ſans comparaiſon & qu'ils voyent ſouvent d'un coup d'oeil ce que nous ne trouvons qu'à force de conſequences, après avoir employé du tems & de la peine, doivent trouver auſſi des difficultés en leur chemin, ſans quoi ils n'auroient point le plaiſir de faire des découvertes, qui eſt un des plus grands. Et il faut toujours reconnoître qu'il y aura une infinité de verités, qui leur ſont cachées ou tout à fait, ou pour un tems, où il faut qu'ils arrivent à force de conſequences & par la demonſtration ou même ſouvent par conjecture.

PHILAL. Donc ces genies ne ſont que des animaux plus parfaits que nous, c'eſt comme ſi vous diſiés avec l'Empereur de la lune *que c'eſt tout comme ici.*

THEOPH. Je le dirai, non pas tout à fait, mais quant *au fonds* des choſes, car les manières & les degrés de perfection varient à l'infini. Cependant le fonds eſt par tout le même, ce qui eſt une *maxime fondamentale* chez moi & qui regne dans toute ma Philoſophie. Et je ne conçois les choſes inconnues ou confuſement connues que de la manière de cel-

celles qui nous ſont diſtinctement connues; ce qui rend la Philoſophie bien aiſée & je crois même qu'il en faut uſer ainſi: mais ſi cette Philoſophie eſt la plus ſimple dans le fonds, elle eſt auſſi la plus riche dans les manières, parceque la nature les peut varier à l'infini, comme elle le fait auſſi avec autant d'abondance, d'ordre, & d'ornemens, qu'il eſt poſſible de ſe figurer. C'eſt pourquoi je crois qu'il n'y a point de Genie, quelque ſublime qu'il ſoit, qui n'en ait une infinité au deſſus de lui. Cependant quoique nous ſoyons fort inferieurs à tant d'Etres intelligens, nous avons l'avantage de n'être point controllés viſiblement dans ce globe, ou nous tenons ſans contredit le premier rang; & avec toute l'ignorance, où nous ſommes plongés, nous avons toujours le plaiſir de ne rien voir qui nous ſurpaſſe. Et ſi nous étions vains, nous pourrions juger comme Céſar, qui aimoit mieux être le premier dans une bourgade que le ſecond à Rome. Au reſte je ne parle ici que des connoiſſances naturelles de ces eſprits & non pas de la *viſion beatifique*, ni des lumières ſurnaturelles que Dieu veut bien leur accorder. CHAP. XVII.

§. 19. *PHILAL.* Comme chacun ſe ſert de la raiſon ou à part ſoi, ou envers un autre, il ne ſera pas inutile de faire quelques reflexions ſur *quatre ſortes d'argumens*, dont les homme ſont accoûtumé de ſe ſervir pour entrainer les autres dans leurs ſentimens ou du moins pour les tenir dans une eſpece de reſpect, qui les empêche de contredire. Le premier argument ſe peut appeller *argumentum ad verecundiam*, quand on cite l'opinion de ceux qui ont acquis de l'authorité par leur ſavoir, rang, puiſſance ou autrement; car lorsqu'un autre ne s'y rend pas promptement, on eſt porté à le cenſurer comme plein de vanité & même à le taxer d'inſolence. §. 20. Il y a (2) *argumentum ad ignorantiam*, c'eſt d'exiger que l'adverſaire admette la preuve ou qu'il en aſſigne une meilleure. §. 21. Il y a (3) *argumentum ad hominem* quand on preſſe un homme par ce qu'il a dit lui-même. §. 22. Enfin il y a (4) *argumentum ad judicium* qui conſiſte à employer des preuves, tirées de quelqu'une des ſources de la connoiſſance ou de la probabilité; & c'eſt le ſeul de tous qui nous avance & inſtruit; car ſi par reſpect je n'oſe point contredire, ou ſi je n'ai rien de meilleur à dire, ou ſi je me contredis, il ne s'enſuit point que vous avés raiſon. Je puis être modeſte, ignorant, trompé, & vous pouvés vous être trompé auſſi.

CHAP. XVII. *THEOPH.* Il faut ſans doute faire difference entre ce qui eſt bon à dire & ce qui eſt vrai à croire. Cependant comme la plûpart des verités peuvent être ſoûtenues hardiment, il y a quelque prejugé contre une opinion qu'il faut cacher. L'argument *ad ignorantiam* eſt bon dans les cas à preſumtion, où il eſt raiſonnable de ſe tenir à une opinion jusqu'à ce que le contraire ſe prouve. L'argument *ad hominem* a cet effet, qu'il montre que l'une ou l'autre aſſertion eſt fauſſe & que l'adverſaire s'eſt trompé de quelque maniere qu'on le prenne. On pourroit encore apporter d'autres argumens, dont on ſe ſert, par exemple celui qu'on pourroit appeller *ad vertiginem*, lorsqu'on raiſonne ainſi: ſi cette preuve n'eſt point reçue nous n'avons aucun moyen de parvenir à la certitude ſur le point, dont il s'agit, ce qu'on prend pour une abſurdité. Cet argument eſt bon en certains cas, comme ſi quelqu'un vouloit nier les verités primitives & immediates, par exemple que rien ne peut être & n'être pas en même tems, car s'il avoit raiſon il n'y auroit aucun moyen de connoitre quoi que ce ſoit. Mais quand on s'eſt fait certains principes & quand on les veut ſoûtenir parcequ'autrement tout le ſyſteme de quelque doctrine reçue tomberoit, l'argument n'eſt point deciſif; car il faut diſtinguer entre ce qui eſt neceſſaire pour ſoûtenir nos connoiſſances & entre ce qui ſert de fondement à nos doctrines reçues ou à nos prâtiques. On s'eſt ſervi quelques fois chés les Juriſconſultes d'un raiſonnement approchant pour juſtifier la condamnation ou la torture des pretendus ſorciers ſur la depoſition d'autres accuſés du même crime, car on diſoit: ſi cet argument tombe, comment les convaincrons-nous? & quelquefois en matiere criminelle certains auteurs prétendent que dans les faits, où la conviction eſt plus difficile, des preuves plus legères peuvent paſſer pour ſuffiſantes. Mais ce n'eſt pas une raiſon. Cela prouve ſeulement qu'il faut employer plus de ſoin & non pas qu'on doit croire plus legèrement, excepté dans les crimes extremement dangereux, comme par exemple en matiere de haute trahiſon où cette conſideration eſt de poids, non pas pour condamner un homme mais pour l'empêcher de nuire; de ſorte qu'il peut y avoir un milieu, non pas entre *coupable & non coupable* mais entre la *condamnation* & le *renvoi*, dans les jugemens où la loi & la coûtume l'admettent. On s'eſt ſervi d'un ſemblable argument en Allemagne depuis quelque tems pour colorer les fabriques de la mauvaiſe monnoie; car (diſoit-on) s'il faut ſe tenir aux regles préſcrites, on n'en pourra point battre ſans y perdre. Il doit donc être permis d'en deteriorer l'alliage.

De l'argument ad ignorantiam;

ad hominem;

ad vertiginem.

Mais

Mais outre qu'on devoit diminuer le poids ſeulement & non pas l'alliage ou le titre, pour mieux obvier aux fraudes, on ſuppoſe qu'une pratique eſt neceſſaire, qui ne l'eſt point; car il n'y a point d'ordre du ciel ni de loi humaine, qui oblige à battre monnoie ceux qui n'ont point de mine ni d'occaſion d'avoir de l'argent en barres; & de faire monnoie de monnoie, c'eſt une mauvaiſe pratique, qui porte naturellement la deterioration avec elle. Mais comment exercerons-nous, (diſent-ils,) notre *regale* d'en battre? La reponſe eſt aiſée. Contentés-vous de faire battre quelque peu de bon argent, même avec une petite perte, ſi vous croyés qu'il vous importe, d'être mis ſous le marteau, ſans que vous ayés beſoin ni droit d'inonder le monde de mechant billon. CHAP. XVII.

§. 23. *PHILAL.* Après avoir dit un mot du rapport de notre raiſon aux autres hommes, ajoutons quelque choſe de ſon rapport à Dieu, qui fait que nous diſtinguons entre ce qui eſt *contraire à la raiſon* & ce qui eſt *au deſſus de la raiſon.* De la première ſorte eſt tout ce qui eſt incompatible avec nos idées claires & diſtinctes; de la ſeconde eſt tout ſentiment, dont nous ne voyons pas que la verité ou la probabilité puiſſe être deduite de la ſenſation ou de la reflexion par le ſecours de la raiſon. Ainſi l'exiſtence de plus d'un Dieu eſt *contraire* à la raiſon & la reſurrection des morts eſt au deſſus de la raiſon.

THEOPH. Je trouve quelque choſe à remarquer ſur votre definition de ce qui eſt *au deſſus de la raiſon*, au moins ſi vous la rapportés à l'uſage reçu de cette phraſe; car il me ſemble que de la maniere que cette definition eſt couchée, elle va trop loin d'un côté & pas aſſés loin de l'autre; & ſi nous la ſuivons, tout ce que nous ignorons & que nous ne ſommes pas en pouvoir de connoître dans notre preſent état, ſeroit au deſſus de la raiſon, par exemple, qu'une telle étoile fixe eſt plus ou moins grande que le ſoleil, item que le Veſuve jettera du feu dans une telle année, ce ſont des faits, dont la connoiſſance nous ſurpaſſe, non pas parcequ'ils ſont au deſſus des ſens; car nous pourrions fort bien juger de cela, ſi nous avions des organes plus parfaits & plus d'information des circonſtances. Il y a auſſi des difficultés, qui ſont au deſſus de notre preſente faculté, mais non pas au deſſus de toute la raiſon; par exemple, il n'y a point d'Aſtronome ici bas, qui puiſſe calculer le detail d'une eclipſe dans l'eſpace d'un *pater* & ſans mettre la plume à la main, cependant il y *De ce qui eſt au deſſus de la raiſon.*

CHAP. XVII. a peutetre des Genies à qui cela ne ſeroit qu'un jeu. Ainſi toutes ces choſes pourroient être rendues connues ou prâticables par le ſecours de la raiſon, en ſuppoſant plus d'information des faits, des organes plus parfaits & l'eſprit plus elevé.

PHILAL. Cette objection ceſſe, ſi j'entens ma definition non ſeulement de notre ſenſation ou reflexion mais auſſi de celle de tout autre eſprit creé poſſible.

THEOPH. Si vous le prenés ainſi, vous avés raiſon. Mais il reſtera l'autre difficulté, c'eſt qu'il n'y aura rien au deſſus de la raiſon ſuivant votre definition, parceque Dieu pourra toujours donner des moyens d'apprendre par la ſenſation & la reflexion quelque verité que ce ſoit; comme en effet les plus grands myſtères nous deviennent connus par le temoignage de Dieu, qu'on reconnoit par *les motifs de credibilité*, ſur leſquels notre religion eſt fondée. Et ces motifs dependent ſans doute de la ſenſation & de la reflexion. Il ſemble donc que la queſtion eſt, non pas ſi l'exiſtence d'un fait ou la verité d'une propoſition peut être deduite des principes, dont ſe ſert la raiſon, c'eſt à dire, de la ſenſation & de la reflexion ou bien des ſens externes & internes, mais ſi un eſprit creé eſt capable de connoître le comment de ce fait, ou *la raiſon à priori* de cette verité; de ſorte qu'on peut dire que ce qui eſt *au deſſus de la raiſon* peut bien être *appris* mais il ne peut pas être *compris* par les voyes & les forces de la raiſon créée, quelque grande & relevée qu'elle ſoit. Il eſt reſervé à Dieu ſeul de l'entendre, comme il appartient à lui ſeul de le mettre en fait.

PHILAL. Cette conſideration me paroit bonne, & c'eſt ainſi que je veux qu'on prenne ma definition. Et cette même conſideration me confirme auſſi dans l'opinion où je ſuis, que la maniere de parler, qui oppoſe la raiſon à la foi, quoiqu'elle ſoit fort authoriſée, eſt impropre; car c'eſt par la raiſon que nous verifions ce que nous devons croire. La foi eſt un ferme aſſentiment, & l'aſſentiment reglé comme il faut ne peut être donné que ſur des bonnes raiſons. Ainſi celui qui croit ſans avoir aucune raiſon de croire, peut être amoureux de ſes fantaiſies, mais il n'eſt pas vrai, qu'il cherche la verité, ni qu'il rende une obéiſſance legitime à ſon divin Maitre, qui voudroit qu'il fit uſage des facultés, dont il l'a enrichi pour

pour le préſerver de l'erreur. Autrement s'il eſt dans le bon chemin, c'eſt par hazard; & s'il eſt dans le mauvais, c'eſt par ſa faute dont il eſt comptable à dieu. CHAP. XVII.

THEOPH. Je vous applaudis fort, Monſieur, lorsque vous voulés que la foi ſoit fondée en raiſon: ſans cela, pourquoi préfererions-nous la Bible à l'Alcoran ou aux anciens livres des Bramines? Auſſi nos Theologiens & autres ſavans hommes l'ont bien reconnu, & c'eſt ce qui nous a fait avoir de ſi beaux ouvrages de la verité de la Religion chrétienne, & tant de belles preuves, qu'on a miſes en avant contre les payens & autres mécréans anciens & modernes. Auſſi les perſonnes ſages ont toujours tenu pour ſuſpects ceux qui ont prétendu qu'il ne falloit point ſe mettre en peine des raiſons & preuves, quand il s'agit de croire; choſe impoſſible en effet à moins que *croire* ne ſignifie reciter, ou repeter & laiſſer paſſer ſans s'en mettre en peine, comme font bien des gens & comme c'eſt même le caractère de quelques nations plus que d'autres. C'eſt pourquoi quelques Philoſophes Ariſtoteliciens du quinzième & ſeizième ſiecle, dont des reſtes ont ſubſiſté encore long-tems depuis (comme l'on peut juger par les lettres de feu Mr. Naudé & les Naudeana,) ayant voulu ſoutenir deux verités oppoſées l'une philoſophique & l'autre Theologique, le dernier Concile du Lateran ſous Leon X. eut raiſon de s'y oppoſer comme je crois avoir déja remarqué. Et une diſpute toute ſemblable s'éleva à Helmſtaedt autrefois entre Daniel Hoffmann, Theologien & Corneille, Martin Philoſophe, mais avec cette difference que le Philoſophe concilioit la Philoſophie avec la Revelation & que le Theologien en vouloit rejetter l'uſage. Mais le Duc Jules, Fondateur de l'Univerſité, prononça pour le Philoſophe. Il eſt vrai que de notre tems une perſonne de la plus grande élevation diſoit, qu'en matiere de foi il falloit ſe crever les yeux pour voir clair & Tertullien dit quelque part: ceci eſt vrai, car il eſt impoſſible; il le faut croire, car c'eſt une abſurdité. Mais ſi l'intention de ceux, qui s'expliquent de cette maniere eſt bonne, toujours les expreſſions ſont outrées & peuvent faire du tort. St. Paul parle plus juſte lorsqu'il dit que la ſageſſe de Dieu eſt folie devant les hommes; c'eſt parceque les hommes ne jugent des choſes que ſuivant leur experience, qui eſt extremement bornée, & tout ce qui n'y eſt point conforme leur paroit une abſurdité. Mais ce jugement eſt fort temeraire, car il y a même une infinité de choſes naturelles, qui nous paſſeroient pour abſurdes, ſi on

La foi doit être fondée en raiſon.

CHAP. XVII. on nous les racontoit, comme la glace, qu'on disoit couvrir nos rivieres, le parut au Roi de Siam. Mais l'ordre de la nature même, n'étant d'aucune necessité metaphysique, n'est fondé que dans le bon plaisir de Dieu, de sorte qu'il s'en peut éloigner par des raisons superieures de la grace, quoiqu'il n'y faille point aller que sur des bonnes preuves, qui ne peuvent venir que du temoignage de Dieu lui-même, où l'on doit deferer absolument lorsqu'il est duement verifié.

CHAPITRE XVIII.

De la foi & de la raison & de leurs bornes distinctes.

§. 1. *PHILAL.* Accommodons nous cependant de la maniere de parler reçue & souffrons que dans un certain sens, on distingue la foi de la raison. Mais il est juste qu'on explique bien nettement ce sens & qu'on établisse les bornes, qui sont entre ces deux choses; car l'incertitude de ces bornes a certainement produit dans le monde de grandes disputes & peut-être causé même de grands desordres. Il est au moins manifeste, que jusqu'à ce qu'on les ait determinées c'est en vain qu'on dispute, puisqu'il faut employer la raison en disputant de la foi. §. 2. Je trouve que chaque secte se sert avec plaisir de la raison, autant qu'elle en croit pouvoir tirer quelque secours: cependant dès que la raison vient à manquer, on s'ecrie que c'est un article de foi, qui est au dessus de la raison. Mais l'antagoniste auroit pû se servir de la même defaite, lorsqu'on se mêloit de raisonner contre lui à moins qu'on ne marque pourquoi cela ne lui étoit pas permis dans un cas qui semble pareil. Je suppose que la raison est ici la decouverte de la certitude ou de la probabilité des propositions, tirées des connoissances, que nous avons acquises par l'usage de nos facultés naturelles, c'est à dire par sensation & par reflexion, & que la foi est l'assentiment, qu'on donne à une proposition fondée sur la *Revelation*, c'est à dire, sur une communication extraordinaire de Dieu, qui l'a fait connoître aux hommes. §. 3. Mais un homme inspiré de Dieu ne peut point communiquer aux autres aucune nouvelle idée simple, parcequ'il ne se sert que des paroles ou d'autres signes, qui reveillent en nous des

des idées ſimples, que la coutume y a attachées, ou de leur combinaiſon: Chap. XVIII.
& quelques idées nouvelles, que St. Paul eût reçu lorsqu'il fut ravi au troiſieme ciel, tout ce qu'il en a pû dire fut *que ce ſont des choſes que l'oeil n'a point vues, que l'oreille n'a point ouies, & qui ne ſont jamais entrées dans le coeur de l'homme.* Suppoſé qu'il y eut des creatures dans le globe de Jupiter, pourvues de ſix ſens, & que Dieu donnât ſurnaturellement à un homme d'entre nous les idées de ce ſixieme ſens, il ne pourra point les faire naître par des paroles dans l'eſprit des autres hommes. Il faut donc diſtinguer entre *revelation originale* & *traditionale.* La premiere eſt une impreſſion que Dieu fait immediatement ſur l'eſprit, à laquelle nous ne pouvons fixer aucunes bornes, l'autre ne vient que par les voyes ordinaires de la communication & ne ſauroit donner de nouvelles idées ſimples. §. 4. Il eſt vrai qu'encore les verités, qu'on peut decouvrir par la raiſon, nous peuvent être communiquées par une revelation traditionale, comme ſi Dieu avoit voulu communiquer aux hommes des theoremes geometriques, mais ce ne ſeroit pas avec autant de certitude que ſi nous en avions la demonſtration, tirée de la liaiſon des idées. C'eſt auſſi comme Noé avoit une connoiſſance plus certaine du deluge, que celle que nous en acquerons par le livre de Moyſe; & comme l'aſſurance de celui, qui a vû que Moyſe l'écrivoit actuellement & qu'il faiſoit les miracles, qui juſtifient ſon inſpiration, étoit plus grande que la notre. §. 5. C'eſt ce qui fait que la revelation ne peut aller contre une claire evidence de raiſon, parceque lors même que la revelation eſt immediate & originale, il faut ſavoir avec evidence que nous ne nous trompons point en l'attribuant à Dieu & que nous en comprenons le ſens; & cette evidence ne peut jamais être plus grande que celle de notre connoiſſance intuitive; & par conſequent nulle propoſition ne ſauroit être reçue pour revelation divine lorsqu'elle eſt oppoſée contradictoirement à cette connoiſſance immediate. Autrement il ne reſteroit plus de difference dans le monde entre la verité & la fauſſeté, nulle meſure du croyable & de l'incroyable. Et il n'eſt point concevable, qu'une choſe vienne de Dieu, ce bien faiſant auteur de notre être, laquelle, étant reçue pour veritable, doit renverſer les fondemens de nos connoiſſances & rendre toutes nos facultés inutiles. §. 6. Et ceux, qui n'ont la revelation que mediatement ou par tradition de bouche en bouche, ou par ecrit, ont encore plus beſoin de la raiſon pour s'en aſſurer. §. 7. Cependant il eſt toujours vrai, que les choſes, qui ſont au delà de ce que nos facultés naturelles peuvent decouvrir, ſont les

CHAP. XVIII. propres matieres de la foi, comme la chute des anges rebelles, la reſuſcitation des morts. §. 9. C'eſt là où il faut ecouter uniquement la revelation. Et même à l'égard des propoſitions probables, une revelation evidente nous determinera contre la probabilité.

Definition de la foi humaine;

THEOPH. Si vous ne prenez la foi que pour ce qui eſt fondé dans *des motifs de credibilité*, (comme on les appelle) & la detachez de la grace interne, qui y determine l'eſprit immediatement, tout ce que vous dites Monſieur, eſt inconteſtable. Il faut avouer qu'il y a bien des jugemens plus evidens que ceux qui dependent de ces motifs. Les uns y ſont plus avancés que les autres, & même il y a quantité de perſonnes qui ne les ont jamais connus & encore moins peſés & qui par conſequent n'ont pas même ce qui pourroit paſſer pour un *motif de probabilité.* Mais la grace interne du S. Eſprit y ſupplée immediatement d'une maniere ſurnaturelle, & c'eſt ce qui fait ce que les Theologiens appellent proprement *de la foi divine.* une foi divine. Il eſt vrai que Dieu ne la donne jamais que lorsque ce qu'il fait croire eſt fondé en raiſon; autrement il detruiroit les moyens de connoître la verité, & ouvriroit la porte à l'Enthouſiasme: mais il n'eſt point neceſſaire que tous ceux qui ont cette foi divine connoiſſent ces raiſons & encore moins qu'ils les ayent toujours devant les yeux. Autrement les ſimples & idiots, au moins aujourd'hui, n'auroient jamais la vraye foi, & les plus eclairés ne l'auroient pas quand ils pourroient en avoir le plus de beſoin, car ils ne peuvent pas ſe ſouvenir toujours des raiſons de croire. La queſtion de l'uſage de la raiſon en Theologie a été des plus agitées, tant entre les Sociniens & ceux qu'on peut appeller Catholiques dans un ſens general, qu'entre les Reformés & les Evangeliques, comme on nomme preferablement en Allemagne ceux que pluſieurs appellent Lutheriens mal à propos. Je me ſouviens d'avoir lû un jour une Metaphyſique d'un Stegmannus Socinien (different de Joſué Stegmann qui a écrit lui-même contre eux) qui n'a pas encore été imprimée que je ſache; de l'autre côté un Keslerus Theologien de Saxe a écrit une Logique & quelques autres ſciences philoſophiques oppoſées exprès aux Sociniens. On peut dire generalement, que les Sociniens vont trop vîte à rejetter tout ce qui n'eſt pas conforme a l'ordre de la nature, lors même qu'ils n'en ſauroient prouver abſolument l'impoſſibilité. Mais auſſi leurs adverſaires quelquesfois vont trop loin & pouſſent le myſtere jusqu'aux bords de la contradiction; en quoi ils font du tort à la verité qu'ils tachent de

de defendre, & je fus ſurpris de voir un jour dans la Somme de Theologie du P. Honoré Fabry, qui d'ailleurs a été un des plus habiles de ſon ordre, qu'il nioit dans les choſes divines (comme font encore quelques autres Theologiens) ce grand principe qui dit: *que les choſes qui ſont les mêmes avec une troiſième, ſont les mêmes entr'elles.* C'eſt donner cauſe gagnée aux adverſaires ſans y penſer & ôter toute certitude à tout raiſonnement. Il faut dire plutôt que ce principe y eſt mal appliqué. Le même auteur rejette dans ſa Philoſophie les diſtinctions virtuelles, que les Scotiſtes mettent dans les choſes creées, parcequ'elles renverſeroient dit-il le principe de contradiction: & quand on lui objecte qu'il faut admettre ces diſtinctions en Dieu, il repond que la foi l'ordonne. Mais comment la foi peut-elle ordonner quoi que ce ſoit, qui renverſe un principe, ſans lequel toute créance, affirmation, ou negation ſeroit vaine? Il faut donc neceſſairement que deux propoſitions vrayes en même tems ne ſoyent point tout à fait contradictoires; & ſi A & C ne ſont point la même choſe, il faut bien que B, qui eſt le même avec A, ſoit pris autrement que B, qui eſt le même avec C. Nicolaus Vedelius, Profeſſeur de Geneve & depuis de Deventer, a publié autrefois un livre intitulé *rationale theologicum*, à qui Jean Muſæus Profeſſeur de Jena (qui eſt une Univerſité Evangelique en Thuringue) oppoſa un autre livre ſur le même ſujet, c'eſt à dire, ſur *l'uſage de la raiſon en Theologie.* Je me ſouviens de les avoir conſiderés autrefois, & d'avoir remarqué que la controverſe principale étoit embrouillée par des queſtions incidentes, comme lorsqu'on demande ce que c'eſt qu'une concluſion theologique, & s'il en faut juger par les termes, qui la compoſent, ou par le moyen qui la prouve, & par conſequent ſi Okam a eu raiſon ou non, de dire que la ſcience d'une même concluſion eſt la même que le moyen qu'on employe à la prouver. Et on s'arrete ſur quantité d'autres minuties encore moins conſiderables, qui ne regardent que les termes. Cependant Muſæus convenoit lui-même que les principes de la raiſon, neceſſaires d'une neceſſité Logique, c'eſt à dire, dont l'oppoſé implique contradiction, doivent & peuvent être employés ſûrement en Theologie: mais il avoit ſujet de nier que ce qui eſt ſeulement neceſſaire d'une neceſſité phyſique (c'eſt à dire, fondée ſur l'induction de ce qui ſe pratique dans la nature, ou ſur les loix naturelles, qui ſont pour ainſi dire d'inſtitution divine) ſuffit pour refuter la créance d'un myſtere ou d'un miracle; puiſqu'il depend de Dieu de changer le cours ordinaire des choſes. C'eſt ainſi que ſelon l'ordre de la nature on

CHAP. XVIII

CHAP. XVIII. peut assurer qu'une même personne ne sauroit être en même tems mere & vierge, ou qu'un corps humain ne sauroit manquer de tomber sous les sens, quoique le contraire de l'un & de l'autre soit possible à Dieu. Vedelius aussi paroit convenir de cette distinction. Mais on dispute quelquesfois sur certains principes s'ils sont necessaires logiquement, ou s'ils ne le sont que physiquement. Telle est la dispute avec les Sociniens, si la substance peut être multipliée lorsque l'essence singuliere ne l'est pas; & la dispute avec les Zwingliens, si un corps ne peut être que dans un lieu. Or il faut avouer que toutes les fois que la necessité logique n'est point demontrée on ne peut présumer dans une proposition qu'une necessité physique. Mais il me semble qu'il reste une question, que les auteurs, dont je viens de parler, n'ont pas assés examinée, que voici. Supposé que d'un côté se trouve le sens litteral d'un texte de la sainte Ecriture, & que de l'autre côté se trouve une grande apparence d'une *impossibilité logique*, ou du moins une *impossibilité physique* reconnue, s'il est plus raisonnable de renoncer au sens literal ou de renoncer au principe philosophique? Il est sûr qu'il y a des endroits, où l'on ne fait point difficulté de quitter la lettre, comme lorsque l'Ecriture donne des mains à Dieu & lui attribue la colere, la penitence, & autres affections humaines; autrement il faudroit se ranger du côté des Anthropomorphites, ou de certains Fanatiques d'Angleterre, qui crûrent qu'Herode avoit été metamorphosé effectivement en un renard, lorsque Jesus Christ l'appella de ce nom. C'est ici que les regles d'interpretation ont lieu, & si elles ne fourniſſent rien, qui combatte le sens litteral pour favoriser la maxime philosophique & si d'ailleurs le sens litteral n'a rien, qui attribue à Dieu quelque imperfection, ou entraine quelque danger dans la pratique de la pieté, il est plus sûr & même plus raisonnable de le suivre. Ces deux auteurs que je viens de nommer disputent encore sur l'entrepriſe de Kekermann, qui vouloit demontrer la Trinité par la raison, comme Raimond Lulle avoit aussi taché de faire autrefois. Mais Musaeus reconnoit avec assés d'équité que si la demonstration de l'auteur reformé avoit été bonne & juste, il n'y auroit rien eu à dire, & qu'il auroit eu raison de soutenir par rapport à cet article que la lumiere du St. Esprit pourroit être allumée par la Philosophie. Ils ont agité aussi la question fameuse: si ceux, qui, sans avoir connoissance de la revelation du Vieux ou Nouveau Testament sont mort dans des sentimens d'une pieté naturelle, ont pû être sauvés par ce moyen, & obtenir remission de leurs pechés? L'on sait que Cle-

Clement d'Alexandrie, Juſtin Martyr, & St. Chryſoſtome, en quelque façon y ont incliné, & même je fis voir autrefois à M. Peliſſon, que quantité d'excellens docteurs de l'Egliſe Romaine, bien loin de condamner les Proteſtans non opiniatres, ont même voulu ſauver des Payens & ſoutenir que les perſonnes, dont je viens de parler, avoient pû être ſauvées par un acte de *contrition*, c'eſt à dire de penitence fondée ſur *l'amour de bienveillance*, en vertu du quel on aime Dieu ſur toutes choſes, parceque ces perfections le rendent ſouverainement aimable. Ce qui fait qu'enſuite on eſt porté de tout ſon coeur à ſe conformer avec ſa volonté & à imiter ſes perfections pour nous mieux joindre avec lui, puisqu'il paroit juſte que Dieu ne refuſe point ſa grace à ceux, qui ſont dans de tels ſentimens. Et ſans parler d'Erasme & de Ludovicus Vives, je produiſis le ſentiment de Jaques Payva Andradius, docteur Portugais fort celebre de ſon tems, qui avoit été un des Theologiens du Concile de Trente & qui avoit dit même que ceux, qui n'en convenoient pas, faiſoient Dieu cruel au ſupreme degré (*neque enim, inquit, immanitas deterior ulla eſſe poteſt*) M. Peliſſon eut de la peine à trouver ce livre dans Paris, marque, que des auteurs eſtimés dans leur tems ſont ſouvent negligés enſuite. C'eſt ce qui a fait juger à M. Bayle que pluſieurs ne citent Andradius que ſur la foi de Chemnitius ſon Antagoniſte. Ce qui peut bien être: mais pour moi je l'avois lû avant que de l'alleguer. Et ſa diſpute avec Chemnitius l'a rendu celebre en Allemagne, car il avoit écrit pour les Jeſuites contre cet auteur, & on trouve dans ſon livre quelques particularités touchant l'origine de cette fameuſe compagnie. J'ai remarqué que quelques Proteſtans nommoient *Andradiens* ceux qui étoient de ſon avis ſur la matiere dont je viens de parler. Il y a eu des auteurs, qui ont écrit exprès du ſalut d'Ariſtote ſur ces mêmes principes avec approbation des Cenſeurs. Les livres auſſi de Collins en Latin & de Mr. La Mothe le Vayer en françois ſur le ſalut des payens ſont fort connus. Mais un certain Franciſcus Puccius alloit trop loin. S. Auguſtin, tout habile & penetrant qu'il a été, s'eſt jetté dans une autre extremité, jusqu'à condamner les enfans morts ſans batême, & les ſcholaſtiques paroiſſent avoir eu raiſon de l'abandonner; quoique des perſonnes habiles d'ailleurs, & quelques unes d'un grand merite, mais d'une humeur un peu miſanthrope à cet égard, ayent voulu reſuſciter cette doctrine de ce Pere & l'ayent peut-être outrée. Et cet eſprit peut avoir eu quelque influence dans la diſpute entre pluſieurs docteurs trop animés; & les Jeſuites Miſſionaires de la Chine, ayant inſinué que

CHAP. XVIII.

CHAP. XVIII. les anciens Chinois avoient eu la vraye Religion de leur tems & des vrais saints, & que la doctrine de Confucius n'avoit rien d'idolâtre ni d'Athée, il semble qu'on a eu plus de raison à Rome de ne pas vouloir condamner une des plus grandes nations sans l'entendre. Bien nous en prend que Dieu est plus Philanthrope que les hommes. Je connois des personnes qui, croyant marquer leur zèle par des sentimens durs, s'imaginent qu'on ne sauroit croire le peché originel, sans être de leur opinion, mais c'est en quoi ils se trompent. Et il ne s'ensuit point que ceux qui sauvent les Payens ou autres, qui manquent des secours ordinaires, le doivent attribuer aux seules forces de la nature (quoique peût-être quelques Pères ayent été de cet avis) puisqu'on peut soutenir que Dieu leur donnant la grace d'exciter un acte de contrition, leur donne aussi, soit explicitement soit virtuellement, mais toujours surnaturellement, avant que de mourir, quand ce ne seroit qu'aux derniers momens, toute la lumiere de la foi & toute l'ardeur de la charité qui leur est necessaire pour le salut. Et c'est ainsi que des Reformés expliquent chez Vedelius le sentiment de Zwinglius, qui avoit été aussi exprès sur ce point du salut des hommes vertueux du Paganisme, que les Docteurs de l'Eglise Romaine l'ont pû être. Aussi cette doctrine n'a-t-elle rien de commun pour cela avec la doctrine particulière des Pelagiens ou des demi Pelagiens dont on sait que Zwingle étoit fort eloigné. Et puisqu'on enseigne contre les Pelagiens une grace surnaturelle en tous ceux qui ont la foi (en quoi conviennent les trois Religions reçues, excepté peût-être les disciples de M. Pajon) & qu'on accorde même ou la foi ou du moins des mouvemens approchans aux enfans, qui recoivent le batême, il n'est pas fort extraordinaire d'en accorder autant, au moins à l'article de la mort, aux personnes de bonne volonté, qui n'ont pas eu le bonheur d'être instruites à l'ordinaire dans le Christianisme. Mais le parti le plus sage est de ne rien determiner sur des points si peu connus, & de se contenter de juger en general que Dieu ne sauroit rien faire qui ne soit plein de bonté & de justice: *melius est dubitare de occultis quam litigare de incertis.* (Augustin. Lib. 8. Genes. ad lit. c. 5.)

CHAPITRE XIX.

De l'Enthousiasme.

§. 1. *PHILAL.* Plût-à-Dieu que tous les Theologiens & S. Augustin lui même eussent toujours pratiqué la maxime exprimée dans ce passage.

ſage. Mais les hommes croyent que l'eſprit dogmatiſant eſt une marque de leur zèle pour la verité; & c'eſt tout le contraire. On ne l'aime veritablement qu'à proportion qu'on aime à examiner les preuves, qui la font connoître pour ce qu'elle eſt. Et quand on precipite ſon jugement, on eſt toujours pouſſé par des motifs moins ſincères. §. 2. L'eſprit de dominer n'eſt pas un des moins ordinaires, & une certaine complaiſance, qu'on a pour ſes propres reveries, en eſt un autre qui fait naitre *l'Enthouſiasme*. §. 3. C'eſt le nom qu'on donne au defaut de ceux qui s'imaginent une revelation immediate, lorsqu'elle n'eſt point fondée en raiſon. §. 4. Et comme l'on peut dire que la *raiſon* eſt une revelation naturelle, dont Dieu eſt l'auteur, de même qu'il l'eſt de la nature, l'on peut dire auſſi que la *revelation* eſt une raiſon ſurnaturelle, c'eſt à dire, une raiſon etendue par un nouveau fonds de decouvertes, emanées immediatement de Dieu. Mais ces découvertes ſuppoſent que nous avons le moyen de les diſcerner, qui eſt raiſon même: & la vouloir proſcrire pour faire place à la revelation ce ſeroit s'arracher les yeux pour mieux voir les ſatellites de Jupiter à travers d'un telescope. §. 5. La ſource de l'Enthouſiasme eſt qu'une revelation immediate eſt plus commode & plus courte qu'un raiſonnement long & penible, & qui n'eſt pas toujours ſuivi d'un heureux ſuccès. On a vû dans tous les ſiecles des hommes, dont la melancolie mêlée avec la devotion, jointe à la bonne opinion, qu'ils ont eue d'eux-mêmes, leur a fait accroire qu'ils avoient une toute autre familiarité avec Dieu que les autres hommes. Ils ſuppoſent qu'il l'a promiſe aux ſiens, & ils croyent être ſon peuple préferablement aux autres. §. 6. Leur fantaiſie devient une illumination & une autorité divine, & leurs deſſeins ſont une direction infallible du ciel, qu'ils ſont obligés de ſuivre. §. 7. Cette opinion a fait des grands effets & cauſé des grands maux, car un homme agit plus vigoûreuſement, lorsqu'il ſuit ſes propres impulſions & que l'opinion d'une autorité divine eſt ſoutenue par notre inclination. §. 8. Il eſt difficile de le tirer de là, parceque cette pretendue certitude ſans preuve flatte la vanité & l'amour qu'on a pour ce qui eſt extraordinaire. Les fanatiques comparent leur opinion à la vue & au ſentiment. Ils voyent la lumiere divine comme nous voyons celle du ſoleil en plein midi, ſans avoir beſoin que le crepuſcule de la raiſon la leur montre. §. 9. Ils ſont aſſurés parcequ'ils ſont aſſurés & leur perſuaſion eſt droite parcequ'elle eſt forte, car c'eſt à quoi ſe reduit leur langage figuré. §. 10. Mais comme il y a deux perceptions, celle de la propoſition & celle de la revelation, on peut

CHAP. XIX.

CHAP. XIX. peut leur demander où eſt la clarté. Si c'eſt dans le vue de la propoſition, à quoi bon la revelation? Il faut donc que ce ſoit dans le ſentiment de la revelation. Mais comment peuvent-ils voir que c'eſt Dieu qui revele & que ce n'eſt pas un feu follet, qui les promene autour de ce cercle: c'eſt une revelation parceque je le crois fortement, & je le crois parceque c'eſt une revelation? §. 17. Y-a-t-il quelque choſe plus propre à ſe precipiter dans l'erreur, que de prendre l'imagination pour guide? §. 12. S. Paul avoit un grand zèle quand il perſecutoit les Chretiens & ne laiſſoit pas de ſe tromper. L'on ſait que le diable a eu des Martyrs & s'il ſuffit d'être bien perſuadé, on ne ſaura diſtinguer les illuſions de Satan des inſpirations du St. Eſprit. §. 14. C'eſt donc la raiſon, qui fait connoitre la verité de la revelation. §. 15. Et ſi notre créance la prouvoit ce ſeroit le cercle dont je viens de parler. Les ſaints hommes, qui recevoient des revelations de Dieu, avoient des *ſignes exterieurs*, qui les perſuadoient de la verité de la lumiere interne. Moyſe vit un buiſſon brulant ſans ſe conſumer & entendit une voix du milieu du buiſſon, & Dieu pour l'aſſurer d'avantage de ſa miſſion, lorsqu'il l'envoya en Egypte pour delivrer ſes freres, y employa le miracle de la verge changée en ſerpent. Gedeon fut envoyé par un ange pour delivrer le peuple d'Iſraël du joug des Madianites. Cependant il demanda un ſigne pour être convaincu que cette commiſſion lui étoit donnée de la part de Dieu. §. 16. Je ne nie cependant pas que Dieu n'illumine quelquesfois l'eſprit des hommes pour leur faire comprendre certaines verités importantes ou pour les porter à des bonnes actions, par l'influence & l'aſſiſtence immediate du S. Eſprit ſans aucuns ſignes extraordinaires, qui accompagnent cette influence. Mais auſſi dans ces cas nous avons la raiſon & l'Ecriture, deux regles infaillibles pour juges de ces illuminations, car ſi elles s'accordent avec ces regles nous ne courons du moins aucun risque en les regardant comme inſpirées de Dieu, encore que ce ne ſoit peût-être pas une revelation immediate

Differentes ſignifications du mot Enthouſiasme.

THEOPH. L'Enthouſiasme étoit au commancement un bon nom. Et comme le ſophisme marque proprement un exercice de la ſageſſe, l'Enthouſiasme ſignifie qu'il y a une divinité en nous. *Eſt Deus in nobis.* Et Socrate prétendoit qu'un Dieu ou Demon lui donnoit des avertiſſemens interieurs, de ſorte qu'*Enthouſiasme* ſeroit un inſtinct divin. Mais les hommes ayant conſacré leurs paſſions, leurs fantaiſies, & leurs ſonges & jus-

jusqu'à leur fureur pour quelque choſe de divin; l'Enthouſiasme com- CHAP. XIX.
menca à ſignifier un dereglement d'eſprit attribué à la force de quelque divinité, qu'on ſuppoſoit dans ceux qui en étoient frappés, car les devins & les devinereſſes faiſoient paroitre une alienation d'eſprit, lorsque leur Dieu s'emparoit d'eux, comme la Sybille de Cume chez Virgile. Depuis on l'attribue à ceux qui croyent ſans fondement que leurs mouvemens viennent de Dieu. Niſus chez le même Poete ſe ſentant pouſſé par je ne ſcai quelle impulſion à une entrepriſe dangereuſe, où il perit avec ſon ami, la lui propoſe en ces termes pleins d'un doute raiſonnable:

DI ne hunc ardorem mentibus addunt
Euryale, an ſua cuique Deus fit dira cupido?

Il ne laiſſa pas de ſuivre cet inſtinct, qu'il ne ſavoit pas s'il venoit de Dieu ou d'une malheureuſe envie de ſe ſignaler. Mais s'il avoit reuſſi il n'auroit point manqué de s'en authoriſer dans un autre cas, & de ſe croire pouſſé par quelque puiſſance divine. Les Enthouſiaſtes d'aujourd'hui croyent de recevoir encore de Dieu des dogmes qui les eclairent. Les Trembleurs ſont dans cette perſuaſion, & Barclay leur premier auteur methodique pretend qu'ils trouvent en eux une certaine lumiere qui ſe fait connoitre par elle-même. Mais pourquoi appeller *lumiere* ce qui ne fait rien voir? Je ſcai qu'il y a des perſonnes de cette diſpoſition d'eſprit, qui voyent des etincelles & même quelque choſe de plus lumineux, mais cette image de lumiere corporelle excitée quand leurs eſprits ſont echauffés ne donne point de lumiere à l'eſprit. Quelques perſonnes idiotes, ayant l'imagination agitée, ſe forment des conceptions, qu'ils n'avoient point auparavant; ils ſont en état de dire des belles choſes à leur ſens, ou du moins de fort animées; ils admirent eux-mêmes & font admirer aux autres cette fertilité qui paſſe pour inſpiration. Cet avantage leur vient en bonne partie d'une forte imagination, que la paſſion anime, & d'une memoire heureuſe, qui a bien retenu les manieres de parler des livres prophetiques, que la lecture ou les diſcours des autres leur ont rendu familiers. Antoinette de Bourignon ſe ſervoit de la facilité qu'elle avoit de parler & d'ecrire, comme d'une preuve de ſa miſſion divine. Et je connois un viſionnaire, qui fonde la ſienne ſur le talent qu'il a de parler & prier tout haut presqu'une journée entiere ſans ſe laſſer & ſans demeurer à ſec. Il y a des perſonnes qui, après avoir pratiqué des auſterités ou après un état de triſteſſe, goutent une paix & conſolation dans l'ame

Des Trembleurs.

D'Antoinette Bourignon.

CHAP. XIX. qui les ravit, & ils y trouvent tant de douceur qu'ils croyent que c'eſt un effet du S. Eſprit. Il eſt bien vrai que le contentement, qu'on trouve dans la conſideration de la grandeur & de la bonté de Dieu, dans l'accompliſſement de ſa volonté, dans la pratique des vertus, eſt une grace de Dieu & des plus grandes: mais ce n'eſt pas toujours une grace qui ait beſoin d'un ſecours ſurnaturel nouveau, comme beaucoup de ces bonnes gens le pretendent. On a vû il n'y a pas long-tems une Demoiſelle fort ſage en toute autre choſe, qui croyoit dès ſa jeuneſſe de parler à Jeſus Chriſt & d'être ſon epouſe d'une maniere toute particuliere. Sa mere à ce qu'on racontoit avoit un peu donné dans l'Enthouſiasme, mais la fille ayant commancé de bonne heure, étoit allée bien plus avant. Sa ſatisfaction & ſa joye étoit indicible, ſa ſageſſe paroiſſoit dans ſa conduite, & ſon eſprit dans ſes diſcours. La choſe alla cependant ſi loin, qu'elle recevoit des lettres qu'on addreſſoit à notre Seigneur, & elle les renvoyoit cachetées comme elle les avoit reçues avec la reponſe, qui paroiſſoit quelquesfois faite à propos & toûjours raiſonnable. Mais enfin elle ceſſa d'en recevoir de peur de faire trop de bruit. En Eſpagne elle auroit été une autre ſainte Tereſe. Mais toutes les perſonnes, qui ont de pareilles viſions, n'ont pas la même conduite. Il y en a qui cherchent à faire ſecte & même à faire naitre des troubles, & l'Angleterre en a fait une étrange epreuve. Quand ces perſonnes agiſſent de bonne foi, il eſt difficile de les ramener: quelquesfois le renverſement de tous leurs deſſeins les corrige, mais ſouvent c'eſt trop tard. Il y avoit un viſionnaire mort depuis peu, qui ſe croyoit immortel, parcequ'il étoit fort agé, & ſe portoit bien, & ſans avoir lû le livre d'un Anglois publié depuis peu (qui vouloit faire croire que Jeſus Chriſt étoit venu encore pour exempter de la mort corporelle les vrais croyans) il étoit à peu près dans les mêmes ſentimens depuis longues années; mais quand il ſe ſentit mourir il alla jusqu'à douter de toute la Religion parcequ'elle ne repondoit pas à ſa chimere. Quirin Kulman Sileſien, homme de ſavoir & d'eſprit, mais qui avoit donné depuis dans deux ſortes de viſions egalement dangereuſes, l'une des Enthouſiaſtes, l'autre des Alchymiſtes, & qui a fait du bruit en Angleterre, en Hollande, & jusqu'à Conſtantinople, s'étant enfin aviſé d'aller en Moſcovie & de s'y mêler dans certaines intrigues contre le Miniſtere, dans le tems que la Princeſſe Sophie y gouvernoit, fut condamné au feu & ne mourut pas en homme perſuadé de ce qu'il avoit preché. Les diſſenſions de ces gens entr'eux les devroit encore convaincre que leur pretendu *temoigna-*

D'autres viſionnaires.

ge

ge interne n'eſt point divin; & qu'il faut d'autres marques pour le juſtifier. CHAP. XIX.
Les Labbadiſtes par exemple ne s'accordent pas avec Mademoiſelle Antoinette, & quoique William Pen paroiſſe avoir eu deſſein dans ſon voyage d'Allemagne, dont on a publié une relation, d'établir une eſpece d'intelligence entre ceux qui ſe fondent ſur ce temoignage, il ne paroit pas qu'il ait réuſſi. Il ſeroit à ſouhaiter à la verité, que les gens de bien fuſſent d'intelligence & agiſſent de concert: rien ne ſeroit plus capable de rendre le genre humain meilleur & plus heureux, mais il faudroit qu'ils fuſſent eux-mêmes veritablement du nombre des gens de bien, c'eſt à dire, bienfaiſans, & de plus dociles & raiſonnables: au lieu qu'on n'accuſe que trop ceux qu'on appelle devots aujourd'hui d'être durs, imperieux, entêtés. Leurs diſſentions font paroitre au moins que leur temoignage interne a beſoin d'une verification externe pour être cru, & il leur faudroit des miracles pour avoir droit de paſſer pour prophetes & inſpirés. Il y auroit pourtant un cas, où ces inſpirations porteroient leurs preuves avec elles. Ce ſeroit ſi elles eclairoient veritablement l'eſprit par des decouvertes importantes de quelque connoiſſance extraordinaire, qui ſeroient au deſſus des forces de la perſonne, qui les auroit acquiſes ſans aucun ſecours externe. Si Jacob Böhme, fameux cordonnier de la Luſace, dont les ecrits ont été traduits de l'Allemand en d'autres langues ſous le nom du Philoſophe Teutonique & ont en effet quelque choſe de grand & de beau pour un homme de cette condition, avoit ſû faire de l'or, comme quelques-uns ſe le perſuadent, ou comme fit S. Jean l'Evangeliſte ſi nous en croyons ce que dit un hymne fait à ſon honneur

Inexhauſtum fert theſaurum
Qui de virgis fecit aurum,
Gemmas de lapidibus,

on auroit eu quelque lieu de donner plus de creance à ce cordonnier extraordinaire. Et ſi Mademoiſelle Antoinette Bourignon avoit fourni à Bertrand la Coſte, Ingenieur François à Hambourg, la lumiere dans les ſciences, qu'il crut avoir reçu d'elle, comme il le marque en lui dediant ſon livre de la Quadrature du Cercle (où, faiſant alluſion à Antoinette & Bertrand, il l'appelloit l'A en Theologie, comme il ſe diſoit être lui-même le B en Mathematique) on n'auroit ſû que dire. Mais on ne voit point d'exemples d'un ſucces conſiderable de cette nature, non plus que des prédictions bien circonſtanciées, qui ayent réuſſi à de telles gens. Les

CHAP. XIX propheties de Poniatovia, de Drabitius & d'autres, que le bon homme Comenius publia dans ſon *Lux in tenebris*, & qui contribuerent à des remuemens dans les terres hereditaires de l'Empereur, ſe trouverent fauſſes, & ceux qui y donnerent creance furent malheureux. Ragozky Prince de Tranſſilvanie fut pouſſé par Drabitius à l'entrepriſe de Pologne, où il perdit ſon armée, ce qui lui fit enfin perdre les états avec la vie: & le pauvre Drabitius long-tems après, à l'âge de 80 ans, eut enfin la tête tranchée par ordre de l'Empereur. Cependant je ne doute point, qu'il n'y ait des gens maintenant, qui faſſent revivre ces predictions mal à propos, dans la conjoncture preſente des desordres de la Hongrie, ne conſiderant point que ces prétendus prophètes parloient des evenemens de leur tems; en quoi ils feroient à peu près comme celui, qui après le bombardement de Bruxelles publia une feuille volante, où il y avoit un paſſage pris d'un livre de Mademoiſelle Antoinette, qui ne voulut point venir dans cette ville parceque (ſi je m'en ſouviens bien) elle avoit ſongé de la voir en feu, mais ce bombardement arriva long-tems après ſa mort. J'ai connu un homme, qui alla en France durant la guerre, qui fut terminée par la paix de Nimwegue, importuner M. de Montauſier & M. de Pomponne ſur le fondement des propheties publiées par Comenius: & il ſe ſeroit cru inſpiré lui-même (je penſe) s'il lui fut arrivé de faire ſes propoſitions dans un tems pareil au notre. Ce qui fait voir non ſeulement le peu de fondement, mais auſſi le danger de ces entêtemens. Les hiſtoires ſont pleines du mauvais effet des propheties fauſſes ou mal entendues, comme l'on peut voir dans une ſavante & judicieuſe diſſertation *de officio viri boni circa futura contingentia*, que feu M. Jacobus Thomaſius, Profeſſeur celebre à Leipzig, donna autrefois au public. Il eſt vrai cependant que ces perſuaſions ſont quelquesfois un bon effet & ſervent à des grandes choſes: car Dieu ſe peut ſervir de l'erreur pour établir ou maintenir la verité. Mais je ne crois point qu'il ſoit permis facilement à nous de ſe ſervir des fraudes pieuſes pour une bonne fin. Et quant aux dogmes de Religion, nous n'avons point beſoin de nouvelles revelations: c'eſt aſſés qu'on nous propoſe des regles ſalutaires pour que nous ſoyons obligés de les ſuivre, quoique celui qui les propoſe ne faſſe aucun miracle; & quoique Jeſus Chriſt en fut muni, il ne laiſſa pas de refuſer quelquesfois d'en faire pour complaire à cette race perverſe, qui demandoit des ſignes, lorsqu'il ne prêchoit que la vertu & ce qui avoit déja été enſeigné par la raiſon naturelle & les prophetes.

CHAP-

CHAPITRE XX. Chap.XX.

De l'erreur.

§. 1. *PHILAL.* Après avoir aſſés parlé de tous les moyens, qui nous font connoitre ou deviner la verité, diſons encore quelque choſe de nos erreurs & mauvais jugemens. Il faut que les hommes ſe trompent ſouvent puisqu'il y a tant de diſſenſions entre eux. Les raiſons de cela ſe peuvent reduire à ces quatre. (1) Le manque de preuves. (2) Le peu d'habilité à s'en ſervir. (3) Le manque de volonté d'en faire uſage. (4) Les fauſſes regles des probabilités. §. 2. Quand je parle du defaut des preuves, je comprens encore celles qu'on pourroit trouver ſi on en avoit les moyens & la commodité: mais c'eſt de quoi on manque le plus ſouvent. Tel eſt l'état des hommes, dont la vie ſe paſſe à chercher de quoi ſubſiſter: ils ſont auſſi peu inſtruits de ce qui ſe paſſe dans le monde, qu'un cheval de ſomme, qui va toujours par le même chemin, peut devenir habile dans la Carte du pays. Il leur faudroit les langues, la lecture, la converſation, les obſervations de la nature & les experiences de l'art. §. 3. Or tout cela ne convenant point à leur état, dirons-nous donc que le gros des hommes n'eſt conduit au bonheur & à la miſere que par un hazard aveugle? Faut-il qu'ils s'abandonnent aux opinions courantes & aux guides autoriſés dans le pays, même par rapport au bonheur ou malheur éternel? Ou ſera-t-on malheureux éternellement pour être né plutôt dans un pays que dans un autre? Il faut pourtant avouer que perſonne n'eſt ſi fort occupée du ſoin de pourvoir à ſa ſubſiſtence qu'il n'ait aucun tems de reſte pour penſer à ſon ame & pour s'inſtruire de ce qui regarde la Religion, s'il y étoit auſſi appliqué qu'il l'eſt à des choſes moins importantes.

Effet de la grace pour ceux qui ſont dans l'erreur par une ſuite de leur naiſſance ou pauvreté.

THEOPH. Suppoſons que les hommes ne ſoyent pas toujours en état de s'inſtruire eux-mêmes, & que ne pouvant pas abandonner avec prudence le ſoin de la ſubſiſtence de leur famille pour chercher des verités difficiles, qu'ils ſoyent obligés de ſuivre les ſentimens autoriſés chez eux, il faudra toujours juger que dans ceux, qui ont la vraye Religion ſans en avoir des preuves, la grace interieure ſuppléera au defaut des motifs de la credibilité; & la charité nous fait juger encore, comme je vous ai déja marqué, que Dieu fait pour les perſonnes de bonne volonté, elevées parmi les epaiſſes tenebres des erreurs les plus dangereuſes, tout ce

CHAP. XX. que ſa bonté & ſa juſtice demandent, quoique peut-être d'une maniere, qui nous eſt inconnue. On a des hiſtoires applaudies dans l'Egliſe Romaine des perſonnes, qui ont été reſuſcitées exprès pour ne point manquer des ſecours ſalutaires. Mais Dieu peut ſecourir les ames par l'operation interne du S. Eſprit, ſans avoir beſoin d'un ſi grand miracle; & ce qu'il y a de bon & de conſolant pour le genre humain, c'eſt que pour ſe mettre dans l'état de la grace de Dieu, il ne faut que la bonne volonté, mais ſincere & ſerieuſe. Je reconnois qu'on n'a pas même cette bonne volonté ſans la grace de Dieu; d'autant que tout bien naturel ou ſurnaturel vient de lui: mais c'eſt toujours aſſés qu'il ne faut qu'avoir la volonté & qu'il eſt impoſſible que Dieu puiſſe demander une condition plus facile & plus raiſonnable.

§. 4. *PHILAL.* Il y en a qui ſont *aſſés à leur aiſe* pour avoir toutes les commodités propres à éclaircir leurs doutes; mais ils ſont detournés de cela par des obſtacles pleins d'artifices, qu'il eſt aſſés facile d'appercevoir, ſans qu'il ſoit neceſſaire de les étaler en cet endroit. §. 5. J'aime mieux parler de ceux qui manquent d'habileté pour faire valoir les preuves qu'ils ont pour ainſi dire ſous la main, & qui ne ſauroient retenir une longe ſuite de conſequences ni peſer toutes les circonſtances. Il y a des gens d'un ſeul ſyllogisme, & il y en a de deux ſeulement. Ce n'eſt pas le lieu ici de determiner ſi cette imperfection vient d'une difference naturelle des ames mêmes ou des organes, ou ſi elle dépend du defaut de l'exercice, qui polit les facultés naturelles. Il nous ſuffit ici qu'elle eſt viſible, & qu'on n'a qu'à aller du Palais ou de la Bourſe aux hopitaux & aux petites maiſons pour s'en appercevoir.

THEOPH. Ce ne ſont pas les pauvres ſeuls qui ſont neceſſiteux, il manque plus à certains riches qu'à eux, parceque ces riches demandent trop, & ſe mettent volontairement dans une eſpece d'indigence, qui les empêche de vaquer aux conſiderations importantes. L'exemple y fait beaucoup. On s'attache à ſuivre celui de ſes pareils, qu'on eſt obligé de pratiquer ſans faire paroitre un eſprit de contrarieté, & cela fait aiſement qu'on leur devient ſemblable. Il eſt bien difficile de contenter en même tems la raiſon & la coutume. Quant à ceux qui manquent de capacité, il y en a peut-être moins qu'on ne penſe, je crois que le bon ſens avec l'application peuvent ſuffire à tout ce qui ne demande pas de la promtitude.

Je

Je préſuppoſe le bon ſens, parceque je ne crois pas que vous vouliés exiger la recherche de la verité des habitans des petites maiſons. Il eſt vrai qu'il n'y en a pas beaucoup qui n'en pourroient revenir, ſi nous en connoiſſions les moyens, & quelque difference originale qu'il y ait entre nos ames (comme je crois en effet qu'il y en a) il eſt toujours ſûr que l'une pourroit aller auſſi loin que l'autre (mais non pas peut-être ſi vîte) ſi elle étoit menée comme il faut. CHAP. XX.

§. 6. *PHILAL.* Il y a une autre ſorte de gens qui ne manquent que de volonté. Un violent attachement au plaiſir, une conſtante application à ce qui regarde leur fortune, une pareſſe ou negligence generale, une averſion particuliere pour l'etude & la meditation, les empechent de penſer ſerieuſement à la verité. Il y en a même qui craignent qu'une recherche, exemte de toute partialité, ne fut point favorable aux opinions, qui s'accommodent le mieux à leurs prejugés & à leurs deſſeins. On connoit des perſonnes qui ne veulent pas lire une lettre qu'on ſuppoſe porter des mechantes nouvelles, & bien des gens evitent d'arrêter leurs comptes ou de s'informer de l'état de leur bien, de peur d'apprendre ce qu'ils voudroient toujours ignorer. Il y en a qui ont de grands revenus & les employent tous à des proviſions pour le corps, ſans ſonger aux moyens de perfectionner l'entendement. Ils prennent un grand ſoin de paroitre toujours dans un equipage propre & brillant, & ils ſouffrent ſans peine que leur ame ſoit couverte de mechans haillons de la prévention & de l'erreur, & que la nudité, c'eſt à dire, l'ignorance paroiſſe à travers. Sans parler des interêts qu'ils doivent prendre à un êtat à venir, ils ne negligent pas moins ce qu'ils ſont intereſſés à connoitre dans la vie qu'ils menent dans ce monde. Et c'eſt quelque choſe d'étrange que bien ſouvent ceux qui regardent le pouvoir & l'authorité comme un apanage de leur naiſſance ou de leur fortune, l'abandonnent negligamment à des gens d'une condition inferieure à la leur, mais qui les ſurpaſſent en connoiſſance; car il faut bien que les aveugles ſoyent conduits par ceux qui voyent, ou qu'ils tombent dans la foſſe, & il n'y a point de pire eſclavage que celui de l'entendement. *Non obſtant la difference naturelle des ames, l'un peut aller auſſi loin que l'autre.*

THEOPH. Il n'y a point de preuve plus evidente de la negligence des hommes, par rapport à leurs vrais interrêts, que le peu de ſoin qu'on a de connoitre & de pratiquer ce qui convient à la ſanté qui eſt un

de

CHAP. XX. de nos plus grands biens; & quoique les grands ſe reſſentent autant & plus que les autres des mauvais effets de cette negligence, ils n'en reviennent point. Pour ce qui ſe rapporte à la foi, pluſieurs regardent la penſée qui les pourroit porter à la diſcuſſion, comme une tentation du Demon, qu'ils ne croyent pouvoir mieux ſurmonter qu'en tournant l'eſprit à toute autre choſe. Les hommes qui n'aiment que les plaiſirs, ou qui s'attachent à quelque occupation, ont coutume de negliger les autres affaires. Un joueur, un chaſſeur, un buveur, un debauché, & même un curieux de bagatelles perdra ſa fortune & ſon bien, faute de ſe donner la peine de ſolliciter un proces ou de parler à des gens en poſte. Il y en a comme l'Empereur Honorius, qui lorsqu'on lui porta la nouvelle de la perte de Rome, crût que c'étoit ſa poule qui portoit ce nom, ce qui le facha plus que la verité. Il ſeroit à ſouhaiter que les hommes qui ont du pouvoir, euſſent de la connoiſſance à proportion; mais quand le detail des ſciences, des arts, de l'hiſtoire & des langues n'y ſeroit pas, un jugement ſolide & exercé & une connoiſſance des choſes egalement grandes & generales, en un mot *ſumma rerum* pourroit ſuffire. Et comme l'Empereur Auguſte avoit un abregé des forces & beſoins de l'Etat qu'il appelloit *breviarum imperii*, on pourroit avoir un abregé des interêts de l'homme, qui meriteroit d'être appellé *enchiridion ſapientiae*, ſi les hommes vouloient avoir ſoin de ce qui leur importe le plus.

§. 7. *PHILAL.* Enfin la plupart de nos erreurs viennent des *fauſſes meſures de probabilité* qu'on prend, ſoit en ſuſpendant ſon jugement malgré des raiſons manifeſtes, ſoit en le donnant malgré des probabilités contraires. Ces fauſſes meſures conſiſtent (1) dans des propoſitions douteuſes, priſes pour principes, (2) dans des hypotheſes reçues, (3) dans l'autorité. §. 8. Nous jugeons ordinairement de la verité par la conformité avec ce que nous regardons comme principes inconteſtables, & cela nous fait mepriſer le temoignage des autres & même celui de nos ſens quand ils y ſont ou paroiſſent contraires: mais avant que de s'y fier avec tant d'aſſurance il faudroit les examiner avec la derniere exactitude. §. 9. Les enfans reçoivent des propoſitions, qui leur ſont inculquées par leur pere & mere, nourrices, precepteurs, & autres qui ſont autour d'eux, & ces propoſitions ayant pris racine, paſſent pour ſacrées comme un *Urim* & *Thummim*, que Dieu auroit mis lui-même dans l'ame. §. 10. On a de la peine à ſouffrir ce qui choque ces *oracles internes* pendant qu'on di-

digere les plus grandes abſurdités, qui s'y accordent. Cela paroit par l'extréme obſtination qu'on remarque dans differens hommes à croire fortement des opinions directement oppoſées comme des articles de foi, quoiqu'elles ſoyent fort ſouvent egalement abſurdes. Prenés un homme de bon ſens, mais perſuadé de cette maxime *qu'on doit croire ce qu'on croit dans ſa communion*, telle qu'on l'enſeigne à Wittenberg ou en Suede, quelle diſpoſition n'a-t-il pas à recevoir ſans peine la doctrine de la *conſubſtantiation* & à croire qu'une même choſe eſt chair & pain à la fois. CHAP. XX.

THEOPH. Il paroit bien, Monſieur, que vous n'etes pas aſſez inſtruit des ſentimens des Evangeliques, qui admettent la preſence réelle du corps de notre Seigneur dans l'Euchariſtie. Ils ſe ſont expliqués mille fois qu'ils ne veulent point de conſubſtantiation du pain & du vin avec la chair & le ſang de Jeſus Chriſt, & encore moins qu'une même choſe eſt chair & pain enſemble. Ils enſeignent ſeulement qu'en recevant les ſymboles viſibles, on reçoit d'une maniere inviſible & ſurnaturelle le corps du Sauveur, ſans qu'il ſoit enfermé dans le pain. Et la preſence qu'ils entendent n'eſt point locale, ou ſpatiale pour ainſi dire, c'eſt à dire determinée par les dimenſions du corps preſent: de ſorte que tout ce que les ſens y peuvent oppoſer ne les regarde point. Et pour faire voir que les inconveniens, qu'on pourroit tirer de la raiſon, ne les touchent point non plus, ils declarent que ce qu'ils entendent par la ſubſtance du corps ne conſiſte point dans l'etendue ou dimenſion; & ils ne font point difficulté d'admettre, que le corps glorieux de Jeſus Chriſt garde une certaine preſence ordinaire & locale, mais convenable à ſon état dans le lieu ſublime où il ſe trouve, toute differente de cette preſence ſacramentale, dont il s'agit ici, ou de ſa preſence miraculeuſe, avec laquelle il gouverne l'Egliſe, qui fait qu'il eſt non pas par tout comme Dieu, mais là où il veut bien être; ce qui eſt le ſentiment des plus moderés, de ſorte que pour montrer l'abſurdité de leur doctrine, il faudroit demontrer que toute l'eſſence du corps ne conſiſte que dans l'etendue & de ce qui eſt uniquement meſuré par là, ce que perſonne n'a encore fait que je ſache. Auſſi toute cette difficulté ne regarde pas moins les Reformés, qui ſuivent les confeſſions Gallicane & Belgique, la declaration de l'aſſemblée de Sendomir, compoſée de gens des deux confeſſions, Auguſtane & Helvetique, conforme à la confeſſion Saxonne, deſtinée pour le Concile de Trente; la profeſſion de foi des Reformés venus au Colloque de Thorn, convoqué ſous

Defenſe & Apologie du ſentiment des Evangeliques de la preſence réelle dans l'Euchariſtie.

CHAP. XX. ſous l'autorité d'Uladislas Roi de Pologne, & la doctrine conſtante de Calvin & de Beze, qui ont declaré le plus diſtinctement & le plus fortement du monde que les ſymboles fourniſſent effectivement ce qu'ils repreſentent & que nous devenons participans de la ſubſtance même du corps & du ſang de Jeſus Chriſt. Et Calvin, après avoir refuté ceux, qui ſe contentent d'une participation metaphorique de penſée ou de ſeau & d'une union de foi, ajoute qu'on ne pourra rien dire d'aſſés fort pour établir la realité, qu'il ne ſoit prêt à ſigner, pourvû qu'on evite tout ce qui regarde la circonſcription des lieux ou la diffuſion des dimenſions; de ſorte qu'il paroit que dans le fond ſa doctrine étoit celle de Melanchton & même de Luther (comme Calvin le preſume lui-méme dans une de ſes lettres) excepté qu'outre la condition de la perception des ſymboles, dont Luther ſe contente, il demande encore la condition de la foi, pour exclure la participation des indignes. Et j'ai trouvé Calvin ſi poſitif ſur cette communion réelle en cent lieux de ſes ouvrages, & même dans les lettres familieres, où il n'en avoit point beſoin, que je ne vois point de lieu de le ſoupçonner d'artifice.

§. 11. *PHILAL.* Je vous demande pardon ſi j'ai parlé de ces Meſſieurs ſelon l'opinion vulgaire. Et je me ſouviens maintenant d'avoir remarqué que de fort habiles Theologiens de l'Egliſe Anglicane ont été pour cette participation réelle. Mais des principes établis paſſons aux *hypotheſes reçues.* Ceux qui reconnoiſſent que ce ne ſont qu'hypotheſes, ne laiſſent pas ſouvent de les maintenir avec chaleur, à peu près comme des principes aſſurés, & de mepriſer les probabilités contraires. Il ſeroit inſupportable à un ſavant Profeſſeur de voir ſon autorité renverſée en un inſtant par un nouveau venu, qui rejetteroit ſes hypotheſes; ſon autorité, dis-je, qui eſt en vogue depuis 30 ou 40 ans, acquiſe par bien des veilles, ſoutenue par quantité de Grec & de Latin, confirmée par une tradition generale & par une barbe venerable. Tous les argumens, qu'on peut employer pour le convaincre de la fauſſeté de ſon hypotheſe, ſeront auſſi peu capables de prévaloir ſur ſon eſprit, que les efforts que fit Borée pour obliger le voyageur à quitter ſon manteau, qu'il tint d'autant plus ferme que ce vent ſouffloit avec plus de violence.

THEOPH. En effet les Coperniciens ont eprouvé dans leurs adverſaires, que les hypotheſes reconnues pour telles, ne laiſſent pas d'être ſou-

ſoutenues avec un zèle ardent. Et les Carteſiens ne ſont pas moins poſi- CHAP.XX.
tifs pour leurs particules canellées & petites boules du ſecond element que ſi c'étoient des Theoremes d'Euclide; & il ſemble que le zèle pour nos hypotheſes n'eſt qu'un effet de la paſſion, que nous avons de nous faire reſpecter nous-mêmes. Il eſt vrai que ceux, qui ont condamné Galilée, ont crû que le repos de la terre étoit plus qu'une hypotheſe, car ils le jugeoient conforme à l'Ecriture & à la raiſon. Mais depuis on s'eſt apperçû que la raiſon au moins ne la ſoutenoit plus; & quant à l'Ecriture le P. Fabry, Penitencier de S. Pierre, excellent Theologien & Philoſophe, publiant dans Rome même une Apologie des Obſervations d'Euſtachio Divini, fameux Opticien, ne feignit point de declarer, que ce n'étoit que proviſionnellement qu'on entendoit dans le texte ſacré un vrai mouvement du ſoleil, & que ſi le ſentiment de Copernic ſe trouvoit verifié on ne feroit point difficulté de l'expliquer comme ce paſſage de Virgile:

terraeque urbesque recedunt.

Cependant on ne laiſſe pas de continuer en Italie & en Eſpagne & même dans les pays hereditaires de l'Empereur de ſupprimer la doctrine de Copernic au grand prejudice de ces nations, dont les eſprits pourroient s'élever à des plus belles decouvertes, s'ils jouiſſoient d'une liberté raiſonnable & philoſophique.

§. 12. *PHILAL.* Les paſſions dominantes paroiſſent être en effet, comme vous dites, la ſource de l'amour, qu'on a pour les hypotheſes; mais elles s'étendent encore bien plus loin. La plus grande probabilité du monde ne ſervira de rien à faire voir ſon injuſtice à un avare & à un ambitieux; & un amant aura toute la facilité du monde à ſe laiſſer duper par ſa maitreſſe, tant il eſt vrai *que nous croyons facilement ce que nous voulons* & ſelon la remarque de Virgile

qui amant ipſi ſibi ſomnia fingunt.

C'eſt ce qui fait qu'on ſe ſert de deux *moyens d'echapper aux probabilités* les plus apparentes, quand elles attaquent nos paſſions & nos prejugés. §. 13. Le *premier* eſt de penſer qu'il y peut avoir quelque ſophiſtiquerie, cachée dans l'argument qu'on nous objecte. §. 14. Et *le ſecond* de ſuppoſer que nous pourrions mettre en avant de tout auſſi bons, ou même de meilleurs argumens pour battre l'adverſaire, ſi nous avions la commodité, ou l'habileté, ou l'aſſiſtence, qu'il nous faudroit pour les trouver. §. 15. Ces

CHAP. XX. moyens de se defendre de la conviction sont bons quelquesfois, mais aussi ce sont des sophismes lorsque la matiere est assés eclaircie, & qu'on a tout mis en ligne de compte; car après cela il y a moyen de connoitre sur le tout, de quel côté se trouve la probabilité. C'est ainsi qu'il n'y a point de lieu de douter que les animaux ont été formés plutôt par des mouvemens, qu'un agent intelligent a conduits, que par un concurs fortuit des Atomes; comme il n'y a personne qui doute le moins du monde si les caracteres d'imprimerie, qui forment un discours intelligible, ont été assemblés par un homme attentif, ou par un mêlange confus. Je croirois donc qu'il ne depend point de nous de suspendre notre assentiment dans ces rencontres: mais nous le pouvons faire quand la probabilité est moins evidente, & nous pouvons nous contenter même des preuves plus foibles qui conviennent le mieux avec notre inclination. §. 16. Il me paroit impracticable à la verité qu'un homme panche du côté ou il voit le moins de probabilité: la perception, la connoissance & l'assentiment ne sont point arbitraires, comme il ne depend point de moi de voir ou de ne point voir la convenance de deux idées, quand mon esprit y est tourné. Nous pouvons pourtant arrêter volontairement le progrès de nos recherches; sans quoi l'ignorance ou l'erreur ne pourroit être un peché en aucun cas. C'est en cela que nous exercons notre liberté. Il est vrai que dans les rencontres, où l'on n'a aucun interêt, on embrasse l'opinion commune, ou le sentiment du premier venu, mais dans les points, où nôtre bonheur ou malheur est interessé, l'esprit s'applique plus serieusement à peser les probabilités, & je pense qu'en ce cas, c'est à dire, lorsque nous avons de l'attention, nous n'avons pas le choix de nous determiner pour le côté que nous voulons, s'il y a entre les deux partis des differences tout à fait visibles, & que ce sera la plus grande probabilité, qui determinera notre assentiment.

THEOPH. Je suis de votre avis dans le fond & nous nous sommes assez expliqués là dessus dans nos conferences precedentes quand nous avons parlé de la liberté. J'ai montré alors que nous ne croyons jamais ce que nous voulons, mais bien ce que nous voyons le plus apparent: & que néanmoins nous pouvons nous faire croire indirectement ce que nous voulons, en detournant l'attention d'un objet desagreable pour nous appliquer à un autre, qui nous plait; ce qui fait qu'en envisageant d'avantage les raisons d'un parti favori nous le croyons enfin le plus vraisem-

La croyance n'est pas volontaire.

ſemblable. Quant aux opinions, où nous ne prenons gueres d'interêt, & que nous recevons ſur des raiſons legeres, cela ſe fait parceque ne remarquant presque rien qui s'y oppoſe, nous trouvons que l'opinion qu'on nous fait enviſager favorablement, ſurpaſſe autant & plus le ſentiment oppoſé, qui n'a rien pour lui dans notre perception que s'il y avoit eu beaucoup de raiſons de part & d'autre, car la difference entre 0 & 1, ou entre 2 & 3, eſt auſſi grande qu'entre 9 & 10, & nous nous appercevons de cet avantage, ſans penſer à l'examen, qui ſeroit encore neceſſaire pour juger, mais ou rien ne nous convie. CHAP. XX.

§. 17. *PHILAL.* La derniere fauſſe meſure de probabilité, que j'ai deſſein de remarquer eſt *l'autorité mal entendue*, qui retient plus de gens dans l'ignorance & dans l'erreur que toutes les autres enſemble. Combien voit on de gens qui n'ont point d'autre fondement de leur ſentiment que les opinions reçues parmi nos ami ou parmi les gens de notre profeſſion ou dans notre parti, ou dans notre pays? Une telle doctrine a été approuvée par la venerable antiquité; elle vient à moi ſous le paſſeport des ſiècles precedens; d'autres hommes s'y rendent; c'eſt pourquoi je ſuis à l'abri de l'erreur en la recevant. On ſeroit auſſi bien fondé à jetter à croix ou à pile pour prendre ſes opinions, qu'à les choiſir ſur de telles regles. Et outre que tous les hommes ſont ſujets à l'erreur, je crois que ſi nous pouvions voir les ſecrets motifs, qui font agir les ſavans & les chefs de parti, nous trouverions ſouvent toute autre choſe que le pur amour de la verité. Il eſt ſur au moins qu'il n'y a point d'opinion ſi abſurde, qu'elle ne puiſſe être embraſſée ſur ce fondement, puisqu'il n'y a guère d'erreur qui n'ait eu ſes partiſans.

THEOPH. Il faut pourtant avouer qu'on ne ſauroit eviter en bien des rencontres de ſe rendre à l'autorité. St. Auguſtin a fait un livre aſſez joli *de utilitate credendi*, qui merite d'être lû ſur ce ſujet, & quant aux opinions reçues elles ont pour elles quelque choſe d'approchant à ce qui donne ce qu'on appelle *preſomption* chez les Juriſconſultes: & quoiqu'on ne ſoit point obligé de les ſuivre toujours ſans preuves, on n'eſt pas autoriſé non plus à les detruire dans l'eſprit d'autrui ſans avoir des preuves contraires. C'eſt qu'il n'eſt point permis de rien changer ſans raiſon. On a fort diſputé ſur *l'argument tiré du grand nombre* des approbateurs d'un ſentiment, depuis que feu M. Nicole publia ſon livre ſur l'Egliſe: mais tout *Influence de l'autorité ſur les opinions.*

CHAP. XX. tout ce qu'on peut tirer de cet argumet, lorsqu'il s'agit d'approuver une raiſon & non pas d'atteſter un fait, ne peut être reduit qu'à ce que je viens de dire. Et comme cent chevaux ne courent pas plus vite qu'un cheval, quoiqu'ils puiſſent tirer d'avantage, il en eſt de même de cent hommes comparés à un ſeul; ils ne ſauroient aller plus droit, mais ils travailleront plus efficacement; ils ne ſauroient mieux juger, mais ils ſeront capables de fournir plus de matière où le jugement puiſſe être exercé. C'eſt ce que porte le proverbe: *plus vident oculi quam oculus.* On le remarque dans les aſſemblées, où veritablement quantité de conſiderations ſont miſes ſur le tapis, qui ſeroient peût-être échapées à un ou deux, mais on court risque ſouvent de ne point prendre le meilleur parti en concluant ſur toutes ces conſiderations, lorsqu'il n'y a point des perſonnes habiles, chargées de les digerer & de les peſer. C'eſt pourquoi quelques Theologiens judicieux du parti de Rome, voyant que l'autorité de l'Egliſe, c'eſt à dire celle des plus elevés en dignité & des plus appuyés par la multitude, ne pouvoit être ſûre en matière de raiſonnement, l'ont reduite à la ſeule atteſtation des faits ſous le nom de tradition. Ce fut l'opinion de Henri Holden, Anglois, docteur de Sorbonne, auteur d'un livre intitulé *Analyſe de la foi*, où ſuivant les principes du *commonitorium* de Vincent de Serins, il ſoutient qu'on ne ſauroit faire des deciſions nouvelles dans l'Egliſe, & que tout ce que les Evêques aſſemblés en Concile peuvent faire, c'eſt d'atteſter le fait de la doctrine reçue dans leurs diocéſes. Le principe eſt ſpecieux tant qu'on demeure dans les generalités; mais quand on vient au fait, il ſe trouve que des differens pays ont reçu des opinions differentes depuis long-tems; & dans les mêmes pays encore on eſt allé du blanc au noir, malgré les argumens de M. Arnaud contre les changemens inſenſibles; outre que ſouvent ſans ſe borner à atteſter, on s'eſt mêlé de juger. C'eſt auſſi dans le fond l'opinion de Gretſer, ſavant Jeſuite de Bavière, auteur d'une autre Analyſe de la foi, approuvée des Theologiens de ſon ordre, que l'Egliſe peut juger des controverſes en faiſant de nouveaux articles de foi, l'aſſiſtence du St. Eſprit lui étant promiſe, quoiqu'on tache le plus ſouvent de deguiſer ce ſentiment, ſur tout en France, comme ſi l'Egliſe ne faiſoit qu'eclaircir des doctrines deja établies. Mais l'éclarciſſement eſt une enonciation deja reçue ou c'en eſt une nouvelle, qu'on croit tirer de la doctrine reçue. La pratique s'oppoſe le plus ſouvent au premier ſens, & dans le ſecond l'enonciation nouvelle, qu'on établit, que peut-elle être qu'un article nouveau? Cependant je ne ſuis

De l'authorité dans l'Egliſe.

De la Tradition dans l'Egliſe.

ſuis point d'avis qu'on mépriſe l'antiquité en matiere de Religion; & je crois même qu'on peut dire que Dieu a préſervé les Conciles veritablement oecumeniques jusqu'ici de toute erreur, contraire à la doctrine ſalutaire. Au reſte c'eſt une choſe etrange que la prevention de parti. J'ai vû des gens embraſſer avec ardeur une opinion, par la ſeule raiſon qu'elle eſt reçue dans leur ordre, ou même ſeulement parce qu'elle eſt contraire à celle d'un homme d'une religion ou d'une nation qu'ils n'aimoient point, quoique la queſtion n'eût presque point de connexion avec la Religion ou avec les interêts des peuples. Ils ne ſavoient point peut-être que c'étoit là veritablement la ſource de leur zèle: mais je reconnoiſſois que ſur la premiere nouvelle qu'un tel avoit écrit telle ou telle choſe, ils fouilloient dans les Bibliotheques & allambiquoient leurs eſprits animaux pour trouver dequoi le refuter. C'eſt ce qui ſe pratique auſſi ſouvent par ceux, qui ſoutiennent des theſes dans les univerſités & qui cherchënt à ſe ſignaler contre les adverſaires. Mais que dirons nous des doctrines preſcrites dans les livres ſymboliques du parti même parmi les Proteſtans, qu'on eſt ſouvent obligé d'embraſſer avec ſerment? que quelques uns ne croyent ſignifier chez nous que l'obligation de profeſſer ce que ces livres ou formulaires ont de la ſainte Ecriture; en quoi ils ſont contredits par d'autres. Et dans les ordres religieux du parti de Rome, ſans ſe contenter des doctrines établies dans leur Egliſe, on preſcrit des bornes plus etroites à ceux qui enſeignent; temoin les propoſitions que le General des Jeſuites Claude Aquaviva (ſi je ne me trompe) defendit d'enſeigner dans leurs Ecoles. Il ſeroit bon (pour le dire en paſſant) de faire un recueil ſyſtematique des propoſitions decidées & cenſurées par des Conciles, Papes, Evéques, Superieurs, Facultés, qui ſerviroit à l'hiſtoire Eccleſiaſtique. On peut diſtinguer entre enſeigner & embraſſer un ſentiment. Il n'y a point de ſerment au monde ni de defenſe, qui puiſſe forcer un homme à demeurer dans la même opinion, car les ſentimens ſont involontaires en eux-mêmes: mais il ſe peut & doit abſtenir d'enſeigner une doctrine, qui paſſe pour dangereuſe à moins qu'il ne s'y trouve obligé en conſcience. Et en ce cas il faut ſe declarer ſincerement & ſortir de ſon poſte, quand on a été chargé d'enſeigner; ſuppoſé pourtant qu'on le puiſſe faire, ſans s'expoſer à un danger extrême, qui pourroit forcer de quitter ſans bruit. Et on ne voit guères d'autre moyen d'accorder les droits du public & du particulier: l'un devant empêcher ce qu'il juge mauvais, &

CHAP. XX.

Des Conciles oecumeniques.

Des livres ſymboliques.

CHAP. XX. & l'autre ne pouvant point ſe diſpenſer des devoirs exigés par ſa conſcience.

§. 18. *PHILAL.* Cette oppoſition entre le public & le particulier & même entre les opinions publiques de differens partis eſt un mal inevitable. Mais ſouvent les mêmes oppoſitions ne ſont qu'apparentes, & ne conſiſtent que dans les formules. Je ſuis obligé auſſi de dire, pour rendre juſtice au genre humain, qu'il n'y a pas tant de gens engagés dans l'erreur, qu'on le ſuppoſe ordinairement; non que je croye qu'ils embraſſent la verité, mais parcequ'en effet ſur les doctrines, dont on fait tant de bruit, ils n'ont abſolument point d'opinion poſitive & que ſans rien examiner & ſans avoir dans l'eſprit les idées les plus ſuperficielles ſur l'affaire en queſtion, ils ſont reſolus de ſe tenir attachés à leur parti, comme des ſoldats qui n'examinent point la cauſe qu'ils defendent: & ſi la vie d'un homme fait voir qu'il n'a aucun egard ſincere pour la religion, il lui ſuffit d'avoir la main & la langue prettes à ſoutenir l'opinion commune, pour ſe rendre recommendable à ceux qui lui peuvent procurer de l'appui.

THEOPH. Cette juſtice, que vous rendés au genre humain, ne tourne point à ſa louange; & les hommes ſeroient plus excuſables de ſuivre ſincerement leurs opinions, que de les contrefaire par interêt. Peût-être pourtant qu'il y a plus de ſincerité dans leur fait, que vous ne ſemblés donner à entendre. Car ſans aucune connoiſſance de cauſe, ils peuvent être parvenus à une *foi implicite* en ſe ſoûmettant generalement & quelquesfois aveuglement, mais ſouvent de bonne foi, au jugement des autres, dont ils ont une fois reconnu l'autorité. Il eſt vrai que l'interêt, qu'ils y trouvent, contribue à cette ſoûmiſſion, mais cela n'empêche point qu'enfin l'opinion ne ſe forme. On ſe contente dans l'Egliſe Romaine de cette foi implicite à peu pres, n'y ayant peût-être point d'article, dû à la revelation, qui y ſoit jugé abſolument *fondamental* & qui y paſſe pour neceſſaire *neceſſitate medii*, c'eſt à dire, dont la creance ſoit une condition abſolument neceſſaire au ſalut. Et ils le ſont tous *neceſſitate præcepti*, par la neceſſité, qu'on y enſeigne d'obeir à l'Egliſe, comme on l'appelle, & de donner toute l'attention due à ce qui y eſt propoſé, le tout ſous

ſous peine de peché mortel. Mais cette neceſſité n'exige qu'une docili- CHAP. XXI.
té raiſonnable & n'oblige point abſolument à l'aſſentiment ſuivant les plus ſavans docteurs de cette Egliſe. Le Cardinal Bellarmin même crut cependant que rien n'etoit meilleur que cette foi d'enfant, qui ſe ſoûmet à une autorité établie, & il raconte avec approbation l'addreſſe d'un moribond, qui eluda le diable par ce cercle, qu'on lui entend repeter ſouvent

Je crois tout ce que croit l'Egliſe,
L'Egliſe croit ce que je crois.

CHAPITRE XXI.

De la diviſion des ſciences.

§. 1. *PHILAL.* Nous voilà au bout de notre courſe & toutes les operations de l'entendement ſont eclaircies. Notre deſſein n'eſt pas d'entrer dans le détail même de nos connoiſſances. Cependant ici il ſera peût-être à propos, avant que de finir, d'en faire une revue generale en conſiderant la diviſion des ſciences. Tout ce qui peut entrer dans la ſphére de l'entendement humain eſt ou la nature des choſes en elles-memes; ou en ſecond lieu l'homme en qualité d'Agent, tendant à ſa fin & particulierement à ſa felicité; ou en troiſième lieu, les moyens d'acquerir & de communiquer la connoiſſance. Et voilà *la ſcience* diviſée en *trois eſpeces.* §. 2. La premiere eſt la *Phyſique* ou la Philoſophie naturelle, qui comprend non ſeulement les corps & leurs affections comme nombre, figure, mais encore les eſprits, Dieu même & les Anges. §. 3. La ſeconde eſt la *Philoſophie prâtique* ou *la morale*, qui enſeigne le moyen d'obtenir des choſes bonnes & utiles, & ſe propoſe non ſeulement la connoiſſance de la verité, mais encore la prâ-

CHAP. XXI. tique de ce qui eſt juſte. §. 4. Enfin la troiſieme eſt *la Logique* ou la connoiſſance des ſignes, car λόγος ſignifie parole. Et nous avons beſoin des *ſignes* de nos idées pour pouvoir nous entrecommuniquer nos penſées, auſſi bien que pour les enregîtrer pour notre propre uſage. Et peût-être que ſi l'on conſideroit diſtinctement & avec tout le ſoin poſſible que cette derniere eſpece de ſcience roule ſur les idées & les mots, nous aurions une Logique & une Critique differente de celle qu'on a vues jusqu'ici. Et ces trois eſpeces, la Phyſique, la Morale, & la Logique, ſont comme trois grandes provinces dans le monde intellectuel, entierement ſeparées & diſtinctes l'une de l'autre.

Critique de la diviſion des Sciences de Locke.

THEOPH. Cette diviſion a deja été celebre chez les anciens; car ſous la *Logique* ils comprenoient encore, comme vous faites, tout ce qu'on rapporte aux paroles & à l'explication de nos penſées, *artes dicendi.* Cependant il y a de la difficulté là dedans; car la ſcience de raiſonner, de juger, d'inventer paroit bien differente de la connoiſſance des Etymologies des mots & de l'uſage des langues, qui eſt quelque choſe d'indefini & d'arbitraire. De plus, en expliquant les mots on eſt obligé de faire une courſe dans les ſciences mêmes comme il paroît par les Dictionnaires; & de l'autre côté on ne ſauroit traiter la ſcience ſans donner en même tems les definitions des termes. Mais la principale difficulté, qui ſe trouve dans cette diviſion des ſciences, eſt, que chaque parti paroit engloutir le tout, premierement la Morale & la Logique tomberont dans la Phyſique, priſe auſſi generalement qu'on vient de dire; car en parlant des eſprits, c'eſt à dire des ſubſtances qui ont de l'entendement & de la volonté & en expliquant cet entendement à fond, vous y ferés entrer toute la Logique: & en expliquant dans la doctrine des eſprits ce qui appartient à la volonté, il faudroit parler du bien & du mal, de la felicité & de la miſere, & il ne tiendra qu'à vous de pouſſer aſſez cette doctrine pour y faire entrer toute la Philoſophie pratique. En echange tout pourroit entrer dans la Philoſophie pratique comme ſervant à notre felicité. Vous ſavés qu'on conſidere la Theologie avec raiſon comme une ſcience prâtique, & la Jurisprudence auſſi bien que la Medecine ne le ſont pas moins; de ſorte que la doctrine de la felicité humaine ou de notre bien

bien & mal abſorbera toutes ces connoiſſances, lorsqu'on voudra expli- CHAP.XXI.
quer ſuſiſamment tous les moyens, qui ſervent à la fin que la raiſon ſe propoſe. C'eſt ainſi que Zwingerus a tout compris dans ſon Theatre methodique de la vie humaine, que Beyerling a detraqué en le mettant en ordre alphabetique. Et en traitant toutes les matieres par dictionnaires ſuivant l'ordre de l'Alphabet, la doctrine des langues (que vous mettés dans la *Logique* avec les anciens) c'eſt à dire, dans la diſcurſive, s'emparera à ſon tour du territoire des deux autres. Voilà donc vos trois grandes provinces de l'Encyclopedie en guerre continuelle, puisque l'un entreprend toûjours ſur les droits des autres. Les Nominaux ont crû, qu'il y avoit autant de ſciences particulieres que de verités, leſquelles compoſoient après des tous, ſelon qu'on les arrangeoit; & d'autres, comparent le corps entier de nos connoiſſances à un ocean, qui eſt tout d'une piece & qui n'eſt diviſé en Caledonien, Atlantique, Aethiopique, Indien, que par des lignes arbitraires. Il ſe trouve ordinairement qu'une même verité peut être placée en differens endroits, ſelon les termes qu'elle contient, & même ſelon les termes moyens ou cauſes, dont elle depend, & ſelon les ſuites & les effets qu'elle peut avoir. Une propoſition categorique ſimple n'a que deux termes; mais une propoſition hypothetique en peut avoir quatre, ſans parler des enonciations compoſées. Une hiſtoire memorable peut être placée dans les annales de l'hiſtoire univerſelle & dans l'hiſtoire du pays, où elle eſt arrivée, & dans l'hiſtoire de la vie d'un homme, qui y étoit intereſſé. Et ſuppoſé qu'il s'y agiſſe de quelque beau précepte de morale, de quelque ſtratageme de guerre, de quelque invention utile pour les arts, qui ſervent à la commodité de la vie ou à la ſanté des hommes, cette meme hiſtoire ſera rapportée utilement à la ſcience ou art qu'elle regarde, & même on en pourra faire mention en deux endroits de cette ſcience, ſavoir dans l'hiſtoire de la diſcipline pour raconter ſon accroiſſement effectif, & auſſi dans les preceptes, pour les confirmer ou eclaircir par les exemples. Par exemple ce qu'on raconte bien à propos dans la vie du Cardinal Ximenes, qu'une femme Moresque le guerit par des frictions ſeulement d'une hectique presque deſeſperée, merite encore lieu dans un ſyſteme de Medecine tant au chapitre de la fievre hectique, que lorsqu'il s'agit d'une diète Medicinale en y comprenant les exercices; & cette obſer-

CHAP. XXI. vation ſervira encore à mieux decouvrir les cauſes de cette maladie. Mais on en pourroit parler encore dans la Logique medicinale, ou il s'agit de l'art de trouver les remedes, & dans l'hiſtoire de la Medecine, pour faire voir comment les remedes ſont venus à la connoiſſance des hommes, & que c'eſt bien ſouvent par le ſecours des ſimples Empiriques & même des charlatans. Beverovicius dans un joli livre de la Medecine ancienne, tiré tout entier des auteurs non Medecins, auroit rendu ſon ouvrage encore plus beau, s'il fut paſſé jusqu'aux auteurs modernes. On voit par là, qu'une même verité peut avoir beaucoup de places ſelon les differens rapports qu'elle peut avoir. Et ceux qui rangent une Bibliotheque ne ſavent bien ſouvent où placer quelques livres, étant ſuſpendus entre deux ou trois endroits egalement convenables. Mais ne parlons maintenant que des doctrines generales, & mettons à part les faits ſinguliers, l'hiſtoire & les langues. Je trouve deux diſpoſitions principales de toutes les verités doctrinales, dont chacune auroit ſon merite, & qu'il ſeroit bon de joindre. L'une ſeroit *ſynthetique* & *theorique*, rangeant les verités ſelon l'ordre des preuves, comme font les Mathematiciens, de ſorte que chaque propoſitinn viendroit après celles, dont elle depend. L'autre diſpoſition ſeroit *analytique* & *pratique*, commencant par le but des hommes, c'eſt à dire par les biens, dont le comble eſt la felicité, & cherchant par ordre les moyens, qui ſervent à acquerir ces biens ou à eviter les maux contraires. Et ces deux methodes ont lieu dans l'Encyclopedie en general comme encore quelquesuns les ont pratiquées dans les ſciences particulieres; car la Geometrie même, traitée ſynthetiquement par Euclide comme une ſcience, a été traitée par quelques autres comme un art & pourroit neanmoins être traitée demonſtrativement ſous cette forme, qui en montreroit même l'invention; comme ſi quelqu'un ſe propoſoit de meſurer toutes ſortes de figures plattes, & commencant par les rectilignes s'aviſoit qu'on les peut partager en triangles & que chaque triangle eſt la moitié d'un parallelogramme, & que les parallelogrammes peuvent être reduits aux rectangles, dont la meſure eſt aiſée. Mais en ecrivant l'Encyclopedie ſuivant toutes ces deux diſpoſitions enſemble, on pourroit prendre des meſures de renvoi, pour eviter les repetitions. A ces deux diſpoſitions il faudroit joindre *la troiſième ſuivant les termes*, qui en effet ne ſeroit qu'une eſpece de re-

Diſpoſition de toutes les verités doctrinales, en ſynthetique & analytique.

repertoire, ſoit ſyſtematique, rangeant les termes ſelon certains predicamens, qui ſeroient communs à toutes les nations; ſoit alphabetique ſelon la langue reçue parmi les ſavans. Or ce Repertoire ſeroit neceſſaire pour trouver enſemble toutes les propoſitions, où le terme entre d'une maniere aſſez remarquable; car ſuivant les deux voyes precedentes, où les verités ſont rangées ſelon leur origine ou ſelon leur uſage, les verités, qui regardent un même terme, ne ſauroient ſe trouver enſemble. Par exemple, il n'a point été permis à Euclide, lorſqu'il enſeignoit de trouver la moitié d'un angle, d'y ajoûter le moyen d'en trouver le tiers, parcequ'il auroit falu parler des ſections coniques, dont on ne pouvoit pas encore prendre connoiſſance en cet endroit. Mais le Repertoire peut & doit indiquer les endroits où ſe trouvent les propoſitions importantes, qui regardent un même ſujet. Et nous manquons encore d'un tel *repertoire* en Geometrie, qui ſeroit d'un grand uſage pour faciliter même l'invention & pouſſer la ſcience, car il ſoulageroit la memoire & nous epargneroit ſouvent la peine de chercher de nouveau ce qui eſt deja tout trouvé. Et ces repertoires encore ſerviroient à plus forte raiſon dans les autres ſciences, où l'art de raiſonner a moins de pouvoir, & ſeroit ſur tout d'une extreme neceſſité dans la Medecine. Mais l'art de faire de tels repertoires ne ſeroit pas des moindres. Or conſiderant ces trois diſpoſitions, je trouve cela de curieux, qu'elles repondent à l'ancienne diviſion, que vous avés renouvellée, qui partage la ſcience ou la Philoſophie en theorique, prâtique, & diſcurſive, ou bien en phyſique, morale & logique. Car la diſpoſition ſynthetique repond à la theorique, l'analytique à la prâtique, & celle du repertoire ſelon les termes, à la logique: de ſorte que cette ancienne diviſion va fort bien, pourvû qu'on l'entende comme je viens d'expliquer ces diſpoſitions, c'eſt à dire, non pas comme des ſciences diſtinctes, mais comme des arrangemens divers des mêmes verités, autant qu'on juge à propos de les repeter. Il y a encore une *diviſion* civile des ſciences ſelon les facultés & les profeſſions. On s'en ſert dans les Univerſités & dans les arrangemens des Bibliotheques; & Draudius avec ſon continuateur Lipenius, qui nous ont laiſſé le plus ample mais non pas le meilleur catalogue de livres, au lieu de ſuivre la methode des Pandectes de Gesner, qui eſt toute ſyſtematique, ſe ſont contentés de ſe ſervir

CHAP. XXI. *Utilité & neceſſité des Repertoires.*

CHAP. XXI. vir de la grande diviſion des matieres (à peu près comme les libraires) ſuivant les quatre facultés (comme on les appelle) de Theologie, de Jurisprudence, de Medecine & de Philoſophie, & ont rangé par après les titres de chaque faculté ſelon l'ordre alphabetique des termes principaux, qui entrent dans l'inſcription des livres: ce qui ſoulageoit ces auteurs parcequ'ils n'avoient pas beſoin de voir le livre ni d'entendre la matiere que le livre traite, mais il ne ſert pas aſſez aux autres, à moins qu'on ne faſſe des renvois des titres à d'autres de pareille ſignification; car ſans parler de quantité de fautes, qu'ils ont faites, l'on voit que ſouvent une même choſe eſt appellée de differens noms, comme par exemple, *obſervationes juris*, *miſcellanea*, *conjectanea*, *electa*, *ſemeſtria*, *probabilia*, *benedicta*, & quantité d'autres inſcriptions ſemblables; de tels livres de Jurisconſultes ne ſignifient que des melanges du droit Romain. C'eſt pourquoi la diſpoſition ſyſtematique des matieres eſt ſans doute la meilleure, & on y peut joindre des indices alphabetiques bien amples ſelon les termes & les auteurs. La diviſion civile & reçue, ſelon les quatre facultés, n'eſt point à mepriſer. La *Theologie* traite de la *felicité* éternelle & de tout ce qui s'y rapporte, autant que cela depend de l'ame & de la conſcience. C'eſt comme une Jurisprudence, qui regarde ce qu'on dit être *de foro interno* & employe des ſubſtances & intelligences inviſibles. La *Jurisprudence* a pour objet le gouvernement & les loix, dont le but eſt la felicité des hommes autant qu'on y peut contribuer par l'exterieur & le ſenſible; mais elle ne regarde principalement que ce qui depend de la nature de l'eſprit, & n'entre point fort avant dans le detail des choſes corporelles, dont elle ſuppoſe la nature pour les employer comme des moyens. Ainſi elle ſe decharge d'abord d'un grand point, qui regarde la ſanté, la vigueur, & la perfection du corps humain, dont le ſoin eſt departi à la faculté de *Medecine*. Quelquesuns ont crû avec quelque raiſon, qu'on pourroit ajoûter aux autres, la *Faculté oeconomique*,

nique, qui contiendroit les arts mathematiques & mechaniques, & tout ce qui regarde le detail de la ſubſiſtance des hommes & des commodités de la vie, où *l'agriculture* & *l'architecture* ſeroient compriſes. Mais on abandonne à la faculté de la *Philoſophie* tout ce qui n'eſt pas compris dans les trois facultés qu'on appelle ſuperieures. On l'a fait aſſez mal, car c'eſt ſans donner moyen à ceux, qui ſont de cette quatrieme faculté de ſe perfectionner par la pratique, comme peuvent faire ceux, qui enſeignent les autres facultés. Ainſi excepté peut-être les Mathematiques, on ne conſidere la faculté de Philoſophie que comme une introduction aux autres. C'eſt pourquoi l'on veut que la jeuneſſe y apprenne l'hiſtoire & les arts de parler & quelques rudimens de la Theologie & de la Jurisprudence naturelle, independantes des loix divines & humaines, ſous le titre de Metaphyſique ou Pneumatique, de Morale & de Politique, avec quelque peu de Phyſique encore, pour ſervir aux jeunes Medecins. C'eſt là la diviſion civile des ſciences ſuivant les corps & profeſſions des ſavans, qui les enſeignent, ſans parler des profeſſions de ceux qui travaillent pour le public autrement que par leurs diſcours & qui devroient être dirigés par les vrais ſavans, ſi les meſures du ſavoir étoient bien priſes. Et même dans les arts manuels plus nobles, le ſavoir a été fort bien allié avec l'operation, & pourroit l'être d'avantage. Comme en effet on les allie enſemble dans la Medecine non ſeulement autrefois chez les anciens (où les Medecins étoient encore Chirurgiens & Apoticaires) mais encore aujourd'hui ſur tout chez les Chymiſtes. Cette alliance auſſi de la pratique & de la theorie ſe voit à la guerre, & chez ceux qui enſeignent ce qu'on appelle les exercices, comme auſſi chez les peintres ou Sculpteurs & Muſiciens & chez quelques autres eſpeces de *Virtuoſi*. Et ſi les principes de toutes ces profeſſions & arts & même des metiers, étoient enſeignés pratiquement chez les Philoſophes, ou dans quelqu'autre faculté de ſavans que ce pourroit être, ces ſavans ſeroient CHAP. XXI.

CHAP. XXI. ient veritablement les percepteurs du genre humain. Mais il faudroit changer en bien des choſes l'état preſent de la literature & de l'education de la jeuneſſe & par conſequent de la police. Et quand je conſidere combien les hommes ſont avancés en connoiſſance depuis un ſiecle ou deux, & combien il leur ſeroit aiſé d'aller incomparablement plus loin pour ſe rendre plus heureux, je ne deſeſpere point qu'on ne vienne à quelque amandement conſiderable dans un tems plus tranquille ſous quelque grand Prince, que Dieu pourra ſuſciter pour le bien du genre humain.

FIN.

EXA-

EXAMEN
DU
SENTIMENT
DU
P. MALEBRANCHE
QUE
NOUS VOYONS TOUT EN DIEU;
CONTRE
J. LOCKE.

Le ſentiment du P. Malebranche convient à celui de Mr. de Leibnitz touchant *les Idées ſimples & innées*, ſcavoir que nous voyons tout en nous; & c'eſt pour cette raiſon-là qu'il defend le P. Malebranche.

REMARQUES
SUR
LE SENTIMENT
DU
P. MALEBRANCHE
QUI PORTE,
QUE NOUS VOYONS TOUT EN DIEU,
CONCERNANS
L' EXAMEN
QUE Mr. LOCKE
EN A FAIT.

Il y a dans les oeuvres posthumes de Mr. Locke, publiées à Londres en 1706. 8vo. un Examen du sentiment du P. Malebranche, qui porte que nous voyons toutes choses en Dieu. Il reconnoit d'abord qu'il y a quantité de pensées delicates & de reflexions judicieuses dans le livre de la *recherche de la verité*, & que cela l'a fait esperer d'y trouver quelque satisfaction sur la nature de nos Idées. Mais il a remarqué d'abord (§. 2.)

que ce Pere ſe ſert de ce que Mr. Locke appelle *argumentum ad ignorantiam* en prétendant de prouver ſon ſentiment, parcequ'il n'y a point d'autre moyen d'expliquer la choſe: mais ſelon Mr. Locke cet argument perd ſa force, lorsqu'on conſidere la foibleſſe de notre entendement. Je ſu's pourtant d'avis, que cet argument eſt bon, lorsqu'on peut faire un parfait denombrement des moyens & en exclure tous hormis un. C'eſt même dans l'Analyſe, que Mr. Frenicle ſe ſervoit de cette methode de l'excluſion, comme il l'appelloit. Cependant Mr. Locke a raiſon de dire, qu'il ne ſert de rien de dire que cette Hypotheſe eſt meilleure que les autres, s'il ſe trouve qu'elle n'explique point ce qu'on voudroit entendre & enveloppe même des choſes, qui ne ſcauroient s'accorder enſemble.

Après avoir conſideré ce qu'il y a dans le premier chapitre de la ſeconde partie du livre III., où le P. Malebranche prétend que ce que l'Eſprit peut percevoir lui doit être uni immediatement, Mr. Locke demande (§. 3. 4.) ce que c'eſt que *d'être uni immediatement*, cela ne lui paroiſſant intelligible que dans les corps? Peutétre pourroit on repondre, que c'eſt ce que l'un opere immediatement ſur l'autre. Et comme le P. Malebranche, avouant que nos corps ſont unis à nos ames, ajoute que ce n'eſt pas d'une maniere, qui faſſe que l'ame s'en apperçoive, on lui demande (§. 5.) qu'il explique cette maniere d'union, ou du moins en quoi elle differe de celle qu'il n'accorde pas? Le P. Malebranche dira peutétre qu'il ne connoit l'union de l'ame avec le corps que par la foy & que la nature du corps, conſiſtant dans l'etendue ſeule, on n'en peut rien tirer, qui ſerve à faire entendre ſon operation ſur le corps. Il accorde une union inexplicable, mais il en demande une, qui ſerve à expliquer le commerce de l'ame & du corps. Il prétend auſſi de rendre raiſon, pourquoi les Etres materiels ne ſcauroient étre unis avec l'ame comme on le demande; c'eſt parceque ces Etres, étant étendûs & l'ame ne l'étant point, il n'y a point de proportion entr'eux. Mais c'eſt là, où Mr. Locke demande fort à propos (§. 7.) s'il y a plus de proportion entre Dieu & l'ame. En effêt, il ſemble que le R. P. Malebranche devoit alleguer non pas le peu de proportion, mais le peu de connexion, qui paroit entre l'ame & le corps, au lieu qu'il y a une connexion entre Dieu & les creatures, qui fait qu'elles ne ſcauroient exiſter ſans lui.

Lors-

Lorsque ce Pere dit (§. 6.) qu'il n'y a point de ſubſtance purement intelligible que Dieu, j'avoue, que je ne l'entens pas aſſez bien. Il y a quelque choſe dans l'ame que nous entendons diſtinctement; & il y a bien des choſes en Dieu, que nous n'entendons point du tout.

Mr. Locke (§. 8.) fait une remarque ſur la fin du chapitre du Pere, qui revient à mes ſentimens; car pour faire voir, que ce Pere n'a pas exclù tous les moyens d'expliquer la choſe, il ajoute: *ſi je diſois qu'il eſt poſſible, que Dieu ait fait nos ames en ſorte & les ait tellement unies au corps, que ſur certaines motions du corps l'ame eut telles ou telles perceptions, mais d'une maniere inconçevable à nous, j'aurois dit quelque choſe d'auſſi apparent & d'auſſi inſtructif que ce qu'il dit.* Mr. Locke en diſant cela paroit avoir enviſagé mon Syſteme de l'harmonie préétablie ou quelque choſe d'approchant.

Mr. Locke objecte (§. 20.) que le Soleil eſt inutile, ſi nous le voyons en Dieu. Comme cet argument iroit auſſi contre mon Syſteme, qui pretend que nous voyons le ſoleil en nous, je reponds que le ſoleil n'eſt pas ſeulement fait pour nous, & que Dieu veut nous faire repreſenter des verités ſur ce qui eſt hors de nous.

Il objecte auſſi (§. 22.) qu'il ne conçoit pas comment nous puiſſions voir quelque choſe confuſement en Dieu, où il n'y a point de confuſion. On pourroit repondre que nous voyons les choſes confuſement, quand nous en voyons trop à la fois.

Le P. Malebranche ayant dit, que Dieu eſt la place des Eſprits, comme l'eſpace eſt la place des corps, Mr. Locke dit (p. 25.) qu'il n'entend pas un mot de cela. Mais il entend au moins ce que c'eſt que l'eſpace, place & corps. Il entend auſſi que le Pere met une analogie entre

eſpace, lieu, corps

& entre Dieu, lieu, eſprit. Ainſi une bonne partie de ce qu'il dit ici eſt intelligible. On peut ſeulement objecter, que cette Analogie n'eſt point prouvée, quoiqu'on s'apperçoive aiſément de quelques rapports, qui peuvent donner lieu à la comparaiſon. Je remarque ſouvent que certaines gens tachent d'eluder ce qu'on leur dit par cette affectation d'ignorance comme s'ils n'y entendoient rien; ce qu'ils font non pas

pour ſe blamer eux mêmes, mais ou pour blamer ceux qui parlent, comme ſi leur jargon étoit non-intelligible, ou pour s'elever au deſſus de la choſe & de celui qui la debite, comme ſi elle n'étoit point digne de leur attention. Cependant Mr. Locke a raiſon de dire, que le ſentiment du P. Malebranche eſt non-intelligible par rapport à ſes autres ſentimens, puisque chez lui eſpace & corps eſt la même choſe. La verité lui eſt echappée ici & il a conçû quelque choſe de commun & d'immuable, auquel les corps ont un rapport eſſentiel & qui fait même leur rapport entr'eux. Cet ordre donne lieu à faire une fiction & de concevoir l'eſpace comme une ſubſtance immuable; mais ce qu'il y a de réel dans cette notion regarde les ſubſtances ſimples, ſous lesquelles les Eſprits ſont compris, & ſe trouve en Dieu, qui les unit.

Le Pere diſant, que les Idées ſont des Etres repreſentatifs, Mr. Locke a ſujet (§. 26.) de demander ſi ces Etres ſont des ſubſtances, des modes ou des relations? Je crois, qu'on peut dire que ce ne ſont que des rapports, qui reſultent des attributs de Dieu.

Quand Mr. Locke declare (§. 31.) qu'il ne comprend point comment la varieté des Idées eſt compâtible avec la ſimplicité de Dieu, il me ſemble qu'il n'en doit point tirer une objection contre le P. Malebranche; car il n'y a point de Syſteme, qui puiſſe faire comprendre une telle choſe. Nous ne pouvons pas comprendre l'incommenſurable & mille autres choſes, dont la verité ne laiſſe pas de nous être connue & que nous avons droit d'employer pour rendre raiſon d'autres, qui en ſont dependantes. Quelque choſe d'approchant a lieu dans toutes les ſubſtances ſimples, où il y a une varieté des affections dans l'unité de la ſubſtance.

Le Pere ſoutient que l'Idée de *l'infini* eſt anterieure à celle du fini. Mr. Locke objecte (§. 34.) qu'un enfant a plûtôt l'Idée d'un nombre ou d'un quarré que celle de l'infini. Il a raiſon en prenant les Idées pour des images; mais en les prenant pour les fondemens des notions, il trouvera que dans le *continuum* la notion d'un êtendu, pris abſolument, eſt anterieure à la notion d'un êtendu, où la modification eſt ajoutée. Il faut encore appliquer cela à ce qui ſe dit §. 42. & 46.

L'argument du Pere, que Mr. Locke examine (§. 40.) n'eſt pas à mepriſer, que Dieu ſeul, étant la fin des eſprits, en eſt auſſi l'objet unique.

que. Il eſt vrai qu'il s'en faut quelque choſe pour qu'on puiſſe l'appeller une demonſtration. Il y a une raiſon plus concluante, qui fait voir que Dieu eſt le ſeul objet immediat externe des eſprits, & c'eſt qu'il n'y a que lui, qui puiſſe operer ſur eux.

On objecte (§. 41.) que l'Apôtre commance par la connoiſſance des creatures pour nous mener à Dieu & que le Pere fait le contraire. Je crois que ces methodes s'accordent. L'une procede *à priori*, l'autre *à poſteriori;* & la derniere eſt la plus commune. Il eſt vrai que la meilleure voye de connoitre les choſes eſt celle qui va par leurs cauſes; mais ce n'eſt pas la plus aiſée. Elle demande trop d'attention aux choſes ſenſibles.

En repondant au (§. 34.) j'ai remarqué la difference qu'il y a entre image & Idée. Il ſemble qu'on combat cette difference (§. 38.) en trouvant de la difficulté dans la difference qu'il y a entre ſentiment & Idée. Mais je crois que le Pere entend par ſentiment une perception d'imagination, au lieu qu'on peut avoir des Idées des choſes, qui ne ſont point ſenſibles ni imaginables. J'avoue que nous avons une Idée auſſi claire de la couleur du violet, que de la figure (comme on objecte ici) mais non pas auſſi diſtincte, ni auſſi intelligible.

Mr. Locke demande, ſi une ſubſtance indiviſible & non-étendue peut avoir en même tems des modifications differentes & qui ſe rapportent à des objets inconſiſtans? Je reponds qu'oui. Ce qui eſt inconſiſtant dans un même objet n'eſt pas inconſiſtant dans la repreſentation de differens objets, qu'on conçoit à la fois. Il n'eſt point neceſſaire pour cela, qu'il y ait des differentes parties dans l'ame, comme il n'eſt point neceſſaire qu'il y ait de differentes parties dans le point, quoique de differens angles y aboutiſſent.

On demande avec raiſon (§. 43.) comment nous connoiſſons les creatures, ſi nous ne voyons immediatement que Dieu? C'eſt que les objets, dont Dieu nous fait avoir la repreſentation, ont quelque choſe, qui reſſemble à l'Idée que nous avons de la ſubſtance, & c'eſt ce qui nous fait juger qu'il y a d'autres ſubſtances.

On ſuppoſe (§. 46.) que Dieu a l'Idée d'un angle, qui eſt le plus prochain de l'angle droit, mais qu'il ne montre à perſonne quelque deſir qu'on

qu'on puiſſe avoir de l'avoir. Je reponds qu'un tel angle eſt une fiction, comme la fraction la plus prochaine de l'unité, ou le nombre le plus prochain du Zero, ou le moindre de tous les nombres. La nature de la continuité ne permet pas, qu'il y ait rien de tel.

Le Pere avoit dit, que nous connoiſſons notre ame par un ſentiment interieur de conſcience & que pour cela la connoiſſance de notre ame eſt plus imparfaite que celle des choſes, que nous connoiſſons en Dieu. Mr. Locke y remarque fort à propos (§. 47.) que l'Idée de notre ame étant en Dieu auſſi bien que celle des autres choſes, nous la devrions voir auſſi en Dieu. La verité eſt que nous voyons tout en nous & dans nos ames & que la connoiſſance que nous avons de l'ame eſt trés veritable & juſte pourvû que nous y prenions garde; que c'eſt par la connoiſſance que nous avons de l'ame, que nous connoiſſons l'Etre, la Subſtance, Dieu même & que c'eſt par la reflexion ſur nos penſées, que nous connoiſſons l'étendue & les corps; qu'il eſt vrai cependant que Dieu nous donne tout ce qu'il y a de poſitif en cela & toute perfection y enveloppée par une emanation immediate & continuelle en vertu de la dependance, que toutes les creatures ont de lui & c'eſt par là qu'on peut donner un bon ſens à cette phraſe que Dieu eſt l'objet de nos ames & que nous voyons tout en lui.

Peutetre que le deſſein du Pere, qu'on examine (§. 53.) en diſant que nous voyons les eſſences des choſes dans les perfections de Dieu & que c'eſt la raiſon univerſelle qui nous eclaire, tend à faire remarquer que les attributs de Dieu fondent les notions ſimples, que nous avons des choſes, l'Etre, la puiſſance, la connoiſſance, la diffuſion, la durée, priſes abſolument, étant en lui & n'étant dans les creatures que d'une maniere limitée.

DIALOGVS

DE

CONNEXIONE INTER RES ET VERBA, ET VERITATIS REALITATE;

SCRIPTVS

ANNO 1677. MENSE AVGVSTO.

DIALOGVS

DE

CONNEXIONE INTER RES ET VERBA.

A. Si filum Tibi daretur, quod ita flectere debeas, ut in se redeat & quantum plurimum ſpatii comprehendat, quomodo id flecteres?

B. In orbem. Oſtendunt enim Geometrae circulum eſſe capaciſſimum figurarum eiusdem ambitus: & ſi duae ſint inſulae, una orbicularis, altera quadrata, quae aequali tempore circumiri poſſint, orbicularem plus agri continere.

A. Hoccine verum eſſe putas, etiamſi a Te non cogitetur?
B. Imo, antequam vel Geometrae id demonſtraſſent, vel homines obſervaſſent.

A. Ergo in rebus non in cogitationibus veritatem ac falſitatem eſſe putas?
B. Ita ſane.

A. An res aliqua falſa eſt?
B. Non res puto, ſed cogitatio vel propoſitio de re.

A. Itaque falſitas eſt cogitationum, non rerum?
B. Cogor fateri.

A. Nonne ergo & veritas?

B. Videtur; ſubdubito tamen an valeat conſequentia.

A. Nonne propoſita quaeſtione, antequam ſententiae certus ſis, dubitas verumne aliquid vel falſum ſit?

B. Certe.

A. Agnoſcis ergo idem eſſe ſubjectum veritatis & falſitatis capax, donec alterutrum ex particulari quaeſtionis natura conſtet?

B. Agnoſco & fateor, ſi falſitas ſit cogitationum etiam veritatem eſſe cogitationum non rerum.

A. Sed hoc illi contradicit, quod ſupra dixiſti, verum eſſe etiam quod a nemine cogitatur?

B. Perplexum me reddidiſti.

A. Tentanda tamen conciliatio eſt. Putasne omnes cogitationes, quae fieri poſſent, reapſe formari, vel, ut clarius iam dicam, putasne omnes propoſitiones cogitari?

B. Non puto.

A. Vides ergo veritatem eſſe propoſitionum ſeu cogitationum, ſed poſſibilium, ita ut illud ſaltem certum ſit, ſi quis hoc aut contrario modo cogitet, cogitationem eius veram aut falſam fore?

B. Recte nos expediiſſe videris ex lubrico loco.

A. Sed quoniam cauſſam aliquam adeſſe neceſſe eſt, cur cogitatio aliqua vera aut falſa futura ſit, hanc ubi quaeſo quaeremus?

B. In natura rerum puto.

A. Quid ſi ea oriatur ex natura Tua?

B. Certe non ex ſola; nam neceſſe eſt & meam & rerum, de quibus cogito, naturam talem eſſe, ut, quando methodo legitima procedo, propoſitionem, de qua agitur, ſeu veram ſeu falſam concludam.

A. Pul-

A. Pulcre reſpondes. Sunt tamen difficultates?

B. Quaenam obſecro?

A. Quidam viri docti putant veritatem oriri ab arbitrio humano & ex nominibus ſeu characteribus?

B. Valde paradoxa haec ſententia eſt.

A. Sed eam ita probant. Nonne definitio eſt principium demonſtrationis?

B. Fateor, nam ex ſolis definitionibus inter ſe junctis propoſitiones aliquae demonſtrari poſſunt.

A. Talium ergo propoſitionum veritas pendet a definitionibus?

B. Concedo.

A. At definitiones pendent ab arbitrio noſtro?

B. Quid ita?

A. Nonne vides in arbitrio eſſe Mathematicorum uti voce Ellypſeos ut ſignificet figuram quandam? Et in arbitrio Latinorum fuit, voci *Circulus* imponere ſignificationem, quam exprimit definitio?

B. Quid tum? Cogitationes fieri poſſunt ſine vocabulis.

A. At non ſine aliis ſignis. Tenta quaeſo an ullum arithmeticum calculum inſtituere poſſis ſine ſignis numeralibus? (Cum Deus calculat & cogitationem exercet fit mundus.)

B. Valde me perturbas, neque enim putabam characteres vel ſigna ad ratiocinandum tam neceſſaria eſſe.

A. Ergo veritates Arithmeticae aliqua ſigna ſeu characteres ſupponunt?

B. Fatendum eſt.

A. Ergo pendent ab hominum arbitrio?

B. Videris me quaſi praeſtigiis quibusdam circumvenire.

A. Non mea haec ſunt, ſed ingenioſi admodum ſcriptoris?

B. Adeone quisquam a bona mente diſcedere poteſt, ut ſibi perſuadeat veritatem eſſe arbitrariam & a nominibus pendere, cum tamen conſtet eandem eſſe Graecorum, Latinorum, Germanorum Geometriam?

A. Recte ais. Interea difficultati ſatisfaciendum eſt.

B. Hoc unum me male habet, quod nunquam a me ullam veritatem agnoſci, inveniri, probari animadverto niſi vocabulis vel aliis ſignis in animo adhibitis.

A. Imo ſi characteres abeſſent, nunquam quicquam diſtincte cogitaremus, neque ratiocinaremur.

B. At quando figuras Geometriae inſpicimus, ſaepe ex accurata earum meditatione veritates eruimus.

A. Ita eſt; ſed ſciendum etiam has figuras habendas pro caracteribus, neque enim circulus in charta deſcriptus verus eſt circulus, neque id opus eſt ſed ſufficit eum a nobis pro circulo haberi.

B. Habet tamen ſimilitudinem quandam cum circulo, eaque certe arbitraria non eſt.

A. Fateor, ideoque utiliſſimi characterum ſunt figurae. Sed quam ſimilitudinem eſſe putas inter denarium & characterem 10?

B. Eſt aliqua relatio ſeu ordo in characteribus, qui in rebus, imprimis ſi characteres ſint bene inventi.

A. Eſto; ſed quam ſimilitudinem cum rebus habent ipſa prima elementa, verbi gratia o. cum nihilo, vel a. cum linea? Cogeris ergo admittere ſaltem in his elementis nulla opus eſſe ſimilitudine. Exempli cauſſa in *lucis* aut *ferendi* vocabulo, tametſi compoſitum *Lucifer* relationem ad lucis & ferendi vocabula habeat ei reſpondentem, quam habet res, *Lucifero* ſignificata, ad rem vocabulis *lucis* & *ferendi* ſignificatam?

B. At Graecum φωσφορος eandem habet relationem ad φῶς & φέρω.

A. Po-

A. Poterant Graeci non hac ſed alia voce uti.

B. Ita eſt; ſed hoc tamen animadverto, ſi characteres ad ratiocinandum adhiberi poſſint, in illis aliquem eſſe ſitum complexum ordinem, qui rebus convenit, ſi non in ſingulis vocibus (quamquam & hoc melius foret) ſaltem in earum conjunctione & flexu, & hunc ordinem, variatum quidem in omnibus linguis, quodammodo reſpondere. Atque hoc mihi ſpem facit exeundi e difficultate. Nam etſi characteres ſint arbitrarii, eorum tamen uſus & connexio habet quiddam, quod non eſt arbitrarium, ſcilicet proportionem quandam inter characteres & res & diverſorum characterum, easdem res exprimentium, relationes inter ſe. Et haec proportio ſive relatio eſt fundamentum veritatis. Efficit enim ut ſive hos ſive alios characteres adhibeamus, idem ſemper ſive aequivalens ſeu proportione reſpondens prodeat, tametſi forte aliquos ſemper characteres adhiberi neceſſe ſit ad cogitandum.

A. Euge: praeclare admodum Te expediiſti. Idque confirmat calculus analyticus arithmeticusve. Nam in numeris eodem ſemper modo res ſuccedet, ſive denaria ſive, ut quidam fecere, duodenaria progreſſione utaris & poſtea quod diverſimodo calculis explicaſti, in granulis aliave materia numerabili exſequaris; ſemper enim idem provenit. Et in Analyſi, etſi diverſis characteribus facilius appareant diverſae rerum habitudines, ſemper tamen baſis veritatis eſt in ipſa connexione atque collocatione characterum; ut ſi quadratum ab a dicas a^2 pro a ponendo $b + c$ habebis quadratum $+ b^2 + {}^2bc$; vel pro a ponendo $d - e$ quadratum $+ c^2$ habebis $\begin{matrix} + d^2 \\ + e^2 \end{matrix} - {}^2de$. Priori modo exprimitur relatio totius a ad ſuas partes b c. Poſteriore modo partis a ad totum d eiusque ſupra partem a exceſſum e. Rem autem ſemper eodem redire apparet ſubſtituendo. Nam in formula $d^2 + e^2 - 2de$ in locum ipſius d ſubſtituamus eius valorem $a + e$ tunc pro d^2 habebitur $a^2 + e^2 + 2ae$ & pro $- 2de$ habebitur $- 2ae - 2e^2$. Ergo in unum addendo:

$+ d^2$	aequal.	$a^2 + e^2 + 2ae$
$+ e^2$	aequal.	$+ e^2$
$- 2de$	aequal.	$- 2e^2 - 2ae$

prodibit ſumma - - - - a^2

Vides

Vides utcunque pro arbitrio ſumantur characteres, modo tamen in eorum uſu certus ordo & modus ſervetur, ſemper omnia conſentire. Quanquam ergo veritates neceſſario ſupponant aliquos characteres, imo aliquando de ipſis characteribus loquantur (ut Theoremata de abjectione novenarii agentia) non tamen in eo, quod in iis eſt arbitrarium, ſed in eo quod eſt perpetuum, relatione nempe ad res, conſiſtunt, ſemperque verum eſt ſine ullo arbitrio noſtro, quod poſitis talibus characteribus talis ratiocinatio ſit proventura, & poſitis aliis, quamquam nota ad priores relatio ſit alia quidem, ſed etiam relationem ſervans ad priores, ex characterum relatione reſultantem, quae ſubſtituendo vel comparando apparet.

FINIS.

DIFFICVLTATES
QVAEDAM
LOGICAE.

DIFFICVLTATES QVAEDAM LOGICAE.

Difficultates quaedam Logicae ſolutu dignae occurrerunt. Qui fit, quod in ſingularibus procedit oppoſitio: *Petrus Apoſtolus eſt miles & Petrus Apoſtolus non eſt miles*, cum tamen opponatur aliàs univerſalis affirmativa & particularis negativa? An dicemus ſingulare aequivalere particulari & univerſali? Rectè. Itaque & cum objicietur ſingulare aequivalere particulari, quia in tertia figura concluſio debeat eſſe particularis & poſſit tamen eſſe ſingularis (v. g. *omnis ſcribens eſt homo, quidam ſcribens eſt Petrus Apoſtolus, ergo Petrus Apoſtolus eſt homo*) reſpondebo, concluſionem revera eſſe particularem & perinde eſſe ac ſi concluſiſſemus, *quidam Petrus Apoſtolus eſt homo, nam quidam Petrus Apoſtolus & omnis Petrus Apoſtolus coïncidunt*, quia terminus eſt ſingularis.

Major haec eſt difficultas, quod converſio recepta videtur aliquando inducere falſum, nempe converſio per accidens univerſalis affirmativa in caſu tali, *omnis ridens eſt homo, ergo quidam homo eſt ridens;* nam prior vera eſt, etiamſi nullus homo rideret, at poſterior non vera non eſt, niſi aliquis homo actu rideat. Prior loquitur de poſſibilibus, poſterior de actualibus. At non occurrit difficultas ſimilis ſi maneas in terminis poſſibilium, v. g. *omnis homo eſt animal, ergo quoddam animal eſt homo.* Dicendum ergo concluſionem, *quidam homo eſt ridens*, eſſe veram in regione Idearum, ſeu ſi ridentem ſumas pro quadam ſpecie Entis poſſibilis, ut miles eſt ſpecies hominis, ſeu ut homo eſt ſpecies animalis, ita quidam homo eſt ridens, veraque erit propoſitio, etiamſi nullus homo ridens exiſtat. Sane converſio à me demonſtratur per Syllogismum tertiae figurae. *Omnis ridens eſt ridens. Omnis ridens eſt homo. Ergo quidam homo eſt ridens*, intelligo in regione Idearum, ſi *ridens* ſumatur pro hominis ſpecie non

pro *ridente actuali.* Syllogismus hic in *Darapti* demonſtrari poteſt ex prima per regreſſum, ſeu nihil aliud aſſumendo quam leges oppoſitionum, dum ſcilicet ſumatur Syllogismus in prima & aſſumitur concluſionem falſam eſſe & unam praemiſſarum eſſe veram. Hinc ſequitur alteram praemiſſarum eſſe falſam. Falſae autem concluſionis oppoſita eſt vera.

Leges autem oppoſitionum primitivae ſunt. V. g. *omnis homo eſt animal.* Huic ajo opponi: *quidam homo non eſt animal.* Nam *omnis homo eſt animal* idem eſt quod A homo eſt animal, B homo eſt animal, C homo eſt animal & ita in caeteris; & *quidam homo non eſt animal*, nihil aliud dicit quam B non eſſe animal vel aliquid tale. Itaque opponuntur: *omnis homo eſt animal* & *quidam homo non eſt animal.* Sic opponuntur: *nullus homo eſt lapis* & *quidam homo eſt lapis*; nam *nullus homo eſt lapis* ſignificat A homo non eſt lapis, B homo non eſt lapis, C homo non eſt lapis &c. Ergo falſa eſt talis: B homo eſt lapis, quae nihil aliud eſt quam aliquis homo eſt lapis. Atque hoc eſt proprie *dictum de omni & dictum de nullo*, tanquam fundamentum omnis doctrinae ſyllogiſticae, nempe doctrina oppoſitionum pariter ac primae figurae, veluti: *omnis homo eſt animal; omnis miles eſt homo; Ergo omnis miles eſt animal.* Jam miles homo & miles coïncidunt (quia omnis miles eſt homo) Ergo coïncidunt miles homo eſt animal & miles eſt animal.

Itaque recurrimus ad fundamentum illud meum reductionis, quo aliàs demonſtravi leges ſyllogiſticas. Omnis homo eſt animal, ſic interpretabar: Homo animal & homo aequivalent, ſeu qui dicit Te eſſe hominem dicit Te eſſe animal. Quidam ſe appellabat *Grünberg*, viridis mons. Sodalis ei dicit, ſufficeret ut Te appellares *Berg*, mons. Quid ita? reſpondet prior, putasne omnes montes eſſe virides? Cui ſodalis, ita, inquit, nunc certe, nam aeſtas erat. Ita illi naturalis ſenſus dictabat haec duo coïncidere, omnis mons eſt viridis & aequivalent viridis mons & mons.

Reductio mea vetus talis fuit. *Univerſalis affirmativa:* Omne A eſt B; id eſt aequivalent AB & A ſeu A non B eſt non-ens. *Particularis negativa:* quoddam A non eſt B ſeu non aequivalent AB & A ſeu A non B eſt Ens. At *univerſalis negativa:* nullum A eſt B, erit AB eſt non-ens, & *particularis affirmativa* quoddam A eſt B, erit AB eſt Ens. Ex hac interpretatione ſtatim patent regulae oppoſitionum (quibus demonſtravi ſecundam & tertiam ex prima figura) & leges converſionum (quibus demonſtravi figuram quartam) ut manifeſtum eſt; nam U.A. & P.N. opponuntur

nuntur quia aequipollentiam, quam una affirmat, altera negat de iisdem; & ſimiliter U. N. & P. A. opponuntur ſimpliciter, quia entitatem, quam una affirmat, altera negat de eodem. U. N. & P. A. convertuntur ſimpliciter, nam cum dico AB eſt non Ens, vel AB eſt Ens, nihil refert utrum dicam etiam BA eſt Ens vel BA eſt non Ens, nam aequivalent AB & BA. Sed U. A. & P. N. non convertuntur ſimpliciter, nam hae propoſitiones AB aequipollet ipſi A vel non aequipollet ipſi A, non eodem modo tractant A & B nec inde ſequitur AB aequipollet vel non aequipollet ipſi B. At converſio per accidens propoſitionis affirmativae, hoc modo tractatae, praeſupponit converſionem ſimpliciter particularis Affirmativae, iam demonſtratam & praeterea demonſtrationem ſubalternationis ſeu demonſtrationem particularis affirmativae ex univerſali affirmativa. Omne A eſt B. Ergo quoddam A eſt B. Demonſtratio ſic procedit. Omne A eſt B i. e. AB aequivalet ipſi A. Sed A eſt Ens (ex hypotheſi) Ergo AB eſt Ens, i. e. quoddam A eſt B. Sed quia pari iure etiam poterat dici BA eſt Ens ſeu quoddam B eſt A hinc habebas iam converſionem per accidens ſeu talem collectionem: Omne A eſt B, ergo quoddam B eſt A.

Univerſalis negativa etiam converti poteſt per accidens, ſed id alio modo demonſtratur, nam converti poteſt ſimpliciter & converſae ſumi poteſt ſubalterna. Converſionem eius ſimpliciter permiſſam iam demonſtravimus. Supereſt ut in ea demonſtremus ſubalternationem. Nullum A eſt B; Ergo quoddam A non eſt B. Nempe nullum A eſt B i. e. AB eſt non-Ens; Ergo AB non aequivalet ipſi A (quia A eſt Ens) i. e. quoddam A non eſt B. Caeterum quia nullum A eſt B i. e. quia AB eſt non-Ens & ideo BA etiam eſt non-Ens, etiam BA non aequivalet ipſi B ſeu etiam quoddam B non eſt A. Habemus ergo hinc tam ſubalternationem quam converſionem per accidens ex univerſali negativa.

Caeterum venit in mentem etiam propoſitiones, univerſalem negativam & ei oppoſitam particularem affirmativam reduci poſſe ad aequipollentiam, hoc modo: Nullum A eſt B i. e. AB eſt non-Ens, etiam ſic exprimi poterit: non aequivalent AB & AB Ens. Et ſimiliter quoddam A eſt B i. e. AB eſt Ens, etiam ſic exprimi poterit: AB & AB Ens aequivalent. Hinc ex iſto enuntiandi modo etiam habetur U. N. & P. A. oppoſitio & earundem converſio ſimpliciter, itemque ex U. N. ſubalternatio; nam eſto nullum A eſt B, fiet inde AB & AB Ens non aequivalent. Inferendum eſt hinc, quoddam A non eſſe B ſeu non aequivalere A & AB, quia A & A Ens aequivalent ex hypotheſi; quodſi ergo A & AB aequivalerent,

etiam AB & AB Ens aequivalerent contra assumtum. Ita omnes propositiones logicas categoricas reduximus ad calculum aequipollentiarum.

Caeterum hinc etiam manifestius apparet fons erroris in tali conversione *omnis ridens est homo, ergo quidam homo est ridens*, cum tamen fieri posset & fieri potuisset ut nullus homo nunc revera rideat, imo nunquam riserit, imo ut nullus homo exstiterit. Omnis ridens est homo i. e. ridens & ridens homo aequivalent. Sed ridens est Ens ex hypothesi. Ergo ridens homo est Ens, seu quidam homo est ridens. Ubi *Ens* in propositione, *homo ridens est Ens* eodem modo sumi debet ut in propositione *ridens est Ens*, si sumatur *Ens* de possibilitate seu ut sit *ridens* in regione Idearum; etiam *quidam homo est ridens* non aliter accipi debet, quam homo *ridens est Ens*, nempe possibile seu in regione Idearum. Sed *si ridens est Ens* pro tali sumi poterit, verumque erit aliquem hominem actu ridere. Idem est si processissemus per modum, quo etiam particularis affirmativa ad aequipollentiam reducitur: Omnis ridens est homo i. e. ridens & ridens homo aequivalent. Porro ridens & ridens Ens aequivalent. Ergo ridens homo & ridens homo Ens aequivalent; Ergo homo ridens & homo ridens Ens aequivalent i. e. quidam homo est ridens, scilicet in regione Idearum seu ut homo ridens sit Ens vel ut homo ridens & homo ridens Ens aequivaleant non ultra, neque quidam homo est ridens significat actu aliquem hominem ridere. Verba ergo linguae ambigua sunt, ambiguitatem vero reductio nostra tollit.

Hinc etiam patet Universalem Affirmativam cum sua opposita P. N. toto coelo differre ab Universali Negativa cum sua opposita, cum in posterioribus Ens assumatur, non in prioribus. In omnibus tamen tacite assumitur, terminum ingredientem esse Ens.

Omne A est B i. e. AB ∤ A.
Quoddam A non est B i. e. AB non ∤ A.
Nullum A est B. i. e. AB non est Ens seu AB non ∤ AB Ens.
Quoddam A est B i. e. AB est Ens seu AB ∤ AB Ens.

Ex his patet in omni propositione affirmativa praedicatum esse particulare; sed non aeque patet in omni negativa praedicatum esse universale seu removeri. Generaliter agnoscere poterimus an terminus A vel B sit universalis. Si pro A vel B substitui potest $\curlyvee$ A vel $\curlyvee$ B ubi $\curlyvee$ potest esse quodcunque cum B compatibile velut C F &c. Jam ex AB ∤ A non licet inferre A $\curlyvee$ B ∤ A licet enim B contineatur in A non ideo $\curlyvee$ B continebitur in A. Similiter pro AB ∤ AB Ens non infertur A $\curlyvee$ B ∤ A $\curlyvee$ B Ens.

Etsi

Etſi enim ⌜ B ſit Ens ex hypotheſi, non ideo ſequitur A ⌜ eſſe Ens. Itaque hinc patet praedicatum propoſitionis affirmativae non eſſe univerſale. Oſtendamus jam ſimili methodo praedicatum propoſitionis negativae eſſe univerſale. Nempe, ſi AB non ⌞ A, etiam A ⌜ B non ⌞ A ſive enim ⌜ B ſit ⌞ B, aut A ⌜ ⌞ B ſive non, res procedit, nam ſi ⌜ B ⌞ B, vel A ⌜ ⌞ A ſubſtitui poterunt pro B vel pro A. Si vero non aequipolleant, multo magis A ⌜ B & A non aequipollebunt. Idem eſt in AB non ⌞ AB Ens.

Supereſt ut demonſtremus ſubjectum habere quantitatem ſuae propoſitionis. In U. A. AB ⌞ A. Ergo & ⌜ AB ⌞ ⌜ A. Sed in P. N. ſi AB non ⌞ A non hinc ſequitur ⌜ AB non ⌞ ⌜ A, nam ſi ⌜ ⌞ B, foret ⌜ AB ⌞ ⌜ A. Rurſus vero in V. N. ſi AB non eſt Ens etiam ⌜ AB non eſt Ens; ſeu ſi AB non ⌞ AB Ens, etiam ⌜ AB non ⌞ ⌜ AB Ens. Sed in P. A. ſi AB eſt Ens, non ſequitur etiam ⌜ AB eſſe Ens; poteſt enim ſub ⌜ aſſumi aliquid incompatibile cum A & B. Itaque ex noſtro calculo omnes collegimus regulas diſtributionum.

Caeterum & in altero illo modo demonſtrandi logicas formas, ubi non per Ideas ſed per exempla ſubjecta progredimur, refellenda erit prava illa conſequentia: omnis ridens eſt homo; ergo quidam homo eſt ridens ſeu ridet. Senſus eſt omnis ridens poſſibilis eſt homo, ergo quidam homo eſt ridens poſſibilis; rectè. Hunc ſenſum oſtendit noſtra interpretatio, quae converſionem per accidens legitimam reddit. Ridens ⌞ ridens homo. Jam ridens ⌞ ridens Ens. Ergo ridens homo ⌞ ridens homo Ens, qui ridens ⌞ ridens Ens.

Haec faciunt me vereri, ut ex interpretatione inductiva haec recte conſtitui poſſint. Ariſtoteles ipſe viam idealem ſecutus videtur, nam dicit animal ineſſe homini, nempe notionem notioni, cum aliàs potius homines inſint animalilus. Videamus tamen quid ex collectiva ratiocinatione duci poſſit. *Barbara.* Omnes homines ſunt in animalibus. Omnes milites ſunt in hominibus. Ergo omnes milites ſunt in animalibus. *Celarent.* Omnes homines ſunt extra lapides. Omnes milites ſunt in hominibus. Ergo omnes milites ſunt extra lapides. *Darii.* Omnes homines ſunt in animalibus. Quidam intelligentes ſunt in hominibus. Ergo quidam intelligentes ſunt in animalibus. *Ferio.* Omnes homines ſunt extra lapides. Quaedam ſubſtantiae ſunt in hominibus. Ergo quaedam ſubſtantiae ſunt extra lapides. *In Darapti.* Omnis homo eſt intelligens. Omnis homo eſt animal. Ergo quoddam animal eſt intelligens. *Inter-*

pre-

pretatione collectiva: Omnes homines ſunt in intelligentibus. Omnes homines ſunt in animalibus. Ergo quaedam animalia ſunt in intelligentibus. Transferamus ad hunc Syllogismum, quo converſio per accidens demonſtratur: omnis ridens eſt ridens, omnis ridens eſt homo, ergo quidam homo eſt ridens, interpretando: omnes ridentes ſunt in ridentibus, omnes ridentes ſunt in hominibus, ergo quidam homines ſunt in ridentibus. Sed quid ſi reverà nullus homo rideat? Dico hanc propoſitionem, omnes ridentes ſunt in hominibus ſeu omnes ridentes ſunt homines etiam falſam eſſe, nam ut vera ſit etiam vera erit: quidam ridentes ſunt in hominibus; ſed ea falſa eſt ſi nullus homo rideat. At ſecus eſt ſi dicas: *omnes, ſi qui rident, ſunt in hominibus;* nam ex hac non ſequitur: *quidam, qui rident, ſunt in hominibus*, ſed haec tantum: *quidam, ſi qui rident, ſeu ſuppoſiti ridentes, ſunt in hominibus.* Itaque Syllogismus erit talis: *omnes ſuppoſiti ridentes ſunt ſuppoſiti ridentes*, (neque enim licet dicere, omnes ſuppoſiti ridentes ſunt actu ridentes) omnes ſuppoſiti ridentes ſunt homines. Ergo quidam homines ſunt ſuppoſiti ridentes, ſeu interpretando: omnes ſuppoſiti ridentes ſunt in ſuppoſitis ridentibus, omnes ſuppoſiti ridentes ſunt in hominibus, ſcilicet ſuppoſitis, ergo quidam homines ſuppoſiti ſunt in ſuppoſitis ridentibus. Hinc patet etiam ſubalternationis conſequentiam ſimili abuſui obnoxiam eſſe. Omnis ridens eſt homo, ergo quidam ridens eſt homo. Revera enim nemine reapſe ridente nullus ridens eſt homo. Itaque patet in tali objectione propoſitionem univerſalem intelligi ſolere de ſuppoſito ridente, particularem de actuali ridente. Itaque cum dicitur, omnis ridens eſt homo, ergo quidam ridens eſt homo, ſenſus erit: omnis ſuppoſitus ridens eſt homo, ergo quidam ſuppoſitus ridens eſt homo. Unde recte concluditur, quidam homo (nempe ſuppoſitus) eſt ſuppoſitus ridens. Sed non inde infertur: *ergo quidam homo eſt actu ridens.* Sed ſi dicas, *omnis actu nunc ridens, eſt homo*, ponis reverà aliquem nunc actu ridere, eumque eſſe hominem, adeoque aliquem hominem actu ridere; ſemper enim aſſumendum eſt, terminum eſſe verum Ens, at actu nunc ridens ne quidem Ens erit ſi falſum ſit aliquem actu ridere.

FINIS.

DI-

DISCOURS
TOUCHANT LA METHODE
DE LA CERTITUDE
ET
DE L'ART D'INVENTER
POUR
FINIR LES DISPUTES
ET
POUR FAIRE EN PEU DE TEMS DES GRANDS PROGRES.

DISCOURS

TOUCHANT LA METHODE DE LA CERTITUDE ET L'ART D'INVENTER,

POUR FINIR LES DISPUTES

ET

POUR FAIRE EN PEU DE TEMS DES GRANDS PROGRES.

Ce petit diſcours traite une des plus grandes matieres, où la felicité des hommes eſt extremement intereſſée, car on peut dire hardiment que les connoiſſances ſolides & utiles ſont le plus grand treſor du genre humain & le veritable heritage que nos ancêtres nous ont laiſſé, que nous devons faire profiter & augmenter, non ſeulement pour le transmettre à nos ſucceſſeurs en meilleur êtat, que nous ne l'avons reçû, mais bien plus pour en jouir nous mêmes autant qu'il eſt poſſible pour la perfection de l'eſprit, pour la ſanté du corps & pour les commodités de la vie.

Il faut avouer, en reconnoiſſant la bonté divine à notre egard, qu'autant que l'on peut juger par l'hiſtoire jamais ſiecle a eté plus propre à *ce grand ouvrage* que le nôtre, qui ſemble faire la recolte pour tous les autres. L'imprimerie nous a donné moyen d'avoir aiſément les meditations

& les obſervations les plus choiſies des plus grands hommes tant de l'antiquité que de nos tems. La bouſſole nous a ouvert tous les recoins de la ſurface de la terre. Les lunettes à longue vue nous apprennent juſqu'aux ſecrets des cieux & donnent à connoitre le ſyſteme merveilleux de l'univers viſible. Les microſcopes nous font voir dans le moindre atome un monde nouveau de creatures innumerables, qui ſervent ſur tout à connoitre la ſtructure des corps, dont nous avons beſoin. La Chimie, armée de tous les elemens, travaille avec un ſuccés ſurprenant à tourner les corps naturels en mille formes, que la nature ne leur auroit jamais donnée ou bien tard. Deſorte qu'il ſemble maintenant qu'il ne tient qu'à nous de finir avec aſſurance & par demonſtration quantité de diſputes, qui embaraſſoient nos devanciers, de prévenir & de ſurmonter pluſieurs maux, qui nous menacent, & ſur tout d'établir dans les ames la pieté & la charité, tant par l'education que par des raiſons inconteſtables & de conſerver & retablir la ſanté des corps bien plus qu'on ne pouvoit faire autrefois, puisque nous avons aſſurément des remedes, qui effacent tous ceux des anciens, & que la connoiſſance, qu'ils avoient du corps humain, ne ſcauroit entrer en comparaiſon avec la nôtre.

Quant aux Mathematiques nous connoiſſons l'Analyſe des anciens, & nous en ſcavons plus qu'eux & on va bien au delà. Les addreſſes ſecrettes d'Archimede, que les Geometres anciens mêmes ne connoiſſoient point (tant il les avoit cachées) ſont toutes decouvertes.

Pour ce qui eſt des belles lettres, l'hiſtoire ſacrée & profane eſt ſi eclairée, que nous ſommes ſouvent capables de decouvrir les fautes des anciens, qui ecrivoient des choſes de leur tems. On ne ſcauroit conſiderer ſans admiration cet amas prodigieux des reſtes de l'antiquité, ces ſuites des Medailles, cette quantité des Inſcriptions, ce grand nombre de Manuſcripts, tant Européens qu'Orientaux, outre les lumieres qu'on a pû avoir des vieux papiers, chroniques, fondations & titres, qu'on a tirées de la pouſſiere, qui nous font connoitre mille particularités importantes ſur les origines & changemens des familles illuſtres, peuples, etats, loix, langues & coutumes; ce qui ſert non ſeulement pour la ſatisfaction des curieux, mais bien plus pour la conſervation & redreſſement de l'hiſtoire, dont les exemples ſont des leçons vives & des inſtructions agreables, mais ſur tout pour établir cette importante Critique, neceſſaire à diſcer-

diſcerner le ſuppoſé du veritable & la fable de l'hiſtoire, & dont le ſecours eſt admirable pour les preuves de la religion.

Je ne dirai rien de l'eloquence, de la poeſie, de la peinture & des autres arts d'embelliſſement, ni de la ſcience militaire & de toutes celles, qui apprennent aux hommes de faire du mal, qui avancent avec tant de ſuccés, qu'il ſeroit à ſouhaiter que les ſciences du réel & du ſalutaire puiſſent ſuivre celles du fard & du nuiſible. J'ajouterai ſeulement que la decouverte de la poudre à canon me paroit être plûtot un preſent de la bonté du ciel, dont notre ſiecle même lui doit encore des remercimens, qu'une marque de ſa colere; car c'eſt apparemment cette poudre à canon, qui a le plus contribué à arreter le torrent des Ottomans, qui alloient inonder notre Europe & encore preſentement c'eſt par là qu'il y a de l'apparence qu'on ſe pourra quelque jour delivrer entierement de leur voiſinage, ou peutetre qu'on pourra retirer une partie de leurs peuples des tenebres & de la barbarie, pour les faire jouir avec nous des douceurs d'une vie honnette & de la connoiſſance du ſouverain bien, en rendant à la Grece, mere des ſciences, & à l'Aſie, mere de la religion, ces biens, dont nous leurs ſommes redevables.

Enfin je compte pour un des plus grands avantages de notre ſiecle, qu'il y a un Monarque, qui par un concert rare & ſurprenant de merite & de fortune, aprés avoir triomphé de tous cotés & retabli chez lui le repos & l'abondance, s'eſt mis dans un etat non ſeulement à ne rien craindre, mais encore à pouvoir executer chez lui tout ce qu'il voudra pour le bonheur des peuples, ce qui eſt un don du ciel bien rare & bien precieux, car on voit qu'ordinairement les grands Princes & ſurtout les conquerans ont été dans des agitations continuelles & peu en etat de ſonger aux biens de la paix, & ſouvent quelqu'autre puiſſance les tenoit en echec. Pour ce qui eſt des Princes moins puiſſans, ils ne ſont presque jamais à eux mêmes & ſuivent malgré eux les mouvemens des plus grands. J'en ai connu moi même aſſez particulierement, dont le merite étoit aſſurément fort extraordinaire, qui rouloient dans l'eſprit des grands & beaux deſſeins pour le ſoulagement de leurs peuples & même pour l'avancement des belles connoiſſances, mais ils ne pouvoient aller au-delà des projets & des ſouhaits, quelque bonne volonté & quelqu'intelligence qu'ils euſſent, parceque les troubles, qu'ils voyoient naitre à l'entour

d'eux, les obligoient de ramaſſer tout leur eſprit & toutes leurs forces pour s'en garantir & encore ne le pouvoient ils faire qu'avec peine. Mais ce grand Monarque, qu'on reconnoit aiſément à ce peu que je viens d'en dire, étant arbitre de ſon ſort & de celui de ſes voiſins & ayant deja executé des choſes, qu'on trouvoit impoſſibles & qu'on a de la peine à croire aprés le coup, que ne feroit-il point dans un ſiecle ſi eclairé, dans un royaume ſi plein d'eſprits excellens, avec toute cette grande diſpoſition, qu'il y a preſentement dans le monde pour les decouvertes, que ne feroit-il point, dis-je, ſi quelque jour il prenoit la reſolution de faire quelque puiſſant effort pour les ſciences? Je ſuis aſſuré que la ſeule volonté d'un tel Monarque feroit plus d'effèt que toutes nos methodes & tout notre ſavoir. Ce qu'Alexandre fit faire par Ariſtote n'entreroit point en comparaiſon & deja les memoires de l'Academie & les productions de l'obſervatoire le paſſent infiniment. Mais ce ſeroit bien autre choſe, ſi ce grand Prince faiſoit faire pour les decouvertes utiles tout ce qui ſe peut & tout ce qui eſt dans le pouvoir des hommes, c'eſt à dire dans le ſien, qui renferme comme en racourci presque toute la puiſſance humaine à cet égard, d'autant plus qu'il n'y a gueres d'exemples d'une ſeule perſonne, qui ait pu faire plus que lui. Sa bonne volonté ne cede point à ſon pouvoir & le ſeul motif de la charité, ſans appeller la gloire à ſon ſecours, lui ſuffiſoit à s'abaiſſer jusqu'au detail de quelques remedes particuliers mais eprouvés, pour le ſoulagement des hommes, ce que le monde n'a appris que bien tard & cependant je le tiens auſſi glorieux que des conquêtes. J'oſerai dire qu'il eſt en état de faire plus de decouvertes, que tous les Mathematiciens & plus de cures que tous les Medecins feroient ſans lui, parce qu'il peut donner des ordres & faire des reglemens à mettre les ſciences dans un train d'avancer en peu de tems d'une maniere ſurprenante, qui rendroit ſon regne & ſon ſiecle auſſi remarquable de ce côté que de tous les autres, dont il auroit auſſi principalement toute la gloire & dont la poſterité lui demeureroit redevable à jamais. Outre que les autres grandes choſes, qu'il fait, de quelqu'eclat & de quelqu'étendue qu'elles ſoyent, n'appartiennent point à tous les hommes, les ſeules decouvertes utiles, qui ſervent de montrer des verités importantes pour la pieté & la tranquilité de l'eſprit, à diminuer nos maux & à augmenter la puiſſance des hommes ſur la nature, ſont de toutes les nations & de tous les ages. Il ne reſte dont, que d'informer ce grand Prince de tout ce qu'il peut. Ce ſoin appartient aux illuſtres, qui l'approchent de plus près;

près; mais comme ils ſont tous chargés de grandes occupations, il eſt du devoir des autres de leurs fournir des memoires; & ſi ce petit papier y pouvoit ſervir parmi d'autres, il auroit été aſſés bien employé.

Cependant il me ſemble que nous ne profitons pas encore aſſez bien des graces du ciel, des lumieres & diſpoſitions avantageuſes de notre ſiecle & du panchant, que les plus grands Princes temoignent à proteger & faire fleurir les ſciences. Je ſuis obligé quelquefois de comparer nos connoiſſances à une grande boutique ou magaſin ou comptoir ſans ordre & ſans inventaire; car nous ne ſcavons pas nous mêmes ce que nous poſſedons deja & ne pouvons pas nous en ſervir au beſoin. Il y a une infinité de belles penſées & obſervations utiles, qui ſe trouvent dans les auteurs, mais il y en a encore bien plus, qui ſe trouvent diſperſées parmi les hommes dans la pratique de chaque profeſſion; & ſi le plus exquis & le plus eſſentiel de tout cela ſe voyoit recueilli & rangé par ordre avec pluſieurs indices, propres à trouver & à employer chaque choſe là où elle peut ſervir, nous admirerions peutétre nous mêmes nos richeſſes & plaindrions notre aveuglement, d'en avoir ſi peu profité. Et comme ceux, qui ont deja beaucoup, ſont bien plus capables de gagner que les autres, au lieu que ceux qui ont peu, bien loin de gagner à proportion, perdent plûtôt quelquesfois ce peu qu'ils ont, qui ne leur ſuffit pas à faire aucune entrepriſe & les oblige à ſe conſumer à petit feu, de même tandis que nous ſommes pauvres au milieu de l'abondance & ne jouiſſons pas de nos avantages & même ne les connoiſſons point, bien loin d'avancer nous reculons & par un deſeſpoir de faire quelque bon effèt nous negligeons tout & nous laiſſons déperir inutilement ce qui eſt deja entre nos mains. Auſſi voit-on que plus de perſonnes travaillent par coutume, par maniere d'acquit, par un interet mercenaire, par divertiſſement & par vanité que dans l'eſperance & dans le deſſein d'avancer les ſciences.

Afin donc de parler diſtinctement de ce qu'il y a faire, on peut partager les verités utiles en deux ſortes, ſcavoir en celles, qui ſont deja connues aux hommes de notre tems & au moins de notre Europe & à celles, qui reſtent encore à connoitre. Les premieres ſont ecrites dans les livres imprimés ou manuſcrits anciens & modernes, occidentaux ou orientaux, ſe trouvent dans leur place ou hors de leur place. Ceux qui ſe trouvent dans leur place ou à peu près, ſont ceux, que les Auteurs des ſyſte-

ſyſtemes ou traités particuliers ont marqués là où la matiere le demandoit. Mais ce qui ſe dit en paſſant, ou bien tout ce qui eſt mis dans un lieu, où on auroit de la peine à le trouver, eſt hors de ſa place. Pour obvier à ce desordre il faudroit & des renvois & des arrangemens. Quant aux renvois il faudroit faire faire des catalogues accomplis de ce qui ſe trouve de livres, dignes de remarquer, en ajoutant quelquesfois le lieu où ils ſe trouvent particulierement s'ils ſont manuſcrits ou fort rares, item leur grandeur & rareté, mais bien plus leur qualité, leur contenu, & leur uſage au moins à l'egard des meilleurs, en ſuivant le beau deſſein, que Photius, qui tenoit le Patriarchat de Conſtautinople, entreprit le premier & que les Journaux des modernes imitent en quelque façon. Mais il faudroit s'attacher bien plus aux choſes que Photius, qui s'amuſe trop à raiſonner de leur ſtile. Il faudroit auſſi des Repertoires univerſels, pour y indiquer ſur chaque matiere les endroits des auteurs, dont on peut profiter le plus. Cela ſe pratique deja aſſez en matiere de droit; mais c'eſt juſtement là où il eſt moins neceſſaire, puisque la raiſon & les loix ſuffiroient quand il n'y auroit point d'autre auteur & quand nous ſerions les premiers a y ecrire. Mais dans la Medecine on ne ſcauroit avoir trop de livres de pratique, ni en trop profiter. Tout y roule ſur les obſervations & comme un ſeul ne peut obſerver que peu, c'eſt là où l'on a le plus de beſoin de l'experience & des lumieres d'autrui, & même de pluſieurs temoins d'une obſervation importante, puisqu'une grande partie de cette doctrine eſt encore empirique. Cependant c'eſt là où l'on manque le plus de Repertoires, au lieu que les Jurisconſultes en fourmillent. C'eſt auſſi dans la Medecine qu'il ſeroit fort neceſſaire de faire & de tirer des auteurs des Regles ou Aphorismes en auſſi grand nombre qu'il ſeroit poſſible, quand même ces Regles ne ſeroient pas encore certaines, ni aſſez univerſelles & quand elles ne ſeroient formées que ſur des conjectures, pourvû qu'on avoue de bonne foi quel degré de certitude ou d'apparence on leur doit attribuer & ſur quoi on les a appuyées, quisqu'avec le tems on y joindroit les exceptions & on verroit bientot ſi la Regle n'a peut-être plus d'exceptions que d'exemples, ou bien ſi elle peut être de quelqu'uſage. Cependant les Medecins ne le font pas aſſez & quelques Jurisconſultes de la premiere race (depuis Irnerius jusqu'à Jaſon) le font trop, car ils nous accablent par le grand nombre de Regles ou brocardiques, qu'ils ramaſſent outre toute meſure avec leurs exceptions

ou

ou fallences, jointes aux ampliations, limitations, reſtrictions, diſtinctions, pour ne rien dire des replications repliquées. Ces ſortes de renverſemens & periergies ſont fort ordinaires aux hommes. Ils ont la coutume de faire trop ou trop peu & de ne pas employer les bonnes methodes là où elles pourroient le plus ſervir.

Or les Repertoires ſont de deux ſortes; les uns ne marquent que les termes ſimples, en diſant qu'un tel a traité une telle matiere, les autres, deſcendans dans le detail, marquent ceux qui ont traité quelque queſtion ou avancé, remarqué & ſoutenu ou bien refuté quelque opinion, theſe ou obſervation conſiderable & ce ſont là les meilleurs. Je crois que le premier genre de Repertoires pourroit étre alphabetique, mais le ſecond ſera plutôt ſyſtematique & en fourniſſant la matiere prochaine de l'arrangement d'un ſyſteme accompli, qui outre les aſſertions en contiendra encore les raiſons ou preuves. On ſera le plus embaraſſé ſur l'ordre des ſyſtemes, où il y a ordinairement tant de ſentimens que têtes; mais il y en aura un proviſionnel, qui ſuffira quand il ne ſeroit pas dans la derniere perfection & le ſyſtéme lui même aura beaucoup de renvois d'un endroit à l'autre, la pluspart des choſes pouvant étre regardées de pluſieurs façons & de plus l'index ſervira de ſupplement. L'ordre ſcientifique parfait eſt celui où les propoſitions ſont rangées ſuivant leurs demonſtrations les plus ſimples & de la maniere qu'elles naiſſent les unes des autres; mais cet ordre n'eſt pas connu d'abord & il ſe decouvre de plus en plus à meſure que la ſcience ſe perfectionne. On peut même dire que les ſciences s'abregent en s'augmentant, qui eſt un paradoxe trés veritable; car plus on decouvre de verités & plus on eſt en état d'y remarquer une ſuite reglée & de ſe faire des propoſitions toujours plus univerſelles, dont les autres ne ſont que des exemples ou corollaires, deſorte qu'il ſe pourra faire qu'un grand volume de ceux, qui nous ont précedé, ſe reduira avec le tems à deux ou trois theſes generales. Auſſi plus d'une ſcience eſt perfectionnée & moins a-t-elle beſoin de gros volumes, car ſelon que les Elemens ſont ſuffiſamment établis, on y peut tout trouver par le ſecours de la ſcience generale ou de l'art d'inventer. Cependant lors même qu'on peut arriver à ces Elemens accomplis, les ſyſtemes plus étendûs ne ſont pas à negliger, car en nous donnant un catalogue des meilleurs theoremes déja trouvés, non ſeulement ils nous épargnent

la peine de les chercher au beſoin & nous fourniſſent le même uſage que les Tables des nombres deja calculées, mais ils donnent encore occaſion à des nouvelles penſées & applications; outre que la belle harmonie des verités, qu'on eviſage tout d'un coup dans un ſyſteme reglé, ſatisfait l'eſprit bien plus que la plus agreable Muſique & ſert ſur tout à admirer l'Auteur de tous les Etres, qui eſt la ſource de la verité, en quoi conſiſte le principal uſage des ſciences.

Pour ce qui eſt des connoiſſances non-ecrites, qui ſe trouvent diſperſées parmi les hommes de differentes profeſſions, je ſuis perſuadé qu'elles paſſent de beaucoup tant à l'egard de la multitude que de l'importance, tout ce qui ſe trouve marqué dans les livres, & que la meilleure partie de notre treſor n'eſt pas encore enregitrée. Il y en a même toujours qui ſont particulieres à certaines perſonnes & ſe perdent avec elles. Il n'y a point d'art mecanique ſi petit & ſi mepriſé, qui ne puiſſe fournir quelques obſervations ou conſiderations remarquables; & toutes les profeſſions ont certaines addreſſes ingenieuſes, dont il n'eſt pas aiſé de s'aviſer & qui neanmoins peuvent ſervir à des conſequences bien plus relevées. On peut ajouter, que la matiere importante des manufactures & du commerce ne ſcauroit être bien reglée, que par une exacte deſcription de ce qui appartient à toute ſorte d'arts, & que les affaires de milice, des finance & de marine dependent beaucoup des Mathematiques & de la Phyſique particuliere. Et c'eſt là le principal defaut de beaucoup de ſcavans qu'ils ne s'amuſent qu'à des diſcours vagues & rebattus, pendant qu'il y a un ſi beau champ à exercer leur eſprit dans des objets ſolides & réels avec l'avantage du public. Les chaſſeurs, les pecheurs, les mariniers, les marchands, les voyageurs & même les jeux, tant d'addreſſe que de hazard, fourniſſent dequoi augmenter conſiderablement les ſciences utiles. Il y a jusque dans les exercices des enfans ce qui pourroit arreter le plus grand Mathematicien. Apparemment nous devons l'aiguille aimantée à leurs amuſemens, car qui ſe ſeroit aviſé d'aller regarder comment elle ſe tourne; & il eſt conſtant, que nous leurs devons l'arquebuſe à vent, qu'ils practiquoient avec un ſimple tuyau de plume, qu'ils bouchoient par les deux bouts en perçant tantot avec un bout & tantot avec l'autre la tranche d'une pomme, forçant par après un bouchon d'approcher de l'autre & de le chaſſer à force de l'air preſſé entre deux, longtems avant qu'un ha-

habile ouvrier Normand s'aviſa de les imiter en grand. Enfin ſans negliger aucune obſervation extraordinaire il nous faut un veritable Theatre de la vie humaine, tiré de la pratique des hommes, bien different de celui, que quelques ſcavans hommes nous ont laiſſé, dans lequel tout grand qu'il eſt, il n'y a gueres que ce qui peut ſervir à des harangues & à des ſermons. Pour concevoir ce qu'il nous faudroit choiſir pour ces deſcriptions réelles & propres à la pratique, on n'a qu'à ſe figurer de combien de lumieres on auroit beſoin, pour ſe pouvoir faire à ſoi même dans une isle deſerte, ſi on s'y trouvoit tranſporté par un coup de vent, tout ce qui nous peut fournir d'utile & de commode l'abondance d'une grande ville, toute pleine des meilleurs ouvriers & des plus habiles gens de toutes ſortes de conditions. Ou bien il faut s'imaginer qu'un art fut perdu & qu'il le faudroit retrouver, à quoi toutes nos bibliotheques ne ſcauroient ſuppléer, car bien que je ne diſconvienne pas, qu'il y a en revanche beaucoup de belles choſes dans les livres, que les gens de profeſſion ignorent encore eux-mêmes & dont ils pourroient profiter, il eſt conſtant neanmoins, que les plus conſiderables obſervations & tours d'addreſſe en toute ſorte de metiers & de profeſſions, ſont encore non-ecrites; ce qu'on prouve par experience lorsqu'en paſſant de la theorie à la pratique on veut executer quelque choſe. Ce n'eſt pas que cette pratique ne ſe puiſſe erire auſſi, puisqu'elle n'eſt dans le fonds qu'une autre theorie, plus compoſée & plus particuliere que la commune; mais les ouvriers pour la pluspart, outre qu'ils ne ſont pas d'humeur à enſeigner autres que leurs apprentifs, ne ſont pas des gens à s'expliquer intelligiblement par ecrit & nos auteurs ſautent par deſſus ces particularités, leſquelles bien qu'eſſentielles ne paſſent chez eux que pour des minuties, dont ils ne daignent pas de s'informer, outre la peine qu'il y a de les bien décrire.

Mais mon deſſein n'eſt pas à preſent d'expliquer en detail tout ce qu'il faudroit pour faire l'inventaire general de toutes les connoiſſances, qui ſe trouvent deja parmi les hommes. Ce projet, quelqu'important qu'il ſoit pour notre bonheur, demande trop de concurrans, pour qu'on le puiſſe eſperer bientot ſans quelqu'ordre ſuperieur: outre qu'il va principalement aux obſervations & verités hiſtoriques ou faits de l'hiſtoire ſacrée, civile ou naturelle, car ce ſont les faits, qui ont le plus de beſoin des collections, autorités & inventaires, & la meilleure Methode, qu'il

y a, c'eſt d'y faire le plus de comparaiſons qu'on peut & des indices les plus exacts & les plus particulariſés & le plus diverſifiés qu'il eſt poſſible. Ce n'eſt pas cette methode, de bien enregiter les faits, dont je me ſois impoſé de parler ici principalement, mais plutot la methode de diriger la raiſon, pour profiter tant des faits, donnés par les ſens ou rapport d'autrui, que de la lumiere naturelle, à fin de trouver ou établir des verités importantes, qui ne ſont pas encore aſſez connues ou aſſurées, ou au moins qui ne ſont pas miſes en oeuvre comme il faut pour eclairer la raiſon; car les verités, qui ont encore beſoin d'étre bien établies, ſont de deux ſortes, les unes ne ſont connues que confuſement & imparfaitement, & les autres ne ſont point connues du tout. Pour les premiers il faut employer la *Methode de la certitude;* les autres ont beſoin de *l'Art d'inventer;* quoique ces deux arts ne different pas tant qu'on croit, comme il paroitra dans la ſuite. Or il eſt manifeſte, que les hommes ſe ſervent en raiſonnant de pluſieurs maximes, qui ne ſont pas encore aſſez ſures. On voit auſſi tous les jours qu'ils agitent avec ardeur pluſieurs queſtions philoſophiques, qui ſont de conſequence dans la Religion, dans la Morale & dans la ſcience naturelle, ſans chercher les vrais moyens de finir la diſpute. Mais on voit ſurtout que l'art d'inventer eſt peu connue hors des Mathematiques, car les Topiques ne ſervent ordinairement que de lieux memoriaux pour rang r paſſablement nos penſées, ne contenans qu'un Catalogue des Terme vagues & des maximes apparentes communement reçues. J'avoue que leur uſage eſt trés grand dans la Rhetorique & dans les queſtions, qu'on traite populairement; mais lorsqu'il s'agit de venir à la certitude & de trouver des verités cachées dans la theorie & par conſequent des avantages nouveaux pour la pratique il faut bien d'autres artifices. Et une longue experience & des reflexions ſur toute ſorte de matieres, accompagnée d'un ſuccés conſiderable dans les inventions & dans les découvertes, m'a fait connoitre, qu'il y a des ſecrets dans l'art de penſer, comme dans les autres arts. Et c'eſt là l'objet de la *ſcience generale*, que j'entreprens de traiter.

HI-

HISTORIA ET COMMENDATIO
LINGVÆ CHARACTERICÆ
VNIVERSALIS
QVAE SIMVL SIT ARS INVENIENDI ET IVDICANDI.

Opuſculum elegantiſſimum, quo & quomodo in hanc mirabilem inventionem inciderit, & quidnam proprie ea obtinere voluerit clare & graviſſimis rationibus declarat.

Vetus verbum eſt, Deum omnia pondere, menſura numero feciſſe. Sunt autem quae ponderari non poſſunt, ſcilicet quae vim & potentiam nullam habent; ſunt etiam quae carent partibus ac proinde menſuram non recipiunt. Sed nihil eſt quod numerum non patiatur. Itaque numerus quaſi figura quaedam Metaphyſica eſt, & Arithmetica eſt quaedam Statica univerſi, qua rerum potentiae explorantur.

Jam inde a Pythagora perſuaſi fuerunt homines, maxima in numeris myſteria latere. Et Pythagoram credibile eſt, ut alia multa ita hanc quoque opinionem ex Oriente attuliſſe in Graeciam. Sed cum vera arcani clavis ignoraretur, lapſi ſunt curioſiores in futilia & ſuperſtitioſa, unde nata eſt Cabbala quaedam vulgaris, à vera longe remota, & ineptiae multiplices cuiusdam falſi nominis Magiae, quibus pleni ſunt libri. Interea inſita manſit hominibus facilitas credendi mirifica inveniri poſſe numeris, characteribus & lingua quadam nova, quam aliqui Adamicam, Jacobus Bohemus *die Natur-Sprache* vocat.

Sed neſcio an quisquam mortalium veram rationem hactenus perſpexerit, qua cuique rei numerus ſuus characteriſticus aſſignari poſſit. Nam eruditiſſimi homines cum aliquid huiusmodi obiter apud ipſos attigiſſem, faſſi ſunt ſe non intelligere quid dicerem. Et quamquam dudum egregii quidam viri excogitaverint linguam quandam ſeu Characteriſticam univerſalem, qua notiones atque res omnes pulchre ordinantur & cuius auxilio diverſae nationes animi ſenſa communicare & quae ſcripſit alter in ſua quisque lingua legere queat, nemo tamen aggreſſus eſt linguam ſive Characteriſticen, in qua ſimul ars inveniendi & iudicandi contineretur: id eſt cuius notae & characteres praeſtarent idem quod notae arithmeticae in numeris & algebraicae in magnitudinibus abſtracte ſumtis; & tamen videtur Deus, cum has duas ſcientias generi humano largitus eſt, admonere nos voluiſſe, latere in noſtro intellectu arcanum longe maius, cuius hae tantum umbrae eſſent.

Factum eſt autem, neſcio quo fato, ut ego adhuc puer in has cogitationes inciderem, quae, ut ſolent primae inclinationes, poſtea ſemper altiſſime infixae menti haeſere. Duo mihi profuere mirifice (quae tamen alioqui ambigua & pluribus noxia eſſe ſolent) primum, quod fere eſſem ἀυτοδίδακτος, alterum quod quaererem nova in unaquaque ſcientia, ut pri-

primum eam attingebam, cum saepe ne vulgaria quidem satis percepissem. Sed ita duo lucratus sum; primum ne animum inanibus & dediscendis implerem, quae autoritate potius docentium quam argumentis recepta sunt; alterum ut ne ante quiescerem quam ubi cuiusque doctrinae fibras ac radices essem rimatus & ad principia ipsa perveniissem unde mihi proprio Marte omnia, quae tractabam, invenire liceret.

Cum ergo a lectione historiarum, quà ab infantia mire fueram delectatus, & à styli cura, quam ego in Prosa ligataque ea felicitate exercueram ut vererentur praeceptores ne ad has delicias obhaerescerem, traductus essem ad Logicam & Philosophiam, tum ego ut primum aliquid in his rebus intelligere coepi, Dì boni, quam multas statim chimaeras in meo cerebro enatas chartis illevi, quas subinde proponebam praeceptoribus mirantibus. Inter alia dubitationem aliquando movebam de praedicamentis. Dicebam enim quemadmodum haberentur praedicamenta seu classes notionum simplicium, ita debere haberi novum praedicamentorum genus, in quo & propositiones ipsae seu Termini complexi ordine naturali dispositae haberentur; scilicet demonstrationes tunc nec per somnium cognoveram & nesciebam hoc ipsum, quod ego desiderabam, facere Geometras, qui propositiones eo ordine collocant, quo una ex alia demonstratur. Itaque vana quidem erat mea dubitatio, sed cum ei non satisfacerent praeceptores, ego novitate cogitationis prosecutus, moliebar condere huiusmodi praedicamenta Terminorum complexorum seu propositionum. Cui studio cum intentius incumberem, incidi necessario in hanc contemplationem admirandam, quod scilicet excogitari posset quoddam Alphabetum cogitationum humanarum, & quod litterarum huius Alphabeti combinatione & vocabulorum ex ipsis factorum Analysi omnia & inveniri & diiudicari possent. Hoc ego deprehenso mirifice exsultavi, puerili quidem gaudio, nam tunc rei magnitudinem non satis capiebam. Sed postea, quanto majorem in rerum cognitione progressum feci, magis confirmatus sum in consilio rem tantam prosequendi. Forte adultior & iam viginti annos natus moliebar exercitium academicum. Itaque scripsi *Dissertationem de arte combinatoria*, quae libelli forma publicata est anno 1666 in qua mirabile hoc inventum publice proposui. Est quidem ea Dissertatio, qualis scribi potuit a juvene, nunc primum e schola prodeunte & nullis adhuc scientiis realibus imbuto (neque enim illis in locis mathematica excolebantur & si Parisiis exegissem pueritiam, quemad-

admodum Paſcalius, forte maturius ipſas ſcientias auxiſſem) duas tamen ob cauſſas eam Diſſertationem ſcripſiſſe non poenitet; primum quod mirifice placuit multis ingenioſiſſimis viris, deinde quod jam tunc indicium aliquod orbi fecerim inventi mei, ne nunc primum talia videar comminiſci.

Cur nemo mortalium, quousque pertingit memoria hominum monumentis conſervata, ad rem tantam acceſſerit, equidem ſaepe ſum miratus; ordine enim ratiocinantibus huiusmodi meditationes inter primas occurrere debebant, quemadmodum mihi contigit, qui in Logica occupatus adhuc puer nondum moralia aut mathematica aut phyſica attigeram, huc tamen deveni, ob hanc ſolam rationem, quod ſemper principa prima quaererem. Veram autem aberrationis à janua cauſam arbitror, quod principia ſunt plerumque arida & parum grata hominibus, adeoque leviter guſtata dimittuntur. Tres tamen viros maxime miror ad tantam rem non acceſſiſſe, Ariſtotelem, Joachimum Jungium & Renatum Carteſium. Ariſtoteles enim, cum Organon & Metaphyſica ſcriberet, notionum intima magno ingenio rimatus eſt. Joachimus Jungius Lubecenſis, vir eſt paucis notus etiam in ipſa Germania; ſed tanto fuit judicio & capacitate animi tam late patente ut neſciam an à quoquam mortalium, ipſo etiam Carteſio non excepto, potuerit rectius exſpectari reſtauratio magna ſcientiarum, ſi vir ille aut cognitus aut adjutus fuiſſet. Erat autem jam ſenex cum inciperet florere Carteſius, ut dolendum admodum ſit nullam ipſis inter ſe notitiam interceſſiſſe. Quod ad Carteſium attinet, equidem huius loci non eſt laudare virum ingenii magnitudine laudes prope ſupergreſſum. Certe viam inſtitit per Ideas veram & rectam & huc ducentem; ſed cum ad plauſum ſua nimirum direxiſſet, videtur abrupiſſe filum inquiſitionis & contentus meditationes metaphyſicas & ſpecimina geometrica dediſſe, quibus hominum oculos in ſe converteret. De reliquo naturam corporum, Medicinae cauſſa, excolere conſtituit: recte profecto, ſi antea penſum Ideas animi ordinandi abſolviſſet, inde enim lux oritura erat ipſis experimentis, major quam credi poſſit. Cur ergo huc animum non applicuerit cauſſa nulla alia eſſe poteſt, quam quod rei rationem & vim non ſatis fuiſſet animo aſſecutus; nam ſi vidiſſet modum conſtituendi Philoſophiam rationalem, aeque clarè & irrefragabiliter ac arithmeticam, an credibile eſt alia potius quam hâc via ad ſectam conſtituendam, quod tantopere ambiebat, uſurum fuiſſe. Nam ſecta quidem, hoc philoſo-

phandi genere uſura, per ipſam rerum naturam, ſtatim ubi naſcetur, imperium in rationem exercebit, geometrico ritu, & non ante aut peribit aut labefactabitur quam cum in genere humano, ingruente barbarie quadam nova, ſcientiae interibunt.

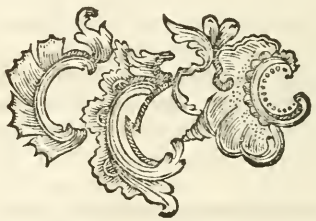
Me vero nulla alia cauſſa in his meditationibus detinuit, etſi tot aliis modis diſtractum, quam quod magnitudinem eius totam vidi & quod aſſequendi rationem mire facilem detexi. Hoc enim eſt illud, quod intentiſſimis meditationibut tandem inveni. Itaque nunc nihil aliud opus eſt, quam ut Characteriſtica, quam molior, quantum ad Grammaticam linguae tam mirabilis Dictionariumque plerisque frequentioribus ſuffecturum ſatis eſt, conſtituatur, vel quod idem eſt, ut Numeri Idearum omnium characteriſtici habeantur. Nihil, inquam, aliud opus eſt, quam ut condatur curſus philoſophicus & mathematicus, quem vocant, nova quadam methodo, quam praeſcribere poſſum & quae nihil in ſe continet aut difficilius quam alii curſus aut ab uſu & captu remotius, aut a conſuetudine ſcribendi alienius. Nec multo plus laboris exigeret, quam in nonnullos curſus aut nonnullas Encyclopedias ut loquuntur iam impenſum videmus. Aliquot ſelectos homines rem intra quinquennium abſolvere poſſe puto; intra biennium autem doctrinas, magis in vita frequentatas, id eſt Moralem & Metaphyſicam, irrefragabili calculo exhibebunt.

Numeris autem characteriſticis plerarumque notionum ſemel conſtitutis habebit genus humanum organi genus novum, plus multo mentis potentiam auctурum, quam vitra optica oculos juverunt, tantoque ſuperius Microſcopiis aut Teleſcopiis, quanto praeſtantior eſt ratio viſu. Nec unquam acus magnetica plus commodi navigantibus attulit, quam haec cynoſura experimentorum mare tranantibus feret. Quae alia inde conſequentur in fatorum arbitrio eſt; niſi magna autem & bona eſſe non poſſunt. Nam aliis omnibus dotibus homines deteriores reddi poſſunt, ſola recta ratio niſi ſalutaris eſſe non poteſt. Rectam autem tum demum fore quis dubitet, cum aeque clara certaque ubique erit atque in Arithmetica hactenus fuit. Itaque importuna illa objectio ceſſabit, quâ nunc alter alterum exagitare ſolet & quae plurimos à ratiocinandi voluntate avertit, nimirum cum quis argumentatur, alter non tam examinat argumentum quam illud generale reponit: unde Tu noſti tuam rationem mea rectiorem?

rem? quod habes criterion veritatis? Et ſi prior ad argumenta ſua provocet, tunc alterius patientia dificit examinandi. Plerumque enim multa admodum excutienda ſunt & aliquot ſeptimanarum futurus eſſet labor receptas hactenus ratiocinandi leges ſecuturo. Itaque poſt multam agitationem plerumque effectus potius quam rationes vincunt, & controverſias abrupto potius nodo Gordio quam ſoluto terminamus. Hoc imprimis ſit in deliberationibus ad vitam pertinentibus, ubi aliquid ſtatuendum eſt; ſed commoda atque incommoda (quae ſaepe utrinque multa ſunt) velut in bilance examinare paucis datum eſt. Itaque prout hic unam, ille aliam circumſtantiam eloquentius & efficacius ſibi aliisque repraeſentare, ornare & pingere novit, movetur, aut animos hominum ſecum rapit, praeſertim ſi affectibus eorum aſtute utatur. Qui vero in aliqua deliberatione totam utrinque tabulam accepti & expenſi ſubducere, id eſt commoda & incommoda non tantum numerare ſed & recte ponderare poſſit, vix quisquam eſt. Itaque duo, qui diſputant, fere mihi duobus mercatoribus ſimiles videntur, qui ſibi mutuo ex multis capitibus debitores eſſent, ſed nollent unquam ad generale eiusdem bilancis examen venire, interea varie merita quisque ſua erga alterum & quorundam ſingularium nominum veritatem ac magnitudinem exaggerarent. Hi certè ſic quidem nunquam litem terminabunt. Idque hactenus in plerisque controverſiis, ubi res liquida (id eſt ad numeros revocata) non eſt, fieri mirari non debemus. Nunc vero characteriſtica noſtra cuncta ad numeros revocabit & ut ponderari etiam rationes queant velut quoddam Staticae genus dabit. Nam etiam probabilitates calculo ut demonſtrationi ſubjiciuntur, cum aeſtimari ſemper poſſit, quodnam ex datis circumſtantiis probabilius ſit futurum. Denique qui certò perſuaſus eſt de religionis veritate & quod hinc ſequitur tanta alios caritate complectitur, ut optet generis humani converſionem, is certe, ubi haec intelliget, fatebitur ad propagandam fidem praeter miracula & ſanctitatem hominis cuiusdam Apoſtolici, aut victorias magni Monarchae, nihil efficacius hoc invento eſſe; nam ubi ſemel à Miſſionariis haec lingua introduci poterit, religio vera, quae maximè rationi conſentanea eſt, ſtabilita erit & non magis impoſterum metuenda erit Apoſtaſia, quam ne homines Arithmeticam aut Geometriam, quam ſemel didicere, mox damnent. Itaque repeto, quod ſaepe dixi, hominem, qui neque Propheta ſit neque princeps, maius aliquid generis humani bono nec divinae gloriae accommodatius ſuſcipere nunquam poſſe.

Sed ultra verba eundum eſt. Cum vero ob admirabilem rerum connexionem paucarum rerum, ab aliis diverſarum, numeros characteriſticos dare difficillimum ſit, ideo elegans ni fallor artificium excogitavi, quo oſtendi poſſit, quod ratiocinationes per numeros comprobare liceat. Fingo itaque numeros characteriſticos illos, tantopere mirabiles, iam dari, obſervataque illorum generali proprietate quadam, talibus numeris, qualescunque interim aſſumo, uſque adhibitis ſtatim mirabili ratione omnes regulas Logicas per numeros demonſtro & oſtendo, quomodo cognoſci poſſit an argumentationes quaedam ſint in forma bonae. An vero argumenta vi materiae bona ſint aut concludant, tum demum ſine ullo labore animi aut errandi periculo iudicari poterit, cum ipſi veri numeri characterici rerum habebuntur.

BIBL. SOCIETT. ROMAE.



TA-

TABLE
DES
PRINCIPALES MATIERES.

A.

Abſolûs
les attributs de Dieu le ſont. 116. v. *Dieu.*
eſpace infini ne peut être conçu & n'exiſte nullepart. 116. v. *Eſpace.*

Abſtraction
ſe fait des eſpeces au genre & non pas des individûs. 246.
les *abſtraits* n'exiſtent nullepart réellement. 176.

Accidentalia
ſa rapportent à l'exiſtence. 400.

Actions
il n'y en a que deux, le mouvement & la perception. 169.
involontaires, viennnent des perceptions inſenſibles. 131.

Aggregatum
eſt une Idée & non pas une Subſtance. 185.
n'eſt jamais unum per ſe. 290.

Algebre
uſage. 356.
defauts & imperfections. 456.
les anciens avoient une eſpece de caracteriſtique. 457.

Ame
eſt un petit monde, où toutes les Idées diſtinctes ſont des repreſentations de Dieu & les confuſes des repreſentations de l'univers. 66.

Ame
jamais ſans action. 66. 67.
devroit être corporelle ſi elle étoit ſans perception des perceptions inſenſibles. 73.
eſt dans une correſpondence exacte avec le corps. 73.
penſe toujours, jamais ſans perception. 68.
ſes perceptions inſenſibles ſe manifeſtent par les conſequences. 69. 71. 72.
ne ſe peut apperçevoir ni reflechir ſur toutes ſes perceptions & penſées. 75.
comment elle depend du corps. 135.
ſi elle ſe peut mouvoir d'un lieu à l'autre. 180. 81.
ſi elle produit l'Identité reelle & perſonelle en ceux où elle pourroit avoir habité ſucceſſivement. 198.

Ames
gardent les impreſſions anterieures, mais ne s'en ſouviennent à tout moment. 71.
ſont toujours jointes à quelque corps. 70
& ont des perceptions aprés la mort. 70
ſont des Entelechies. 128.
expriment la matiere à laquelle elles ſont jointes. 198. 199.
ne ſont jamais ſans organes & ſenſations. 171.
peuvent être transformées 192.
ſi leurs facultés ſont differentes des ames mêmes. 132.
des bêtes, ſont inceſſables. 194.
comment leurs union avec les corps eſt ſuppoſée & critiquée par Locke & Malebranche. 500.

Amour
ce que c'eſt & ſes eſpeces. 121.

Analogie
uſage. 439. 440. &c. 266.

Analyſe
infinitesimale. 354.
ſon uſage. 332. 417. 418.
des anciens. 524.

Animaux
n'ont pas d'Idées generales. 99.
ni la faculté de faire des abſtractions. 99
ni à proprement parler la faculté de juger & de raiſonner. 100.
mulets ou d'eſpece mixte. 276.

Antipathie. 315.

Antiquité
l'etude de l'antiquité trés utile 298.

Appetitions
viennent des perceptions inſenſibles. 131.

Argumens
il y en a ad ignorantiam, ad hominem, ad vertiginem. 460.
ad ignorantiam, defendûs contre Mr. Locke. 500.

Arithmetique
definition. 535.

Arquebuſe à vent
comment inventée. 530.

Ars combinatoria.
de Mr. de Leibnitz. 349.
inveniendi. 452. 455. 529. 532.

Artificiel
difference de qui eſt naturel &c. 289. 290.

Aſſentiment
& croyance eſt involontaire. 484.

Aſſociation
d'Idées. 227.

Atomes
il n'y en a pas. 189.

Attention
ce qu'elle eſt. 119.

Autorité
ſon influence dans les opinions. 485.

Aveugle v. *Schönberg*
né, peut diſcerner les objets qu'il connoiſſoit par l'attouchement, quand il commance à jouir de la vue. 92. 93.
peut apprendre la Geometrie & l'Optique. 93.
peut juger de la lumiere & des couleurs. 244.

Axiomes
doivent être demontrés autant que poſſible. 30. 64.
peuvent être demontrés. 372. 377. 381-83.
leur uſage dans la converſation. 387.
—— —— —— - Jurisprudence. 391.
—— —— —— - Medicine. 392.
—— —— —— - Geometrie. 380.
—— —— —— - Theologie. 381.
—— —— —— les controverſes. 384.
—— —— eſt très conſiderable quand même ils ne ſeroient que des Hypotheſes. 385.
—— —— dans les demonſtrations. 418. 419.
neceſſité des Identiques. 380.
abus. 388.

B.

Barantolois
n' ont pas de mot pour exprimer l'Idée de la Sanctification. 60.

Barclay
auteur de la Secte des Trembleurs & Quakers. 473.

Becanus (*Goropius*) 243.

Bêtes
ont des ames imperiſſables. 70.
leur jugemens ne ſont que des aſſociations d'Idées. 229. v. *Animaux.*

Bien v. *Souverain bien*
ce que c'eſt. 121.
moral eſt independant des loix, vient de la raiſon éternelle. 208.

Bonheur v. *Salut éternel. Souverain bien.*
conſiſte dans une continuelle progreſſion & ſenſation des biens. 148.
eſt l'objet & le but de la raiſon. 153.
peut croitre à l'infini. 153.
conſiſte dans une volupté perpetuelle. 153.
la conſideration & la recherche du bonheur ne ſuffit pas ſeule pour la vertu; il s'agit auſſi d'une volonté fixe & bien determinée. 166.

Borgia (*Francois*)
comment il ſe forma au regime. 146.

Bourignon (*Antoinette*)
ſe croyoit inſpirée. 473.

C.

Cabbala
origine. 535.

Calculus infinitesimalis
invention de Leibnitz. 457.

Calculs
reviſion des, rendue aiſée par une invention de Leibnitz. 325.

Capacité
ce que c'eſt. 103.

Caractère universel. 363. 535.

Caractères
leurs influence & liaiſon avec les veritès. 509.

Caracteriſtique
eſt l'art d'inventer & les anciens en avoient une eſpece. 457. 535.
Leibnitz ſe forme une univerſelle & comment il eſt venu à cette invention. 535.

Cauſe
efficiente & finale. 175.
—— & effets ſont Synonymes. 187

Cenſures theologiques. 431.

Certitude
des objets ſenſibles d'où elle vient. 412.

Chinois
n'ont pas un Alphabet de lettres. 41.
langue Chinoiſe. 232.

Cohéſion
n'eſt pas neceſſaire pour faire un etendû. 181.
ſe peut expliquer par des ſuperficies. 182.

Colère.
ce que c'eſt. 126.

Combinatio Idearum. 227-28.

Conciles oecumeniques
leur autorité & infallibilité. 487.

Conjecture
ce qu'elle eſt. 425.

de Connaway (Comteſſe)
ſoutenoit une vie univerſelle. 27.

Connexion
naturelle des eſpeces. 440.

Connoiſſance
intuïtive. 326. 458.
habituelle, depend du ſouvenir des demonſtrations anterieures. 325. 26.
il y en a pluſieurs eſpeces. 321. 322. 337.

Conſentiment
univerſel eſt un indice des principes innés. 55.

Conſideration
ce que c'eſt. 119.

Conſtantia ſubjecti. 414.

Contemplatio
ce que c'eſt. 119.

Continuité
loi de la, dans la nature. 267. 440.

Contrainte
phyſique produit la neceſſité. 137.
morale fait pancher à quelque choſe. 137

Converſion
ſon uſage dans la demonſtration des Syllogismes. 329.
il y en a pluſieurs eſpéces. 330.

Corps
ſont fluides de differente maniere. 109.

Creation.
ce que c'eſt 175.

Critique
ſon uſage. 299.

D.

Definitions
nominales & reales. 252. 253.
ne peuvent ſe faire ſans des termes clairs & diſtincts. 255.
ſi elles ſe font toujours par le genre & la difference. 249.
adéquates contiennent des verités primitives & la connoiſſance intuitive. 331.

Demonſtrations
hors de Mathematiques. 335.
des Syllogismes. 515.

Deſeſpoir
ce que c'eſt. 126.

Deſir
différe de la douleur. 123.

Dictionnaire
univerſel figuré ſeroit de grand uſage. 319.

Dieu
eſt l'objet externe immediat. 66. 503.
ſon exiſtence prouvée par ſon Idée innée. 401.
doutes de Leibnitz ſur la demonſtration de ſon exiſtence donnée par Locke. 402.
doutes contre la demonſtration de Descartes. 403.
a une connoiſſance intuïtive de toute choſe. 458.
ſes attributs ſont infinis & abſolûs. 116.
s'il eſt la place des eſprits. 501.

Differences
ſpecifiques, logiques & phyſiques. 288. 289.

Diſtance
ce que c'eſt. 103.

Diſtinctions
abus des, dans les controverſes. 385.

Diverſité
depend de la difference du tems & du lieu & d'un principe interne. 188. 189.
il n'y a pas de parfaitement ſemblables. 189.

Douleur
il n'y en a pas de definition nominale. 120.

Dureté
la notion de la - - ne depend point des ſens. 81.
elle exiſte actuellement. 81.

E.

Eau
impenetrabilité prouvée à Florence. 82.

Elemens
des corps nous ſont inconnûs. 178.

Endoxon Ariſtotelis
ce que c'eſt. 337.

Entelechies v. *Force. Puiſſance.*
ſont des puiſſances primitives 128. 175. 184.
ſont des ames. 128. 184. 290.
ont de la perception, ſans pouvoir penſer. 169.

Entendement
ce que c'eſt. 131.
n'eſt pas dans les bêtes. 131.

Enthouſiasme. 472.

Envie. 127.

Erreurs
leurs influence dans la volonté. 161.
—— cauſes. 477.

Eſpace
s'il eſt la même choſe que la matiere. 108.

Eſpace
s'il eſt infini & abſolû. 108. 116.
ce que c'eſt. 106.

Eſpeces
poſſibles n'exiſtent pas réellement. 266. 67.
ſi leur reſſemblance eſt réelle ou intellectuelle. 250.
ſont réellement differentes, quoique indeterminées. 251. 266. 69.
mathematiques. 268. 286.
phyſiques. 268. 286.
leurs noms peuvent être determinés. 285.
ſi elles peuvent être diſtinguées par leur differente generation. 275.
s'il s'en peut produire des nouvelles par la liaiſon des differentes eſpeces. 276. 277.

Eſprits
tous les eſprits crées ont des corps. 265.
on les conçoit mieux que les corps. 184.

Eſſences
ſont independantes de l'abſtraction & ſont réelles. 250. 251.
nominales ſont des Etres de raiſon. 251. 262.
ce que c'eſt. 252.

Etendue
abſtraite & concréte peut être diſtinguée ſans qu'il y ait effectivement deux etendues differentes. 83.
differe de la coheſion. 182.

Eternité
& infinité, comment elles peuvent être conçues. 117.
nous en avons une Idée, nous n'en avons pas d'image. 220. 221.

Etymologies
differentes. 239.

Euchariſtie
ſelon le ſens de la confeſſion d'Augsbourg, ſoutenue contre Locke. 481.

Evidence
ce qui c'eſt 412.

Exiſtence
les ſens ſeuls ne ſuffiſent pour s'en convaincre. 85.

Experience
tient lieu de demonſtration dans la phyſique. 421.

Extaſe
ce que c'eſt. 119.

F.

Fanatiſme. 472. 473.

Fides hiſtorica 434-37.

Figures
ſont difficiles à definir. 105.
leur uſage dans les ſciences. 350.
de Rhetorique embrouillent le ſens des mots. 218.

Fluidité
tous les corps ſont fluides. 81.

Foi
humaine & divine. 466.
des payens. 468. 69. 477.

Folie. 100.

Force
eſt ou une Entelechie ou une tendance. 128. v. *Puiſſance.*

Formes ſubſtantielles
leur abus. 277.
ſont la même choſe que les ames & Entelechies. 278.

Foucher
ſes doutes contre la certitude des veritès de fait. 338.

Fous
differentes ſortes de 100.

G.

Gaudium v. *Joye.*

Generation
de l'homme. 276.
ſe peut peut-etre expliquer par la generation des Plantes. 277.
utile pour la determination des eſpeces. 275.

Genies 458.
leurs nombre & differences. 354.
ont des corps. 179.

Genres & eſpeces
relevent la memoire. 248.
leur realité. 284.

Gouts
difference des gouts ne prouve nullement que le ſouverain bien en lui même ſoit egalement different. 160.

Gradation
des eſpeces. 440. 266.

Greque
langue, a changé trés peu. 303.

H.

Hardieſſe
ſes differentes ſortes anonimes. 174.

Harmonie préetablie
reconnue par Mr. Locke pour un moyen d'expliquer l'union de l'ame & du corps & leur correſpondance exacte. 501.

Here-

Hereſies
précautions contre les &c. 429.

Hiſtoire
ſon utilité. 438.

Hobbes
craignoit les ſpectres. 228.
ſon principe de Socialité refuté. 232.

Homme
definition nominale & réelle. 273.

Hottentots
n'ont pas de mot pour exprimer l'Idée de l'Eſprit. 60.

Hypotheſes
comment elles peuvent être prouvées. 407. 422.

I.

Idées
ſont les objets immediats internes de l'ame. 65. 66. 97.
peuvent être anterieures & poſterieures aux penſées. 66.
ne ſont pas les formes des penſées. 66.
il y a plus d'Idées que des mots. 60.
comment elles viennent des ſens. 67.
ſi elles ne venoient que de l'experience il faudroit que les ames fuſſent corporelles. 67.
ne ſont pas arbitraires. 87. 259. 260.
different des images. 93. 503.
ſont les objets internes des penſées. 97.
ſont independantes des noms. 173.
claires. 213.
diſtinctes. 213. 225.
ſont des rapports, reſultans des attributs de Dieu. p. 502.
confuſes. 214.
—— viennent de la choſe même. 214. 216.
obſcures. 217.
chimériques. 224.
complettes. 224.
adéquates. 225.
vraves ſi les choſes poſſibles. 227.
ne ſuppoſent jamais une exiſtence réelle mais poſſible. 258. 259.
ont leur origine dans la nature de l'ame. 357.
generales, ſont innées. 40.
innées, prouvées par les autodidacti. 34.
—— ne doivent pas ſe prouver par le conſentiment univerſel. 31.
—— mais plûtot par le panchant vers telle ou telle choſe. 32. 37.
—— on ne s'en apperçoit pas toujours. 33. 40.
—— ſoutenues par Deſcartes. 30.
—— ſont virtuellement dans l'ame. 33. 40. 43.
—— ſont diſtinctes. 37. 41.
—— ſans les ſens on ne s'en appercevroit jamais. 37.
—— leur relation aux inſtincts. 41.
—— on les apprend comme nouvelles ou par demonſtration ou par l'experience. 42.
—— ſans leur ſecours on ne viendroit jamais à la connoiſſance actuelle des verités neceſſaires & nous n'aurions rien au deſſus des betes. 43. 57.
—— ſont des habitudes & diſpoſitions, & non pas des penſées. 43. 44. 62.
—— pour s'en appercevoir il faut de l'attention. 44. 53.
—— ſont obſcurcies dans tous les hommes. 56.
——; telles ſont toutes les Idées de l'entendement. 67.
—— leur perception actuelle vient par la ſenſation & reflexion. 67.
—— Locke n'en paroit pas entierement eloigné. 60. 61.
des modes mixtes, comment on les acquiert. 173. 174.
primitives, combien & quelles elles ſont. 171.
—— —— leur ordre analytique. 171.
réelles; 222 &c.

Idées
ſenſitives, ſont ſouvent alterées par le jugement de l'eſprit. 91.
———, ſont confuſes. 368.
ſimples; il n'y en a pas des qualités ſenſibles. 129.
——: paroiſſent pour la plûpart telles par rapport à la foibleſſe de notre entendement. 257. 258. 77.
——; il n'eſt pas neceſſaire qu'elles ayent un objet réel. 254.
——; ſi elles peuvent être definies. 255. 256.

Identité
peut être demonſtrativement reſolue par la doctrine des Monades. 59.
des corps, n'eſt qu'apparente. 191.
des ſubſtances, depend de leur conſervation. 191.
de l'ame, depend de la continuation des perceptions. 198.
morale; ſuppoſe un ſouvenir. 192. 194. 198. 200. 201. 202.
perſonnelle; 195. 196; ſuppoſe toujours la conſervation de la même ſubſtance. 203. cf. *Diverſité; Individû; Unité.*

Ignorance
affectée ſuppoſe une connoiſſance actuelle. 165.

Impenetrabilité
tous les corps ſont impenetrables. 82.

Individûs
ont des qualités eſſentielles. 264. 269.
il n'y a pas de parfaitement ſemblables. 265.

Individualité
comment elle peut être determinée. 247. 48.

Infini
n'eſt que dans l'abſolu. 115.

Infini
n'eſt pas une modification de la quantité. 116.
eſpace abſolu, n'exiſte nulle part. 116.
n'eſt pas un tout & ne peut être conçû. 117.
ſe rapporte toujours aux qualités originaires. 117.

Inquietude
ce que c'eſt. 123.
perpetuelle de l'ame. 124. 25.
conſiſte en des perceptions inſenſibles & contribue beaucoup au bonheur. 148. v. *Uneaſines.*

Inſpiration
des fanatiques. 473.

Inſtincts. 315.
ne ſont pas partie de la lumiere naturelle. 45.
ſont des principes innés. 45. 48. 49.
ne portent qu'au preſent. 47.
tiennent lieu des demonſtrations dans la Morale. 49.
on en convient generalement chez toutes les nations. 49. 50.
leur raiſon eſt inconnue. 58. 64.

Joye
ce que c'eſt. 125.

Jugement
ce que c'eſt. 424.

Ivrognes
ſi on leur peut imputer les crimes qu'ils commettent. 201.

L.

Lactitiae
definitio. 125.

Langues
artificielles des Chinois, de Wilkins, Dalgarnus &c. 236. 37.
origine. 236.
utilité. 233.
changemens des &c. 173.
univerſelle philoſophique. 363. 535. &c.
des larrons. 236.
Franca. 237.
ruſtica Romana. 237.
Theotiſque. 237.
Anglo-Saxonne. 237.
Gothique. 238.
d'Irlande. 238.
de Galles. 238.
Celtique. 238.
Sarmatique. 238.
Finnoiſe. 238.
Hongroiſe. 238.
Tartare. 238.
Scythique. 238.

Leibnitz
autrefois Carteſien. 26.
panchoit autrefois vers les ſentimens de Spinoza. 29.
fe fait une Metaphyſique nouvelle, dont il fait l'eloge. 27. 28.
medite un ouvrage de proferendis ſcientiarum limitibus. 351. 523. &c.
invente une caracterique univerſelle. 535. &c.

Liberté
de fait & de droit. 133.
de volonté. 133.
liberum arbitrium. 133.
ſon objet ſont les actions deliberées & ſpontanées. 134.
les actions volontaires ne ſont pas toujours libres. 134.
l'ame eſt libre en egard des actions volontaires. 135.
la queſtion du franc arbitre eſt mal-conçue. 138. 40. 41. 55.
eſt une puiſſance de la volonté. 138.
comment la volonté peut être dirigée vers la vertu. 145-47.

Liberté
comment on peut conſerver la liberté de l'ame. 155.
conſiſte dans le juſte uſage de la raiſon. 158.

Lieu
eſt ou particulier ou univerſel. 106.

Locke
eſt du Syſteme de Gaſſendi & de Democrite. 26.

Logique
des probables. 337. 433.

Loix (les) 315.

Louis XIV.
ſon eloge & quelques particularités, qui le concernent. 525.

Lumiere naturelle
ſuppoſe des connoiſſances diſtinctes. 41.
ſa relation avec les inſtincts. 48.

M.

Mal
ce que c'eſt. 121.

Masham (Milady)
fille de Cudworth. 26.

Matiere
differe de l'étendu. 108.
premiere eſt fluide. 181.
ſi elle peut ſentir, percevoir & juger. 343. 44. 46.
comment elle differe des corps. 308.
ſi elle peut cauſer une perception. 406.
n'eſt pas une Monade. 407.
ne peut penſer. 407-409.
comment elle pourroit être créée. 408. 409.

Meditation
ce que c'eſt. 119.

Memoire
expliquée non par une puiſſance pure mais par les reſtes des impreſſions anterieures. 97. 412.

Meſures
on n'en a pas d'Idée ſure & conſtante; Eſſais pour en avoir. 104.

Metaphyſique
progrés, utilité & neceſſité. 398.

Metempſychoſe
refutée. 192.
elle n'eſt pas impoſſible ſelon les explications de Helmont. 192.

Methode
mathematique hors des Mathematiques. 420. 219.
methodus exoterica, & acroamatica. 218

Modes mixtes
leur realité. 223.

Moeurs
corrompues du Siecle feront tot ou tard des grandes revolutions. 430.

Monades
ce qu'elles ſont. 407.
prouvées par l'harmonie préetablie. 407.
dependent toutes de Dieu & leur conſervation eſt une creation perpetuelle. 410.

Monſtres
s'ils ſont des eſpeces particulieres ou nouvelles. 271. 79. 80.
s'ils ſont des hommes. 360.

Morale
eſt une ſcience demonſtrative quoiqu'elle a des principes indemonſtrables. 45.

Morale
a les inſtincts pour principes. 45. 49.
ſes Regles ne ſont que des verités derivatives. 46.
& des conſequences des principes innés. 47.
ce qui eſt la raiſon pourquoi on ne s'en aviſe pas toujours 49. 52. &
qu'on en convient generalement chez toutes les nations. 49.
Dieu en eſt le legislateur. 52.

Mots
dont on ſe ſert pour les abſtraits, ſont figurés & empruntés des choſes ſenſibles. 234. 35.
ſont pour la plupart ex inſtituto. 236
quelquesuns ſont fondés dans la nature des choſes. 236. 39.
d'autres viennent du hazard. 236.
leurs abus. 304.
influence & liaiſon avec les verités. 509. &c.

Motus primo primi. 148.

Mouvement
eſt plus qu'une pure privation du repos. 85.
les corps n'agiſſent que par impulſion. 86.
les corps ne le recevroient jamais s'ils ne l'avoient en eux. 129.
ſi les corps perdent autant de mouvement qu'ils en donnent? 130.
il s'en produit toujours un nouveau dans chaque corps, mis en mouvement. 130.
on n'en a pas d'Idée préciſe. 179.
on ne conçoit pas comment le mouvement peut aller d'un corps dans un autre. 183.
les ames ne le peuvent produire. 183. 184.
n'eſt pas une Idée ſimple & on en peut donner une definition. 256.

N.

Neceſſité
& contingence ſont des oppoſés. 136.
ne doit pas étre confondue avec la détermination de l'ame. 136.
les conſequences geometriques & metaphyſiques ſont neceſſaires. 137.

Negatives
les Idées & verités - - contiennent toujours quelque choſe de poſitif. 234

Noctambules
ſi leurs crimes leur peuvent étre imputés. 201.

Noms propres
tous les appellatifs l'ont été auparavant. 246.

Nombres
entiers peuvent étre conçus aiſément, mais non pas les fourds, les tranſcendants &c. 113.
ce que c'eſt. 113. 535.
ne ſont pas des modes ſimples. 114.
ne ſont pas infinis. 115.

Notion
ce que c'eſt. 172.
eſt la même choſe que l'Idée. 263.
leurs liaiſon conſiſte dans leurs differente relation. 323.

O.

Objets
externes ſenſibles ſont des objets mediats à l'ame. 66.

Opinion
eſt une eſpece de connoiſſance. 337.
ne ſont pas arbitraires. 423.
leur probabilité. 439.

Or factice
d'Auguſte, Electeur de Saxe. 272.

P.

Particules
de Grammaire, très utiles. 291.

Paſſions
ſont des tendances de l'ame. 126.
s'expriment par les mines & les geſtes. 127.

Payens
leur foi & ſalut. 469. 477.

Penetrabilité
des corps, conforme à la nature. 189.

Penſées
on ne s'en apperçoit que quand elles ſont notables. 68. 69.
il y en a bien d'inſenſibles, qui toutes laiſſent quelque impreſſion. 69. 70. 71.
ſont des actions eſſentielles à l'ame. 120
ſe font ſeulement par des Eſprits & non pas par des Entelechies. 169.
on en a une Idée diſtincte. 179.

Perceptions
ſont differentes des apperceptions. 90.
de l'ame repondent toujours à la conſtitution du corps. 74.
ſi elles ſont communes aux hommes, bêtes & plantes. 95.
confuſes. ſont une grande marque de la ſageſſe divine. 123.
inſenſibles v. Ame.

Phyſique
comment on la peut demonſtrer & connoitre. 420.

Plantes
ne ſemblent pas étre ſans perception. 95.
claſſification des &c. ſelon les differences des fleurs & de la propagation. 269.
leur generation analogue à celle de l'homme. 270. 277.

Plan-

Plantes
reſſemblent en bien des choſes aux animaux. 277.

Peuples
ſont d'une origine commune. 238. 242.

Prédicamens
leur utilité. 306.

Préjugés legitimes. 426. 427.

Préſomtion
ce que c'eſt. 424.

Principe de contradiction
eſt inné. 38. 39. 58. 328.
ſuffit pour demontrer les Syllogismes de la ſeconde & troiſieme figure. 328.

Probabilité
ce que c'eſt. 425.
dans la Jurisprudence. 432.
—— Medicine. 433.
—— les Mathematiques. 433.

Propoſitions identiques. 38. 394.
—— *generales;* leur verité. 365.
de fait; 413.
neceſſaires; 413.
mixtes;
categoriques; 414.

Proprieté
ce que c'eſt. 349.

Puiſſance
eſt la poſſibilité du changement. 128.
active. 128.
—— n'eſt que dans les Entelechies. 130.
contient la tendance outre la faculté. 175.
eſt une qualité réelle. 185.

Q.

Quadrature du cercle. 341.

Qualités
premieres; ſont intelligibles. 86.
ſecondes; on n'en a que d'Idées confuſes. 86.

R.

Raiſon
ce que c'eſt. 442. 43.
de ce qui eſt au deſſus de la raiſon. 461.
uſage dans la foi. 463. &c.

Reaux & Nominaux
Sectes des ſcholaſtiques. 132.

Recordatio
ce que c'eſt. 119.

Relations
ſont de comparaiſon ou de concours. 98.
ſont des Etres de raiſon. 186.
morales. 205. 208.
originis; 206.
naturelles, changent quelquesfois par les moeurs. 207.

Reminiſcence
des Platoniciens, rejettée par Leibnitz. 35.
ſurprenante de Ulric Schönberg & de Jules Scaliger. 63.
ce que c'eſt. 119.

Repertoires
ſont de grand uſage dans les ſciences. 493. 528.

Repos
n'eſt qu'une privation de mouvement. 85.
ſa cauſe eſt poſitive. 85.

Reſi-

Reſiſtence
des corps vient de leur impenetrabilité, inertie, impetuoſité, fermeté & attachement. 79.
eſt une puiſſance paſſive. 128.

S.

Sageſſe
ce que c'eſt. 304.

Salut éternel
negligé & pourquoi. 149.
addreſſe du Prince des Aſſaſſins. 149.
frappe l'imagination. 163. 164.
rend la vertu neceſſaire. 160. 164.
abſurdité d'en douter. 168.

Scaliger (Jules)
ſonge remarquable. 63.

Schönberg (Ulric.)
aveugle & Mathematicien. 63.

Science generale. 529. 532.

Sciences
demonſtratives ſuppoſent une bonne memoire. 324.
diviſion des. 490.
leur etat actuel comparé à celui de l'antiquité. 523.
moyens de les avancer. 525.

Senſations
relatives aux organes. 88.
ce que c'eſt. 119.

Sentiment
eſt la perception d'une verité. 50.

Sleidan
exemple ſurprenant de ſon oubli. 71.

Socialité
innée à l'homme. 232.

Solidité v. *Reſiſtence*
s'il y en a une originaire. 80.
comment on la peut concevoir. 80.

Songe
ce que c'eſt. 119.

Sourds & muets
ont des Idées. 94.

Souvenir
ce que c'eſt. 119.

Souverain bien v. *Bien. Bonheur. Salut*
eſt negligé ordinairement par une ſuite de l'education. 145. 146. 158.

Studium
qecue c'eſt. 119.

Subſtances
leur conſideration très utile. 108.
ne ſont pas ſi obſcures qu'on croit communément. 102. 107.
ce que c'eſt. 177. 316. 317.
s'il y en a d'Idées claires. 178.
agiſſent par une force interne, non pas ſelon les perceptions externes. 170.

Subſtratum
ce que c'eſt. 176.

Syllogismes
de la ſeconde & troiſieme figure ſe peuvent demonſtrer par le principe de contradiction & ceux de la premiere. 328.
de la quatrieme figure ſe peuvent demontrer par converſion. 329.
leur utilité & neceſſité. 444. 436. &c.
combien de modes il y en a. 447.
Mr. Leibnitz en a inventé pluſieurs. 447.
categoriques. 447.
dans tous les Syllogismes il y a une propoſition univerſelle. 453.
reduction & demonſtration. 515. &c.

Symbolici libri. 487.

Sympathie. 315.

Syſtemes
leur uſage dans les ſciences. 529.

T.

Table raſe
eſt une fiction. 66.

Temoignage
d'autrui, produit la probabilité. 425. 426.

Tems
ſe conçoit par la difference des perceptions & ſe meſure par des mouvemens uniformes. 109. 110.
computation de l'origine du monde trés defectueuſe. 111.

Termes abſtraits logiques & réels. 296.
—— *generales.* 233.
tous les mots l'ont été anciennement. 246.
s'ils ſont des marques des Idées generales. 247.
leur neceſſité & uſage. 245.
expriment la ſimilitude réelle des choſes. 245. 250.
relatifs & abſolus. 187.

Tolerance. 429.

Tradition. 486.

Trembleurs. 473.

Triſteſſe
ce que c'eſt. 125.

Tropes
leur origine. 235.

V.

Ubieté
circonſcriptive.
definitive.
repletive. 180. 181.

Velleïté
différe de la volition. 142.

Vengeance
ce que c'eſt. 126.

Verités
ce que c'eſt. 361. 362. 508.
éternelles; 413. 414.
dependent de Dieu. 414. 415.
de fait; viennent des ſens & ne ſont pas innées. 33. 36. ni neceſſaires. 326. 331. &c.
innées, comprennent les inſtincts & la lumiere naturelle. 51.
morales & metaphyſiques. 363.
neceſſaires, viennent des Idées innées. 31. 33.
de raiſon, ſont neceſſaires. 326-331.
identiques. 326. 328.
—— affirmatives, negatives, & diſparates. 326. 327.

Vertu, v. *Salut*, *Bien*, *Souverain bien &c.*
ce que c'eſt. 209. 210.

Vie
ce que c'eſt. 312.

Uneaſines v. *Inquietude.*

Unité
depend d'un principe interne d'individuation &c. 190.
convient ſeulement aux Etres animés & aux Entelechies. 290.

Voli-

Volition
ce que c'eſt. 131.
vient du concours de pluſieurs perceptions. 151.

Volonté
vient par le concours de pluſieurs perceptions inſenſibles. 147. & la moindre perception la peut derminer. 152. 155.
cauſe de ſa difference dans les hommes. 163.
de Dieu, ſe determine toujours pour le mieux par la conſideration & apperception de ce qui eſt le mieux. 157. 158.

Volupté
il n'y en a pas de definition nominale. 120. 153.
ce que c'eſt. 153.

Vuide
n'exiſte nullepart. 108.
des formes. 266.

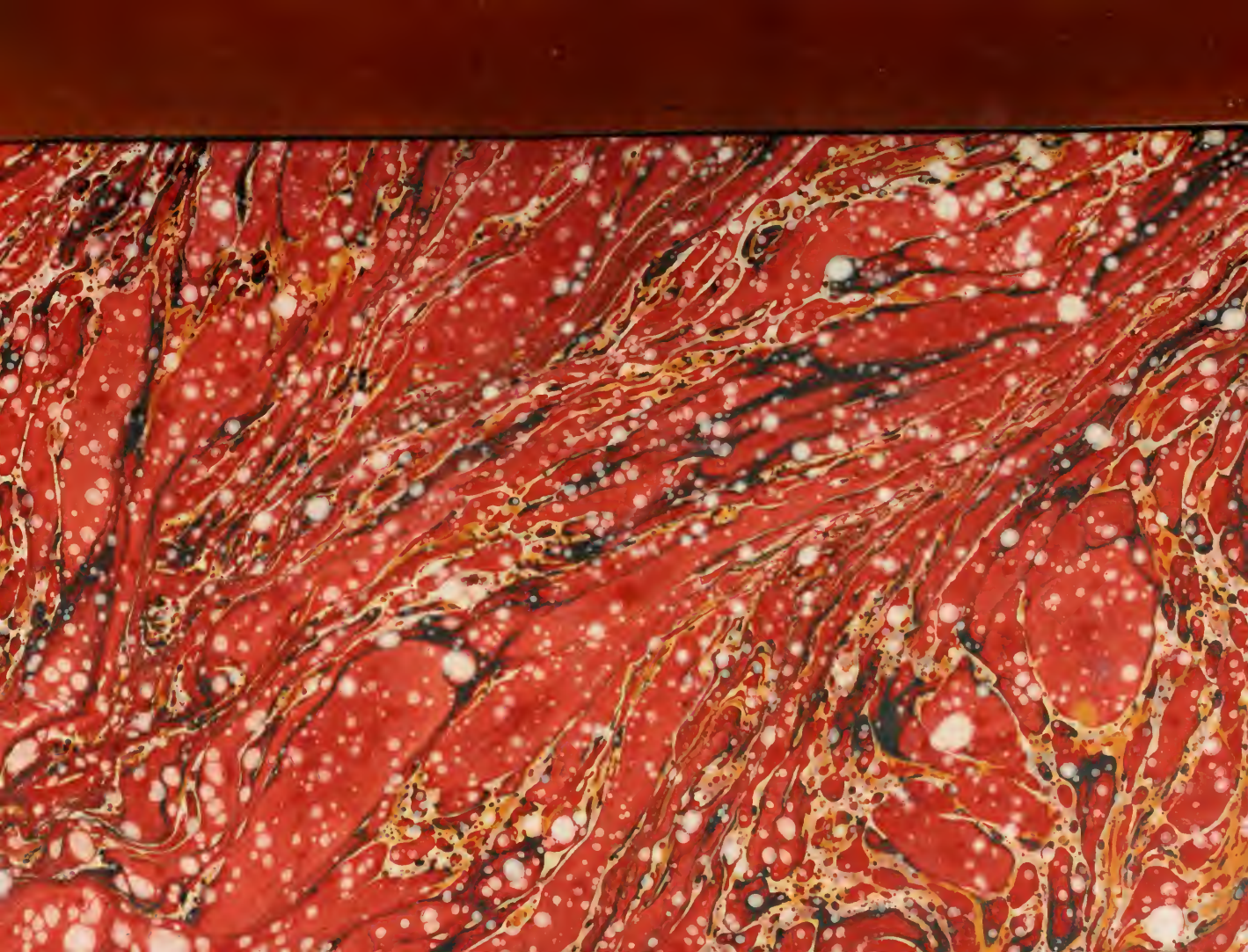
A HANNOVRE,

PAR

JERÔME MICHEL POCKWITZ,

MDCCLXIV.

ERRATA.

p. 28. l. 12. pro *anima* lifés *animae*
— 38. — 1. — *ont* l. *font.*
— 43. — 13. — *impreintes* l. *empreintes*
— 49. — 13. — *raiſonnemant* l. *raiſonnement*
— 90. — 4. — *paſſiv* l. *paſſif*
— 108. — 11. — *indiſini* l. *indeſini*
— 111. — 1. — *coment* l. *comment*
— 124. — 18. — *parecque* l. *parceque*
— 126. — 14. — *defeſopir* l. *defeſpoir*
— 134. — 15. — *boriſon* l. *horiſon*
— 143. — 1. — *eſſoit* l. *eſſort*
— 146. — 31. — *oriſivité* l. *oiſivité*
— 154. — 17. — *ſuſpendro* l. *ſuſpendre*
— 173. — 28. — *imprimerce* l. *imprimerie*
— 176. — 22. — *ſubſtantiels* l. *ſubſtantiel*
— 249. — 8. — *neſſité* l. *neceſſité*
— 256. — 14. — *utile* l. *inutile*
— 271. — 3. — *trou-* l. *trouvons*
— 272. — 3. — *decouvoir* l. *decouvrir*
— 274. — 27. — *Adama* l. *Adam*
— 275. — 1. — *fixions* l. *fictions*
— 300. — 1. — *convenir* l. *convenir*
— 326. — 21. — *eſt* l. *&*
— 334. — 6. — *praccognitis* l. *praecognitis*
— 341. — 4. — *perfectionner* l. *perfectionner*
— 379. — 9. — *ſecous* l. *ſecours*
— 418. — 18. — *recontre* l. *rencontre*

BIBL.
SOCIETAT.
SORAB.